





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

L'ÉVANGILE MÉDITÉ

ET DISTRIBUÉ

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

— Paris, —

IMPRIMERIE D'AD. LE CLERE ET C^o.

L'ÉVANGILE MÉDITÉ

ET DISTRIBUÉ

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE,

SUIVANT LA CONCORDE DES QUATRE ÉVANGÉLISTES.

NOUVELLE ÉDITION,

CONFORME A LA PREMIÈRE,

AUGMENTÉE DE 80 PLANS DE CONFÉRENCES ET D'HOMELIES,

DONT LE FOND ET LES PREUVES SONT RENVOYÉS AU TEXTE DE L'ÉVANGILE
MÉDITÉ PAR DES INDICATIONS EXACTES.

EX LIBRIS
Comme le premier.



Paris.

LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE D'ADRIEN LE CLERE ET C^{IE},
QUAI DES AUGUSTINS, N^O 35.

—
1829.

MAR 23 1959

A MONSEIGNEUR

DE JUIGNÉ,

ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME

ARCHEVÊQUE DE PARIS.

MONSEIGNEUR,

L'Évangile médité a été composé en partie sous les yeux de votre illustre prédécesseur (1). Ce vertueux prélat daignoit l'honorer de son suffrage, et c'est sous ses auspices qu'il a été publié.

(1) Le plan et les matériaux de l'Évangile médité sont du célèbre P. Giraudeau, de la compagnie de Jésus, qui n'a pu les mettre en œuvre à cause de son grand âge et de ses infirmités; ils me furent confiés, de son consentement et à sa pleine satisfaction, par M. de Beaumont, archevêque de Paris, et ce ne fut qu'après un travail assidu de plusieurs années que l'ouvrage fut mis au jour. M. de Beaumont ne me permit pas de le faire paroître sous le nom du P. Giraudeau, et je saisis avec empressement l'occasion que me fournit la nouvelle édition de cet ouvrage, pour rendre publiquement à la vérité un témoignage que je lui ai toujours rendu dans le particulier.

La nouvelle édition de cet ouvrage ne pouvoit paroître que sous les vôtres; cet hommage étoit dû à Votre Grandeur, et qui le mérite à plus juste titre, Monseigneur, qu'un pontife modèle de la perfection évangélique, l'honneur du clergé de France, et dont le choix, applaudi de toute la nation, fera à jamais l'éloge de Louis XVI?

Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble et très-obéissant
serviteur,

L. DUQUESNE,
Vicaire-général de Soissons.

LETTRE DE M. DE BEAUMONT, ARCHEVÊQUE DE PARIS, A M. L'ABBÉ
DUQUESNE, SUR L'ÉVANGILE MÉDITÉ.

Paris, ce 20 mars 1774.

VOUS avez rendu, Monsieur, un vrai service à la religion, en donnant au public l'*Évangile médité*. Cet ouvrage peut être regardé comme un commentaire des évangélistes, mais un commentaire clair, précis, rempli d'excellentes instructions, qui sont présentées de la manière la plus intéressante. Les fideles y trouveront de quoi s'édifier, et les ecclésiastiques y puiseront des lumières pour travailler à la sanctification des âmes. Je recommanderai la lecture de ce bon livre toutes les fois que l'occasion s'en présentera, et je désire de tout mon cœur qu'il se répande surtout dans mon diocèse. On ne peut rien ajouter à la parfaite considération avec laquelle je suis,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

† CHRISTOPHE,

Archevêque de Paris.

LETTRE D'UN MINISTRE PROTESTANT, A M. L'ABBÉ DUQUESNE,
SUR L'ÉVANGILE MÉDITÉ.

He de Guernesey, le 14 avril 1777.

JE ne doute pas, Monsieur, qu'entre les admirateurs de l'*Évangile médité*, vous n'en ayez parmi ceux qui professent la religion protestante. Ministre de cette religion, faites-moi la justice de me compter du nombre de ceux qui ont lu vos *Méditations* avec le plus d'enthousiasme, et qui en sont le plus charmés. Il est vrai, Monsieur, que le fond sur lequel vous avez travaillé est riche, puisqu'il est divin; mais aussi vous n'y avez édifié que de l'or, de l'argent et des pierres précieuses. Tout y est digne du Fils de Dieu que vous y faites connoître et adorer; tout y répond à la sublimité de sa doctrine et à l'excellence de ses saints préceptes. Vos reflexions touchent et persuadent, tant par leur solidité, leur beauté, que par la manière de les exposer, qui est digne d'elles. Tout y est méthodique, lié, simple, instructif, et surtout onctueux. Rien d'essentiel à l'écart. Quelles analyses des vérités évangéliques! Quel secours pour un euré que votre livre! Quant à moi, je le dévore, et je ne erois pas que vous ayez un lecteur qui en soit plus enchanté, ni qui désire avec plus d'ardeur de voir la suite du nouveau Testament de notre adorable et commun maître, interprété, paraphrasé et

expliqué à votre manière, c'est-à-dire, avec cet ordre, ce tour et cette vie que vous donnez à la *parole de Dieu*. Après cet éloge imparfait, mais bien sincère, que je donne à votre excellent ouvrage, vous ne serez pas surpris, Monsieur, si je ne m'offense point du nom d'*hérétiques* que vous nous y donnez en plus d'un endroit. Disciple du célèbre de Crousas, j'ai appris de ce savant, qui m'aimoit tendrement, à n'honorer de cette qualification que les vicieux et les libertins. Je me flatte, Monsieur, que vous m'accorderez la même grâce en faveur du christianisme que je me fais gloire de professer et de prêcher. Je serois bien fâché que vous me soupçonnassiez le moins du monde de vouloir par là faire le controversiste. C'est un caractère que je regarde depuis long-temps comme fort éloigné de celui d'un chrétien. Il arrive fort aisément, en disputant sur la religion, de perdre le respect que l'on doit à la religion. On s'échauffe sur des dogmes sur lesquels on ne sera point jugé, et malheureusement on foule aux pieds les plus sacrés devoirs qui décideront de notre éternité. Ce n'est nullement ma pensée qu'il ne faille pas aimer sincèrement la vérité, et que l'indifférence en matière de religion ne soit point un anti-christianisme qui fait horreur. Les vérités que Dieu nous a révélées, et celles qu'il a mis notre raison en état de découvrir, sont trop dignes de notre respect et de notre attachement, pour négliger de nous en instruire; mais il y a bien de la différence entre les aimer et les chercher, et condamner comme *hérétiques* ceux qui ne nous paroissent pas les avoir aussi heureusement trouvées. Quoi qu'il en soit, je le répète, peu m'importe qu'on m'en donne le nom. Invinciblement attaché à la doctrine salutaire de J. C., mon Sauveur et celui de tous les hommes, je m'unis avec eux de tout mon cœur par ce qu'ils ont de commun avec moi, et dans cette disposition, je serois mortifié de les traverser sur ce en quoi ils en diffèrent. J'espère, Monsieur, un juste retour de votre part, et en vous demandant pardon de la liberté que je prends de vous adresser cette lettre, je vous prie de l'attribuer au plaisir indigne que m'a procuré la lecture de votre pieux et précieux livre. Vous m'en feriez un bien sensible de m'apprendre si mon désir sera satisfait par une suite de *méditations* sur les Actes des apôtres et leurs divines Epîtres, que j'ose attendre de votre zèle chrétien. Si votre santé vous le permet, pourriez-vous, Monsieur, faire un plus digne usage de vos belles lumières, qu'à les faire servir à éclairer l'Eglise de J. C.? Elle en sera puissamment edifiée, et les véritables fidèles, tant romains que réformés, vous en auront une véritable obligation. Pardonnez, Monsieur, aux sentimens de mon cœur qui parle de son abondance, ou plutôt à mon ingénuité. Elle ne donne aucune atteinte à l'estime parfaite et à la singulière vénération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

ISAAC NALLAT,

Recteur de l'Eglise de Saint-Pierre, en l'île de Guernesey,
par Saint-Malo.

RÉPONSE DE M. L'ABBÉ DUQUESNE A M. ISAAC NALLAT, MINISTRE
PROTESTANT.

RIEN de plus honnête et de plus flatteur, Monsieur, que la lettre dont vous m'avez honoré. Je répondrais à tous les éloges que vous m'y prodiguez, si je croyois en mériter une partie, ou s'il étoit permis à un ministre de J. C. d'oublier sa foiblesse un instant; mais à *Dieu seul appartient louange, honneur et gloire*. Souffrez donc que je fasse à ce Dieu, qui seul mérite d'être loué, l'hommage de votre manière de penser sur l'*Évangile médité*, et que je le bénisse de vous l'avoir inspirée. D'ailleurs, je n'ai fait que mettre en œuvre un plan admirable et de précieux matériaux, qui m'ont été fournis par mon auguste prélat, et dont un homme célèbre, qu'il ne m'est pas permis de nommer, est l'auteur. Quelle source de grâces pour vous, Monsieur, que ce respect dont vous me paraissez pénétré pour la *splendeur de la doctrine et l'excellence des saints préceptes* que renferme ce livre! Puissiez-vous entrer dans les vues de la miséricorde éternelle qui vous prévient, et sécher les larmes de l'Eglise sainte qui ne se console point de votre perte, en vous mettant aux pieds de son tribunal, érigé par les mains de *notre adorable et commun maître*, en vous soumettant à cette autorité visible et enseignante, que J. C. a donnée pour frein à la foiblesse de la raison, et qu'il devoit à la vérité de ses promesses! Permettez-moi de vous le dire, Monsieur, la bonne foi qui vous anime, et la peine même que vous cause le nom d'*hérétiques*, qui a été donné de tout temps à ceux qui abandonnent le corps de l'Eglise, prêtent des forces à l'espérance que j'en conçois, et que je me plais à entretenir.

Daignez vous rappeler cette pensée de S. Augustin, dont vous vous servez avec nous contre les Juifs et les incrédules : « L'Écriture sainte est inaccessible à l'orgueil; elle est ce glaive à deux tranchans dont parle l'Esprit saint, cette colonne mystérieuse qui répand d'un côté une lumière vivifiante sur les vrais Israélites, sur les humbles de cœur, et de l'autre, des ténèbres vengeresses sur les prétendus sages, qui, se croyant la race sainte, les héritiers de l'alliance, les interprètes des oracles sacrés, la lisent toujours avec un voile sur les yeux. »

Ah! Monsieur, l'esprit de l'Écriture, qui seul peut vivifier, n'est promis qu'au corps de l'Eglise que J. C. a établie. Mais mon dessein n'est pas d'entrer plus que vous en controverse. Je dois me borner à demander à celui qui est la voie, la vérité et la vie, de vous rappeler à lui, de vous éclairer et de vous vivifier. Je me bornerai donc à des prières ferventes, je ne cesserai de redemander votre ame au Seigneur nuit et jour : je ferai plus, je m'offrirai, comme S. Paul, d'être anathème pour vous.

Oui, c'est à mes larmes, unies à celles de l'Eglise, sur l'état d'une ame aussi prévenue, aussi enrichie de dons que la vôtre; c'est à des vœux ardens pour votre sanctification, que Dieu pourra

vous accorder la lumière pure de la foi catholique : aussi n'emploierai-je plus d'autre moyen. Il n'y a pas d'homme nécessaire, et le raisonnement est parfaitement inutile pour opérer l'œuvre de Dieu. D'après ce principe, que ma religion et mon expérience m'ont rendu incontestable, uniquement occupé du secours que m'offre la prière, je m'interdirai même de tirer avantage d'une contradiction que renferme votre lettre, on, après avoir avancé que le *chrétien ne sera point jugé sur les dogmes de sa religion*, vous ajoutez, deux lignes plus bas, que *l'indifférence pour la vérité en matière de religion est un anti-christianisme qui fait horreur*. Je m'interdis tout commentaire, et je me borne à me dire à moi-même qu'on ne peut concilier l'Esprit saint avec l'esprit particulier, et qu'il faut faire plier sa raison sous le joug sacré de l'autorité de l'Église, pour s'approcher de Dieu, et être pénétré de sa grâce.

Je termine cette lettre, Monsieur, en répondant à ce qui conclut la vôtre. Je me propose de donner une suite à l'*Évangile médité*, et je m'occupe à traiter de la même manière les Actes des apôtres et leurs Épitres. Ce dernier ouvrage demande encore beaucoup de temps, de soin et de travail. J'ai l'honneur d'être avec l'estime la plus parfaite,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L'abbé DUQUESNE.

De Paris, le 25 avril 1777.





PRÉFACE.

DEPUIS long-temps, on désiroit des méditations sur tout le texte de l'Évangile, ou, ce qui est la même chose, le texte de l'Évangile tout entier et pris de suite, réduit en sujets de méditations. Personne n'avoit encore tenté cette entreprise. Ceux qui ont travaillé sur tout le texte se sont contentés de faire sur chaque verset des réflexions détachées et souvent disparates, qui ne forment point un tout, et ne fournissent pas pour chaque jour un sujet de méditation fixe et déterminé. Ceux qui ont donné des méditations sur l'Évangile se sont bornés à quelques traits particuliers que leur ont fournis quelques versets du texte sacré, ou aux Évangiles qui se lisent à la messe, et ne présentent ainsi que des morceaux séparés, des réflexions isolées, sans suite et sans liaison. Ni les uns, ni les autres, ne se sont donné la peine d'expliquer le sens littéral de l'Évangile, de lever les difficultés qui s'y rencontrent, de suivre la concorde des évangélistes, de concilier les textes qui paroissent opposés, et d'en tirer des vérités morales, liées et suivies. Cette entreprise leur a-t-elle paru au-dessus de leurs forces? Combien donc devoit-elle paroître au-dessus des nôtres! Elle l'étoit en effet; mais celui qui donne la sagesse aux enfans et la force aux foibles n'a pas permis que nos efforts fussent inutiles. Les éloges multipliés que cet ouvrage a reçus de toutes parts, de toutes personnes, et des ennemis mêmes de l'Évangile; la traduction qu'on vient d'en faire dans une contrée où la foi se soutient encore dans

sa gloire au milieu de ses débris ; la promptitude avec laquelle une première édition, quoiqu'imparfaite et considérable, s'est épuisée dans des jours d'irréligion et de licence, tout annonce que Dieu l'a bénie, et qu'il l'a soutenue du bras de sa miséricorde. Une nouvelle édition, corrigée avec soin, doit promettre des succès plus heureux encore, et des fruits plus abondans. Nous ne répéterons pas ici que cet ouvrage doit être distingué de tant de livres de méditations sur la concorde, sur l'Évangile, ou pour tous les jours de l'année ; on a dû voir que celui-ci n'a rien de commun avec ceux-là, son but étant d'offrir aux fidèles, non-seulement tout le texte sacré des quatre évangélistes à méditer, et de leur présenter ainsi des sujets de méditations aussi instructifs qu'intéressans, mais encore de leur procurer en même temps les avantages qui se trouvent dispersés dans tous les autres livres composés pour expliquer l'Évangile.

On trouve, dans celui-ci, la suite de l'histoire évangélique, la concorde des quatre évangélistes, l'analyse et l'explication du texte. On y trouve des réflexions morales, un commentaire suivi, le sens littéral et spirituel expliqué et réuni sous un même point de vue. On y trouve chaque trait particulier développé séparément, divisé en ses points naturels, et sous-divisé suivant l'ordre du texte et l'exigence des matières. Enfin on y trouve des sujets d'homélies, d'exhortations, d'instructions familières, dont chaque méditation est comme le canevas tout préparé, que chacun peut aisément remplir, augmenter et perfectionner, selon que les circonstances l'exigent.

Il offre d'ailleurs pour une ame, ou pour une famille chrétienne, la consolation de penser qu'étant assidue à faire tous les jours la méditation, ou seulement un quart d'heure de lecture spirituelle, elle aura vu dans le cours de l'année tout le

texte de l'Évangile, elle aura lu et médité toutes les actions et toutes les instructions de N. S., que les saints évangélistes nous ont transmises.

Plusieurs personnes pieuses se plaignent de la sécheresse qu'elles éprouvent dans l'exercice de la méditation. Sans parler ici des autres causes de cette aridité, ne pourroit-on pas l'attribuer en partie aux sujets mêmes de leurs méditations, qui sont trop stériles, et à la manière dont ces sujets sont proposés, qui est ordinairement trop abstraite? Ici, dans chaque sujet, la matière est abondante, et les vérités les plus sublimes se trouvent toujours revêtues des circonstances du temps, du lieu, des personnes; ce qui fixe l'imagination, en arrête les écarts, et lui fournit un spectacle qui l'occupe sans ennui et sans dégoût. Une vérité présentée en action semble prendre un corps et se rendre palpable. C'est en méditant de la sorte les livres sacrés, que tant de saints y ont trouvé des délices si abondantes, qu'ils se plaignoient que, pendant qu'ils vaquoient à ce saint exercice, les nuits s'écouloient avec trop de rapidité.

Ce n'est point faire l'éloge de ce livre, mais celui de l'Évangile qu'il présente à méditer, que de dire qu'en le lisant, on s'instruit à fond de la religion et des devoirs qu'elle impose, qu'on apprend à connoître J. C. et à penser selon l'esprit de Dieu, qu'on se désabuse des folles erreurs qui séduisent et occupent les mondains, qu'on se délivre des superstitions et des vains scrupules qui déshonorent la vraie piété, qu'on se remplit d'une foi vive, de l'espérance des biens éternels, et de l'amour du souverain bien; qu'on se procure la paix du cœur, et les ressources de cette consolation solide qui ne vient que de Dieu, qui adoucit tous les maux, et qui seule est capable de nous soutenir dans toutes les situations tumultueuses, critiques et fâcheuses de la vie.

Tout le texte sacré des quatre évangélistes entre dans ces méditations, et s'y trouve entièrement traduit; mais ni dans la traduction, ni dans la concorde qu'on en donne ici, on ne s'est attaché à aucun auteur en particulier. Souvent la nécessité de faire sentir l'énergie d'une expression a obligé de traduire plus littéralement qu'on n'a coutume de faire, et souvent, pour représenter le texte d'un évangéliste dans toute sa force, on a négligé des détails de concorde, qui n'auroient pu que jeter de la confusion. Comme on a écrit cet ouvrage sans prétention et sans système, on n'a point suivi d'interprétations particulières, mais le torrent des interprètes; on s'est seulement permis, dans certaines occasions, de faire quelques notes.

Pour la commodité de ceux qui voudront trouver sans peine l'explication de l'Évangile de chaque jour, des dimanches, fêtes ou mystères, on a inséré dans le dernier volume une table des Évangiles selon le propre du temps, et des méditations qui en traitent. Enfin, on y a ajouté une table des matières et des sujets traités dans le cours de l'ouvrage, en faveur des ecclésiastiques, et surtout des curés et des vicaires de la ville et de campagne, qui l'ont spécialement demandée.

Soit qu'on se serve de ce livre pour lire ou pour méditer, il faut s'attacher surtout aux paroles du texte, qui sont la pure parole de Dieu, et ne s'arrêter aux paroles de l'homme qu'autant qu'elles peuvent aider à comprendre celles de Dieu, dont on ne sauroit trop recommander de se remplir l'esprit et le cœur.

Nous sollicitons ardemment, et nous osons espérer avec une sorte de confiance, les prières de ceux qui retireront de ce livre quelque avantage spirituel.



PLANS

DE CONFÉRENCES

ET D'HOMÉLIES,

Dont le fond et les preuves sont renvoyés au texte de l'Évangile médité par des indications exactes ; recueil publié à Londres, pour la première fois, en 1797, par M. Romain, curé dans le diocèse de Rouen, supérieur des Missions-Étrangères, pour faciliter à MM. les ecclésiastiques le moyen de faire des instructions au peuple les dimanches et fêtes, sans qu'ils aient besoin ni de passer leur temps à les composer, ni de fatiguer leur mémoire à les apprendre ; pourvu seulement qu'ils s'y préparent par une demi-heure de méditation chaque jour.

I^{re} CONFÉRENCE.

Afflictions, leur nécessité, leur consolation, leur effet salutaire.
— Beati qui lugent. *Matth.* VI.

SELON le désir aveugle et l'absurde préjugé d'un monde incrédule, le bonheur de l'homme n'a lieu que pour la vie présente, et ne se trouve que dans la jouissance de tout ce qui flatte les passions et réjouit les sens ; mais qu'un Dieu Sauveur en juge bien autrement ! Aux yeux de son adorable sagesse, cette vie n'est que la voie qui doit nous conduire au vrai bonheur, que le lieu où nos péchés doivent être lavés et purifiés dans les larmes d'un cœur pénitent, que le temps où nos vertus ont besoin d'être éprouvées et perfectionnées dans le creuset des afflictions, que le passage, en un mot, d'un court exil à la patrie céleste de noire immortelle félicité. Soit donc que nous soyons pécheurs, soit que nous soyons justes, loin de regarder cette vie comme

le séjour de votre bonheur, bien moins encore de le faire consister dans les plaisirs des sens et le contentement des passions, on doit plutôt dire avec J. C. : Heureux ici-bas ceux qui pleurent sur leurs fautes et leurs dangers, ceux qui gémissent et soupirent dans le désir et l'attente d'une autre vie, parce que leur cœur saintement affligé trouve dans ses peines un Dieu consolateur; parce que ce Dieu de miséricorde, uni à leur âme, lui fait goûter la paix d'une bonne conscience; parce qu'en les fortifiant dans la foi et la confiance en lui, l'onction consolante de sa grâce et de son amour est pour eux un gage sensible que leur nom est écrit au ciel dans le livre des élus, des enfans de Dieu. Connoissons donc mieux l'importance et la nécessité des afflictions, leur avantage et leur prix. C'est, M. F., ce qui va, dans cette conférence, fixer votre attention.

N° 1. Pourquoi un Dieu Sauveur nous envoie-t-il des afflictions?

Pour nous en faire sentir la nécessité, pour exécuter sur nous ses glorieux desseins, pour éprouver notre fidélité, pour nous marquer son amour... (M. CXXIII, p. 1, n. 1, 2, 3. — M. CCXXI, p. 2, n. 2.)

N° 2. Par quel moyen le chrétien est-il consolé dans les afflictions?

Par sa foi en J. C., par sa confiance en la passion de J. C., par son espérance aux promesses de J. C... (M. CCLXXXVIII, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N° 3. Qu'a fait le Sauveur pour communiquer aux afflictions une onction consolante et salutaire? (M. CLXXVIII, p. 3, n. 2, 3.)

Il en a changé la nature par ses mérites, il en a ôté l'opprobre par son exemple, il en a adouci la rigueur par sa grâce, il en a abrégé la durée par sa puissance... Quels motifs de courage!... (M. XLVI, p. 3, n. 1, 2, 3, 4. — M. CLII, p. 1, n. 2, 3.)

N° 4. Quelles sont, dans un cœur chrétiennement affligé, les larmes que J. C. appelle bienheureuses?

Ce ne sont pas moins celles que la nature lui fait répandre, que celles qui lui viennent des vives impressions de la foi, et des sentimens conçus dans l'oraison... (M. L, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N° 5. Comment les persécutions mêmes rendent-elles heureux ceux qui les souffrent pour la justice?

J. C. va nous l'apprendre : vous serez heureux... Quel fruit en effet plus salutaire que celui que la persécution procure aux âmes fidèles? (Matth. v. 11, 12.)

Elle garantit leur vertu du relâchement, des écueils de la vanité, etc... (M. LI, p. 3, n. 3.) Conclusion. Pour vivre, ô mon Dieu... (M. LI, p. 3, après le n. 3...) Oui, ô mon Dieu... (M. 11, p. 3, n. 3.)

Nota. La lettre M marque la méditation qu'on doit chercher dans l'Évangile médité; la lettre P. désigne le point de cette méditation, et la lettre N le numéro du point.

II^e CONFÉRENCE.

Ame de l'homme, son immortalité. — Justorum animæ in manu Dei sunt, et non tanget illos tormentum mortis..... Spes illorum immortalitate plena est. *Sap.* III.

QUE les bons se consolent, quelle que soit contre eux la persécution des méchants, la main de Dieu les soutient jusqu'à la mort. Alors leur ame immortelle s'envole en triomphe dans le ciel, et y jouit du bonheur de Dieu même : mais les impies que deviennent-ils? La mort, comme l'a osé dire leur cœur dépravé, est-elle pour eux un sommeil éternel? Leur ame périt-elle avec leur corps? Un néant total est-il le résultat de leur vie criminelle? Non, non, dit l'Esprit saint au même livre de la Sagesse, dès leur entrée dans l'autre vie, la gloire des justes est le premier coup de foudre qui confond leurs impostures. Forcés par la justice suprême de rendre hommage à la vérité, ils s'écrient du fond de leurs supplices, qu'ils n'ont été que des insensés, que des ennemis des autres et d'eux-mêmes, que les victimes de leur orgueil, de leur corruption, et que de toutes leurs joies évanouies comme un éclair, il ne leur reste qu'un éternel désespoir. Bons et méchants, tous sont donc immortels, tous vivent après la mort ou pour le ciel ou pour l'enfer. O immortalité, don d'un Dieu créateur, si noble et si précieux à l'homme, que d'outrages n'avez-vous pas reçus des impies incrédules! Et par un juste châtiment du ciel, que de fléaux terribles sur notre infortunée patrie! Ah! pour sortir d'un tel aveuglement, ou pour vous préserver d'y tomber jamais, apprenez, M. F., l'excellence de vos ames; sachez qu'elles sont immortelles, et que tout est perdu pour vous, si vous en négligez le salut. C'est le sujet de cette conférence. Commençons.

N^o 1. L'immortalité de l'ame est-elle reconnue par d'autres peuples que par des chrétiens? Oui, M. F.; non-seulement les Juifs et les Mahométans croient les ames immortelles, mais les païens mêmes et les idolâtres offrent de toutes parts aux voyageurs des monumens du sentiment qu'ils ont de leur immortalité. Ils la regardent comme le fondement de la morale parmi les hommes. On y a perdu de vue la résurrection des corps; mais l'immortalité de l'ame s'y est conservée comme un principe de la loi naturelle... (M. CCXXIX, p. 2, n. 2.)

N^o 2. Que nous montre une croyance si universelle? Elle prouve, contre les incrédules, que l'immortalité de l'ame est un sentiment gravé dans nos cœurs par l'auteur même de la nature... (M. CCIV, p. 1, n. 2.)

N^o 3. Chez les Juifs, les Saducéens impies n'ont-ils pas, comme nos impies modernes, nié l'immortalité de l'ame? Oui, et à cet égard ceux-là se montraient aussi ridicules dans leurs objections que ceux-ci... (M. CCLI, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N^o 4. Quel est le grand principe de J. C. sur l'immortalité de l'ame? C'est que Dieu n'est point le Dieu des morts, mais le

Dieu des vivans; qu'ainsi après cette vie, tous sont encore vivans à son égard... (M. CCLI, p. 3, n. 1, 2.)

N° 5. Quelle conséquence tire-t-il de ce principe? Il en conclut que nier l'immortalité, c'est tomber dans une étrange erreur... (M. CCLI, p. 3, n. 3, 4.)

Conclusion. On fera sentir l'odieux système des impies, puisé dans la corruption des passions. On montrera l'accord de la raison et de la foi sur une immortalité si consolante et si précieuse. On fera remarquer combien on doit, par-dessus tout, en croire un Dieu Sauveur... (M. CCCXXXVIII, p. 2, n. 1, 2. — M. CCIV, p. 1, n. 3.)

III^e CONFÉRENCE.

Amour de nous pour J. C., sa nature, ses marques, ses motifs, ses effets. — *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendantur?* *Luc. XII.*

COMPRENONS-LE bien, M. F., et ressentons-en tout le prix : ce feu céleste dont il est ici parlé est le divin amour, l'amour qui doit nous purifier, nous sanctifier, nous rendre heureux. Il nous vient cet amour du séjour même de l'immortelle félicité, du sein du Dieu des miséricordes. C'est son adorable Fils, son Fils bien-aimé, le Sauveur des hommes, N. S. J. C., qui nous l'apporte, nous le présente et nous l'offre; et pourquoi nous l'offre-t-il? Ah! il nous le dit lui-même : tout son desir et son but est qu'un feu si pur, un si bel amour s'allume dans nos âmes, les embrase d'une sainte ardeur, et les rende dignes d'avoir pour époux le Dieu même qui fait les heureux et les saints. Quel prodige de grâce et de bonté! et où puiserons-nous un si merveilleux amour? Dans sa source même, dans le cœur de ce Sauveur adorable, dans son auguste sacrement, où il fait ses délices de se communiquer à nous. C'est là que son amour s'allume en nous, qu'il nous unit à lui comme ses membres, et s'unit à nous comme notre chef. Amour dès-lors mutuel et réciproque, amour de nous pour J. C., amour de J. C. pour nous. Double point de vue qui fera la matière de deux conférences. Je me borne dans cette première à notre amour pour J. C.

N° 1. Quel amour demande de nous le Sauveur? Un amour tel que le sien pour Dieu son père, un amour souverain, un amour généreux, un amour fervent, un amour de zèle... (M. CCLII, p. 1, n. 1. — M. LXXXVIII, p. 1, 2, 3, 4.)

N° 2. Quelles sont les vraies marques de cet amour? Elles consistent, selon J. C. même, à garder ses préceptes... (M. CCLXXXIX, p. 5, n. 1.)

A nous aimer les uns les autres d'un amour effectif... (M. CCXCII, p. 2, n. 1, 2.)

A ne nous aimer personnellement que selon l'esprit et les règles de l'Evangile... (M. CCXCII, p. 2, n. 3.)

En Dieu et pour Dieu... (M. CCLII, p. 2, n. 1.)

Ainsi celui-là aime véritablement J. C. notre Dieu, qui.... (M. CLV, p. 2, n. 1, 2, 3, 4, 5.)

N° 3. Quels sont les plus sensibles motifs de notre amour pour J. C. ?

Ceux du corps sont la santé, les besoins de la vie; ceux de l'ame, la rémission des péchés, le don de la foi. C'est ce que le Sauveur nous donne lieu de remarquer dans les saintes femmes qui le suivoient... (M. xxxviii, p. 3, n. 1, 2, 3, 4. — M. xcvi, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N° 4. Quel effet cet amour doit-il produire? Le dévouement de nos biens, de nos personnes, de notre cœur... (M. xcvi, p. 2, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. Ne permettez pas, Seigneur, que je sois du nombre de ces ingrats qui refusent de vous aimer, ah!.. (M. xxxviii, p. 3, après le n. 4.)

IV° CONFÉRENCE.

Amour de J. C. pour nous, son étendue, son excellence, ses heureux fruits. — Qui diligit me, diligitur à patre meo, et ego diligam eum, et manifestabo ei me ipsum. *Jean. xiv.*

QUE le sort des bons chrétiens ou des pécheurs convertis est heureux! qu'il a de charmes et d'attraits! L'amour qu'ils ont conçu pour J. C. leur divin rédempteur, ce sentiment intérieur de reconnaissance et de dévouement qu'ils s'empressent de lui prouver par leurs œuvres, ne leur procure pas seulement des grâces de force et de constance dans la voie du salut; il les fait encore entrer en communication avec ce que l'amour du Père et du Fils a de plus intime et de plus délicieux. Tel est donc dès ici-bas le mérite et la récompense de notre amour pour le Sauveur, d'être aimé de lui et de son adorable Père, et de posséder tout, en possédant son amour. *Qui diligit me, diligitur à patre meo, et ego diligam eum, et manifestabo ei me ipsum.* Voilà, M. F., ce qui va faire le sujet de cette deuxième conférence. (M. cclxxxix, p. 5, n. 2.)

N° 1. De quel amour J. C. nous aime-t-il? Je vous ai aimé, nous dit-il, comme mon Père m'a aimé... (M. ccxcii, p. 1, n. 1.)

N° 2. Combien il nous importe de conserver un si précieux amour, et quel en est le moyen?... (M. ccxcii, p. 1, n. 2.)

N° 3. Quel est aussi en nous l'heureux fruit de cet amour?... Quel est le titre glorieux qu'il nous communique? Vous serez mes amis, dit le Sauveur. Être les amis de Jésus! eh!.. (M. ccxcii, p. 1, n. 3; p. 2, n. 3.)

N° 4. Quoi de plus désirable que l'union qui en résulte entre le Seigneur et nous?... (M. cx, p. 3, n. 1, 2.)

N° 5. Combien son cœur est sensible à tous nos besoins.... (M. cxiii, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N° 6. Promesse de J. C. pleine d'amour: il a plu à votre Père de vous donner le royaume.

Conclusion. O amour divin....

O aimable joug de mon Sauveur... (M. clxi, p. 1, n. 3. — M. cclxxxix, p. 5, n. 3. — M. xciii, p. 3.)

V^e CONFÉRENCE.

Amour du prochain, sa rareté, sa nature, ses caractères, son étendue, sa règle, son modèle. — Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem, sicut dilexi vos. Jean. xv.

L'AMOUR du prochain, selon le Sauveur, étoit dès l'ancienne loi le précepte de Dieu, et un précepte semblable à celui de l'aimer lui-même; mais sous la loi de grâce, combien J. C. nous le rend-il plus important! Il l'appelle son propre précepte, *præceptum meum*, et il l'est pour nous à toute sorte de titres, à ses caractères plus nobles, à ses motifs plus purs, à son étendue plus universelle, à ses effets plus efficaces, à ses règles plus édifiantes, à son modèle plus parfait. Telle est, dans cette conférence, le sujet de votre attention.

N^o 1. Pourquoi l'amour du prochain est-il si rare de nos jours? D'où nous vient ce défaut de charité? De l'orgueil, de l'intérêt, de la dureté du cœur... (M. CLVI, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N^o 2. En quoi consiste l'amour du prochain?

A le secourir dans ses besoins...

A lui marquer des sentimens de bienveillance .. (M. L, p. 3, n. 1, 2, 3. — M. CCLII, p. 1, n. 2.)

N^o 3. Quels sont les caractères d'un véritable amour du prochain?

Nous les trouvons dans le Samaritain de l'Évangile envers un étranger couvert de plaies, et dépouillé par les voleurs. Qui n'admira pas les traits de sa charité? Elle est en même temps universelle, compatissante, active, généreuse, pénible, constante, prévoyante... (M. CLVI, p. 2, n. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.)

N^o 4. Jusqu'où doit s'étendre cet amour du prochain? Jusqu'à nos ennemis et nos persécuteurs... (Luc VI, 27, 38.)

N^o 5. Quelle est la règle et le modèle d'un tel amour?

Nous avons pour règle nous-mêmes dans ce que nous désirons des autres... (M. CCLII, p. 2, n. 2.)

Pour modèle J. C. dans son ineffable amour envers nous : *sicut dilexi vos*... (M. CLVI, p. 3, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. C'en est donc fait, ami ou ennemi... (M. LXXXI, p. 3, n. 3.)

VI^e CONFÉRENCE.

Amour du prochain ou charité chrétienne, son excellence, ses motifs, ses devoirs. — Caritate fraternitatis invicem diligentes. Rom. XII.

LA charité que le Sauveur nous a tant recommandée est, dit S. Paul, de nous entr'aimer les uns les autres, comme autant de frères. C'est par elle qu'on nous reconnoît pour les vrais enfans de Dieu, que nous répandons dans les cœurs la bonne

odeur de J. C., que nous le glorifions sur la terre, que nous inspirons aux infidèles mêmes l'amour de la religion, et que nous manifestons à tous l'esprit de sagesse et de sainteté qui nous anime. C'est dans l'union d'une si aimable charité que les premiers fidèles n'avoient tous entre eux qu'un même esprit et un même cœur, qu'ils mettoient en commun ce qu'ils avoient de biens, comme autant d'enfans d'une même famille, et qu'ils prenoient ensemble leurs repas avec une joie pure et une admirable simplicité. Voilà, M. F., ce qui faisoit l'étonnement et l'admiration des ennemis mêmes de la foi. Voilà ce qui enchantoit et convertissoit les peuples, ce qui multiplioit l'Eglise chrétienne, et la répandoit de toutes parts, malgré les plus cruelles persécutions. Qu'elle est donc belle, qu'elle est édifiante cette sainte et mutuelle charité! Aussi le grand apôtre en relève-t-il l'excellence au-dessus de toutes les autres vertus, de tous les autres dons de l'Esprit de Dieu. Sans elle, en effet, que nous serviroit-il de parler toutes les langues de l'univers, d'avoir toute l'éloquence des esprits célestes, de prophétiser l'avenir, de pénétrer les mystères de la nature et de la grâce, de montrer une foi qui transporte les montagnes, de distribuer aux pauvres tous nos biens, de livrer même notre corps au feu des persécutions? Tout cela, dit cet apôtre, ne nous serviroit de rien : la charité seule donne le mérite à tout, et rend tout agréable et précieuse aux yeux de Dieu. O charité chrétienne, puissions-nous vous bien connoître, et être animés de vos sentimens! C'est, M. F., le sujet de cette conférence : les questions qu'elle présente vous donneront lieu d'en distinguer les caractères, d'en remarquer l'étendue, d'en apprécier les motifs, d'en méditer les règles, et d'en observer la pratique.

N° 1. La charité mondaine peut-elle être regardée comme une vraie charité? Non, ni dans l'objet de son amour, ni dans le motif de ses bienfaits, ni dans la fin de ses services.... Le monde n'a donc qu'une charité insuffisante. La vraie charité du chrétien a pour objet d'obliger même ses ennemis, pour motif d'être utile à tous sans intérêt, et pour fin de ne plaire qu'au Seigneur... (M. LXXXI, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N° 2. Quels sont pour nous les motifs d'embrasser une charité si pure?

Ah! c'est en même temps la grandeur de la récompense, la gloire d'être les enfans de Dieu, le bonheur d'être traités de Dieu comme nous aurons traité le prochain... (M. LXXXI, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N° 3. Sur quoi la charité chrétienne nous donne-t-elle ses règles de conduite?

Sur les sentimens intérieurs, sur les paroles, sur les actions, sur la conduite en général... (M. LXXXI, p. 1, n. 1, 2, 3, 4. — M. LVIII, p. 1, n. 1, 2, 3. — M. LV, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N° 4. Oh! que de fautes à nous reprocher contre ces règles, surtout par nos médisances! On censure sans autorité, et c'est orgueil et présomption... On censure sans raison, et c'est malignité aveugle... On censure sans modération, et c'est haine contre les personnes... (M. CI, p. 1, n. 1, 2, 3.)

Oh! que le témoignage des hommes est aveugle!.. (M. XXXVI, p. 3, n. 3.)

N° 5. Mais quand on nous censure nous-mêmes, et que nous

vonlons nous justifier, que de fautes encore contre la charité! Ah! évitons la vanité... Evitons la haine .. Evitons la colere... Evitons la vengeance. (M. CI, p. 3, n. 1, 2, 3, 4.)

Pour conclusion, on rapprochera par une courte analyse ce qu'une vraie charité prescrit et inspire.

VII^o CONFÉRENCE.

Homélie sur l'Annonciation de Marie, ou le mystère de sa maternité divine. — Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel. *Isaïe.* VII.

UNE vierge devenir mère sans rien perdre de sa virginité, cette mère pure et sans tache avoir pour véritable fils un Dieu, et ce Dieu se faire homme, unir l'homme à sa divinité dans le sein même d'une mère vierge, que de prodiges dans un seul! Prodige de sagesse et de miséricorde dans le Tout-Puissant, prodige de vertu et de grandeur dans Marie, prodige de faveur et de grâce pour le salut des hommes, prodige impénétrable et incompréhensible à notre faible raison, mais prodige prédit au peuple juif par le prophète Isaïe, annoncé à Marie par un esprit céleste, constaté dans son accomplissement par les merveilles de J. C., publié chez les nations par les apôtres, confirmé à la face de l'univers par le témoignage des martyrs, et vérifié contre les incrédules par la conversion du monde chrétien : prodige ainsi inliniment croyable et digne de toute notre foi. Voilà dans l'ange Gabriel l'objet de son ambassade, dans Marie le principe de sa gloire, dans nous la source de notre bonheur, et ici le sujet de cette instruction.

N^o 1. La nouvelle que le Seigneur fait annoncer à Marie offre à notre esprit trois circonstances dignes d'attention, sa solennité, son sujet, son terme... (M. III, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N^o 2. Dans les promesses de l'ange, comme dans les dispositions de Marie, tout excite notre admiration et notre foi... (M. III, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N^o 3. C'est aux âmes pures à méditer dans leur cœur le sublime mystère de l'incarnation du Verbe, à le contempler du côté de Dieu, du côté de J. C., du côté de Marie... (M. III, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 4. Mais tous doivent admirer l'élévation de cette humble vierge, son silence, sa confiance en Dieu... (M. IX, p. 1, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. O aimable Sauveur... (M. III, p. 3, après le n. 3.)

VIII^o CONFÉRENCE.

Homélie sur l'Annonciation du Sauveur, ou sur le mystère de l'incarnation du Verbe. — Et Verbum caro factum est. *Jean.* 1.

AVANT exposé d'abord le motif et la fin de ce mystère d'amour et de miséricorde, on excitera la reconnaissance et la foi du

peuple sur cet admirable moyen de salut, par le besoin extrême qu'en avoit le genre humain, par la promesse que Dieu en a faite dès le commencement du monde, par le témoignage des prophètes qui en ont fait l'objet de leurs oracles, et par toutes les merveilles qui en ont prouvé l'accomplissement. De là quatre réflexions qui feront le sujet de cette instruction.

N^o 1. Le mystère du Verbe en lui-même et dans son incarnation... (M. xxv, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N^o 2. Le mystère du Verbe incarné, mystère de vie et de lumière, mystère de régénération et de nouvelle naissance, mystère de grâce et de vérité... (M. xxv, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N^o 3. Le fondement de notre foi sur l'incarnation du Verbe, nous le trouvons dans J. C. qui a vu les mystères invisibles de Dieu, dans les apôtres qui ont vu les mystères visibles de J. C., dans les chrétiens qui ont vu les mystères de l'Eglise... (M. xxv, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 4. L'infidélité des hommes sur cet adorable mystère, soit au temps de la venue de J. C., soit avant ou depuis sa venue... (M. xxv, p. 4, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. Hélas! Seigneur, si nos péchés... (*Ibidem*, après le n. 3.)

IX^e CONFÉRENCE.

Homélie sur l'Ascension de J. C. — Elevamini, portæ æternales, et introibit Rex gloriæ. Ps. xxiii.

VOILA, M. F., la triomphante ascension du Messie promise et annoncée plus de sept siècles avant l'événement. L'Évangile, qui nous atteste la vérité de cette ascension si glorieuse dans la personne de Jésus, montre donc l'accomplissement de ce que nous ont prédit les prophètes du peuple juif, et ce peuple, toujours porteur de leurs oracles et toujours ennemi de J. C., est donc lui-même un témoignage irrécusable de notre foi. Ainsi convaincus de l'admirable triomphe du Sauveur, appliquons-nous ce qu'il dit à ses disciples avant de les quitter, et méditons avec amour la promesse qu'il leur fait.

N^o 1. Elle est cette promesse, quant à son effet intérieur, aussi salutaire pour nous que pour les apôtres : promesse d'un bien infini, promesse d'une prochaine exécution, promesse digne d'une préparation sainte... (M. ccclvii, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N^o 2. Qui doit plus nous y exciter que le besoin où nous sommes d'être éclairés et renouvelés par l'esprit du Seigneur? Sans cet esprit, qu'étoient encore les apôtres, et que sommes-nous nous-mêmes? Jugez-en par leur question à J. C. sur le rétablissement du royaume d'Israël. Bassesse de cette question... témérité de cette question... écueil de cette question... voilà dans nous, comme dans les apôtres, l'effet de nos idées basses et terrestres... (M. ccclvii, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 3. Soyons au moins aussi touchés que les apôtres de l'ascension de J. C. Il les bénit... Il s'élève... Il disparaît... (M. ccclviii, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N^o 4. Un spectacle si ravissant nous apprend que la contemplation ne doit pas être oisive et empêcher l'action; qu'à la contemplation des mystères de douceur, il faut joindre la méditation des mystères de terreur, et que la joie spirituelle est le fruit de l'obéissance qui fait succéder la prière à l'action et l'action à la prière... (M. CCCLVIII, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N^o 5. Comment devons-nous donc avec les apôtres nous préparer à recevoir le Saint-Esprit? Par la retraite, par la prière privée, par la prière publique... (M. CCCLVIII, p. 3, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. O Jésus... (*Ibidem*, après le n. 3.)

X^e CONFÉRENCE.

Homélie sur l'aveugle-né, modèle d'obéissance et de zèle. —

Rabbi, quis peccavit, hic, aut parentes ejus, ut cæcus nasceretur? *Jean. IX.*

L'IDÉE de l'exorde est à la suite de ce texte dans l'Évangile médité... Ainsi le sujet de cette instruction offre à nos réflexions, comme à notre imitation, trois choses bien intéressantes, l'obéissance de cet aveugle, son zèle pour J. C., la récompense d'un si beau zèle. (M. CLXXXI, p. 1, n. 2.)

N^o 1. Quelle parfaite obéissance dans notre aveugle! Elle est simple, elle est pénible, elle est pleine de foi, elle est prompte et sans délai... (M. CLXXXI, p. 2, n. 3.)

N^o 2. Cet aveugle a pour J. C. un zèle plein d'ardeur, de sincérité et de reconnaissance... (M. CLXXXI, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 3. Un zèle dont la candeur triomphe de la mauvaise foi des incrédules... (M. CLXXXII, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N^o 4. Un zèle dont la vérité triomphe de la politique des Phariséens, de la politique des parens, de la politique de la synagogue... (M. CLXXXII, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N^o 5. Un zèle dont la sagesse triomphe de l'esprit de séduction, en écartant les questions inutiles, en évitant les redites, en réfutant solidement l'erreur... (M. CLXXXII, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 6. Que la récompense d'un si beau zèle est consolante! L'aveugle trouve ce Jésus qu'il désiroit tant de voir... Il le reconnoît pour son Dieu Sauveur... Jésus agréa l'hommage de son adoration, et l'admet au rang de ses disciples... (M. CLXXXIII, p. 1, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. O heureux aveugle.... (M. CLXXXIII, p. 3, après le n. 3.)

Daignez, ô Jésus ... (M. CLXXXIII, p. 3, après le n. 3.)

XI^e CONFÉRENCE.

Homélie sur l'aveuglement du corps et de l'esprit. — Dominus illuminat cæcos. Ps. CXLV.

IL n'y a que Dieu, M. F., qui, par lui-même ou par ceux dont il veut se servir, ait assez de puissance, assez de miséricorde,

pour délivrer les hommes de leur aveuglement. On ne peut rien se promettre sans son pouvoir infini, comme on peut tout espérer de son ineffable bonté. Ce ne sont pas seulement les aveugles de corps qu'il éclaire, lorsqu'ils l'en supplient, et qu'il le juge convenable à leur salut; ce sont surtout les aveugles d'esprit qu'il invite à recourir aux lumières de sa sagesse : mais par une étrange illusion de notre cœur, quoique cet aveuglement spirituel soit le plus déplorable et le plus funeste à notre ame, hélas! combien de chrétiens mêmes qui n'en font aucun cas, qui s'y montrent insensibles, tandis que pour l'aveuglement corporel, qui peut également et glorifier Dieu et sanctifier l'homme par la patience, on murmure, et on soupire après le moment d'en être délivré! N'y aura-t-il donc toujours qu'un mal temporel et de courte durée qui soit plus redoutable à notre jugement que le principe et la cause d'un malheur éternel? Ah! M. F., apprenons du Sauveur même à juger mieux des vrais intérêts de notre salut. Il nous suffira, à la faveur de sa divine lumière, de considérer en quoi l'un et l'autre aveuglement se ressemblent, et en quoi ils diffèrent, pour nous conduire à leur égard avec sagesse et selon l'esprit de Dieu. C'est le sujet de cette instruction.

N^o 1. Ressemblance dans leurs effets, c'est-à-dire, dans l'ignorance de ce qui nous environne, dans l'impuissance de rien faire, dans l'indigence de la pauvreté... (M. CCXXIV, p. 1. n. 1, 2, 3.)

N^o 2. Ressemblance dans le moyen de leur guérison : il faut en chercher l'occasion, il faut la saisir et en profiter, il faut du courage et de la persévérance... (M. CCXXIV, p. 2; n. 1, 2, 3.)

N^o 3. Ressemblance dans la manière de leur guérison. Jésus appelle l'aveugle, il l'interroge, il lui accorde sa demande.... Mais pour tirer tout le fruit de notre sujet d'instruction, reprenons ce double aveuglement, et voyons en quoi ils diffèrent l'un de l'autre... (M. CCXXIV, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 4. Différence dans leurs causes, dans leurs effets, dans leur étendue... (M. CCXXVII, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N^o 5. Différence dans leurs dispositions, c'est-à-dire, dans le désir de la guérison, dans le choix des conseils, dans l'exécution des premières démarches... (M. CCXXVII, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N^o 6. Différence dans la manière de leur guérison : l'une est sensible, l'autre est intérieure. La première se fait dans l'instant, la seconde se fait par degrés. La guérison corporelle est permanente, la guérison spirituelle est souvent inconstante.... (M. CCXXVII, p. 3, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. Oui, Seigneur, nous vous le demandons.... (M. CCXXIV, p. 3, après le n. 3.)

Comment, ô mon Dieu, seriez-vous insensible à des vœux... (M. CCXXVII, p. 3, après le n. 3.)

XII^e CONFÉRENCE.

Homélie sur les biens de la terre et du ciel. — Optio vobis datur : eligite hodie quod plaacet, cui potissimum servire debeatis. *Josué.* XXIV.

AINSI parloit Josué au peuple d'Israël. Ce peuple attendoit en silence le choix même de son illustre chef pour s'y attacher et le suivre ; mais de nos jours, plus téméraires et moins dociles, combien de faux chrétiens répondroient ici : Rien n'empêche de servir en même temps et le Dieu qui nous a donné l'Évangile, et le Dieu que le monde adore ! Rien n'empêche... Ah ! quelle illusion ! quelle erreur ! Ne vous y trompez pas, dit J. C., on ne peut servir deux maîtres, le Dieu d'une éternelle félicité, et le Dieu d'un prétendu bonheur temporel ; aimer l'un et le servir, c'est haïr l'autre et le mépriser. Choisissez donc ou de ne vous attacher qu'au Dieu des biens du ciel, ou de suivre en esclaves l'idole des biens de la terre. Ici, M. F., qui mérite plus vos réflexions qu'un choix de qui dépend votre sort même éternel ? Voyez, avant de vous décider, ce que sont pour votre salut ou pour votre perte ces deux sortes de biens. C'est le sujet de cette courte et intéressante instruction.

N^o 1. Voyez leur différence : elle est le motif de vous détacher des uns et d'acquérir les autres. Différence dans leur nature, dans leur acquisition, dans leur conservation, dans leur possession, dans leur jouissance... (M. LVII, p. 1, n. 1, 2, 3, 4, 5.)

N^o 2. Mais notre illusion est de vouloir concilier ces deux sortes de biens. Tout cependant s'y oppose, notre amour, notre estime, notre obéissance, notre goût, nos pensées... (M. LVII, p. 2, n. 1, 2, 3, 4, 5.)

N^o 3. Comment excuser l'attachement aux biens de la terre, et le soin que l'on prend de se les procurer ? L'excuse qu'on apporte est la crainte de manquer, crainte qui vient d'un cœur ingrat, d'un cœur sans réflexion, d'un cœur païen, d'un cœur orgueilleux, d'un cœur déraisonnable... (M. LVII, p. 3, n. 1, 2, 3, 4, 5.)

N^o 4. Quels sont les motifs de mépriser ces faux biens ? Trois : leurs effets, leur vanité, leur folie... (M. CLIX, p. 1, 2, 3.)

N^o 5. Suivons donc à cet égard le sage conseil de J. C., conseil de renoncer aux trésors de la terre... conseil de nous faire un trésor dans le ciel... (M. CLXI, p. 2, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. Ah ! Seigneur... (M. LVII, p. 3, après le n. 5.)

XIII^e CONFÉRENCE.

Homélie sur le bonheur intérieur de l'homme. — Ubi est ergo beatitudo vestra ? *Galat.* IV.

En quoi, demandoit S. Paul aux Galates, en quoi donc mettez-vous ici-bas votre bonheur ? Que répondrions-nous. M. F.,

si on nous proposoit à nous-mêmes cette question? Ah! combien qui s'empresseroient de mettre leur félicité dans la jouissance des plaisirs du siècle, dans la possession des biens de la terre, dans le triomphe et l'éclat de leur ambition! Ainsi pensent les pécheurs, et c'est ce qui les aveugle et les égare, ce qui les corrompt et les perd : mais que le Dieu de l'Evangile en juge bien autrement! Selon lui, le vrai bonheur, le bonheur intérieur du juste en cette vie vient des heureux sentimens que la foi lui inspire : sentimens de douceur et de paix dans son ame, sentimens de détachement dans son esprit, sentimens de vertu et de pureté dans son cœur, sentimens de confiance et d'amour dans la grâce de son Dieu. Quels sentimens plus dignes de nos réflexions? Aussi veut-ils faire le sujet important de cette homélie. Ecoutons le Sauveur, lui-même va nous instruire, va nous donner les vrais principes qui rendent l'homme heureux... (M. XLIX, p. 1, n. 5.)

N° 1. Premier principe de bonheur : la douceur de l'ame; *beati mites*. Considérons bien en quoi elle consiste dans la pratique, comment on peut en vaincre les obstacles, combien sa jouissance est heureuse; *possidebunt terram...* (M. XLIX, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N° 2. Deuxième principe de bonheur : la paix de l'ame; *beati pacifici*. Il en coûte, il est vrai, à l'ame pacifique certains devoirs pour entretenir la paix, soit en public, soit dans le particulier; mais ces devoirs, si conformes à son attrait, concourent eux-mêmes à la jouissance d'une douce félicité : *fili Dei vocabuntur...* (M. LI, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N° 3. Troisième principe de bonheur : le détachement et la pauvreté d'esprit; *beati pauperes spiritu*. On peut être pauvre d'esprit, ou à l'égard des biens qui sont hors de l'homme, soit par choix, soit par nécessité, soit par affection; ou à l'égard des biens qui sont dans l'homme, tels que les avantages propres du corps, les dons naturels de l'ame, les faveurs sensibles de la grâce. Le bonheur en tout cela des pauvres d'esprit est d'avoir un droit spécial au règne de J. C. dans le ciel, au règne de sa grâce dans leur intérieur, au règne de son Evangile dans l'Eglise; *ipsorum est regnum celorum...* (M. XLIX, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N° 4. Quatrième principe de bonheur : la vertu et la pureté du cœur; *beati mundo corde*. Cette pureté s'élève par trois degrés à la perfection. Elle commence par l'état de grâce, elle s'avance ensuite dans la vertu, enfin elle arrive à la sainteté.... Dans sa route, il est vrai, il se rencontre trois ennemis qu'elle doit vaincre. Vous entreprenez, lui dit le premier, une vie triste et malheureuse. Il vous faut, lui dit le second, une attention continuelle et impossible. Pourquoi vous donner tant de peines? lui dit le troisième, un tel dessein n'est que de conseil et non de précepte... mais fidèle à la grâce, combien cette pureté de cœur est dédommagée de ses peines par trois récompenses dont elle jouit! Elle voit Dieu dans ses propres ouvrages, elle goûte le fruit de sa présence dans ses faveurs intérieures; elle se nourrit de la délicieuse espérance de le contempler à jamais dans le ciel, elle est même des ici-bas toujours avec Dieu et unie à lui; *ipsi Deum videbunt...* (M. LI, p. 1, n. 1, 2, 3. — M. CXCIX, p. 2, n. 2.)

N° 5. Cinquième principe de bonheur : la confiance et l'amour

dans la grâce de Dieu; *qui diligit me, diligetur à patre meo...*
(M. CXVII, p. 2, n. 2.)

Conclusion. Donnez-nous, ô mon Dieu, cette vraie sagesse...
(*Ibidem.*)

XIV^e CONFÉRENCE.

Homélie sur la circoncision de J. C. — Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus. *Luc. II.*

QUE le Seigneur est admirable dans les mystères de son amour, dans les desseins de sa sagesse, dans les prévenances de sa miséricorde! Auteur lui-même des lois divines, il est le premier à s'y soumettre, pour nous donner l'exemple d'une parfaite obéissance : il prend le nom de Jésus, qui signifie sauveur, pour nous inspirer en lui une confiance pleine de tendresse ; il se consacre à l'œuvre de notre salut, pour nous exciter à y consacrer nous-mêmes chaque année de notre vie. Trois objets, M. F., que J. C. offre en ce jour à nos réflexions. Puisse cette instruction nous y rendre sensibles et fidèles!

N^o 1. Ce qu'il en coûte à J. C. pour nous être un modèle d'obéissance dans la loi de la circoncision : elle est pour lui un sacrifice humiliant, un sacrifice pénible, un sacrifice douloureux... (M. XII, p. 1, n. 1, 2, 3.)

L'effet, dans nous, de cette circoncision légale, est de nous rendre fidèles à la circoncision spirituelle dont elle étoit la figure, c'est-à-dire, fidèles à la grâce que nous avons reçue dans le saint baptême, aux obligations que nous y avons contractées, aux vœux que nous y avons faits. On donnera ici l'idée de cette grâce et de ses effets, de nos obligations et de leur étendue, de nos vœux et de leur renouvellement dans le nouveau baptême de la pénitence... (M. XXII, p. 3, n. 2. — M. XXV, p. 2, n. 1.)

N^o 2. Le nom de Jésus, que Dieu le père donne à son Fils dans la circoncision, est en même temps un nom plein de grandeur et de majesté, un nom plein de force et de puissance, un nom plein de charmes et de douceur... On développera plus au long la vertu de ce divin nom invoqué avec foi dans les tentations, dans les peines intérieures, dans les persécutions, dans les maladies et aux approches de la mort. (M. XII, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N^o 3. Le titre de Sauveur, dont J. C. est revêtu en ce premier jour de l'an, doit nous le faire regarder comme le principe, la règle et la fin de années de notre vie, et pour nous exciter à opérer notre salut avec plus de zèle et de ferveur, un si grand jour doit nous rappeler la brièveté du temps, son incertitude, son emploi et sa fin. (M. XII, p. 3, n. 1, 2, 3, 4.)

Conclusion. C'en est fait, ô mon Dieu... (*Ibidem*, après le n. 4.)

XV^e CONFÉRENCE.

Communion. Les promesses de J. C. et notre foi en ses promesses. — Ergone credibile est ut habitet Deus cum hominibus super terram? II. Paral. vi.

EN est-il, M. F., de l'eucharistie comme de la nuée mystériense du temple de Salomon? Au même temps qu'elle cache la majesté de Dieu, annonce-t-elle sa présence? Quel prodige alors, devons-nous dire avec ce sage roi d'Israël, que Dieu même vienne habiter avec nous, que J. C. soit tout à la fois élevé à la droite de Dieu son père, et abaissé sous la main des mortels; soit tout resplendissant de gloire au plus haut des cieux, et voilé sans le moindre éclat sur la terre; adoré sans cesse par les esprits angéliques, et sans cesse soumis à la voix des simples prêtres! Un tel prodige est-il donc croyable? *Ergone credibile est?*

Oui, M. F., sans sortir de son état glorieux et immortel dans la céleste patrie, J. C. sur la terre, et durant notre exil, demeure au milieu de nous, s'unit à nous, s'immole avec nous pour la gloire de son Père, pour notre propre salut. En effet, autant ce Sauveur des hommes a manifesté sa toute-puissance par l'accomplissement des oracles qui l'avoient annoncé, par l'éclat de ses propres merveilles, par le triomphe perpétuel de sa religion, de son Eglise, et est ainsi infiniment digne de notre foi, autant il nous atteste lui-même, de la manière la plus précise que, par la vertu de sa divine parole, le pain et le vin de l'eucharistie deviennent réellement son propre corps et son véritable sang: en sorte que, sous le voile de ce qui paroît à nos sens dans ce mystère d'amour et de foi, il nous honore de son adorable présence. Voilà, M. F., le grand sujet de trois conférences que je me propose de vous donner: quoi de plus digne de nos réflexions?

N^o 1. Que promet J. C. de nous donner dans l'eucharistie? Une nourriture spirituelle, un pain céleste, qui est sa propre chair et son véritable sang... (M. CXXIV, p. 1. n. 4. — M. CXXVI, p. 1, n. 1, 3.)

N^o 2. La manne des Juifs avoit-elle quelque rapport avec l'eucharistie? Elle la représentoit en figure; mais l'eucharistie promise par J. C. est, par son excellence, infiniment supérieure à la manne donnée par Moïse... (M. CXXIV, p. 3, n. 1, 2, 3, 4, 5.)

N^o 3. Comment les Juifs incrédules ont-ils répondu à cette adorable promesse de J. C. dans l'eucharistie? Comme font nos incrédules modernes, par une incrédulité audacieuse dans ses discours, maligne dans ses observations, fautive dans ses raisonnemens... (M. CXXV, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 4. Qu'a fait J. C. pour nous assurer l'effet de sa promesse? Il l'a exécutée d'une manière claire et précise dans l'institution de l'eucharistie... (M. CCLXXXIII, p. 1, n. 1.)

Il avoit d'avance excité notre foi en la vertu de sa parole toute-puissante par le miracle éclatant de l'eau changée en vin... (M. XXXIV, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N° 5 Par sa présence réelle dans le sacrement de l'eucharistie, quelle alliance J. C. fait-il avec nous? Une alliance intime, noble et éternelle... une alliance qui a pour principe l'amour de Dieu pour nous, et pour condition notre fidélité pour lui... (M. cx, p. 3. n. 1, 2, 3.)

Conclusion. Ah! Seigneur, une condition si douce... (*Ibidem.*)
O d.v.i. Jésus... (M. xxxiv, p. 3, après le n. 3.)

XVI^e CONFÉRENCE.

Communion, sa nécessité, son efficacité, et les sentimens que l'une et l'autre inspirent. — Panem de carlo præstitisti illis.... omne delectamentum in se habentem.

TEL fut, sous la loi de Moïse, l'étonnant avantage du peuple de Dieu. Délivré miraculeusement de la servitude de l'Égypte, une manne céleste, préparée par la main des anges, fit chaque jour sa nourriture dans le désert, et il y éprouva une protection divine contre ses ennemis, jusqu'à son heureuse entrée dans la terre promise. Tout cela cependant, M. F., n'étoit que la figure de ce qu'un Dieu Sauveur fait pour nous sous la loi de grâce. Non content de nous avoir délivrés de la servitude du démon par la grâce du baptême, il se donne lui-même à nous dans le sacrement de son amour; il s'y rend réellement présent, pour être chaque jour la nourriture céleste de nos âmes, pour nous soutenir dans le désert de cette vie, et nous fortifier contre nos ennemis, en s'unissant à nous jusqu'à notre entrée dans la vraie terre promise. O sainte communion, que votre nourriture nous est nécessaire! que son effet nous devient efficace! et que ne doit pas être pour vous notre désir et notre joie en vous! C'est, M. F., tout le sujet de cette deuxième conférence.

N° 1. La nécessité de la communion a lieu pour principe cette menace de J. C.: *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous; mais sur qui tombe une telle menace?... Est-il nécessaire que les fideles communient sacramentalement les jours qu'ils assistent au sacrifice de la messe?... Les fideles sont-ils obligés de communier sous les deux espèces?... (M. cxxvi, p. 2, n. 1, 2, 3.)*

N° 2. Quelle est l'efficacité de la communion? Elle nous confère l'immortalité... elle fait la nourriture de notre âme... (M. cxxvi, p. 3, n. 1, 2. — *Voyez aussi* M. cclxxxiii, p. 1, n. 2.) Elle nous unit à J. C... (M. cclxxxiii, p. 1, n. 3, et M. cxxvi, p. 3, n. 3.) Elle nous communique la vie de Dieu même... (M. cxxvi, p. 3, n. 4.)

N° 3. Que ne doit pas être notre désir pour la sainte communion! Voyons dans l'Évangile l'exemple d'un Zachée, et nous aurons, pour recevoir J. C., un désir surnaturel qui vient de la foi, un désir ardent qui ne se rebute point des difficultés, un désir courageux qui brave tout respect humain... (M. ccxxv, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N° 4. Quelle joie devons-nous sentir à la sainte table, en entendant ces paroles: *Ecce Agnus Dei?* Celle de Zachée, une

joie d'admiration, une joie d'empressement, une joie de vigilance et d'attention... (M. ccxxv, p. 2, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. O mystère... (M. ccxxvi, p. 3, après le n. 4.)

O Jésus, pourrions-nous, après l'exemple de Zachée que vous venez de nous offrir... (M. ccxxv, p. 3, après le n. 3.)

XVII^e CONFÉRENCE.

Communion, nos dispositions pour elle, et ses effets dans nous.

— Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo. *S. Jean. vi.*

OUI, M. F., en vertu de son infaillible promesse, par l'efficacité de sa parole toute-puissante, et pour montrer qu'il fait ses délices d'être avec nous jusqu'à la fin du monde, J. C., sous le voile adorable de l'eucharistie, et à la voix de ses ministres, se trouve réellement présent sur nos autels dans le sacrement de son amour, et se donne lui-même à quiconque vient se présenter à la sainte table. Tous l'y reçoivent, mais non pas tous avec les mêmes dispositions, avec le même effet. Malheureux, hélas! s'écrie le grand apôtre, malheureux ceux qui ne s'approchent de ce banquet céleste qu'en état de péché, sans épreuve ni préparation, sans foi ni piété! Ils ne s'unissent à leur propre Sauveur que pour outrager son amour, que pour se rendre coupables de son corps et de son sang, que pour boire et manger leur jugement, leur condamnation, que pour se donner la mort à eux-mêmes, en le crucifiant de nouveau dans leur cœur. Quel attentat horrible! quelle indigne profanation! Quel effet aussi plus déplorable et plus funeste?

Heureuses au contraire les âmes pures et fidèles! Leur sage et pieuse disposition, en les unissant au Dieu de leur cœur, fait de cette union sainte une source pour elles de consolation et de paix, source de grâces et de bénédictions, source de vertus et de mérites, qui les rend dignes de la bienveillance et de la tendresse de leur divin époux.

Qu'il nous est donc important, M. F., de ne pas négliger une si salutaire nourriture, et de la recevoir dans les sentimens d'une vraie piété! C'est le sujet de cette conférence. Soyons-y tous attentifs et dociles.

N^o 1. Avec quelle ferveur faut-il nous préparer à la sainte communion? Nous en avons un bel exemple dans le peuple qui suivait J. C. Puisse sa ferveur nous inspirer celle que le Sauveur désire! Cette ferveur consiste à le chercher avec soin, à mettre en lui notre confiance, à écouter ses instructions, à lui demander notre guérison... (M. cxxi, p. 1, n. 1, 2, 3, 4.)

N^o 2. Quels sont les moyens d'une salutaire préparation? La retraite, la visite du saint sacrement, la recherche religieuse et fervente de J. C., la crainte d'une indigne communion... (M. ccxxxiii, p. 1, 2, 3. — M. cclxxxii, p. 2, n. 1, 2.)

N^o 3. De quelle foi devons-nous être animés en recevant J. C.? D'une foi supérieure à toute épreuve, d'une foi pleine de consolation, d'une foi pure et parfaite... (M. cxxi, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N° 4. Qu'attend de nous J. C. en s'unissant à notre cœur? Il attend, comme de Zachée, une reconnaissance effective et généreuse, une reconnaissance tendre et affectueuse, une reconnaissance solide et édifiante... (M. ccxxv, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N° 5. Quel effet doit produire en nous le pain céleste de l'eucharistie? Il doit nous inspirer le goût et l'attrait d'une nourriture si salutaire, l'amour et le dévouement pour un Dieu si bienfaisant, la force et le courage dans l'avancement du salut... (M. cxxi, p. 3, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. Hélas! ne sommes-nous point... Surtout ne permettez pas... (M. cxxi, p. 3, après le n. 3. — M. ccxxxiii, p. 3, après le n. 3.)

XVIII^e CONFÉRENCE.

Homélie sur la conversion du pécheur; les motifs qui l'excitent, les dispositions qui la rendent efficace, les heureux effets qui en résultent. — Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra. Ps. xciv.

PÉCHEURS, c'est de la part de Dieu que le Prophète-Roi vous dit : Pourquoi restez-vous dans l'état du péché? N'êtes-vous point las d'outrager le Seigneur, de l'irriter contre vous, d'accroître vos malheurs en accumulant vos crimes? Jusqu'à quand serez-vous si aveugles sur votre sort éternel? Attendez-vous que la mort vous livre entre les mains du Dieu vivant, et ne vous laisse plus que l'horrible châtement des réprouvés? Ah! ne soyez pas si ennemis de vous-mêmes! Que l'état affreux où vous a réduits votre péché vous rende sensibles et dociles à la miséricorde d'un Sauveur qui ne veut pas votre perte, mais votre conversion, votre retour à sa grâce. Hâtez-vous donc de céder à ses instances, de rendre votre retour salutaire, et d'éprouver les effets consolans d'une vraie conversion.

C'est le sujet de cette conférence.

N° 1. Quel plus pressant motif de vous convertir que le funeste état où vous êtes, que cet état de péché, de mort et de perdition?... (M. cxcix, p. 3, n. 1.)

Etat infiniment pire que celui du lépreux de l'Evangile... (M. lx1, p. 1, n. 1, 2, 3, 4.)

N° 2. Pourquoi ne doit-on pas différer sa conversion? Parce que tout fuit et nous échappe, la grâce, la volonté, la vie... (M. lxiii, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N° 3. Que fait le Sauveur pour exciter la confiance des pécheurs et le désir de revenir à lui? Tantôt chacun d'eux est pour lui une brebis égarée qu'il rappelle comme un bon pasteur, qu'il recherche et ramène au bercail avec une tendre compassion; tantôt il regarde l'âme de chaque pécheur comme une pièce d'argent qu'une femme a perdue, et qu'elle s'empresse de recouvrer... (M. cxcm, p. 2, n. 1, 2, 3; p. 3, n. 1, 2, 3.)

N° 4. Qui empêche donc tant de pécheurs de se convertir? Eux-mêmes par leur lâcheté, leur inconstance, leur ingratitude. (M. lxxvi, n. 1, 2, 5.)

N° 5. Que doit imiter le pécheur pour montrer à Dieu la siu-

cérité de son retour? Il doit, comme le lépreux de l'Évangile, répondre à la bonté de J. C., veuir à lui, et le prier de lui faire miséricorde... (M. LXI, p. 2, n. 1, 2, 4.)

N° 6. Comment J. C. reçoit-il un tel pécheur au tribunal de sa miséricorde? Il le délivre de l'horreur de son mal, comme le lépreux; il l'élève par sa grâce, comme le publicain, au rang des justes... (M. LXI, p. 3, n. 1, 2, 3, 4. — Luc. xviii, 13, 14.)

N° 7. Quel est l'heureux effet de la conversion du pécheur? (M. cxix, p. 3, n. 2.)

Elle met son ame dans la paix et la joie... (M. cxiv, p. 4.)

Elle est pour la cour céleste un jour de fête et d'allégresse... (M. cxiii, p. 4.)

Conclusion. Il est donc vrai...

Grâces immortelles... (M. cxiv, fin du p. 4, *ibid.* p. 2, fin du n. 3.)

XIX^e CONFÉRENCE.

Homélie sur la conversion du pécheur, figurée par l'enfant prodigue dans ses égaremens. — Non misit Deus filium suum in mundum, ut judicet mundum; sed, etc. *Jean.* III.

QUELLE bonté, M. F., dans le Père céleste, dans son adorable Fils! Si pervers que soit le monde, ce Fils de l'Éternel vient lui annoncer que le dessein de Dieu son père n'est point de le condamner et de le perdre, mais de le convertir et de le sauver; et pour exciter tous les pécheurs du monde à sortir de leurs égaremens, à revenir sans délai à la miséricorde d'un Dieu si bon, non content de le leur avoir représenté comme un charitable pasteur qui court après sa brebis infidèle, et la ramène avec joie, ou comme une femme sensible qui, désolée de la perte d'une pièce d'argent, la cherche partout, et se réjouit de l'avoir trouvée, il veut encore le peindre à leurs yeux comme un père tendre et compatissant, qui fait éclater la joie de son cœur au retour sincère du fils le plus ingrat, le plus rebelle. C'est donc ce malheureux enfant, cet enfant prodigue qui est en même temps pour tout pécheur et le plus consolant motif, et le modèle le plus efficace d'une vraie conversion. Aujourd'hui, M. F., je me borne à vous le représenter dans les excès de son aveuglement, de son malheur. Plus vous vous y reconnoîtrez vous-mêmes, plus son état vous rendra sensibles au vôtre, et vous excitera à vous en retirer avec courage et sans délai. Quoi de plus digne de votre attention, de votre sensibilité?

N° 1. Dans les égaremens de l'enfant prodigue, quel étrange aveuglement! Rien ne le retient, ni la bonté de son père, ni les faveurs qu'il en reçoit, ni les charmes d'une vie douce et heureuse... (M. cxv, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N° 2. Il ne consulte que le désir insensé de se conduire lui-même, de dissiper tout son bien, et de vivre à son gré loin de tout ce qui peut le contraindre... (M. cxv, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N° 3. Sa vie n'est plus qu'une dissipation méprisable dans sa prodigalité, courte dans sa durée, inquiète dans sa fin... (M. cxv, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 4. De là quel malheur plus déplorable? Bientôt il éprouve une famine réelle, une famine extrême, une famine générale... (M. exevi, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N^o 5. Voyez l'esclavage où il se réduit, le surcroît de tyrannie qu'il éprouve, la vie dure et honteuse qu'il mène... (M. exevi, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N^o 6. Que deviendra-t-il? Hélas! il se voit dépourvu de tout ce qu'il espéroit, de tout ce qu'il désiroit; il est au comble de son malheur... (M. exevi, p. 3, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. Voilà, pécheurs, oui, dans ce malheureux prodigue, voilà l'image de vos propres égaremens. Quel motif donc de rentrer comme lui en vous-mêmes, et de l'imiter dans son prompt et sincère retour vers son père! Ce sera le sujet de notre prochaine instruction.

XX^e CONFÉRENCE.

Homélie sur la conversion du pécheur, figurée par l'enfant prodigue dans son retour. — Venit Filius hominis quærere et saluum facere quod perierat. Luc. xix.

QUELLE consolante ressource pour tout pécheur qui rentre en lui-même! Si énormes et si multipliés que soient ses crimes, fût-il déjà comme perdu et péri aux yeux de Dieu, ce Dieu des miséricordes, qui ne veut ni la mort ni la perte de l'impie, mais sa conversion et son retour à la vie de la grâce, lui envoie son propre Fils pour l'aider à sortir de son abîme de perdition, et à rentrer dans la voie du salut. O divin Sauveur, que vous nous en donniez un exemple touchant dans le malheureux enfant prodigue! Nous avons vu déjà comment de crimes en crimes, il s'est précipité dans un gouffre de malheurs; voyons maintenant dans cette nouvelle instruction ce que la grâce lui inspire pour revenir à la miséricorde de son père, et ce qu'il fait lui-même pour répondre à la grâce, et en éprouver le salutaire effet. Ah! pécheurs, qui avez en le malheur de l'imiter dans ses égaremens, ayez du moins le courage de l'imiter dans son retour. Remarquez-en bien toute la sagesse, tout le succès : rien de plus consolant, de plus heureux.

N^o 1. Sagesse de l'enfant prodigue dans ses réflexions sur le passé, sur le présent, sur l'avenir... (M. exevii, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N^o 2. Sagesse dans les résolutions que lui inspire la connoissance de sa misère, de sa faute et des bontés de son père... (M. exevii, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N^o 3. Sagesse dans l'exécution prompte, courageuse et fidèle du parti qu'il prend... (M. exevii, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 4. Succès de son retour dans les faveurs de son père qui le prévient tendrement, qui le fait revêtir noblement, qui le traite splendidement... (M. exeviii, p. 1, 2, 3.)

N^o 5. Succès dans la défense même que prend de lui son père contre les justes surpris et étonnés de tant de miséricordes... (M. excix, p. 2, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. O vous, pécheurs sincèrement convertis, bénissez donc, lavez, et... (M. excix, p. 3, fin du n. 3.)

XXI^e CONFÉRENCE.

Dieu, son existence et sa providence. — Tua judicia in tua providentia posuisti. Judith. IV.

COMMENT peut-on méconnoître le Dieu qui a tout créé et qui gouverne tout, le Dieu dont tout l'univers publie sans cesse l'infinie grandeur? Tout caché qu'il est sous le voile de ses propres œuvres, tout invisible qu'il se rend ici-bas aux yeux des mortels, ah! pour nous manifester son adorable présence, sa sagesse sans bornes, sa toute-puissance, son infinie bonté, que faut-il de plus que les effets éclatans de sa providence, que le merveilleux spectacle qu'elle fait renaitre chaque jour, et qui chaque jour ravit d'admiration tout homme attentif et judicieux? Et cependant si autrefois, selon la remarque du Roi-Prophète, l'im-sensé seul ne reconnoissoit en secret ni d'autre principe que le hasard, ni d'autre fin que le néant, aujourd'hui combien de libertins et d'impies disent hautement : Non, il n'est point d'autre vie, il n'est point de Dieu! De là leur haine, leur déchaînement contre les adorateurs du Très-Haut, contre ceux qui mettent en lui et en ses promesses éternelles toute leur espérance; mais ce Dieu de vérité a établi dans sa providence même l'exécution de ses jugemens et leur justification, autant pour convaincre et soumettre les incrédules, que pour consoler et affermir les fideles, c'est-à-dire que les jugemens de Dieu sur la manière de se faire connoître et honorer des hommes, sur leurs actions et leur conduite ici-bas, et sur la destinée des bons et des méchans dans l'autre vie, sont en même temps l'objet, la règle et la fin de son admirable providence: *tua judicia in tua providentia posuisti*. Voilà, M. F., ce qui mérite nos plus sérieuses réflexions, ce qui va faire le sujet de cette conférence.

N^o 1. L'esprit incrédule qui ne croit ni Dieu, ni providence, ni mystères, a-t-il bien réfléchi sur les productions de la terre, sur la formation et l'ordre du monde entier? Non: il y trouveroit la preuve irrésistible d'une admirable providence, de l'existence d'un Dieu qui a tout fait et qui gouverne tout, et de la nécessité de rendre hommage à ses adorables mystères. (M. cxiii, p. 1. — M. xxv, p. 1, n. 2.)

N^o 2. Dieu, tout caché qu'il est, fait-il éclater dans le spectacle de la nature ses adorables perfections? Oui, surtout sa puissance et sa sagesse. (M. cxxvi, p. 3, n. 1. — M. clx, p. 1, n. 3.)

N^o 3. Dans l'ordre moral de la providence, Dieu fait-il attention aux actions des hommes? Oui, il les considère toutes avec leurs motifs et leurs circonstances. (M. cclviii, p. 1, n. 1, 2, 3, 4, 5.)

N^o 4. Quel jugement en porte-t-il? Un jugement éclairé, un jugement équitable, un jugement impartial, un jugement irréformable. (M. cclviii, p. 2, n. 2, 3, 4, 5.)

N^o 5. Quel bien la Providence tire-t-elle des afflictions qu'elle nous envoie? Celui de détacher notre cœur de la terre, de le purifier de ses vices, et de le perfectionner dans la vertu. (M. ccxc, p. 1, n. 2.)

N^o 6. Pourquoi, dans l'ordre si sage de sa providence, Dieu souffre-t-il le mélange des méchans avec les bons? Il le permet pour la perfection des bons, pour la conversion des pécheurs... (M. cxvi, p. 2, n. 1, 2.)

N^o 7. Ce mélange ne semble-t-il pas un désordre que l'impie fait rejaillir sur Dieu même? Quel que soit ici l'aveuglement de l'impie, ce désordre apparent sous un Dieu si sage, si puissant et si bon, est lui-même la preuve évidente d'une autre vie où tout rentrera dans l'ordre, où le juste aura sa récompense, et l'impie son supplice. C'est le dénouement de la scène du monde, la solution de ses désordres, la réparation de ses scandales, l'équité des jugemens de Dieu, et la justification de son adorable providence. Voilà ce que J. C. même nous explique dans sa parabole de l'ivraie et du bon grain.... (Matth. XIII, 41, 42, 43. — M. cxvi, p. 3, n. 2, vers le milieu.)

Conclusion. Ah! qui pourroit n'être pas réveillé de son assoupissement? Que l'impie... (M. cxvi, p. 3, fin du n. 2.)

XXII^e CONFÉRENCE.

Dieu, notre confiance en lui et en sa providence. — Etiam si occiderit me, in ipso sperabo, et ipse erit salvator meus. *Job* XIII.

CE saint homme, auparavant si heureux au milieu des honneurs et des richesses, et réduit tout à coup aux plus tristes revers de l'adversité, ne cesse de se montrer aux yeux du Seigneur toujours humble et soumis, toujours fidele et constant sous les ordres de sa providence. L'affliction désolante qu'il éprouve ne rend que plus héroïques les sentimens de sa foi, que plus heureuse et plus digne de notre imitation sa confiance inébranlable. Bientôt en effet il recouvre les plus signalées faveurs du ciel. Et qu'on ne dise pas que le juste seul peut ainsi tout espérer de la bonté de Dieu : un David pécheur, adultère et homicide, placé dans les mêmes circonstances, soit de prospérité, soit de tribulation, nous donne le même exemple, et avec le même effet. Qui que nous soyons donc, M. F., et quelque événement qui nous arrive, connoissons bien notre Dieu, ne cessons jamais de mettre en lui toute notre confiance. C'est le sujet de cette conférence, sujet bien digne de votre attention.

N^o 1. Qu'exige Dieu de nous dans nos divers besoins, ou que doit nous inspirer à cet égard l'ordre spécial de sa providence?

Une confiance entière soit pour la nourriture de notre corps, soit pour celle de notre ame... (M. cxxxj, p. 3, n. 2, 3.)

N^o 2. Sur quoi est fondée notre confiance en Dieu? Sur son infinie sagesse, sur sa toute-puissance, sur son ineffable bonté. D'abord sa sagesse nous invite à considérer les animaux, à nous considérer nous-mêmes, et à y reconnoître le motif de nous confier en elle jusque dans les épreuves de l'adversité... (M. CLX, p. 1, n. 1, 2. — M. CLVIII, p. 2, n. 3.)

N^o 3. Notre propre foiblesse nous convainc de l'inutilité de nos efforts, de la folie de nos inquiétudes, de la nécessité de recourir à Dieu, et de ne nous appuyer que sur sa toute-puissance. (M. CLX, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N^o 4. A quoi nous porte dès-lors la bonté de Dieu? A bien penser de lui, à ne pas en penser comme le monde, à ne nous occuper d'abord que du soin de lui plaire... (M. CLX, p. 3, n. 1, 2, 3.)

Et à compter sur l'efficacité de ses admirables ressources.... (M. cxxxj, p. 2, n. 3.)

Sur son infinie providence, sur sa tendresse paternelle... (M. LXXXVII, p. 2, n. 1, 2.)

N^o 5. Une confiance si solide, en calmant toutes nos inquiétudes, doit-elle aussi ôter de notre cœur ou y diminuer la crainte de Dieu? Non, cette crainte est le fondement de la sagesse et de la vertu. (M. CLVIII, p. 2, n. 2.)

N^o 6. Mais sur ce qui regarde tous nos besoins, soit pour le corps ou pour l'âme, ah! ayons honte d'une inquiétude vaine et défiante... (M. CLX, p. 3, après le n. 3.)

Conclusion. Vous donc, ô mon Dieu, dirigez nos vœux et nos soins... (*Ibidem.*)

XXIII^e CONFÉRENCE.

Eglise de J. C., sa nature, sa perpétuité, son autorité, sa doctrine. — Spiritus sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei, quam acquisivit sanguine suo. *Act. XX.*

L'EGLISE, M. F., dont parle ici saint Paul, peut être considérée ou au ciel, ou dans le purgatoire, ou sur la terre. Au ciel, elle est appelée l'Eglise triomphante, parce qu'elle y est venue d'ici-bas pure et sans tache, et pleinement victorieuse des ennemis du salut. Dans le purgatoire, on la nomme l'Eglise souffrante, parce qu'elle s'y purifie des fruits qu'elle n'a pas suffisamment expiés en cette vie. Sur la terre, son nom est l'Eglise militante, parce qu'elle y est dans un perpétuel combat contre l'enfer, le monde et le péché.

Or cette Eglise militante, qu'il vous est si important de bien connoître, s'offre à nous sous deux points de vue. On on la regarde comme réunissant ses principaux ministres avec tous ses enfans, et sous ce rapport général, elle est la société des fideles qui font profession de la même foi, et participent aux mêmes sacremens, sous la conduite des légitimes évêques, unis à leur chef visible qui est le Pape, successeur de S. Pierre et vicaire de J. C.; ou on ne l'envisage que dans le corps de ses premiers pasteurs, unis au souverain pontife, et sous ce rapport spécial, c'est l'Eglise enseignante que J. C. a revêtu de toute son autorité, qu'il dirige sans cesse par son divin esprit, et à laquelle il veut que les ministres inférieurs et les simples fidèles obéissent, et soient soumis en tout ce qui concerne sa foi, sa morale et son gouvernement. Elle est en ce sens l'Eglise notre mère, qui engendre à son divin époux, par la grâce du baptême et la foi de l'Evangile, tous les enfans de Dieu.

Voyons donc, sous l'un et l'autre rapport, ce que l'Eglise offre à nos réflexions de plus intéressant; c'est, M. F., le sujet de trois conférences que nous donnerons successivement. Cette première vous en expliquera la nature, la perpétuité, l'autorité et la doctrine dans son principe.

N^o 1. Quelle est, par sa nature, l'excellence de l'Eglise? C'est d'être le royaume divin et spirituel de J. C. (Commencement du n. 3, M. cxxxv, p. 2 — M. xcu, p. 2, n. 1.)

N^o 2. Sur quoi est fondée la perpétuité de l'Eglise? Sur les promesses de J. C. faites à S. Pierre. (M. cxxxv, p. 2, n. 2.)

N^o 3. Quelle autorité l'Eglise enseignante a-t-elle reçue du Sauveur? Elle a reçu de lui une autorité suprême et intaillible dans ce qui regarde l'enseignement et le dépôt de la foi, ainsi que dans ses jugemens sur les mauvais livres... (M. cccliv, p. 2, n. 1, 2. — M. xlviii, p. 1, n. 3. — M. i, p. 2, n. 1.)

N^o 4. Les premiers fidèles ont-ils été soumis aux décisions de l'Eglise sur les faux évangiles? Oui... (M. i, p. 2, n. 2, 3.)

Comment doit-on regarder celui qui ne veut ni écouter l'Eglise ni se soumettre à son jugement? Regardez-le, dit J. C., Comme un païen... (M. cxlix, p. 1, n. 3.)

N^o 5. Jusqu'où s'étendent le pouvoir et la juridiction du chef visible de l'Eglise? Comme vicaire de J. C. et père des fidèles, son autorité et sa juridiction s'étendent dans toute l'Eglise universelle... (M. cxxxv, p. 2, suite du n. 3.)

Le corps des pasteurs a-t-il la même étendue de pouvoir et d'autorité?... (M. cxlix, p. 2, n. 1.)

Quel est aussi le pouvoir de chaque évêque dans son diocèse?... (M. cxlix, p. 2, n. 2.)

N^o 6. D'où vient la doctrine de l'Eglise, et quel en est le principe et la source? La foi de l'Eglise a sa source dans la Divinité... (M. cclxxxiv, p. 3, n. 4. — M. cxxxv, p. 2, n. 1.)

Conclusion. On excitera ceux qui ont malheureusement suivi de fausses doctrines à témoigner à Dieu leur sincère repentir, et à se comporter désormais en véritables enfans de l'Eglise, à l'écouter et lui obéir dans tout ce qu'elle enseigne et prescrit...

XXIV^o CONFÉRENCE.

Eglise de J. C., ses propriétés, ses caractères, réunis dans la seule Eglise romaine. — Erit in novissimis diebus.... domus Domini in vertice montium.... et fluent ad eum omnes gentes.... et dicent.... Ascendamus ad montem Domini.... et docebit nos vias suas, et ambulabimus in viis ejus. *Isaïe. II.*

PLUS de sept siècles avant l'événement, le prophète Isaïe avertit l'univers, et lui annonce que, dans la plénitude des temps, la maison du Seigneur sera élevée au-dessus des plus hautes montagnes, et visible au monde entier; que toutes les nations y viendront en foule, qu'elles se diront les unes aux autres : « La voilà cette céleste montagne du Très-Haut, venons-y tous; il nous y apprendra ses voies, nous y entendrons sa parole divine, et nous marcherons dans les sentiers de sa loi. » Quel oracle, M. F., plus clair et plus frappant de l'Eglise du Sauveur, de son admirable propagation par toute la terre, de la solidité de son établissement, de sa perpétuelle visibilité, et de la nécessité d'y entrer, d'y être fidèle aux préceptes du Seigneur, pour arriver au salut? Elle sera donc cette Eglise de Dieu toujours revêtue de caractères et de propriétés assez remarquables pour la distin-

guer, la reconnoître entre toute espèce de secte qui voudroit usurper son nom. C'est, M. F., ce que je me propose de vous expliquer dans cette conférence.

N^o 1. Quelles sont les propriétés remarquables de la véritable Eglise de J. C. ? Trois lui sont essentielles : la perpétuité, l'infailibilité, la visibilité. Déjà J. C. nous a confirmés les deux premières par sa promesse d'être avec elle tous les jours jusqu'à la fin du monde, et de la diriger sans cesse dans ses instructions par les lumières de sa divine sagesse. Voilà pourquoi l'Esprit saint l'appelle l'Eglise du Dieu vivant, la ferme colonne et le fondement inébranlable de la vérité.

Quant à sa visibilité, entre que l'oracle du prophète Isaïe nous l'a déjà solennellement annoncée, les apôtres l'ont établie de la manière la plus éclatante... (M. XLVIII, p. 3, n. 1, 2. — M. LII, p. 1, n. 2.)

N^o 2. Par quels caractères reconnoit-on cette Eglise de Dieu entre toutes les sectes qui usurpent son nom ? Elle a quatre caractères qui la distinguent : l'unité, la sainteté, la catholicité, l'apostolicité. Voilà pourquoi les apôtres l'ont appelée, dans leur symbole de foi, *la sainte Eglise catholique*. Depuis la naissance des premières sectes hérétiques, cette Eglise, pour les exclure de son sein, fait elle-même chanter à ses enfans, au milieu de nos saints mystères : *Je ne crois qu'une Eglise sainte, catholique et apostolique*.

N^o 3. Dans quelle société chrétienne reconnoit-on visiblement ces quatre caractères de l'Eglise de J. C. ? Dans l'Eglise romaine ; elle seule les réunit tous. (M. CCXIII, p. 3, n. 3. — M. CCCLII, p. 2, n. 3. — M. XCV, p. 2, n. 3, vers la fin.)

N^o 4. En est-il ainsi des trois propriétés de la véritable Eglise ? Oui, l'Eglise romaine a seule la gloire de les posséder. Elle seule est perpétuelle dans sa durée, elle seule est infailible dans la foi, elle seule est visiblement l'Eglise de J. C.... (M. CXXXV, p. 2, n. 2. — M. CCCI, p. 2, n. 2. — M. CLIV, p. 3, n. 3.)

N^o 5. Comment, du premier coup-d'œil, peut-on reconnoître cette vérité ? Il suffit de remarquer que l'Eglise romaine est la seule qui se montre animée de l'esprit du Sauveur et du zèle des apôtres : rien n'est plus visible. Elle seule fait annoncer par ses ministres le saint Evangile jusqu'aux extrémités de la terre, jusque chez les nations sauvages et barbares, sans craindre ni les persécutions ni la mort, sans autre espoir que la conversion et le salut des ames... (M. XLVIII, p. 3, n. 3.)

Elle seule se montre une mère tendre et charitable envers tous ceux qu'elle enfante à J. C. Eh ! quelle mère plus attentive à instruire ses enfans des vérités du salut, à les consoler dans leurs peines, à les nourrir de la grâce des sacremens, à les assister jusqu'à la mort, à prier même le Seigneur de leur faire grâce dans l'autre vie ?

Elle seule enfin n'oppose aux persécutions de ses ennemis, à leurs calomnies, à leurs outrages, que les mêmes armes de J. C. et des apôtres, la douceur et la prière, le pardon et les bienfaits. Voilà ce qu'on ne voit dans aucune secte du schisme et de l'hérésie. Hélas ! toutes ne sont que de cruelles persécutrices de cette Eglise romaine, parce qu'elle condamne et réprovoque leurs erreurs et leurs vices... (M. CV, p. 1, n. 3.)

N° 6. Quel est le devoir des pasteurs contre ces sectes ennemies de la véritable Eglise? C'est de leur opposer, à l'exemple du Sauveur, la sagesse à l'artifice, la fermeté aux menaces, la retraite à la persécution; mais les simples fidèles peuvent-ils dire que, parmi tous ces troubles, on ne sait quel parti prendre, ni à qui obéir? (M. cii, p. 3, n. 2.)

N° 7. Doit-on se tenir en garde contre la séduction des ennemis de l'Eglise? Trois motifs y obligent : la multitude des séducteurs, la multitude de leurs artifices, la multitude de ceux qu'ils séduisent... (M. cclx, p. 1, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. Nous vous remercions... préservez-nous, Seigneur... (M. cxv, p. 3, fin du n. 3. — M. xlviii, p. 3, fin du n. 3.)

XXV° CONFÉRENCE.

Eglise de J. C.; les membres qui la composent, les persécutions qu'elle éprouve, les vertus qu'elle pratique, les motifs de son courage, l'assurance de ses victoires. — « Comme mon Père m'a envoyé, dit J. C. à ses apôtres, et en leur personne aux évêques leurs successeurs, je vous envoie avec la même puissance, la même autorité que j'ai reçue; allez donc, et enseignez à tous les peuples tout ce que je vous ai prescrit, et voilà que je serai avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. » *Jean. xx, Matth. xxviii.*

C'EST ainsi, M. F., que le Sauveur vous rappelle lui-même en deux mots, et vous confirme, par son inviolable promesse, tout ce que nous avons déjà dit sur la perpétuelle durée et les caractères visibles de son Eglise, sur l'universalité de puissance et de juridiction, soit dans le chef visible de cette Eglise de Dieu, soit dans le corps de ses premiers pasteurs; sur l'infaillible autorité de cette Eglise enseignante, et sur la céleste origine de sa doctrine et de sa foi : d'où il est résulté que la seule Eglise romaine est cette véritable Eglise de J. C.; en sorte, ajoute le même Sauveur, qu'il la dirigera par sa présence, et la soutiendra sans cesse contre la malice de ses ennemis, contre les propres efforts de tout l'enfer.

L'Eglise, en effet, est le royaume spirituel de J. C., mais royaume mêlé sur la terre de bons et de mauvais sujets; royaume toujours en guerre avec ses ennemis, et cependant toujours leur vainqueur; royaume sans cesse en souffrance dans les persécutions, et sans cesse divinement consolé jusqu'à son éternel et parfait triomphe. Ce sont là, M. F., autant d'objets nouveaux dignes de vos réflexions, et le sujet de cette dernière conférence sur l'Eglise.

N° 1. Quels sont les divers membres du corps de l'Eglise sur la terre? Elle y est composée de justes mêlés avec les pécheurs... (M. cxviii, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N° 2. D'où vient ce mélange de méchans avec les bons? quand et comment finira-t-il? ..

Il vient du démon à qui Dieu permet de tenter les hommes, pour éprouver leur libre obéissance et la rendre méritoire.... (M. cxvii, p. 1, n. 2.)

Il finira pour chacun dès le moment de sa mort, et pour tous au jugement dernier... (M. cxviii, p. 2, n. 1, 2, 3.)

Il finira par la séparation et le châtement des pécheurs impé- nitens, par l'élection et le bonheur des justes fidèles... (M. cxviii, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N° 3. Quelle est la nature des persécutions contre les ministres et les fidèles de l'Eglise? Elles sont injustes et déraisonnables, elles sont ignominieuses et diffamantes, elles sont publiques et cruelles, elles sont particulières et domestiques, elles sont générales et universelles... (M. Lxxxvi, p. 1, n. 1, 2, 3, 4, 5.)

Voilà le sort de l'Eglise de J. C... (M. xcii, p. 2, n. 2. — M. CCLXI, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N° 4. Pour soutenir de telles persécutions, quelles sont les vertus que le Sauveur inspire? Une douceur inaltérable, une sage prudence, une confiance filiale en Dieu, une constance inébranlable, un courage intrépide.... (M. Lxxxvi, p. 2, n. 1, 2, 3, 4, 5.)

N° 5. Les fidèles ont-ils dans les persécutions des motifs de consolation et de joie? Ils y en trouvent trois efficaces, la cause pour laquelle ils souffrent, le fruit qu'ils retirent de leurs souffrances, l'exemple de J. C. qui les anime.... (M. Lxxxvi, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N° 6. Comment donc l'Eglise est-elle ainsi toujours assaillie de tempêtes et de persécutions, et cependant toujours subsistante et toujours victorieuse? C'est qu'elle a toujours J. C. avec elle, qu'elle est sûre d'avoir le calme, quand il lui sera utile.. (M. Lxiv, p. 3, n. 1, 2, 3.)

Conclusion O sainte Eglise... (*Ibid.* après le n. 3.)

XXVI^e CONFÉRENCE.

Elus, les amis de Dieu; il ne tient qu'à nous d'être de leur nombre. — Quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis filii sui. Rom. viii.

QUELLE tendre prévenance de la part du Père céleste! Il prépare un bonheur éternel à ceux qu'il voit dociles aux desseins de sa sagesse, aux leçons et aux exemples de son Fils bien-aimé. Quel modèle plus attrayant et plus aimable qu'un Sauveur qui vient nous ouvrir la voie de cette céleste félicité, qui nous invite à y marcher sur ses traces, à imiter ses vertus, et nous en offre à tous la grâce et le moyen? *Venite ad me omnes.* Il ne tient donc qu'à nous, qu'à notre fidèle obéissance, d'être tous du nombre des élus: nul n'en est exclus que parce qu'il n'aura voulu ni croire en J. C., ni observer son Evangile, ni se rendre digne d'avoir part à sa gloire. Tous, en effet, sont appelés au salut. J. C. est mort pour le salut de tous; il est le Sauveur du monde entier, et spécialement des fidèles; sa volonté sincère est que tous soient sauvés, et qu'aucun ne périsse; il ne veut pas même la mort des

impies ni leur perte, mais leur conversion, leur pénitence. Voilà l'Évangile et la foi; voilà la croyance de notre aimable et divine religion. Pourquoi donc tant de réprouvés et si peu d'élus? Ah! la vraie cause, la cause unique, n'en est que trop visible, que trop frappante: c'est que de tous les états, de tous les âges, de toutes les conditions, la multitude ne veut suivre que la voie large, celle des passions et du monde; c'est que le petit nombre seul choisit la voie étroite, celle des vertus et de J. C. Pensons-y donc bien, M. F., et méditons avec fruit le grand sujet de cette conférence.

N^o 1. Que faut-il faire pour être du nombre des élus? Il faut entrer avec eux par la porte étroite de l'Évangile et de la foi; il faut faire de généreux efforts contre les illusions du démon, contre les vanités du monde, contre les convoitises de la chair; il faut s'éloigner de la voie des infidèles... (M. CLXVIII, p. 1, n. 1, 2, 3. — Voyez aussi le 1^{er} et le 2^e p. de la M. LXIII.)

N^o 2. Que nous propose le Sauveur dans la personne des enfans, pour nous exciter à devenir des élus? Il nous fait remarquer la complaisance qu'il a pour eux, la protection qu'il leur promet, les faveurs qu'il leur accorde... (M. CCXVII, p. 1, n. 1, 2, 3.)

Il nous les donne pour modèles dans leur docilité, dans leur simplicité, dans leur obéissance... (M. CCXVII, p. 2, n. 1, 2, 3.)

Il nous fait sentir leur bonheur dès ici-bas, et le nôtre en les imitant... (M. CCXVII, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 3. Comment le Sauveur nous inspire-t-il l'horreur de la voie large et le choix de la voie étroite? Par le tableau de l'une et de l'autre... (M. LVIII, p. 3.)

Tableau de la voie large dans ses abords séduisans, dans ses sinistres progrès, dans sa fin désastreuse... (M. LVIII, p. 3, n. 1.)

Tableau de la voie étroite dans ses commencemens difficiles, dans ses suites consolantes, dans son heureux terme... (M. LVIII, p. 3, n. 2.)

N^o 4. Quelle conséquence faut-il tirer du grand nombre de réprouvés et du petit nombre d'élus? Que c'est une vérité autant d'expérience que de foi, une vérité que le pécheur ne croit pas, et que son incrédulité tourne à sa perte; une vérité qui excite le courage et la vigilance du fidèle, une vérité qui doit nous instruire, et nous, etc. (M. LVIII, p. 3, n. 3.)

N^o 5. Pour quelle raison sera-t-on exclus du nombre des élus, ou quelle en est la cause? Ce n'est pas Dieu, et, loin d'en exclure, sa miséricorde appelle tous les hommes au salut; elle en présente donc à tous les moyens; elle compatit même à la vue des grâces dont on abuse, à la vue de la réprobation qu'on s'attire... (M. CLXIX, p. 2, n. 2, 3.)

Mais qu'arrive-t-il? On ne marche pas dans la bonne voie, on se fait illusion sur les devoirs du salut, on ne se fait point connoître pour les enfans de Dieu; on se livre à toute sorte de crimes, et voilà ce qui fera dire à J. C. : Je ne vous connois pas, je ne sais d'où vous êtes; retirez vous de moi, vous qui faites des œuvres d'iniquité. . . M. CLXVIII, p. 2, n. 3.)

N^o 6. Alors donc qui causera le désespoir des réprouvés? Ce sera, M. F., la vue de ceux qui auront vécu avant eux et avec eux... (M. CLXVIII, p. 3, n. 1, 2.)

Conclusion. O terrible changement!... (*Ibid.* n. 3.)

XXVII^o CONFÉRENCE.

Enfer, son existence, son éternité, son équité. — Talia dixerunt in inferno qui peccaverunt. *Sag.* v, 3-14.

EH! dans ce lieu d'horreur, que peuvent-ils dire pour notre instruction, notre salut? L'Esprit saint lui-même nous l'apprend: ceux qui, sur la terre, ont fait la guerre aux justes et les ont persécutés, forcés de paroître en leur présence au tribunal du Dieu vivant, et saisis d'étonnement, de crainte et de confusion: les voilà, s'écrieront-ils... oui, voilà durant l'éternité ce que disent les réprouvés au milieu de leurs tourmens; *talia dixerunt in inferno hi qui peccaverunt*. Les impies et les pécheurs ne font maintenant que s'en rire et s'en moquer; mais sera-t-il temps de croire et de craindre un si terrible enfer, quand il ne sera plus permis ni possible d'en sortir? Plus sages, M. F., faisons-en sans cesse l'objet de nos réflexions, le motif de nos craintes, le moyen de notre salut, et comme la matière est des plus intéressantes, elle sera le sujet de deux conférences. Je me borne, dans cette première, à vous prouver l'existence d'un enfer, son éternité, son équité.

N^o 1. Après cette vie, en est-il une autre où la vertu ait le ciel pour récompense, et où l'enfer soit le châtimement du vice? Oui, point de vérité plus constante: elle nous est manifestée par la tradition du monde entier, par le sentiment propre de la conscience, par les oracles des prophètes, par le témoignage même d'un Dieu Sauveur... (M. CCIV, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N^o 2. Peut-on sans folie demander qu'un mort revienne de l'autre monde pour s'assurer de lui, et pour croire qu'il y a un enfer? Non, c'est vouloir ce qui ne convient ni à la sagesse de Dieu, ni à l'état des morts, ni à notre situation présente... (M. CCIV, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N^o 3. Est-ce que l'apparition d'un mort réprouvé ne convaincrait pas les incrédules de la vérité d'un enfer? Non, elle n'auroit à leurs yeux, ni la vertu de calmer les troubles volontaires de leur imagination, ni la force d'arrêter les faux raisonnemens de leur esprit, ni le moyen de guérir les passions effrénées de leur cœur... Ainsi douter encore d'un enfer, c'est déjà vouloir y tomber; mais que serviroit-il de le croire, si on ne le craint pas pour l'éviter? De rien qu'à nous rendre plus coupables. (M. CCIV, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 4. Qu'est-ce qui doit donc exciter le plus en nous la crainte salutaire de cet enfer? Rien de si efficace que l'éternité de sa durée sans fin, rien aussi de plus terrible, ni qui mérite plus notre foi, ni qui excite plus notre ferveur... (M. CCIII, p. 4, n. 1, 2, 3. — M. CXLVII, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 5. Mais, dira l'incrédule, un enfer sans fin peut-il être proportionné au court plaisir qu'on goûte dans le vice? Non sans doute, pas plus qu'il n'a de proportion avec les peines de la vertu; mais aussi ce n'est point le plaisir du vice que Dieu punit par le supplice d'un enfer éternel, c'est le péché même... (M. CXLVII, p. 4, n. 2.)

N° 6. Avec quoi donc un éternel supplice a-t-il une proportion juste et équitable? Avec la grièveté du péché, avec les besoins de notre état sur la terre... (M. CXLVII, p. 4, n. 1.)

Conclusion. Ah! Seigneur, frappez ici-bas... (*Ibidem*, après le n. 2.)

XXVIII^e CONFÉRENCE.

Enfer, rigueur de ses tourmens; motif de crainte, moyen de salut. — Et sepultus est in inferno. *Luc.* XVI.

ON ne peut donc plus en douter, tel est, après cette vie, le funeste sort du pécheur impénitent. Tout vous l'a prouvé, tout vous en a convaincus dans notre première conférence : la tradition du monde entier, le sentiment de la conscience, les oracles des prophètes, le témoignage même d'un Dieu Sauveur; ce sont là, au jugement de la raison et de la foi, autant de motifs de croire que, dans l'autre vie, il existe un enfer, un enfer éternel, où le pécheur impénitent éprouve la punition juste et proportionnée à l'énormité de ses crimes. Hélas! quels tourmens il endure! Et qui peut les croire, sans en être saisi de crainte, sans prévenir, par une sincère pénitence, un malheur si terrible? C'est, M. F., le sujet de cette conférence.

N° 1. Que nous apprend le Sauveur dans l'exemple du mauvais riche et du pauvre Lazare? Il nous fait sentir la différence étonnante entre le sort du pécheur et celui du juste, au sortir de cette vie... (M. CCII, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N° 2. Quel est le premier supplice des damnés? C'est de penser qu'il y a un paradis plein d'immortelles délices, un paradis perdu pour eux et occupé par d'autres... (M. CCIII, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N° 3. Quel est le second supplice des damnés? C'est d'éprouver qu'il y a un enfer, c'est-à-dire un lieu de tourmens; un lieu de feux et de flammes, feu le plus terrible, le plus affreux; un lieu de cris et de désespoir... (M. CCIII, p. 2, n. 1, 2. — M. CXLVII, p. 1, n. 1, 2. — M. CCIII, p. 2, n. 3.)

N° 4. Quel est le troisième supplice des damnés? C'est de se ressouvenir des biens et des maux de la vie passée, et d'en voir la disproportion infinie avec les biens et les maux de l'éternité. C'est là pour eux ce ver rongeur qui ne meurt point... (M. CCIII, p. 3, n. 1, 2, 3. — M. CXLVII, p. 2, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. O mon Dieu... ô éternité... (M. CCIII, p. 3, après le n. 3. — M. CCIV, p. 3, après le n. 3.)

XXIX^e CONFÉRENCE.

Homélie sur l'Épiphanie, ou la manifestation du Sauveur aux Gentils. — Reges Arabum et Saba dona adducent et adorabunt eum. *Ps.* LXXI.

DÈS la naissance du monde, et durant quatre mille ans, le Messie promis aux anciens patriarches, et annoncé par les saints

prophètes, étoit attendu des Juifs et désiré par les nations, comme le Sauveur du genre humain. Jacob avoit prédit à ses enfans que le sceptre et la puissance ne sortiroient point de la tribu de Juda jusqu'à l'arrivée de ce divin et adorable Messie. Au temps de Moïse, le prophète Balaam prévenoit les sages de la gentilité qu'un jour ils verroient paroître en orient une étoile extraordinaire, d'une merveilleuse beauté, qui leur indiqueroit dans Israël la naissance d'un nouveau roi, le sujet de leur espérance et l'objet de leurs désirs. Le peuple juif n'étoit pas moins entretenu par ses prophètes dans l'attente de ce roi de gloire. David l'avertissoit d'avance que des princes viendroient de l'orient vers ce Messie nouveau-né; que, par leurs présens et leurs adorations, ils le reconnoitroient pour leur roi, leur Sauveur et leur Dieu. Voilà, M. F., dans la solennité de ce jour l'accomplissement des oracles du ciel sur la manifestation du Sauveur du monde; c'est ce qu'on entend par le jour de l'Épiphanie, ou le jour des Rois. Déjà le roi Hérode, Iduméen de nation, régnoit en Israël, et le sceptre de la puissance royale n'étoit plus dans Juda. Déjà l'étoile prédite par Balaam venoit de paroître dans l'orient, lorsque, selon l'oracle du saint roi David, les mages viennent adorer le nouveau-né qu'elle leur annonçoit.

Suivons donc ces mages dans la recherche d'un Dieu Sauveur, et que leurs sages dispositions soient en tout la règle et l'exemple de nos sentimens. C'est, M. F., le sujet de cette instruction.

N^o 1. S'offre à nous le départ des mages de l'orient : une étoile les y excite; ils obéissent à cette voix du ciel; elle leur sert de guide... (M. XIII, p. 1, n. 1, 2, 3, 4.)

N^o 2. A leur arrivée à Jérusalem, toute la ville est dans l'étonnement et le trouble; quatre sortes de personnes y sont proposées à nos réflexions : Hérode avec sa curiosité inquiète et sa maligne hypocrisie; les princes des prêtres avec leur aveu formel et leur étrange aveuglement sur la naissance du Messie; le peuple de Jérusalem avec son trouble et son indifférence; les mages avec leur épreuve et leur fidélité... (M. XIII, p. 2, n. 1, 2, 3, 4.)

N^o 3. Parvenus à Bethlém, quelle joie pour eux à la vue de l'enfant Jésus! Qui pourroit exprimer leur admiration, leur foi, leur amour?... Sont-ce là nos sentimens sur cet adorable mystère?... A l'exemple des mages, quels présens attend de nous le Sauveur du monde?... (M. XIII, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 4. Avant le retour des mages dans leur pays, l'ordre du ciel règle leur route; ils y répondent par une généreuse docilité; leur nouvelle route doit être celle des pécheurs convertis... De retour dans leur patrie, que ne dut pas être leur zèle, leur reconnaissance, leur ferveur pour la gloire de J. C.! Quels modèles plus dignes de notre imitation?... (M. XIII, p. 4, n. 1, 2, 3, 4.)

N^o 5. Hérode, trompé par la sage conduite des mages, en prend occasion de persécuter le Sauveur nouveau-né; mais cette fureur de l'impie ne rend que plus éclatans les desseins de la Providence... (M. XVII, p. 2, n. 2.)

Conclusion. On exhortera le peuple à ne craindre ni les menaces ni les persécutions des ennemis de J. C., et à demeurer fidèles comme les mages à la vocation du christianisme...

XXX^e CONFÉRENCE.

L'Évangile, sa vérité et sa divinité. — *Predicate Evangelium omni creaturæ : qui crediderit salvus erit, qui verò non crediderit condemnabitur. Marc. xvi.*

ALLEZ chez tous les peuples, dit le Sauveur à ses apôtres et à leurs successeurs dans le saint ministère, annoncez à chacun mon Évangile; il sera pour ceux qui croiront en lui une source de grâces et de salut : mais quiconque refusera d'y croire, son inexorable incrédulité fera sa condamnation et sa perte. Quel est donc cet Évangile de qui dépend notre sort éternel? C'est le livre par excellence qui contient les prophéties et les miracles de J. C., ainsi que sa doctrine et sa morale; livre dont les prophéties et les miracles sont constatés par des preuves indubitables; livre qui est par lui-même aussi saint dans sa morale que divin dans sa doctrine; livre qui, dans sa propagation et ses effets, porte évidemment l'empreinte d'un Dieu Sauveur; livre dont la lecture, la méditation et la pratique rendent l'homme parfait, saint et heureux dès ici-bas; livre par conséquent qui mérite toute notre foi, tout notre amour, toute notre fidélité. Tel est, M. F., le sujet de deux conférences, dont la première va vous prouver la vérité et la divinité de l'Évangile.

N^o 1. Qui nous atteste la vérité des prophéties et des miracles de l'Évangile? Ce sont, M. F., des témoins les plus dignes de foi, témoins oculaires, témoins désintéressés, témoins innombrables, témoins qu'on ne sauroit récuser... (M. CCCLII, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 2. Des faits si étonnans offrent-ils d'autres preuves de leur incontestable vérité? Oui, leur date et leur publicité, leur accord avec les livres prophétiques, leur importance avec la foi qu'on y a eue, la sainteté de ceux qui les ont annoncés et de ceux qui les ont crus, ne laissent à l'incrédule ni doute ni excuse... (M. XXI, p. 1, n. 1. — M. II, p. 1, n. 1. — M. XXI, p. 1, n. 2. — M. XCI, p. 2, n. 3. — M. XXI, p. 1, n. 3 et 4.)

N^o 3. Sans doute, l'incrédule qui l'est de bonne foi ne pourra se refuser à croire des faits si constans; mais l'incrédule obstiné sait-il se rendre à l'évidence même? Non, dès qu'elle contredit son orgueil et ses passions, telle que l'évidence des faits évangéliques; mais aussi, à leur égard, rien de plus frivole, de plus absurde que ses objections... (M. CCCLIV, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 4. Comment l'Évangile fait-il reconnoître sa divinité? Il la manifeste en deux manières.

Premièrement, par la divinité des admirables faits qu'il renferme et sur lesquels il est fondé, parce que ces faits prophétiques et miraculeux ne peuvent être que l'œuvre divine du Tout-Puissant, et par conséquent, l'Évangile est divin lui-même dans toute sa doctrine... (M. CCLXXIV, p. 3, n. 4.)

Secondement cet Évangile porte par lui-même l'empreinte de la divinité dans sa propagation et ses effets.

Il la porte dans sa propagation, en ce qu'elle est universelle dans son étendue, merveilleuse dans sa manière, perpétuelle

dans ses auteurs. C'est ce que le Sauveur rend sensible sous la figure d'une pêche prophétique et miraculeuse... (M. XLVIII, p. 3, n. 1, 2, 3.)

Il la porte dans ses effets par les moyens dont il a converti le monde entier, par l'admirable succès qu'ont eu ces moyens... (M. CLIII, p. 1, n. 1, 2.)

Conclusion. Croyez donc, M. F., à l'Évangile, à la vérité de ses oracles et de ses prodiges, à la divinité de ses dogmes et de ses mystères; croyez-y, dois-je dire avec le Sauveur, non simplement aux Juifs, mais aux hérétiques, et à tous ceux qui ont connoissance de ce divin livre; *credite Evangelio*. Oui, disciples de Moïse... (M. XXIX, p. 3, n. 4.)

XXXI^e CONFÉRENCE.

L'Évangile, sa sainteté en lui-même et dans nous. — Pœnitence et credite Evangelio. Marc. I.

CONVAINCUS déjà, M. F., de la vérité des faits prophétiques et miraculeux de l'Évangile, de la divinité même de ses dogmes et de ses mystères, que ne doit pas être votre douleur d'avoir montré pour lui si peu de religion et de foi! Mais, si coupable qu'ait été votre infidélité, le Sauveur vous offre encore le moyen d'en réparer l'outrage. Soyez, vous dit-il, touchés d'un vrai repentir, et rendez hommage à mon Évangile par une foi digne de sa sainteté: *pœnitete et credite Evangelio*; c'est-à-dire que notre foi à l'Évangile doit être docile et agissante, parce qu'il n'est pas seulement saint en lui-même, dans sa doctrine et sa morale, mais il doit l'être encore à notre égard par notre correspondance et notre docilité. Telle est la double sainteté de l'Évangile, et le sujet de cette conférence.

N^o 1. En quoi reconnoit-on la sainteté de la doctrine évangélique?

En ce que par elle-même elle perfectionne tout l'homme, qu'elle le règle, l'éclaire et le fortifie dans l'exercice de ses devoirs... (M. LX, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N^o 2. Quelle est dans l'Évangile la sainteté de sa morale?

C'est d'être par sa nature une loi divine, chrétienne et inviolable... (M. LII, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N^o 3. Est-il important pour nous de suivre en tout la doctrine et la morale de l'Évangile?

Trois motifs nous y exercent: le malheur de ceux qui s'en écartent, le bonheur des âmes fideles, l'insuffisance des vertus mondaines... (M. LII, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 4. Comment le divin auteur de l'Évangile vous a-t-il donné les moyens de connoître sa doctrine, et d'observer sa morale?

Par les ministres qu'il a établis dans son Église.... (M. LII, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N^o 5. Comment, en lisant, méditant et pratiquant l'Évangile, l'homme devient-il parfait, saint et heureux dès ici-bas? Par les admirables fruits qu'on en retire, par l'amour qu'il inspire d'une vie plus édifiante, par la connoissance plus exacte, plus

profonde et plus solide qu'il donne des vérités du salut. Tels sont pour une foi docile et agissante les effets salutaires de l'Evangile et de sa sainteté... (M. I, p. 1, n. 1, 3; p. 4, n. 1, 2, 3. — M. LIX, p. 3, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. Faites, Seigneur, que, dociles à votre grâce et fidèles à votre saint Evangile, nous mettions en pratique les vertus qu'il nous inspire, et que vous exigez de nous. Faites que nous y observions votre loi dans toute son étendue... (M. LII, p. 3, fin du n. 3.)

XXXII^e CONFÉRENCE.

Homélie sur la foi chrétienne, ou la vocation de tous les hommes à cette foi. — Multi sunt vocati, pauci verò electi. Matth. XX.

COMME la foi en J. C. est le moyen nécessaire à tous pour le salut, la miséricorde de cet adorable Sauveur y appelle la multitude des hommes. Que ne devoient donc pas être leur reconnaissance et leur fidélité! Mais, par un aveuglement coupable, peu d'entre eux répondent à une grâce et une vocation si importante. De là tant de désordres sur la terre; de là, par une suite inévitable, tant de réprouvés et si peu d'élus; *multi sunt vocati, pauci verò electi*. O ingratitude! ô funeste indocilité! C'est ce que l'Evangile nous rend sensible sous la parabole des invités aux noces du roi des cieux, et voilà, M. F., le sujet de cette instruction.

N^o 1. La vocation à la foi s'étend à tous, aux Juifs et aux Gentils : les Juifs sont les premiers invités. Excellence d'une telle vocation, crime des Juifs dans leur mauvaise volonté et leur obstination, infidélité terriblement punie dès ici-bas... (M. CCXLIX, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N^o 2. Dans les Gentils appelés à la foi, quelle admirable vocation! Vocation d'une providence infinie, vocation d'une miséricorde toute gratuite, vocation d'une universalité sans exception, vocation qui nous attire tous, et n'exige que notre correspondance... (M. CCXLIX, p. 2, n. 1, 2, 3. — M. CXXV, p. 4, n. 1, 2.)

N^o 3. C'est peu, dans les chrétiens, d'avoir répondu à une vocation si salutaire : celui qui néglige d'en remplir les devoirs et d'en recueillir les fruits n'a plus qu'une foi stérile, une foi morte et sans vertu. Ingrat et infidèle, nu- et sans la robe de la grâce, il ne peut ni se cacher aux yeux du roi qui a daigné l'appeler à ses noces éternelles, ni répondre à ses reproches, ni éviter son courroux... (M. CXXV, p. 3, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. Ah! nous le reconnaissons, Seigneur... (*Ibidem*, après le n. 3.)

XXXIII^e CONFÉRENCE.

La foi, son excellence et sa divinité. — Habete fidem Dei. Marc. XI.

LORSQU'IL s'agit des augustes mystères et de la morale sainte de l'Evangile, J. C. nous recommande de manifester une foi qui

vienne également de Dieu et de nous, une foi propre à l'honorer et à nous sanctifier, c'est-à-dire une foi qui nous attache d'esprit et de cœur à tout ce que Dieu nous a révélé, soit par ses prophètes, soit par lui-même, ou par ses apôtres; une foi qui croit sans hésiter, et observe sans négligence tout ce qu'enseigne et prescrit notre sainte religion; une foi soumise et docile, qui n'écoute et ne suit que l'Eglise fondée par les apôtres, et dirigée par leurs légitimes successeurs; une foi vive et agissante qui, appuyée sur l'espérance aux promesses de J. C., s'applique à s'en rendre digne par les bonnes œuvres que la charité lui inspire, et que lui prescrit l'Evangile; une foi généreuse et constante, prête à tout sacrifier pour marquer à Dieu sa reconnaissance et sa fidélité : *habete fidem Dei*. Et ne croyez pas qu'une telle foi soit exigée de nous d'une manière aveugle et sans de justes motifs : non, elle ne seroit plus ni sage ni digne de Dieu. La foi qu'il nous prescrit, et qu'il attend de notre docilité, est raisonnable et fondée sur la certitude de sa révélation, sur l'autorité de sa parole, sur ce principe qu'il est le Dieu de toute vérité. Il veut en effet une foi qui, en lui offrant l'hommage de notre esprit dans la croyance de ses incompréhensibles mystères, reconnoisse qu'ils sont infiniment croyables, en ce qu'ils sont attestés par la vérité même; il veut une foi qui, en lui consacrant notre cœur dans l'observance de ses saintes lois, ne doute point que la pratique n'en soit possible et facile, en ce que lui-même assure que son joug est doux et léger, et qu'il promet d'y attacher l'onction de sa grâce. Elle est donc cette foi une croyance vraiment sage, une raisonnable soumission, *rationabile obsequium*. Telle est, M. F., le sujet de cette première conférence, et de deux autres pour plus ample développement. Commençons.

N° 1. Quels sont les motifs de croire tous les mystères de notre sainte religion comme des mystères révélés de Dieu? ou quel est à leur égard le fondement inébranlable et divin de notre foi?

Elle a cette foi pour motifs et pour fondement, le témoignage de J. C., qui a vu les mystères invisibles de Dieu; le témoignage des apôtres, qui ont vu les mystères visibles de J. C.; le témoignage des chrétiens, qui ont vu les mystères de l'Eglise. . . . (M. xxv, p. 3, n. 1. — M. xxxviii, p. 1, n. 3. — M. xxv, p. 3, n. 2, 3.)

N° 2. Qui nous garantit la vérité de la doctrine et des mystères de la foi? C'est la puissance de J. C. et la divinité de ses œuvres.. (M. ccix, p. 3, n. 1.)

N° 3. Qu'offre la foi à l'incrédule pour le convaincre et le soumettre? Elle lui présente une certitude que rien ne peut ébranler, une certitude qui a pour base la véracité même de Dieu, pour source sa propre divinité, et pour preuve sans réplique la croix même de J. C.. (M. lxxvii, p. 3, n. 1, 2. — M. clxxii, p. 2, n. 1. — M. cxxxv, p. 2, n. 1. — M. clxxviii, p. 3, n. 1.)

N° 4. Que l'incrédule ne demande donc plus comment on peut croire le mystère de la croix : tout en effet ne le rend-il pas croyable? sa prédiction, sa nécessité, ses admirables fruits.... (M. xxxviii, p. 2, n. 1, 2, 3)

N° 5. Si nombreuses cependant et si convaincantes que soient

les preuves de nos mystères, combien est rare la véritable foi! ou si on croit en J. C., hélas! croit-on sincèrement tout ce qu'il enseigne?... (M. CXXVII, p. 2, n. 1, 3.)

Conclusion. O don de la foi, don précieux, don de grâce et de miséricorde, daignez, Père céleste, nous accorder ce don inestimable; qu'il nous conduise..... (M. CXXVII, n. 2, vers la fin.)

XXXIV^e CONFÉRENCE.

La foi offerte à tous, rejetée par un grand nombre; leur crime, leur malheur, moyens de s'en préserver. — Qui crediderit salvus erit, qui verò non crediderit condemnabitur. Marc. XVI.

VOUS avez vu, M. F., dans notre première conférence, tous les motifs de croire les adorables mystères de la foi, toute l'assurance de leur infallible vérité, toute la certitude de leur céleste origine, toute leur force irrésistible contre les préjugés de l'incrédule; et cependant vous l'avez remarqué, rien de si rare qu'une véritable foi, qu'une foi sincère et totale.

Pourquoi donc est-on privé d'un don si précieux? Que penser des incrédules et de leur infidélité? Quel en est le malheureux effet? Comment enfin éviter leur exemple, et nous affermir dans la foi du salut? Autant de questions qui vont rendre plus sensible ce que dit ici J. C., qu'on n'arrive au salut que par la foi, et que, sans la foi, on sera condamné. Tel est le sujet de cette seconde conférence.

N^o 1. La foi est-elle un don du ciel que tous peuvent obtenir? Oui, M. F., quoique Dieu ne le donne à personne à titre de justice, sa miséricorde néanmoins y appelle tous les hommes, et l'offre à tous; mais il n'est reçu que d'un petit nombre... La plupart y mettent obstacle par leur indocilité, leur indifférence et leur mépris... (M. CXXVII, p. 2, n. 2.)

N^o 2. Hélas! que penser de l'infidélité des hommes à l'égard de cette foi? Elle est un crime inexcusable, soit lors de la venue de J. C., soit avant, ou depuis... (M. XXV, p. 4, n. 1, 2, 3. — Voyez aussi M. CLXXIV, p. 1, n. 3.)

N^o 3. Comment Dieu punit-il un tel crime? En laissant les coupables dans leur aveuglement, en donnant à d'autres plus dociles la grâce de la foi... (M. XXIX, p. 1, n. 1, 2, 3, 4.)

N^o 4. Quels sont les obstacles à la foi dont on doit se garantir ou se délivrer? J. C. nous en montre de deux sortes, les uns du côté de l'esprit, les autres du côté du cœur. Apprenons de lui à nous prémunir contre leurs impressions... (M. XXXVII, p. 2, n. 1, 2, 3; p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 5. Comment prévenir l'alloiblissement dans la foi, ou y apporter le remède? C'est en évitant les causes de cet alloiblissement... (M. CXXI, p. 1, n. 1, art. 1, 2, 3.)

N^o 6. Quel est le moyen le plus propre à ranimer en nous la foi et à l'y affermir? C'est J. C. même, c'est-à-dire sa présence, ses actions, ses paroles... (M. CXXI, p. 1, n. 2, art. 1, 2, 3.)

Conclusion. Ne permettez pas, Seigneur... (M. XXXVII, p. 3, n. 3, vers la fin.)

XXXV^e CONFÉRENCE.

*La foi, sa nécessité, son efficacité. — Adauge nobis fidem.
Luc. xvii.*

QU'IL nous est important, M. F., de faire souvent cette demande à J. C., et de la faire dans le même esprit et avec la même instance que ses apôtres! car sans une foi qui croisse et se fortifie dans nous, sans cette foi vive et agissante dans la pratique, rien en nous ne peut plaire à Dieu, dit S. Paul, et voilà sa nécessité; mais avec une telle foi, dit le Sauveur même, tout en nous a le plus consolant succès pour le salut, et voilà son efficacité. Tel est aussi, sous ce double point de vue, le sujet de notre troisième conférence.

N^o 1. La foi est-elle absolument nécessaire pour nous sauver? Oui, elle l'est avec ses qualités essentielles, c'est-à-dire que sans une vraie foi en J. C., une foi sincère et agissante, une foi entière et inébranlable, on n'est plus ni le disciple de J. C., ni l'enfant de son Eglise... (M. xxii, p. 2, n. 2, vers le milieu. — M. CLXXIV, p. 1, n. 1.)

N^o 2. Jusqu'où s'étend cette nécessité de la foi? Elle s'étend à tout ce qui a rapport au salut.

Foi nécessaire dans la prière, pour la rendre efficace comme celle du centenaire, comme celle des deux aveugles de l'Evangile... (M. LXII, p. 3, n. 4. — M. LXXVI, n. 3, 4.)

Foi nécessaire dans la communion, pour en retirer du fruit... (M. CXXIV, p. 2, n. 1.)

Foi nécessaire dans la voie de la vertu, pour y vivre unis à J. C... (M. CCV, p. 3, n. 1, 2.)

Foi nécessaire dans la préparation à la mort, pour se la rendre sainte et précieuse... (M. CLXII, p. 1, n. 2.)

N. 3. Que résulte-t-il de cette nécessité de la foi? Il en résulte qu'elle est le trésor du salut caché dans l'Eglise de J. C., et pour lequel on doit tout sacrifier... (M. CXVII, p. 1, n. 1.)

N^o 4. Quant à son efficacité, en quoi la foi nous est-elle utile et avantageuse ici-bas? En ce qu'elle fait notre plus douce consolation, soit dans les peines de la vie, soit aux approches et sur les suites de la mort... (M. CCLXXXVIII, p. 1, n. 1. — M. CCXXIX, p. 3, n. 1, 2.)

N^o 5. La foi est-elle aussi efficace dans tout ce qui doit nous sanctifier? Oui, et c'est ce que l'Evangile nous rend sensible; selon lui, la foi en la croix du Sauveur nous communique les effets de sa mort... (M. XXXVIII, p. 2, n. 3.)

La foi en la miséricorde de cet Homme-Dieu nous approche de lui, et nous attire les salutaires effets de sa bienveillance... (M. CLXXIII, p. 1, n. 3.)

La foi en sa sainte religion nous applique les moyens de nous sanctifier... (M. CCXLVII, p. 1, n. 2.)

La foi animée de son amour triomphe de tout obstacle à la sainteté... (M. CCV, p. 3, n. 3.)

La foi en sa toute-puissance nous assure une résurrection glorieuse et immortelle... (M. CXXV, p. 4, n. 3.)

N° 6. Quelle doit être, devant les hommes, notre profession de foi, et quel en sera l'effet dans ce monde et dans l'autre?... (M. LXXXVII, p. 3, n. 1, 2.)

Conclusion. Augmentez notre foi, adorable Jésus, donnez-nous cette foi vive qui... (M. CCV, p. 3, n. 3, vers la fin.)

Vous êtes notre vie, Seigneur, c'est de vous... (M. CCXXIX, p. 3, n. 3, vers la fin.)

XXXVI^e CONFÉRENCE.

Foi, son vrai modèle dans la Cananéenne. — Amen dico vobis quia publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei. Matth. XXI.

VENEZ, pécheurs, et remarquez le modèle qu'il vous est si intéressant d'imiter. Ce n'est ni un disciple de l'Évangile, plus favorisé que vous auprès du Dieu des miséricordes, ni un chrétien vertueux, plus digne que vous d'être exaucé dans sa prière : c'est une malheureuse pécheresse, une païenne, une infidèle ; c'est la Cananéenne. Écoutez tous son histoire, suivons-la et l'imitons.

Cette femme, entendant parler de Jésus comme d'un prophète puissant en œuvres, conçut le désir de venir le prier de guérir sa fille, qui étoit possédée d'un esprit impur ; telle est votre ame, pécheurs, sous la tyrannie et la possession du démon. J. C., toujours puissant en œuvres de miséricordes, est, comme à cette malheureuse, votre unique ressource. Voulez-vous donc, comme elle, être délivrés d'un si grand malheur ? Voyez ce qu'elle fait ; considérez sa foi, et l'imitiez.

N° 1. Foi de la Cananéenne, foi vive dans sa ferveur. Elle est solide, elle est attentive, elle est agissante... (M. CXXIX, p. 1, n. 2, 3, 4.)

N° 2. Foi de la Cananéenne, foi admirable dans sa constance. Jamais personne ne trouva auprès de Jésus tant d'obstacles à vaincre que cette pécheresse : la difficulté d'aborder Jésus, elle la surmonte par ses cris ; la rigueur du silence de Jésus, elle la surmonte par sa persévérance ; l'obstacle de la mission de Jésus, elle le surmonte par ses instances ; les rebuts de Jésus, elle les surmonte par son humilité... (M. CXXIX, p. 2, n. 1, 2, 3, 4.)

N° 3. O heureuse Cananéenne, combien est grande la récompense de votre foi ! Comprenez-en, M. F., toute l'étendue : elle mérite de Jésus le plus glorieux éloge, elle obtient de sa miséricorde toute la grâce désirée, la fille est délivrée du démon, la mère en est comblée de joie... (M. CXIIX, p. 3, n. 1, 2, 3, 4.)

Conclusion. En appliquant aux pécheurs l'article précédent, on leur fera une exhortation courte et pathétique pour les exciter aux mêmes sentimens, et on finira ainsi : ô Jésus!... (*Ibidem.*)

XXXVII^e CONFÉRENCE.

La grâce; son excellence, sa nécessité, ses effets, le châtement de son abus. — Noli negligere gratiam. Timot. 1, 4.

VOILA ce que le grand apôtre disoit à son cher disciple Timothée, et ce qu'il dit à chacun de nous, de prendre garde aux grâces que nous recevons du ciel pour en faire un saint usage et n'en pas abuser. Ce seroit pour nous le plus grand malheur, qu'on ne peut éviter avec trop de soin; car la grâce est un secours surnaturel et divin qui nous vient de la miséricorde du Père céleste, que J. C. nous a méritée au prix de tout son sang, et qui nous est communiquée par l'Esprit saint: or cette grâce si précieuse, nous la portons tous, dit le même apôtre, dans un vase bien fragile, dans notre cœur, toujours en danger de perdre cet ineffable trésor. Combien donc ne devons-nous pas veiller et nous tenir en garde, de peur de perdre cette grâce, et en la perdant, de nous perdre nous-mêmes! Ah! si nous connoissions mieux toute l'excellence de la grâce, tout le besoin que nous en avons, tous ses heureux effets quand on y répond, et toutes les suites funestes de l'abus qu'on en fait, avec quel zèle nous l'attirerions en nous, et en mériterions de nouveaux accroissemens! Avec quelle ferveur en multiplierions-nous les fruits précieux: Avec quelle fidélité nous verroit-elle éviter tout ce qui pourroit nous priver de son heureuse et salutaire influence! Voilà, M. F., ce qui va fixer vos réflexions, et faire le sujet de cette conférence.

N^o 1. Quelle est, aux yeux de la foi, toute l'excellence de la grâce? Elle est cette grâce si excellente, que par elle Dieu nous a donné son propre Fils pour nous sauver, comme il nous donne à ce Fils adorable, pour opérer par lui notre sanctification.... (M. xxxviii, p. 3, n. 1, 2, 3, 4. — M. ccxcvii, p. 2.)

N^o 2. Peut-on sans la grâce mériter le bonheur du ciel? Non, il faut la grâce pour arriver à la foi, et entrer par elle dans la voie du salut; mais il faut aussi notre correspondance à la grâce pour parvenir à cette foi, pour y croître et acquérir les vertus dignes du ciel... (M. cxv, p. 4, n. 1, 2.)

N^o 3. Comment la grâce s'insinue-t-elle en nous, et y reçoit-elle de merveilleux accroissemens? Comme un grain semé dans le champ de notre cœur, et qui, bien cultivé par nous, se multiplie au centuple... (M. cxiv, p. 3.)

N^o 4. Que doivent nous inspirer les grâces déjà reçues? Elles sont pour nous un motif de servir Dieu plus fidèlement.... (M. cxxvii, p. 3, n. 3.)

N^o 5. L'abus des grâces est-il un grand crime? Il est si grand, qu'il excite l'indignation du Sauveur et attire sa malédiction. . (M. xciii, p. 1, n. 1.)

J. C. en est si outragé, qu'à son deuxième avènement il en tirera une terrible vengeance. (M. xciii, p. 1, n. 2.)

N^o 6. Combien est-il dangereux de négliger les premières grâces? Hélas! le mépris des premiers moyens de salut est souvent suivi de l'abus de tous... (M. xcii, p. 3, n. 1.)

N^o 7. A quoi sera proportionné le châtement de l'abus des grâces? Il sera plus ou moins grand, selon qu'il y aura plus ou moins de malice; souvent même il s'exerce dès ici-bas par une substitution de la grâce. C'est ainsi qu'elle a passé des Juifs aux Gentils, des peuples du nord aux peuples des deux Indes, des chrétiens orgueilleux aux chrétiens humbles... (M. CLIII, p. 2, n. 1, 2, 3. — M. XXIX, p. 1, n. 1, 2, 3, 4. — M. CLXXXIII, p. 2, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. Que servent à une ville... Oui, nous respecterons tout ce qui nous viendra de votre part... (M. CLI, p. 3, n. 3. — M. cxiv, p. 3, vers la fin.)

XXXVIII^e CONFÉRENCE.

L'humilité, son auteur, son excellence, sa pratique, son motif, son efficacité. — *Humiles spiritu salvabit. Ps. XXXIII.*

IL n'appartient qu'à la religion d'un Dieu Sauveur de nous donner le moyen efficace du salut; sans sa lumière et son secours, ce n'est en nous que ténèbres et faiblesse, qu'erreur et corruption; or cette religion sainte nous présente, dans la vertu d'humilité, un moyen aussi simple en lui-même, aussi assuré dans son effet, que proportionné à notre faiblesse, que conforme à nos besoins. Oui, l'humilité est par excellence le grand et l'efficace moyen de notre salut à tous. Pécheurs, si désespérés que vous soyez, si indignes de grâce et de miséricorde que vous ayez rendus votre révolte contre Dieu, renouez à l'orgueil qui a causé vos malheurs en causant vos crimes; devenez humbles, non en apparence et à l'extérieur seulement, mais humbles d'esprit et de cœur, et une telle humilité aura la vertu de vous élever au rang des justes, de vous procurer à tous les grâces et les vertus du salut. L'Esprit saint lui-même vous le déclare et vous en donne pour gage son infallible parole; *humiles spiritu salvabit*. Elle va donc être, cette humilité, l'important sujet de notre conférence, et l'objet consolant de vos réflexions.

N^o 1. A qui appartient-il de nous apprendre ce que l'humilité est en elle-même et pour nous? Il n'y avoit, M. F., que la sagesse infinie d'un Dieu fait homme, qui connût tout le mérite et le prix de l'humilité, qui sentît toute son importance et sa vertu, qui eût le secret d'inspirer par elle tout ce qui lui est dû d'estime et d'amour. J. C. seul a pu dire aux hommes: Apprenez de moi à être doux et humbles de cœur. Lui seul en a donné à tous les plus admirables, les plus touchantes leçons; toute sa doctrine n'a pour principe, pour objet et pour but que de porter nos cœurs à une douce et parfaite humilité; elle est dès sa naissance, durant sa vie cachée, dans le cours de sa vie publique et jusqu'à sa mort, la règle de sa conduite, l'ame de ses sentimens, le caractère de ses œuvres, l'héroïsme de ses exemples et le prodige de sa sainteté..... (M. x, p. 3, n. 3. — M. xx, p. 1, n. 1, 2, 3. — M. xciii, p. 3, n. 2. — M. cxlii, p. 1, n. 1.)

N^o 2. Comment l'humilité mérite-t-elle en elle-même toute

notre estime, tout notre amour? Par sa prérogative dans le ciel : elle y est la mesure de la grandeur et de la gloire des bienheureux; par sa nécessité sur la terre : sans elle, on ne peut entrer dans l'immortel royaume de J. C.; par son pouvoir auprès d'un Dieu Sauveur : elle attire sa tendre bienveillance, elle fait le caractère de ses élus.. (M. CXLIV, p. 2, n. 1, 2, 3, 4.)

N° 3. Quel devoir nous impose l'humilité? Celui de la prendre pour règle de notre extérieur, de nos discours, de nos pensées, de nos sentimens, de nos vertus.. (M. CLXXXVIII, p. 2, n. 1, 2, 3, 4.)

N° 4. Sur quoi doit être fondée notre humilité? Sur ce que nous n'avons rien de bon de nous-mêmes, rien que d'inutile ou de répréhensible. Le titre seul de disciple de J. C. doit nous rendre humbles et d'esprit et de cœur, combien plus doit nous tenir dans l'humilité, la vue de nos péchés et de notre impénitence!.. (M. CCVI, p. 3, n. 1. — M. CCXCIII, p. 1, n. 3. — M. XX, p. 2, n. 1.)

N° 5. Que peut l'humilité dans la prière? Elle la rend efficace, même à un pécheur, tandis que l'orgueil la tourne en péché contre le juste. Nous en avons une preuve sensible dans l'exemple du Pharisien hypocrite et de l'humble publicain.... (Luc. XVIII, 9-14.)

Conclusion. Appliquons-nous donc à dominer notre orgueil. Hélas! semblable au Pharisien.. (M. CCXVI, p. 3, fin du n. 3.)

XXXIX^e CONFÉRENCE.

Homélie sur la jalousie.

LA méditation XXXIX offre sur ce vice une homélie toute faite, avec son texte, son exorde et sa conclusion; on y joindra les réflexions qu'offrent aussi sur ce sujet les M. LXVIII, p. 3, n. 1, 2, 3. — M. CCXXXVII, n. 3, p. 1, 2, 3. — M. CCXLII, p. 2, n. 2.

XL^e CONFÉRENCE.

Jean-Baptiste, prophète, apôtre et martyr. — *Erit magnus coram Domino. Luc. 1.*

Quelle étonnante et glorieuse nouvelle pour le saint vieillard Zacharie! Un ange du ciel, un envoyé de Dieu lui vient annoncer que son humble prière est exaucée du Très-Haut; qu'Elisabeth son épouse, du sein même de la vieillesse, lui doit donner un fils; qu'avant de naître, ce fils sera rempli de l'Esprit saint; que sa naissance fera la joie du peuple, qu'il précédera le Sauveur du monde pour lui préparer la voie; que par ses admirables vertus beaucoup se convertiront et renonceront à leurs vices; que lui-même lui donnera le nom de Jean, qui signifie grâce, piété, miséricorde, parce que tout en lui le rendra grand devant le Seigneur : *erit enim magnus coram Domino.* Oui,

Jean-Baptiste sera grand en tout, et aux yeux des hommes, et aux yeux de Dieu; grand par sa sainteté, comme prophète de la pénitence; grand par son humilité, comme apôtre de J. C.; grand par son zèle, comme martyr de la pureté. Ne dois-je donc pas dire avec le Sauveur même, que, de tous les enfans des hommes, jamais il n'en a paru de plus grand que Jean-Baptiste? Et vous, M. F., pouvez-vous désirer en ce jour un modèle de vertus plus digne de vos réflexions, et qui mérite plus votre attention? C'est le sujet de cette conférence.

N^o 1. Quels furent, dans Jean-Baptiste, les premiers traits de sa grandeur? Avant sa conception, il est annoncé par un ange; dès le sein de sa mère, la présence de Jésus le sanctifie; à sa naissance, le nom de Jean, qu'il reçoit, opère un miracle; le peuple, témoin d'une sainteté déjà si merveilleuse, prédit les prodiges de sa grandeur future... (M. II, p. 2, n. 2. — M. IV, p. 2, n. 1. — M. VI, p. 2, n. 4, 5.)

A peine sorti de l'enfance, Jean, retiré dans le désert, y croit durant trente ans dans une sainteté tout angélique. Que de leçons, que d'exemples il offre ici, pour tous les âges, pour tous les états!... (M. VI, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 2. Comment Jean-Baptiste fut-il déclaré et reconnu pour le grand prophète de la pénitence? Il le fut surnaturellement dès sa naissance, par Zacharie, son père, rempli de l'Esprit saint... Il le fut solennellement lors de sa prédication par J. C. même, en présence du peuple... Il le fut généralement par le prodige de sa vie et de sa pénitence, aussi austère qu'angélique. Il le fut efficacement par les fruits de pénitence que sa prédication produisoit.... (M. VII, p. 3, n. 1, 2, 3, 4. — M. XCII, p. 1, n. 1, 2, 3. — M. XXII, p. 1, n. 1, 3.)

N^o 3. Comme apôtre de J. C., comment Jean-Baptiste signala-t-il la grandeur de son humilité? Il la signala devant le peuple pour lui manifester la toute-puissance du Sauveur. Il la signala devant ses disciples pour leur faire reconnoître dans Jésus le véritable Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde. Il la signala devant les députés de Jérusalem, de peur qu'on ne le prit lui-même pour le Messie promis. Il la signala devant ses propres députés, pour les convaincre par eux-mêmes de la divinité de J. C., dont il se reconnoissoit le simple serviteur.... (M. XXII, p. 1, n. 1, 3. — Jean. 1, 29-34. — M. XXX, p. 2, n. 1, 2, 3, 4. — M. CXI, p. 1, n. 1, 2; p. 2, n. 1.)

N^o 4. Animé d'un zèle aussi pur et aussi saint que celui du prophète Elie, quelles en ont été les suites? Ce zèle a couronné par le martyre la grandeur de Jean-Baptiste. Déjà l'hypocrisie des Scribes et des Pharisiens lui avoit suscité de rudes persécutions, lorsqu'il eut à combattre, à la cour d'Hérode, le plus redoutable et le plus cruel de tous les vices, la passion de l'impureté. Tout en favorisoit les complots, l'endurcissement d'Hérode, la fureur d'Hérodiad, l'audace de sa fille, le danger de l'occasion, la lâcheté d'Hérode, et son aveuglement... (M. CXX, p. 1, n. 2, 3; p. 2, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. O Jean-Baptiste... (M. CXX, p. 3, fin du n. 3.)

XLI^o CONFÉRENCE.

Jésus-Christ, tout ce qui prouve en lui le véritable Messie. —
Hæc est vita æterna ut te cognoscant, et quem misisti Jesum
Christum. Jean. xvii.

LA connoissance de Dieu et de celui qu'il nous a envoyé pour Sauveur, cette connoissance fidèle et pratique, est pour nous la voie d'une vie éternelle. Elle nous montre en Dieu les desseins de sa miséricorde sur notre immortel bonheur; elle nous découvre en J. C. le moyen qu'il nous a promis et donné pour mériter une fin si digne de notre amour. O vous qui ne respirons tous qu'après une parfaite félicité, nous qui connoissons déjà le vrai Dieu, apprenons donc à bien connoître aussi J. C. notre Sauveur. En lui, nous verrons réunis les caractères du Messie prédit par les prophètes, l'accomplissement de leurs oracles, l'avènement de son règne spirituel et divin, et l'obligation de le glorifier devant les hommes. Tel est le sujet de cette conférence. (M. xxviii, p. 1, n. 2, 3. — M. xxix, p. 2, n. 1, 2, 3, 4. — M. xcix, p. 2, n. 3. — M. ciii, p. 2, n. 1, 2. — M. cxv, p. 3. — M. ccxxxv, p. 2, n. 1, 2, 3; p. 3, n. 1, 2, 3. — M. lxxxvii, p. 3, n. 1, 2. — M. clviii, p. 3, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. C'est de vous, Seigneur... (M. cxc, p. 4.)

XLII^o CONFÉRENCE.

Jésus-Christ, les témoignages de sa divinité. — Deus erat
Verbum..... et Verbum caro factum est. Jean. i.

VOILA, M. F., d'un seul trait toute la grandeur de J. C., en lui est l'Homme-Dieu, le Dieu Sauveur du genre humain. Qui-conque en doute, ou ne le croit pas, qu'il écoute ici toutes les voix célestes qui publient sa divinité, qu'il les écoute avec un esprit droit, sans prévention ni préjugé, et il ne pourra ni la méconnoître, ni refuser de lui rendre hommage. Nous avons en effet, de cette vérité, les plus incontestables témoignages : celui des prophètes, et du plus grand de tous, de l'incomparable Jean-Baptiste; celui des propres œuvres de Jésus, et de son admirable résurrection; celui de ses apôtres, et même de ses ennemis; celui, en un mot, du monde entier. Quel éclat, quelle évidence, qu'une telle suite de preuves, dont une seule dans Jésus nous démontre un Dieu!

N^o 1. Témoignage de la divinité de Jésus, celui des prophètes, et en particulier du prophète Isaïe; il prévient les générations futures que le Messie naîtra d'une vierge, qu'il se nommera Emmanuel ou Dieu avec nous, et cet oracle divin, accompli dans Jésus et Marie, les Juifs, dispersés par toute la terre, en sont eux-mêmes les irrécusables et immortels dépositaires. Oui, J. C.

est ce divin Emmanuel, ce Dieu avec nous... (M. ix, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N° 2. Témoignage de la divinité de Jésus, celui de Jean-Baptiste ; témoignage divinement autorisé par la descente visible du Saint-Esprit, par la voix de Dieu le père, par le caractère de la personne même de Jean, par le suffrage du peuple, par la force et l'éclat de la vérité... (M. xxxi, p. 3, n. 1, 2, 3, 4 ; p. 2, n. 1, 2, 3, 4.)

N° 3. Témoignage de la divinité de Jésus, celui de ses propres œuvres ; il se donne pour Dieu, et sa sainteté seule montre qu'il dit vrai, et ne peut mentir. Si on ne l'en croit pas, ses miracles en convainquent ; n'y eût-il que le pouvoir tout miraculeux et tout divin donné par lui à ses disciples, qui ne le reconnoîtroit pas pour un Dieu tout-puissant?... (M. cclxxxix, p. 1, n. 1, 2, — M. xcix, p. 2, n. 1. — M. cclxxxix, p. 1, n. 3.)

N° 4. Témoignage de la divinité de Jésus ; il prédit sa mort et sa résurrection, et il accomplit l'une et l'autre... (M. ccxii, p. 2, n. 3.)

N° 5. Témoignage de la divinité de Jésus, celui de ses apôtres... (M. xxxv, p. 2, n. 2.)

N° 6. Témoignage de la divinité de Jésus, celui de ses propres ennemis... (M. clxxv, p. 1, n. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.)

N° 7. Témoignage de la divinité de Jésus, celui du monde entier ; ce monde a vu, comme Jésus l'avoit prédit, la ruine de Jérusalem et de son temple, la dispersion des Juifs en punition de leur déicide, la vocation des Gentils à l'Evangile, et le triomphe de l'Eglise malgré tous les efforts de l'impiété ; il a vu, ce monde, les apôtres de Jésus prouver sa divinité par les plus éclatans prodiges.... (M. cclix, p. 1, n. 1, 2, 3. — M. cccliv, p. 2, n. 3.)

Or ce monde, convaincu de tant de merveilles, pouvoit-il ne pas croire en un tel Sauveur, ne pas l'adorer comme le Dieu du salut, ainsi qu'il nous en a donné l'exemple au péril même de sa vie ?

Conclusion. O amour de notre Dieu... (M. xxv, p. 1, n. 3.)

N. B. Si le développement de cette conférence semble long, on en fera deux parties, l'une pour le matin, l'autre pour l'après-midi.

XLIII^e CONFÉRENCE.

Imitation de J. C. — *Prædestinavit conformes fieri imagini filii sui. Rom. viii.*

C'EST cet adorable Jésus qui, par sa mort, nous a obtenu le droit de participer à ses grâces, à ses mérites, à ses vertus, à sa gloire même dans le ciel ; mais, comprenons-le bien, M. F., nous n'aurons part à ses mérites, nous ne serons unis à ses vertus, et ses grâces ne nous rendront des saints dignes du ciel, qu'en le prenant sur la terre pour notre guide, notre modèle, qu'en retraçant dans nous sa vie pénitente par une fidèle imitation ; *prædestinavit conformes fieri imagini filii sui*. Cette imitation de Jésus devient donc tout le moyen de notre salut, toute

l'œuvre de notre sanctification ; puisse-t-elle être aussi tout le fruit de cette troisième conférence !

N° 1. Quel a été le dessein de Dieu en nous donnant J. C. pour modèle ? Sa gloire seule en est la véritable fin, et c'est pour la lui procurer, à l'exemple de son Fils bien-aimé... (M. CCXCVII, p. 4.)

N° 2. Quel motif avons-nous d'imiter J. C. ? Tout nous y oblige, notre qualité de disciples, l'intention d'un si bon maître, l'invitation qu'il nous fait de le suivre, l'assurance en le suivant de ne point marcher dans les ténèbres, mais dans la lumière de la vie ; la nécessité de nous sauver par lui, la promesse qu'il fait d'une immortelle récompense à ceux qui l'imitent... (M. CCLXXXI, p. 1, n. 3 ; p. 2, n. 1. — M. XXXV, p. 2, n. 3. — M. CLXXVII, p. 1, n. 2, 3. — M. CCLXXXVIII, p. 2, n. 3. — M. CCLXXXI, p. 2, n. 3.)

N° 3. En quoi devons-nous spécialement imiter J. C. ? Dans le détachement du monde, et de nos proches mêmes, s'ils sont contraires à notre salut, dans le renoncement à nous-mêmes, dans le support de notre croix, dans notre constance à la suite de J. C, dans la pratique surtout de sa douceur et de son humilité, de sa soumission et de son obéissance.... (M. CCX, p. 1. — M. CXXXVII, p. 1, n. 2. — M. CCX, p. 2. — M. CXXXVII, p. 1, n. 3. — M. CCX, p. 3, 4. — M. CXXXVII, p. 1, n. 4. — M. XCIII, p. 3, n. 2. — M. XX, p. 2.)

N° 4. Mais un tel joug de croix et d'abnégation ne rend-il point la vie triste et amère ? Non, au contraire, J. C. promet de nous rendre son joug doux et léger... (M. XCIII, p. 3, n. 3.)

Conclusion. O aimable joug !.... (M. XCIII, p. 3, n. 3, fin du n. 3.)

XLIV° CONFÉRENCE.

L'impureté, sa nature et ses caractères, ses effets et sa contagion, ses remèdes et sa guérison. — Omnis immunditia... nec nominetur in vobis. Ephes. v.

Si déjà, selon S. Paul, le nom seul du vice déshonnête peut souiller la langue, offenser les oreilles et blesser la pudeur des enfans de Dieu ; si, par un esprit de sagesse, il ne permet à aucun fidèle, ni de le proférer, ni de l'entendre, que dirait-il à ceux qui ne se tiennent nullement en garde contre ce vice même, qui plutôt en recherchent les occasions, en multiplient les moyens, en font l'objet de leurs plaisirs, et se livrent à ses honteux excès sans pudeur et sans frein ? Il leur dirait ce qu'il a dit aux voluptueux de son temps, que s'ils ne renoncent à la mollesse, à l'impureté par une vraie pénitence, ils seront à jamais bannis du ciel ; il leur dirait ce qu'il répète dans ses lettres, qu'ils amassent sur leurs têtes criminelles des trésors de colère et de vengeance dans l'éternité, que le sort qui les attend à la mort est de brûler sans fin dans l'horrible feu d'un enfer ; il leur dirait ce qu'il inculquoit aux premiers chrétiens, que, dès ici-bas, il n'y a point de vice qui provoque plus un déluge de malheurs, que le vice de l'impureté. Eh ! M. F., notre fatale révolution

n'en est-elle pas un monument à jamais redoutable? Oui, c'est de ce vice monstrueux qu'est sortie l'incrédulité, et l'incrédulité, soutenue par cette implacable ennemi des mœurs et de la foi, a tout ruiné, tout perdu. Aujourd'hui donc qu'un Sauveur revient vers vous dans sa miséricorde, aujourd'hui que, sous la figure d'un homme possédé de l'esprit impur et d'un malheureux lépreux, il va vous mettre sous les yeux le vice détestable qui a produit vos crimes et vos malheurs, ah! que vos cœurs ressentent enfin toute l'horreur qu'il mérite, qu'ils s'en retirent au plus tôt par une édifiante conversion. C'est, M. F., le sujet de cette conférence, et l'objet de vos réflexions.

N° 1. Doit-on, contre le vice d'impureté, en éviter toute occasion? Trois motifs y obligent : l'horreur de son énormité, le danger de sa contagion, la honte de son infamie... (M. LXI, p. 1, n. 1, 2, 3, 4. — M. LIII, p. 2, n. 1.)

N° 2. Quels sont les caractères odieux de l'impureté? Trois : la cruauté, la force, la multiplicité... (M. LXV, p. 1, n. 1.)

N° 3. Comment l'impureté doit-elle inspirer une horrible frayeur? Par trois effets terribles : elle aveugle et endurecit l'impudique, elle le poursuit et le tourmente, elle le réduit dans un état affreux et détestable... (M. LXV, p. 1, n. 2, 3.)

N° 4. En quoi l'impudique montre-t-il son étrange aveuglement? Il le montre dans ses plaintes, dans ses désirs... (M. LXV, p. 2, n. 2, 3.)

N° 5. Pourquoi l'impureté doit-elle sans cesse nous tenir en garde contre ses atteintes? C'est surtout à cause, et de la honte qui en résulte, et de la facilité d'y tomber, et de la difficulté de remédier à ce vice, et de la rigueur de son châtement... (M. LIII, p. 2, n. 1, 2, 3, 4.)

N° 6. Que doit donc faire l'impudique pour sortir de son malheureux état, et en prévenir les suites si terribles? Il doit, à l'exemple du lépreux de l'Evangile, jeter les yeux sur J. C., venir à lui, s'humilier à ses pieds, et implorer sa miséricorde... (M. LXI, p. 2, n. 1, 2, 3, 4.)

N° 7. Que fera cette miséricorde au retour sincère d'un si grand pécheur? Elle le recevra avec compassion, elle touchera sa lèpre avec bonté, elle lui parlera avec bienveillance, elle le guérira par un miracle de sa grâce.... (M. LXI, p. 3, n. 1, 2, 3, 4.)

Conclusion. L'impudique, une fois converti, doit imiter le zèle et la reconnaissance du possédé de l'Evangile, délivré de l'esprit impur; celui-ci non content... Ainsi la gratitude de celui-là doit en faire un apôtre par sa ferveur et son édification... O Jésus, Parlez... (M. LXVI, p. 2, n. 3; p. 3, fin du n. 3.)

· XLV° CONFÉRENCE.

L'incrédulité, ses sources, ses caractères, ses effets, ses suites, sa fin. — Noli esse incredulus, sed fidelis. Jean. xx.

C'EST J. C., M. F., qui vous recommande ici de ne pas donner dans le piège de l'incrédulité; eh! qui a plus de droit de le dire,

surtout à vous qui connoissez déjà par nos instructions la vérité de son Evangile, sa divinité à lui-même, et l'infailible autorité de son Eglise? Avouez-le cependant, peuple français, combien parmi vous qui, quoique prévenus des lumières de la foi catholique, qui, quoique élevés dans la véritable église de J. C., qui, quoique environnés de tant de modèles de fidélité, se sont laissé séduire par des esprits incrédules, et ont peine encore à rappeler dans leur cœur les salutaires impressions d'une foi sage et chrétienne! Voilà votre égarement, votre malheur: c'est donc pour vous en retirer aujourd'hui qu'un Dieu Sauveur vient vous dire, quelque coupable qu'ait été votre incrédulité, du moins renoncez-y, ne soyez plus incrédules, mais fidèles; *noli esse incredulus, sed fidelis*. Tel est, M. F., le sujet de cette conférence, et le fruit que la grâce attend de votre docilité, de votre retour à Dieu.

N^o 1. D'où vient l'incrédulité? Quelles qu'en soient les diverses sources, on n'y voit qu'une origine criminelle.

Elle vient de l'ingratitude, ou de l'insensibilité aux grâces de Dieu; c'est ce que J. C. peut reprocher à la France, comme autrefois à Corosaim et Betzaide; elle vient d'une aversion positive de Dieu, elle vient du désir de plaire aux novateurs, elle vient d'une infidélité précédente, qui fait préférer les ténèbres à la lumière; elle vient du dérèglement des passions: ce qui, dans la foi, fortifie les âmes pures et humbles, est aux orgueilleux et aux libertins un prétexte d'incrédulité.... (M. xciii, p. 1, n. 1. — M. c, n. 2, 3. — M. xxxvii, p. 3, n. 2. — M. xci, p. 3, n. 1.)

N^o 2. A quoi reconnoit-on les incrédules? On les reconnoît à leurs odieux caractères. Tels que les Scribes et les Pharisiens, les apôtres de l'incrédulité ont pour caractères l'hypocrisie, l'opiniâtreté, l'orgueil. Incrédules hypocrites, incrédules opiniâtres, incrédules orgueilleux... (M. ccviii, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N^o 3. Que produit l'incrédulité? Des effets détestables; elle couvre l'esprit d'épaisses ténèbres, elle remplit le cœur de haine et de fureur... (M. xci, p. 3, n. 2.)

Du côté de l'esprit, toute la science des incrédules se réduit à faire de sottes questions, à ne répondre aux raisons les plus solides que par de fades plaisanteries... (M. CLXXIV, p. 3, n. 1. — M. CCCXLVIII, p. 2, n. 3. — M. xxviii, p. 2, n. 1.)

Dans les incrédules, on ne trouve au fond qu'ignorance, que présomption, que témérité, qu'inconséquence: ignorans, ils prennent partout le change; présomptueux, avant de rien croire, ils veulent comprendre tout; téméraires, ils attaquent tout sans rien savoir; inconséquens, ils croient sans preuve ce qu'il y a de plus absurde, et la vérité, avec ses preuves, ne trouve en eux que haine et opposition.... (M. xxxvii, p. 2, n. 1, 2, 3. — M. Lxvii, p. 3, n. 3.)

Du côté du cœur, qui pourroit compter les contradictions où tombent les ennemis de J. C. et de son Eglise? Quel acharnement à décrier des ministres dont les mœurs sont irréprochables, la vie laborieuse et la foi pure!... Mais ce qui leur attire surtout les anathèmes de J. C., c'est leur malice à détourner les peuples de la voie du salut... (M. cvi, p. 1, n. 1, 3. — M. CCLV, p. 1.)

N^o 4. A quoi les incrédules doivent-ils s'attendre dans leur

guerre contre Dieu? A des suites les plus terribles... (M. cxcix, p. 3, n. 1.)

N. 5. Où conduit enfin l'incrédulité? Au plus affreux désespoir. Elle n'offre et ne promet qu'un anéantissement total; encore est-ce sans autre preuve que le désir d'un cœur pervers, qui craint tout et n'espère rien... (M. cxxv, p. 4, n. 3.)

Conclusion. Que le nombre des incrédules n'ébranle donc pas la fermeté de notre foi... (M. cclxxiii, p. 3, n. 3.)

XLVI^e CONFÉRENCE.

Le jugement universel, sa certitude, ses signes, son appareil, son motif, sa règle, son effet. — Sicut in diebus Noe, ita erit et adventus Filii hominis. *Matth. xxiv.*

LORSQUE Dieu menaça les hommes d'un déluge universel, on n'en fit aucun cas. Presque tous, dit le Sauveur, passaient le temps, comme auparavant, dans l'amusement des plaisirs, dans les festins des noces, dans les vanités du monde. Un siècle s'écoula à préparer l'arche pour le salut de Noé et de sa famille, et au lieu d'y réfléchir, de rentrer en soi-même, de faire pénitence, chacun se rassuroit sur le grand nombre, nul ne pensoit à prévenir son malheur. L'exemple des autres, le charme de la vie, le peu de foi, tenoient dans l'indifférence, dans l'inaction, la multitude des pécheurs, et au moment où ils s'y attendoient le moins, le déluge vint, et les fit tous périr. Ainsi, M. F., au temps de la ruine de Jérusalem, par l'effet d'une même présomption, d'un même aveuglement, d'une même incrédulité, arriva tout à coup l'affreux désastre du peuple juif; ainsi aujourd'hui la France, en punition de son luxe, de son libertinage, de son impiété, a vu éclater sur elle, par une subite révolution, un déluge de fléaux et de malheurs; ainsi l'univers entier se verra périr dans un déluge de flammes, au dernier avènement de J. C. Voilà même comme une mort imprévue eulève chaque jour nos semblables, et tels, prenez-y garde, qu'ils sortent de cette vie dans un état de crime et d'impénitence, tels ils reparoîtront à la fin du monde, pour être les témoins et les victimes de tous les éclats d'une justice en courroux. Combien donc avons-nous intérêt de prévoir d'avance et de prévenir, par un sincère retour à Dieu, tout ce que ce grand jour aura de foudroyant! C'est le but, M. F., de cette conférence; vous y allez voir la certitude d'un si terrible jugement, les signes qui le précéderont, l'appareil qui l'accompagnera, ce qui fera de son arrêt éternel la cause et le motif, la matière et la règle, l'effet et la fin.

N^o 1. Quelle preuve J. C. a-t-il donnée des signes terribles de son dernier avènement? C'est l'accomplissement de ce qu'il a prédit avant sa mort sur la ruine du temple de Jérusalem, sur la captivité du peuple juif, sur sa dispersion par toute la terre, sur Jérusalem elle-même, qui doit être foulée aux pieds des infidèles jusqu'à la fin des temps et des nations... (Luc. xxi, 6-24. — M. cclxii, p. 1, n. 1; p. 2, n. 1.)

N^o 2. Comment J. C. nous excite-t-il à la pénitence dans ce qui précédera le grand jour de son jugement? Par l'impression des prodiges qui l'annonceront, par la confiance et la joie qu'éprouveront alors les justes aux approches de leur rédemption et du règne de Dieu... (M. CCLXIII, p. 1, n. 1, 3; p. 2, n. 3.)

N^o 3. En quoi consistera tout l'appareil de ce jugement? Dans la magnificence du souverain juge, de son cortège, de son trône, dans la présence de tous les hommes, depuis l'origine jusqu'à la fin du monde, dans la séparation des bons et des méchants.... (M. CCLXXII, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N^o 4. Qui servira de règle au jugement des pécheurs? Ce sera selon les dogmes et la doctrine, selon les préceptes et les conseils de l'Évangile que seront examinés, manifestés et jugés, tant ceux qui auront reçu l'Évangile et ne l'auront pas pratiqué, que ceux qui auront refusé de le recevoir et l'auront rejeté... (M. CCLXXIV, p. 3, n. 3.)

N^o 5. Quels seront les plus redoutables accusateurs des pécheurs impénitens? Ce seront ceux qui, avec moins de grâces, auront, par leur pénitence, obtenu le salut. La reine du midi et les Ninivites s'éleveront contre nous-mêmes, si nous venons à nous perdre... (M. CIX, p. 3, n. 3.)

N^o 6. Quel sera l'étonnement des justes et des pécheurs, en entendant le motif de leur sort éternel? Les uns seront saisis d'une glorieuse admiration, les autres seront frappés d'un effroi accablant... (M. CCLXXII, p. 2, 3.)

N^o 7. Qui rend donc les pécheurs insensibles aux menaces d'un si terrible jugement? L'exemple des autres, le charme de la vie, le peu de foi; mais au dernier jour, la gloire de J. C. les confondra tous, et anéantira tous leurs scandales..... (M. CCLXIV, p. 1, n. 1, 2, 3. — M. CCLXXIII, p. 2, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. Oh! que ce jugement doit être terrible pour les pécheurs! (M. CLXIV, p. 3, n. 3.)

XLVII^o CONFÉRENCE.

Homélie sur Lazare; preuve de la miséricorde de Jésus envers le pécheur. — Lazarus mortuus est, et gaudeo propter vos, ut credatis. Jean. XI.

LA guérison des malades, la délivrance des possédés, la résurrection des morts, étoient, de la part de J. C., autant de figures, d'exemples et de preuves des œuvres de sa grâce, dans la guérison, la délivrance et la résurrection spirituelle des pécheurs. C'est pour cela qu'il disoit à ceux qui éprouvoient cet effet visible de sa tendre compassion : Allez, vos péchés vous sont remis; allez et ne péchez plus; allez, votre foi vous a sauvés, pour leur montrer que le bienfait de sa puissance ne se bornoit pas aux misères de leurs corps, mais avoit encore plus pour objet le salut de leurs âmes. La mort ici de Lazare, son infection dans le tombeau, et sa résurrection à la voix du Sauveur, sont donc pour les pécheurs morts et ensevelis dans la corruption de leurs cri-

mes, un gage et un motif de confiance en sa miséricorde. Il en est ainsi du pécheur, comme de Lazare, dans ce que disoit J. C. à ses disciples : Il est mort, et je m'en réjouis à cause de vous. Oui, est-il censé nous dire à nous-mêmes, ce malheureux pécheur, tout vivant qu'il paroisse et qu'il soit selon la nature, est cependant véritablement mort à la vie de la grâce; je m'en réjouis, s'il a le désir que je le ressuscite, parce que sa résurrection sera pour vous un nouveau motif de croire en moi, et *gaudeo propter vos, ut credatis*. La seule différence entre eux, est que la mort corporelle de Lazare ne lui permettoit pas, et le dispensoit d'apporter aucune disposition pour reconvoir la vie, au lieu que la mort spirituelle du pécheur, lui en laissant le pouvoir et l'obligation, exige de lui une véritable foi en la puissance de J. C., une humble confiance en sa miséricorde, et une obéissance fidèle à la voix de sa grâce, pour ressusciter avec Lazare. Telle est, M. F., le sujet de cette instruction.

N° 1. La foi des sœurs de Lazare en la puissance de J. C. est le modèle de celle du pécheur. Dès qu'elles virent leur frère en danger de mort, elles envoyèrent le dire au Sauveur; tel doit être, dans le pécheur, l'empressement de sa foi sur la mort de son ame... (M. ccxxi, p. 1, n. 3.)

N° 2. Le délai de J. C. n'ébranle point la foi des sœurs de Lazare; ainsi la foi du pécheur doit, dans les préparations nécessaires de sa conversion, supporter l'épreuve des délais du ministre qui doit l'absoudre... (M. ccxxi, p. 2, n. 3.)

N° 3. La confiance de Marthe en la miséricorde du Sauveur, soit à l'égard du passé, ou du présent et de l'avenir, est le modèle de celle du pécheur, tant pour sortir de ses péchés et rentrer en grâce, que pour se préserver de rechute... (M. ccxxix, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N° 4. La réponse que le Sauveur fait à Marthe doit fortifier encore plus la confiance du pécheur, sur le moyen de sortir de son état, comme sur les secours de la grâce pour n'y pas retomber... (S. Jean. xi, 23-27.)

N° 5. C'est au pécheur à répondre avec Marie à la grâce de Jésus qui l'invite à venir à lui, à répandre comme elle, aux pieds de Jésus, des larmes d'une humble et tendre confiance; ô larmes de Marie! larmes chrétiennes, larmes inconnues au monde, larmes consolantes, larmes salutaires, bien différentes de celles des mondains... (M. ccxxx, p. 1. n. 1, 2, 3; p. 2, n. 1, 2, 3.)

Jésus pleure lui-même sur l'état de Lazare, comme sur celui du pécheur, et autant ses larmes sont peu comprises, et souvent tournées en mal par les mondains, autant sont-elles divines et sanctifiantes pour ceux qui croient et se confient en lui.... (M. ccxxx, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N° 6. Lorsque Jésus fut arrivé près du sépulchre, il dit : Otez la pierre. Seigneur, lui répond Marthe, il sent déjà, car il y a quatre jours qu'il est là. Ne vous ai-je pas dit, reprend Jésus, que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu? Marthe ne répliqua point, et on ôta la pierre. Ainsi le pécheur, pour obéir à la voix de la grâce, doit ôter de son cœur ce qui est un obstacle à sa résurrection; il doit en ôter l'affection au péché, l'habitude du péché, l'endurcissement dans le péché, et pour s'y

exciter, qu'il considère ce qui se passe au tombeau de Lazare... (M. ccxxx1, p. 2, n. 1, 2, 3.)

O pécheur docile et obéissant, voyez comment s'opère cette admirable résurrection, qui fait le gage et le modèle de la vôtre... (M. ccxxx1, p. 3, n. 1, 2, 3.)

Quelle joie pure et sainte dans le festin que Lazare donne à son Sauveur, mais combien plus délicieux celui que le Sauveur même donne au pécheur converti!... (M. ccxxxiv, p. 1, n. 1, 3.)

Conclusion. Seigneur... (M. ccxxx1, p. 3, n. 3.)

XLVIII^e CONFÉRENCE.

Instruction sur Marie; ses prérogatives, motif de confiance; ses vertus, modèle d'imitation. — Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. *Luc.* 1.

QUE de merveilles dans cet oracle de Marie! Elle y manifeste le bonheur dont elle jouit, et c'est le prodige d'un mystère ineffable que vient d'opérer en elle le Tout-Puissant; elle y voit, de siècle en siècle, l'effet étonnant d'un si grand bonheur, et c'est le prodige d'un esprit de lumière, qui lui découvre les secrets impénétrables de l'avenir. L'oracle qu'elle annonce contre toutes apparences humaines, douze pécheurs l'accomplissent dans l'univers entier, et c'est le prodige d'une admirable sagesse, qui porte l'empreinte du maître souverain de tous les événemens; ce bonheur de Marie excite dans toutes les générations, depuis près de deux mille ans, l'admiration des sages, la reconnaissance des fidèles, l'espérance des pécheurs, et c'est le prodige d'une miséricorde infinie, qui leur fait voir en elle l'aurore de la grâce et du salut : *ecce enim*, etc. Qu'a donc ce bonheur de si intéressant pour Marie et pour nous? Par lui, M. F., la destinée de cette auguste vierge est d'avoir pour fils, et de donner au monde un Dieu Sauveur; c'est d'entrer avec cet Homme-Dieu dans les glorieux desseins de son amour pour les hommes; c'est d'être auprès de lui dans la plus haute faveur, pour en faire éprouver à tous les salutaires effets, c'est-à-dire qu'elle est, auprès de cet adorable Sauveur, sa mère et notre protectrice par ses glorieuses prérogatives, comme elle est à nous-mêmes, par sa bienveillance et sa sainteté, notre mère, et le modèle des vertus du salut. Invoquons-la donc avec confiance, et l'imitons avec fidélité; son bonheur sera ainsi le gage et l'assurance du nôtre : *ecce enim*, etc.

N^o 1. Comment Marie mérite-t-elle toute notre confiance? Par les privilèges dont Dieu l'a prévenue, privilège d'innocence, privilège de grâce, privilège de dignité.... (M. cviii, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N^o 2. Sur quoi est spécialement fondée cette confiance en Marie? Sur la gloire dont Dieu l'a comblée : gloire dans les saintes Ecritures, où elle est annoncée; gloire dans l'Eglise, où elle est honorée; gloire dans le ciel, où elle est couronnée.... (M. cviii, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 3. Quel est le moyen de plaire à Marie et de nous rendre

efficace sa protection? C'est d'imiter les vertus et la sainteté de sa vie : vie de Marie, vie merveilleuse et divine aux yeux des anges, mais aux yeux des hommes vie simple et à la portée de tous... (M. cviii, p. 2.)

N^o 4. Que devons-nous spécialement apprendre à l'école de Marie? Attentifs et dociles aux leçons d'une si douce et aimable maîtresse, apprenons, de la gratitude de son cœur, à être reconnoissans des bienfaits de la grâce. A la vue, nous dit-elle, de tant de faveurs, mon esprit est ravi d'admiration, mon cœur est transporté d'amour, je ne suis plus à moi, le Seigneur remplit toutes les puissances de mon ame... (M. v, p. 1, n. 1.)

Apprenons, de son union avec Dieu, à nous détacher des choses d'ici-bas, à mener sur la terre, comme dans un exil, une vie secrète et ignorée, loin des plaisirs du monde... (M. xvii, p. 2, n. 1.)

Apprenons, de la force de son esprit, à soutenir et montrer notre foi dans les humiliations de J. C. et de son Eglise, comme on en a vu dans notre révolution... (M. cccxviii, p. 2, n. 3.)

Apprenons, de la ferveur de son ame, à nous réjouir avec elle des fruits édiants de la divine parole, de l'affluence des fidèles aux instructions et à la table sainte... (M. cx, p. 1, n. 2.)

Conclusion. O Marie, mère d'un Dieu Sauveur!... (M. cviii, p. 3, fin du n. 3.)

XLIX^e CONFÉRENCE.

Le monde, les motifs de s'en détacher. — Totus mundus in maligno positus est. Jean. v.

CE monde, M. F., dont l'Esprit saint nous donne une si odieuse idée, n'est point ce vaste univers sorti du néant, et formé par le Créateur; lui-même en fait l'éloge comme du merveilleux ouvrage de sa puissance, et y a placé pour un temps les hommes, afin d'y apprendre à connoître leur bienfaiteur, à l'aimer, le glorifier, et se rendre dignes de jouir dans le ciel d'une immortelle félicité. Ce monde n'est pas non plus l'ensemble de tous les hommes pris en général, Dieu encore en fait une telle estime, et l'aime jusqu'à lui donner son propre Fils pour en être le Sauveur : mais la partie des hommes qui refuse de reconnoître ce Sauveur adorable, qui fait la guerre à ceux qui croient en lui et veulent suivre son Evangile; ceux aussi qui ont secoué le joug de la vraie foi du Sauveur, ou qui, hors de cette foi salutaire, ne veulent consulter et suivre que leurs aveugles passions, ou qui, dans le sein même du christianisme, ne cessent de se livrer à la dépravation de leur cœur, voilà ceux dont J. C. dit : Ni moi, ni mes disciples, ne sommes point de ce monde; et c'est ce monde qui est en effet plein de malignité : *totus mundus in maligno positus est*. C'est donc aussi la contagieuse et funeste corruption de ce monde, dont il s'agit de vous bien convaincre, pour vous en tenir détachés au moins de cœur et d'esprit. Tel est, M. F., le sujet et le but de cette conférence.

N° 1. Que remarque-t-on dans les jugemens du monde? Une étrange perversité; il méprise et condamne ce qu'il y a de plus sage et de plus vertueux. Selon lui, les vertus des ames fidèles ne sont que superstition et fanatisme; il blasphème contre tout ce qu'il ne veut pas imiter... Toute sa sagesse est de traiter d'insensés ceux qui laissent ses maximes pernicieuses, pour s'attacher aux saintes maximes de J. C... (M. xcii, p. 3, n. 2, 3.)

N° 2. Pourquoi le monde hait-il les gens de bien? Il les hait, dit J. C., parce que ses œuvres sont mauvaises; ce désordre est le motif de sa haine contre les disciples de l'Évangile... (M. clxx, p. 2, n. 2.)

Haine persécutrice des gens de bien; elle éprouve leur vertu... (M. ccxcii, p. 1, n. 1, 2, 3.)

Haine glorieuse aux fidèles, elle fait leur consolation...

Haine funeste au monde, elle justifie sa condamnation.... (M. ccxciii, p. 2, n. 1, 2, 3.)

Haine avantageuse à l'Église, elle devient le sujet de son triomphe... (M. ccxciii, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N° 3. De là, contre un monde si pervers, que d'anathèmes lancés par J. C.! (M. lxxx, p. 3.)

Anathème contre le monde et ses richesses; est-ce à tort?... (M. lxxx, p. 3, n. 1.)

Anathème contre le monde et les délices de sa bonne chère; est-ce sans raison?... (M. lxxx, p. 3, n. 2.)

Anathème contre le monde et ses plaisirs; est-ce injustement?... (M. lxxx, p. 3, n. 3.)

Anathème contre le monde et les applaudissemens de ses amateurs; est-ce sans le mériter?... (M. lxxx, p. 3, n. 4.)

N° 4. Comment donc ne pas se perdre au milieu d'un monde plein de scandales? Cela ne peut être que par un détachement soutenu de la vigilance et de la prière... (M. ccxcix, p. 2, n. 2, 3. — M. cxxxiv, p. 3, n. 2.)

N° 5. Eh! qui doit plus nous détacher de ce monde que son séjour désagréable, que sa vie inquiète, que son appréhension de la mort?... (M. cclx, p. 3, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. Ne permettez pas, Seigneur, que nous soyons si insensés... nous le concevons, le vrai bonheur du chrétien... (*Ibidem*, fin du n. 3. — M. lxxx, p. 3, lin du n. 3.)

L^e CONFÉRENCE.

La mort, ses leçons aux vivans. — O mors, bonum est judicium tuum. *Eccli.* xli.

LES amateurs du monde, qui ne pensent qu'à jouir de la vie présente, et ne désirent rien de plus, ne peuvent ni penser à la mort, ni en entendre parler, ni moins encore recevoir d'elle ses tristes et lugubres leçons, sans être saisis de trouble et de frayeur; mais, nous dit ici l'Esprit saint par la bouche du sage, suspendez pour un moment toute prévention, tout préjugé sur ce que la mort veut vous dire et vous apprendre; voyez quels sont à votre égard les conseils et l'instruction qu'elle vient vous

donner, durant la vie, de la part du Seigneur : il ne s'agit rien moins que de vos intérêts éternels, ne craignez pas d'écouter ce qu'en pense et en juge la mort, le jugement qu'elle en porte est plein de sagesse ; *noli metuere judicium mortis*. C'est le Dieu des miséricordes qui la charge de vous en faire part pour votre salut : *hoc judicium à Domino omni creaturæ*. Venons donc, M. F., venons à l'école de cette mort, devenons ses auditeurs, et soyons attentifs à ses divines leçons. C'est le sujet de cette conférence.

N^o 1. Quel intérêt avons-nous tant de ne pas attendre le temps de la maladie, pour écouter les leçons de la mort ? Le plus grand, M. F., le plus essentiel au salut, parce que, quand on l'écoute dans les jours de faveur et de miséricorde, il lui est donné de faire sur les esprits les plus sensibles impressions, et de porter dans les cœurs cette componction tendre et touchante qui les pénètre et les rend dociles aux mouvemens de la grâce ; parce que le temps spécial du salut n'est ni dans le trouble, ni dans l'acablement d'un moribond, mais durant la vie et la santé, lorsqu'on a la présence de l'esprit et le calme du cœur ; parce que les leçons de la mort demandent d'y réfléchir, de les mettre en pratique, et que, réduit sur son lit de douleur, on n'en a plus ni la force ni le courage, et le plus souvent ni le temps ni la volonté.

N^o 2. Que nous enseigne donc la mort, et quelles sont ses leçons ? La première leçon de la mort est de nous détacher d'une vie mondaine, et c'est surtout par des spectacles frappans qu'elle nous met sous les yeux. Ecoutez, jeunes gens et vieillards, écoutez tout ce que dit la mort d'une jeune fille, de la fille de Jaïre, prince de la synagogue. Il marchoit avec Jésus pour aller la guérir, lorsqu'on vint lui dire qu'elle étoit morte... leçon pour les jeunes personnes du sexe, leçon pour les pères et mères, leçon pour les jeunes gens, leçon pour tout le monde... (M. LXXIII, p. 1, 2, 3, 4. — M. LXXIV, p. 1.)

N^o 3. Que pense le monde de cette première leçon de la mort ? Le monde incrédule s'en moque et s'en rit : la mort excite ses railleries, mais railleries indécentes et injurieuses, railleries injustes et mal fondées, railleries inutiles et dommageables à ceux qui les font... (M. LXXIV, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 4. Comment la mort confond-elle ces railleries du monde ? Par l'étalage funèbre de sa propre vanité. Venez, lui dit-elle, ouvrez mes tombeaux, et voyez ; *veni et vide....* Quelle leçon plus propre, M. F., à vous détacher du siècle et de sa vie mondaine?... (M. ccxxxi, p. 1, n. 1.)

N^o 5. Renouvelez, chrétiens, votre attention ; une seconde leçon de la mort est de nous apprendre à bien vivre, à vivre d'une vie nouvelle, de la vie de la grâce, et c'est surtout par le spectacle du fils unique de la veuve de Naim, parce qu'il nous excite à recourir à J. C., et que J. C., par sa grâce, nous délivre de la mort du péché, du tombeau de notre corruption, et nous rend la vie de l'ame... (M. xc, p. 2, 3.)

N^o 6. A quoi nous porte enfin une troisième leçon de la mort ? Elle nous dispose à bien mourir, et c'est surtout par ses surprises à tout âge : surprises dans la jeunesse... Revenons au fils de la veuve de Naim... (M. xc, p. 1, n. 2.)

Surprises dans mille accidens imprévus... (M. CLXII, p. 3, n. 2.)

Surprises sur lesquelles on s'aveugle par une fausse application... (M. CLXII, p. 3, n. 3.)

Surprises de la plus grande importance, et qui doivent nous tenir toujours prêts... (M. CLXII, p. 3, n. 1.)

N° 7. Quelle est donc cette préparation que la mort demande et nous inspire? Elle consiste dans la pratique des vertus, dans l'attente du jour du Seigneur... (M. CLXII, p. 1, n. 2, 3.)

Conclusion. Aidez-nous, Seigneur, à mourir de cette mort si désirable pour le vrai chrétien... (M. LXXIV, p. 3, n. 3.)

LI^e CONFÉRENCE.

La mort du juste; comment il s'y est préparé, ce qui le console alors, ses saintes et heureuses dispositions, sa ressemblance avec J. C. mourant. — Moriatur anima mea morte justorum. Num. XXIII.

TOUT pécheur et impie qu'étoit Balaam, appelé par le roi de Moab pour maudire le peuple de Dieu, et considérant en lui-même la mort de ceux qui sont fidèles au Seigneur durant la vie : Ah ! s'écrie-t-il, comment pourrois-je souhaiter du mal à quiconque vit et meurt sous la protection du Tout-Puissant? Puisse plutôt mon ame mourir ainsi de la mort des justes ! Qu'on voie en effet, M. F., une bonne ame, un chrétien fidèle sur le point de paroître devant Dieu, sa vie édifiante qu'on se rappelle, sa tendre piété dans la réception des derniers sacremens, son humble confiance en la miséricorde divine, la foi vive qu'il témoigne aux promesses de l'Évangile, son ardent amour pour J. C., la croix qu'il presse sur son cœur, une douce joie peinte sur son visage, tout annonce le calme et la paix de sa conscience, tout attendrit le cœur des assistans, et fussent-ils amateurs du monde, tout leur fait dire, les larmes aux yeux : Puisse un jour mon ame mourir ainsi de la mort des justes ! Eh ! M. F., qui vous empêche de vous procurer à vous-mêmes ce bonheur ? Voyez comme l'ame fidèle se l'est attiré par sa vertu, combien est heureuse une mort à laquelle on a eu soin de se préparer ; soyez attentifs à ce qui console alors un chrétien fervent, et dans quel sens pour lui tout est consommé. Ah ! il ne tient qu'à vous de rendre ainsi votre mort sainte et précieuse devant Dieu. Tel est aussi, M. F., le sujet et le but de cette conférence.

N° 1. Que fait le chrétien fidèle, que devons-nous faire nous-mêmes, pour rendre notre mort heureuse, pour être prêts à l'arrivée subite de J. C. ? Ce que nous avons à faire, est de nous regarder comme cette maison dont parle l'Évangile, et qui appartient au Seigneur ; c'est à l'amour à garder toutes les portes, c'est à l'amour à examiner l'intérieur de la maison, et à voir tout ce qui s'y passe ; c'est à l'amour à attendre la venue du maître... (M. CCLXVIII, p. 1, n. 1, 2, 4.)

N° 2. Comment le chrétien mourant regarde-t-il le passé, le présent, l'avenir ? Le passé n'a rien qui le trouble, ni le sou-

venir de ses péchés, ni les obligations de son état, ni le regret de la vie... (M. CCLXVI, p. 1, n. 1, 2, 3.)

Le présent ranime sa patience dans ce qu'il souffre, sa piété dans le saint viatique, son désir de la mort dans l'extrême-onction... (M. CCLXVI, p. 2, n. 1, 2, 3.)

L'avenir lui offre, dans la promesse de J. C., un bonheur assuré, un bonheur ineffable, un bonheur éternel... (M. CCXLVI, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 3. Que penser d'une mort à laquelle on s'est ainsi préparé? Elle console le chrétien, elle en fait un sujet d'édification, elle réjouit son ame... (M. CLXII, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N^o 4. Dans quel sens peut-il dire, tout est consommé? Sa conscience le lui fait dire dans un sens le plus consolant, et avec proportion comme J. C... (M. CCCXXXVIII, p. 1, n. 2. — M. XV, p. 2, n. 1.)

Conclusion. O heureux moment de la mort, où il n'y aura plus ni péché, ni scandale, ni danger d'y tomber; où s'ouvre aux yeux d'une ame fidèle un avenir si consolant, si glorieux! O éternité bienheureuse!... (M. CCLXVI, p. 3, à la fin du n. 3.)

LII^e CONFÉRENCE.

La mort du pécheur, tout la rend terrible. — Mors peccatorum pessima. Ps. XXXIII.

DURANT leur vie, dit le Roi-Prophète, j'ai vu les pécheurs jouir en apparence d'une heureuse paix, n'éprouver ni la fatigue des travaux, ni les revers de l'adversité; tout leur rit, tout leur prospère; tout aussi annonce leur orgueil, leur dépravation, leur impiété; l'amour de tous les vices a pénétré jusqu'au fond de leur cœur. Le silence du Très-Haut, sa patience à les souffrir, ne les rendent que plus insolens dans leur abondance; sa sagesse n'est à leurs yeux qu'ignorance, son pouvoir que foiblesse, et leur bouche sacrilège ne vomit, contre sa grandeur infinie, que d'horribles blasphèmes. A cette vue, je l'avoue, je continue ce saint roi, mes pieds ont chancelé dans la voie de la vertu, peu s'en est fallu que je ne sois retourné en arrière, et que je n'aie abandonné les sentiers du Seigneur, parce que je ne faisais attention, dans ce partage et cette conduite des impies, ni à ce qui en est l'effet et la fin, ni au dénouement et au sort qui les attend, ni à la brièveté du temps de leur faux triomphe, ni aux desseins éternels du Tout-Puissant. Déjà même je commençois à me dire : C'est donc à tort que je me suis donné tant de peines pour conserver mon cœur dans l'amour de la justice; c'est donc sans raison et sans fruit que j'ai gardé mon innocence avec les ames fidèles, que j'ai partagé avec les justes leurs afflictions et leurs épreuves, puisque la vertu souffre et gémit, tandis que le vice vit et prospère; mais lorsque je suis entré dans le secret des jugemens de Dieu, dans le sanetuaire de son adorable providence, et que j'ai considéré la fin des pécheurs, les approches et les suites de leur mort, ah! me suis-je écrié, leur prétendu bonheur n'est qu'une illusion trompeuse, que le précipice

du plus affreux abîme. Loin d'envier le sort de leur vie, ô que leur mort en inspire d'éloignement et d'horreur! qu'elle est un puissant motif de ne s'attacher qu'à Dieu et au soin de lui plaire! Aussi, M. F., est-ce le dessein et le sujet de cette conférence.

N^o 1. Pour concevoir par degrés une appréhension salutaire de toute mauvaise mort, celle des âmes tièdes et négligentes dans le service de Dieu n'a-t-elle rien de redoutable, rien de terrible?...

Hélas! ce n'est en elles que tristes regrets sur le passé, qu'une lâcheté déplorable dans le présent, que cruelles inquiétudes pour l'avenir..... Quel plus terrible exemple que celui des vierges négligentes?..... (M. CCLXV, p. 1, 2, 3. — M. CCLXX, p. 3, n. 1, 2.)

N^o 2. S'il en est ainsi à l'égard des négligens et des tièdes dans la vertu, à la mort des amateurs du vice et de l'impiété, quelles impressions font sur eux le passé, le présent et l'avenir?... (M. CCLXVII.)

Trois souvenirs du passé les jettent dans le trouble : le souvenir de leurs plaisirs, le souvenir de leurs péchés, le souvenir d'un Dieu offensé... (M. CCLXVI, p. 1.)

Le présent leur rappelle trois erreurs, qui font leur désespoir : erreur sur la durée de leur vie, erreur sur leur résolution pour les derniers temps de leur vie, erreur sur leurs dispositions au temps de la mort... (M. CCLXXVII, p. 2.)

Pour l'avenir, ils consomment leur réprobation par une hypocrisie que les hommes ne connoissent pas, que l'Église n'examine pas, que Dieu n'ignore pas... (M. CCLXVII, p. 3.)

N^o 3. Quel est l'exemple qui nous rend le plus sensible la différence du sort des justes et des pécheurs à la mort? C'est l'exemple de Lazare et du mauvais riche... (M. CCII, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N^o 4. Quelle détestable mort! et pour qui est-elle redoutable? Elle l'est, M. F., pour ceux qui diffèrent leur conversion à la mort, pour ceux qui mènent une vie mondaine, pour ceux qui manquent de foi... (M. CLXXVIII, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N. 5. Dans quel sens, pour les pécheurs, tout est-il consommé à la mort? Oh! qu'il est terrible! oui, tout est consommé, peut dire un pécheur mourant, plaisirs... (M. CCCXXXVIII, p. 1, n. 3.)

Conclusion. O partage funeste! ô mort... (M. CCLXVII, p. 3, fin du n. 3.)

LIII^e CONFÉRENCE.

Homélie sur la nativité de J. C. — Gloria in excelsis Deo, et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis. Luc. II.

Les méditations x et xi fournissent toute l'homélie, ainsi que la méditation xv, p. 3, n. 1.

Conclusion. Venez, ô mon Sauveur, que vous êtes adorable! assurez-vous... (Vers la fin des mêmes méditations x, xi, xv.)

LIV^e CONFÉRENCE.

Le pardon des injures, son importance, son étendue, ses effets, son modèle. — Dimittite et dimittemini. Luc. VI.

PARDONNER à un ennemi qui nous offense, oublier l'injure qu'il nous fait, lui remettre le dommage qu'il nous cause, lui rendre même le bien pour le mal, est-ce là ce que le monde en pense, ce qu'il en juge, lui qui ne respire et ne conseille que ressentiment, que vengeance? Mais l'esprit qui gouverne ce monde et le dirige, qui ne cesse d'aigrir et d'enflammer ses aveugles passious, est cet esprit rebelle et réprouvé qui, dès l'origine des temps, voulut être semblable au Très-Haut, et lui refusa l'hommage de son obéissance. Ce n'est donc pas le monde qu'on doit suivre et consulter. A Dieu seul, M. F., appartient la juste vengeance de tous les torts, de tous les outrages que nous recevons de nos semblables, de nos frères. Coupables nous-mêmes d'une infinité d'offenses contre son adorable majesté, redevables à sa justice de dettes énormes, insolubles et dignes à tous égards de ses éternelles vengeances, est-ce à nous d'écouter une raucume, un ressentiment qui provoqueroit sur nous le courroux et la foudre du Tout-Puissant? Ah! soyons plutôt sensibles au précepte admirable que nous fait la sagesse de J. C. Votre frère, nous dit-il, est devenu votre ennemi, il ne cherche qu'à vous nuire par les effets de sa haine, et vous avez contre lui de justes griefs : prenez garde que le monde et la passion n'excitent votre colère; d'enfans de Dieu que vous êtes par ma grâce, que votre ressentiment ne vous rende pas ses ennemis. Il est le père de toute miséricorde, et vous ne lui êtes déjà que d'infidèles enfans : soyez donc miséricordieux envers vos ennemis, comme vous souhaitez qu'il le soit envers vous. Tout criminel que se trouve chacun de vous, ne jugez, ni ne condamnez votre adversaire, et vous ne serez ni jugés, ni condamnés de Dieu; remettez tout à votre débiteur, et d'insolubles débiteurs que vous êtes, votre Pere céleste vous remettra tout : *dimittite et dimittemini*. Quel précepte, M. F.! et qu'il fait bien connoître, dans J. C., un Dieu de grâce, de miséricorde et de salut! Non, jamais législateur n'a montré une sagesse aussi noble, aussi magnanime, aussi divine, que celle de Jésus, notre Sauveur. Jamais aussi rien n'a mieux distingué la vraie religion de toutes les fausses religions du monde, que ce grand précepte du pardon des injures ou de l'amour des ennemis. Combien donc devons-nous tous nous y montrer fideles, surtout après les horribles désastres de notre révolution! C'est en effet tout le sujet de cette conférence. Faites-y de grâce bien attention.

N^o 1. Qui doit spécialement nous exciter au pardon des injures? C'est, M. F., l'importance et l'avantage de ce précepte... (M. LVI, p. 3, n. 2, 4.)

N^o 2. En quoi consiste ce pardon des injures, ou cet amour des ennemis? Il consiste à n'avoir aucune inimitié, ni dans le cœur, ni dans les actions, ni dans les paroles... C'est encore peu, il consiste en outre à éprouver une charité aussi réelle

dans l'intérieur, que sensible au dehors... (M. LIV, p. 3, n. 1, 2.)

N. 3. A quel titre devons-nous remettre les offenses et les dettes de nos ennemis? Au titre d'enfans du Père céleste.... (M. LIV, p. 3, n. 3.)

N. 4. Le refus du pardon des injures est-il un grand péché? Il est, au jugement de Dieu, un crime inexcusable et sans miséricorde... (M. CVI, p. 3, n. 2, 3, 4.)

N. 5. Quel est dans le pardon des offenses notre grand modèle? C'est surtout J. C., notre divin maître... (M. CCCVII, p. 2, n. 2.)

Conclusion. Qui refuseroit donc d'obéir à un Sauveur qui, pour nous inspirer le pardon des injures, nous donne son exemple pour modèle, sa grâce pour moyen, son amour pour motif, et pour aiguillon notre propre intérêt? N'est-ce pas ce qu'ont fait un S. Etienne, un S. Jacques? ce qu'ont imité les martyrs des premiers siècles, les martyrs mêmes de nos jours, nos amis, nos propres parens? Et nous balancerions à suivre leurs traces! nous ne pardonnerions pas! Ah! Seigneur, pourrions-nous traiter nos frères... (M. CL, p. 3, fin du n. 4.)

Loin de nous, Seigneur, de nous présenter à la prière.... (M. LVI, p. 3, n. 4, vers la fin.)

LV^o CONFÉRENCE.

La parole de Dieu; comment la considère-t-on? comment vient-on l'entendre? quels en sont les effets? quel est le moyen de l'écouter avec fruit? — Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud. Luc. XI.

SÉPARÉS par le Seigneur du milieu de son peuple, appelés par sa grâce au ministère de son Eglise, et devenus les dispensateurs de ses augustes mystères, lorsque nous vous annonçons l'Evangile, disoit S. Paul aux premiers chrétiens, ne croyez pas que c'est notre propre parole qui vous tient dans le silence et vous rend attentifs; non, c'est Dieu même qui, par notre bouche, parle à vos ames; c'est sa parole sainte qui, selon vos dispositions, porte sa lumière dans vos esprits, et son onction dans vos cœurs : *Deo exhortante per nos*. Ceux en effet qui viennent entendre vos instructions, disoit le Sauveur à ses premiers ministres, ce n'est pas vous proprement, mais moi-même qu'ils écoutent. La parole donc que nous vous prêchons, conclut le même apôtre, donnez-vous de garde de ne l'entendre que comme une parole de l'homme, elle n'exciteroit en vous qu'une vaine curiosité, qu'une censure maligne, ou qu'une stérile admiration. Ce ne seroit plus qu'un son vide et sans effet, ou plutôt cette parole ne seroit que vous rendre plus coupables devant Dieu, et tourneroit à la perte de vos ames; mais voulez-vous qu'elle vous communique la grâce, qui l'accompagne, qu'elle produise en vous, par sa lumière et son onction, les fruits consolans d'une salutaire instruction? Ecoutez-la et recevez-la avec un esprit de foi, pour ce qu'elle est, pour la véritable parole de Dieu, *sicuti est verbum Dei*; qu'elle trouve en vous des cœurs bien disposés, des cœurs dociles à ses vives impressions,

des cœurs prêts à lui obéir, et alors, dit J. C., elle sera pour vos âmes une manne céleste qui les nourrira, une semence divine qui les sanctifiera, une source délicieuse qui fera votre bonheur : *beati qui audiunt*, etc.... Considérez donc attentivement l'importance et l'efficacité de la parole de Dieu, remarquez-en bien les divers effets selon vos diverses dispositions; c'est, M. F., tout le sujet de cette conférence.

N° 1. Qu'ont pensé les saints de l'importance et de l'efficacité de la parole de Dieu, et quelle estime en faisons-nous ?

Les saints ont regardé cette parole, et la doctrine qu'elle enseigne, comme la voie de la perfection et du bonheur... (M. XLIX, p. 1, n. 5.)

La parole divine a toujours été pour les fidèles la force et le soutien de leur foi; mais souvent, dans notre esprit, la parole du monde l'emporte sur la parole de Dieu... (M. CLXXIX, p. 2, n. 1.)

N° 2. Quelle est la récompense ou le châtement de ceux qui entendent bien ou mal la parole de Dieu? Elle éclaire les uns et aveugle les autres... (M. cxii, p. 2, n. 1, 2, 4.)

N° 3. Que sont les uns et les autres aux yeux de J. C.? Il regarde les fidèles auditeurs de sa parole comme de sages architectes, qui élèvent sur un fondement solide l'édifice du salut; mais ceux qui écoutent sa parole et ne la pratiquent pas ne sont à son égard, dans l'œuvre du salut, que des insensés sans règle ni principe... (M. LIX, p. 3, n. 2, 3.)

N° 4. Combien distingue-t-on de personnes qui écoutent mal la divine parole, et quel en est l'effet ?

Il en est de trois sortes : les premiers sont trop dissipés, les seconds manquent de solidité, les derniers ne s'occupent que des embarras du siècle... (M. cxii, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N° 5. Comment faut-il entendre la parole de Dieu pour en profiter? Il faut recevoir cette divine semence comme une terre bonne et bien préparée, il faut entendre cette parole sainte avec l'empressement et la docilité du peuple de Gènesareth, il faut ne l'écouter que de la bouche des ministres catholiques.... (M. cxii, p. 3, n. 4. — M. XLVIII, p. 1, n. 3.)

Conclusion. Et nous, M. F., qui avons tant de fois reçu cette semence divine dans nos cœurs, nous qu'elle a instruits.... (M. cxii, p. 3.)

LVI^e CONFÉRENCE.

Homélie sur la passion de J. C.; le pécheur pénitent y trouve au jardin des Olives un parfait modèle de douleur et de contrition. — Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum. *Isaïe.* LIII.

L'ON puisera, dans les ccvi^e à ccvii^e méditations de l'Évangile médité, les caractères et les motifs d'une vraie contrition, dont J. C. est un parfait modèle au jardin des Olives, et qu'un pécheur pénitent doit imiter.

LVII^e CONFÉRENCE.

Homélie sur la passion de J. C.; ses humiliations dans les tribunaux de Jérusalem sont, pour tout pécheur pénitent, le modèle et le motif d'une humble et sincère confession. — Semetipsum exinanivit. Philip. II.

L'ON trouvera, dans les CCCXI^e à CCCXXX^e méditations de l'Évangile médité, tout ce qui excite le pécheur pénitent à imiter les humiliations de J. C. par un sincère aveu de ses péchés.

LVIII^e CONFÉRENCE.

Homélie sur la passion de J. C.; le pécheur y trouve sur le Calvaire le plus touchant exemple de satisfaction et de pénitence. — Fac secundum exemplum quod tibi in monte monstratum est. Exod. XXV.

LES souffrances et la patience de J. C. sur la croix, pour expier nos propres péchés, obligent et engagent le pécheur à expier généreusement les siens par l'acceptation des croix et des peines que Dieu lui envoie, et par une vie pénitente, unie à celle de J. C. Les CCCXXXI^e à CCCXXXVII^e, méditations de l'Évangile médité serviront à prouver cette obligation.

LIX^e CONFÉRENCE.

Les passions, leur dérèglement, leur prestige, leurs effets, leurs peines, leurs caractères, leur remède. — Tradidit illos in passiones ignominiae. Rom. I.

VOYEZ, dit S. Paul, l'injustice et l'impiété des pécheurs : frappés eux-mêmes du merveilleux spectacle de l'univers, saisis d'admiration à la vue de tout ce qu'il offre de beautés et de richesses, il ne leur étoit pas possible, témoins leurs sens et leur raison, de n'y pas reconnoître l'existence d'un souverain Etre, infiniment sage et puissant, qui ait tout fait et qui gouverne tout par son adorable providence. Cependant, au lieu de rendre leurs hommages à ce maître suprême de toute la nature, à cet adorable auteur de leur propre existence; au lieu de le glorifier, de lui marquer leur reconnaissance, ils se sont efforcés d'obscurcir, en eux et dans les autres, cette ineffaçable vérité d'un Dieu. La vanité de leurs pensées les a remplis d'orgueil : tout en se disant les seuls sages, ils se sont montrés les plus insensés des hommes. La vérité détenue, captive, par leur inexcusable aveuglement, et devenus les adorateurs des créatures au mépris du Créateur,

qu'a fait ce Dieu si justement irrité? Il les a livrés aux infâmes désirs de leur cœur, et parce qu'ils n'ont eu ni honte ni remords, il les a laissés se couvrir de toute l'ignominie de leurs passions; *propterea tradidit illos Deus in passiones ignominiaë*. O passions effrénées, que vous êtes un châtiment terrible pour l'homme, quand sa raison, toujours aidée de la grâce, ne vous a pas retenues et dirigées dès le principe; quand au lieu de vous commander et de vous soumettre aux lois de la sagesse, elle s'est elle-même soumise à vos aveugles et impétueux mouvemens! Leur effet, M. F., par un dernier jugement de Dieu, est de livrer les pécheurs à leur sens réprouvé. Oui, voilà où mènent les passions, à une réprobation la plus funeste. Comprenez donc bien ce qu'elles deviennent en elles-mêmes et dans leurs suites, pour vous résoudre à les combattre sans cesse, et à les réprimer et les soumettre sous l'empire de la raison et de la foi. C'est le sujet de cette conférence.

N° 1. D'où vient le dérèglement de nos passions? Il vient des illusions du démon, et de notre volonté qui se laisse séduire... (M. cxli, p. 2, n. 1.)

N° 2. Par quel prestige les passions aveuglent-elles notre esprit, et se rendent-elles maîtresses de notre cœur? Hélas! rien de plus insensé que leurs amorces et leurs appas. Un vil intérêt, une vaine satisfaction, un plaisir d'un moment, voilà ce qui fait tout sacrifier... (M. cccxix, p. 1, n. 3.)

N° 3. Quel est la nature des passions, et quels en sont les effets? Les passions sont les maladies de l'ame; semblables aux fièvres violentes, elles nous tourmentent, elles nous abattent, elles nous défigurent, elles nous font dépérir, elles nous mettent en délire, elles nous portent à des excès: Judas en est un terrible exemple.... (M. lv, p. 1, n. 1, 2, 3, 4. — M. clxxx, p. 2, n. 2, art. 1^{er}. — M. ccxliii, p. 2, n. 2 vers la fin. — M. cclxxvii, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N° 4. Que produit l'habitude d'une passion? Elle lui donne une force qui la rend presque indomptable... (M. cccviii, p. 3, n. 1.)

N° 5. Quelles peines éprouve une passion dominante? Tout est pour elle un tourment, ce qu'elle voit, ce qu'elle dit, ce qu'elle entend... (M. ccxxxiv, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N° 6. Sous quelle figure l'Évangile représente-t-il la passion dominante, et par quels caractères peut-on la distinguer? Elle est dépeinte sous la figure d'un enfant possédé que J. C. délivre, et elle a pour caractères le tourment qu'elle fait souffrir, les intervalles de réflexion qu'elle laisse, le danger de périr où elle expose, la durée de sa tyrannie, les effets qu'elle produit, la difficulté de la vaincre... (M. cxli, p. 2, n. 2, 3, 4, 5, 6, 7.)

N° 7. Comment peut-on et doit-on remédier à une passion dominante? C'est comme le père de cet enfant possédé, en recourant avec confiance à la toute-puissance de J. C., surtout au tribunal de sa miséricorde; par lui, notre guérison sera opérée, malgré la résistance du démon... (M. cxli, p. 2, n. 8.)

Conclusion. Nous sommes résolu, ô mon Dieu.... (M. xlv, p. 3, après le n. 4.)

LX^e CONFÉRENCE.

Le péché mortel, sa nature, sa grièveté, ses effets; motifs et moyen d'en sortir. — Scito et vide quod malum et amarum est reliquise Dominum Deum tuum, et non esse timorem mei apud te, dicit Dominus. *Jérém.* II.

C'EST à vous, pécheurs, que le Seigneur parle ici par la bouche de son prophète, parce qu'il n'y a que vous qui, perdant toute crainte de lui déplaire, l'avez, par vos offenses et vos outrages, méconnu pour votre Dieu, et indignement rejeté de votre cœur; parce qu'en vous révoltant contre sa loi et refusant d'en observer les préceptes, vous n'avez reconnu et adoré que les idoles de vos aveugles passions; parce qu'en vous livrant aux désirs dépravés de votre cœur, aux séduisants attraits du péché, vous avez porté l'audace jusqu'à souhaiter en vous-mêmes, ou qu'il n'y eût point d'autre Dieu que l'objet de vos infâmes plaisirs, ou que le Dieu de qui vous tenez tout avec la vie, n'eût plus ni sagesse pour remarquer vos crimes, ni justice pour les condamner, ni puissance pour les punir, ni éternité pour en tirer sans fin une terrible vengeance. Quel délire! quelle ingratitude! quelle monstrueuse perfidie! Mais où vous emporte cet aveuglement d'esprit, cette corruption du cœur? Sans doute, vous ignorez ou ne comprenez pas toute la grièveté du péché, toute l'injure qu'il fait à Dieu, tout le mal qu'il fait à vous-mêmes, ni tous les malheurs qui en sont les suites. Apprenez-le donc bien aujourd'hui, pour rentrer en vous-mêmes, pour revenir à ce Dieu de bonté, puisqu'il ne vous reproche votre infidélité, que pour vous rappeler à sa miséricorde. C'est, M. F., le sujet de cette conférence : peut-elle ne pas intéresser votre attention?

N^o 1. Qu'est-ce que l'état du péché? Ah! c'est un état de mort et de perte... (M. exix, p. 3, n. 1.)

N^o 2. Comment faut-il juger de la grièveté du péché mortel? Par l'offense et l'injure qu'il fait à Dieu. N'en jugeons pas suivant nos sens... (M. cXLVII, p. 4, n. 1.)

N^o 3. Que nous attire des ici-bas le péché mortel, et surtout l'infidélité à la foi? Des malheurs particuliers et publics : la nation juive et notre propre révolution en sont de terribles exemples... (M. ccXLIX, p. 1, n. 3. — M. ccXLVII, p. 3, n. 2, 3.)

N^o 4. Quels sont les effets du péché mortel? Il livre le pécheur au démon, il le rend aveugle et muet.... (M. cv, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N^o 5. Comment Dieu fait-il connoître au pécheur l'énormité de son état, et lui fait-il entendre la voix de ses reproches? Par les troubles, les remords, et les craintes de la conscience : ce sont pour lui autant de reproches intérieurs, reproches divins, reproches inévitables, reproches que le mépris rendra éternels... (M. cxI, p. 3, n. 1, 2, 4, 5.)

N^o 6. Comment ce Dieu de miséricorde excite-t-il le pécheur à sortir de l'état du péché?

Tantôt par les menaces qu'il lui fait, surtout par celles de le

laisser mourir dans l'impénitence... (M. CLXXVIII, p. 1, avant le n. 1.)

Tantôt par la promesse de lui pardonner tout le passé, s'il revient sincèrement à lui... (M. LXXXIII, p. 3, n. 1.)

Tantôt en lui rappelant le bonheur dont jouit un pécheur converti... (M. CXCIX, p. 3, n. 2.)

Conclusion. O Jésus!... (M. CV, p. 3, fin du n. 3.)

LXI^e CONFÉRENCE.

Homélie sur le péché de rechute; sa grièveté, ses causes, son malheur. — Ecce sanus factus es, jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat. *Joan.* v.

ON fera sentir, dans cet avertissement du Sauveur, la grandeur des maux dont il vient de délivrer le pécheur, l'excellent don de la grâce qu'il vient de lui accorder, la nécessité de se tenir en garde contre la rechute, l'énorme ingratitude dont il se rendroit coupable, l'état plus funeste où il se verroit réduit, et on en fera le sujet de cette instruction.

N^o 1. La grièveté du péché de rechute... (M. CXCIX, p. 3, n. 3.)

N^o 2. Les causes de la rechute... (M. CVII, p. 1, n. 1.)

N^o 3. Le malheur de la rechute... (M. CVII, p. 1, n. 2.)

N^o 4. Les causes de la rechute d'un peuple dans l'infidélité... (M. CVII, p. 2, n. 1.)

N^o 5. Le malheur de la rechute d'un peuple dans l'infidélité... (M. CVII, p. 2, n. 2.)

Conclusion. Défendez-nous par votre grâce.... (M. CVII, p. 2, n. 2.)

LXII^e CONFÉRENCE.

La pénitence, son motif et son modèle. — Nisi pœnitentiam habueritis, omnes similiter peribitis. *Luc.* XI.

SANS doute, M. F., la pénitence de J. C. a été offerte au Père céleste au nom de tous les hommes, et son mérite infini est plus que suffisant pour la rédemption et le salut de tous; sans doute encore, si énormes et multipliés que soient les péchés du monde entier, si incompréhensibles même qu'en soient l'injure et l'outrage faits à la majesté divine, tout a été pleinement expié et réparé par cette admirable pénitence d'un Homme-Dieu, Sauveur du genre humain : mais l'effet et le fruit d'une pénitence si exemplaire ne nous sont appliqués qu'autant qu'elle devient le modèle de notre pénitence à nous-mêmes; c'est ce que S. Paul appelle le supplément de ce qui manque à la passion de J. C., et voilà pourquoi cet adorable Sauveur nous avertit expressément que, si nous n'unissons notre pénitence à la sienne, la sienne ne nous sauvera pas, et que nous périrons tous.

Or, notre pénitence doit venir du fond de notre propre cœur, parce que c'est lui, dit le même Sauveur, qui a été le principe

et la source de toutes nos infidélités, de tous nos crimes, *de corde exeunt*.

C'est donc un cœur pénitent, un cœur contrit et humilié, un cœur vivement affligé et pénétré de douleur, que J. C. exige du pécheur converti, pour lui pardonner tout au tribunal de sa miséricorde, et le remettre en grâce auprès de Dieu son père.

Oh! quoi de plus juste, de plus consolant, de plus facile pour quiconque veut sortir d'un état qui fait tout son malheur? En effet, pécheurs, pour vous en faire reconnoître tout l'attrait, et vous y rendre sensibles par des exemples frappans, je vous en offre, entre autres, deux singulièrement remarquables: le premier est d'une femme adultère, amenée devant lui en présence d'un grand peuple; le second est d'une pécheresse publique, qui vient d'elle-même se jeter à ses pieds, sans redouter la présence des hypocrites Phariséens. Dans celui-là, la miséricorde de J. C. envers la femme adultère est le motif de votre pénitence; dans celui-ci, la pénitence de la pécheresse publique est le modèle de la vôtre aux pieds de J. C. L'un et l'autre exemples vont donc être le partage et le sujet de cette conférence.

N^o 1. Dans la célèbre cause de la femme adultère, comment la miséricorde du Sauveur excite-t-elle toute la confiance des pécheurs, et tout le repentir de leurs crimes? Par la manière pleine de sagesse avec laquelle il confond les Scribes et les Phariséens, ennemis de toute miséricorde... (M. CLXXVI, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N. B. Chaque article sera terminé par une courte application au pécheur.

N^o 2. Quel jugement porte J. C. en faveur de la femme adultère? Un jugement de miséricorde. Il l'interroge avec douceur, il l'absout avec bonté, il la renvoie en paix; ainsi est traité tout pécheur pénitent au tribunal de cette miséricorde du Sauveur. Quel motif pour lui de confiance et de repentir! Mais pour éprouver une si douce consolation, qu'il imite donc l'édifiant modèle que J. C. lui offre dans la pécheresse publique.... (M. CLXXVI, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 3. Quels sont, dans cette pécheresse, les caractères de son amour pénitent? Il est actif, il est prompt, il est industrieux... (M. xciv, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N^o 4. Comment J. C. justifie-t-il cet amour pénitent? En ôtant le scandale qu'en conçoit le Pharisien hypocrite, en consolant la pécheresse humiliée, en excitant les pécheurs à l'imiter.... (M. xciv, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N^o 5. Quelle est la récompense de cet amour pénitent? La rémission des péchés, la santé et le salut de l'âme, la paix du cœur et de la conscience... (M. xciv, p. 3, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. Que votre amour, ô mon Dieu, soit donc le principe et l'âme de notre pénitence... (M. xciv, p. 3, n. 1, 2, 3.)

LXIII^e CONFÉRENCE.

La pénitence, ses dignes fruits. — Facite ergo dignos fructus pœnitentiæ. *Luc. III.*

LE Sauveur ne s'est pas contenté de nous faire sentir toute la nécessité de la pénitence, ou volontairement en cette vie, et sous

le consolant règne de sa miséricorde, ou malgré nous dans l'autre vie, et sous l'anathème éternel de sa justice. Au même temps qu'il nous en présente un motif pressant dans la femme adultère, et un touchant modèle dans la pécheresse publique, il nous fait dire d'un côté, par son précurseur, d'en produire de dignes fruits; de l'autre, par son apôtre, d'en opérer les œuvres salutaires, c'est-à-dire, comme nous l'explique l'Eglise par le saint concile de Trente, que notre pénitence dans ses effets doit être proportionnée au nombre et à l'énormité de nos offenses, qu'elle doit être, et une punition du passé, et un préservatif pour l'avenir; qu'elle doit expier toute l'injure faite à Dieu, ainsi que réparer tout le mal fait au prochain et à nous-mêmes. Oh! de quelle importance il est donc de ne pas négliger, ni remettre à la mort une pénitence qui ne demande rien moins qu'une vie entière de larmes et de regrets, et que Dieu ne favorise et ne bénit que dans les jours de grâce et de salut! C'est, M. F., autant pour moi le premier que pour vous-mêmes, le sujet de cette conférence.

N^o 1. Comment pouvons-nous avoir part à la pénitence de J. C. et nous en appliquer le mérite? Ce ne peut être, M. F., qu'en y unissant, en qualité de pécheurs, notre propre pénitence.... Examinons donc comment nous la faisons, comment notre exemple y excite les autres.... (M. XXIX, p. 3, n. 3. — M. LXXXIX, p. 2, n. 1, 2.)

N^o 2. Comme pécheurs d'habitude, figurés par le paralytique de l'Evangile, quelle doit être notre pénitence? C'est de faire ce que J. C. ordonne à ce malade, c'est de tenir ferme contre le blâme et le respect humain, c'est de marquer à Dieu une reconnaissance pleine de ferveur et un généreux zèle pour la gloire de J. C... (M. xvi, p. 2, n. 2, 4; p. 3, n. 1, 3, 4.)

N^o 3. A quelle pratique de mortification doit-on spécialement s'attacher? C'est surtout au jeûne spirituel des passions, à la mortification intérieure de nos desirs... Il ne faut cependant pas négliger de pratiquer, dans un esprit d'obéissance, le jeûne corporel que l'Eglise nous ordonne en mémoire du jeûne et des souffrances de son divin époux... C'est-à-dire que la pénitence du cœur doit être l'âme de la pénitence du corps; l'une nous fait changer de sentimens et de conduite, l'autre nous punit de nos péchés, et en détruit en nous les impressions... (M. LXIX, p. 1, n. 1; p. 2, n. 3. — M. CCCLII, p. 2, n. 1.)

N^o 4. Quelle doit donc être notre résolution sur cette pratique d'une salutaire pénitence? C'est de nous rappeler souvent les grands motifs qui nous y obligent, c'est de nous appliquer à bien régler le passé, le présent et l'avenir; c'est de commencer avec zèle et ferveur, au plus tôt et sans délai... (M. XXII, p. 2, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. Oui, nous le concevons, toute la ressource du pécheur est, comme l'enseigne Jean-Baptiste, de mener une vie pénitente, et de s'y porter avec courage et confiance. O saint précurseur de Jésus, vous qui, par vos paroles, et plus encore par votre exemple... (*Ibidem.*)

LXIV^o CONFÉRENCE.

La Pentecôte, ou la descente du Saint-Esprit sur les apôtres et les fidèles. — Super vos meos et ancillas in diebus illis effundam spiritum meum. Joël. II.

CES jours de grâce et de miséricorde, dont parle ici le prophète, annonçoient aux Juifs, et nous annoncent à nous-mêmes les ineffables bienfaits que J. C. veut communiquer aux hommes depuis sa venue sur la terre jusqu'au temps de son second avènement. Oh! que l'amour de cet adorable Sauveur doit bien fixer toute notre attention! Non content de nous tracer, par sa doctrine et ses exemples, la voie du salut, de nous en mériter les grâces au prix de son sang et de sa mort, et d'instituer le sacrement de nos autels, pour nous y honorer de sa présence et s'y unir à nous, qu'ajoute-t-il à tant de faveurs après sa résurrection glorieuse, et avant de s'élever en triomphe dans les cieux? Il promet à ses apôtres d'accomplir avant peu l'oracle du prophète Joël, de leur envoyer son divin esprit, et que cet esprit sera dans eux, dans son Eglise, dans ses fideles enfans, un esprit consolateur, esprit de lumière et de vérité, esprit d'onction et de force, esprit de vertu et de sainteté. Voilà, M. F., de toutes les merveilles de J. C., celle qui met le comble à ses promesses, celle qui a convaincu l'univers de sa divinité, celle qui s'est opérée dans ce jour solennel avec tout l'éclat et la majesté d'un Dieu Sauveur.

Quel est donc en lui-même, et pour nous, eet admirable esprit de J. C.? Quels en sont, dans les apôtres, les effets et les fruits? Que pensèrent les peuples témoins d'un si étonnant prodige? Cet Esprit saint nous est-il donné comme aux apôtres et aux premiers fideles? Quand sommes-nous assez heureux pour le recevoir? Pour quelle fin nous est-il donné, et dans quelles dispositions faut-il être pour se rendre digne de son influence et de ses dons? Ce sont là, M. F., autant de questions qui vont faire le sujet de cette conférence.

N^o 1. Qu'est l'Esprit saint en lui-même et pour nous?

Il est en lui-même la troisième personne de la sainte Trinité... (M. ccxcv, p. 1, n. 1.)

Il est pour nous un esprit de lumière, d'amour et de sainteté... (M. ccclx, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N^o 2. Quels sont, dans les apôtres, les effets et les fruits du Saint-Esprit? Il opère en eux un changement total, un changement subit, un changement parfait... (M. ccclx, p. 2, n. 1, 2, 3.)

Par eux il convainc le monde de sa condamnation, de celle du démon, et de l'innocence de J. C... (M. ccxciv, p. 3, n. 2, 3.)

N^o 3. Que pensèrent les peuples à la vue des prodiges de l'Esprit saint? Ce fut pour les esprits droits un sujet d'admiration, pour les esprits incrédules un sujet de raillerie, pour les esprits inattentifs un sujet d'indifférence, pour les esprits dociles un sujet de conversion... (M. ccclx, p. 3, n. 1, 2, 3. — M. ccxciv, p. 3, n. 1.)

N^o 4. Le Saint-Esprit nous est-il donné comme aux apôtres et aux premiers fidèles? Non avec le même éclat, mais quoique les signes miraculeux et les dons extraordinaires aient cessé.... (M. CLXXIII, p. 2, n. 3.)

N^o 5. Quand le Saint-Esprit nous est-il donné? Quand nous recevons le sacrement de confirmation... (M. CLXXIII, p. 2, n. 2.)

N^o 6. Pour quelle fin recevons-nous le Saint-Esprit? Pour être notre consolateur sur la terre, pour nous tenir soumis et fidèles aux vérités du salut... (M. CCLXXIX, p. 3, n. 2, 3.)

N^o 7. Dans quelle disposition faut-il être pour recevoir le Saint-Esprit? Cette disposition ou préparation est d'aimer J. C. d'un amour efficace... (M. CCLXXXIX, p. 3, n. 1.)

Conclusion. O souille divin!... (M. CCCLX, p. 3, suite du n. 3.)

LXV^o CONFÉRENCE.

Les vertus de S. Pierre. — Beatus es. Matth. XVI.

C'EST de Pierre dont parle J. C., et il le déclare heureux dès ici-bas. Pierre heureux! quel paradoxe aux yeux du monde! D'où pouvoit venir son bonheur? Des richesses? Pierre n'avoit que de pauvres filets, et ils étoient toute sa ressource dans les besoins de l'indigence. Des plaisirs? Où les trouver dans une vie dure et pénible, toujours en butte aux injures du temps, toujours exposée aux dangers de la mer? Des grandeurs humaines? Ciel! quel contraste avec la condition obscure d'un simple pêcheur! Pierre cependant est heureux, et c'est Dieu même qui nous l'atteste : *beatus es*. Le bonheur sur la terre ne consiste donc pas, comme se l'imaginent les mondains, dans les honneurs, les richesses et les plaisirs. Mais en quoi Pierre fut-il heureux? Peut-être, direz-vous, Pierre fut heureux, parce qu'il avoit le pouvoir des miracles, parce qu'il annonçoit l'Évangile avec succès, parce qu'il convertissoit un grand nombre d'ames. Les disciples du Sauveur pensoient comme vous, et ils se trompoient. Ce n'est pas là, leur dit J. C., le principe du vrai bonheur, le motif solide de votre joie : *in hoc nolite gaudere*. Judas, en effet, avoit, comme Pierre, le don des prodiges; il annonça l'Évangile avec fruit; il fit même des conversions, en fut-il moins un perle malheureux? Ce n'est donc pas encore là la source du vrai bonheur. La voici, M. F.; J. C. voit dans Pierre une céleste disposition d'esprit et de cœur qui le porte à lui dire : Oui vous êtes heureux, parce que ce n'est ni la chair, ni le sang, mais mon Père, qui vous inspire envers moi une si sainte disposition; *beatus es*. Et cette disposition, qui fait déjà votre bonheur, fera aussi votre gloire et l'édification de mon peuple; vous serez en même temps le chef et le modèle de mon Eglise.

Or, comment la disposition intérieure de Pierre nous montre-t-elle la vérité de son bonheur? Elle nous en convainc par la vivacité de sa foi, par la promptitude de sa pénitence, par la perfection de son amour. Voilà donc, M. F., les trois vertus qui doivent faire dès ici-bas notre propre bonheur, et c'est le sujet de cette conférence.

N^o 1. Comment Pierre signala-t-il, entre les apôtres, la gra-

deur et la vivacité de sa foi? Ce fut spécialement lorsqu'il en fit une solennelle confession à la tête de ses collègues... (M. cxxxv, p. 1, n. 3.)

N° 2. Quelle en a été la récompense? J. C. annonce à Pierre qu'il sera le fondement inébranlable et le chef visible de son Église; que lui et ses successeurs y auront une étendue universelle de juridiction et d'autorité; il lui assure même que sa foi ne périra jamais.... (M. cxxxv, p. 2, n. 2, 3. — M. ccc1, p. 2, n. 2.)

N° 3. Cette foi de Pierre le préserva-t-elle de toute tentation? Non, s'y étant exposé lui-même par un sentiment de présomption, il renia J. C. jusqu'à trois fois... (M. ccc1, p. 2, n. 3.)

N° 4. Comment Pierre put-il tomber dans un si grand crime? Sa présomption l'y conduisit par degrés, et c'est en produisant dans lui une négligence qui ne prend point les moyens de vaincre la tentation, une curiosité qui veut tout voir jusqu'à la fin, une obstination qui rend inutiles toutes les attentions de la Providence, une témérité qui ne connoit point de bornes.... (M. cccxv, p. 1, n. 1, 2, 3, 4.)

N° 5. Quel fut le progrès d'une si énorme chute? Elle commença par une surprise, elle continua par respect humain, elle augmenta par l'habitude, elle finit par des excès.... (M. cccxv, p. 2, n. 1, 2, 3, 4.)

N° 6. Que produisit dans Pierre la promptitude de sa conversion? Une pénitence surnaturelle, une pénitence efficace, une pénitence couronnée.... (M. cccxvi, p. 1, n. 1, 2; p. 2, n. 1, 2; p. 3, n. 1, 2.)

N° 7. Que fit Pierre pour réparer son infidélité? Il témoigna à J. C. un amour humble, un amour ferme, un amour pénitent... (M. ccclvi, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N° 8. Comment J. C. couronna-t-il un si saint amour? En promettant à Pierre la grâce d'un glorieux martyr... (M. ccclvi, p. 2, n. 3.)

Conclusion. O Providence... (M. cccxvi, p. 3, suite du n. 2.)

LXVI° CONFÉRENCE.

La prière, sa nécessité, son efficacité. — *Orabit me, et ego exaudiam vos. Jérém. XXIX.*

QU'IL est bon, M. F., qu'il est bienfaisant, le Dieu que nous adorons! Ce Dieu, qui est par lui-même la source infinie de tous les biens, de toutes les grâces, et pour le temps et pour l'éternité, n'exige de nous, pour nous les communiquer et nous en enrichir, que de nous humilier devant lui dans la prière, que de lui exposer nos besoins; et il promet, par ses prophètes, par son propre Fils, d'exaucer nos vœux et de remplir nos desirs : *orabit me, et ego, etc.*

Mais à qui ce Dieu de bonté donne-t-il ce précepte de la prière, cette ressource si consolante, ce moyen si simple, si efficace de jouir de ses tendres bienfaits? N'est-ce seulement qu'aux âmes justes et fidèles? Non, c'est également aux pécheurs, et

de peur qu'on en doute, il parle ici à un peuple jusque-là coupable, à un peuple ingrat, puni d'un long exil, d'une dure captivité; c'est à lui-même qu'il dit pour tous, par Jérémie : Vous m'adresserez vos prières, et je vous exaucerai; *orabitur me, et ego*, etc.

Pourquoi donc a-t-on pour elle, surtout les pécheurs, si peu de goût et de confiance, et même tant de négligence et d'éloignement? ou pourquoi, le plus souvent, reste-t-elle inutile et sans fruit? Ah! disons-le à tous : c'est que vous n'êtes sensibles ni aux besoins de votre ame, ni aux dispositions de votre Dieu, ni à l'importance de la prière, ni à ce qu'elle demande de vous, pour vous être salutaire, et voilà pour votre instruction le sujet de cette conférence.

N° 1. Sommes-nous tous obligés de recourir sans cesse à Dieu par la prière? Lui-même, dans nos divines Ecritures, nous en fait un devoir indispensable... (M. CCXV, p. 1, n. 1.)

N° 2. Qu'a fait J. C. pour nous exciter à y être fidèles? Il a détruit, par son exemple, tous les prétextes que l'on apporte pour s'en dispenser.. (M. CIV, p. 1, n. 1, 2, 3, 4.)

N° 3. A considérer nos propres besoins, de quel secours est pour nous la prière? Elle est pour nous le remède aux maux de cette vie, elle est la clef des grâces du salut, et le moyen de les obtenir... (M. CCXV, p. 1, premier art. du n. 2. — M. CCXCVI, p. 1, n. 2.)

N° 4. Quels sont les fruits de la prière et de l'oraison? Ce sont des vertus réelles, des délices non trompeuses, des maximes salutaires, et un esprit de bonté... (M. CIV, p. 4, n. 1, 2, 3, 4.)

N° 5. Sur quoi est fondée cette efficacité de la prière? Sur l'amour du Père céleste pour nous, et notre amour pour J. C., sur notre confiance et notre foi dans la prière, sur la promesse du Sauveur... (M. CCXCVI, p. 1, n. 5. — M. LXII, p. 3, n. 4. — M. LVIII, p. 2, n. 2.)

N° 6. La prière est-elle utile et salutaire, même aux plus grands pécheurs? Oui, dès qu'ils ont le désir de sortir du péché et de revenir à Dieu. J. C. leur en donne de consolans exemples dans l'Evangile. En effet, le publicain est bien coupable; mais il vient dans le temple supplier Dieu de lui être propice, et parce que sa prière est celle d'un cœur humble et contrit, Dieu l'exauce, et fait de lui un juste. L'enfant prodigue est un ingrat, un débauché; mais il retourne vers son père, le cœur touché d'un sincère repentir, et parce que sa prière est accompagnée d'un sincère renoncement à ses désordres, la miséricorde de ce tendre père lui pardonne tout et lui rend ses bonnes grâces. La Cananéenne est une infidèle; mais elle a recours à J. C. dans son affliction, et parce que sa prière est animée d'une foi pleine de confiance, cet aimable Sauveur lui accorde ce qu'elle désire, et la comble de joie. La Samaritaine est une schismatique et une adultère; mais elle supplie J. C. de lui donner l'eau vivifiante de sa grâce, et parce que sa prière montre un vrai désir, elle se voit si heureusement exaucée, qu'elle devient elle-même l'apôtre de toute sa ville, et la convertit à la foi. Enfin la pécheresse publique est un objet de scandale à tous ses concitoyens; mais s'élevant au-dessus de tout obstacle, de tout respect humain, elle vient au milieu des Pharisiens se prosterner aux pieds

du Sauveur, et parce que l'abondance de ses larmes annonce en elle des larmes d'un amour pénitent, elle est pour le cœur de Jésus une prière de grâce et de bénédiction qui mérite son éloge, et fait de cette pécheresse le plus grand modèle d'édification. Justes ou pécheurs, il ne tient donc qu'à nous d'être exaucés dans nos prières... (M. CCXLIV, p. 2, n. 2.)

N° 7. Pourquoi cependant la prière de tant de chrétiens est-elle sans effet et sans fruit? C'est qu'ils demandent mal, c'est qu'ils prient avec un cœur ulcéré contre le prochain, c'est qu'ils ne prient pas avec une humble persévérance, c'est qu'ils négligent de vaincre leurs mauvaises habitudes, c'est qu'ils refusent à leurs frères ce qu'ils désirent qu'on leur fasse, et ce qu'ils demandent eux-mêmes à Dieu; c'est qu'ils n'apportent à la prière qu'un esprit d'hypocrisie ou de dissipation... (M. CCXCVI, p. 1, n. 1. — M. CCXLIV, p. 2, n. 3. — M. LVIII, p. 2, n. 1, 2, 3. — M. LV, p. 2, n. 1, 2.)

Conclusion. O saint exercice de l'oraison... (M. CIV, p. 4, suite du n. 4.)

Bannissez donc de nos cœurs, ô mon Dieu... (M. CCXLIV, p. 2, suite du n. 3.)

LXVII^e CONFÉRENCE.

La prière, sa règle et son modèle. — Domine, doce nos orare.
Luc. XI.

NOUS avons vu dans notre première conférence sur la prière, sa nécessité selon nos besoins temporels, surtout selon l'ordre du salut, les motifs d'y être fidèles, les dispositions qui la rendent efficace, les fruits qu'elle produit, ce qu'il faut éviter pour n'en pas perdre le salutaire effet; mais comment faut-il prier? Quelles doivent être, dans la prière, les réflexions de notre esprit, les sentimens de notre cœur, les résolutions de notre ame? Où en trouverons-nous la règle et le modèle pour la pratique? Voilà, M. F., ce qui doit nous faire dire à J. C. avec les apôtres: Ah! Seigneur, puisque vous avez daigné faire de la prière la ressource de nos besoins, le canal de vos grâces, le moyen de les recevoir de votre miséricorde, daignez aussi nous apprendre à bien prier, à prier d'esprit et de cœur, encore plus que de bouche et de parole, à prier comme il faut pour vous rendre nos vœux agréables et en mériter le salutaire effet; *Domine, doce nos orare.* C'est, M. F., l'objet aujourd'hui de votre attention et le sujet de cette conférence.

N° 1. Quels sont le temps et la manière de bien prier? quel en doit être l'objet? C'est, comme nous l'apprend J. C., de prier le matin, de prier dans un lieu retiré, de prier avec recueillement et ferveur, et de rechercher dans la prière la gloire et le règne de Dieu... (M. XLVII, p. 1, n. 1, 2, 3. — M. CIV, p. 2, n. 1.)

N° 2. Dans la demande de nos besoins, que doit-on éviter? La multitude des paroles; c'est le cœur surtout qui doit prier... (M. LV, p. 2, n. 3.)

N° 3. J. C. a-t-il réglé la forme de nos prières? Il nous en a

donné un modèle, que nous appelons l'Oraison dominicale; elle réunit les demandes essentielles que nous devons faire au Père céleste, et nous devons chaque jour la lui présenter au nom de son Fils, avec reconnaissance et fidélité, avec amour et confiance, avec respect et piété... (M. LVI, p. 1, n. 1, 2, 3, 4.)

N° 4. A quelle marque peut-on reconnoître le progrès qu'on a fait dans la vie spirituelle? A la manière dont on fait la prière, qui est l'âme de la vie chrétienne, surtout le *Pater*. Voyons comment on prie pour l'ordinaire... (M. LXXI, p. 3, n. 1, 2, 3, 4.)

N° 5. Combien y a-t-il de demandes dans l'Oraison dominicale, et quel en est le véritable sens? Il y a sept demandes, trois regardent Dieu, dont voici l'explication; quatre nous regardent, et en voici le sens... (M. LVI, p. 2, n. 1, 2, 3; p. 3, n. 1, 2, 3, 4.)

N° 6. Pourquoi et comment faut-il persévérer dans l'oraison? J. C. nous l'apprend lui-même... (M. CIV, p. 2, n. 2, 3, 4; p. 3, n. 1, 3, 4.)

Conclusion. Grâces vous soient rendues, ô Père céleste, de l'excellente prière que nous a enseignée votre divin Fils... (M. LVI, p. 3, fin du n. 4.)

LXVIII^e CONFÉRENCE.

Purification de la sainte Vierge; son obéissance, son humilité, son esprit de pauvreté. — Omnis gloria ejus.... Ps. XLIV.

COMME l'Évangile médité n'offre que trois courtes réflexions sur l'obéissance de Marie, sur son humilité, sur son esprit de pauvreté, ceux qui voudront en former une instruction propre au mystère de ce jour, développeront chacune de ces vertus par les indications suivantes... (M. XIV, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N° 1. Sur l'obéissance; cette vertu a quatre caractères, elle observe ce qui lui est ordonné, avec allégresse, avec générosité, avec promptitude, avec simplicité... (M. XXXV, p. 3, n. 1, 2, 3. — M. CCCLV, p. 2, n. 2.)

L'heureux fruit de cette vertu est de nous attirer la bénédiction de Dieu, de ne manquer de rien, et de jouir d'une joie spirituelle... (M. CCCII, p. 1, n. 1, 2. — M. CCCLVIII, p. 2, 3.)

N° 2. Sur l'humilité; tout ce que l'Évangile médité en dit de plus intéressant est indiqué dans notre conférence sur cette vertu.

N° 3. Sur l'esprit de pauvreté; en quoi consiste cet esprit, et comment fait-il dès ici-bas notre bonheur? (M. XLIX, p. 2, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. On terminera cette instruction par les paroles que le saint vieillard Siméon dit à Marie, en lui remettant l'enfant Jésus... (M. XV, p. 3, n. 1, 2, 3.)

LXIX^o CONFÉRENCE.

La religion chrétienne; preuve de son excellence et de sa divinité. — A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris. Ps. CXVII.

LE Prophète-Roi parle ici de J. C. et de l'édifice de sa religion, dont il est lui-même la pierre angulaire : voilà l'objet qui le ravit d'étonnement et de joie, qui doit nous pénétrer comme lui de reconnaissance et d'amour. Une religion, en effet, dont J. C., son auteur, a été annoncé comme Dieu par les oracles des prophètes, a été manifesté comme Dieu par l'éclat de ses miracles, a été adoré comme Dieu dans tout l'univers, par l'entremise de douze simples pêcheurs ; une religion reçue et suivie par une infinité de Juifs et de Gentils, malgré l'incompréhensibilité de ses mystères et l'austérité de sa morale, malgré la prévention des peuples et de leurs docteurs, malgré les raisonnemens des philosophes, les édits des empereurs et les supplices des tyrans ; une religion enfin qui a fait autant de héros et de saints qu'elle a eu de fideles disciples, peut-on l'envisager de bonne foi cette religion si merveilleuse, sans s'écrier avec David : Oui, c'est l'œuvre même du Seigneur ; nul autre que le Tout-Puissant n'a pu opérer un si grand prodige ? *A Domino factum est istud, etc.*

Et cependant, M. F., c'est contre cette religion même, si belle, si aimable, si salutaire, que se sont soulevés les auteurs impies de notre révolution ; c'est elle qu'ils ont osé traiter de superstition et de fanatisme. Ah ! quel aveuglement ! quelle ingratitude ! quelle perfidie ! Voyez vous-mêmes s'ils ont eu tort ou raison, et sans répéter ici ce que nous avons dit ailleurs sur la divinité de J. C., son auteur, sur l'autorité de son Evangile, sur l'infailibilité de son Eglise, ajoutons seulement quelques traits simples et frappans, qui rendent cette religion le flambeau de notre esprit, le fondement de notre foi, les délices de notre cœur, l'objet de notre amour, le bonheur de notre vie. Ce va être, M. F., le sujet de cette conférence ; écoutez-en bien les questions.

N^o 1. On nous dit que la religion chrétienne est le flambeau céleste de notre esprit ; mais comment croire que Dieu soit l'auteur d'une religion dont les mystères sont incompréhensibles ?

Cette religion, M. F., est appuyée sur tant de preuves de toute espèce et si convaincantes, que, malgré l'incompréhensibilité de ses mystères, un cœur droit ne peut s'empêcher d'y reconnoître l'œuvre de Dieu... (M. cexc, p. 3, n. 1.)

N^o 2. En croyant, direz-vous, les mystères de la religion, où est le fondement infailible de notre foi ? Nous le voyons, M. F., dans la lumière extérieure et divine qui les environne, c'est-à-dire dans les miracles et les prophéties qui les attestent et en assurent la vérité... (M. CLXXXVII, p. 2, n. 3.)

N^o 3. Tant de lumière, il est vrai, semble, direz-vous, devoir convaincre tout esprit raisonnable ; mais est-on bien assuré des miracles de la religion ? Oui, M. F., pour peu qu'on y fasse at-

tention, le monde converti par de si étonnans prodiges en est une invincible preuve; sa conversion seule est un prodige le plus grand de tous. Que les impies rassemblent tant qu'ils voudront les prodiges répandus dans les histoires^o païennes... (M. xc1, p. 2, n. 3.)

N^o 4. Mais est-on aussi assuré des prophéties qui annonçoient aux Juifs la venue de J. C. et les miracles de sa religion? Il suffit, M. F., pour en être convaincu, de jeter les yeux sur l'état actuel du peuple juif.. (M. xc1, p. 2, n. 3. — M. cccxxvi, p. 2, n. 1.)

N^o 5. Que deviennent donc les objections des incrédules et leur obstination? Elles deviennent un monument de leur perversité, une preuve sans réplique qu'ils ne haïssent et ne rejettent la religion, que parce qu'elle est sainte, excellente et divine... (M. cclxxiii, p. 3, n. 1, 3.)

N^o 6. Quelle joie doit inspirer aux fideles notre sainte religion? Une joie de reconnaissance et de ferveur dans la jouissance d'un don si salutaire et si précieux... (M. cliv, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N^o 7. Enfin, puisque cette religion d'un Dieu Sauveur est la seule qui rende l'homme saint et heureux, que faut-il faire pour la connoître et la suivre? Il suffit, M. F., soit qu'on y soit né, soit qu'on n'ait pas en ce bonheur, il suffit d'en examiner de bonne foi les admirables effets dans son origine et sa perpétuité.. (M. cxvii, p. 2, n. 1. — M. cccxlviii, p. 3, n. 3.)

Conclusion. Ah! parlez vous-même, ô mon Dieu. (M. cccxlviii, p. 3, n. 3.)

LXX^o CONFÉRENCE.

La résurrection de J. C., son importance et sa certitude en général. — « Tout le peuple étoit frappé de la grandeur de Dieu, qui éclatoit dans les merveilles qu'opéroit J. C., lorsque cet aimable Sauveur dit à ses disciples : Mettez bien dans votre cœur ce que je vais vous dire; le Fils de l'homme va être livré entre les mains des hommes, ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour après sa mort. » *En S. Luc et S. Marc.* IX.

C'ÉTOIT pour le peuple juif, pour les apôtres mêmes, et c'est encore pour nous une chose bien remarquable, que la prédication expresse et précise que Notre-Seigneur fait ici de sa mort et de sa résurrection; il la fait lorsque rien ne paroît s'y disposer; il la fait au milieu des prodiges qu'il opère, et des applaudissemens qu'on lui donne. Comment donc cette mort pourroit-elle encore être un sujet de scandale? A-t-elle pu être l'effet de la foiblesse, dans celui à qui tonte la nature et les démons mêmes ont obéi, dans celui qui l'a prévue et annoncée, dans celui qui, en l'annonçant, a en même temps annoncé sa résurrection, et n'a donné que trois jours de terme à l'exécution de sa parole, c'est-à-dire autant de temps qu'il en falloit pour constater sa mort? Ah! si cette mort de J. C. paroît obscurcir sa gloire, rendre ses miracles suspects, sa doctrine douteuse, ses

promesses incertaines, le prodige de sa résurrection rétablit tout; lui seul montre dans sa mort un mystère d'amour, de rédemption et de salut; cette mort elle-même tourne en preuve de la divinité de Jésus. Il n'appartenoit, en effet, qu'à un Homme-Dieu d'annoncer une telle mort après tant de prodiges, et une telle résurrection après tant d'opprobres. Voilà, M. F., ce qui fait éclater en même temps toute la gloire de la croix de Jésus, toute la vérité de ses mystères, toute la divinité de sa religion. Oui, Jésus glorieusement ressuscité est la solution complète de toutes les difficultés des impies, comme l'invincible fondement de toute notre foi. Pour en mettre donc la vérité dans tout son jour et la démontrer sans réplique dans toute son étendue, nous en ferons le sujet de trois conférences.

1^{re} Conférence. Résurrection de J. C. Quelle en est, en général, l'importance et la certitude?

2^e Conférence. Résurrection de J. C. Quelles en sont en particulier les circonstances et les preuves?

3^e Conférence. Résurrection de J. C. Quels en doivent être pour nous les précieux et salutaires effets?

Voilà, M. F., pour ces trois jours de fêtes, tout le grand et consolant objet de nos réflexions. Bornons-nous aujourd'hui à la première conférence, à ce qui en fait, en général, l'importance et la certitude.

Or, pour reconnoître l'une et l'autre, remarquez, M. F., dans un si grand miracle, le but que J. C. s'y est proposé, la prédiction qu'en ont faite les prophètes, la singularité de ce prodige, la facilité de le vérifier, et son accomplissement.

N^o 1. Quel a été le but de J. C. dans le miracle de sa résurrection? Il s'y est proposé de prouver aux incrédules qu'il est le fils de Dieu. Voici comme il s'en explique devant les Scribes et les Pharisiens; ils lui demandoient un signe dans le ciel, ou quelque nouveau phénomène dans l'air, pour constater la divinité de sa mission, et comme le peuple s'amassoit en foule, il leur répondit : « Cette nation infidèle demande un prodige; mais » il ne lui en sera point donné d'autre que celui du prophète » Jonas, car de même que Jonas fut trois jours et trois nuits, etc. » (M. cix, p. 1, n. 1.)

N^o 2. La résurrection de J. C. a-t-elle été prédite par les prophètes au peuple juif? Oui, M. F., Isaïe l'a annoncée dans ses oracles, David l'a célébrée d'avance dans ses cantiques, Jonas l'a exprimée dans sa propre personne, surtout J. C. l'a prédite en plusieurs occasions et de plusieurs manières... (M. cix, p. 1, n. 2. — M. CCCLII, p. 1, n. 2.)

N^o 3. De la singularité d'un si étonnant prodige, que doit-il résulter? Il en résulte que l'incrédule ne peut rien désirer de plus fort en preuve de la divinité de Jésus et de sa religion.... (M. cix, p. 1, n. 3.)

N. 4. Qui peut et doit convaincre tout homme raisonnable que rien n'est plus certain, plus constant, que la résurrection de J. C.?

Ce sont, M. F., les témoins, les contradicteurs et les suites d'un si grand miracle... (M. cix, p. 2.)

Dans les témoins de ce miracle, il n'a pu y avoir d'illusion... (M. cix, p. 2, n. 2.)

Dans les contradicteurs de ce miracle, ils n'y ont opposé que

des menaces et non des raisons, que la persécution et non des preuves... (M, CIX, p. 2, n. 2.)

Dans les suites de ce miracle, son évidence a été si efficace, qu'il s'en est suivi la conversion du monde... (M. CIX, p. 3, n. 3.)

N° 5. Que faut-il donc conclure de cette résurrection de J. C.? Tout, M. F., dans l'ordre du salut, tout ce qu'il y a pour nous de plus consolant. Cet adorable Jésus est mort et ressuscité pour accomplir les oracles des prophètes, et comme il l'a prédit lui-même. Tout est donc vrai, tout est divin dans son Evangile, dans sa religion, dans la foi de son Eglise. Ce divin Sauveur est mort pour nous, selon ses promesses; il est donc par excellence l'Honime-Dieu qui mérite toute notre confiance, excite tout notre amour, pourvoit à tous nos besoins, et remédie à tous nos maux. Et puisqu'il est ressuscité comme notre chef, en lui est donc le gage et l'assurance de notre propre résurrection. Oui, mourons avec lui à nos péchés, et la vie de sa grâce sera dès ici-bas la résurrection de notre ame; tâchons qu'au sortir de cette vie, il nous trouve fidèles à cette première résurrection, et au dernier jour du monde, notre corps ressuscitera lui-même à une gloire immortelle. Ainsi soit-il.

LXXI° CONFÉRENCE.

Résurrection de J. C., ses circonstances et ses preuves en particulier. — Surrexit sicut dixit : venite, et videte. *Matth. XXVIII.*

LORSQUE les saintes femmes vinrent au sépulcre de Jésus pour embaumer son corps, ce qu'un ange leur dit, je puis, M. F., vous le dire avec la même assurance : Jésus n'est plus au rang des morts, il est sorti vivant et glorieux du tombeau. Notre première conférence ne vous permet plus de douter, ni de l'importance, ni de la certitude de sa résurrection; mais toute indubitable qu'est déjà cette vérité pour des cœurs droits et fidèles, nos incrédules, prévenus contre les miracles, et surtout contre celui de la résurrection de J. C., exigent, pour le croire, de voir en particulier quelles en sont les circonstances et les preuves. Eh bien! M. F., qu'ils les considèrent avec nous dans cette seconde conférence, et s'ils sont de bonne foi, eux-mêmes rendront hommage à cette résurrection de leur Sauveur : *venite, et videte.*

N° 1. Comment, dit l'incrédule, croire une résurrection qui s'est faite en secret? Disous mieux, M. F., comment ne pas croire une résurrection dont les circonstances ont fait éclater la vérité aux yeux mêmes des gardes du sépulcre, une résurrection dont ils rendent témoignage aux propres chefs qui les avoient posés en sentinelle? Prêtres et sénateurs. qu'attendez-vous de plus pour croire?... (M. CCCXLIII, p. 3, n. 3. — M. CCCXLIX, p. 1, n. 1.)

N° 2. Si ces soldats, ou gardes du sépulcre, eussent cru la résurrection de Jésus, pourquoi répandoient-ils le bruit que, pendant qu'ils dormoient, son corps avoit été enlevé par ses disciples?

Apprenez ici, M. F., l'abominable artifice du conseil des Juifs. Au lieu d'en croire le témoignage de ses propres gardes, il ne pense qu'à les séduire et les corrompre. « Il leur donne une » grosse somme d'argent, en leur disant : Dites que ses disciples

» sont venus la nuit et l'ont enlevé pendant que vous dormiez. » Telle est la fable que ce conseil des Juifs fait publier pour aveugler le peuple, fable absurde qui se détruit en toute manière, par elle-même, par l'impunité des soldats, par la tranquillité des apôtres... (M. CCCXLIX, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N° 3. Quand Madeleine et quelques femmes viennent assurer aux apôtres qu'elles ont vu J. C. ressuscité, quel cas doit-on faire de leur témoignage ?

Un très-grand, M. F., au jugement du bon sens et de la raison ; les apôtres entendent dire à Madeleine que Jésus étoit vivant... (M. CCCXLV, p. 3, n. 3.)

Les autres saintes femmes leur attestent également la résurrection de Jésus, et leur témoignage est uniforme... (M. CCCXLVIII, p. 1, n. 2, 3.)

N° 4. Quelle force peut avoir le témoignage des deux disciples d'Emmaüs ? Ce témoignage, M. F., nous rend plus admirable le développement par degrés des preuves d'une si importante résurrection. Jésus leur apparoît sur la route d'Emmaüs, il converse avec eux, etc... (M. CCCLV, p. 3, n. 2, 3.)

N° 5. Comment les apôtres furent-ils enfin convaincus de la résurrection de leur divin maître ? Par diverses apparitions qu'il leur fit durant quarante jours, jusqu'au jour de son ascension, que tous le virent monter au ciel... (M. CCCLI, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N° 6. De quelle force est leur témoignage pour convaincre tout incrédule ? J. C. le fait assez connoître par ses reproches sur leur propre incrédule... (M. CCCLI, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N° 7. Cependant, dira l'incrédule, puisque le témoignage des apôtres n'empêcha pas un d'entre eux, nommé Thomas, de demeurer encore dans son incrédule, n'avons-nous pas raison d'y demeurer nous-mêmes ?

Tout au contraire, et pourquoi ? 1° Parce que ce fut en lui une incrédule déraisonnable, une incrédule obstinée, une incrédule présomptueuse.... 2° Parce qu'en croyant lui-même lors d'une nouvelle apparition de J. C., sa foi des-lors doit entraîner la nôtre... (M. CCCLIII, p. 1, n. 1, 2, 3 ; p. 2, n. 1, 2, 3.)

N° 8. Pourquoi donc J. C. apparoît-il aux apôtres incrédules, et n'apparoît-il point aux incrédules de nos jours ?

Tel a dû être, M. F., l'ordre de sa sagesse, de sa providence, de sa bonté... (M. CCCLIII, p. 3, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. O Seigneur, accordez-nous... (*Ibidem.*)

LXXII^e CONFÉRENCE.

Résurrection de J. C., modèle de notre propre résurrection. —

« Si vous êtes ressuscités avec J. C., ne recherchez plus que le ciel, où il est assis à la droite de Dieu son père ; détachez-vous d'une vie terrestre et charnelle, et que vos cœurs ne soupirent plus qu'après une vie glorieuse et immortelle. » *Coloss. III.*

DEJA convaincus de toute l'importance de la résurrection de Jésus, de toute la certitude qu'il nous en a donnée lui-même, de toutes les espèces de preuves qui nous ont mis cette vérité dans la plus grande évidence, ce seroit peu de la croire et de ne plus

être incrédules; de lui rendre hommage, et d'en manifester notre foi : J. C. n'est mort et ressuscité que pour nous faire mourir avec lui au péché, et ressusciter comme lui à une vie nouvelle. Sans ce renouvellement spirituel, sans cette résurrection intérieure à la grâce, nous n'aurions part ni aux précieux fruits de la mort du Sauveur, ni aux effets salutaires de sa résurrection. Si nous sommes donc ressuscités, reuonçons, dit saint Paul, à tout ce qui nous a causé la mort du péché, et ne vivons plus que d'une vie pure et sainte en J. C.; *si consurrexistis*, etc. C'est, M. F., dans cette dernière conférence ce qui doit couronner tout ce que la résurrection du Sauveur a de plus intéressant et de plus digne de nos réflexions.

N° 1. Pour nous rendre salutaire la résurrection de J. C., ne suffit-il pas d'en croire et admirer le prodige, d'en marquer à Dieu notre reconnaissance, et de nous en réjouir avec l'Église? Non, M. F., ce miracle de Jésus ressuscité doit en outre nous édifier, et opérer notre propre résurrection sur le modèle de celle du Sauveur... (M. CIX, p. 3.)

N° 2. Quels sont les caractères de la résurrection de J. C., et que doivent-ils imprimer à notre propre résurrection?

J. C. nous montre dans sa résurrection trois caractères, caractère de sainteté, caractère de bonté, caractère de sagesse, et tels doivent être ceux de notre propre résurrection... (M. CIX, p. 3, n. 1, 2, 3.)

N° 3. Que veut donc de nous J. C., pour rendre notre résurrection sincère et solide? Il veut qu'une foi vive nous anime de son esprit, que nous sortions du tombeau de nos mauvaises habitudes, et que nous marchions dans la voie de la vertu.... (M. LXXV, art. 3, 4.)

N° 4. Que sont enfin pour nous la mort et la résurrection du Sauveur? L'une et l'autre sont un mystère d'amour qui exige de nous et nous inspire la plus tendre reconnaissance... (M. CLXXXVI, p. 3, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. O mystère plein d'amour!... (M. CXLII, p. 2, n. 3.)

LXXIII^e CONFÉRENCE.

Homélie sur la Samaritaine, modèle de docilité à la grâce. —
Si scires donum Dei. *Jean. IV.*

CE que le Sauveur dit ici à la Samaritaine, il le dit à vous-mêmes, à vous, pécheurs, qui venez entendre sa parole; votre malheur jusqu'à ce jour, est de n'avoir pas assez connu le don par excellence du Dieu des miséricordes. Ce don, M. F., qui a la vertu d'éclairer les esprits et de purifier les cœurs, qui, en retirant le pécheur de la voie des réprouvés, l'élève au rang des justes, est le précieux don de la grâce, grâce dont J. C. va lui-même vous présenter dans la Samaritaine les merveilleux effets; grâce qu'il ne tient qu'à vous de vous rendre aussi léconde en fruits de salut. D'un côté, voyez dans J. C. les prévenances et la douceur de sa grâce; voyez-en dans la Samaritaine les progrès et les triomphes, et de l'autre, pour participer vous-mêmes à de si heureux fruits, apprenez de cette pécheresse toute la docilité;

la correspondance et le zèle que vous devez à la grâce d'un Dieu Sauveur. C'est, M. F., le sujet consolant de cette instruction.

N^o 1. Remarquez comment la grâce prévient et recherche la conversion des pécheurs, comment elle en ménage les circonstances, l'occasion et le moyen... (M. XL, p. 1, n. 3, 4, 5.)

N^o 2. Voyez la Samaritaine aux prises avec la grâce de Jésus; cet adorable Sauveur lui demande un petit service, et elle n'y répond d'abord que par un mot de raillerie... (M. XL, p. 2, n. 1.)

Jésus promet à la Samaritaine une eau supérieure à celle qu'il vient de lui demander, et il excite en elle le désir de connoître ce don de la grâce... (M. XL, p. 2, n. 2.)

Jésus l'en instruit, et elle le prie de lui en faire part... (M. XL, p. 2, n. 3.)

Cette pécheresse avoit besoin de rentrer en elle-même, et Jésus l'y prépare sans qu'elle y soupçonne de mystère... (M. XL, p. 2, n. 4.)

Jésus lui découvre ses désordres, et elle le connoît déjà pour un prophète... (M. XL, p. 2, n. 5.)

N^o 3. Apprenez comment la fidélité aux premières grâces en attire de plus salutaires... (M. XL, p. 3.)

La Samaritaine ouvre son cœur à J. C., lui montre sa confiance, et le consulte sur ses doutes à l'égard de la foi... (M. XL, p. 3, n. 1.)

Jésus, en dissipant ses doutes par les lumières de la vérité, la porte à désirer de nouvelles lumières... (M. XL, p. 3, n. 2.)

La Samaritaine lui déclare qu'elle attend le Messie, et que c'est lui qui doit l'éclairer en tout... (M. XL, p. 3, n. 3.)

Jésus n'attendoit que ce fidele aveu pour lui découvrir que lui-même est ce divin Messie... (M. XL, p. 3, n. 4.)

La foi de la Samaritaine est suivie de sa conversion. Quel exemple pour tout pécheur!... (M. XL, p. 3, n. 5.)

N^o 4. O vous qui admirez son heureux sort, pécheurs, répondez comme elle aux impressions de la grâce, et imitez son zèle... (M. XL, p. 2.)

Zèle de la Samaritaine pour la gloire de J. C., zèle ardent, zèle humble, zèle prudent, zèle efficace... (M. XL, p. 2, n. 1, 2, 3, 4.)

N^o 5. Quel sujet de consolation et de joie pour un pécheur solidement converti! Le zèle qui l'anime est l'instrument de la grâce pour la conversion de beaucoup d'autres pécheurs; voyez-en les admirables effets dans la foi des habitans de Sichar. A peine convertis par la pécheresse devenue leur apôtre, ils témoignent dans leur docilité à la grâce une foi prompte, une foi agissante, une foi attentive; ils montrent la perfection de leur foi dans son motif, dans son objet, dans sa durée... (M. XLII, p. 1, n. 1, 2, 3; p. 2, n. 1, 2, 3.)

N^o 6. Foi des Samaritains, foi éminente qui condamnoit l'infidélité de Nazareth, et l'endurcissement de Jérusalem, foi supérieure à la foi même des Galiléens, foi exemplaire qui nous reproche la foiblesse de la nôtre... (M. XLII, p. 3, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. O heureux habitans de Sichar! O mon Dieu, que vos œuvres sont admirables! Seigneur, votre victoire est complète... (M. XLII, p. 3, n. 1, 2, 3. — M. XL, p. 4, n. 3. — M. XL, p. 3, n. 5)

LXXIV^o CONFÉRENCE (1).

Le salut, ses motifs et ses moyens. — Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. II. Cor. vi.

QUELLE consolante et heureuse nouvelle que de nous annoncer le salut de notre ame! Ce salut, M. F., qui nous assure la délivrance de tous les écueils, de toutes les tempêtes, de tous les naufrages, si fréquens et si terribles sur la mer orageuse du monde; ce salut, qui fixe la fin de toutes nos tribulations, le terme de tous nos combats, la couronne de toutes nos victoires, le triomphe de tous nos ennemis, la récompense de tous nos mérites, la jouissance de tous nos désirs; ce salut, qui doit faire toute la gloire de notre corps, toute l'allégresse de notre esprit, toutes les délices de notre cœur, toute l'immortelle félicité de notre ame; ce salut, qui est en même temps le don par excellence du Père des miséricordes, le prix infini du sang de son adorable Fils, l'effet de tout l'amour de l'Esprit saint; ce salut, dis-je, pouvons-nous y réfléchir avec un plus sensible intérêt, et dans un temps plus favorable, qu'en ces jours où le Seigneur nous ouvre tous les trésors de sa grâce? O heureux les pécheurs qui sauront en profiter pour mettre fin à leurs iniquités! Heureux les fidèles qui s'y renouvelleront dans la ferveur de la foi! Heureux tous, si, par un zèle édifiant, ils s'en font des jours de sanctification et de salut! *Ecce nunc tempus*, etc.

C'est, M. F., ce salut éternel, avec ses touchans motifs et ses moyens efficaces, qui va faire le sujet de cette conférence, et l'objet de votre attention.

N^o 1. Sur la terre, même parmi les chrétiens, en est-il beaucoup qui suivent J. C. dans la voie du salut? Hélas! c'est le plus petit nombre... (M. cxxxvii, p. 3, n. 1.)

N^o 2. D'où vient cette indifférence, cette insensibilité du salut? (M. cxxxvii, p. 1.)

Elle vient, non de la grâce qui nous manque, mais de notre volonté qui lui résiste... (M. cxxxvii, p. 1, n. 1.)

Elle vient, non d'une difficulté supérieure à nos forces, mais d'un amour désordonné de nous-mêmes... (M. cxxxvii, p. 1, n. 2.)

Elle vient, non de ce que la croix du salut n'a ni attrait ni onction, mais de ce que nous n'avons en elle ni foi ni confiance... (M. cxxxvii, p. 1, n. 3.)

Elle vient, non faute d'être appelés par J. C., mais faute de répondre à sa voix qui nous dit de le suivre; *si quis vult... sequatur me...* (M. cxxxvii, p. 1, n. 4.)

N^o 3. Qui sait s'il y a un salut, ou s'il nous est nécessaire? car, à en croire les impies, après la mort il n'y a plus rien.

Ah! M. F., tout nous en montre l'existence et la nécessité, notre être, notre destination, les moyens d'y parvenir... (M. cxxxvii, p. 2, n. 1, 2, 4.)

N^o 4. Comment concevoir toute l'importance de l'affaire du

(1) Cette conférence convient surtout au commencement d'une retraite ou d'un carême.

salut? Il suffit de dire qu'elle est la seule affaire où il s'agisse de tout l'homme... (M. cxxxvii, p. 3, n. 1.)

La seule affaire dont la perte ou le gain dépende d'un chacun en particulier... (M. cxxxvii, p. 3, n. 2.)

La seule affaire qui décide de toutes les autres... (M. cxxxvii, p. 3, n. 3.)

La seule affaire dont la perte ne peut être réparée, ni le succès détruit... (M. cxxxvii, p. 3, n. 4.)

La seule affaire, en un mot, que le Sauveur ait jugée nécessaire... (M. clvii, p. 3, n. 2.)

N^o 5. Eh! direz-vous, comment espérer ce salut? est-ce de nous-mêmes, et le pouvons-nous?

Non, mais Dieu, qui nous y appelle et nous en fait un devoir, est le premier à nous en procurer et faciliter les moyens.... (M. ccxix, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N^o 6. Que devons-nous donc faire pour mériter la vie éternelle? C'est, dit le Sauveur même, de pratiquer le grand précepte de l'amour de Dieu et du prochain; *hoc fac, et vives...* (M. clv, p. 2, n. 1, 2, 3, 4, 5.)

Conclusion. Répandez dans nos cœurs, ô mon Dieu... (M. clv, p. 4, vers la fin.)

LXXV^o CONFÉRENCE.

Le salut, illusions à craindre et précautions à prendre pour s'en préserver. — Est via quæ videtur homini recta, et novissima ejus ducunt ad mortem. *Prov. xvi.*

EN nous appelant tous, M. F., à un céleste bonheur, à notre salut éternel, le Dieu des miséricordes nous a présenté dans notre première conférence les plus grands motifs de nous en rendre dignes, et les moyens d'y parvenir les plus efficaces. Ces motifs ont dû exciter notre courage, et ces moyens animer notre confiance; mais, ne nous le dissimulons pas, tant que nous vivons sur la terre au milieu du siècle, nous aurons sans cesse des ennemis à combattre, des dangers à éviter, des obstacles à vaincre; sans cesse le démon nous opposera ses artifices, le monde ses vauités, la chair ses convoitises, le péché ses attraits, et voilà ce qui nous expose jusqu'à la mort, sinon à nous jeter avec scandale dans les routes de l'erreur et du crime, du moins à nous former une voie trompeuse, une voie qui paroît droite, et dont la fin nous égare et nous perd; *est via quæ videtur homini recta*, etc.

Dieu l'a ainsi réglé dans sa sagesse, et sa bonté nous en prévient, pour nous apprendre que la gloire du salut doit être le fruit de nos victoires, de notre fidélité à nous tenir sur nos gardes, à nous défier de nous-mêmes, à recourir à lui par la prière, et à mettre dans sa grâce seule toute notre confiance.

Appliquons-nous donc, M. F., à découvrir les illusions d'une voie si dangereuse, et ne négligeons ni précautions ni mesures pour nous en préserver; c'est le sujet de cette seconde conférence.

N^o 1. Combien distingue-t-on de sortes d'illusions à l'égard du

salut? Ou en distingue de trois sortes, les illusions du côté de ceux qui cherchent à nous séduire dans la foi; les illusions du côté des œuvres que nous devons opérer; les illusions du côté des connoissances qui dirigent notre esprit et notre cœur.... (M. LIX, p. 1, n. 1, 2; p. 2, n. 1, 2, 3; p. 3, n. 1, 3.)

N° 2. Quel est dans les amateurs du siècle la principale source de leurs illusions? C'est, M. F., l'affection et l'attachement aux richesses, aux affaires temporelles, aux plaisirs des sens.... (M. CCXIX, p. 1, n. 3. — M. CLXXXIX, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N° 3. Les nouveaux convertis et les personnes pieuses ont-ils aussi leurs illusions, et comment doivent-ils en prévenir les suites? Il est d'un sage et prudent directeur de les leur découvrir et de les en retirer... (M. LXX, p. 3, n. 2, 3.)

N° 4. Comment les fidèles doivent-ils se conduire dans la voie du salut pour se garantir de toute illusion? Ils doivent, comme des enfans de lumière, être pour le moins aussi prudents que le sont les enfans du siècle dans leurs affaires... (M. CC, p. 2, n. 3.)

N° 5. Avec cette sage prudence que la foi et la raison inspirent, quelle doit être enfin notre résolution pour réussir tous dans l'affaire du salut? C'est, M. F., d'entrer dans la voie édifiante et pénitente que mènent sous nos yeux les vrais chrétiens, les ames fideles, et d'y marcher à leur exemple avec confiance, avec courage... (M. LXIII, p. 1, 2.)

Conclusion. Ah! Seigneur, c'en est fait... (M. LXIII, p. 3, après le n. 3.)

LXXVI^e CONFÉRENCE.

Le salut, l'opérer avec réflexion, avec crainte, avec constance.

— Cum metu et tremore vestrum salutem operamini. *Philip. II.*

DANS la grande affaire du salut, vous avez déjà vu, M. F., d'un côté, tout ce qui doit le plus exciter votre zèle et soutenir votre ferveur; de l'autre, avec quelle prudence vous devez vous précautionner contre toute illusion en une affaire si importante. Combien donc est juste et nécessaire ce que nous recommande ici l'apôtre saint Paul! Opérez, nous dit-il, votre salut avec une sage appréhension, une sainte frayeur, c'est-à-dire gardez-vous bien, ni de présumer de vos forces, ni de vous tenir dans une molle sécurité, ni de croire que le salut ne doit vous rien coûter; sachez que, pour perfectionner ce céleste édifice d'un bonheur sans fin, il vous faut y travailler avec réflexion, avec crainte, avec constance : trois dispositions salutaires qui vont faire le sujet de cette troisième conférence.

N° 1. Sur quoi doit-on souvent réfléchir dans l'affaire du salut? Sur la grandeur de l'entreprise, sur ce qu'il nous en doit coûter pour achever l'édifice, sur les moyens de fournir à ce qu'il doit nous en coûter, sur les motifs d'entreprendre et d'achever l'édifice... (M. CXI, p. 1, n. 1, 2, 3, 4.)

N° 2. Incertains si nous réussirons dans l'affaire du salut, quelle crainte devons-nous avoir? Une crainte continuelle, une crainte modérée, une crainte attentive, une crainte efficace... (M. CXI, p. 2, n. 1, 2, 3, 4.)

N° 3. Qui doit spécialement animer votre courage, soutenir votre constance, et vous faire persévérer dans l'œuvre du salut? C'est, M. F., qu'en abandonnant une si belle œuvre, une œuvre si importante, votre inexcusable légèreté ne causera pas seulement la perte et le malheur de votre âme, mais vous attirera de plus une honte publique, une confusion éternelle : tous insultèrent à votre folie, tous s'en moqueront, les hommes et les démons, les païens et les réprouvés; tous vous accableront de reproches et de mépris... (M. cxi, p. 3, n. 1, 2, 3, 4.)

Conclusion. C'en est donc fait, Seigneur, oui... (M. ccxv, p. 2, après le n. 4.)

LXXVII^e CONFÉRENCE.

Les temples, respect qui leur est dû, profanations qu'on y commet. — Elegi et sanctificavi locum istum, ut sit nomen meum ibi in sempiternum, et permanceant oculi mei, et cor meum ibi cunctis diebus. II. Paral. vii, 16.

VOILA ce qu'étoit le temple du peuple juif sous la loi de Moïse. Dieu l'avoit choisi et sanctifié pour manifester la gloire de son nom, pour y fixer les regards de sa miséricorde, pour y recevoir les sacrifices et les vœux de son peuple, pour y répandre sur ses fideles adorateurs les faveurs et les grâces de son cœur. Ce lieu cependant n'étoit encore que l'image et la figure de nos temples sous la loi de J. C. Dans ces temples, M. F., dédiés et consacrés à la gloire de notre Dieu, ce n'est plus une nuée céleste qui rend son nom redoutable; c'est lui-même qui nous honore de son adorable présence. Non content d'y fixer vers nous les regards de sa miséricorde, son amour fait ses délices d'y demeurer au milieu de nous. Ce ne sont plus ni de simples sacrifices d'animaux, ni de vœux purement temporels que nous y offrons au Très-Haut; c'est le sacrifice auguste de son propre Fils, ce sont des vœux tout célestes pour sa gloire et notre salut, et les faveurs que son cœur se plaît à y répandre sur nous sont moins pour le corps et pour la vie présente, que pour l'âme et pour l'éternité. Tout magnifique que fût donc le temple de Salomon, il ne représentoit qu'en figure la majesté des temples de J. C. Celui-là a été regardé par les hommes comme la merveille de l'univers; mais ceux-ci, aux yeux des anges, sont le ciel même, par la présence du Dieu qu'ils y adorent; et nous, M. F., que sont-ils à nos yeux ces temples d'un Dieu Sauveur? Son adorable présence y inspire-t-elle à notre foi des sentimens de respect et d'amour? L'y glorifions-nous par des hommages de ferveur et de piété? Hélas! au lieu de nous y concilier la bienveillance de sa miséricorde, d'y participer aux mérites de son divin sacrifice, d'y rendre nos cœurs agréables au Très-Haut, et de nous y attirer les bénédictions et les grâces de son amour, ne semble-t-il pas, à la vue de ce qui s'y passe, de ce qu'on y voit et entend, qu'on ne vient dans le temple de Dieu que pour en faire un lieu de profanation et de scandale; que ce sont moins des adorateurs de J. C. que des ennemis de son nom? Oh! que d'irrè-

vérences et d'horreurs! Que de sujets de craindre le courroux de sa justice! Apprenons donc aujourd'hui, et tout le respect qui lui est dû dans ses temples, et toute la réparation qu'exigent de nous tant d'outrages et de profanations. C'est, M. F., le sujet de cette conférence.

N° 1. En nous honorant dans nos temples de son adorable présence, que se propose J. C. à notre égard, et qu'attend de nous son amour?

Il se propose d'y répandre sur ses fidèles adorateurs les faveurs de sa grâce, et il attend de notre foi des marques sincères de respect, de reconnaissance et d'humilité. (M. ccxxxvii, p. 2, n. 2, 3.)

N° 2. Devons-nous y venir souvent lui rendre nos hommages, et nos affaires temporelles sont-elles une raison légitime de n'y venir que rarement?

Nos propres intérêts nous imposent et nous inspirent une piété si salutaire, et la facilité d'y être fidèles rend inexcusables nos prétextes... (M. ccxxxiii, p. 2, n. 2, 3.)

N° 3. Quels modèles devons-nous imiter dans le temple du Seigneur? Nous devons y suivre l'exemple de Marie et des apôtres. Mais hélas! loin de les imiter, quelle différence entre eux et nous, entre nos dispositions et celles de Jésus même durant sa vie mortelle!... (M. ccclviii, p. 3, n. 3. — M. ccxli, p. 3, 4.)

N° 4. Lorsque J. C. vivoit sur la terre, que disoit-il dans le temple de Dieu son père, et qu'y voyoit-il?

Tout y est pour nous, M. F., un sujet de confusion... (M. ccxli, p. 1, 2.)

N° 5. D'où viennent tant de profanations dans nos temples, et quel en est le motif?

Dans les Juifs, c'étoit l'intérêt, et c'est l'irréligion dans les chrétiens... (M. xxxvi, p. 1, n. 1, 2.)

N° 6. Nos irrévérences dans l'Eglise sont-elles un grand péché?

C'est un crime outrageant pour Dieu, un crime funeste aux profanateurs, un crime scandaleux au prochain... (M. ccxlii, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N° 7. Qui nous fait encore plus sentir l'énormité d'un tel crime? (M. ccxlii, p. 1, n. 1, 2.)

C'est, M. F., le zèle et le courroux qu'en a témoigné jusqu'à trois fois J. C.... (M. xxxvi, p. 1, n. 3.)

Conclusion. On exposera en peu de mots les horribles profanations de nos églises durant la révolution, et on finira par une amende honorable à J. C.

LXXVIII^e CONFÉRENCE.

Les tentations, moyens de s'y préparer, manières d'y résister, motifs de les vaincre. — Fili accedens ad servitutem Dei, sta in justitiâ, in timore, et præpara animam tuam ad tentationem. Eccli. II.

DIEU, qui appelle tous les hommes à un bonheur sans fin, n'en destine l'immortelle couronne, et ne l'accorde dans le ciel, qu'à ceux qui, éprouvés par les tentations, s'y seront montrés

fidèles, et y auront vaincu sur la terre l'ennemi du salut. Les tentations, en effet, comme l'ange du Seigneur le fit remarquer au saint homme Tobie, sont, dans l'ordre du salut, le creuset qui doit éprouver et purifier nos vertus. Elles ne deviennent un mal et un péché, qu'autant qu'on s'y laisse aller aux suggestions du démon; car quelle qu'y soit contre nous l'intention maligne de ce tentateur, Dieu ne lui permet de nous attaquer que pour sa propre gloire et notre bien. Oui, M. F., si foibles que vous soyez contre un ennemi si redoutable, prenez courage et vous confiez dans le Seigneur. Loin, dit saint Paul, qu'il souffre que vous soyez tentés au-dessus de vos forces, vous verrez que le secours de sa grâce et votre fidèle correspondance vous feront tirer de la tentation même le plus grand avantage. Apprenez donc à prévenir les tentations, à les combattre, à les vaincre : c'est le sujet de cette conférence.

N° 1. Selon l'exemple de J. C., par quel moyen faut-il nous fortifier et nous tenir en garde contre la tentation?

C'est par l'exercice de la retraite et du jeûne... (M. xxvi, p. 1, n. 1, 2.)

N° 2. Quand, comment, et où doit-on être en garde dans l'attente du combat? En tout lieu, en tout temps, en toute manière... (M. xxvi, p. 1, n. 3.)

N° 3. Que nous apprend l'exemple de J. C. au milieu des attaques du tentateur?

Il nous montre la manière de repousser et de vaincre les différentes sortes de tentations. celles du cœur, celles de l'esprit, celles des sens... (M. xxvi, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N° 4. Qui doit le plus animer notre courage pour sortir vainqueurs de toute tentation? C'est, M. F., l'exemple de J. C., notre supériorité à la tentation, la fourberie du tentateur, notre propre intérêt... (M. xxvi, p. 3, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. Faites-nous, Seigneur... (M. xxvi, p. 3, n. 1, 2, 3.)

LXXIX^e CONFÉRENCE.

Vigilance, sa nécessité, ses devoirs, sa pratique. — *Vigilate, quia adversarius vester diabolus circuit, quærens quem devoret: cui resistite fortes in fide. I. Petr. v.*

TENEZ-VOUS dans une continuelle vigilance sous les armes de la foi, parce que le démon votre ennemi ne cherche qu'à vous surprendre et vous perdre; ainsi parloit saint Pierre aux premiers fideles.

Oui, dans cette vie, surtout au milieu d'un siècle pervers, ce ne sont de toutes parts qu'ennemis à combattre, que tentations à vaincre, que dangers à éviter; il n'y aura de couronnés dans le ciel que ceux qui, fideles au Seigneur, paroîtront devant lui en vainqueurs du monde, des passions et du démon: mais cet esprit infernal, qui seul met tout en œuvre pour nous attirer dans son malheur, qui donne aux passions et au monde tant de force et d'empire contre nous, comment déconcerter ses desseins, nous préserver de ses pièges, résister à ses attaques, et

surmonter ses efforts? Ce n'est, M. F., comme nous l'a fait remarquer le prince des apôtres, qu'en nous tenant sans cesse sur nos gardes, qu'en lui opposant par notre vigilance toutes les forces de la foi. Nous ne devons donc négliger ni les devoirs que cette vigilance nous impose, ni les motifs qu'elle nous suggère, ni les précautions, les moyens et la pratique qu'elle nous présente et nous propose. Voilà dans cette conférence tout le sujet de votre attention.

N° 1. Quand et à qui la vigilance chrétienne est-elle nécessaire? A tout âge et à toute personne... (M. CCLXVI, p. 2, 3.)

N° 2. Qu'exige de nous la vigilance chrétienne au milieu de tant de dangers?

Entre les devoirs qu'elle nous prescrit, trois regardent les dangers du corps, trois autres sont pour les dangers de l'âme... (M. LXIV, p. 1, 2.)

N° 3. Sommes-nous aussi vigilans à nous sauver, que le démon l'est à nous perdre? Ah! quelle différence de disposition et de conduite!... (M. CVII, p. 1, n. 1.)

N° 4. Pour n'être pas surpris, que devons-nous éviter?

Trois choses : les plaisirs des sens, les soins du siècle, les occupations trop continues... (M. CCLXIX, p. 1, n. 1, 2, 3.)

N° 5. Qui peut nous tenir habituellement dans une fidèle vigilance? Trois pensées : celle de la mort, celle de l'éternité, celle du jugement... (M. CCLXIX, p. 2, n. 1, 2, 3.)

N° 6. Que devons-nous donc observer chaque jour pour nous maintenir dans cette fidélité?

Nous devons observer trois pratiques de piété : une le matin, une pendant la journée, une le soir... (M. CCLXIX, p. 3, n. 1, 2, 3.)

Conclusion. Ah! est-ce là ce que nous faisons tous les jours? Quelle seroit notre folie!... (M. CCLXIX, p. 3, n. 1, 2, 3. — M. CCLXX, p. 3, après le n. 3.)

LXXX^e CONFÉRENCE.

Homélie sur la visitation de la sainte Vierge; sa charité pour les hommes, ses sentimens pour Dieu.

On en trouvera le fond et les preuves dans les méditations IV et V, et on donnera l'homélie sur cette fête de dévotion, au dimanche le plus proche.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES 80 PLANS

DE CONFÉRENCES ET D'HOMÉLIES.

<i>Conférences.</i>	<i>Pages.</i>
I ^{re} . Afflictions, leur nécessité, leur consolation, leur effet salutaire.	xj
II. Ame de l'homme, son immortalité.	xij
III. Amour de nous pour J. C., sa nature, ses marques, ses motifs, ses effets.	xiv
IV. Amour de J. C. pour nous, son étendue, son excellence, ses heureux fruits.	xv
V. Amour du prochain, sa rareté, sa nature, ses caractères, son étendue, sa règle, son modèle.	xvj
VI. Amour du prochain ou charité chrétienne, son excellence, ses motifs, ses devoirs.	<i>Ibid.</i>
VII. Homélie sur l'Annonciation de Marie, ou le mystère de sa maternité divine.	xvij
VIII. Homélie sur l'Annonciation du Sauveur, ou sur le mystère de l'Incarnation du Verbe.	<i>Ibid.</i>
IX. Homélie sur l'Ascension de J. C.	xix
X. Homélie sur l'aveugle-né, modèle d'obéissance et de zèle.	xx
XI. Homélie sur l'aveuglement du corps et de l'esprit.	<i>Ibid.</i>
XII. Homélie sur les biens de la terre et du ciel.	xxij
XIII. Homélie sur le bonheur intérieur de l'homme.	<i>Ibid.</i>
XIV. Homélie sur la circoncision de J. C.	xxiv
XV. Communion. Les promesses de J. C. et notre foi en ses promesses.	xxv
XVI. Communion, sa nécessité, son efficacité, et les sentimens que l'une et l'autre inspirent.	xxvj
XVII. Communion, nos dispositions pour elle, et ses effets dans nous.	xxvij
XVIII. Homélie sur la conversion du pécheur; les motifs qui l'excitent, les dispositions qui la rendent efficace, les heureux effets qui en résultent.	xxviii

<i>Conférences.</i>	<i>Pages.</i>
XIX. Homélie sur la conversion du pécheur, figurée par l'enfant prodigue dans ses égaremens.	xxix
XX. Homélie sur la conversion du pécheur, figurée par l'enfant prodigue dans son retour.	xxx
XXI. Dieu, son existence et sa providence.	xxxj
XXII. Dieu, notre confiance en lui et en sa providence.	xxxij
XXIII. Eglise de J. C., sa nature, sa perpétuité, son autorité, sa doctrine.	xxxiiij
XXIV. Eglise de J. C., ses propriétés, ses caractères, réunis dans la seule Eglise romaine.	xxxiv
XXV. Eglise de J. C.; les membres qui la composent, les persécutions qu'elle éprouve, les vertus qu'elle pratique, les motifs de son courage, l'assurance de ses victoires.	xxxvj
XXVI. Elus, les amis de Dieu; il ne tient qu'à nous d'être de leur nombre.	xxxvij
XXVII. Enfer, son existence, son éternité, son équité.	xxxix
XXVIII. Enfer, rigueur de ses tourmens; motif de crainte, moyen de salut.	xl
XXIX. Homélie sur l'Épiphanie, ou la manifestation du Sauveur aux Gentils.	<i>Ibid.</i>
XXX. L'Évangile, sa vérité et sa divinité.	xlij
XXXI. L'Évangile, sa sainteté en lui-même et dans nous.	xliv
XXXII. Homélie sur la foi chrétienne, ou la vocation de tous les hommes à cette foi.	<i>Ibid.</i>
XXXIII. La foi, son excellence et sa divinité.	<i>Ibid.</i>
XXXIV. La foi offerte à tous, rejetée par un grand nombre; leur crime, leur malheur, moyens de s'en préserver.	xlvi
XXXV. La foi, sa nécessité, son efficacité.	xlvij
XXXVI. Foi, son vrai modèle dans la Cananéenne.	xlviii
XXXVII. La grâce, son excellence, sa nécessité, ses effets, le châtement de son abus.	xliv
XXXVIII. L'humilité, son auteur, son excellence, sa pratique, son motif, son efficacité.	l
XXXIX. Homélie sur la jalousie.	lj
XL. Jean-Baptiste, prophète, apôtre et martyr.	<i>Ibid.</i>
XLI. J. C., tout ce qui prouve en lui le véritable Messie.	liij
XLII. J. C., les témoignages de sa divinité.	<i>Ibid.</i>
XLIII. Imitation de J. C.	liv
XLIV. L'impureté, sa nature et ses caractères, ses effets et sa contagion, ses remèdes et sa guérison.	lv
XLV. L'incrédulité, ses sources, ses caractères, ses effets, ses suites, sa fin.	lvj
XLVI. Le jugement universel, sa certitude, ses signes, son appareil, son motif, sa règle, son effet.	lviii
XLVII. Homélie sur Lazare; preuve de la miséricorde de Jésus envers le pécheur.	lix

*Conférences.**Pages.*

XLVIII. Instruction sur Marie; ses prérogatives, motif de confiance; ses vertus, modèle d'imitation.	lxj
XLIX. Le monde, les motifs de s'en détacher.	lxij
L. La mort, ses leçons aux vivans.	lxiiij
LI. La mort du juste; comment il s'y est préparé, ce qui le console alors, ses saintes et heureuses dispositions, sa ressemblance avec J. C. mourant.	lxv
LII. La mort du pécheur, tout la rend terrible.	lxvj
LIII. Homélie sur la nativité de J. C.	lxvij
LIV. Le pardon des injures, son importance, son étendue, ses effets, son modèle.	lxviiij
LV. La parole de Dieu; comment la considère-t-on? comment vient-on l'entendre? quels en sont les effets? quel est le moyen de l'écouter avec fruit?	lxix
LVI. Homélie sur la passion de J. C.; le pécheur pénitent y trouve au jardin des Olives un parfait modèle de douleur et de contrition.	lxx
LVII. Homélie sur la passion de J. C.; ses humiliations dans les tribunaux de Jérusalem sont, pour tout pécheur pénitent, le modèle et le motif d'une humble et sincère confession.	lxxj
LVIII. Homélie sur la passion de J. C.; le pécheur y trouve sur le Calvaire le plus touchant exemple de satisfaction et de pénitence.	<i>Ibid.</i>
LIX. Les passions, leur dérèglement, leur prestige, leurs effets, leurs peines, leurs caractères, leur remède.	<i>Ibid.</i>
LX. Le péché mortel, sa nature, sa grièveté, ses effets; motifs et moyens d'en sortir.	lxxiiij
LXI. Homélie sur le péché de rechute; sa grièveté, ses causes, son malheur.	lxxiv
LXII. La pénitence, son motif et son modèle.	<i>Ibid.</i>
LXIII. La pénitence, ses dignes fruits.	lxxv
LXIV. La Pentecôte, ou la descente du Saint-Esprit sur les apôtres et les fidèles.	lxxvij
LXV. Les vertus de S. Pierre.	lxxviiij
LXVI. La prière, sa nécessité, son efficacité.	lxxix
LXVII. La prière, sa règle et son modèle.	lxxxj
LXVIII. Purification de la sainte Vierge; son obéissance, son humilité, son esprit de pauvreté.	lxxxij
LXIX. La religion chrétienne; preuve de son excellence et de sa divinité.	lxxxiiij
LXX. La résurrection de J. C., son importance et sa certitude en général.	lxxxiv
LXXI. Résurrection de J. C., ses circonstances et ses preuves en particulier.	lxxxvj
LXXII. Résurrection de J. C., modèle de notre propre résurrection.	lxxxvij

c TABLE DES PLANS DE CONFÉRENCES.

<i>Conférences.</i>	<i>Pages.</i>
LXXIII. Homélie sur la Samaritaine , modèle de docilité à la grâce.	lxxxviii
LXXIV. Le salut, ses motifs et ses moyens.	xc
LXXV. Le salut, illusions à craindre et précautions à prendre pour s'en préserver.	xcj
LXXVI. Le salut, l'opérer avec réflexion, avec crainte, avec constance.	xcij
LXXVII. Les temples, respect qui leur est dû, profanations qu'on y commet.	xciiij
LXXVIII. Les tentations, moyens de s'y préparer, manières d'y résister, motifs de les vaincre.	xciv
LXXIX. Vigilance, sa nécessité, ses devoirs, sa pratique.	xcv
LXXX. Homélie sur la visitation de la sainte Vierge; sa charité pour les hommes, ses sentimens pour Dieu.	xcvj

FIN DE LA TABLE DES PLANS DE CONFÉRENCES.



L'ÉVANGILE MÉDITÉ,

ET DISTRIBUÉ

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

PREMIÈRE MÉDITATION.

PRÉFACE DE SAINT LUC.

Des dispositions dans lesquelles il faut entreprendre la lecture et la méditation du saint Évangile.
Luc. I, 1-4.

Nous considérerons ici quatre de ces dispositions, qui seront les quatre points de cette Méditation. Il faut se porter à la méditation de l'Évangile avec ardeur, avec foi, avec exactitude, avec confiance.

PREMIER POINT. — *Il faut méditer l'Évangile avec ardeur.*

Ce qui doit m'inspirer cette ardeur, c'est, 1^o l'exemple : *Puisque plusieurs, dit S. Luc, ont entrepris de mettre par ordre l'histoire des choses qui ont été accomplies au milieu de nous, suivant la tradition de ceux qui, dès le commencement, les ont vues de leurs yeux, et ont été eux-mêmes les ministres de la parole ; j'ai aussi jugé à propos, après m'être exactement informé de toutes choses dès leur origine, de vous les écrire de suite, ô mon cher Théophile, afin que vous connoissiez la vérité des choses dont on vous a instruit.*

S. Luc a été excité à écrire son Évangile par l'exemple des autres, soit par celui des SS. évangélistes, S. Matthieu et S. Marc, qui avoient écrit avant lui, mais qui n'avoient pas tout écrit, soit par l'exemple des évangélistes que l'Église a rejetés alors, et qui n'avoient pas écrit par l'inspiration du Saint-Esprit : ainsi devons-

nous nous animer à la lecture et à la méditation de l'Évangile, par l'exemple et des saints et des mondains mêmes. *Puisque plusieurs* lisent et méditent l'Évangile avec tant d'assiduité, y trouvent tant de délices et en retirent tant de fruit, pourquoi ne les imiterois-je pas? *Puisque plusieurs s'occupent si sérieusement d'une multitude d'objets frivoles*; puisque moi-même j'ai perdu tant de temps à des lectures, à des pensées, à des réflexions pernicieuses, au moins inutiles, pourquoi ne ferois-je pas maintenant pour mon salut et mon éternité ce que tant d'autres font, et ce que j'ai fait moi-même pour sacrifier au monde et à la vanité? C'en est fait, *j'ai jugé à propos*, c'est-à-dire, j'ai enfin résolu, et ma résolution sera constante, de m'appliquer sérieusement à l'étude et à la méditation du saint Évangile.

2° Ce qui ranimera sans cesse mon ardeur sur ce point, c'est la facilité de cet exercice; car il ne s'agit point ici de spéculations profondes et abstraites. L'histoire de J. C. est à la portée de tout le monde, et c'est cette histoire dont je veux faire la matière de mes méditations, comme elle fait le fondement de toute la religion. Matière aisée: pourrois-je m'excuser sur mon incapacité à méditer? Mais est-il rien de plus aisé que de lire une histoire, de s'en occuper et de réfléchir sur ce qu'on y lit? Matière agréable: pourquoi me figure-rois-je qu'il n'y ait qu'ennui et dégoût à méditer? L'histoire ne plaît-elle pas à tout le monde? et quelle histoire plus intéressante, plus noble et plus frappante que celle d'un Dieu fait homme, qui a vécu, agi et conversé parmi nous!

5° L'importance de cet exercice me rendra plus ardent à le remplir. Ah! que je me suis trompé, quand j'ai regardé le temps donné à la méditation comme un temps perdu et passé dans l'oisiveté; quand j'ai dit que mes affaires ne me permettoient pas de méditer! N'est-ce donc pas ici la plus importante de nos affaires? *Ces choses qui ont été accomplies au milieu de nous*, n'ont-elles pas été opérées pour nous tous et pour moi en particulier? Ne sont-elles pas la base de la religion, l'objet de notre foi, la règle de nos mœurs, le fondement de notre espérance, et la source de la vie éternelle que nous attendons? Comment d'ailleurs, sans être rempli de ces grandes vérités, me préserverois-je de la corruption du siècle? et comment puis-je m'en remplir, sinon par une

lecture assidue, attentive et réfléchie; en un mot, par la méditation de l'Évangile?

SECOND POINT. — *Il faut méditer l'Évangile avec foi.*

La foi exige de nous que nous ne recevions d'autre Évangile que celui que l'Église nous présente, et que nous rejetions tout Évangile que l'Église ne recevrait pas, ou qu'elle réprouverait. *Plusieurs*, dit S. Luc, *ont entrepris d'écrire l'histoire de J. C.* Or, qui nous a donné comme divins et inspirés les quatre livres de l'Évangile que nous possédons? qui a rejeté comme faux et apocryphes les autres Évangiles? qui a fait le discernement de ces ouvrages? l'Église; et par là, 1^o elle propose à nos réflexions un exemple de son autorité suprême et infaillible dans ce qui regarde l'enseignement et le dépôt de la foi. Les faux Évangiles ont été proscrits par l'Église, et elle n'a pu errer en les proscrivant; autrement les promesses de J. C. seroient vaines, et notre foi seroit sans fondement. Il en est de même de tous les livres qu'elle condamne et qu'elle condamnera jusqu'à la fin des siècles. Son autorité ne lui a pas été ôtée, et elle la conservera aussi long-temps qu'elle aura des hommes à conduire, des hommes à instruire, des hommes à préserver de l'erreur.

2^o L'Église nous apprend quelle doit être notre soumission à ses décisions. Que sont devenus les faux Évangiles? La soumission des premiers chrétiens n'a pas permis à ces mauvais livres de parvenir jusqu'à nous. Il en seroit de même de tous les livres qu'ont produits jusqu'ici tant d'ennemis de la foi, si la même soumission s'étoit soutenue et perpétuée..... Ne cherchons pas à nous soustraire sous aucun prétexte à cette soumission qu'exige de nous la religion. L'autorité qui a discerné et proscrit les faux Évangiles, a le droit de discerner et de proscrire les faux sens que l'on donne au véritable Évangile. Un livre n'est rien que par le sens qu'il contient. Recevoir des mains de l'Église le livre de l'Évangile, et donner à ce livre des sens que l'Église réprouve, c'est se contredire et suivre effectivement un faux Évangile. Loin de nous donc de déroger à un Évangile qui a été écrit *suivant la tradition*, la tradition orale, la parole non écrite, la prédication évangélique, l'enseignement de l'Église. Cette tradition a précédé l'Écriture, nous l'a donnée; elle l'accompagne et l'expli-

que. Cette tradition remonte jusqu'à ceux *qui ont vu de leurs propres yeux*, et qui ont été les ministres de la parole, c'est-à-dire, non-seulement jusqu'aux apôtres qui ont été instruits par J. C., et sur qui le Saint-Esprit est descendu pour donner force et vertu à leurs instructions, mais encore jusqu'à la sainte Vierge et S. Joseph, témoins irréprochables de ce qui s'est passé à la naissance et dans l'enfance de J. C..... Quelle consolation pour des cœurs catholiques! Que tous les chrétiens ne la partagent-ils avec nous!

5° L'Eglise nous propose pour exemple la docilité qu'ont eue les auteurs anonymes des faux Evangiles. Il est à présumer qu'ils ne se sont pas roidis contre son autorité; au moins nous ne voyons pas qu'ils l'aient troublée par des apologies ou des récriminations, qu'ils aient laissé après eux des défenseurs de leurs livres, et des réfractaires en ce point à ses décisions. Si les hérétiques des siècles suivans n'ont pas eu la même docilité, gardons-nous bien de participer à leur révolte, de lire leurs ouvrages, et de nous soustraire à l'obéissance due à l'Eglise pour grossir le nombre des partisans de l'erreur.

TROISIÈME POINT. — *Il faut méditer l'Évangile avec exactitude.*

C'est après m'être exactement informé de toutes choses dès leur origine, que j'ai jugé à propos de les écrire. Tout bien nous vient de Dieu, sans que nous le méritions; mais nous ne devons pas abuser de cette vérité pour entretenir notre paresse. Si Dieu a voulu que même les auteurs inspirés aient usé d'exactitude et aient apporté tous leurs soins pour se rendre fidèles à l'inspiration, à combien plus forte raison exige-t-il les nôtres, afin que nous puissions profiter de cette inspiration! Exactitude qui doit s'étendre sur nos corps, sur notre esprit et sur notre cœur.

I. Exactitude selon le corps, qui consiste à nous rendre fidèlement exacts chaque jour à la lecture et à la méditation du saint Evangile, même aux dépens de notre repos, de nos affaires, de nos occupations, de nos plaisirs et de nos penchans. S'il nous en coûte, nous en serons abondamment dédommagés.

II. Exactitude selon l'esprit.... L'esprit, ainsi que le corps, a sa paresse, qu'il faut surmonter en s'appliquant sérieusement au sujet de la méditation. L'esprit

a une légèreté inconcevable qu'il faut fixer; les distractions lui viennent de toutes parts : n'en admettons jamais de volontaires, dont Dieu seroit témoin, dont sa majesté seroit offensée, et dont nous serions punis peut-être sur-le-champ par une aridité et un dégoût qui pourroient de là se répandre sur tous nos exercices de piété, et durer ensuite tout le temps de notre vie. L'esprit a un orgueil secret qu'il faut dompter. Il voit avec chagrin qu'il n'est pas toujours maître de lui-même, qu'il ne peut penser à ce qu'il veut, et que mille distractions le font penser à ce qu'il ne veut pas. Dans ce cas, il faut que les distractions involontaires, quelque grand qu'en puisse être le nombre, ne nous fassent jamais abandonner la méditation; qu'elles ne nous causent ni surprise ni dégoût, mais qu'elles nous portent seulement à nous humilier devant Dieu, à reconnoître notre foiblesse, à implorer le secours du Seigneur, et à lui offrir notre peine. La prière la plus interrompue par des distractions involontaires, n'en est que plus méritoire, en cela même qu'elle est plus pénible et plus humble.

III. Notre exactitude à méditer doit surtout captiver notre cœur..... Le cœur a tout à la fois, et la pesanteur du corps, et la légèreté de l'esprit. Comme le corps, il tombe par son propre poids vers la terre; et comme l'esprit, il s'évanouit en mille désirs et affections chimériques. C'est à la méditation à l'élever et à le fixer. L'exactitude ou l'attention que nous devons apporter ici consiste d'abord à nous affectionner au sujet que nous méditons. Tout ce qui se fait dans la méditation se fait pour le cœur, pour le toucher, le mouvoir, l'attendrir, le purifier. Dirigeons vers ce but toutes nos pensées, toutes nos réflexions. Si notre cœur n'est touché, les plus nobles idées de notre esprit nous seroient inutiles. Un seul mot qui pénètre notre cœur vaut mieux que les pensées les plus sublimes qui ne nous touchent d'aucun sentiment..... Cette exactitude consiste encore à faire, dans le cours de la méditation, beaucoup d'actes intérieurs de différentes vertus selon le sujet. Ces actes sont un exercice du cœur, et cet exercice le met en mouvement, l'échauffe peu à peu, et va quelquefois jusqu'à l'embraser de l'amour divin. C'est surtout cet amour que nous devons exciter en nous. L'Évangile est la loi de l'amour; tout y tend à

l'amour : miracles, instructions, mystères, menaces, promesses, tout nous y porte. S. Luc, nous adressant son Évangile, comprend tous les chrétiens sous le nom de *Théophile*, qui veut dire, *qui aime Dieu*. En effet, celui qui n'aime pas Dieu n'est pas chrétien, ou ne l'est que de nom..... Enfin, cette exactitude consiste à retenir de notre méditation quelque trait qui nous touche, quelque sentiment affectueux dont notre cœur puisse saintement s'occuper pendant la journée, et quelque résolution pratique qui nous corrige de quelque défaut, ou nous fasse exercer quelque vertu.

QUATRIÈME POINT. — *Il faut méditer l'Évangile avec confiance.*

Notre confiance et nos desirs doivent être de retirer de la lecture et de la méditation de l'Évangile, le fruit que Dieu veut que nous en recueillions; et ce fruit, c'est la connoissance de la vérité : *afin*, dit S. Luc, *que vous connoissiez la vérité des choses dont on vous a instruit.....* Nous sommes instruits en général de la vie, des mystères, des miracles, des discours de N. S., mais il s'agit d'en acquérir ici :

1° Une connoissance plus exacte.... Nous l'acquerrons en lisant, en méditant de suite, et joignant ensemble la narration des quatre évangélistes. Nous verrons le temps, le lieu, l'occasion, les circonstances de chacun des faits évangéliques. Cet ordre nous les fera mieux comprendre, et nous les fera retenir plus aisément; nous en saisirons plus sûrement les rapports, notre esprit en sera plus éclairé, notre cœur plus touché, et notre piété plus édifiée.

2° Une connoissance plus profonde. On ne peut lire l'Évangile sans l'admirer, lors même qu'on passe rapidement sur les faits, et qu'on n'y apporte qu'une légère attention. Mais lorsque chaque jour on prend un fait ou un discours en particulier, qu'on s'y arrête, qu'on s'y fixe, qu'on se donne le temps de le considérer sous toutes les faces, de le méditer, de se l'appliquer, d'en exprimer, pour ainsi dire, toute la substance, on y découvre des merveilles, on y trouve des goûts, des lumières, des profondeurs qui pénètrent l'âme, la ravissent, et que l'on chercheroit en vain ailleurs; on est obligé d'avouer que tout y est grand, élevé, noble, touchant, inspiré et divin.

3° Une connoissance plus solide et plus ferme... La

foi ne sauroit être chancelante dans celui qui médite chrétiennement l'Évangile de J. C. En effet, en méditant ce livre sacré, on ne peut s'empêcher de s'écrier : Ceci n'est pas d'invention humaine ; ceci ne peut être faux ; ces faits et cette manière de les raconter, ces discours et cette manière de les rapporter, sont au-dessus de l'homme, et ne peuvent avoir que Dieu pour auteur. Qui en effet a jamais écrit avec plus de grandeur et moins d'affectation ? Quel ouvrage enseigna jamais une doctrine plus élevée, et dont le style, le tour, la composition, aient plus de caractères de vérité, de force, de simplicité et d'élevation ? Le surnaturel en est inimitable ; on n'y voit ni art, ni étude, ni passion, et les événemens qui y sont rapportés portent tous un caractère de lumière et de divinité qui annonce et répond à la noblesse et à la majesté de celui qui en est le sujet.

PRIÈRE. Je vous remercie, ô mon Dieu, de toute l'étendue de mon cœur, de m'avoir fait parvenir à la connoissance de votre divin Évangile. Serois-je assez malheureux pour posséder un si grand bien, et le laisser périr entre mes mains, ou ne le posséderois-je qu'à ma honte et pour ma condamnation ? Non, Seigneur, il sera la consolation de mon cœur, la nourriture journalière de mon ame, le soutien de ma vie. O SS. évangelistes, vous que Dieu a choisis pour nous transmettre cette parole de vie, et qui l'avez écrite avec tant de soin, tant de lumière et tant de zèle, obtenez-moi la grâce de la méditer fidèlement, de la graver profondément dans mon cœur, de la pratiquer constamment, afin de vivre avec vous éternellement. Ainsi soit-il.

II^e MÉDITATION.

Apparition de l'ange Gabriel à Zacharie, pour lui annoncer la naissance d'un fils qui sera le précurseur du Messie. Luc. 1, 5-21.

Ce qui précède cette apparition, ce qui l'accompagne, ce qui la suit.

PREMIER POINT. — *Ce qui précède cette apparition.*

AU temps d'Hérode, roi de Judée, il y eut un prêtre nommé Zacharie, de la famille d'Abia ; et sa femme, qui

étoit aussi de la race d'Aaron, se nommoit Elisabeth. Tous deux étoient justes devant Dieu, marchant dans la voie des commandemens et de toutes les ordonnances du Seigneur d'une manière irrépréhensible. Ils n'avoient point d'enfans, parce qu'Elisabeth étoit stérile, et ils étoient tous deux avancés en âge. Mais un jour que Zacharie exerçoit devant Dieu les fonctions du sacerdoce, selon son rang et la coutume établie parmi les prêtres, il lui échut par sort d'offrir l'encens. Il entra donc dans le temple du Seigneur, et le peuple étoit dehors en prières, à l'heure qu'il offroit les parfums. Trois choses se présentent ici à nos considérations.

I. La date de ce fait. Sous le règne d'Hérode, premier roi étranger de l'ancienne portion du royaume de Juda, il y eut un prêtre nommé Zacharie, de la classe d'Abia, la huitième des seize qu'on avoit formées des enfans d'Eléazar, fils aîné d'Aaron, et son premier successeur dans la dignité pontificale.... Quelle preuve de sincérité et de vérité! Un historien qui date avec cette précision, qui nomme les personnes, qui en marque la famille et l'origine, ne veut pas en imposer, et montre en même temps qu'il ne craint pas d'être démenti. Aussi jamais les Juifs des premiers siècles n'ont osé accuser de faux les évangélistes dans les époques qu'ils marquent, et quant aux personnes illustres qu'ils ont soin de nommer.... Si les impies modernes, si ardents à décrier l'Évangile, veulent l'attaquer avec succès, c'est dans cette lice qu'ils doivent s'exercer; car se récrier sans cesse sur les faits miraculeux, ou sur l'incompréhensibilité des mystères, ce n'est qu'une vaine déclamation. Si l'Évangile est faux, qu'ils le prouvent, comme on fait de tout autre livre, en y appliquant les règles d'une juste critique, en y montrant des anachronismes, des erreurs, des contradictions; mais c'est ce que ni les anciens ni les nouveaux ennemis du christianisme n'ont jamais fait et ne feront jamais.... Cette date si simple et si sincère qu'apporte S. Luc, est en même temps l'accomplissement des prophéties. Cet Hérode est le premier roi étranger qu'aient eu les Juifs. Il étoit Philistin de nation, originaire d'Ascalon, mis sur le trône de Juda par l'autorité des empereurs romains. Le sceptre étoit donc sorti de Juda, et on étoit arrivé au temps marqué par le patriarche Jacob pour la venue du Messie. Il étoit également aisé de compter les sep-

tante semaines de Daniel, et de voir que c'étoit le temps où elles alloient finir..... Adorons la providence de Dieu, sa souveraine sagesse, et sa fidélité à garder ses promesses.

II. Considérons le caractère de Zacharie et d'Élisabeth. Ils étoient nobles et tous deux *du sang d'Aaron*, qui depuis plus de quinze cents ans fournissoit des pontifes au sanctuaire et des prêtres aux autels : mais ils vivoient sans orgueil et sans faste.... La noblesse donne du lustre et du crédit à la vertu ; mais, sans la vertu, à quoi sert la noblesse?... *Tous deux étoient justes devant Dieu*, le servant avec un cœur droit et sincère, sans respect humain comme sans hypocrisie ; justes selon la loi, et fidèles observateurs de tous les préceptes qu'elle leur prescrivoit ; justes par rapport au prochain, ne lui donnant ni matière de reproche, ni occasion de scandale. Quoique justes et vertueux, ils étoient affligés, mais ils étoient soumis aux ordres de Dieu ; ils n'avoient point d'enfans, mais ils n'en murmuroient point ; ce n'étoit plus même l'objet de leurs espérances ni le motif de leurs prières ; ils avoient tourné tous leurs vœux vers la naissance du Sauveur..... Qu'heureux sont les mariages dans lesquels, avec l'égalité du sang et le rapport des sentimens, on trouve une vertu aussi solide !

III. Observons la circonstance du lieu et du temps où se fait l'apparition de l'ange à Zacharie. Ce fut dans le temple, au moment de faire brûler l'encens et de réciter les prières ordonnées par le rit ecclésiastique de la nation ; ce fut dans le temps où le peuple prioit dans le vestibule, selon la coutume, et où il attendoit la bénédiction du prêtre à son retour. Quelle circonstance plus heureuse pour obtenir du ciel les faveurs les plus signalées!... Fréquentons les temples, soyons assidus à la prière publique, aux offices de l'Église, et surtout aux heures du sacrifice, où l'on offre à Dieu le vrai parfum, qui est J. C. Quels avantages n'en retirerons-nous pas, surtout si nous y assistons avec le respect extérieur et intérieur que demande ce divin sacrifice ! Mais, si en qualité de prêtres, nous-mêmes devons l'offrir, avec quelle attention et quelle décence n'en devons-nous pas observer l'ordre et les cérémonies ! Avec quel recueillement d'esprit et quelle pureté de cœur, avec quelle ferveur, quel amour et quelle reconnaissance n'en devons-nous pas célébrer l'action !

SECOND POINT. — *Ce qui se passe dans l'apparition.*

Trois objets s'offrent ici à nos regards.

I. L'ange de Dieu. Remarquons d'abord sa présence visible près de l'autel. *Alors l'ange du Seigneur apparut à Zacharie, se tenant debout du côté droit de l'autel des parfums. Zacharie en le voyant fut troublé; et la frayeur le saisit.....* Un million d'anges environnent l'autel de J. C. Si leur présence n'est visible qu'aux yeux de la foi, en devons-nous avoir moins de respect, d'amour et de confiance?... Admironz en second lieu la bonté de cet esprit céleste. *Mais l'ange lui dit : Zacharie, ne vous effrayez pas, votre prière est exaucée, et Elisabeth votre femme enfantera un fils que vous nommerez Jean.....* C'est le propre des bons anges de nous rassurer, et tout ce qu'ils nous inspirent porte à la paix du cœur et à la confiance en Dieu.... Observons ensuite le nom, la dignité, l'emploi et la puissance de l'ange. *Zacharie lui dit : Comment puis-je être assuré de ce que vous me dites, car je suis vieux, et ma femme est avancée en âge? Zacharie montre ici quelque défiance sur l'accomplissement de ce que lui annonce l'envoyé du ciel. Et l'ange lui répondit : Je suis Gabriel, qui suis toujours devant Dieu; j'ai été envoyé pour vous parler et vous annoncer cette bonne nouvelle.....* Ce n'est pas sans raison que l'ange déclare ici son nom. *Gabriel* signifie *force de Dieu*. C'est ce même ange qui révéla et expliqua à Daniel la prophétie des septante semaines, et qui bientôt ira annoncer à Marie la naissance du Sauveur. Le nom de *Gabriel*, en rappelant à Zacharie le souvenir des fameuses prophéties de Daniel, devoit lui faire connoître l'injustice de sa demande, et combien sa défiance le rendoit coupable..... Regardons-nous les bons sentimens et les inspirations que Dieu nous donne comme des envoyés de sa part, et les suivons-nous avec docilité?... L'emploi de Gabriel est de porter les ordres de Dieu, mais sans jamais perdre sa présence : ainsi ceux qui sur la terre sont chargés d'annoncer aux peuples les volontés du Seigneur doivent-ils toujours être unis à Dieu..... Enfin, ce que nous devons remarquer dans l'ange Gabriel, c'est la sévérité qu'il exerce. Après s'être fait connoître à Zacharie, il lui ajouta : *Et dans ce moment vous allez devenir muet, et vous ne pourrez point parler*

jusqu'au jour que ceci arrivera, parce que vous n'avez pas cru à mes paroles, qui s'accompliront en leur temps.....

Pour un mot indiscret, neuf mois de silence! Nous serions bientôt corrigés de nos défauts, si nous les punissions aussi sévèrement..... Quand le Seigneur parle, l'homme doit se taire, écouter, croire et obéir. Sur ce principe, qu'il y a peu de vrais fidèles!....

II. Considérons S. Jean, et reprenons les paroles de l'ange. *Elisabeth votre femme, dit-il à Zacharie, vous donnera un fils que vous appellerez Jean. Il sera pour vous un sujet de joie et de ravissement, et plusieurs se réjouiront de sa naissance, car il sera grand devant le Seigneur. Il ne boira point de vin, ni aucune liqueur qui puisse enivrer, et il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère. Il convertira un grand nombre des enfans d'Israël au Seigneur leur Dieu, et il marchera devant lui avec l'esprit et la vertu d'Elie, afin de réunir les pères avec les enfans, de rappeler les incrédules à la sagesse des justes, et de préparer au Seigneur un peuple parfait....* S. Jean, dit Gabriel, sera grand devant Dieu, non à cause de la noblesse de son extraction, mais par les merveilles que le Seigneur opérera à sa naissance, par les dons du Saint-Esprit qui la précéderont, par l'innocence de sa vie, l'austérité de sa pénitence; enfin par l'ardeur, la pureté, la fermeté, les travaux et les succès de son zèle.... Que l'ange connoissoit bien la vraie grandeur! Il ne connoissoit pas moins le cœur humain. Quoi de plus propre en effet à préparer au Seigneur un peuple parfait, que de représenter aux pécheurs que c'est leur Dieu et leur Sauveur qu'ils abandonnent; aux hérétiques, que c'est l'ancienne loi qu'ils détruisent, et qu'ils dégénèrent de la simplicité et de la droiture de cœur de leurs pères; aux incrédules, que ce sont les premières règles de la prudence la plus commune, dont ils s'écartent dans l'affaire du monde la plus importante, et dans laquelle il n'y a d'autre parti à prendre que celui auquel les invite l'exemple des vrais fidèles.

III. Observons Zacharie. Remarquons d'abord sa crainte. *Il fut troublé, dit l'Evangile, et la frayeur le saisit...* Si un ami de Dieu est effrayé à la vue d'un ange ministre des miséricordes du Seigneur, quel sera l'effroi des pécheurs, lorsqu'ils verront J. C. environné de tous les anges, ministres de ses vengeances?.... Considérons en second lieu sa prière. *Votre prière est exaucée, lui*

dit l'ange..... Il avoit autrefois demandé un fils; mais depuis long-temps il ne demandoit plus que de voir le Messie, qui étoit l'attente de toute la nation, et dont la venue, selon toutes les prophéties, ne devoit pas être éloignée. Sa prière fut exaucée sur l'un et l'autre point, et d'une manière qui surpassa toutes ses espérances. Quand nous nous occupons des intérêts de Dieu, Dieu s'occupe des nôtres. Quand Dieu n'exauce pas nos vœux, ou qu'il diffère de les exaucer, c'est toujours pour notre avantage... Examinons en troisième lieu la faute de Zacharie. D'un côté, elle fut grande, car l'autorité de Dieu est une raison de croire contre toute apparence de raison, et malgré tout obstacle de la nature. D'ailleurs, sa qualité de prêtre exigeoit de lui une docilité plus parfaite et une foi qui pût servir de modèle au peuple. D'un autre côté, cette faute paroissoit excusable; elle ne fut que d'un moment, et c'étoit un moment de trouble et de saisissement. Mais comment excuser en nous des défiances continuelles et entretenues, des doutes affectés et réfléchis, une indocilité ou une incrédulité scandaleuse?... Observons enfin la punition de Zacharie, quand il dit à l'ange : *Comment puis-je être assuré de ce que vous me dites?* Sans doute, il souhaitoit d'avoir un signe, un miracle qui lui confirmât la vérité des choses qu'on lui annonçoit. Ce signe lui fut donné, il devint muet. Tel fut l'effet involontaire de sa demande, qui fut en même temps et le châtimement de sa faute, et le gage assuré des bontés du Seigneur pour lui. Aussi accepta-t-il sa punition avec soumission et reconnaissance... Souvent Dieu nous exauce pour nous punir d'une demande indiscrete; mais ses châtimens dans ce monde sont toujours des faveurs dans l'ordre de sa grâce.

TROISIÈME POINT. — *De ce qui suit l'apparition.*

Trois objets se présentent encore ici à nos considérations.

I. Zacharie. *Cependant le peuple attendoit Zacharie et s'étonnoit de ce qu'il demouroit si long-temps dans le temple. Mais étant sorti, il ne pouvoit leur parler, et ils reconnurent qu'il avoit eu une vision. Il s'expliquoit à eux par signes, et il demeura muet. Après que les jours de son ministère furent accomplis, il s'en retourna en sa maison..... Quelle ferveur! Zacharie ne se dispense pas de*

finir son temps de service, malgré son infirmité et le désir qu'il a de faire part à Elisabeth du bonheur qui leur est promis. Quelle humilité! il ne craint pas de se montrer au peuple, et il subit avec résignation l'humiliation de son état. Quel amour pour la retraite! il ne s'arrête point après que ses fonctions sont finies; il retourne dans sa maison dès que son ministère n'est plus nécessaire. Que de leçons pour nous dans cette conduite!

II. Le peuple mérite notre admiration. Quelle piété! il ne murmure pas de la longueur du sacrifice, et il demeure en prière jusqu'à ce qu'il soit fini. Quelle discrétion! il n'insulte point à la disgrâce du ministre de l'autel. Quelle charité! il ne l'accuse point, il ne le soupçonne pas même d'aucune faute. Quel respect! il croit seulement que Zacharie a eu quelque vision céleste, et l'infirmité qu'il reconnoît en lui ne fait que le lui rendre plus respectable! Ainsi devons-nous respecter les affligés, interpréter tout en bonne part, ne soupçonner jamais le mal dans personne, et beaucoup moins dans les ministres du Seigneur.

III. Considérons Elisabeth. *Quelque temps après, Elisabeth sa femme conçut, et elle se tint cachée pendant six mois, disant : le Seigneur en a usé ainsi à mon égard dans ces jours où il m'a regardée pour me tirer de l'opprobre où j'étois devant les hommes....* Quelle foi dans cette sainte femme! Zacharie l'instruisit sans doute par écrit des miséricordes du Seigneur; aussitôt elle crut, et sa foi fut récompensée. Quelle humilité! ayant conçu suivant la promesse de l'ange, elle ne s'empressa point de se montrer dans le monde et de publier son bonheur. Ainsi les âmes favorisées de Dieu doivent-elles cacher les grâces qu'il leur fait, ou n'en parler que par obéissance ou par nécessité. Quelle reconnaissance! elle ne cessoit de remercier le Seigneur et d'admirer sa providence. Dieu nous afflige et nous console quand il lui plaît, suivant les desseins de sa souveraine sagesse. Pourquoi donc nous inquiéter entre les mains d'un Dieu qui peut tout, qui gouverne tout, et qui nous aime? Remercions-le de tout, et tout ce qu'il fera tournera toujours à notre avantage.

PRIÈRE. Oui, mon Dieu, je vous rendrai grâces en tout temps, mais surtout lorsqu'il vous plaira de m'éprouver! Mille fois trop heureux, si, pour vous posséder,

vous m'accordez de souffrir autant que les pécheurs souffrent sans fruit en vous perdant ! C'est pour me ramener à vous, Seigneur, c'est pour m'épargner des maux éternels, que vous m'affligez dans le temps ; et les biens que vous me refusez dans l'ordre de la nature, votre grâce me les rendra avec usure dans le ciel. Frappez donc, ô justice miséricordieuse de mon Dieu, coupez, tranchez ici-bas, pourvu que vous m'épargniez dans l'éternité. Ainsi soit-il.

III^e MÉDITATION.

L'Annonciation.

1^o L'ange Gabriel est envoyé à Marie ; 2^o cet ange traite avec Marie ; 3^o il se retire d'auprès de Marie : trois circonstances dignes de nos réflexions. *Luc.* 1, 26-38.

PREMIER POINT. — *L'ange Gabriel est envoyé à Marie.*

COMME *Elisabeth étoit dans son sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu, en une ville de Galilée, nommée Nazareth, vers une vierge accordée en mariage à un homme nommé Joseph, de la maison de David, et cette vierge s'appeloit Marie.*

I. Considérons la solennité de cette ambassade. C'est Dieu qui envoie un messenger céleste vers la terre, c'est un ange du premier ordre, c'est Gabriel, la force de Dieu, qui est envoyé, c'est toute la cour céleste qui est attentive à ce grand événement, et qui en attend la réussite. Que ces préparatifs nous pénètrent nous-mêmes d'une religieuse frayeur.

II. Méditons le sujet de cette ambassade. Il s'agit de l'incarnation du Verbe dans le chaste sein d'une vierge ; il s'agit de la réparation du genre humain. Représentons-nous donc ici la très-sainte Trinité, qui, en présence de tous les esprits bienheureux, dit, non comme autrefois, *faisons l'homme à notre ressemblance, mais faisons l'Homme-Dieu, qui réconcilie la terre avec le ciel, qui répare l'homme perdu, qui l'élève jusqu'à nous et le rend digne d'occuper la place dont les anges rebelles se sont rendus indignes. Accomplissons nos oracles, et donnons enfin le Messie depuis si long-*

temps attendu... C'est ainsi que les trois personnes de la sainte Trinité concourent spécialement à l'accomplissement de ce prodige d'amour. Le Père donne aux hommes son Fils, le Verbe consent à son incarnation, et le Saint-Esprit s'offre d'opérer ce grand mystère. Abîmons-nous de respect et de reconnaissance à la vue d'un bienfait si signalé, d'une charité si immense!

III. Examinons le terme de cette ambassade. Ce n'est point aux grandes villes, aux palais des princes, aux filles des rois, revêtues de pourpre, couvertes d'or et de pierreries, que l'ange est envoyé, c'est à Nazareth, petite ville de Galilée; c'est à une jeune vierge, nommée Marie, épouse de Joseph. A la vérité, les deux époux sont de la maison royale de David, mais depuis long-temps leur famille est déchue de sa splendeur, et Marie n'est aux yeux des hommes que l'épouse d'un artisan. C'est cependant vers elle que Dieu députe son ambassadeur, c'est en elle que Dieu veut opérer la plus grande merveille de sa toute-puissance, et pour l'exécuter demande son consentement, comme s'il étoit nécessaire. Ce n'est pas la naissance ni les dons de la nature les plus rares qui attirent les regards de Dieu; le vrai mérite, à ses yeux, est la modestie, l'humilité, l'innocence des mœurs, l'amour de la pureté.... Marie n'est point avertie des desseins de Dieu sur elle, ni prévenue de la céleste ambassade qui s'avance vers elle: comment la recevra-t-elle? comment y répondra-t-elle?... Nos premiers pères, revêtus de l'innocence originelle, étoient chargés de nous la conserver; il ne devoit leur en coûter qu'un acte d'obéissance; c'en fut trop pour eux: à la première attaque du mauvais ange, ils succombèrent. Eve se laissa emporter par la vanité, et Adam par la complaisance. Zacharie, averti, par le même ange qui est aujourd'hui député vers Marie, de la future naissance d'un fils et des grandeurs de ce fils, en fut si troublé et si ébloui, que du trouble il tomba dans l'infidélité et s'attira une punition exemplaire. Or, comment Marie portera-t-elle tout le poids des grandeurs imprévues qu'on va lui annoncer? Elle le fera de manière à ravir d'admiration le ciel et la terre. Soyez à jamais bénie, ô digne mère de Dieu; ô divine réparatrice de tous nos malheurs; ô vraie mère des vivans, notre ressource, notre consolation et notre gloire!

SECOND POINT. — *L'ange traite avec Marie.*

Comparons les sublimes faveurs que l'Esprit céleste annonce à Marie avec la candeur, la noble simplicité, et l'excellence des vertus de cette Vierge sainte, et nous verrons ce que le ciel a de plus grand dans les promesses de l'ange, et ce que la terre peut avoir de plus saint dans les réponses de Marie.

I. L'ange salue Marie, et Marie se trouble. *L'ange, étant entré où elle étoit, lui dit : Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Gabriel pénètre la solitude de Marie; il entre dans le lieu où elle offroit au Seigneur, sans cesse présent dans le sanctuaire de son ame, le sacrifice de ses prières. Là il lui adresse la parole : mais dans ses termes et son salut, quel respect, quels sublimes éloges! il lui donne trois titres d'une incomparable grandeur. Le premier, par rapport à elle-même : *O pleine de grâce, c'est-à-dire, vous êtes de toutes les créatures la plus sainte, vous êtes un trésor de vertus par l'innocence de vos mœurs et la pureté de votre vie.* Le second, par rapport à Dieu : *le Seigneur est avec vous, c'est-à-dire, vous en êtes chérie, protégée, accompagnée; il est en vous, il est avec vous, vous êtes en tout gouvernée par son esprit.* Le troisième, par rapport aux hommes : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, c'est-à-dire, distinguée, élevée au-dessus de toutes les femmes.* Jamais ange avoit-il parlé à une créature en termes si respectueux et si magnifiques? Avec quel respect adressons-nous à Marie ces mêmes paroles!... *Quand Marie eut entendu ce discours, elle se troubla et elle examina en elle-même ce que vouloit dire ce salut.* Marie ne répond que par son silence, mais dans ce silence que de vertus! 1° Quelle humilité! son cœur se refuse entièrement aux louanges qu'on lui donne; elle ne s'en approprie rien, elle n'y prend aucune part, et en renvoie toute la gloire à Dieu. 2° Quelle modestie! les louanges mêmes l'inquiètent, la troublent, l'alarment. 3° Quelle prudence! elle examine quel est ce salut qu'on lui donne, d'où il vient et où il tend; elle se précautionne et se tient sur ses gardes..... Si les éloges d'un ange, qui ne parle que de Dieu, troublent Marie, combien plus devons-nous craindre les louanges des hommes, qui ne roulent le plus souvent

que sur des avantages naturels et dangereux de noblesse ou d'esprit, de talens ou de beauté. Nous devrions alors nous rappeler l'exemple de Marie; mais au contraire, et pour notre malheur, n'opposons-nous pas à ses vertus trois vices contraires? 1^o Un orgueil profond: nous adoptions les louanges, nous croyons les mériter, et l'estime secrète que nous avons de nous-mêmes est encore au-dessus de celle qu'on nous démontre; 2^o une modestie hypocrite: bien loin d'être troublés des louanges, nous nous y complaisons, nous les goûtons, nous nous en repaissons, nous en laissons enivrer notre cœur, et nous ne paroissions rejeter celles qu'on nous donne, que pour nous en attirer de nouvelles; 3^o une imprudence et une sécurité fatale: loin d'entrer en défiance et de nous tenir sur nos gardes, la flatterie captive notre confiance et nous désarme. N'est-ce pas, hélas! par cet artifice que l'esprit d'erreur et l'esprit impur ont séduit une infinité d'ames, et ont triomphé peut-être de nous-mêmes?

II. L'ange révèle à Marie le grand mystère de l'incarnation, et Marie lui propose ses difficultés. L'ange, s'apercevant de son trouble et de son inquiétude, lui dit: *Ne craignez point, Marie; car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous allez concevoir dans votre sein, et vous enfanterez un fils auquel vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, on l'appellera le fils du Très-Haut; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin...* Pour apaiser le trouble de Marie, l'ange l'appelle par son nom, et après lui avoir confirmé ce qu'il lui a déjà dit sur sa dignité présente, il lui annonce sa dignité future: il lui révèle qu'elle doit être la mère du Messie, qu'elle aura pour fils le Fils du Très-Haut, que ce Fils régnera, et que son règne n'aura jamais de fin... Marie, ô Marie! que de grandeurs pour vous! que de grâces pour les hommes! quelle gloire pour votre divin Fils! quel bonheur pour l'univers! Hâtez-vous, ô Marie! volez au faite des grandeurs où votre Dieu vous appelle! Mais non: elle balancé, elle hésite, et son consentement n'est pas encore donné. Marie est unie à Dieu; elle aime Dieu et n'aime que Dieu; elle est pure, elle est vierge, elle ne veut point cesser de l'être, parce qu'elle sait que cet état plaît à Dieu, qui est la sainteté même; et on lui parle de de-

venir mère ! Elle ne veut pas donner son consentement à ce qu'on lui annonce, qu'elle ne sache si toutes ces grandeurs s'allieront avec la virginité dont elle fait profession, et qu'elle sait être si agréable au Seigneur. Alors Marie dit à l'ange : *Comment cela se fera-t-il ; car je ne connois point d'homme ?* Je suis vierge, et Dieu m'inspire de l'être toujours... De tous les sentimens dont la grande ame de Marie fut alors occupée, un seul lui échappe, et il doit servir de témoignage authentique à son extrême amour pour la pureté. Voilà la première parole que tant de grandeurs annoncées ont tirée de la bouche de Marie, parole qui a retenti dans tout l'univers, qui a formé et formera jusqu'à la fin des siècles une infinité d'épouses à J. C., et qui a mérité à Marie le glorieux titre de reine des vierges... O Vierge sainte, ô mère de pureté ! que les dispositions de votre cœur sont conformes aux desseins de Dieu sur vous, et que vous vous montrez digne d'être tout ce que l'ange de Dieu vous annonce : que l'obstacle que vous y opposez est lui-même un puissant attrait, et pour l'époux céleste qui vous est destiné, et pour le divin Fils qui vous est annoncé !

III. L'ange explique le mystère ineffable, et Marie acquiesce. Une inquiétude fondée sur la plus scrupuleuse vertu, et qui, sans altérer la simplicité de la foi, vouloit ménager l'intégrité de l'innocence, méritoit un éclaircissement. La foi n'anéantit pas la raison en la soumettant ; elle n'interdit pas au fidèle le désir de connoître et d'être instruit : voilà la situation de Marie. Il n'y a dans sa demande ni défiance ni doute. Pour croire, elle ne demande pas, comme Zacharie, un signe, une preuve qui entraîne, captive son esprit : disposée à tout croire, elle demande seulement d'être instruite. Ses paroles portent le caractère d'une raison sage, d'une ame pieuse, d'un cœur pur, et en même temps d'un esprit attentif à profiter des lumières de l'ange, et prêt à entrer dans les desseins de Dieu. Aussi Gabriel se fait-il un devoir, 1^o de lui expliquer, dans le dernier détail, la manière dont doit s'opérer ce grand mystère. *Le Saint-Esprit*, lui dit-il, *viendra en vous d'en haut, et la vertu du Très-Haut se répandra sur vous comme une ombre, et c'est pour cela que le saint enfant qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu....* O mystère adorable ! Esprit sanctificateur, descendez aujour-

d'hui dans mon ame, et, par la divine opération de votre grâce, formez J. C. dans mon cœur! 2^o L'ange révèle à Marie ce qui est arrivé à sainte Élisabeth. Rien ne doit être ignoré de l'humble, pure et docile Marie; ainsi Dieu récompense-t-il les âmes soumises et fidèles. *Et voilà*, lui dit Gabriel, *qu'Élisabeth, votre cousine, a conçu un fils dans sa vieillesse, et celle qu'on appelle stérile est à présent dans son sixième mois.* Marie n'étoit pas dans le doute; elle n'avoit pas besoin d'être affermie par l'exemple de ce prodige tout récent de la conception du saint Précurseur; mais l'ange vouloit la combler d'une double joie, et ajoutant à un miracle le récit d'un autre miracle, il vouloit lui apprendre que, soit qu'une femme conçoive en sa vieillesse, ou qu'une vierge ait un fils sans perdre sa virginité, l'un n'est pas plus difficile que l'autre à celui qui peut tout dans le ciel et sur la terre. Aussi, 5^o ajouta-t-il, *car rien n'est impossible à Dieu.* C'est sans doute pour nous bien plus que pour Marie que Gabriel s'exprime ainsi, voulant nous faire connoître que tout ce mystère, ainsi que tous les mystères de l'Homme-Dieu, sont fondés sur la toute-puissance de celui qui de rien a créé toutes choses. Par conséquent, loin de nous tous les frivoles raisonnemens de l'esprit humain. *Rien n'est impossible à Dieu*; voilà la réponse à toutes les objections des impies contre la religion, et à toutes les difficultés qui pourroient se présenter à notre esprit pour troubler notre foi. Je crois donc, ô mon Dieu, je crois d'une foi ferme et inébranlable tout ce que vous avez révélé à votre sainte Église, *parce que rien ne vous est impossible*, et que je suis hors d'état de concevoir les merveilles que vous pouvez opérer. Je le crois, parce que vous l'avez dit; je ne raisonne pas, *car rien n'est impossible à Dieu...* Après ces éclaircissemens, Marie donne son consentement en deux mots, où brillent la foi la plus vive, l'humilité la plus profonde, l'amour le plus tendre, l'obéissance la plus soumise, l'acquiescement le plus simple, le désir le plus ardent de coopérer aux desseins de Dieu, l'abandon enfin le plus parfait à sa divine volonté. Marie dit alors: *Voilà la Servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* O paroles admirables de Marie, qui ont fait le bonheur des hommes, consommé le mystère de l'incarnation, accompli les prophéties, et réparé la désobéissance de

nos premiers pères ; paroles que l'Église, par reconnaissance, met trois fois par jour dans la bouche de ses enfans ; paroles qu'on ne sauroit trop répéter, trop méditer, assez admirer ! Disons-les sans y manquer, pour entretenir en nous l'amour de Jésus, l'auteur de notre salut, et l'amour de Marie qui y a eu tant de part.

TROISIÈME POINT. — *L'ange se retire d'auprès de Marie.*

Et l'ange se retira d'auprès d'elle. Alors s'opéra l'ineffable mystère de l'incarnation du Verbe : c'est aux ames pures à le contempler dans le silence.

I. Du côté de Dieu. Dieu le Père nous donne son Fils, qui, dans ce moment, se fait homme au chaste sein de Marie, par l'opération du Saint-Esprit. Les trois personnes de la sainte Trinité avec Marie, voilà les seuls témoins d'un mystère trop pur et trop sublime, pour y admettre même la présence d'un ange ; voilà le chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu, la fin et la perfection de tous ses ouvrages, par lequel sa bonté infinie se communique de la manière la plus noble, la plus intime, la plus parfaite et la plus digne de lui.

II. Du côté de J. C. Dans ce moment, le Fils de Dieu est homme ; un homme est le Fils de Dieu ; le même est Dieu et homme, Dieu éternel, éternellement engendré, existant dans le sein de son Père, et enfant caché dans le sein de sa mère. Ce moment si long-temps prédit est enfin arrivé ; de ce moment, les hommes ont un Sauveur, homme comme eux, qui s'offre pour eux à accomplir toutes les volontés de Dieu son Père, à subir l'arrêt de mort porté contre le premier homme et tous ses descendans ; de ce moment, la terre rend à Dieu un hommage digne de lui, égal à lui, et qu'il ne peut refuser. Le Messie promis aux hommes est déjà conçu dans le chaste sein de Marie ; et quel est-il, ce divin Messie, que sera-t-il ? *Il est le Fils du Très-Haut* ; en cette qualité, il aura tout pouvoir au ciel et sur la terre ; il sera appelé *Jésus*, qui signifie Sauveur. Il remplit déjà et achevera de remplir toute l'étendue de ce grand nom. Il aura *le trône de David son père*, et ce trône céleste dont celui de David n'étoit que la figure. *Il règnera sur la maison de Jacob*, sur les vrais Israélites, héritiers de la foi d'Abraham ; il règnera sur leurs cœurs par sa grâce pendant cette vie, et il règnera avec eux

dans la gloire après leur mort, *et son règne n'aura jamais de fin.*

III. Du côté de Marie. Dès que l'ange l'eut quittée, ce qu'il lui avoit dit s'exécuta en elle. Du plus pur sang de cette Vierge immaculée, le saint-Esprit forma un corps qu'il anima d'une ame très-parfaite, et au même instant le Verbe de Dieu s'unit substantiellement et en unité de personne à ce corps et à cette ame. Alors Marie, de servante du Seigneur, en devint la mère; véritablement mère de Dieu, puisque l'enfant qu'elle porte, formé de son sang dans ses chastes entrailles, est véritablement Dieu... O heureuse obéissance qui a eu la force de faire descendre dans le sein de Marie le créateur tout-puissant du ciel et de la terre!

PRIÈRE. O Roi, seul digne de tous nos respects et de tout notre amour, c'est à vous seul que je veux m'attacher, vous seul que je veux servir! O aimable Sauveur, le honneur des hommes, l'attente des nations, notre rédempteur et notre maître, vous voilà enfin; vous êtes, vous existez au milieu de nous. Recevez mes premiers hommages; permettez-moi d'étudier toutes vos démarches, de suivre tous vos pas sur la terre, et de contempler les merveilles qui vont signaler tous les instans de votre vie mortelle. O mère de Dieu, ô notre mère, ô reine des hommes et des anges, de quelles lumières votre entendement fut-il éclairé, de quels sentimens votre cœur fut-il pénétré, de quelles faveurs votre ame fut-elle inondée dans ce moment adorable de l'incarnation du Verbe! Ce bonheur ineffable, ce rang auguste, qui, en vous approchant de si près, en vous unissant si intimement à Dieu, vous éleva au-dessus de toutes les pures créatures, a été accordé à votre humilité, à votre pureté, à votre foi, à votre soumission. O modèle admirable, que je suis éloigné de vos vertus! obtenez-les moi de celui qui s'incarne dans votre sein pour notre sanctification. Faites qu'après avoir préparé mon cœur par sa grâce et par son amour, il s'y forme lui-même par son esprit, afin que je ne vive plus que de lui, en lui et pour lui; que ce ne soit plus moi qui vive, mais que ce soit lui qui vive en moi. Ainsi soit-il.

IV^e MÉDITATION.*Marie visite Élisabeth.*

1^o Le départ de Marie; 2^o son arrivée auprès d'Élisabeth; 3^o le séjour qu'elle y fait, et son retour à Nazareth. *Luc.* 1, 39-56.

PREMIER POINT. — *Le départ de Marie.*

EN ce temps-là même, Marie partit et s'en alla en diligence au pays des montagnes dans une ville de Juda. Considérons, 1^o les motifs qui déterminent Marie à faire ce voyage; 2^o les vertus qu'elle pratique en le faisant.

I. Trois motifs déterminent Marie à faire ce voyage, d'abord la fidélité à l'inspiration divine. Marie ne va point voir Élisabeth pour s'assurer de ce que l'ange lui a dit : sa foi est parfaite; ce n'est point non plus dans l'intention de faire part à sa parente du mystère qui s'est opéré en elle : elle le cache à son époux même, à qui tant de raisons l'obligent, ce semble, de le découvrir; mais attentive et docile aux mouvemens de l'Esprit saint qui la conduit en tout, elle suit simplement l'impression qui la porte à aller voir Élisabeth, et juge que le Seigneur a en cela ses desseins. Il les avoit en effet; il vouloit sanctifier le Précurseur, manifester la gloire et la puissance de son Fils dès les premiers momens de sa conception, et remplissant les deux mères d'une nouvelle abondance de grâces, leur faire goûter les plus douces consolations... Dans les bons mouvemens que Dieu nous inspire, il a souvent des desseins particuliers pour la manifestation de sa gloire, pour l'avantage du prochain, pour notre perfection et notre consolation. Combien notre dissipation ou notre résistance, en nous rendant coupables, ne nous fait-elle pas perdre d'avantages précieux!

2^o L'amitié est un motif qui détermine le voyage de Marie. Marie et Élisabeth étoient parentes; toutes deux sont devenues mères par un miracle, quoique d'un ordre bien différent; toutes deux portent dans leur sein, l'une le Messie, l'autre le Précurseur. Quels nœuds plus doux pouvoient former entre ces deux heureuses mères une tendre union! Les saints ne sont pas in-

sensibles aux charmes d'une amitié fondée sur la vertu, sur la ressemblance des grâces reçues, et sur la conformité de la vocation et du ministère; ils sont au contraire plus capables d'en goûter les douceurs, et plus exacts à en remplir les devoirs.

5^o La charité engage Marie à faire cette visite. Elisabeth étoit âgée et avancée dans sa grossesse; dans cet état, et dans la situation où étoit son mari, elle avoit besoin auprès d'elle d'une personne de confiance qui pût l'aider et la consoler; et c'est dans ce dessein que Marie entreprend son voyage. Jusquelà, l'amour de Dieu, l'esprit de l'humilité, l'assiduité à la prière, l'avoient retenue dans sa maison, mais la charité pour le prochain l'en fait sortir : elle seule la guide, l'anime, et non cet amour de la dissipation et du plaisir, cette envie de voir et d'être vue, cette curiosité ou cette ostentation qui sont si souvent, pour ne rien dire de plus, les motifs des visites que nous faisons.

II. Marie part; mais que de vertus ne pratique-t-elle pas dans son voyage!

1^o Une humilité profonde que rien n'ébranle, et qui ne lui permet aucun retour sur elle-même, sur l'éminence de sa dignité, sur l'infinie différence qui se trouve entre le fils qu'elle porte et celui que porte Elisabeth. Le changement arrivé dans sa personne n'en apporte pas à la simplicité de sa conduite. La servante du Seigneur ne connoît pas ces lois bizarres que la bienséance et la dignité ont établies, que la vanité du monde fait observer avec tant d'exactitude, que la jalousie des hommes a rendues indispensables; elle ignore ces délicatesses sur le rang, ces droits que l'amour-propre a imaginés, introduits, et qu'il exige avec tant de sévérité. Loin d'elle cet orgueil qui nous empêche si souvent de remplir nos devoirs à l'égard du prochain.

2^o Marie montre un courage héroïque que rien ne rebute, ni la rigueur du voyage, ni la difficulté des chemins; sa situation, sa jeunesse, la délicatesse de son sexe, ne sont point pour elle des motifs de se dispenser d'accomplir l'œuvre de Dieu, et de voler où le devoir l'appelle... La charité, lorsqu'elle est dans un cœur, le porte à rendre au prochain tous les services dont il est capable, à ne point ménager ses peines, ces soins, et surtout à joindre aux bons offices et aux démarches

que demande l'amitié, les vues nobles et élevées de la foi et de la religion.

5° Marie apporte dans son voyage une diligence admirable, que rien ne retarde. Ni la curiosité ne peut la détourner, ni la fatigue ne peut lui faire prendre de repos; rien ne peut modérer sa ferveur, son activité... Quand il s'agit de notre plaisir, de notre satisfaction, nous ne trouvons rien de difficile, nous nous y portons avec empressement et ardeur; mais s'agit-il de faire le bien, que de difficultés, quelle foiblesse, quel découragement, quelle lenteur! Réformons-nous sur l'exemple de Marie.

SECOND POINT. — *L'arrivée de Marie auprès d'Élisabeth.*

Observons 1° le salut que Marie fait à Elisabeth, et les effets qu'il produit; 2° la réponse que fait Elisabeth au salut de Marie, et les glorieux titres qu'elle lui donne.

I. *Marie étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth....* Ceux qui sont plus favorisés du Seigneur sont toujours plus prompts à prévenir le prochain. Marie va au-devant de sa cousine; l'ange l'a prévenue, elle prévient Elisabeth. La vraie charité vole au-devant de tout le monde, et n'exige rien. Si celle de Dieu ne nous avoit prévenus, et ne nous prévenoit tous les jours, l'aurions-nous jamais connue? penserions-nous à lui rendre nos hommages? *Or il arriva qu'au moment où Elisabeth entendit le salut de Marie, son enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie du Saint-Esprit.* L'Évangile ne nous dit pas en quels termes se fit ce salut; mais il nous apprend les merveilleux effets qu'il produisit, 1° sur S. Jean. Dès que Marie eut fait entendre sa voix à Elisabeth, par le plus grand de tous les miracles et la faveur la plus singulière, Jésus, du sein de sa mère, agit sur S. Jean. Il sanctifie son ame, selon la promesse de l'ange à Zacharie; il se fait connoître à lui, et lui fait connoître le ministère de Précurseur auquel il est destiné, il le lui fait même déjà exercer, ce ministère, par l'organe d'Élisabeth; enfin il le remplit d'une joie céleste qui le fait tressaillir.... Ainsi la présence de J. C. dans l'auguste sacrement de nos autels opère-t-elle les plus admirables effets sur les vrais fidèles; mais ils ne reçoivent plus ou moins de force et de grâce, que selon qu'ils sont plus ou moins préparés. 2° Le salut de Marie opère un effet miraculeux

leux sur Elisabeth. Cette sainte femme, remplie de l'Esprit de Dieu et éclairée d'en haut, connoît et annonce les sublimes mystères accomplis dans Marie, l'incarnation du Verbe et la maternité divine. Interprète des sentimens du fils qu'elle porte dans son sein, elle fait pour lui l'office de précurseur, et célèbre les grandeurs de Jésus et de sa mère..... Des grâces si extraordinaires attachées à la visite de Marie nous apprennent, et ce que nous devons attendre du ciel par sa médiation, et comment nous devons la louer et la prier. La première grâce que le Verbe incarné ait communiquée aux hommes, et le premier miracle qu'il a opéré, il l'a fait du sein et à la voix de Marie..... O mère de grâce, que votre voix est puissante ! faites-la entendre à mon cœur, ou du moins faites-la entendre à votre Fils en ma faveur ? O divine mère, comment vous louer et vous célébrer dignement ? Je vais l'apprendre de la bouche de sainte Elisabeth.

II. *Elisabeth, remplie de l'Esprit saint, et élevant la voix, s'écria : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Eh ! d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne me visiter ? car votre voix n'a pas plutôt frappé mes oreilles, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Que vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce que ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera accompli !* Considérons les éloges et les titres que donne Elisabeth à Marie.

1^o Elle l'appelle *bénie entre toutes les femmes*. L'ange lui avoit déjà donné ce titre, et Elisabeth ajoute, *et le fruit de vos entrailles est béni*, comme si elle lui eût dit : ô Vierge sainte, quel genre de grâces pourroit vous manquer, à vous qui portez dans votre sein le fruit, l'auteur et la source de toute bénédiction?..... Ce même éloge de Marie, l'Eglise le répète sans cesse dans la Salutation angélique. La récitons-nous dans l'esprit d'Elisabeth?... Comment l'hérésie oseroit-elle blâmer les honneurs que nous rendons à Marie ? Ne sont-ils pas inspirés par le Saint-Esprit, et peuvent-ils être séparés de ce que nous devons au Fils ?

2^o Elisabeth continue : *D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne me visiter ?* Que la présence de J. C. et la vertu de Marie répandent de grandes vérités et de grandes lumières dans l'esprit

et dans le cœur d'Elisabeth ! Elle paroît pénétrée des mêmes sentimens de modestie et d'humilité, dont Marie fut si abondamment prévenue. La sainte Vierge a pris la qualité de servante du Seigneur, lors même qu'elle en devint la mère ; Elisabeth reconnoît la grandeur du fils de Marie, et l'appelle son Seigneur, lors même qu'il la prévient. Avons-nous pour J. C., lorsqu'il nous visite, les mêmes sentimens ? Sa divine présence et sa grâce dans le sacrement adorable de son corps et de son sang impriment-elles dans nous les mêmes transports et la même joie ? Si nous ayons la foi et la piété, l'humilité et la reconnoissance d'Elisabeth, avec quel mouvement exprimerions-nous alors notre admiration, notre respect et notre amour, et nous écrierions-nous : *D'où me vient ce bonheur que mon Seigneur et mon Dieu daigne venir à moi ?*

5^o Elisabeth dit à Marie : *Que vous êtes bienheureuse d'avoir cru !* Elle ne félicite Marie que sur les dons précieux de la grâce et de la foi qu'elle a reçus du ciel, et en effet y a-t-il d'autre vrai et solide bonheur ? Tous les jours, dans le monde, on appelle heureuse une fille qui a trouvé un établissement considérable ; on y plaint une autre qu'une foi vive et généreuse fait renoncer aux plus grandes espérances du siècle, pour s'assurer, par la retraite, les récompenses promises aux disciples de J. C. ; n'est-ce pas cependant à cette vierge chrétienne qu'il faudroit dire : *Vous êtes heureuse d'avoir cru aux promesses du Sauveur ; vous en verrez l'accomplissement entier dans le centuple que vous recevrez dès ici-bas, et dans le ciel qui vous est destiné.*

TROISIÈME POINT. — *Le séjour de Marie auprès d'Élisabeth, et son retour à Nazareth (1).*

Marie demeura environ trois mois avec Elisabeth, puis elle s'en retourna dans sa maison. Considérons, 1^o les avantages que procura sa demeure chez Zacharie ; 2^o les motifs de son retour à Nazareth, avant les couches d'Elisabeth.

I. Sous les apparences des services ordinaires, quels avantages ne procura pas la présence de Marie à la maison de Zacharie ! Si son premier abord, si ses pre-

(1) Nous réservons le Cantique de Marie pour la Méditation suivante.

mières paroles y opérèrent tant de merveilles, quelle abondance de grâces, de consolations, de bénédictions, n'y produisit pas sa demeure pendant près de trois mois! Elle portoit dans son cœur et dans son sein les dons les plus excellens, dans son cœur la plénitude de la grâce, dans son sein J. C. qui en est l'auteur et la source. O heureuse maison, qui fut trouvée digne de posséder si long-temps un si grand bien!... Cet avantage précieux se communiqua à tous ceux qui fréquentoient la maison de Zacharie. Quoiqu'ils ignorassent le mystère d'un Dieu fait homme dans le sein de Marie, pouvoient-ils voir cette vierge incomparable, lui parler, l'entendre, sans être pénétrés de respect pour elle, et remplis d'amour pour Dieu?

II. Observons les motifs qu'eut Marie de retourner à Nazareth avant les couches de sa parente. Elisabeth étoit dans son sixième mois, lorsque Marie arriva chez elle. Elle étoit donc près de son terme, lorsque cette Vierge sainte, toujours attentive et fidèle à l'impression de l'Esprit saint, retourna à Nazareth. Si elle n'attendit pas la naissance de S. Jean (ainsi que plusieurs interprètes le disent, et que l'Évangile lui-même semble l'insinuer), on en peut considérer trois raisons prises, 1^o du côté de Marie : l'éminence de sa pureté. Quelque sainte que fût Elisabeth, et quelque saint que fût le fruit qu'elle portoit, elle n'étoit pas, comme Marie, exceptée de la loi qui condamnoit les femmes aux douleurs et aux suites de l'enfantement : il ne convenoit donc pas à la Vierge, mère de Dieu, de se trouver aux couches de sa parente. L'état de virginité exige des bienséances qu'on ne peut violer sans scandale pour le prochain, et souvent sans péril pour soi-même. 2^o Du côté d'Elisabeth : l'embarras de sa situation. Dans l'état où elle alloit se trouver, elle avoit besoin des secours de toute sa maison. Les attentions qu'on avoit sans doute pour Marie, et qu'on lui devoit, auroient augmenté l'embarras, et la charité est attentive à ne pas se rendre importune. 3^o Du côté de S. Jean : la gloire de sa naissance, les merveilles qui alloient s'y opérer, devoient attirer sur lui tous les regards et le rendre l'objet de l'admiration du peuple ; ce qui n'auroit pu se faire, du moins avec décence, en présence de celui dont il tiroit toute sa grandeur. J. C. se retire pour laisser à son Précurseur toute la gloire de ce jour ; le temps

viendra où le Précurseur à son tour se retirera pour laisser la gloire à son maître..... Que la raison, la prudence et la volonté de Dieu règlent toujours nos démarches, et chaque chose aura son temps. La Providence dispose tout avec sagesse; c'est à nous, à l'exemple de Marie, de seconder ses vues, et de ne pas troubler l'économie sage de ses desseins par l'impétuosité ou la vivacité des nôtres.... Apprenons encore de cette Vierge sainte, qui, dès qu'Elisabeth n'a plus besoin de son ministère, se hâte de revenir dans sa retraite qui étoit son centre; apprenons à n'employer dans nos visites que le temps nécessaire, et à ne pas multiplier à l'infini des nécessités imaginaires; apprenons encore à n'y porter qu'un esprit de piété et selon Dieu. Si les dispositions de ceux que nous visitons ne nous permettent pas toujours de tenir des discours édifiants, suppléons-y par la modestie de notre extérieur, par la modération de nos sentimens, par un certain maintien de décence, ou plutôt de charité, qui fait souvent plus d'effet sur l'esprit des autres que les discours les plus pieux.

PRIÈRE. Répandez-la donc en moi, ô mon Dieu, cette charité vive et ardente; embrasez-moi de ce feu sacré dont vous avez rempli le cœur de Marie, et par elle celui d'Elisabeth, afin que je ne m'applique plus désormais qu'à tout ce qui peut procurer votre gloire, mon salut et celui de mes frères. Soyez seul la fin de mes liaisons, le nœud de mes amitiés, le but de mes visites, l'objet de mes conversations. Que votre esprit en soit le principe, votre grâce le lien, et votre amour le fruit. O sainte mère de mon Sauveur, obtenez-nous cet esprit de sainteté et d'édification que vous répandîtes si abondamment dans la visite que vous fîtes à Elisabeth: qu'elle serve de modèle à toutes les visites que nous faisons, qui, bien loin d'être, ainsi que nous l'apprend votre exemple, des actes et des témoignages de charité, des moyens d'entretenir et d'augmenter l'union de nos cœurs, des occasions propres à édifier le prochain ou à en recevoir de l'édification, ne sont au contraire, et le plus souvent, qu'un commerce d'immortification et de vanité, de dissipations et de mondanités, de vices et de passions reçues et communiquées. Récompensez, ô divine Marie, des effets de votre puissante protection, notre fidélité à vous imiter désormais. Ainsi soit-il,

V^e MÉDITATION.*Cantique de Marie.*

Elisabeth, inspirée du Saint-Esprit, ayant parlé à Marie, cette vierge sainte, remplie du même esprit, lui répondit par ce magnifique Cantique que l'Eglise récite tous les jours, et qui est le premier du nouveau Testament. Marie y loue Dieu, 1^o de ce qu'il a fait en elle; 2^o de ce qu'il a fait contre les oppresseurs de son peuple; 3^o de ce qu'il a fait en faveur de son Eglise. *Luc.* II, 46-55.

PREMIER POINT. — *Marie loue Dieu de ce qu'il a fait en elle.*

MON ame, s'écrie-t-elle, glorifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante. Désormais tous les siècles me nommeront bienheureuse, parce que le Seigneur a fait en moi les plus grandes choses. Son nom est saint, et sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent. Ces premières paroles du Cantique de Marie renferment :

I. Les sentimens de sa reconnoissance. Mon esprit, dit-elle, est ravi d'admiration, mon cœur est transporté d'amour; je ne suis plus à moi, le Seigneur remplit toute la puissance de mon ame. Qu'il est grand, ce Dieu de bonté! il m'a comblée de faveurs que ma bouche ne peut assez exalter, parce que mon cœur n'en peut comprendre toute la félicité. J'étois la plus ignorée et la plus petite de ses servantes, et il a daigné jeter sur moi un de ses regards..... Quelle reconnoissance! quel amour! Ainsi s'exprime l'ame véritablement humble, fidèle aux grâces de son Dieu, et toujours pénétrée de ses miséricordes : soit qu'elle en parle à Dieu même, soit qu'elle s'en entretienne avec le prochain, ce ne sont que transports, que sentimens d'amour; et tel est l'esprit qui anime Marie. Son ame, comme abîmée dans la puissance et la bonté de son Dieu, en reconnoît les dons, en adore les miséricordes, en publie les faveurs, mais, toute absorbée qu'elle est dans la joie, ce n'est pas en elle-même ni pour elle-même qu'elle se réjouit; c'est en Dieu, l'unique auteur de son salut. Loïn de se glorifier de ses propres mérites, elle ne voit en elle qu'abjection, que néant. Les bontés de Dieu ne font que la

rendre encore plus humble... Tâchons de former en nous ces sentimens, et d'entrer dans ces dispositions. Contre le faux éclat et l'illusion des grandeurs humaines, disons-nous à nous-mêmes : O mon ame, ne connois de grand que le Seigneur, n'admire que lui ; tout doit être rapporté à sa gloire. Contre l'amorce des plaisirs, disons-nous : Il n'y a de solide joie, de plaisirs purs et durables qu'en Dieu ; mon esprit n'en connoitra, mon cœur n'en désirera point d'autres. Contre le poison de la louange ou les retours de l'amour-propre, reutrons dans notre néant, et rappelons à notre cœur, ce que ne pouvoit pas Marie, le souvenir humiliant de nos péchés.

II. Les paroles de Marie renferment une prophétie... Me voilà, dit-elle, devenue un objet d'étonnement pour tous les siècles, d'âge en âge mon nom sera exalté parmi les hommes. Je ne serai connue parmi eux que comme la plus heureuse des femmes..... Si Marie n'eût été inspirée d'en haut, eût-elle pu jamais assurer que tous les siècles la connoïtroient, penseroient à elle, s'en occuperoient, et la nommeroient bienheureuse ? Cependant nous en voyons l'accomplissement littéral. Joignons donc notre voix à celle de l'Eglise, à celle de tous les siècles ; et, pénétrés des vertus, des grandeurs et du bonheur de cette Vierge sainte, contribuons, autant qu'il sera en nous, à sa gloire.

III. Les paroles de Marie renferment un éloge parfait des attributs de Dieu. Elisabeth lui avoit dit : Vous êtes heureuse d'avoir cru aux paroles de l'ange, voulant dire que sa foi étoit la cause de son bonheur ; Marie ajoute à cette vérité, en disant : Mon bonheur est grand, je l'avoue, mais je le dois à une grâce purement gratuite du Seigneur. Son seul bon plaisir est la source de ma gloire et des faveurs dont il lui a plu de me prévenir. Il m'a choisie par un mouvement de sa bonté, voilà ce qui fait toute ma grandeur ; voilà ce qui me pénètre et me ravit d'amour. Oui, c'est le souverain maître, dont le nom est saint, et la puissance sans bornes, qui a fait en moi de si grandes choses. Sa miséricorde est infinie. Ah ! si les hommes ne cessoient point de l'adorer et de le craindre, ils verroient sa magnificence passer des pères aux enfans, et s'étendre de génération en génération..... Ici, Marie loue particulièrement les trois attributs qui caractérisent toutes les

œuvres du Seigneur, et elle nous apprend que tous les mystères, et l'Évangile lui-même, sont fondés sur la puissance, la sainteté et la miséricorde de Dieu. Peut-il être un plus grand motif de foi pour une âme droite? Mais l'esprit superbe rejette les mystères de puissance qu'il ne peut comprendre, le cœur corrompu résiste aux mystères de sainteté qu'il ne peut goûter, et l'homme pécheur abuse des mystères de miséricorde qu'il étend ou restreint au gré de ses passions..... Evitons des malheurs si redoutables : remercions Dieu de ce qu'il a fait en Marie ; reconnoissons, avec les paroles de Marie même, ce qu'il fait en nous toutes les fois qu'il y descend par la communion, qui est le sacrement ineffable de sa puissance, de sa sainteté et de sa miséricorde.

SECOND POINT. — *Marie loue Dieu de ce qu'il a fait contre les oppresseurs de son peuple.*

Il a déployé, dit-elle, la force de son bras ; il a dissipé les desseins que les orgueilleux formoient dans leur cœur ; il a renversé les potentats de leurs trônes, et il a élevé ceux qui étoient dans l'humiliation ; il a comblé de biens ceux qui étoient dans la disette ; et les riches, il les a renvoyés dénués de tout.

I. Marie rappelle ici le passé. Dieu, semble-t-elle dire, a dissipé dans tous les temps les entreprises que les méchants ont formées contre son peuple : ainsi l'ont éprouvé les Sennacherib, les Holopherne, les Antiochus ; mais il n'a jamais fait sentir la puissance de son bras redoutable avec plus d'éclat qu'au temps de Pharaon, ce premier persécuteur d'Israël ; il l'a renversé de son trône, précipité avec toute son armée dans les abîmes de la mer. Les Hébreux, au contraire, méprisés, foulés aux pieds, sans armes, sans défense, sans ressource, et dénués de tout secours, sont sortis de l'esclavage, glorieux et vainqueurs. Le souverain maître de tous les biens a dépouillé leurs riches oppresseurs ; et ces pauvres, qui manquoient du nécessaire, se sont trouvés enrichis des dépouilles et des trésors de l'Égypte. La force des tyrans a été confondue, et la foiblesse d'Israël a triomphé..... Admirons avec Marie cette grandeur suprême. Qui de nous ne mettra sa confiance en celui qui peut, avec tant de facilité, abattre l'orgueilleux, et se plaît, avec tant de bonté, à élever l'humble de cœur ?

II. Marie prophétise l'avenir. Ce qu'elle rapporte de Pharaon en particulier est encore dans sa bouche une prophétie de ce qui devoit arriver, soit aux Juifs, qui, après avoir fait attacher à une croix le Dieu de l'humilité qui combattoit leur orgueil, ont vu, dans leur honteuse dispersion, s'écrrouler la vanité de leurs projets; soit aux nations infidèles, qui, s'étant élevées avec fureur contre J. C. et sa religion, ont vu s'anéantir les orgueilleux desirs de leurs cœurs, ou sont devenues l'héritage et la conquête de ce même J. C., qui a étendu son empire dans toutes les contrées de l'univers. Le christianisme a souffert, de la part des tyrans, une persécution bien plus étendue, plus longue et plus sanglante que les enfans d'Israël ne l'éprouvèrent en Egypte : mais ces tyrans ont-ils eu un meilleur sort que Pharaon? et sous la protection du même Dieu, les chrétiens n'ont-ils pas triomphé d'une manière encore plus glorieuse que les Hébreux? Qui ne voit aujourd'hui l'accomplissement littéral de la prophétie de Marie, et ses expressions exactement vérifiées? Les persécuteurs de la religion ont été renversés de leurs trônes, et le pontife des chrétiens est assis sur celui des Césars. Bénissons le Seigneur, avec cette auguste Vierge, de la justice qu'il exerce contre les ennemis de son nom.

III. Marie nous instruit dans le présent. Ne semble-t-elle pas en effet dire à chacun de nous : Que celui qui parmi vous se trouve dans quelque degré d'honneur, de puissance ou de richesses, qu'il prenne garde à ne pas s'en prévaloir contre le foible et l'indigent, qu'il craigne le juste et le puissant vengeur de l'innocent opprimé; que celui au contraire qui gémit sous d'injustes oppresseurs prenne courage, s'humilie, et mette son espérance dans le Seigneur, et qu'il soit assuré, même en succombant, de remporter une glorieuse victoire?

TROISIÈME POINT. — *Marie loue Dieu de ce qu'il a fait en faveur de son Eglise.*

Il a mis, poursuit-elle, sous sa protection Israël son serviteur, se ressouvenant de son ancienne miséricorde, selon la promesse qu'il a faite à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours. Pour bien comprendre ces paroles, il faut distinguer ici trois temps.

I. Le temps des promesses. L'ancien Israël, ou l'E-

glise de l'ancien Testament, a eu les promesses. Par la foi aux promesses, le Juif a honoré Dieu, mérité sa protection, et obtenu le salut. La grande promesse faite à Abraham, et confirmée aux autres patriarches, c'est que de son sang il naîtroit *un fils en qui seroient bénies toutes les nations de la terre*. Rien de plus clair que cette prédiction. Aussi les Juifs attendoient-ils ce Fils, le Messie, le Christ, l'Oint du Seigneur, avec une entière unanimité de vœux et de désirs. Heureux s'ils l'eussent reconnu avec une égale fidélité! Mais enfin il est toujours bien consolant pour nous de voir que ce qui s'est accompli avoit été promis si clairement et si long-temps avant l'accomplissement.

II. Il faut distinguer le temps de l'accomplissement des promesses. Il est arrivé ce temps, et le nouvel Israël, l'Eglise de J. C., en jouit. Le Fils de bénédiction est venu, une vierge le porte dans son sein; bientôt il paroîtra, il se fera connoître, il accomplira tout ce qui a été prédit de lui. C'est Marie elle-même qui nous l'annonce; elle nous apprend que l'incarnation du Fils de Dieu et la venue du Messie sont la fin des promesses de la loi et le commencement des promesses de l'Evangile. Nous voyons de nos yeux l'exécution de cette prophétie. Les nations de la terre ont été éclairées de la lumière de J. C., et elles ont renoncé au culte des idoles, pour n'adorer que le vrai Dieu; mais pour nous, nous voyons quelque chose de plus frappant encore.

III. La durée de l'accomplissement. La promesse est faite *pour toujours*, dit Marie, c'est-à-dire, pour tous les siècles, jusqu'à la fin du monde. La religion de J. C. n'a pas été en effet une lueur passagère qui ait ébloui les peuples pendant quelques générations: nous la voyons subsister depuis près de deux mille ans, malgré les différens caractères des peuples qui la professent et les révolutions arrivées parmi eux, malgré les persécutions, les hérésies, les schismes, les abus et les scandales. Tous les jours encore de nouvelles nations éclairées embrassent la foi, et participent aux bénédictions promises.

PRIÈRE. Nous les avons reçues nous-mêmes, Seigneur; ces bénédictions abondantes, quoique nous fussions du nombre des nations idolâtres. Ne nous les retirez pas, ô mon Dieu, à cause de nos infidélités et de nos prévarications habituelles. Conservez-nous-les, augmen-

tez-les au contraire et plus que jamais, à cause de vos serviteurs et servantes fidèles qui habitent au milieu de nous. Pussions-nous n'en plus abuser, et les transmettre à nos neveux ! Puisse le rapport si parfait et si fidèle que nous voyons entre l'effet et les promesses, ranimer ou confirmer notre foi, nous remplir de reconnaissance et d'amour ! Que vos miséricordes, Seigneur, demeurent spécialement sur notre France, et qu'elles y demeurent *pour toujours* ! Ainsi soit-il.

~~~~~

## VI<sup>e</sup> MÉDITATION.

### *Commencemens de S. Jean Baptiste.*

La naissance de Jean-Baptiste, sa circoncision et sa retraite.  
*Luc. 1, 57-80.*

PREMIER POINT. — *Naissance de S. Jean.*

**A**LORS le terme d'Elisabeth étant venu, elle mit au monde un fils, et ses voisins et ses parens, ayant appris que Dieu avoit fait éclater sa miséricorde sur elle, l'en félicitoient. Se réjouir avec ceux que Dieu favorise, et les féliciter des avantages qu'il leur accorde.

I. C'est un devoir d'humanité qu'il faut remplir avec exactitude. La joie qu'on témoigne au prochain pour le bien qui lui arrive augmente la sienne et fait la nôtre, et la négligence à remplir ce devoir devient quelquefois une offense.

II. C'est un devoir de charité qu'il faut remplir avec sincérité. Loin de nous donc de cacher sous des paroles de congratulation et d'aménité un esprit malin et moqueur, ou un cœur chagrin et jaloux.

III. C'est un devoir de religion qu'il faut remplir avec piété, c'est-à-dire, en rapportant tout à Dieu. C'est Dieu qui donne les biens, les talens, les succès : applaudissons à la distribution qu'il fait de ses faveurs, honorons ses dons et ceux qu'il en gratifie, si nous voulons nous-mêmes avoir part à ses miséricordes. La société des fidèles ne fait qu'un même corps ; les avantages de chaque particulier sont communs à tout le corps, et tous les membres doivent y prendre part.

C'est également pour nous un devoir d'humanité, de

charité et de religion, de partager les afflictions qui arrivent au prochain, et de nous en attrister avec lui : mais comment remplissons-nous ces devoirs ?

SECOND POINT. — *Circoncision de S. Jean.*

*Il arriva qu'ils vinrent le huitième jour pour circoncire l'enfant.* I. Examinons dans cette cérémonie la personne de S. Jean. Quoiqu'il ait été sanctifié dès le sein de sa mère, on ne laisse pas de lui donner la circoncision... Les grâces extraordinaires ne dispensent pas de l'observation de la loi commune.

II. Observons les parens de S. Jean. *Et ils vouloient le nommer Zacharie, du nom de son père.* Ce nom étoit cher à la famille de S. Jean et en bénédiction devant le peuple, depuis que celui qui le portoit l'avoit illustré par toutes les vertus qui rendent un homme saint aux yeux de Dieu et respectable aux yeux des hommes. On suivoit d'ailleurs en cela le désir innocent de la nature et le sentiment commun à tous les pères, qui souhaitent de vivre dans leurs enfans, et qui ne peuvent souffrir que leur nom tombe dans l'oubli. Plût à Dieu que les noms servissent simplement à faire connoître les personnes, et non à flatter la vanité et à fomenter l'orgueil ! Plût à Dieu que les propres noms des chrétiens servissent à annoncer et à nourrir leur foi, et non pas à publier l'esprit et le caractère de la passion qui a souvent animé les parens en les imposant !

III. Considérons Elisabeth. Elle eût été charmée plus que tout autre, sans doute, de voir revivre dans son fils le nom de son mari ; mais elle savoit que ce fils n'étoit pas pour le monde, qu'il étoit destiné à un emploi tout divin, qu'il étoit né dans la grâce, et qu'il naissoit pour annoncer aux hommes le Dieu de la grâce ; qu'il devoit donc porter un nom qui ne dût rien à la chair et au sang, un nom conforme au privilège de sa naissance et à la grandeur de sa destination : aussi sans s'expliquer sur la source de ses lumières, sans dire si elle avoit été instruite du nom de l'enfant par une révélation particulière, ou par quelque écrit de son mari, elle s'opposa constamment à la volonté des parens. *Prenant la parole, elle dit : Non, mais il sera appelé Jean.* Jean en hébreu signifie Dieu et grâce... Les noms que donnent les hommes, ou ne signifient rien, ou, s'ils

signifient quelque chose, ils sont pour l'ordinaire mal soutenus par ceux qui les portent.

Les parens d'Elisabeth lui répliquèrent : *Il n'y a personne qui porte ce nom dans votre famille*; mais elle persista avec fermeté, et, fidèle aux ordres du ciel, à la lumière de la foi, à l'esprit de l'Évangile, et aux mouvemens de la grâce dont son fils devoit être le prédicateur et le ministre, elle soutint constamment que son fils s'appelleroit Jean... Heureuses les mères qui, ayant suffisamment reconnu la vocation du ciel sur leurs enfans, savent, comme Elisabeth, sacrifier les inclinations d'une tendresse maternelle aux ordres suprêmes de la volonté de Dieu, et mépriser les murmures indiscrets et les représentations importunes d'amis et de parens qui ne voient que par les yeux de la chair!

IV. Considérons Zacharie. *Ils firent donc signe au père de marquer quel nom il vouloit que l'on donnât à l'enfant. Zacharie, ayant demandé des tablettes, écrivit ces mots : Jean est son nom; et tous furent ravis d'étonnement. Au même instant, sa bouche s'ouvrit, et sa langue s'étant déliée, il parloit en bénissant Dieu, et alors, rempli du Saint-Esprit, il prophétisa* (1). Admirons ici dans Zacharie sa fidélité à obéir aux ordres du ciel, en confirmant à son fils le nom de Jean; sa guérison soudaine, récompense de sa fidélité et de sa patience; sa reconnaissance envers le Seigneur par le premier usage qu'il fait de la faculté de parler que Dieu lui rend; enfin la nouvelle faveur que le Seigneur lui fait en le remplissant de son esprit, et lui communiquant le don de prophétie... Que le Seigneur est bon et miséricordieux! jamais il ne se laisse vaincre en libéralité. Que nous sommes donc ennemis de nous-mêmes, quand nous sommes infidèles et ingrats envers lui!

V. Contemplons le peuple. *Tous les voisins furent saisis de crainte, et le bruit de ces merveilles se répandit dans tout le pays des montagnes de la Judée. Et tous ceux qui les entendoient raconter les gravoient profondément dans leurs cœurs, et disoient : Quel pensez-vous que sera un jour cet enfant? car la main du Seigneur étoit avec lui.* Observons dans ce peuple ses sentimens d'admiration, de respect et de religion à la vue de tous les prodiges qui s'opèrent; son zèle à publier les merveilles dont il

(1) Le Cantique de Zacharie fera le sujet de la Méditation suivante.

vient d'être le témoin ; sa fidélité à en conserver le souvenir dans son cœur, à s'en occuper et à s'en entretenir. Admiron nous-mêmes tant de merveilles ; remercions-en le Seigneur ; concevons la plus haute idée de S. Jean ; employons son intercession pour obtenir la grâce de nous préparer à recevoir celui qu'il annonce déjà par les miracles éclatans de sa naissance.

TROISIÈME POINT. — *Retraite de S. Jean.*

*Or l'enfant croissoit et se fortifioit en esprit, et il demeura dans les déserts jusqu'à ce qu'il parût aux yeux d'Israël.* A peine S. Jean fut-il sorti de l'enfance, qu'il se retira dans le désert, où il demeura caché au monde jusqu'à l'âge de trente ans. Cet enfant sanctifié dès le sein de sa mère fuit la contagion du siècle ; cette ame innocente s'immole aux rigueurs de la pénitence ; cet homme extraordinaire attend l'âge ordinaire pour entrer dans les fonctions publiques ; ce prophète éclairé d'une lumière divine, avant que d'avoir vu la lumière du jour, se tient caché ; cette voix du Verbe éternel garde un silence de trente ans avant que de se faire entendre : que ces préparatifs et ces préliminaires annoncent de succès pour ses prédications ! On parle bien efficacement de la pénitence, quand on l'a si constamment pratiquée. Que de leçons, que d'exemples saint Jean offre ici pour tous les âges et pour tous les états !

I. Pour la jeunesse. Il lui apprend à croître dans l'innocence, et à se fortifier dans le véritable esprit de la religion et de la piété. Heureux celui qui, après avoir ainsi passé ses premières années, se sent appelé de Dieu, et se retire du monde pour méditer dans la retraite la loi du Seigneur et en pratiquer la perfection ! Quel fruit ne produira-t-il pas, quand il plaira à Dieu de le manifester au monde !

II. Quel exemple que celui de S. Jean pour ceux qui vivent séparés du monde ! Que celui qui vit dans la solitude de la sanctifie par l'étude et la méditation des livres saints, par la prière et la mortification.

III. Quelle leçon enfin que la conduite de S. Jean pour ceux qui vivent dans le monde ! Que celui qui vit au milieu du siècle sache s'y faire une solitude pour y pratiquer selon son état les exercices de la religion, et y travailler à sa sanctification.

PRIÈRE. Faites, ô mon Dieu, que, ne perdant jamais de vue cette retraite sanctifiante où S. Jean se livra aux exercices d'une vie austère, où il fut admis à un commerce intime avec vous, où il pratiqua la pénitence la plus rigoureuse; faites, Seigneur, qu'à son exemple je remplisse avec fidélité les devoirs de mon état, que je m'en acquitte dans un esprit continuel de rapport et d'union avec vous, et que j'embrasse et chérisse les croix dont il plaira à votre auguste et adorable providence de m'y favoriser. Ainsi soit-il.

## VII<sup>e</sup> MÉDITATION.

### *Cantique de Zacharie.*

Ce Cantique a quatre parties. Dans la première, Zacharie s'adresse à Dieu pour le bénir de ce qu'il nous a donné un Sauveur. Dans la seconde, il parle du bonheur que ce Sauveur va nous procurer. Dans la troisième, il s'adresse à S. Jean, et fait connoître sa haute destination. Dans la quatrième, il revient aux bienfaits que nous recevons d'un Dieu sauveur, né au milieu de nous. *Luc. 1, 68-79.*

PREMIER POINT. — *Du Sauveur que Dieu nous donne.*

**B**ÉNI soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple, de ce qu'il a élevé la corne du salut (c'est-à-dire, de ce qu'il nous a suscité un puissant Sauveur) dans la maison de son serviteur David, selon ce qu'il avoit promis par la bouche de ses saints prophètes qui ont été dans tous les siècles passés, de nous délivrer de nos ennemis, et des mains de tous ceux qui nous haïssent, pour exercer sa miséricorde envers nos pères, et se souvenir de sa sainte alliance, selon le serment qu'il avoit fait à Abraham, de nous accorder cette grâce. Dans ces premières paroles, Zacharie considère le Seigneur,

I. Comme présent, c'est-à-dire, comme récemment descendu du ciel et actuellement existant sur la terre dans la maison de David, comme s'il disoit : Béni soit le nom du Seigneur Dieu qu'adore Israël, parce qu'il est descendu du haut des cieus pour visiter son peuple et pour le racheter de l'esclavage. C'est du sang de David son serviteur que le Messie-Dieu est conçu dans le sein d'une Vierge; l'enfant qui va naître d'elle sera



le rempart et le salut que nous attendons... Ce saint homme avoit eu le bonheur de voir et de posséder chez lui l'heureuse Vierge, fille de David, qui portoit dans son sein ce Sauveur fort et puissant, mais il n'avoit pas eu la consolation de lui parler; il s'en dédommage ici avec effusion de cœur. Lui et son épouse étoient encore les seuls sur la terre qui sussent ce grand secret. Zacharie le publie, mais il se contente de nommer la famille, sans nommer la mère du Sauveur... Pour nous qui avons le bonheur de la connoître, louons-la, et bénissons Dieu, avec Zacharie, du grand bienfait de notre rédemption déjà commencée... L'expression de *corne du salut*, dont se sert le saint prêtre pour désigner le Sauveur, signifie force et puissance, coin ou angle, et enfin rayon de lumière. On sait en quel sens ces trois significations conviennent à N. S. *Jésus est la force de Dieu, parce qu'il a fait les siècles. Jésus est la pierre de l'angle qui porte tout l'édifice..... Jésus est la vraie lumière qui éclaire le monde, la splendeur de la gloire de son Père, et l'image de sa substance.*

II. Zacharie considère le Sauveur comme annoncé par les prophètes. Ainsi, dit-il, Dieu l'avoit promis de siècle en siècle par la bouche des saints prophètes qu'il a fait les confidens de ses secrets et les dépositaires de ses oracles. La sainteté, la perpétuité, l'uniformité du témoignage des prophètes est une preuve divine qui condamnera toujours l'incrédulité des Juifs et des impies, et la foiblesse de la foi de plusieurs chrétiens.

III. Zacharie contemple le Sauveur comme vainqueur de nos ennemis. Il s'étoit engagé, continue-t-il, de nous soustraire à la fureur de nos ennemis, et de nous dérober à la poursuite de tous ceux qui nous haïssent... Les Juifs charnels, n'attendant du Messie qu'une félicité temporelle, ont toujours pris le change sur les expressions des prophètes qui annonçoient la défaite de leurs ennemis. Nos vrais ennemis sont le démon, le monde, la chair, le péché et la mort. Unis à notre Sauveur, nous n'avons plus rien à craindre de leur part; la grâce nous suffit pour vaincre leurs efforts: demandons-la avec ardeur et soyons-y fidèles.

IV. Zacharie regarde le Sauveur comme promis aux patriarches; Dieu, poursuit-il, avoit fait serment de combler nos pères de ses miséricordes, et de se souve-

nir de la sainte alliance qu'il avoit contractée avec eux. Il avoit juré à Abraham, son serviteur et notre père, que, dans la suite des siècles (et ce temps est arrivé), il viendrait lui-même nous arracher des mains de nos persécuteurs..... Notre Sauveur doit nous être d'autant plus cher, qu'il a été plus solennellement promis et plus long-temps attendu. L'accomplissement de la promesse qui nous a été faite a été le comble de sa miséricorde et l'effet de sa fidélité. *Béni soit à jamais le Seigneur Dieu d'Israël!*

SECOND POINT. — *Du bonheur que le Sauveur nous procure.*

*Afin qu'étant délivrés des mains de nos ennemis, nous le servions sans crainte, et que nous marchions en sa présence dans les voies de la sainteté et de la justice tous les jours de notre vie.* Le bonheur dont nous sommes redevables à notre Sauveur consiste en ce que, par le secours de sa grâce, et sans qu'aucun ennemi puisse nous en empêcher,

I. Nous vivions *dans la sainteté et la justice*, c'est-à-dire, dans l'exercice de toutes les vertus et l'accomplissement de tous nos devoirs envers Dieu et le prochain;

II. Que nous pratiquions ces vertus *en présence de Dieu*. Hélas! combien y en a-t-il qui ne pratiquent la vertu qu'autant qu'elle est vue des hommes, et qu'elle a leur approbation;

III. Que nous vivions ainsi *tous les jours de notre vie*, c'est-à-dire, dans tous les âges, dans toutes les circonstances de notre vie, et que nous persévérions jusqu'à la mort. Pleurons ici tant de jours, tant d'années passées au gré de nos passions, au service du monde, sans songer à Dieu notre Sauveur; commençons enfin à vivre saintement et *en présence du Seigneur*, avec une ferme résolution, et par le secours de sa sainte grâce, de continuer ainsi *tous les jours de notre vie*.

TROISIÈME POINT. — *De la haute destination de S. Jean.*

*Et vous, ô enfant, vous serez appelé le prophète du Très-Haut; car vous êtes devant le Seigneur pour lui préparer les voies, pour donner à son peuple la connoissance du salut, afin qu'il obtienne la rémission de ses péchés, par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu.*

I. Zacharie annonce ici la dignité de S. Jean; il l'appelle *le prophète du Très-Haut*: prophète dès le sein de



sa mère; prophète dans sa naissance, dans son nom, dans toute sa personne; le plus grand des prophètes, le dernier des prophètes de l'ancienne loi, et le premier de ceux de la nouvelle; et enfin, suivant l'oracle même de son maître, *plus que prophète*.... Qu'une si haute dignité excite notre confiance dans les mérites et l'intercession de ce grand saint.

II. Zacharie déclare l'emploi de S. Jean. Heureux enfant, semble-t-il dire, fruit de miséricorde et de bénédiction, *vous serez appelé le prophète du Très-Haut*, et vous en remplirez le glorieux ministère. Vous marcherez *devant le Messie, notre Seigneur et notre Dieu*; vous lui préparerez *les voies*, vous disposerez les Israélites vos frères à reconnoître et à suivre le docteur céleste qui doit venir sur vos pas les éclairer et les instruire.... Il n'est presque personne dans le monde qui n'ait quelque part à ce divin emploi de Jean-Baptiste; non-seulement les apôtres, les pasteurs à l'égard des peuples, mais les pères et mères à l'égard de leurs enfans, les chefs de famille à l'égard de leurs domestiques, les maîtres à l'égard de leurs disciples, tous sont chargés de *préparer les voies du Seigneur*. Avec quel zèle, à l'exemple de S. Jean, chacun ne doit-il pas s'en acquitter?

III. Zacharie rend témoignage à la doctrine du saint Précurseur. Il l'appelle *la science du salut*, science qui seule est la vraie. Que nous sert-il en effet que toutes les autres connoissances se perfectionnent parmi nous, si celle-ci est négligée? Heureux le peuple qui, ignorant toutes les autres, possède celle-ci! Malheureux sont des hommes qui, excellant dans toutes les autres, ignorent celle-ci: mais mille fois plus malheureux ceux qui, avec des talens pour enseigner la science du salut, enseignent la voie de perdition par des discours ou des écrits qui n'inspirent que l'impureté, l'hérésie ou l'irréligion! Génies sublimes, écrivains polis de ce siècle, que de gloire, que de mérites, que de consolation même pour vous, si vous employiez la pénétration de votre esprit et les charmes de votre style à nous faire connoître et aimer notre créateur, notre Sauveur, la religion et la vertu!

IV. Zacharie prédit le fruit de la mission de S. Jean. O divin enfant, poursuit-il, vous donnerez *aux peuples de la terre la science du salut*. Touchés de vos discours,

ils courront à la pénitence, et ils obtiendront *la rémission de leurs péchés*. Ce sera par votre ministère que se répandront sur nous les effets de la bonté de *notre Dieu*, qui vient de descendre du ciel pour nous visiter, et nous recevoir *dans les entrailles de sa miséricorde*..... Oh! combien grande et infinie est cette miséricorde de Dieu! Il est l'offensé, et c'est lui qui vient nous apporter, nous offrir le pardon de nos offenses, et nous le refuserions! Il nous presse, ce Dieu de bonté, *par les entrailles de sa miséricorde*, parce qu'il sait ce que nous devons à sa justice. Ah! si nous le comprenions bien, avec quelle ardeur et quelle reconnaissance accepterions-nous ces offres, et ferions-nous usage de cette tendre et divine miséricorde! O miséricorde ineffable, que j'ai éprouvée tant de fois, serois-je encore assez malheureux pour retourner à des péchés que j'ai détestés et que vous m'avez remis?

QUATRIÈME POINT. — *Des bienfaits du Sauveur.*

*C'est avec les entrailles de la miséricorde que notre Dieu, ce soleil levant, est venu nous visiter d'en haut, pour éclairer ceux qui sont dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour conduire nos pas dans le chemin de la paix. Zacharie finit son cantique par un nouveau détail, mais plus précis des bienfaits du Sauveur.*

I. Il célèbre la visite qu'il nous fait. Quelle espérance, semble-t-il dire, font déjà luire à nos yeux les premiers rayons du soleil de justice qui commence à se lever sur nos têtes! C'est du haut du ciel, c'est du sein de son Père que ce Dieu Sauveur descend en terre pour nous visiter, se faire homme, vivre avec nous, se livrer et mourir pour nous. Quelle élévation, quel abaissement, quelle visite, quelle miséricorde!..... Mais ce que J. C. a fait une fois dans l'incarnation, il le fait encore tous les jours dans l'Eucharistie. C'est là que sont particulièrement les entrailles de sa miséricorde. Quels prodiges d'amour y sont renfermés!

II. Un des bienfaits du Sauveur naissant est, dit S. Jean, la lumière qu'il répand. Dans quel abîme de confusion, dans quel chaos affreux étoient plongés les peuples, lorsqu'a paru le soleil de justice, la lumière de la vérité! L'iniquité régnoit partout; tous les esprits étoient prévenus ou séduits; la loi de Dieu étoit ignorée ou violée, le culte public n'étoit qu'hypocrisie; les sa-

crifices qu'abomination, le temple et l'autel qu'une pierre de scandale. A force de suivre leurs passions et de s'y livrer, les hommes avoient perdu jusqu'à la volonté de les réprimer et de les soumettre. Devenus honteusement les esclaves du vice, ils ne connoissoient plus ni la haute dignité dont ils étoient déçus, ni le vrai bonheur qu'ils avoient perdu. Ne connoissant plus Dieu, ils ne se connoissoient plus eux-mêmes. L'âme avoit perdu la connoissance de sa nature, son immortalité ne lui paroissoit plus qu'une pure opinion. L'homme se croyoit semblable à la bête, parce qu'il se permettoit de vivre comme elle. Plus de vertu solide, plus de véritables sentimens de religion. Ces mortels accoutumés à marcher *dans les ténèbres* épaisses du crime et de la corruption n'étoient plus frappés des plus honteux désordres. Le vice n'avoit plus sa laideur, l'iniquité se commettoit sans scrupule : telle étoit *l'ombre de la mort* sous laquelle ils étoient assis, ou plutôt tel étoit le gouffre qui avoit englouti le genre humain, lorsque J. C. est venu l'en retirer; et il l'a fait en devenant la voie, la vérité et la vie. Il a montré le chemin du royaume de Dieu par la pureté de sa doctrine, par la sainteté de sa vie, et les sentiers de la justice ont été redressés et suivis. Tout étoit mensonge et séduction dans l'homme, et tout est devenu par J. C. lumière et vérité. Tout étoit corrompu ou mort dans l'homme, et tout par J. C. a été lavé, purifié, vivifié. Son Evangile a éclairé l'univers, l'a tiré de son ignorance, de ses superstitions et de ses vices..... Lorsque Zacharie parloit, ce soleil de justice étoit à peine levé et ne brilloit pas encore; mais maintenant que nous avons vu sa course éclatante, que nous sommes environnés de sa lumière et de ses feux, quel malheur pour nous, si nous marchions encore *dans les ténèbres* du péché ou de l'erreur, dans les voies de la perdition et de la mort éternelle!

III. Le dernier bienfait que Zacharie reconnoît dans le Sauveur naissant, c'est *la paix* qu'il vient nous donner. Paix avec Dieu, paix avec le prochain, paix avec nous-mêmes, paix sur la terre, paix et repos éternel dans le ciel.

PRIÈRE. O mon Dieu, malgré tant de bienfaits reçus par votre divine et adorable incarnation, combien parmi nous, qui en avons été si spécialement rendus partici-

pans, combien qui languissent dans une mortelle ignorance des desseins de votre miséricorde, des faveurs de votre bonté, et des lois de votre sagesse ! Moi-même, plus instruit, en suis-je plus fidèle à votre grâce ? Que ce feu divin que vous êtes venu allumer sur la terre échauffe donc et embrase mon cœur, afin que tous mes desirs soient réglés, mes inclinations chastes, mes actions innocentes ; afin que désormais sans alarme et sans crainte, assuré de votre secours et tranquille sous votre protection, je passe mes jours dans la ferveur de votre service, que je fasse des œuvres de ma foi, que je marche *en votre présence dans les voies de la sainteté*, et que tous mes pas me conduisent au terme d'une heureuse *paix dans les entrailles*, dans le sein de votre miséricorde. Ainsi soit-il.

### VIII<sup>e</sup> MÉDITATION.

#### *Généalogie de J. C. du côté de S. Joseph.*

Dans cette généalogie se démontrent évidemment la sagesse, la bonté et la providence de Dieu. *Matth. I, 1-17.*

#### PREMIER POINT. — *La sagesse de Dieu.*

I. LA généalogie de J. C., fils de David, fils d'Abraham, prouve sans réplique la venue du Messie. Cette preuve se fortifie tous les jours et confondra à jamais l'obstination des Juifs ; car plus ceux-ci attendront le Messie, et plus ils seront hors d'état de prouver sa génération du côté de David, toutes les familles issues de lui étant depuis long-temps confondues... Adorons J. C., le vrai Messie qui est venu dans le temps et de la manière que Dieu l'avoit promis. Adorons la sagesse divine qui dispose de tous les évènements de la manière la plus propre à ses desseins éternels.

II. Cette sagesse se manifeste dans l'accomplissement et la réunion de deux prophéties qui paroissoient s'exclure mutuellement. La première de ces prophéties portoit que le Messie naîtroit d'une vierge, et l'autre qu'il seroit l'héritier du trône de David sur le quel les femmes ne pouvoient acquérir, ni par conséquent transmettre aucun droit. Mais le mariage de Joseph avec Marie a levé la difficulté. Joseph étant chef de la branche

ainée de la famille royale de David, Jésus, qui est né de l'épouse légitime de Joseph, est nécessairement l'unique et légitime héritier de Joseph. L'ordre surnaturel et miraculeux de la conception de Jésus dans le sein de la Vierge, loin de lui ôter le droit de succession, ne peut que le lui confirmer.

III. La sagesse de Dieu paroît encore visiblement dans les autres avantages qu'elle a su tirer du mariage de Joseph avec Marie. Par là Dieu a caché pour un temps aux démons et aux hommes les merveilles de sa divine opération ; il a mis à couvert l'honneur de Marie, il lui a procuré une consolation et un appui, et il a mis le comble au bonheur de Joseph..... Louons le Seigneur dans les œuvres de sa sagesse ; félicitons Joseph et Marie ; prions pour la conversion des incrédules.

SECOND POINT. — *La bonté de Dieu.*

Cette bonté de Dieu éclate non-seulement en ce qu'il nous a donné son Fils unique, et que ce Fils, dont la génération est éternelle et ineffable, veut bien avoir une génération et une généalogie humaine ; mais encore dans le choix qu'il a fait des patriarches dont il a voulu descendre, parmi lesquels, 1<sup>o</sup> il nous donne des saints pour exciter notre courage, *Abraham* recommandable par sa foi, *Isaac* par son obéissance, *Jacob* par sa bonté et sa constance, etc. ; 2<sup>o</sup> il nous donne des pécheurs pénitens pour animer notre confiance, *David*, *Manassès*, etc. ; 3<sup>o</sup> des pécheurs dont on ne sait point la pénitence, pour nous faire tenir sur nos gardes..... Qui ne tremblera point à la vue d'un *Salomon* idolâtre, dont on ne lit point la conversion ? Parmi les quatre femmes nommées dans la généalogie de J. C., deux sont pécheresses, *Thamar* et *Betzabée* ; deux sont étrangères, *Nahab* et *Butz*, pour nous faire comprendre que, quoiqu'étrangers au peuple juif, et quoique pécheurs, nous ne sommes pas exclus de cette rédemption qui est pour tous les hommes. Que les Juifs ne se glorifient donc plus d'être les vrais enfans d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : nous sommes les véritables enfans d'Abraham et les héritiers de la promesse, dès que nous appartenons à J. C., fils de David et d'Abraham... *Juda* et ses frères, qui ont été les chefs des douze tribus, sont la figure des douze apôtres, pères de toutes les églises chrétiennes..... Quelle consolation de voir que Dieu

pensoit à nous au milieu des faveurs qu'il faisoit aux Juifs, et qu'il y pensoit de manière que les bontés qu'il avoit pour eux n'étoient que l'ombre et la figure des biens qu'il nous préparoit ! Remercions Dieu, et profitons d'un si grand bienfait. Notre plus grande gloire est sans doute d'appartenir à l'Homme-Dieu, mais cette gloire ne sera véritable et efficace pour nous, qu'autant que nous vivrons d'une manière digne de notre divine adoption.

TROISIÈME POINT. — *La providence de Dieu.*

I. Cette providence se fait voir dans les différens états du peuple choisi. Ce peuple eut successivement pour le gouverner des patriarches, des chefs, des juges, des rois, des pontifes : mais tous ces changemens n'en apportèrent pas aux desseins du Très-Haut... Dans tout ce qui arrive, les hommes ont leurs vues, mais celles de Dieu ont toujours leur accomplissement. Adorons ici la souveraineté de celui qui a fait le ciel et la terre. Reconnoissons et publions qu'il fait ce qu'il lui plaît, qu'il dispose de tout selon les conseils de sa sagesse, qu'il fait tout servir à sa gloire, en suivant les lois inviolables de sa justice et les sentimens de sa bonté pour nous.

II. La Providence divine se démontre dans les révolutions qu'éprouva la famille privilégiée de Jésus. Nous la voyons tantôt sur le trône, tantôt dans les fers, et enfin dans l'obscurité d'une vie privée et laborieuse. Qui n'auroit cru mille fois les desseins de Dieu renversés ? mais ce qui paroît les anéantir est précisément ce qui en accélère l'exécution. Il étoit résolu dans les conseils suprêmes que, dans un temps prédit, le Verbe incréé, fils du Père éternel et consubstantiel à Dieu son père, prendroit un corps dans le sein et du plus pur sang d'une vierge ; que de cette union adorable du Verbe avec la chair résulteroit un Homme-Dieu, médiateur entre Dieu et les hommes, chef de tous les chrétiens, auteur et principe d'un nouveau culte ; que cet Homme-Dieu, fils unique de Dieu, seroit le fils d'Abraham, d'Isaac, de Jacob ; qu'il descendroit de David et de Salomon ; qu'il recueilleroit dans sa personne tous les droits de la famille royale de Juda. Mais que d'obstacles à l'accomplissement de ces prophéties ! Que de révolutions pendant le cours de deux mille ans !



N'importe, rien ne pourra s'opposer à l'exécution de la promesse, ni la vieillesse d'*Abraham* qui avoit cent ans quand on lui promit *Isaac*, ni la stérilité de *Sara*, ni la mauvaise volonté d'*Ismaël* contre *Isaac*, ni la fureur d'*Esau* contre *Jacob*, ni le crime de *Juda*, ni la demeure et l'oppression des Israélites en *Egypte*, ni la mésaillance apparente de *Salomon* et de *Booz*, ni l'adultère de *David*, ni l'idolâtrie de *Salomon*, ni l'infidélité de la plupart de ses descendans, ni la captivité de *Babylone*, ni la pauvreté où étoit réduite la famille de *David*, ni la domination des Romains, ni l'impiété d'*Hérode*, roi des Juifs. Le jour du Seigneur arrive, et dans les conjonctures prédites, au temps marqué va naître Jésus, c'est-à-dire notre Sauveur; le Christ, c'est-à-dire l'oingt du Seigneur, qui doit nous rendre participans de son onction sainte; le fils de *David* que les Juifs attendent comme celui qui doit rétablir le royaume de ses pères; le fils d'*Abraham* en qui toutes les nations doivent être bénies, et qui, en qualité de Fils unique de Dieu et de premier-né des enfans des hommes, sera d'abord leur caution et leur victime, pour être ensuite leur pontife, leur juge et leur roi.

III. La Providence divine éclate dans la circonstance que J. C. choisit pour celle de sa naissance. Il doit naître de la famille royale; mais le sang de *David* n'est plus sur le trône, le sceptre de *Juda* est brisé, sa souveraineté est abolie, sa gloire et ses richesses sont anéanties; il ne s'y trouve plus que de la vertu, et c'est là comme le signal de l'avènement prochain du libérateur. Le trône temporel de *David* n'étoit que la figure du trône spirituel du Messie. C'étoit un des caractères auquel on devoit le connoître; mais s'il en eût possédé la gloire humaine, il eût été trop difficile de distinguer la royauté temporelle d'avec la royauté spirituelle, et ceux qui se seroient attachés à J. C. eussent pu, sur ce point, se faire illusion à eux-mêmes. J. C. eût-il pu condamner les vanités du monde, s'il fût né au milieu des pompes du siècle? Comment prêcher les voies du ciel et suivre celles de la terre? Comment établir par sa doctrine le mépris des choses présentes, si sa naissance, si sa vie, si son exemple eussent combattu sa doctrine? Voilà la cause de l'anéantissement des ancêtres les plus proches du temps du Messie, voilà l'exemple et la loi qu'il a laissés à sa postérité, c'est-à-dire à tous les

chrétiens, à chacun de nous en particulier. Apprenons de là ce que nous devons estimer et rechercher. Adorons cette divine Providence qui gouverne tout. Conservons la paix du cœur dans tous les évènements de la vie, et soit que Dieu nous élève ou nous abaisse, recevons avec soumission et reconnaissance ses adorables dispositions. Fils de rois ou d'artisans, que Jésus soit notre modèle; il a été l'un et l'autre.

PRIÈRE. Oui, Seigneur, tout est arrêté dans les desseins de votre providence, tout y est réglé, tout y est mesuré; la carrière que je dois fournir est marquée, je ne penserai donc plus qu'à m'acquitter de ce que je dois remplir. O Jésus, rendez-moi fidèle à mes devoirs et conforme à vous. Oui, mon divin modèle, je fuirai ce que vous avez fui; je ne chercherai que ce que vous avez cherché; je chercherai, ainsi que vous, la gloire qui vient de Dieu; je fuirai la gloire qui vient des hommes. Loin de moi de me glorifier de la qualité, de la naissance de mes ancêtres, de louer autre chose en eux que ce que vous y avez récompensé! Loin de moi de cacher une naissance médiocre et souvent obscure sous des noms supposés et sous des grandeurs fabuleuses! Quelle faiblesse seroit-ce pour un cœur fait pour vous, ô mon Dieu! quel égarement pour moi qui suis chrétien, c'est-à-dire, destiné pour le ciel et appelé à posséder un trône, une couronne, une gloire immortelle, si je m'occupe de toute autre grandeur que celle de ma naissance divine, de ma famille céleste, de ma qualité éminente et surnaturelle d'enfant de Dieu! Faites, Seigneur, que, dans quelque état que je sois, je réponde à votre sagesse en remplissant vos vues, à votre bonté en vous servant avec amour, à votre providence en me conformant à vos desseins. Accordez-moi de faire un saint usage de la prospérité ou de l'adversité, de l'élévation ou de l'abaissement par lesquels vous voulez me sauver.

Ainsi soit-il.

## IX<sup>e</sup> MÉDITATION.

*S. Joseph est instruit par un ange de l'incarnation de J. C.*

L'Évangile nous instruit ici successivement de ce qui regarde Marie, Joseph et Jésus. *Matth.* 1, 18-25.

PREMIER POINT. — *De ce qui regarde Marie.*

OR la naissance de J. C. arriva de cette sorte. Marie, sa mère, étant mariée à Joseph, se trouva enceinte par la vertu du Saint-Esprit avant qu'ils eussent été ensemble. Ce peu de paroles nous offre à admirer dans Marie, 1<sup>o</sup> son élévation; 2<sup>o</sup> son silence dans l'élévation; 3<sup>o</sup> sa confiance en Dieu dans la circonstance la plus critique.

I. Élévation de Marie. Par le mystère de l'incarnation, elle contracte l'union la plus intime avec les trois personnes de la sainte Trinité : d'abord avec Dieu le père qui se l'associe en quelque sorte et qui la fait entrer en participation de sa divine fécondité, Marie devenant mère dans le temps de celui dont il est père dans l'éternité, Marie ne communiquant avec personne sur la terre sa divine maternité, comme le père ne communique avec nul autre dans le ciel la divine paternité; 2<sup>o</sup> avec Dieu le fils dont elle est la mère dans le sens le plus propre et le plus réel, car elle porte dans son sein, et le même qui est l'unique fils de Dieu est l'unique fils de Marie; enfin avec le Saint-Esprit, qui, étant l'amour du Père et du Fils comme le nœud de l'auguste Trinité, est aussi comme le lien et l'auteur de tout ce mystère. Ce n'est que par sa divine opération que Marie a conçu : ainsi Marie demeure vierge, quoique mère. Son Fils, qui dans la génération éternelle n'a que Dieu pour père sans mère, n'a aussi dans sa génération temporelle que Marie pour mère sans père..... Ah! qui pourra jamais avoir de Marie une idée qui réponde à l'élévation de son rang? Qu'elle soit donc à jamais bénie et exaltée de tous les peuples de la terre et de tous les citoyens du ciel, cette glorieuse Vierge, cette heureuse mère d'un Dieu!

II. Silence de Marie dans son élévation. Silence plein d'humilité, elle ne dit rien des grandes choses que Dieu a faites en elle, elle n'en fait confidence ni à S. Joachim

son père, ni à sainte Anne sa mère, quoiqu'elle sût l'intérêt qu'ils y auroient pris; silence plein de résignation : Marie ne devoit craindre, il est vrai, ni les réflexions du public, ni les reproches de sa famille, l'engagement qu'elle avoit contracté avec Joseph étoit connu; mais pouvoit-elle être aussi tranquille à l'égard de son chaste époux? Pouvoit-elle douter que sa situation ne le mît dans de cruelles agitations? Le soin seul de son propre honneur ne devoit-il pas l'obliger à lui confier le mystère de sa grossesse? Cependant elle ne lui en fait aucune ouverture, et laisse à la sagesse de Dieu le soin de l'en instruire.

III. Sa confiance en Dieu. Dans cette circonstance critique, Marie ne doute pas que Dieu ne veuille faire pour elle ce qu'elle ne pouvoit entreprendre. Elle avoit l'exemple d'Elisabeth, sa parente, à qui le Seigneur avoit révélé l'incarnation du Verbe; pourquoi n'espéreroit-elle pas qu'il en fit autant en faveur de son époux, cette seconde révélation paroissant plus nécessaire que la première? Ne devoit-elle pas penser que les mystérieuses raisons de sa grossesse devoient être révélées par le ciel même, n'étant pas de nature à être crues dans la bouche et sur la foi de la personne intéressée? Elle continue donc d'espérer et de se taire, persuadée que Dieu ne lui manquera pas. Elle ne se croit pas chargée de révéler aux hommes le secret qui lui a été confié. Le Seigneur seul sait le temps, la manière de le découvrir à qui et autant qu'il lui plaira. Marie s'en repose sur lui, ne s'occupe que de ses miséricordes, adore l'obscurité mystérieuse de ses vues sur elle, et s'abandonne entièrement aux soins de sa providence... Ah! que cette Vierge devenue mère est bien digne du Dieu qui l'a choisie! qu'elle est bien digne de nos respects, de notre confiance et de notre imitation!

SECOND POINT. — *De ce qui regarde S. Joseph.*

*Or Joseph, son mari, étant un homme juste et ne voulant pas la déshonorer, résolut de la quitter secrètement; mais comme il avoit cette pensée, un ange du Seigneur lui apparut en songe, et lui dit : Joseph, fils de David, ne craignez point de prendre avec vous Marie pour votre épouse, car ce qui est né dans elle a été formé par le S. Esprit, et elle enfantera un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus, parce que ce sera lui qui sauvera son*

peuple , en le délivrant de ses péchés. Joseph, s'étant donc levé, fit ce que l'ange lui avoit ordonné et prit sa femme avec lui. Considérons ici d'abord l'inquiétude de Joseph, ensuite sa consolation, et enfin sa fidélité aux ordres de Dieu.

I. L'inquiétude de Joseph. Quelle épreuve, quelle perplexité pour cet homme juste ! Il voit l'état où est Marie, mais il connoît sa piété. Il est persuadé de la pureté de son cœur, de la sainteté de sa vie ; sa conduite irréprochable lui répond de sa fidélité, mais sa situation dépose contre elle, son silence même semble l'accuser. Il ne voit pas sur quoi l'absoudre et il n'ose la condamner. Voir ce qu'on ne peut penser, quelle peine, quelle tentation ! Ainsi mettez-vous, ô mon Dieu, vos serviteurs aux plus rudes épreuves et purifiez-vous leur vertu. Joseph, pour satisfaire tout à la fois et à la loi qui lui interdit toute société avec une femme adultère, et à son inclination qui est de ne pas déshonorer Marie, forme la résolution de la quitter secrètement. Dans l'ignorance, dans l'alternative cruelle où se trouve cet homme juste, que pouvoit-il penser de plus sage et de plus modéré?... Puisse cet exemple, si conforme à l'esprit de l'Évangile, nous servir de règle, nous porter, si nous sommes attaqués dans notre honneur, même par des gens de bien, par nos frères, par nos proches ; à nous taire, à gémir devant Dieu, à lui remettre nos intérêts, ou du moins à ne pas les poursuivre avec chaleur ! Puisse-t-il nous apprendre, lorsque nous voyons l'honneur des autres attaqué, à suspendre notre jugement, à garder le silence, à nous adresser à Dieu, afin qu'il éclaire les esprits, qu'il apaise les cœurs aigris ou prévenus !

II. La consolation de Joseph. Qu'elle est honorable et abondante ! Il est visité par un ange de la part du Seigneur, il est admis dans le secret d'un mystère ignoré de toute la terre, il est confirmé l'époux de Marie par l'ordre de Dieu même, il est constitué chef de la sainte famille, avec tous les droits d'un père sur le Fils de Dieu, et c'est en cette qualité qu'il est chargé de lui imposer le nom de Jésus... Que le Seigneur est bon ! Il essuie lui-même les larmes de ceux qu'il aime, après les avoir éprouvés ; et il les console à proportion de ce qu'ils ont souffert. Il fait plutôt des miracles que d'abandonner ses serviteurs dans le besoin, et il est tou-

jours fidèle à récompenser ceux qui, dans leurs peines, ne pensent qu'à accomplir sa loi et à lui plaire.

III. La fidélité de Joseph aux ordres de Dieu, et au ministère qui lui est confié. Il croit sans hésiter au mystère que l'ange lui révèle, il obéit sans différer aux ordres du Seigneur, et il prend sa femme avec lui. Cette vierge sainte lui avoit été suspecte, elle lui devient respectable; il l'avoit jugée indigne de lui, il se juge maintenant fort inférieur à elle; il comprend jusqu'à quel point il doit non-seulement la chérir, mais l'honorer. Il est instruit par l'envoyé de Dieu du secret de l'incarnation du Verbe, et dès-lors il apprend que son union avec Marie n'a rien de commun avec les alliances ordinaires, que devant les hommes il est le mari de la Vierge, mais que, dans l'ordre de la Providence, il ne doit lui tenir lieu que de compagnie, de soutien et de consolation. Avec quel zèle, avec quelle fidélité remplira-t-il dans la suite ce saint ministère? Il répondit au respect, à la confiance, à l'attachement qu'eut en lui Marie, par le sentiment d'une vénération qui la lui fit regarder beaucoup plus comme sa souveraine que comme son épouse. Elle entra vierge dans sa maison, elle y demeura vierge le reste de ses jours. Mais quoique vierge, elle portoit dans son sein le Fils de Dieu; Joseph ne manqua à aucun des soins, à aucune des attentions qu'exigeoient les prérogatives de la mère et la dignité du fils... Que ne sommes-nous aussi dociles à la voix de Dieu, lorsqu'il nous parle au fond du cœur par sa grâce, que Joseph le fut à la voix de l'ange!

TROISIÈME POINT. — *De ce qui regarde Jésus.*

*Or tout cela se fit pour accomplir ce que le Seigneur avoit dit par son prophète : Une vierge concevra et enfantera un fils à qui on donnera le nom d'Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous.*

I. Observons comment J. C. accomplit les prophéties. Non-seulement il est lui-même l'accomplissement de la loi et des prophètes, mais encore c'est lui qui, comme Dieu, a dicté aux prophètes ce qu'ils devoient écrire. C'est lui qui a réglé par avance, et qui a fait annoncer tout ce qu'il vouloit exécuter sur la terre, et il a voulu le prédire en détail, afin d'imprimer à sa religion un sceau que le mensonge ne pût jamais contrefaire. C'est donc lui qui a voulu naître d'une mère

vierge, pleine de grâce, et exempte de toute tache; c'est lui qui a choisi toutes les circonstances de sa naissance, de sa vie et de sa mort, et c'est ce que nous ne devons pas oublier lorsque nous lisons que les choses sont arrivées pour accomplir les prophéties. Mais lorsque les prophéties regardent les péchés des hommes, elles sont l'effet non du choix de Dieu, mais de sa prévision et de sa providence... Adorons le Fils de Marie, Fils de Dieu, maître absolu des temps et des évènements, fidèle à accomplir ses promesses et à vérifier sa parole annoncée par les prophètes.

II. Examinons quel est le nom de Jésus-Christ dans la prophétie. Il est nommé *Emmanuel*, c'est-à-dire, Dieu avec nous : mais avec nous en combien de manières? Dieu avec nous par son incarnation, Dieu uni à notre humanité, Dieu-Homme, Homme-Dieu; Dieu avec nous par sa naissance et pendant le cours de sa vie mortelle; Dieu avec nous par sa grâce et par l'adoption qu'il a faite de nous; Dieu avec nous par sa protection perpétuelle qui écarte toute erreur de son Eglise notre mère; Dieu avec nous dans l'Eucharistie, dans le saint sacrifice et par la communion; Dieu avec nous dans le recueillement et la prière, dans la tentation et les souffrances, à la mort et dans l'éternité. Que de faveurs, quelle miséricorde! Dieu voulant être avec nous de tant de manières, sera-t-il possible que nous refusions d'être avec lui?

III. Considérons quel est le nom de ce Dieu-Homme dans l'Evangile. Son nom est Jésus, c'est-à-dire, Sauveur; nom sacré qui explique celui d'*Emmanuel*, et qui nous fait comprendre pourquoi Dieu veut être un Dieu avec nous, et pourquoi il vient à nous. Il n'y vient pas pour nous juger, nous condamner, nous punir; il vient pour nous consoler, nous soutenir, nous fortifier, nous défendre, nous délivrer, nous sauver. Un grand nom ne fait que déshonorer quand on l'obtient sans le mériter, ou quand on le porte sans le soutenir. J. C. remplit toute l'idée du nom du Sauveur, et le soutient au prix de son sang... Nom plein de grâce et de vérité qui désigne non-seulement la personne, mais la puissance et le ministère de ce Dieu rédempteur. Il vient sauver son peuple, c'est-à-dire, les Juifs et tous les peuples qui, à leur refus et par une disposition contraire à celle des Juifs, entreront dans leurs

droits. Tous sont appelés au salut. Tous ceux qui voudront reconnoître J. C., croire en lui et lui obéir, seront lavés de leurs péchés, arrachés de l'esclavage du démon, délivrés de l'enfer, et jouiront de la vie éternelle. Pourroit-il encore s'en trouver parmi nous qui préférassent leurs péchés à leur Sauveur, l'esclavage à leur liberté, leur perte à leur salut, le démon à Dieu, l'enfer au ciel ?

PRIÈRE. Jésus, ô nom plein de grandeur et de puissance, plein de charmes et de douceur, par votre puissance confondez mes ennemis, par votre douceur pénétrez mon cœur. O Jésus, ô Marie, ô Joseph, ô noms précieux et pleins d'amour, soyez imprimés dans mon esprit et gravés dans ma mémoire, soyez sans cesse sur ma langue, soyez les dernières paroles que prononceront mes lèvres mourantes. Ainsi soit-il.

---

### X<sup>e</sup> MÉDITATION.

#### *La Nativité de Notre-Seigneur.*

L'Évangile, dans le détail de ce mystère, nous fait voir, 1<sup>o</sup> combien Dieu est ineffable dans sa providence; 2<sup>o</sup> combien Joseph et Marie sont admirables dans leurs vertus; 3<sup>o</sup> combien Jésus est adorable dans sa crèche. *Luc.* 11, 1-7.

PREMIER POINT. — *Dieu ineffable dans sa providence.*

VERS ce même temps, on publia un édit de César-Auguste, pour faire un dénombrement des habitans de toute la terre; ce fut le premier dénombrement qui se fit par Cyrinus, gouverneur de Syrie, et tous alloient se faire enregistrer, chacun dans la capitale de la tribu dont il étoit originaire.

I. Nous voyons ici dans Dieu une providence sûre dans l'exécution, quelque éloignée ou impossible qu'elle paroisse. Marie étoit chez elle dans la maison de son mari, et cependant pour notre instruction son fils doit naître dans une étable; comment cela s'exécutera-t-il? Marie est établie à Nazareth, son terme approche sans qu'elle ait la moindre pensée de quitter cette ville, et cependant, selon le prophète, le Sauveur doit naître



à Bethléem ; comment cela s'accomplira-t-il ? Marie est d'une condition obscure, la femme d'un artisan d'une petite ville de Galilée, et cependant il faut que son fils soit reconnu pour le Messie, il faut qu'il soit évident aux yeux de l'univers qu'il est de la famille royale de David ; comment cela se fera-t-il ? Tout cela néanmoins s'exécute. La Providence divine fait servir à ses desseins un édit dans lequel l'empereur ne songeoit qu'à accomplir les projets d'une politique toute humaine, qu'à satisfaire sa vanité, qu'à s'instruire des forces et des richesses de son empire.

II. Nous voyons ici dans Dieu une providence universelle dans les moyens, quelque disproportionnés qu'ils soient. Tout ici-bas est subordonné à cette puissance suprême qui s'assujettit tout, et qui fait tout contribuer à la manifestation de sa gloire. L'édit de l'empereur conduit Marie à Bethléem, et l'affluence des étrangers, qui comme elle obéissent à l'édit, l'empêche d'y trouver un logement. Les plus grands comme les plus petits évènements, les vices et les vertus, la vanité d'Auguste comme l'obéissance de Marie, tout entre dans les vues de la Providence, et concourt à l'exécution de ses desseins. L'homme ne peut imaginer quels sont les moyens que Dieu a prévus et qu'il emploie pour exécuter ce qu'il a résolu ; il est de la piété de les adorer sans vouloir les pénétrer.

III. Nous voyons ici en Dieu une providence profonde dans ses vues, quelque couvertes qu'elles soient du voile du hasard. Jésus naît à Bethléem pour accomplir la prophétie qui marque le lieu de sa naissance. Jésus est authentiquement inscrit dans les registres publics de l'empire, afin qu'il soit manifesté aux nations de la terre quels furent le temps et le lieu de sa naissance, et qu'il est le fils d'Abraham et l'héritier de David. Jésus naît dans une étable, il est couché dans une crèche pour être le fondateur d'un empire éternel qui doit soumettre tous les empires et tous les monarques de la terre aux lois de l'humilité et du détachement. Aux yeux de la chair, tout paroît ici l'effet du hasard ; mais qu'est-ce que le hasard, nom vide et chimérique ? Ah ! tout est réglé et conduit par l'ordre de votre providence, ô mon Dieu, et que cette providence est sainte et adorable, et que les hommes sont aveugles dans leurs jugemens comme dans leurs projets ! Pour moi, Seigneur,

dans quelque lieu, dans quelque situation que je me trouve, j'y reconnoîtrai toujours votre main qui gouverne l'univers, et j'adorerai avec soumission les saintes et augustes dispositions de votre providence.

SECOND POINT. — *Joseph et Marie admirables dans leurs vertus.*

*Or Joseph partit aussi de la ville de Nazareth en Galilée, et vint en Judée à la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il étoit de la maison et de la famille de David, afin de s'y faire enregistrer avec Marie, son épouse, qui étoit enceinte. Pendant qu'ils étoient en ce lieu, il arriva que le temps auquel elle devoit accoucher s'accomplit, et elle enfanta son fils premier-né; elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avoit point de place pour eux dans l'hôtellerie.*

I. Admirons ici dans Marie et Joseph leur obéissance aux ordres de l'empereur. Ils obéissent sans chercher de prétextes d'exemption, ni dans la noblesse de leur origine, ils étoient du sang royal; ni dans le saint mystère dont ils étoient les ministres et les coopérateurs, Marie portoit dans son sein le Fils de Dieu; ni dans la fatigue du voyage, il étoit long et difficile; ni dans le danger que couroit cette vierge sainte, elle étoit dans son neuvième mois et l'on étoit au cœur de l'hiver; ni dans le caractère de l'empereur qui avoit porté l'édit, il étoit idolâtre. Apprenons à nous soumettre aux puissances de la terre, quelque rigoureux que soient leurs commandemens, dès qu'ils ne sont point manifestement opposés à ceux de Dieu. Le vrai fidèle reconnoît l'ordre du ciel dans l'ordre du prince sous lequel il vit. Qu'il soit juste ou vicieux, païen ou idolâtre, hérétique ou catholique, il lui rend ses hommages et le tribut légitime de son obéissance.

II. Admirons quelle fut la patience de Marie et de Joseph dans les rebuts qu'ils eurent à souffrir. Représentons-nous ce qui dut leur arriver dans cette circonstance. Parvenus au terme où ils espèrent trouver du repos, ils ne trouvent qu'une fatigue encore plus grande. Ils cherchent, en arrivant à Bethléem, une maison pour se loger, et ils n'en trouvent pas; ils avancent plus loin dans la ville, ils en parcourent toutes les rues, tout est rempli; ils reviennent sur leur pas, ils prient, ils sollicitent, tout est inutile, parens, amis, gens de connoissance, tout est sourd à leur voix; ils ne reçoivent,

vent que des rebuts, des mépris, des insultes; le froid, la nuit, le tumulte, le fracas d'une foule d'étrangers, le concours public, augmentent encore leur peine, leur-embarras, leur fatigue. Dans quel état se trouve Marie! dans quelle inquiétude est plongé Joseph! Mais leur patience est invincible, il ne leur échappe pas une parole, un sentiment de plainte et de murmure. Mieux instruits que les autres hommes des secrets de la conduite de Dieu, ils n'ignorent pas que ceux qu'il emploie à ses plus grands ouvrages doivent être préparés aux plus rudes épreuves.

III. Admirons quelle est leur résignation dans le parti qu'ils sont obligés de prendre. Exclus de toutes les maisons par la multitude des hôtes, ils se retirent dans une étable. C'est là que Dieu conduit les deux personnes de la terre les plus saintes, et qu'il chérit davantage, Marie et Joseph. Ils ne méconnoissent pas la main qui les dirige, ils l'adorent avec amour et résignation, et c'est pour récompenser leur fidélité que le Seigneur va les combler de ses faveurs les plus signalées, et leur donner la consolation d'être eux seuls les deux premiers qui auront le bonheur de voir le Verbe incarné. Ce fut donc dans cet asile bien convenable à la naissance d'un enfant destiné à mourir un jour sur une croix, qu'un samedi (1), vers le milieu de la nuit, Marie, sans douleur et sans préjudice de son inviolable virginité, mit au monde son fils, chef, héritier et *premier-né* selon la chair de la maison de David. Exempte des assujettissemens communs, elle avoit conçu par l'opération de Dieu, et elle fut soustraite à la malédiction d'Eve. Elle enfanta J. C. sans aucune des suites humiliantes et douloureuses qui accompagnent la maternité des autres femmes, et se trouva en état de le servir aussitôt qu'il fut né. Elle-même l'enveloppa de langes, et elle le coucha dans la crèche de l'étable, qui lui tint lieu de berceau. Là elle lui offrit avec son époux les premiers et les plus purs hommages que la terre lui ait jamais rendus. Félicitons cette divine mère et S. Joseph, joignons nos louanges aux leurs, et travaillons surtout à imiter leur résignation, leur patience, leur soumission et leur fidélité.

(1) Le 25 décembre de l'an de Rome 753.

TROISIÈME POINT. — *Jésus adorable dans sa crèche.*

Mais quel est donc ce Jésus naissant dans une crèche ? C'est notre Dieu, notre médiateur, notre modèle.

I. C'est notre Dieu. C'est le Fils de Dieu égal à son père par sa divinité, et semblable à nous par son humanité. C'est notre Dieu, mais, comme l'appelle Isaïe, le Dieu véritablement caché. Quels prodiges ! l'Éternel enfant d'un jour, le Verbe de Dieu un enfant sans parole, le Tout-Puissant un foible enfant ! O grand Dieu, quelque caché que vous soyez, la foi vous révèle à mon cœur, et je vous rends mes plus profonds hommages. Si vous cachez l'éclat de votre majesté sous les charmes de l'enfance, vous n'en êtes pas moins adorable, vous n'en êtes que plus aimable. Eh quoi ! le Fils de Dieu, même avant de naître, obéit à un prince de la terre ! Le Messie, si long-temps attendu, si ardemment désiré, n'éprouve que des rebuts de la part des hommes ! Le roi d'Israël, le roi du ciel et de la terre naît dans une étable, est couché sur la paille ! Ah, je le comprends, Seigneur, votre royaume n'est pas de ce monde, votre règne est le règne des vertus sur la terre et de la gloire dans le ciel.

II. Jésus est notre médiateur. D'un côté, brûlant d'amour pour Dieu son père, et rempli de zèle pour sa gloire, il lui rend déjà dans sa crèche des adorations dignes de lui, et il s'offre à accomplir toutes ses volontés : aussi en est-il souverainement aimé, aussi est-il l'objet de ses plus tendres complaisances. De l'autre côté, brûlant d'amour pour les hommes, et rempli de zèle pour leur salut, il se les associe, il se fait leur chef et s'offre à satisfaire entièrement pour eux : aussi combien devoit-il en être aimé !

III. Jésus est notre modèle. S'il nous fait donc un précepte de l'obéissance, de l'humilité, de la patience, de la mortification, du détachement, de la pauvreté dès les premiers pas qu'il fait dans le monde, ne nous en donne-t-il pas l'exemple ? Il naît dans une crèche, dans une étable ; encore n'en a-t-il l'usage que par emprunt. Que cette étable, que cette crèche ont d'éloquentes voix pour nous apprendre à chérir les vertus que Jésus nous commande, et pour nous porter au mépris généreux et réel de tout ce que le monde estime, et à l'estime de tout ce qu'il méprise !

PRIÈRE. Venez, ô mon Sauveur, daignez prendre naissance dans mon cœur. Faites qu'instruit par votre exemple et secondé de votre grâce, je sois pauvre d'esprit, humble de cœur, comme étranger sur la terre, mortifié et obéissant comme vous l'êtes dans votre crèche. Vous n'êtes devenu enfant, ô divin Jésus, qu'afin que je puisse devenir homme parfait. Vous n'avez souffert d'être enveloppé de langes qu'afin de me dégager de tous les liens du péché. Vous n'avez voulu naître dans une étable que pour m'admettre à votre autel ici-bas et à votre gloire dans l'éternité. Vous n'êtes descendu en terre que pour m'élever jusqu'au ciel, et le rebut que vous avez essuyé lorsqu'on vous a refusé une place dans les hôtelleries m'assuroit à moi-même une demeure dans votre paradis. Enfin vous ne vous êtes rendu foible que pour me fortifier, pauvre que pour m'enrichir. Faites, Seigneur, que de telles grâces ne deviennent pas, par leur inutilité, autant de titres de condamnation contre moi, mais plutôt faites que, les mettant à profit, elles me conduisent à votre gloire. Ainsi soit-il.

---

## XI<sup>e</sup> MÉDITATION.

### *Adoration des bergers.*

L'Évangile distingue dans cet événement trois temps différens, 1<sup>o</sup> celui auquel les bergers furent avertis par les anges de la naissance du Sauveur ; 2<sup>o</sup> celui de leur départ, de leur arrivée et de leur séjour à Bethléem ; 3<sup>o</sup> celui de leur retour chez eux. *Luc.* 11, 8-20.

PREMIER POINT. — *Les bergers sont avertis par les anges de la naissance du Sauveur.*

**O**R il y avoit, aux environs, des bergers qui passoient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux, et tout à coup un ange du Seigneur se présenta à eux, et une lumière divine les environna ; ce qui les remplit d'une grande crainte. Mais l'ange leur dit : Ne craignez point, car je viens vous annoncer une nouvelle qui sera pour tout le peuple un grand sujet de joie. C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous

*est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur, et voici la marque à laquelle vous le connoîtrez. Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Aussitôt il se joignit à l'ange un troupe nombreuse de la milice céleste, et tous ensemble louèrent Dieu en disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté; et les anges les ayant quittés, ils se retirèrent dans le ciel.*

I. Qu'étoient-ce que ces bergers? Ils étoient d'une condition pauvre et obscure. Le Sauveur, en les appelant les premiers à son berceau, fait voir qu'il ne rebute personne; allons donc à lui avec confiance..... Ils étoient laborieux et *vigilans*, ils menoient une vie innocente, simple et conforme à leur état. L'oisiveté, la mollesse ou des occupations dangereuses sont des sources de péché qui éloignent de Dieu et de ses faveurs..... Ils étoient *pasteurs*, c'est sous cette aimable idée que N. S. s'est souvent représenté lui-même comme étant le souverain pasteur de nos ames, et il aima en ceux-ci l'image des pasteurs de son Eglise..... Ils avoient un cœur droit et docile, ils attendoient le Messie dans l'état où Dieu voudroit le leur donner, sans raisonner ni sur ce qu'il devoit être, ni sur ce qu'ils devoit faire. Le Verbe de Dieu, qui vient nous instruire, n'a pas besoin de nos lumières et de nos raisonnemens. C'est avec simplicité de foi que nous devons l'adorer dans la crèche et dans l'Eucharistie, si nous voulons avoir part aux fruits de ces deux divins mystères.

II. Quelle fut la conduite des anges? Tout à coup ces pasteurs sont environnés d'une brillante lumière qui perce les ténèbres de la nuit. A la faveur de ce jour miraculeux, ils aperçoivent auprès d'eux *un ange du ciel*, et d'abord ils sont *saisis d'étonnement*. Leur frayeur est grande, mais elle ne dure pas; leur consolation est plus grande encore, et elle ne fera que croître et n'aura d'autre terme que leur vie. L'ange leur parle, et ils ne répliquent pas, quelque étonnante que soit la nouvelle qu'il leur annonce. Aussi leur foi mérite-t-elle d'être récompensée et soutenue par de nouveaux prodiges. *Une troupe innombrable de la milice céleste se joint au premier envoyé du ciel*, et tous chantent de concert les louanges de Dieu. Quel bonheur pour ces bergers de devenir comme les témoins de la joie qui fait dans la gloire le partage des anges et des saints,

dont toute l'occupation est de bénir et de louer le Seigneur dans des transports éternels! Mais quelle nouvelle impression ne dut pas faire sur ces pasteurs la disparition des esprits bienheureux, qui s'élevèrent ensemble et d'une manière visible vers le ciel, pour y continuer leurs divins cantiques! Quel spectacle pour leurs yeux! quel ravissement pour leurs cœurs!

III. Que leur disent ces envoyés du ciel? Le premier d'entre eux leur annonce le Sauveur, le leur désigne sous des traits aussi remarquables qu'étonnans, et tous ensemble célèbrent sa naissance. *Ne craignez rien*, leur dit l'esprit céleste, *je viens vous apprendre une nouvelle qui vous remplira de joie et qui fera la consolation de tout le peuple*. Israël attend le Messie; aujourd'hui, cette nuit même, il n'y a que quelques instans, cet enfant si désiré vient de naître à *Bethléem*, cette ville de laquelle *David* étoit originaire. Cet enfant est le *Sauveur*, non des anges, mais le vôtre; il est le *Sauveur*, non comme ceux que Dieu vous a souvent envoyés et qui n'étoient que la figure de celui-ci; mais il est le *Sauveur* par excellence, le *Sauveur* de tous les hommes; voilà son ministère et l'excès de sa charité; il est le *Seigneur* de l'univers, des anges et des hommes, l'auteur de la nature et de la grâce, le maître absolu de toutes choses: voilà sa grandeur et sa puissance.... Quelle honte pour nous! Les anges prennent part à un mystère dont les fruits ne sont pas pour eux, et nous pour qui naît le *Sauveur*, nous qui nous livrons si facilement à des joies insensées et fausses, nous sommes peut-être indifférens, insensibles à la grandeur et à la solidité de celle-ci!.... Mais à quel *signe*, poursuit l'ange, *reconnoîtrez-vous* votre *Sauveur* si charitable, si puissant, et depuis si long-temps annoncé? *Vous trouverez dans une étable un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche*. Et cet enfant, voilà le *Messie*, celui en qui résident les trésors de la sagesse de Dieu; des langes, voilà les signes de sa grandeur, et les marques de sa puissance; une crèche, voilà le trône de sa gloire!.... Orgueil de l'homme, viens te briser contre cette crèche; homme superbe, reconnois que l'humilité de ton *Sauveur* est la seule voie pour rentrer dans les biens que ton orgueil t'a fait perdre, que c'est dans l'anéantissement et la pauvreté que vient à toi l'*Homme - Dieu*, qui veut te délivrer de l'esclavage du

péché et de la tyrannie des passions..... A peine le chef des esprits célestes a-t-il annoncé le Messie, qu'une multitude d'anges s'unissent à lui; ils entonnent ce divin cantique : *Gloire, honneur et actions de grâces* soient rendus à Dieu qui habite au plus haut des cieux! Que la paix se répande aujourd'hui, au nom du Seigneur Dieu d'Israël, sur les hommes de bonne volonté, disposés à croire ses oracles, à observer ses lois et à profiter de ses miséricordes! *Dans les cieux gloire soit à Dieu* qui est l'auteur de ce grand mystère où éclatent sa bonté, sa sagesse, sa puissance; à Dieu, qui est la fin de ce mystère, par lequel il reçoit une obéissance, une satisfaction, des hommages dignes de lui! *Sur la terre paix aux hommes* : paix entre eux par la charité, paix avec Dieu par une parfaite réconciliation, paix avec eux-mêmes, paix du cœur, paix de la conscience, paix délicieuse et le plus précieux de tous les biens; *paix aux hommes de bonne volonté*, c'est-à-dire, aux hommes dociles à Dieu, soumis à sa loi, qui lui donnent des marques de bonne volonté!

SECOND POINT. — *Du départ des bergers, de leur arrivée, et de leur séjour à Bethlém.*

*Après que les anges se furent retirés dans le ciel, les bergers se dirent l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethlém, et voyons ce qui est arrivé et ce que le Seigneur nous a fait connoître. Ils y allèrent en diligence, ils y trouvèrent Marie et Joseph avec l'enfant qui étoit couché dans la crèche; ce qu'ayant vu, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avoit été dit.*

I. Qui est-ce qui anime les bergers à aller voir les merveilles qui leur sont annoncées? C'est d'abord l'exemple. Ils s'excitent et s'encouragent les uns les autres à répondre à la grâce que Dieu leur a faite, et bientôt ils n'ont plus tous ensemble qu'un cœur, qu'une ame, qu'une volonté; mêmes pensées, mêmes paroles, mêmes sentimens, même action pour aller à J. C., l'auteur de leur salut. Ainsi les amitiés, les sociétés, les familles, tous les fidèles devroient-ils s'animer mutuellement et s'exciter sans cesse par leurs discours et par leurs exemples à la vertu, à la patience, à la pénitence et aux bonnes œuvres. Ainsi devrions-nous nous animer à la piété par l'exemple de tant de saints qui nous ont précédés, de tant d'âmes



serventes qui nous environnent, ou qui, répandues dans toute l'Église, nous crient, nous sollicitent d'unir nos hommages et nos actions aux leurs. Les bergers s'animent encore par le terme et l'objet auquel il s'agit d'aller. *Passons jusqu'à Bethléem, et allons voir la merveille qui s'est accomplie.* Le terme, c'est Bethléem; l'objet, c'est leur Dieu, leur Sauveur qui y est né.... Et où nous presse-t-on d'aller? N'est-ce pas à notre Dieu et à notre Sauveur? n'est-ce pas à Bethléem qui veut dire maison de pain? n'est-ce pas au pain descendu du ciel qui est la nourriture des âmes? Enfin les bergers s'animent par l'avertissement et l'instruction qu'ils ont reçus du Seigneur. *Passons et voyons ce que Dieu nous a fait annoncer par ses anges....* N'est-ce pas également le Seigneur qui nous appelle? L'éducation si chrétienne que nous avons reçue, tant d'instructions, tant d'avertissemens, tant d'inspirations, tant de bons mouvemens seront-ils inutiles?

II. Comment les bergers vont-ils à Bethléem? Ils marchent tous ensemble vers l'étable, *en diligence*, avec toute la promptitude et l'empressement que devoit leur inspirer la nouvelle reçue. Ils n'attendent pas même le jour, ils partent la nuit, ils courent avec confiance et abandonnent sans inquiétude leurs troupeaux au soin de celui qui les appelle.... Combien sommes-nous éloignés de la ferveur de ces pieux bergers! Marchons donc avec empressement et sans nous arrêter. Quiconque veut arriver à la perfection où Dieu l'appelle doit y tendre avec ardeur et sans relâche : avançons donc et courons sans délai et sans crainte dans la voie que le ciel nous montre. Appuyés des conseils de l'ange du Seigneur, d'un sage directeur, ne craignons pas que l'aumône nuise à notre fortune, la ferveur à notre santé, l'oraison à nos emplois, la piété à notre réputation.

III. Que trouvent les bergers à Bethléem? *Ils y trouvent Jésus, Marie et Joseph.* Un air d'innocence et de modestie distinguoit la mère. La bonté et la douceur annonçoient celui qui paroissoit être le père. Les faiblesses et les infirmités, l'indigence et la pauvreté désignoient le Messie, le Sauveur si long-temps attendu. Aucun rayon de lumière n'éclatoit sur son visage, aucun trait de la Divinité ne se faisoit sentir à travers les ombres qui l'environnoient; mais Dieu a parlé : ces

bergers ne raisonnent ni sur l'objet de la révélation ni sur les convenances du mystère; ils contemplent à loisir le divin enfant, ils l'admirent, ils l'adorent, ils lui rendent les prémices de nos hommages, ils en reçoivent les premières faveurs et sont embrasés de son amour. O sort heureux, ô spectacle touchant et bien digne d'envie! Mais, sans envier leur sort, profitons du nôtre qui ne le cède point au leur, 1° dans l'objet de la foi. Ils ne voient des yeux du corps qu'un enfant foible et indigent. Si dans cet enfant ils voient leur Dieu et leur Sauveur, ce n'est qu'avec les yeux de la foi; or avec la foi ne le voyons-nous pas ce même Dieu et ce même Sauveur dans son sacrement, et là ne pouvons-nous pas lui rendre les mêmes hommages et en obtenir les mêmes faveurs?... 2° Dans le motif de la foi. Ils avoient été instruits par les anges de ce qu'étoit cet enfant. La parole des anges étoit pour eux la parole de Dieu, cela est vrai; mais la parole des anges est pour nous comme pour eux, et nous avons de plus la parole même de Dieu et l'enseignement de son Eglise, qui nous révèlent le mystère de l'Eucharistie, et nous disent ce que c'est que le pain de vie.... 5° Dans l'appui de la foi. Ils voient l'humanité de J. C., et nous n'avons pas cette consolation, cela est vrai; mais si notre foi est plus exercée, elle est plus glorieuse à Dieu et plus méritoire pour nous; mais si, au lieu de la forme d'un enfant, nous ne voyons que l'apparence du pain, aussi au lieu d'étable et de crèche, nous voyons des temples et des autels que la religion lui a érigés par toute la terre. Hélas! rien ne manque aux preuves de notre foi, faisons-en usage, et rien ne manquera à notre bonheur.

TROISIÈME POINT. — *Du retour des bergers.*

*Et tous ceux qui entendoient les bergers étoient dans l'admiration des choses qu'ils leur disoient. Pour Marie, elle ne perdoit rien de tout cela et s'en entretenoit dans son cœur. Enfin les bergers s'en retournèrent glorifiant et louant Dieu de ce que tout ce qu'ils avoient entendu et vu s'étoit trouvé conforme à ce qui leur avoit été dit.*

I. Considérons ici l'étonnement de la multitude. Plusieurs apprirent ce qui s'étoit passé pendant la nuit; les uns le surent *des bergers* mêmes, les autres de ceux à qui les bergers l'avoient raconté; tous furent

extrêmement surpris, et rien, en effet, n'étoit plus propre à causer *une admiration générale*. La naissance du Sauveur d'Israël dans une étable, une apparition faite à de pauvres bergers, un cantique de louanges et de bénédictions, chanté en leur présence par le chœur de la milice céleste, toutes ces circonstances réunies, et rapportées par des hommes simples qu'on ne pouvoit soupçonner de malice ou d'intérêt, dûrent jeter les Juifs des environs de Bethléem dans un étrange étonnement. Cependant, malgré leur surprise, ces Juifs s'en tinrent aux raisonnemens et aux conjectures que chacun d'eux fit dans le moment selon la disposition de son cœur. Mais à quoi sert une admiration stérile? N'auroient-ils pas dû courir à l'étable et y adorer leur Sauveur? n'auroient-ils pas dû se disputer l'honneur de le loger et de l'avoir chez eux? Hélas! de quoi nous servira à nous-mêmes d'avoir admiré les mystères et la loi de Dieu, ou les discours que nous aurons entendus sur cette matière, si cette admiration est vaine et sans effet? ne sera-t-elle pas contre nous un titre de condamnation?

II. Considérons Marie. Mais si les Juifs charnels et grossiers prirent si peu de part à des prodiges si dignes de leur attention, Marie, cette vierge prudente, attentive et fidèle, ne les regardoit pas avec cette coupable indifférence. Les bergers lui avoient raconté toutes les circonstances de la vision angélique qui les avoit conduits à Bethléem; elle s'en réjouit dans le Seigneur: félicitons-la.... Chaque nouvel événement retraçoit vivement dans sa mémoire ceux qui avoient précédé. Les paroles que l'ange lui avoit dites à elle-même, les miracles de sa conception et de son enfantement, ce qu'elle avoit entendu de la bouche d'Elisabeth, la manière dont Dieu avoit dissipé les alarmes de Joseph, ce qu'elle entendoit dire aux pasteurs, tout concouroit à une même fin, tout lui confirmoit la divinité de son fils, et le lui rendoit de plus en plus cher, précieux, adorable. Elle ne cessoit point de comparer ensemble et de réunir tous ces traits divins, *elle les conservoit précieusement dans son cœur*, elle en nourrissoit sa foi et croissoit ainsi en amour; imitons-la.... C'est d'elle, comme l'on croit, que S. Luc a su tous ces détails et tout ce qui regarde J. C. jusqu'au temps de sa vie publique; remercions-la.

III. Considérons les bergers. *Ils s'en retournèrent glorifiant Dieu, chantant les louanges du Sauveur et bénissant ses miséricordes. Ce qu'ils avoient entendu de la bouche des anges, ce qu'ils avoient vu de leurs yeux, la conformité de l'évènement avec ce qui leur avoit été annoncé, la distinction que le Seigneur avoit faite d'eux pour les admettre à sa divine confiance, furent désormais la consolation de leur état et la matière de leurs entretiens. Avec quel zèle publièrent-ils, en s'en retournant, ces merveilles de Dieu, et en instruisirent-ils les autres! Est-ce ainsi que nous retournons du temple à la maison, que nous sortons de la prière, de l'instruction, du sacrifice de la communion? Est-ce avec la même reconnoissance et la même satisfaction que nous considérons dans notre sainte religion les preuves infaillibles de sa vérité, le rapport des dogmes avec l'état présent de l'homme, la conformité des prophéties avec les évènements, l'accord de ce que nous voyons de nos jours et sous nos yeux avec ce que nous lisons du passé, tandis qu'au contraire tous les systèmes de religion inventés par les hommes répugnent également au passé et au présent?*

PRIÈRE. Que vous êtes adorable, ô mon Sauveur, dans votre crèche sacrée! Je m'unis d'esprit et de cœur à ces pieux bergers qui vous adorent, et aux anges du ciel qui vous glorifient. Que vous rendrai-je pour vous être ainsi donné à moi? Ah! je me donne, je me consacre tout entier à vous, ô divin Jésus, pour ne plus vivre que de vous et par vous, de votre esprit et de votre amour. Faites, Seigneur, que, ne me bornant pas ici à une adoration stérile et superficielle, je conserve, comme Marie, toutes vos paroles dans mon cœur, j'en nourrisse mon ame; faites qu'étudiant au pied de votre crèche les vertus de votre divine enfance, votre vie humble, mortifiée, recueillie et cachée, je m'y rende conforme pour devenir participant de votre gloire. Ainsi soit-il.

## XII<sup>e</sup> MÉDITATION.

### *La Circoncision de Notre-Seigneur.*

*Le huitième jour où l'enfant devoit être circoncis étant arrivé, il fut nommé Jésus, qui étoit le nom que l'ange lui avoit donné avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère. Dans ce seul verset, trois objets s'offrent à notre méditation, 1<sup>o</sup> la circoncision; 2<sup>o</sup> le nom de Jésus; 3<sup>o</sup> le renouvellement de l'année. Luc. 11, 21.*

#### PREMIER POINT. — *De la Circoncision.*

I. CETTE cérémonie avoit été ordonnée par Dieu lui-même, il en avoit fait le commandement d'abord à Abraham et ensuite à Moïse, pour distinguer spécialement son peuple. Jésus, en s'y soumettant, quoiqu'il fût au-dessus de la loi, puisqu'il en étoit lui-même l'auteur et la fin, nous donne l'exemple de l'obéissance que nous devons aux lois de Dieu, et condamne ces dispenses, ces réserves, ces relâchemens que nous nous permettons si facilement.

II. La circoncision étoit humiliante. Jésus, en la recevant, quoiqu'il soit le saint des saints, est confondu avec les pécheurs, et prend sur lui la marque infamante et la peine du péché; exemple d'humilité bien opposé à notre orgueil. Nous sommes couverts d'iniquité, et nous nous parons des dehors de l'innocence, nous prétendons même en avoir les privilèges, en ne voulant souffrir ni le remède ni la peine du péché. Que nous sommes peu conformes à notre divin modèle!

III. La circoncision étoit onéreuse. Elle imposoit l'obligation d'observer toute la loi de Moïse, et Jésus en porte le joug pour nous en délivrer. Mais prenons-y garde, J. C. a substitué le baptême à la circoncision, et en nous exemptant de la circoncision légale, il nous a obligés à la circoncision spirituelle, c'est-à-dire, au retranchement de toutes les pensées mauvaises et réfléchies de notre esprit, de toutes les affections déréglées et volontaires de notre cœur, de toutes les paroles criminelles ou inutiles de notre bouche, en un mot de tout ce qui, dans notre conduite, lui déplaît, ressent le vice de notre origine, et se trouve contraire aux obligations de notre baptême.

IV. La circoncision étoit douloureuse. Jésus, n'ayant

encore que huit jours, soumet sa tendre et innocente chair au couteau de la circoncision; il en ressent les vives douleurs, son sang coule, il en offre les prémices à son père pour notre salut, et il en versera un jour jusqu'à la dernière goutte. O Jésus, pour me sauver, vous versez votre sang, et moi, pour mon salut, je ne veux rien souffrir! O Joseph, ô Marie, vous seuls sur la terre connûtes alors le prix de ce sang divin, plus que suffisant déjà pour la rédemption des hommes, si Dieu eût voulu s'en contenter. Quelle plaie pour votre cœur lorsque vous le vîtes couler! Que vous vous hâtez, ô mon Sauveur, de me donner votre sang! Différerai-je encore à vous donner mon cœur? O Dieu que j'ai tant offensé, recevez-le ce sang précieux pour l'expiation de mes crimes. Divin Jésus, appliquez-m'en le mérite et la vertu, afin que du moins je ne vous offense plus. Qu'une goutte de ce sang adorable tombe sur mon cœur pour en amollir la dureté. Hélas! je le reçois tout entier et si souvent ce précieux sang dans la communion, comment se peut-il que je ne sois pas embrasé, consumé d'amour?

SECOND POINT. — *Du nom de Jésus.*

*Et on lui donna le nom de Jésus.*

I. Nom plein de majesté et de grandeur. A ce nom adorable, tout genoux doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers. A ce nom, le ciel reconnoît son roi, la terre son libérateur, l'enfer son vainqueur. L'Eglise ne le prononce jamais dans ses offices qu'avec une marque singulière de son respect : comment le prononçons-nous?

II. Nom plein de force et de puissance. C'est le seul nom donné aux hommes, en vertu et par l'invocation duquel ils puissent être sauvés. Ce nom seul a ouvert le ciel, fermé l'enfer, enchaîné le démon, renversé les idoles, et banni l'idolâtrie. De tout ce qui est demandé au nom de Jésus, rien n'est refusé; les malades sont guéris, les morts ressuscitent, et les démons sont mis en fuite : invoquons-le donc souvent et avec une entière confiance.

III. Nom plein de pureté et de sainteté. C'est du ciel qu'il est venu, c'est *un ange qui l'a apporté*, c'est Marie et Joseph, deux époux vierges, qui l'ont imposé. Il bannit les pensées impures, et n'inspire que de chastes

désirs. Il n'a d'ennemis que les esprits immondes et les âmes charnelles : appliquons-nous donc à une pureté parfaite, pour nous rendre dignes des grâces attachées à ce nom.

IV. Nom plein de charmes et de douceur. Le nom de Jésus ou de Sauveur n'annonce que bonté dans celui qui le porte, et ne promet rien moins à ceux qui l'aiment que la rémission de leurs péchés, la délivrance de l'enfer, la possession du ciel. O faveurs, ô espérance, ô biens éternels, quel cœur peut résister à la douceur de vos charmes ? que le doux nom de Jésus soit donc sans cesse dans mon cœur et sur mes lèvres.

TROISIÈME POINT. — *Du premier jour de l'an.*

*Le huitième jour où l'enfant devoit être circoncis étant arrivé...* Ces paroles nous rappellent la brièveté, l'incertitude, l'emploi et la fin du temps.

I. La brièveté du temps. La plus longue suite de jours, lorsqu'il sont écoulés, n'est plus rien. Qu'est-ce que l'année qui vient de finir ? qu'est-ce que tout le temps que nous avons vécu ? qu'est-ce que tout le temps qu'a duré le monde ? Tout cela est passé, et dans un temps passé, un siècle, un an, huit jours, un jour, sont la même chose. Le temps à venir n'est pas d'une autre nature. L'année qui commence, le temps qui nous restera à vivre, tout celui que doit durer le monde, passera, et quand il sera passé, il ne sera plus rien ; mais l'éternité ne passe point. O insensés que nous sommes de nous attacher aux biens du temps qui sont si peu durables, et de ne pas soupirer après les biens éternels !

II. L'incertitude du temps. Combien y en a-t-il eu de tout âge, de toute condition, de toute complexion, qui ont vu commencer l'année dernière, et qui ne l'ont pas vu finir ! Il en sera de même de celle-ci ; peut-être serons-nous du nombre de ceux qui n'en verront pas la fin, nous n'y avons pas un jour, un moment d'assuré. Commençons-la donc comme si elle devoit être la dernière pour nous.

III. L'emploi du temps. La manière dont nous aurons employé le temps décidera de notre sort dans l'éternité. Examinons comment nous avons employé l'année qui vient de s'écouler. Si nous ne sommes pas tombés dans les plus grands désordres, remercions-en Dieu ; mais au

moins, avouons-le, quelle lâcheté au service du Seigneur, quelle dissipation dans la prière, quelle négligence dans l'usage des sacremens, que de défauts dans toutes nos actions! Combien de fautes que nous aurions pu éviter, de bonnes œuvres que nous aurions pu faire, d'occasions de pratiquer la vertu, d'exercer la charité, la patience, le zèle, l'humilité, la mortification que nous avons perdues! Pleurons amèrement de si grandes pertes, et demandons-en pardon à Dieu. Voici une nouvelle année qu'il nous donne pour les réparer : ah, s'il l'accordoit aux ames réprouvées, s'il l'accordoit même aux ames du purgatoire, comment l'emploieroit-elles?

IV. La fin du temps. A la fin du temps, il ne reste plus rien des peines et des plaisirs que l'on a eus dans le temps. Le pénitent et le voluptueux parvenus à leur dernière heure se trouvent égaux, en ce que les mortifications de l'un et les délices de l'autre sont également évanouies; il ne leur reste que leurs œuvres, c'est-à-dire, leurs mérites ou leurs démérites. Quel regret pour l'un! quelle consolation pour l'autre! Quelle satisfaction ne ressentirions-nous pas nous-mêmes aujourd'hui, si nous avions passé l'année dernière dans la sainteté et dans la ferveur! Il ne nous resteroit rien de la peine que nous aurions prise, et que nous restait-il des plaisirs qui nous ont détournés de Dieu? Regrettons un temps si précieux et si mal employé. Remercions Dieu de ce qu'il nous a conservés jusqu'à ce moment, et de ce que la fin du temps n'est pas encore venue pour nous : mais songeons que nous y touchons. Quels seront alors nos sentimens? Ce que nous voudrions avoir fait alors ne dépendra plus de nous, mais il en dépend maintenant. Soyons donc prudens, et profitons d'un avis qui sera peut-être le dernier que nous recevrons.

PRIÈRE. C'en est fait, ô mon Dieu, plus de délai. Ah! j'en reconnois le danger, l'illusion. Ce jour, ce moment va devenir pour moi l'époque d'une conversion invariable. Je vais mettre à profit tous les instans qui me restent, et regagner par la vivacité de mon amour ce qui manque au nombre de mes œuvres. Je viens à vous avec confiance et avec larmes, ô adorable victime qui versez dans votre circoncision les premières gouttes de votre sang, et qui m'assurez l'effusion du reste : à la vue de votre obéis-



sance à une loi qui ne vous obligeoit pas, je me fixe sans retour dans la soumission éternelle que je vous dois; à la vue de ces premières vengeances qu'exerce sur vous la justice divine pour l'apparence seule du péché dont vous vous êtes revêtu, je conçois quelle doit être mon aversion pour le péché, et mon éloignement pour lui, quelque léger qu'il puisse être, sera infini. Votre circoncision légale, ô divin Jésus, sera pour moi un motif puissant et toujours nouveau de mortifier mes sens, de crucifier ma chair, de circoncire mon cœur, de retrancher tout ce qui flatte la nature, d'éloigner tout ce qui fomenté les passions, de fuir tout ce qui amollit le cœur, de me séparer des pompes, des délices, des vanités auxquelles j'ai renoncé dans mon baptême, de mourir enfin au monde et à moi-même, pour ne vivre qu'en vous, ô mon Sauveur. Telles sont mes résolutions, mais y serai-je fidèle? Pour appui et soutien de ma foiblesse, je n'aurai besoin que de votre nom, ô Jésus, et ce nom si redoutable à l'enfer dont il a humilié la puissance, je l'emploierai avec succès contre l'ennemi de mon salut. Ainsi soit-il.

---

### XIII<sup>e</sup> MÉDITATION.

#### *De l'adoration des Mages.*

Considérons avec l'historien sacré, 1<sup>o</sup> le départ des Mages de l'Orient; 2<sup>o</sup> leur arrivée et leur démarche à Jérusalem; 3<sup>o</sup> leur conduite à Bethléem; 4<sup>o</sup> leur retour en leur patrie. *Matth.* 11, 1-12.

PREMIER POINT. — *Les Mages partent de l'Orient.*

JÉSUS étant donc né dans Bethléem, ville de la tribu de Juda, au temps du roi Hérode, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, et ils demandèrent : Où est le roi des Juifs qui est nouvellement né? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus pour l'adorer.

I. Remarquons dans ces Mages leur attention à considérer la nouvelle étoile, et à pénétrer ce qu'elle signifioit. Combien la virent sans en comprendre le mystère! Combien d'événemens seroient pour nous des astres lumineux, si notre dissipation continuelle ne nous empêchoit d'y faire attention!

II. Considérons leurs réflexions sur ce que ce nouveau phénomène exigeoit d'eux. Ils comprirent bien que ce n'étoit pas pour satisfaire leur curiosité que le ciel leur annonçoit la naissance du roi des Juifs, mais qu'ils devoient le chercher et l'adorer. Les lumières que Dieu nous donne feront notre condamnation, si nous ne les rapportons pas à son service et à notre salut.

III. Examinons leur détermination à aller s'informer à Jérusalem du lieu où étoit né le nouveau roi. Dieu ne nous instruit pas de tout par lui-même, mais il nous donne des maîtres dépositaires des Ecritures et interprètes de leur vrai sens; notre devoir est de les consulter.

IV. Méditons leur fidélité à obéir à ce que Dieu leur impose et paroît exiger d'eux. Obéissance prompte et courageuse, qui ne craint ni les fatigues ni les dangers d'un long et pénible voyage, ni les discours ni les railleries des hommes. Est-ce ainsi que nous obéissons à Dieu? Les Mages sortent de leur pays sur la foi d'une étoile; et nous, la parole de Dieu, sa force, son autorité, sa lumière qui brillent depuis si long-temps à nos yeux, rien ne peut obtenir de notre cœur le plus léger sacrifice pour J. C.!... Ces étrangers marchent au moindre signe; et nous, que le Seigneur appelle constamment à lui, malgré ses avertissemens, ses inspirations et ses ordres, nous sommes immobiles! Qui nous retient? Ah! craignons que la piété, l'obéissance et la fidélité de ces Mages ne s'élèvent un jour contre nous et n'accusent notre indifférence, notre lâcheté, nos révoltes.

SECOND POINT. — *Les Mages à Jérusalem.*

*Le roi Hérode, ayant appris cette nouvelle, en fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui; et ayant assemblé tous les princes des prêtres et les scribes ou docteurs du peuple, il leur demanda où devoit naître le Christ. Ils lui répondirent : A Bethléem de Juda; car voici ce qui a été écrit par le prophète : Et vous Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes pas la moindre entre les villes de Juda, car c'est de vous que sortira le chef qui doit gouverner Israël mon peuple. Alors Hérode, ayant fait venir les Mages en secret, s'informa d'eux avec le plus grand soin du temps que l'étoile leur étoit apparue, et les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, informez-vous exactement de*

*de cet enfant , et lorsque vous l'aurez trouvé , faites-le moi savoir , afin que j'aïlle aussi l'adorer moi-même. Ayant ouï ces paroles du roi , ils partirent , et en même temps l'étoile qu'ils avoient vue en Orient parut , et elle alloit devant eux jusqu'à ce qu'étant venue sur le lieu où étoit l'enfant , elle s'y arrêta. A la vue de l'étoile , ils furent transportés de joie.* Quatre sortes de personnes sont ici proposées à nos considérations, Hérode, les princes des prêtres et les docteurs des Juifs, le peuple de Jérusalem et les Mages.

I. Observons Hérode. Son trouble : un enfant le fait trembler. L'impie n'est jamais tranquille même sur le trône. Sa cruauté : dès ce moment, ce roi usurpateur et étranger a résolu la mort de l'enfant; mais Dieu se joue des projets des méchans..... Son inquiète curiosité : elle ne sert qu'à le tourmenter, qu'à manifester la gloire du nouveau-né, et à instruire ceux qui le cherchent... Sa dissimulation et son hypocrisie; mais bientôt il paroîtra ce qu'il est, et deviendra à jamais l'exécration des hommes. Tel est le sort des hypocrites.

II. Considérons les princes des prêtres et les docteurs des Juifs. Quel est leur aveuglement! Ils cherchent dans les Ecritures le Messie, ils le trouvent, ils le montrent aux autres, ils indiquent le lieu de sa naissance; mais ils ne vont pas eux-mêmes l'adorer : triste présage du long aveuglement où nous les voyons encore aujourd'hui; funeste leçon pour ceux qui montrent la voie aux autres, et s'égarent volontairement eux-mêmes. Mais quel que soit leur égarement, les fidèles, à l'exemple des Mages, doivent profiter de leurs leçons.

III. Examinons le peuple de Jérusalem..... Sa légèreté : il se trouble sans savoir pourquoi, et parce qu'Hérode se trouble. Les grands inspirent leurs sentimens et leurs passions à ceux même qui les haïssent et les censurent..... Sa stupidité : il se trouble de ce qui devoit le combler de joie, de l'accomplissement de ce qui faisoit son désir, son attente même prochaine : funeste disposition qui n'annonce déjà que trop ce que ce peuple endurci fera un jour. Combien parmi les chrétiens se troublent aux approches des grandes solennités de l'Eglise, parce qu'il faut alors remplir certains devoirs de religion qui font la consolation des vrais fidèles!

IV. Observons dans les Mages, 1<sup>o</sup> leur courage à demander le roi nouvellement né, à publier ce qu'ils en

ont vu dans le ciel, et à déclarer qu'ils le cherchent sur la terre pour l'adorer, sans se mettre en peine s'ils choquent l'ambition de celui qui règne alors sur les Juifs; 2<sup>o</sup> leur constance à ne point se rebuter des difficultés, des délais et des oppositions qu'ils durent rencontrer jusqu'à ce qu'ils eussent l'éclaircissement qu'ils cherchoient;.... 3<sup>o</sup> leur patience à supporter les interrogations, peut-être même les dérisions tant à la cour qu'à la ville; 4<sup>o</sup> leurs épreuves et leurs tentations: ils furent sans doute surpris que, dans la capitale de la Judée, on ne sût rien de la naissance du Messie, qu'on les adressât à Bethléem, lieu inconnu, méprisable, sans nom, et de ce qu'enfin, quoiqu'ils eussent annoncé une nouvelle si importante, personne ne sortit de Jérusalem pour les suivre; 5<sup>o</sup> enfin leur joie, leur consolation, lorsqu'en sortant de cette ville ingrate, ils revirent l'étoile, et que non-seulement cette étoile leur apparut comme en Orient, mais qu'elle marcha devant eux, et leur marqua la route..... Ah! que le Seigneur est bon, qu'il se hâte de consoler ceux qui font quelque chose pour lui, et que ses consolations sont abondantes! L'esprit de Dieu n'abandonne pas les âmes dociles; s'il semble quelquefois s'éloigner d'elles en les laissant dans l'obscurité, bientôt il se montre à elles, et que ces momens sont doux et consolans! Adorons avec autant de frayeur que de reconnoissance la justice de Dieu et sa miséricorde. Les Juifs commencent déjà à s'aveugler, et des infidèles et des étrangers, les Gentils dont les Mages sont comme les prémices, commencent à connoître la lumière.

TROISIÈME POINT. — *Les Mages à Bethléem.*

*Et étant entrés dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère, et se prosternant, ils l'adorèrent; ouvrant ensuite leurs trésors, ils lui offrirent pour présens de l'or, de l'encens et de la myrrhe.*

I. Examinons l'idée que les Mages conçurent de l'enfant Jésus, et jugeons-en par leur conduite. Ils arrivent à Bethléem. L'étoile qui les guide s'arrête et s'abaisse sur le lieu où est J. C., pour leur faire entendre que c'est là qu'ils doivent eux-mêmes s'arrêter, et aussitôt elle s'évanouit. A ce signal, *ils entrent dans la maison désignée, et là ils trouvent un enfant entre les bras de sa mère.* La simplicité du lieu qu'il habite et l'indigence

qui l'environne ne les rebutent pas, ils tombent à ses pieds et ils l'adorent non-seulement comme le roi des Juifs, mais comme le Dieu et le Sauveur de tous les hommes. Quel est le ravissement de ces premiers adorateurs du Roi des rois! Dans quelle sublime contemplation entrent-ils en le voyant! Quelle idée en conçoivent-ils! Quels sentimens de la plus profonde vénération! quels respects, quels hommages, quelle sincère offrande d'eux-mêmes! offrande par laquelle ils lui soumettent non-seulement leurs corps et leurs têtes humiliées, mais leurs esprits et leurs cœurs anéantis. J. C. les remplit intérieurement de l'onction de sa grâce, du feu de sa charité, et cette onction céleste et ce feu sacré se manifestent au dehors par les douces et abondantes larmes qu'ils répandent. Quel spectacle! Qui n'en seroit touché, attendri? Que ces Mages dûrent se féliciter d'avoir entrepris ce voyage, et qu'ils se trouvèrent bien récompensés de leurs peines, de leurs fatigues!... Hélas! c'est le même Dieu que nous avons sur nos autels : que n'avons-nous la même foi, les mêmes sentimens! que ne lui faisons-nous les mêmes offrandes!

II. Observons quelle est l'idée que ce mystère doit nous donner de l'enfant Jésus..... Ne devons-nous pas nous dire ici à nous-mêmes : Quel est donc cet enfant qui se fait ainsi annoncer par les astres dans le ciel et par les prophètes sur la terre, qui de son berceau appelle les sages de l'Orient et s'en fait adorer, qui aveugle les orgueilleux dépositaires de l'Écriture au milieu de la lumière, trouble l'impie jusque sur le trône de sa gloire et dans tout l'appareil de sa majesté? Ah! heureux alors ceux qui auront cru en lui et l'auront adoré lorsqu'il étoit encore caché sous les voiles de la foi; mais que deviendront ceux qui l'auront méconnu, méprisé, offensé et persécuté?

III. Considérons la nature des présens que les Mages offrent à l'enfant Jésus. Ils lui offrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Ce fut sans doute de leur part un signe de respect pour le roi qui leur avoit été annoncé, que le choix de ces présens; mais ce choix fut conduit par le Seigneur. Il n'est pas douteux qu'il y a ici du mystère, et l'Église y en a toujours reconnu. Ils lui offrirent de l'or comme à leur roi, de l'encens comme à leur Dieu, et de la myrrhe comme à un homme.

Reconnoissons nous-mêmes J. C. sous ces trois qualités. Adorons-le comme notre Dieu, suivons-le comme notre roi, aimons-le comme notre Sauveur. Offrons à Jésus l'or d'une charité pure, ardente envers Dieu, et efficace envers le prochain; l'encens d'une prière assidue et fervente, la myrrhe d'une mortification véritable et continuelle. Nous avons encore différens moyens de remplacer les présens des Mages par la pratique de diverses œuvres de piété. Les employer à l'établissement des temples, à la décoration des autels, à la splendeur du service Divin, c'est offrir de l'encens à Jésus. Soulager les pauvres dans leurs besoins, c'est lui offrir de l'or. Pourvoir à la sépulture des fidèles, procurer les sacremens aux mourans et des prières aux morts, c'est lui offrir de la myrrhe..... Les trois présens des Mages ne semblent-ils pas être les symboles naturels des trois vœux de religion? le présent de l'or, le symbole du vœu de pauvreté qui dépouille des richesses et de toute propriété; le présent de l'encens, le symbole du vœu d'obéissance dont les œuvres sont plus agréables à Dieu que l'encens et les sacrifices; le présent de la myrrhe, le symbole du vœu de chasteté qui nous met dans une espèce de mort, et dont l'accomplissement est l'exercice d'une mortification continuelle.

QUATRIÈME POINT. — *Les Mages retournent en leur pays.*

*Et ayant reçu pendant leur sommeil un ordre du ciel de n'aller point retrouver Hérode, ils s'en retournèrent en leur pays par un autre chemin.* Observons ici dans les Mages,

I. Leur progrès dans la lumière de Dieu. Une étoile les avoit avertis d'aller, l'Écriture leur avoit appris le lieu où il falloit aller, et maintenant Dieu même se charge de régler leur retour. Les voilà admis aux communications divines les plus intimes et les plus singulières : juste récompense de leur fidélité à suivre J. C... Si nos lumières ne croissent pas, c'est que nous ne sommes pas assez fidèles aux lumières que Dieu nous communique.

II. La générosité de leur obéissance. Ils mettent en pratique ce précepte si important et souvent si difficile, qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Combien de fois le respect humain ne nous l'a-t-il pas fait transgresser! Apprenons à nous défier d'un monde qui

veut que nous retournions à lui après nos exercices de religion, sous prétexte qu'il veut adorer J. C. avec nous, mais qui ne cherche en effet qu'à nous l'enlever, qu'à l'étouffer dans nos cœurs.

III. Le changement de leur voie. Ils retournent par un autre chemin : mais pour nous, n'est-ce pas toujours le même chemin que nous tenons ; même tiédeur, même négligence, même dissipation, même dégoût de la prière, même amour et recherche de nous-mêmes ?

IV. Leur retour dans leur pays. Notre patrie, c'est le ciel : nous nous en sommes éloignés par le péché, nous n'y pouvons retourner que par la pénitence et la pratique de toutes les vertus dont notre Sauveur nous a donné l'exemple.

PRIÈRE. Les Mages prosternés à vos pieds, ô mon Sauveur, sont les prémisses de la gentilité. Je vous rends mille actions de grâces de leur vocation, ce fut un gage de la mienne ; mais suis-je aussi fidèle à y répondre que le furent ces premiers apôtres de la religion, mes vrais modèles et mes pères dans la foi ? Ah ! Seigneur, ressuscitez en moi l'esprit de cette vocation divine, de cette grâce précieuse dont l'adoration des Mages me rappelle le souvenir, de cette grâce inestimable dont vous m'avez favorisé par une prédilection spéciale, malgré mon indignité, et que j'ai mérité trop souvent de perdre depuis que je l'ai reçue. Que le souvenir de ma vocation au christianisme soit désormais, ô mon Dieu, le motif de ma plus vive reconnaissance ; que les maximes et les obligations qu'elle m'impose fassent toute la règle de ma conduite. Ainsi soit-il.

---

**XIV<sup>e</sup> MÉDITATION.**

*La Purification de la sainte Vierge.*

Dans cette sainte cérémonie, le texte sacré nous propose trois objets à considérer, la sainte famille, le vicillard Siméon, et Anne la prophétesse; ce qui fera le sujet des trois méditations suivantes.  
*Luc. II, 22-34.*

CE QUI REGARDE LA SAINTE FAMILLE.

Nous avons ici trois choses à méditer, la purification de Marie, la présentation de Jésus, et la présence de Joseph.

PREMIER POINT. — *La purification de Marie.*

**E**T le temps de sa purification étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, ainsi qu'il est écrit dans la loi : *Tout enfant mâle premier-né sera consacré au Seigneur; et pour donner ce qui devoit être offert en sacrifice selon la loi, deux tourterelles ou deux petits de colombes.*

I. Remarquons dans Marie son obéissance. Elle obéit à une loi dont les termes, dans leur sens propre, semblent l'excepter formellement, puisqu'elle marque positivement : *Une femme qui aura conçu et enfanté suivant le cours ordinaire de la nature.* Mais par amour pour la loi de Dieu, et pour éviter le scandale du peuple, qui ignoroit le grand mystère opéré en sa faveur, Marie ne fait point valoir ses privilèges, elle observe le précepte, elle en remplit toutes les ordonnances jusque dans le dernier détail. Est-ce avec cet amour, avec cette ferveur, avec cette ponctualité que nous obéissons à Dieu? Hélas! ou nous transgressons formellement sa loi, ou nous ne l'observons qu'imparfaitement.

II. Considérons dans Marie son humilité. Elle sacrifie aux yeux des hommes la gloire de sa virginité dont elle avoit été si jalouse aux yeux des anges et devant Dieu. Elle se montre dans le premier parvis du temple comme une femme immonde qui ne peut entrer dans le second avant d'avoir été purifiée. Cette vierge sainte sait que Dieu connoît sa pureté, cela lui suffit; elle est peu inquiète des jugemens humains. Que nous sommes



bien différens ! Peu inquiets d'être souillés aux yeux de Dieu, nous ne sommes attentifs qu'à paroître purs aux yeux des hommes.

— III. Admirons dans Marie son esprit de pauvreté. Selon la loi, la mère devoit offrir un agneau et une tourterelle, ou, si sa situation ne le lui permettoit pas, elle devoit présenter deux tourterelles ou deux petits de colombes. Marie s'en tient à cette dernière disposition de la loi, qui étoit conforme à son état présent. Elle ne rougit point de paroître pauvre aux yeux du monde et dans la maison du Seigneur. Hélas ! n'est-ce pas souvent dans ce saint lieu où notre vanité veut paroître avec plus d'ostentation et de luxe ?

SECOND POINT. — *La présentation de Jésus.*

J. C. est porté au temple, il y est offert, il y est racheté.

I. J. C. est porté au temple. *Ils le portèrent à Jérusalem.* Considérons ce tendre agneau porté de l'étable à l'autel, comme une victime destinée à l'immolation. Contemplons ce divin enfant, tantôt entre les bras de Marie, et tantôt entre ceux de Joseph. O doux fardeau qui donnez la force à ceux qui vous portent, et qui portez vous-même l'univers en vos mains, Marie et Joseph vous soutiennent tour à tour pour satisfaire leur amour, partager leur bonheur et l'augmenter en se le communiquant. Avec quel soin, avec quelle attention, avec quelle tendresse ils vous portent ! Hélas ! n'est-ce pas ainsi, ô divin Jésus, que je devois vous porter moi-même, lorsque j'ai le bonheur de vous recevoir dans la sainte communion ?

II. J. C. est offert dans le temple. La loi ordonnoit d'offrir à Dieu tous les premiers-nés, comme lui étant spécialement consacrés en mémoire de ce que, pour délivrer son peuple, il avoit fait mourir tous les premiers-nés de l'Égypte et épargné ceux des Hébreux. Les termes de la loi paroissent encore ne comprendre ici que les enfans nés selon le cours ordinaire de la nature, et excepter formellement le fils de la mère toujours vierge ; mais Jésus, l'auteur de la loi, voulut l'accomplir dans tous ses points. Marie étant donc purifiée, elle et Joseph conduisent Jésus dans le second parvis pour l'offrir au Seigneur. Ce fut alors que Dieu reçut dans son temple une offrande digne de lui et

égale à lui, le premier-né de toutes les créatures, celui qui remplissoit la figure des offrandes de l'ancienne loi, qui devoit être l'offrande perpétuelle de la loi nouvelle, et qui devoit élever à une dignité divine tout ce qui seroit offert en son nom et uni à son sacrifice. Quel spectacle pour le ciel que cette sainte oblation! Quel honneur pour Joseph et Marie par les mains de qui elle se fait! Quel bonheur pour la terre pour qui s'offre cette auguste victime! Unissons-nous à cette divine offrande; consacrons-nous à Dieu avec J. C. sans cesse, sans réserve et sans partage, pour la vie et la mort, pour le temps et l'éternité.

III. Jésus est racheté du temple. Les premiers-nés consacrés au Seigneur auroient dû demeurer au service du temple; mais Dieu y ayant destiné toute la tribu de Lévi, la loi portoit que tous les premiers-nés des autres tribus seroient rachetés au prix de cinq sicles d'argent. Jésus n'étoit pas destiné à servir le temple, il étoit lui-même le temple vivant qu'on devoit détruire, et qu'il devoit rebâtir en trois jours. Le temple et les sacrifices devoient être détruits pour toujours. Un nouvel autel, de nouveaux sacrifices devoient succéder et durer jusqu'à la fin des siècles.... Ce fut donc au prix de cinq sicles d'argent que fut racheté le divin Jésus, lui qui devoit nous racheter de l'enfer au prix de tout son sang, qui devoit couler par les cinq plaies de son corps sacré. O mon divin Sauveur, par ces plaies adorables et par ce précieux sang que vous avez versé pour moi, ne permettez pas que le prix de ma rédemption me soit inutile.

TROISIÈME POINT. — *La présence de Joseph.*

Joseph paroît ici comme chef de la famille, comme époux de Marie, et comme père de Jésus.

I. Comme chef de la famille, c'est lui qui ordonne toute la cérémonie, qui pourvoit à ce qui est nécessaire et veille à l'entier accomplissement de la loi. Ainsi le chef de toute famille chrétienne doit-il veiller à ce que la loi de Dieu s'observe exactement dans sa maison. Il doit recommander à Dieu, et mettre sous sa protection tous ceux qui dépendent de lui, il doit en particulier offrir à Dieu tous ses enfans, les consacrer aux autels quand le Seigneur les y appelle, et ne

pas les forcer à s'y consacrer quand Dieu ne les y appelle pas.

II. Comme époux de Marie, Joseph prend part à son sacrifice, à sa ferveur, à ses humiliations, à sa pauvreté, à ses peines, à ses mérites, à ses vertus.... Le mari d'une épouse pieuse, bien loin de la gêner dans sa piété, doit l'animer, l'aider, la soutenir et l'aimer.

III. Comme père de Jésus, Joseph a le bonheur de s'offrir à Dieu de concert avec Marie. Il n'étoit pas le vrai père de Jésus, mais il a la gloire d'en faire les fonctions et d'en porter le nom. L'Évangile lui donne ce nom, soit en le nommant conjointement avec Marie, soit en le nommant séparément; c'est le nom que les hommes lui ont donné pendant sa vie, et dont sans doute Jésus lui-même l'a appelé.

PRIÈRE. Grand saint, Marie est notre mère, soyez aussi notre père. Soyez en particulier mon guide dans les voies de Dieu, mon protecteur pendant la vie, mon soutien à l'heure de la mort. O vierge pure, ô divine mère de la pureté même, qui n'eûtes jamais besoin de purification, obtenez-moi de Dieu ce feu sacré qui purifie tout ce qui peut lui déplaire dans mon ame. Obtenez-moi de démêler les pensées, les mouvemens, les replis les plus cachés de mon cœur, pour y reconnoître ceux que le Seigneur avoue et ceux qu'il réproûve, afin de devenir parfaitement pur à ses yeux. Et vous, ô divin Jésus, qui vous offrez à votre Père éternel comme la victime seule capable de nous purifier, je m'offre à vous, quelque imparfait que je sois, mais avec le dévouement qui convient à une victime : immolez-moi vous-même à votre gloire par les mortifications qu'il vous plaira m'imposer, consommez les imperfections de mon ame par le feu de votre charité, afin que je mérite un jour de vous être présenté avec un cœur pur dans le temple de votre gloire. Ainsi soit-il.

---

---

**XV<sup>e</sup> MÉDITATION.**
*Suite de la Purification de Marie.*

DU SAINT VIEILLARD SIMÉON.

 Méditons, 1<sup>o</sup> sa foi, 2<sup>o</sup> son cantique, 3<sup>o</sup> sa prophétie. *Luc. 11, 25-35.*

 PREMIER POINT. — *La foi de Siméon.*

**O**R il y avoit à Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivoit dans l'attente de la consolation d'Israël, et le S. Esprit étoit en lui. Il lui avoit été révélé par le S. Esprit qu'il ne mourroit point qu'il ne vit auparavant le Christ du Seigneur. Il vint donc au temple par un mouvement de l'esprit de Dieu; et comme le père et la mère de l'enfant Jésus l'y portoient, afin d'accomplir pour lui ce que la loi avoit ordonné, il le prit entre ses bras et bénit Dieu.

I. Admirons dans le saint vieillard Siméon quelle fut sa foi aux promesses de la loi et des prophètes. Siméon attendoit le rédempteur promis. Il soupiroit sans cesse après cet heureux moment qui devoit faire le bonheur et la consolation du peuple de Dieu. Dans ce désir, dans cette attente du Messie, il vivoit dans la justice, dans la crainte du Seigneur, et le Saint-Esprit étoit en lui..... Si nous avons une vraie foi aux promesses de l'Évangile, si nous attendions véritablement les biens qui nous y sont promis, nous ne trouverions pas de difficulté à vivre dans la sainteté et à conserver l'Esprit saint dans nos cœurs; mais une foi trop foible, une vie mondaine, lâche et dissipée nous prive des consolations de Dieu, éteint en nous l'espérance, et ne nous fait envisager l'autre vie et le second avènement de Jésus qu'avec frayeur.

II. Observons quelle fut la foi de Siméon à la révélation de l'Esprit saint. Cet esprit de Dieu lui avoit révélé qu'il ne mourroit point sans avoir vu le Messie; il lui tarδοit que cet heureux moment arrivât: cependant il ne devoit voir Jésus que dans l'infirmité de sa chair mortelle, et il devoit mourir bientôt après. Pour nous, au contraire, nous devons le voir après notre mort, dans

la splendeur de sa gloire, lorsque toutes nos peines seront finies et qu'il ne nous restera plus qu'à régner éternellement avec lui; et cette pensée nous alarme, nous effraie! Esprit saint, venez dans mon cœur pour le détacher de tout ce qui est ici-bas et le faire soupirer après l'heureux moment de sa délivrance, et de son vrai bonheur.

III. Considérons combien grande fut la foi de Siméon à la présence de Jésus Sauveur. Conduit par l'esprit de Dieu, il vint au temple lorsqu'on amenoit ce divin enfant pour le présenter au Seigneur. Il le vit, il le contempla, et intérieurement il l'adora. La cérémonie étant finie, il ne put se contenir, il s'approcha de lui, le prit entre ses bras, le serra sur son cœur et fit éclater les transports de sa joie, de sa reconnaissance et de son amour..... Si nous avons une foi vive, nous connoîtrions que nous avons le même Jésus dans le sacrement de l'Eucharistie, et nous l'y recevrons dans les sentimens de Siméon. Mais, hélas! n'est-ce pas souvent l'esprit de vanité, de curiosité ou d'intérêt, la coutume, le respect humain, ou quelque autre motif indigne et criminel qui nous conduisent à l'autel et au temple?

SECOND POINT. — *Le Cantique de Siméon.*

Le saint vieillard, portant J. C. entre ses bras et plus encore dans son cœur, se livre au transport qui l'anime, et bénissant Dieu à haute voix, il fait éclater la joie de son cœur, célèbre les grandeurs de Jésus, et attire sur lui l'admiration de Joseph et de Marie.

I. Il fait éclater la joie de son cœur. *C'est maintenant, Seigneur, s'écrie-t-il, que vous laissez mourir en paix votre serviteur selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez.* Oui, ô mon Dieu, je vais quitter la terre, et je sens que vous m'appellez à vous : je la quitte sans regret. Eh! que ferois-je ici-bas plus long-temps, depuis que, suivant vos promesses, vous avez mis le comble à tous mes désirs? J'ai vu de mes yeux celui que j'attendois, ce Messie que vous avez envoyé pour être le Sauveur du monde : que la mort me sera douce après un tel bonheur! Vous me l'aviez promis, Seigneur, et je le possède. Que vous êtes véritable dans vos promesses! Qu'il est consolant de vous être fidèle et de vous servir!..... Pussions-nous

après chaque communion, puissions-nous à la mort, après avoir reçu le saint viatique, goûter une semblable paix et désirer de mourir dans le Seigneur!

II. Siméon célèbre les grandeurs de Jésus. *Ce Sauveur que vous nous donnez, ô mon Dieu*, continue-t-il, *est celui que vous avez destiné pour être exposé à la vue de tous les peuples, comme la lumière qui doit éclairer toutes les nations et faire la gloire de votre peuple d'Israël.* C'est lui que tous les peuples doivent regarder comme l'auteur de la grâce et le consommateur de leur salut. Ce soleil de toute justice dissipera les ténèbres de leur ignorance, il fera en particulier l'ornement d'Israël, de ce peuple favori dans le sein duquel il a pris naissance, et qui aura le bonheur d'être témoin de ses miracles. Et en effet, Jésus n'est-il pas *le salut* que Dieu a donné aux hommes, et n'est-ce pas par lui seul qu'ils peuvent être réconciliés avec Dieu? C'est en vain qu'une philosophie impure et orgueilleuse cherche son salut ailleurs : Jésus est le salut offert et présenté aux yeux de tous les peuples, promis au commencement du monde, accordé au milieu des siècles et annoncé par toute la terre; Jésus est *la lumière des Gentils*; par lui, les Gentils sont sortis des ténèbres de l'idolâtrie, et ont ouvert les yeux à la lumière de l'Évangile. Remercions-nous Dieu de nous avoir fait naître au milieu de cette éclatante lumière? marchons-nous au grand jour qui nous éclaire? ne suivons-nous pas encore les maximes, ne pratiquons-nous pas encore les œuvres de ténèbres? Jésus est *la gloire d'Israël*; c'est par lui que ce peuple a été reconnu des Gentils pour le peuple de Dieu. Heureux si la plus grande partie de cette nation, par un aveuglement obstiné, qu'on ne peut ni comprendre ni assez déplorer, n'eût attiré sur lui les malheurs prédits par les prophètes! Mais un nouvel Israël a pris sa place, et ce peuple nouveau, c'est nous : mettons donc toute notre gloire à connoître J. C., à le suivre et à l'aimer.

III. Le langage du saint vieillard ravit d'étonnement Joseph et Marie. *Le père et la mère de Jésus étoient dans l'admiration des choses que l'on disoit de lui.* Le discours extatique de Siméon étoit un précis complet et renfermoit toute la substance de la doctrine des patriarches et des prophètes. Quelque sublimes qu'en fussent les expressions, elles ne devoient avoir rien de nouveau ou de surprenant pour Marie et pour Joseph; cependant

ils se livrent aux plus grands transports d'admiration et de joie; et tel est le caractère d'un amour vif, tendre et respectueux. On ne se croit jamais assez instruit de ce qui regarde une personne dont la gloire nous touche, on entend volontiers répéter ce qu'on en sait déjà, et tels sont surtout les sentimens de quiconque aime J. C. Quoiqu'on le connoisse, on se plaît à entendre le récit de ses grandeurs, on y trouve toujours de quoi se pénétrer, et les choses qui l'intéressent sont toujours assez nouvelles pour ne point cesser d'être admirables. Quelque instruits que nous soyons des mystères de la religion, écoutons et profitons des lumières que nous présentent les instructions de nos pasteurs, et soyons attentifs à réduire en pratique les exemples que la foi, la piété et la charité du prochain nous donnent.

TROISIÈME POINT. — *La prophétie de Siméon.*

Le saint vieillard, ayant remis à Marie et à Joseph l'enfant Jésus qu'il avoit eu jusque-là entre ses bras, leur souhaita à tous les deux des grâces proportionnées au bonheur dont ils jouissoient, et *il les bénit*, c'est-à-dire qu'il adressa pour eux au Seigneur des vœux et des prières. Se tournant ensuite vers Marie, mère de Jésus, en la distinguant de Joseph, qui n'en étoit pas le père, il lui adressa personnellement la parole, et il s'exprima en termes qui furent autant de prophéties par rapport à Jésus son fils, par rapport à elle, et par rapport aux hommes.

I. Par rapport à Jésus. L'enfant que vous avez donné au monde, *cet enfant que vous voyez*, dit-il, *est pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël, et pour être en butte à la contradiction.* Il n'est venu dans le monde que pour en être le Sauveur, et il sera à la vérité une source de salut pour plusieurs que leur foi à sa parole et leur correspondance à ses grâces rendront participans des fruits de sa rédemption : mais pour combien d'autres, incrédules à sa voix, et rebelles à ses poursuites, deviendra-t-il, contre son intention et malgré ses vœux sincères, une pierre de scandale et une occasion de chute ! Un jour viendra que pour les Israélites et pour tous les hommes il se livrera à la mort la plus honteuse. En cet état de faiblesse et de douleurs, il sera pour plusieurs un sujet de *contradiction*... Voilà la troisième prophétie de l'Évangile, dont nous voyons

l'accomplissement. J. C. a été contredit, il l'est encore; n'en soyons ni surpris ni ébranlés : cela a été prédit. Ceux qui le contredisent s'attirent leur perte, ceux qui le suivent s'assurent leur salut : quel bonheur pour ceux-ci, quel malheur pour ceux-là ! De quel nombre sommes-nous ? Ne nous y trompons pas : on contredit J. C. en ne se soumettant pas à son esprit, à sa doctrine proposée par son Eglise, et en ne réglant pas ses mœurs selon ses maximes et ses lois. Hélas, toute ma vie n'est-elle pas une continuelle contradiction à l'Évangile ? vivrai-je donc toujours de la sorte ?

II. Par rapport à Marie. Siméon lui prophétise les épreuves qu'elle doit subir : *Et vous-même, lui dit-il, vous aurez l'ame transpercée d'un glaive.* Marie doit voir le cœur de son fils percé d'une lance, et doit avoir elle-même le cœur percé d'un glaive de douleur. O grand Dieu, ne suffisoit-il pas que Marie fût destinée à ce cruel tourment, falloit-il encore le lui faire annoncer trente ans auparavant ? Nourrissez avec soin ce cher fils, ô vierge sainte ; vos douleurs croîtront avec lui, votre martyre durera autant que sa vie, et augmentera tous les jours à mesure que ce tendre agneau approchera du temps marqué pour son sacrifice. Puisse ma vie, ainsi que la vôtre, se passer dans la retraite, dans la douleur et les larmes, au souvenir des souffrances de mon Sauveur et des vôtres !

III. Par rapport aux hommes. *Et alors, ajoute Siméon, les pensées cachées dans le cœur de plusieurs seront découvertes.* Le glaive de la persécution ouvre les cœurs et en fait connoître les plus secrètes dispositions. Le masque tombe alors, le voile est déchiré, et on ne peut plus cacher ni aux autres ni à soi-même ses vrais sentimens... Examinons ici notre amour pour Dieu, notre attachement à la religion ; sondons notre cœur : est-il à l'épreuve de la perte des biens, du repos, de la réputation et de la vie ? Hélas ! peut-être n'est-il pas même à l'épreuve d'un plaisir, d'un intérêt d'une raillerie, de la plus légère contradiction.

PRIÈRE. Assurez-vous, ô mon Dieu, de ce foible cœur ; ne permettez pas qu'il me séduise, et que j'approuve jamais ses révoltes contre vous. Faites plutôt que je sois contredit par le monde, et percé pour votre amour d'un glaive de douleur. Faites que j'en sois percé à la vue de mes iniquités, et que cette douleur, en me puri-



fiant, me rende digne d'avoir part à votre gloire. Ne permettez pas que je contredise jamais les maximes, les exemples, l'esprit et la doctrine de votre divin Fils; donnez-moi cette fidélité constante et généreuse qui me fasse déclarer son disciple devant les hommes, afin qu'au dernier jour il ne me désavoue pas devant vous. Ainsi soit-il.

---

## XVI<sup>e</sup> MÉDITATION.

*Fin de la Purification. De sainte Anne la prophétesse.*

Observons avec l'Évangile, 1<sup>o</sup> le caractère de la prophétesse; 2<sup>o</sup> sa présence au temple; 3<sup>o</sup> le retour de la sainte famille à Nazareth. *Luc. II, 36-39.*

PREMIER POINT. — *Le caractère de la sainte prophétesse.*

I. **S.** Luc nous parle de la noblesse de sa famille. *En ce temps-là vivoit Anne qui avoit le don de prophétie, et qui étoit fille de Phanuel de la tribu d'Aser.* L'évangéliste nomme par honneur le père et la tribu de sainte Anne, afin de nous faire comprendre, en nous apprenant qu'elle n'étoit pas du commun du peuple, mais d'une famille connue et distinguée, que la naissance donne du poids au témoignage des mœurs. Et en effet une personne illustre qui joint la pratique de la vertu à la noblesse du sang, peut infiniment en faveur de la religion; mais aussi quel tort ne lui cause-t-elle pas, et qu'elle est criminelle, si elle fait servir la supériorité de son rang à accréditer l'erreur, à enhardir le vice, à décrier la vertu!

II. L'Évangile loue la viduité de sainte Anne. *Elle étoit fort avancée en âge, et n'avoit vécu que sept ans avec son mari qu'elle avoit épousé étant vierge; elle étoit demeurée veuve, et avoit alors quatre-vingt-quatre ans.* Mariée aussitôt qu'elle fut en âge, son mari ne vécut avec elle que sept ans, et depuis la mort de son mari jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans qu'elle comptoit au temps de la purification de Marie, elle n'avoit point pris de nouveaux engagements. Une viduité si

constante et si parfaite méritoit l'éloge de l'Esprit saint. Et en effet heureux est cet état qui, après celui des vierges qui marcheront à la suite du Roi de gloire, est le plus conforme aux inclinations du cœur de J. C. et le plus propre à ses divines communications.

III. Le texte sacré fait l'éloge de la sainteté de la prophétesse. *Elle ne sortoit point du temple, elle servoit Dieu jour et nuit dans les jeûnes et dans les prières.* Cette sainte veuve, le vrai modèle des personnes libres ou séparées du siècle, s'étoit fait un plan de vie réglé sur la perfection de son état. Tous ses jours étoient sanctifiés par le jeûne, et toutes les heures du jour comme de la nuit étoient partagées par les différens exercices de sa piété. Sa demeure la plus ordinaire étoit le temple. Elle passoit sa vie dans la mortification et la prière, sans craindre qu'une vie si austère nuisît à sa santé ou abrégât ses jours. Qu'une vie chaste, mortifiée et appliquée à l'oraison a de délices, et que ces délices seroient plus désirées, si elles étoient plus connues ! L'oraison, la mortification et la pureté sont unies par les liens les plus indissolubles et les plus étroits. Sans l'oraison, la mortification est insupportable; sans la mortification, l'oraison est insipide; sans l'oraison et la mortification, la chasteté est fragile et se soutient rarement.

SECOND POINT. — *De la présence de la sainte prophétesse.*

I. Admirons sa piété. *Etant donc survenue en ce même instant, elle se mit aussi à louer le Seigneur.* Lorsque Jésus, Marie et Joseph étoient encore dans le temple, la sainte veuve y arriva. Qu'il eût été triste pour elle de manquer ce moment si précieux ! C'étoit celui où le saint vieillard, tenant encore Jésus entre ses bras, prédisoit le sort du fils et celui de la mère. Que la piété de cette vertueuse Israélite lui mérita de bonheur ! Elle vit ce Dieu enfant, le contempla, et pénétra le mystère caché sous les dehors communs de sa personne adorable. Quels furent sa joie, son respect et son amour ! Elle se livra à ses transports, éclata en actions de grâces, en bénédictions, rendit publiquement gloire à Dieu, et témoignage à son Fils... Si cette célèbre prophétesse de Jérusalem eût négligé d'aller au temple à cette heure, elle eût été privée d'une faveur ineffable... Dieu attache ses grâces à de certains momens, à de certaines occasions ; étudions-les ces momens précieux, et ne les

laissons point échapper. Tel exercice de piété, tel devoir de religion que nous avons négligé, étoit peut être le temps que Dieu avoit choisi pour nous faire quelque faveur particulière... Imitons l'amour de sainte Anne pour le culte du Seigneur. Avec quels sentimens et quel respect ne devons-nous pas adorer J. C. dans ses temples! Mais, hélas! la manière dont nous nous y comportons n'est-elle pas le plus souvent outrageante pour lui? Ne rend-elle pas témoignage contre nous-mêmes, et ne fait-elle pas voir le peu de foi que nous avons à sa divine présence?

II. Observons le zèle de la prophétesse. *Et elle parloit de cet enfant à tous ceux qui attendoient la rédemption d'Israël.* Déjà elle fait l'emploi d'apôtre. Pénétrée de consolation d'avoir vu le Messie, elle se croit obligée d'en faire part à tout ce qu'elle connoît à Jérusalem de fidèles Israélites. Elle leur parle avec ce ton prophétique et inspiré qui persuade, et ce feu apostolique qui embrase les cœurs.... Si l'amour de Jésus régnoit dans nos ames, sa grandeur et ses bienfaits seroient l'objet de nos entretiens; non contents de connoître et d'aimer J. C., nous tâcherions de le faire connoître et de le faire aimer.

III. Remarquons la discrétion de la prophétesse. *A qui manifeste-t-elle Jésus? A ceux qui attendoient la rédemption d'Israël.* Tous les Juifs attendoient le libérateur promis, mais les uns avec les fausses idées d'une grandeur mondaine et d'une délivrance temporelle, et les autres avec la plus grande indifférence. Un petit nombre seulement l'attendoit avec ardeur et dans l'esprit qui convenoit à de vrais Israélites. Ce n'est qu'à ceux-là que la sainte veuve porte les paroles du salut, et raconte ce qu'elle a vu et ce que l'Esprit saint lui a fait connoître. Il y eût eu de l'imprudence et même du risque à en parler indifféremment à tout le monde, surtout dans une ville où régnoit un impie, et le plus cruel ennemi du Sauveur.... Parmi nous, tous se disent chrétiens, tous se disent catholiques; mais qu'il y en a peu qui s'intéressent aux progrès du christianisme, qui désirent sincèrement l'établissement du règne de Dieu et la vraie rédemption d'Israël! Qu'il y en a peu avec qui on puisse s'entretenir de la rédemption éternelle que nous attendons, et des moyens qu'il y a à prendre pour y parvenir!

TROISIÈME POINT. — *Du retour de la sainte famille.*

*Après qu'ils eurent accompli tout ce qui étoit ordonné par la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth, qui étoit le lieu de leur demeure (1).*

I. Ils s'en retournent sans précipitation.... Ils ne sortent du temple qu'après avoir entièrement accompli tout ce que la loi ordonnoit, qu'après avoir écouté tout ce que Dieu vouloit leur faire connoître par la bouche de Siméon et d'Anne. Notre précipitation à sortir de l'église aussitôt après une messe, une communion, ou tout autre exercice de piété, et notre empressement à quitter nos devoirs de religion, nous privent souvent de tout le fruit que nous en pourrions retirer. Terminons tous nos actes de dévotion par quelque temps donné au recueillement, où nous puissions prendre et remporter avec nous quelque bon sentiment.

II. Ils se retirent sans dissipation, dans un profond silence. Le silence de Marie et de Joseph pendant tout le temps de cette cérémonie est, ce semble, bien surprenant. S. Luc ne dit pas même d'eux, comme il l'avoit dit des bergers, qu'ils s'en retournèrent en louant Dieu. Que ce silence est profond, qu'il est admirable !... N'en avons-nous jamais goûté la douceur dans l'oraison ou la communion ? ne nous sommes-

(1) Quand S. Luc parle ici du retour en Galilée, il ne parle pas du retour qui se fit immédiatement après la purification, mais de celui qui se fit quand la sainte famille revint d'Égypte, comme nous le verrons à la Méditation XVIII, où nous reprendrons ce verset. Il est donc probable qu'après la purification, la sainte famille retourna à Bethléem, où elle reçut ordre de partir pour l'Égypte. Mais comme S. Luc n'avoit à parler ni des Mages, ni de l'Égypte, il a saisi la méthode des évangélistes, qui est de raconter de suite, et de joindre des faits éloignés les uns des autres, lorsque l'Esprit saint ne les portoit pas à décrire les faits intermédiaires : nous en verrons plusieurs exemples. Nous savons bien qu'on peut mettre dans un autre ordre l'adoration des Mages, la purification de Marie, et la fuite en Égypte ; mais comme cette diversité d'arrangemens n'intéresse point la piété, et ne peut être clairement décidée par le texte, nous avons saisi l'ordre qui se trouve le plus conforme aux fêtes de l'Église, sans vouloir prendre aucun parti, beaucoup moins condamner ceux qui arrangent les faits d'une autre manière. Ce plan est celui que nous suivrons dans le cours de cet ouvrage.

nous jamais trouvés dans cet heureux état de silence où l'ame est abîmée et anéantie devant la majesté de Dieu à la vue de ses bienfaits? Ce don de Dieu est aussi rare sans doute qu'il est précieux; mais il est ordinairement la récompense de la parfaite observation de la loi, et il demande toujours la plus grande fidélité pour être conservé.

III. Ils partent sans délai, dès que le service de Dieu est accompli. Ils ne s'arrêtent point à Jérusalem pour s'y reposer, ou pour y jouir de l'estime que tant de merveilles leur avoient attirée. Ils se retirent chez eux sans perdre un moment, pour s'y occuper de leur travail ordinaire.... Exemple frappant pour les pères et mères dont les devoirs domestiques et les devoirs de religion doivent partager et remplir toute la vie, qui, pour conserver les sentimens de piété que le service divin leur a inspirés, ne doivent point s'arrêter à de vains amusemens, à de frivoles conversations, mais du temple retourner à leur maison pour y remplir les obligations de leur état, et s'y exercer successivement à la pratique de leurs différens devoirs.

PRIÈRE. Hélas! Seigneur, le temps est court, et quel usage en ai-je fait jusqu'ici pour ma sanctification? Faites m'en connoître aujourd'hui toute l'importance, afin que je puisse le consacrer entièrement à l'unique nécessaire, afin qu'à l'exemple d'Anne, occupé nuit et jour de mon salut, je ne sorte presque point de votre maison, c'est-à-dire de votre temple, ou de votre divine présence. Ah! que je regrette le temps que le monde m'a enlevé! Je vais donc saisir avec soin, ô mon Dieu, tous les instans que vous me donnerez; je vais faire valoir le reste des jours que vous m'accorderez, et je ne craindrai rien désormais, sinon qu'en les terminant, ils ne soient pas trouvés pleins devant vous pour mériter vos récompenses. Ainsi soit-il.

**XVII<sup>e</sup> MÉDITATION.**

*De la persécution d'Hérode.*

L'Évangile nous présente ici trois objets à considérer, 1<sup>o</sup> la fuite de la sainte famille en Égypte; 2<sup>o</sup> sa demeure en Égypte; 3<sup>o</sup> son retour d'Égypte. *Matth.* II, 13-23.

PREMIER POINT. — *La fuite de la sainte famille en Égypte.*

ALORS l'ange du Seigneur apparut à Joseph pendant qu'il dormoit, et lui dit : *Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère; fuyez en Égypte, et demeurez-y jusqu'à ce que je vous dise d'en partir, car Hérode va chercher l'enfant pour le faire mourir. Joseph se leva, et la nuit même, prenant l'enfant avec sa mère, il se retira en Égypte où il demeura jusqu'à la mort d'Hérode, afin que cette parole que le Seigneur avoit dite par le prophète fut accomplie : J'ai rappelé mon Fils de l'Égypte.* Dieu donne ici un ordre pour la conservation des jours de son Fils.

I. Examinons quel est cet ordre. Il est humiliant pour J. C. C'est un ordre de fuir, de fuir de sa patrie, de fuir en Égypte, de fuir devant Hérode, de fuir avec la qualité et le nom de Sauveur. Un Dieu doit-il fuir la colère d'un homme? Un tel ordre convient-il à la grandeur du souverain maître? Non, sans doute, à consulter les idées du monde : des miracles, des prodiges, des coups d'éclat seroient plus de notre goût. Apprenons à réformer nos idées sur celles de Dieu. Cet ordre, quelque humiliant qu'il nous paraisse, est infiniment glorieux à Dieu, parce que sa grandeur ne peut être plus honorée que par les humiliations de son Fils, humiliations d'ailleurs conformes aux oracles des prophètes. Cet ordre est non-seulement glorieux à Dieu, mais avantageux pour l'homme, qui peut y trouver en méditant de quoi s'instruire dans les voies du salut, de quoi se consoler dans ses disgrâces, de quoi s'édifier dans les persécutions qui ne manquent jamais à l'Église, à ses ministres et à ses saints.

II. A qui cet ordre est-il adressé? A Joseph. Quel honneur pour ce vrai juste! Il est le confident des secrets de Dieu, l'homme de sa droite et l'instrument de

son autorité; il est en commerce avec les esprits bienheureux qui sont chargés de lui annoncer les volontés du Seigneur sur la terre; il tient la place de Dieu le père; il est le chef de la famille sainte, le dépositaire de Jésus et de Marie, et il a droit de leur commander: quel honneur, mais surtout quelle fonction! en fut-il jamais de plus sainte, de plus élevée, de plus importante? Combien grande est celle des prêtres à qui J. C. est donné et confié pour en nourrir les vrais enfans d'Israël, entre les mains de qui les fidèles sont déposés par Dieu lui-même!

III. Comment l'ordre de Dieu est-il exécuté? 1<sup>o</sup> De la part de Jésus; pénétrons par la foi dans ses sentimens intérieurs: avec quelle fidélité et quel amour se soumet-il aux ordres de son Père! 2<sup>o</sup> De la part de Marie; sondons son cœur: la qualité de mère de Dieu ne lui fait pas oublier qu'elle est épouse de Joseph, et avec quel empressement obéit-elle à ses ordres! 3<sup>o</sup> De la part de Joseph; quelle soumission! obéissance aveugle et sans réplique, prompte et sans délai, exacte et sans omission, constante et sans limitation d'aucun temps. Admirons comment Joseph et Marie se préparent à cette fuite, sans trouble et sans précipitation, sans inquiétude sur les dangers et les fatigues du voyage, sans réplique, sans raisonnement, sans plainte et sans murmure, ni contre la rigueur d'un ordre si humiliant et si pénible, ni contre les circonstances du temps, qui est la nuit, du lieu, qui est l'Égypte, nation idolâtre, ni contre Hérode lui-même, cet injuste persécuteur. Ces saints époux laissent agir le Seigneur, ne pensent qu'à lui obéir, et sont uniquement attentifs à prendre soin du divin enfant qu'ils sont chargés de soustraire à la persécution. Qu'ils sont vraiment dignes l'un de l'autre, et que l'un et l'autre sont bien dignes de Jésus! Quand tâcherai-je de m'en rendre digne moi-même par l'imitation de leurs vertus, c'est-à-dire, par une obéissance aveugle, une foi ferme et à l'épreuve de tout, une patience inébranlable et une confiance parfaite?

SECOND POINT. — *La demeure de la sainte famille en Égypte.*

Non-seulement l'historien sacré nous instruit ici de ce qui se passe en Égypte, mais encore à Bethléem et à Jérusalem.

I. Ce qui se passe en Egypte. La sainte famille y vit pauvre, obscure, ignorée, mais précieuse aux yeux de Dieu et le tendre objet de ses complaisances. Elle vit au milieu de la superstition, de l'idolâtrie, mais rendant à Dieu le culte le plus pur et l'hommage le plus parfait; elle y vit au milieu de toute sorte de crimes et de scandales, mais elle y fait briller les exemples de toutes les vertus. Quelque part que nous soyons, quelque état que nous ayons, avec qui que ce soit que nous vivions, tenons-nous cachés, humiliés, recueillis avec notre divin Sauveur, résistons aux scandales, soyons partout la bonne odeur de J. C. et l'édification du prochain. Mais que seroit-ce, si dans la maison même de Dieu, si dans le christianisme et la religion, si dans le sacré ministère, si au milieu des bons exemples, nous étions nous-mêmes un sujet de scandale?

II. Ce qui se passe à Bethléem. *Alors Hérode, voyant que les Mages l'avoient trompé, entra dans une extrême colère, et envoya tuer dans Bethléem et aux environs tous les enfans mâles âgés de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'étoit fait informer par les Mages. Alors s'accomplit cette parole du prophète Jérémie : On a entendu dans Rama des plaintes et des cris lamentables, Rachel pleurant ses enfans et ne voulant point recevoir de consolation, parce qu'ils ne sont plus.* Voilà donc la puissance humaine qui, armée contre de foibles enfans, emploie toute sa force, exerce toute sa fureur, et remplit tout de sang et de carnage. Mais Dieu, sans paroître agir, renverse tous les projets des hommes, et fait tout conspirer à l'exécution de ses propres desseins... Prudence humaine, que vous êtes inutile contre la sagesse de Dieu! Hérode fait égorger une multitude d'enfans pour en faire périr un seul, l'objet de sa fureur, et cet enfant qu'il craint, seul lui échappe. Les prophéties s'accomplissent, la naissance du Messie est annoncée dans tout l'univers, les cris des mères et le sang des enfans sont une voix qui retentit jusque dans les collines de Rome, jusqu'aux oreilles d'Auguste. Les saints Innocens acquièrent une vie éternelle, et Dieu reçoit dans ces tendres victimes les prémices du sang précieux dont la terre sera bientôt arrosée et purifiée..... Tel a été et tel sera toujours l'effet de toutes les persécutions contre J. C. et son Eglise; elles feront voir la foiblesse des puissances de la terre, elles accompliront les prophé-



ties, elles étendront les connoissances de la vérité, elles feront le bonheur éternel de ceux qui en seront les victimes. Que le sort de ces enfans immolés pour J. C., et de ceux qui meurent après le baptême, est digne d'envie ! Quelle faveur d'être ainsi sauvé avant d'avoir eu l'usage de la liberté ! Mais si nous faisons un bon usage de la nôtre, notre sort sera plus heureux encore et plus glorieux à Dieu. Loin de nous plaindre, remercions le Seigneur de ce qu'il nous a conservés pour un si grand bonheur. Prions et veillons, afin qu'il n'arrive pas que par notre faute nous venions à le perdre.

III. Ce qui se passe à Jérusalem. Considérons-y un usurpateur sur le trône, livré à toutes les passions et plongé dans tous les crimes, impie, ambitieux, fourbe, cruel, n'ayant d'autre religion que sa politique, se nourrissant des larmes de ses sujets, se faisant un jeu de répandre du sang, n'épargnant pas même celui de ses propres enfans ; un criminel tourmenté par ses forfaits, en proie au chagrin, au dépit, à la colère, agité de soupçons, de frayeurs, d'inquiétudes, haï, détesté de ses peuples, et devenu l'exécration de l'univers ; un impie frappé de Dieu, rongé de vers infectant son propre palais, insupportable à lui-même, mourant dans son impiété et dictant encore en expirant les arrêts d'une cruauté qui n'étoit plus à craindre. Enfin considérons Hérode mort comme il avoit vécu, en ennemi de Dieu, et ayant toujours Dieu pour ennemi ; Hérode devenu victime éternelle d'un Dieu vengeur, et précipité dans un abîme de soufre et de feu. Voilà donc où ont abouti toutes les intrigues et toute la gloire de ce fameux monarque. Le monde n'a pas laissé de lui donner le surnom de grand, mais que les jugemens du Seigneur sont différens de ceux du monde ! Eh ! que sert d'être grand aux yeux du monde, quand on est en abomination aux yeux de Dieu ?

TROISIÈME POINT. — *Le retour d'Égypte de la sainte famille.*

*Aussitôt après la mort d'Hérode, l'ange du Seigneur apparut à Joseph en Égypte pendant qu'il dormoit, et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, retournez en la terre d'Israël, car ceux qui en vouloient à la vie du fils de Marie sont morts. Joseph se leva, prit l'enfant et sa mère, et se mit en chemin pour revenir dans le pays d'Israël ; mais ayant appris qu'Archelaüs régnoit en Judée à*

*la place d'Hérode son père, il craignit d'y aller, et ayant reçu un avertissement du ciel pendant qu'il dormoit, il se retira en Galilée et vint demeurer dans une ville appelée Nazareth, afin que cette prédiction des prophètes fût accomplie : Il sera appelé Nazaréen.* Observons dans quelle circonstance se fait ce retour, de quelle manière il se fait, et quel en est le terme.

I. Dans quelle circonstance se fait ce retour? A la mort d'Hérode. Dieu règle tous les évènements, et il veut que nous les attendions avec patience et soumission, sans inquiétude et sans murmure, et que nous en profitions avec sagesse. Le pouvoir des hommes, leurs fa-veurs ou leurs fureurs n'ont qu'un temps, ainsi que leur vie. Tout meurt, J. C. seul ne meurt plus. Ne craignons donc, n'aimons que lui, ne nous attachons qu'à lui. Tous les persécuteurs sont morts, et les martyrs vivent et règnent à jamais avec J. C.

II. De quelle manière se fait ce retour? Par l'ordre de Dieu, toujours adressé à S. Joseph, qui dans sa conduite nous présente ici de nouveau à admirer son obéissance, sa prudence, son autorité..... Son obéissance : il ne fait aucun pas, aucune démarche que par l'ordre de Dieu, et il est en cela le vrai modèle des âmes intérieures, qui doivent sans cesse écouter la voix de Dieu qui leur parle, soit par les obligations et les devoirs de leur état, dont elles doivent s'instruire et qu'elles doivent remplir, soit par l'Eglise et les supérieurs, à qui elles doivent être parfaitement soumises, soit par de pieuses pensées, de bons désirs, de saintes inspirations qu'elles doivent suivre..... Sa prudence : il craint de retourner à Bethléem, où il avoit été pour les couches de Marie, parce qu'Archélaüs, successeur d'Hérode, son père, dans le royaume de Judée, étoit déjà connu par ses cruautés. Dieu veut que nous fassions usage de notre raison, lorsque sa volonté ne nous est pas révélée, et que nous sachions craindre, douter et le consulter, parce qu'alors il ne manquera pas de nous éclairer. Si nous voulons conserver Jésus dans notre cœur, imitons la prudence et les justes défiances de S. Joseph. Prenons bien garde aux lieux où nous allons, aux personnes qui s'y trouvent et qui y dominent. Enfin son autorité : tout roule sur Joseph; Jésus et Marie se taisent et se laissent conduire, ils observent les lois de la plus exacte subordination. Sous quel pré-  
 . . . . . texte

texte voudrions-nous donc nous soustraire à celles que nous impose le domaine de Dieu sur nous? .

III. Quel est le terme du retour de la sainte famille? C'est Nazareth, petite ville de la Galilée, pour l'accomplissement de ce qu'ont dit les prophètes, que J. C. seroit appelé *Nazaréen*. Ce nom a trois significations, 1<sup>o</sup> il signifie *consacré, sanctifié*, comme l'appellent les prophètes. Voilà ce qu'est Jésus, voilà ce qu'est tout chrétien par son baptême; le sommes-nous par nos mœurs? 2<sup>o</sup> Il signifie *fleur, rejeton*. Jésus est cette fleur ou rejeton de la branche de Jessé et de David, dont parlent souvent les prophètes et surtout Isaïe. C'est sur lui que nous avons été entés, c'est par lui que nous avons été adoptés. Vivons-nous d'une manière digne de cette adoption?..... Il signifie *habitant de Nazareth*. C'étoit une tradition reçue des prophètes, que le Messie devoit, en ce sens, être appelé *Nazaréen*. Jésus a souffert que les Juifs, les idolâtres et les impies l'aient nommé par mépris tantôt *Nazaréen*, du nom de sa ville, tantôt *Galiléen*, du nom de sa province, pour apprendre à ses serviteurs à supporter avec joie les noms injurieux qu'on leur donne, et par lesquels on s'efforce de les rendre odieux et méprisables. Heureux celui qui, pour son amour, sait pratiquer cette leçon d'humilité!

PRIÈRE. Le juste n'est point sans épreuve, mais vous ne l'abandonnez point, ô mon Dieu! Les persécuteurs et la persécution passent, mais le fruit de la persécution bien soufferte ne passe pas. Vous l'avez éprouvé vous-même, ô divin Jésus, dans cet état d'humiliation et de dépendance où votre amour pour moi vous a réduit. Pourrois-je, après de tels motifs et un tel exemple, me plaindre des tribulations que j'endure ou qui m'attendent? Ah! Seigneur, que je n'oublie jamais que, pour participer à votre gloire, il me faut participer à vos souffrances, et que je serai d'autant plus élevé dans le ciel, que j'y participerai davantage sur la terre. Ainsi soit-il.

**XVIII<sup>e</sup> MÉDITATION.**

*De l'enfance de Jésus jusqu'à douze ans.*

L'Esprit saint ne nous apprend rien autre chose de la vie cachée et anéantie de J. C. sinon, 1<sup>o</sup> qu'il fut élevé à Nazareth; 2<sup>o</sup> qu'il y croissoit et se fortifioit, étant rempli de sagesse; 3<sup>o</sup> qu'il assistoit aux exercices publics de la religion. Méditons avec soin et avec fruit des vérités si précieuses. *Luc. II, 39-41.*

PREMIER POINT. — *L'enfant Jésus élevé à Nazareth.*

**I**LS s'en retournèrent donc en Galilée, à Nazareth, leur ville. Que ce séjour fut un grand sujet d'humiliation pour J. C. !

I. Il lui attira constamment des mépris. Nazareth étoit un lieu méprisé et par lui-même et à cause de la province de Galilée, où il étoit situé. Cette ville sembloit communiquer sa bassesse et son obscurité à ses habitans, et ce mépris a rejailli sur J. C. dans nombre de circonstances de sa vie. Jésus nous prêche l'humilité en tout, et nous, nous la fuyons partout, nous tirons vanité de tout. Le lieu de notre naissance est-il de quelque considération, nous nous en faisons un titre pour nous estimer et pour mépriser les autres; sommes-nous nés dans un lieu peu connu ou méprisé, nous rougissons de notre patrie, nous l'abandonnons, nous cherchons un théâtre plus brillant, sans craindre même les périls auxquels notre vanité nous expose. Laissons-nous conduire par la Providence, reufermons-nous dans notre état, et si quelque chose est laissé à notre choix, préférons, par goût et par amour pour Dieu, ce qu'il y a de plus obscur et de plus humiliant aux yeux des hommes.

II. La demeure de J. C. à Nazareth fit naître contre lui des préjugés désavantageux. Le plus sincère peut-être de ses disciples demandoit, lorsqu'il entendit parler de lui comme du Messie, si de Nazareth il pouvoit sortir quelque chose de bon. Voilà ce que pensoient les Galiléens mêmes; que devoient donc penser les habitans de la Judée, pour qui la Galilée entière étoit un objet de mépris?.... Les préjugés des hommes

sur les lieux, les provinces et les nations renferment un ridicule bien absurde et bien injuste. Souffrons cette injustice, si elle nous est faite. Qu'elle ne trouble point la paix de notre cœur, et ne nous empêche point de tendre à la perfection.

III. Le séjour de Nazareth attira à J. C. des insultes et des outrages. Combien de fois fut-il appelé par moquerie *Nazaréen, Galiléen!* Le premier nom fut mis dans l'écriteau attaché à sa croix, et le second fut celui dont l'appeloit par dérision l'apostat Julien. Mais les apôtres et les chrétiens s'en servirent aussi par respect pour guérir les malades et chasser les démons. Désirons d'être humiliés, méprisés, insultés avec J. C. pour être élevés, glorifiés et couronnés avec lui.

SECOND POINT. — *L'enfant Jésus croissant dans la maison paternelle.*

*Cependant l'enfant croissoit et se fortifioit, il étoit rempli de sagesse, et la grâce de Dieu étoit en lui.*

I. J. C. croissoit et se fortifioit selon le corps. Hélas! c'étoit une victime qui croissoit pour être immolée à la gloire de son Père et à notre salut, qui se fortifioit pour porter le poids de nos péchés et de la peine qui leur est due; et nous, nous ne croissons et ne nous fortifions que pour multiplier nos crimes, loin de ne croître que pour l'amour de Dieu et de ne prendre des forces que pour le servir... Jésus croissoit en sagesse. *Il en étoit rempli*, puisqu'il étoit la sagesse même, la sagesse éternelle de Dieu; mais il n'en faisoit paroître que ce qui étoit proportionné au nombre de ses années, afin d'être le modèle de tous les âges: modèle que tous les parens doivent sans cesse présenter à leurs enfans. J. C. à Nazareth, inconnu dans l'humble retraite de saint Joseph, mais s'y distinguant par ses traits de douceur, de soumission, de docilité et de prudence qui rendent aimable aux yeux de Dieu et des hommes: voilà le spectacle divin qu'ils doivent leur offrir.

II. Jésus croissoit dans la grâce. *La grâce de Dieu étoit en lui.* Grâce extérieure par les charmes de sa personne qui en faisoient, dit le prophète, *le plus beau des enfans des hommes.* Ou découvroit dans son air, dans son maintien, dans ses discours, une modestie et une dignité ravissantes. Grâce intérieure dont lui-même étoit la source et l'auteur, et qu'il venoit nous communiquer,

mais qu'il ne manifestoit que par degrés... Les pères et mères prodiguent leurs attentions à procurer à leurs enfans des grâces extérieures qui les rendent aimables aux yeux des hommes, mais ont-ils le même soin pour conserver et cultiver en eux la grâce de Dieu? Hélas! il n'arrive que trop souvent que des enfans ont à peine atteint l'âge de raison, qu'ils ont déjà perdu l'innocence, et qu'avant d'être sortis de l'enfance, ils sont déjà de grands pécheurs et plongés dans des habitudes vicieuses que le temps pour l'ordinaire ne fait plus que fortifier.

TROISIÈME POINT. — *L'enfant Jésus conduit aux exercices publics de la religion.*

*Or, son père et sa mère alloient tous les ans à Jérusalem à la fête de Pâque.* La loi de Moïse ordonnoit à tous les hommes et à tous les enfans mâles d'aller trois fois l'année à Jérusalem offrir leurs vœux et des sacrifices au Seigneur, c'est-à-dire à la fête de la Pentecôte, à la fête des Tabernacles et à la grande solennité de Pâque. Il y a apparence que la sainte Vierge et S. Joseph y alloient régulièrement avec l'enfant Jésus aux jours marqués, quoique S. Luc ne parle ici que de la Pâque, à cause de l'événement qu'il va raconter, et qui arriva à cette fête.

I. Considérons cette assiduité avec laquelle J. C. étoit conduit à Jérusalem dans les grandes solennités. Si la crainte d'Archélaüs, dit S. Augustin, empêchoit la sainte famille de demeurer dans cette grande ville, la crainte de Dieu empêchoit aussi qu'elle ne manquât à y venir solenniser les grandes fêtes. C'est un devoir essentiel pour les pères et mères d'accoutumer leurs enfans à assister avec assiduité et modestie au saint sacrifice et aux autres offices de l'Eglise, non-seulement en les y engageant par leurs exemples, mais encore en les y conduisant eux-mêmes, et en leur inspirant cet esprit de respect, d'attention et de prière, qu'exige la présence de J. C.

II. Observons dans quel esprit Jésus alloit au temple. Il y alloit avec joie, s'y comportoit avec respect, y offroit avec amour ses prières à Dieu son père. Il y célébroit surtout la pâque, en se regardant lui-même comme la pâque véritable qui devoit succéder à l'ancienne. Il s'offroit à son Père, comme étant l'agneau

véritable qui devoit bientôt être immolé, qui devoit remplir la figure des sacrifices anciens, et en établir un nouveau, unique et perpétuel... C'est encore un devoir pour les parens d'instruire leurs enfans de la grandeur du sacrifice qu'offre l'Eglise, et des fêtes qu'elle célèbre.

III. Examinons dans quel esprit nous assistons nous-mêmes au saint sacrifice, et nous célébrons les solennités de l'Eglise. Ne manquons-nous pas souvent d'assister au service divin, aux prières, aux instructions? Ne nous en dispensons-nous pas sans sujet, ne nous retranchons-nous pas ainsi de la communion des saints? ou si nous paroissions dans les assemblées de piété, si nous assistons à la célébration des saints mystères, n'est-ce pas avec un air de contrainte, d'impatience et de dissipation, avec une assiduité purement extérieure et judaïque, qui ne justifie que trop ce que dit l'apôtre, qu'il ne peut y avoir de société entre J. C. et Bélial, entre l'esprit de Dieu et l'esprit du monde?

PRIÈRE. Hélas! que je me suis éloigné de votre tendre piété, ô mon divin Jésus! que je me suis écarté de vos exemples, ô mon précieux modèle! A mesure que vous crûtes en âge et en force, vous parûtes avancer en science, en lumière, en sagesse et en vertu : j'avance tous les jours en âge, et tous les jours je m'éloigne de votre divine sagesse, pour ne suivre et ne goûter que la folie du monde. Plus je vis, plus j'agis en insensé qui ne songe ni d'où il vient, ni où il va, ni au temps et à l'usage qu'il en faut faire, ni à l'éternité et au sort qui m'y attend. O sagesse incréée, cachée sous les voiles de l'enfance, éclairez-moi, conduisez-moi. Faites que je redevienne enfant par l'humilité, par l'innocence et par ma docilité à vos saintes lois. O divin Jésus, par la sainteté de votre enfance, pardonnez-moi les désordres de la mienne et tous les péchés de ma vie. O enfant adorable, croissez, et que mon amour pour vous croisse et se fortifie sans cesse jusqu'au dernier jour de ma vie. Ainsi soit-il.

---

**XIX<sup>e</sup> MÉDITATION.**

*Jésus, à douze ans, proposant des questions aux docteurs.*

Trois circonstances dans ce trait de l'Écriture méritent notre attention, 1<sup>o</sup> Marie et Joseph perdent Jésus; 2<sup>o</sup> ils le retrouvent; 3<sup>o</sup> ils lui parlent. *Luc. 11, 42-50.*

PREMIER POINT. — *Marie et Joseph perdent Jésus.*

**ET** lorsque Jésus eut atteint l'âge de douze ans, ils allèrent à Jérusalem selon qu'ils avoient coutume au temps de la fête de Pâque. Après que les jours de cette fête furent passés, lorsqu'ils s'en retournèrent, l'enfant Jésus demeura à Jérusalem sans que son père et sa mère s'en aperçussent, et pensant qu'il seroit avec ceux de leur compagnie, ils marchèrent durant un jour, et ils le cherchoient parmi leurs parens et ceux de leur connoissance; mais ne le trouvant pas, ils retournèrent à Jérusalem pour l'y chercher.

I. Ces paroles nous apprennent la manière dont Marie et Joseph perdirent Jésus. Ce ne fut certainement point par leur faute, mais par un dessein formel de la sagesse divine. Si Jésus resta à leur insu dans le temple de Jérusalem, son but étoit, d'un côté, de préparer les Juifs à reconnoître en lui une sagesse surnaturelle et toute divine, et de l'autre de réveiller en Joseph et en Marie l'idée de sa divinité, de son indépendance, et de les rendre l'un et l'autre le modèle, le refuge, la consolation des âmes éprouvées par les désolations intérieures... Jésus se cache quelquefois aux âmes les plus ferventes, afin de les instruire et de les perfectionner, afin qu'elles comprennent que les douceurs sensibles de la dévotion sont des dons de Dieu qui ne leur sont pas dus, afin qu'elles donnent des preuves de leur fidélité et de leur amour, et qu'elles s'accoutument à servir Dieu pour lui-même et non pour ses dons. Ces épreuves ne sont ordinairement ni longues ni fréquentes, et sont toujours méritoires, quand on sait en faire un saint usage; mais il n'arrive que trop souvent que nous perdons les douceurs de la présence de Jésus par



notre faute, nos imperfections, notre dissipation et nos péchés.

II. Quelle fut la douleur de Marie et de Joseph après avoir perdu J. C.? Ils firent une journée entière de chemin sans avoir aucun soupçon de l'absence de leur fils, ne doutant point qu'il ne se fût joint à quelques-uns des habitans de Nazareth, leurs parens ou leurs amis, et que le soir ils le reverroient; mais le soir, lorsqu'il est question de se rassembler par familles, et de se réunir pour passer la nuit, Jésus ne paroît point : on commence à craindre et à s'alarmer, on le demande, on le cherche, et personne ne l'a vu. O Marie et Joseph, quelle fut alors votre inquiétude! quel fut l'excès de votre douleur! Comment passâtes-vous cette nuit cruelle? Que de craintes, que de réflexions, que de reproches chacun de vous ne se fit-il pas à soi-même! Les fureurs d'Hérode, les périls de l'Égypte ne vous ont rien fait éprouver de semblable. Alors vous aviez Jésus avec vous, et vous ne l'avez plus. O mère de Jésus, vous avez perdu la lumière divine, la vie de votre ame, celui que vous aimez mille fois plus que vous-même. Où est-il? qu'est-il devenu? où le chercher? où le trouver? Une ame qui, dans l'absence de Jésus, ne ressent pas ce tourment et ces agitations ne l'aime plus, et dans quel danger n'est-elle pas de ne plus le recouvrer! Hélas! combien de fois vous ai-je perdu, ô Jésus, sans m'en mettre en peine! combien de temps ai-je vécu sans vous et sans avoir d'inquiétude! et que serois-je devenu, si vous-même, par votre bonté divine, ne m'aviez cherché le premier?

III. Quelle fut l'ardeur de Marie et de Joseph à chercher J. C.? Après l'avoir inutilement cherché tout le soir, le lendemain, dès qu'il fit jour, ils se mirent en chemin *pour retourner à Jérusalem*, s'informant de lui sur toute la route sans pouvoir en apprendre aucune nouvelle. Quelque diligence qu'ils firent, ils ne purent arriver à la ville que vers le soir. Aussitôt et sans prendre de repos, ils cherchèrent J. C., et ce fut encore sans succès. Le lendemain, ils firent long-temps de nouvelles perquisitions, qui furent également inutiles... Quand on cherche Jésus, il faut le chercher avec ardeur, avec confiance : ce divin Sauveur voit les mouvemens et les désirs de notre ame, il sait les ruomens de la calmer et de la consoler.

SECOND POINT. — *Marie et Joseph trouvent Jésus.*

*Trois jours après, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Tous ceux qui l'entendoient parler étoient ravis en admiration de sa sagesse et de ses réponses. Lorsqu'ils le virent, ils furent remplis d'étonnement.* Marie et Joseph trouvent Jésus, mais après combien de temps, dans quel lieu et dans quelle circonstance?

I. Après combien de temps? Ce fut le troisième jour après l'avoir perdu, comme si J. C. eût voulu par là leur annoncer le mystère de sa résurrection..... Ce n'est point à nous à régler le temps des épreuves. Dieu l'abrège ou le prolonge selon les vues de sa sagesse, toujours relatives à nos besoins et à notre avancement spirituel.

II. Dans quel lieu? Ce fut dans le temple et non au milieu de ses parens. Ce n'est pas dans le tumulte et le grand monde, mais à l'église, dans la maison de Dieu, dans la prière, ou dans le lieu de la prière qu'il faut chercher Jésus. Quels que soient les lumières et les talens de ceux qui instruisent dans l'église, c'est toujours la parole de Dieu qu'on y entend. Quand on y assiste dans cet esprit, on y est toujours édifié, et souvent il ne faut qu'un mot pour toucher le cœur le plus endurci, pour rendre la sérénité à l'âme la plus désolée, et lui faire recouvrer le bien qu'elle a perdu.

III. Dans quelle circonstance Marie et Joseph trouvent-ils Jésus? Dans le temps de l'instruction publique où il ménage à leur tendresse un spectacle ravissant. C'étoit un usage ancien à Jérusalem que les docteurs se trouvassent à certains jours dans quelques-uns des vestibules extérieurs de la maison de Dieu. Là, assis sur des sièges élevés, ils formoient une espèce de demi-cercle, dans le centre duquel une nombreuse assemblée étoit placée pour écouter leurs discours. Ce fut dans cette assemblée que se trouva Jésus. Quelle joie pour Marie et Joseph, lorsqu'ils y découvrirent ce fils bien-aimé, dont l'absence causoit leur douleur! Qu'ils furent bien dédommagés de leurs fatigues par la joie que leur procura sa présence! mais quel surcroît de consolation, lorsqu'ils le virent user de la liberté qu'on avoit dans cette instruction, d'interroger les maîtres et de leur proposer les doutes! Quel fut leur étonnement

lorsqu'ils l'entendirent faire des questions solides, répondre avec lumière à celles qu'on lui faisoit, expliquer les textes de l'Écriture, en développer le véritable sens avec netteté et précision, répliquer aux réponses des docteurs d'un air si modeste et d'une manière si sublime, que l'assemblée étoit dans le ravissement! Ce vaste auditoire et les maîtres en Israël étoient également surpris de voir un enfant de douze ans joindre aux charmes de sa personne, à la douceur de sa voix, à la modestie de son âge, tant de lumière, de sagesse et d'érudition. Tout le monde vouloit voir cet enfant de prodige, chacun s'informoit de son nom, de sa famille, de son pays et de son éducation. Au sortir de l'assemblée, on ne parloit que de la merveille dont on venoit d'être témoin.... Quels durent être en cette occasion les sentimens de Marie et de Joseph? L'un et l'autre savoient bien que Jésus étoit la sagesse incréée, tout ce qu'ils voyoient ne pouvoit rien ajouter à l'idée qu'ils avoient de sa personne; mais ce qui les surprit sans doute, ce fut de le voir de si bonne heure se montrer aux hommes, lui qui, jusqu'à ce jour, n'avoit fait que leur obéir, se taire et se cacher..... O Jésus, docteur de nos ames, faites entendre votre voix à mon cœur, et je n'écouterai que vous, je n'admurerai que vous, je ne goûterai que vous.

TROISIÈME POINT. — *Marie et Joseph parlent à Jésus.*

*Sa mère lui dit: Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Voilà votre père et moi qui vous cherchions étant fort affligés. Pourquoi me cherchiez-vous, leur répondit-il? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Père? Mais ils ne comprirent point ce qu'il leur disoit.*

I. Remarquons la plainte de Marie. L'instruction publique étant finie, Joseph et Marie s'approchèrent de Jésus. Ce fut Marie, qui, ayant, ce semble, plus de droit de lui parler, lui adressa la parole. Elle se plaignit avec une tendresse respectueuse de son absence, du mystère qu'il leur avoit fait de ses desseins, et des inquiétudes où il les avoit plongés.... Si dans nos peines nous savions porter nos gémissemens et nos plaintes uniquement aux pieds de Jésus, nous trouverions en lui la consolation que ceux à qui nous les portons si souvent ne peuvent nous donner.

II. Observons la réponse de Jésus à Marie. Pourquoi vous affliger et me chercher, lui dit-il ? ne deviez-vous pas juger qu'étant Dieu, comme je suis, et envoyé de mon Père pour travailler à son œuvre, je dois m'occuper de ma mission ? Voilà la première parole que l'Évangile nous rapporte de Jésus. Cette parole est la déclaration du mystère de l'incarnation, de la fin de ce mystère, et de la consécration de Jésus à la gloire de son Père et à notre salut. Cette parole est l'instruction des enfans que Dieu appelle au service des autels, de ceux qui y sont déjà consacrés, et des parens eux-mêmes, qui doivent reconnoître sur leurs propres enfans les droits d'une paternité supérieure à la leur. Cette parole est l'instruction de tout chrétien, qui doit souvent se dire à soi-même, et s'il le faut aux autres : Je ne suis dans ce monde que pour servir le Seigneur et travailler à mon salut.

III. Méditons l'acquiescement de Marie et de Joseph aux paroles de Jésus. La sainte Vierge, parlant au divin Sauveur, avoit appelé Joseph son père ; mais J. C., répondant à l'un et à l'autre, leur parle de son père véritable qui est Dieu, il élève leur esprit au-dessus de ce qu'ils voyoient en lui, en leur témoignant qu'ils devoient déjà s'accoutumer, quoiqu'il fût encore, selon l'homme, dans l'enfance, à le voir agir pour les intérêts de Dieu son père. Il est donc probable que Marie et Joseph comprirent bien de quel père parloit Jésus ; mais ils ne comprirent point en particulier quelles étoient ces choses concernant le service du Père céleste auxquelles il devoit s'occuper, ni quand et comment il devoit s'y employer. Ils ne portèrent cependant pas leurs interrogations ni leur curiosité plus loin..... Recevons avec respect la parole de Dieu, quoique nous ne comprenions pas tous les mystères qu'elle renferme. Contentons-nous des lumières que Dieu nous donne sans en désirer, qui, bien loin d'être utiles à notre ame, ne lui seroient peut-être que nuisibles ; exécutons fidèlement ce que Dieu demande de nous dans l'instant, sans vouloir pénétrer un avenir qui recèle les desseins d'une providence que nous ne devons qu'adorer.

PRIÈRE. Faites, ô divin Jésus, que je profite de vos lumières avec soumission, que je recueille vos grâces avec fidélité, que j'admire votre sagesse avec fruit, et que, si j'ai eu le malheur de vous perdre, j'aie la joie

de vous retrouver pour toujours. Que mes yeux soient sans cesse attachés sur vous pour exécuter vos ordres au premier signe, et lorsqu'il s'agira de votre service, que rien ne puisse me dispenser de vous obéir, et de vous obéir jusqu'à la mort. Rendez-vous enfin tellement maître de mon esprit et de mon cœur, qu'il n'y ait rien en moi qui ne contribue à votre gloire et à l'exécution de vos volontés. Ainsi soit-il.

---

**XX<sup>e</sup> MÉDITATION.**

*Vie cachée de Jésus depuis douze ans jusqu'à trente.*  
 Luc. II, 51, 52.

UNE pieuse curiosité souhaiteroit un détail long et exact des paroles et des actions du Sauveur, jusqu'à l'âge où il commença à prêcher publiquement son Evangile; mais le Dieu-Homme, qui devoit instruire le monde de sa doctrine et le sauver par le prix de sa mort, quand le temps seroit venu pour lui de parler et de souffrir, n'a voulu d'abord que l'édifier par la retraite de sa vie cachée, et par l'exemple de ses vertus domestiques. Sa sainte mère, qui entroit parfaitement dans ses vues, n'apprit rien de plus à l'historien sacré qui eut le bonheur de recueillir ses mémoires, sinon et en deux mots, qu'à son retour de Jérusalem, à l'âge de douze ans, *il vint avec elle et Joseph à Nazareth, et qu'il leur étoit soumis; qu'elle (sa mère) conservoit dans son cœur toutes ces choses, et que pour Jésus, il croissoit en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.* Quelque précises que soient ces paroles, elles nous apprendront cependant, si nous voulons les approfondir, 1<sup>o</sup> quelle fut l'humilité, 2<sup>o</sup> l'obéissance, 3<sup>o</sup> les progrès, 4<sup>o</sup> la durée de la vie cachée de J. C.

PREMIER POINT. — *L'humilité de la vie cachée de Jésus.*

I. Sa condition à Nazareth. Il passe pour être le fils d'un artisan, il ne s'en défend pas, il l'appelle son père, et celui-ci son fils.

II. Sa maison. Elle étoit celle d'un artisan et convenable à sa profession, par conséquent pauvre, resserrée, peu commode, dénuée de tout agrément, et même de

bien des choses nécessaires. Ainsi peut-on penser également de son vêtement et de sa nourriture.

III. Ses occupations. Elles étoient conformes à la condition de celui qui passoit pour être son père, et ses divines mains, qui soutiennent le ciel et la terre, étoient occupées à servir aux besoins des hommes par des travaux pénibles et des ouvrages purement mécaniques.... O Dieu, ô sagesse incréée, pouviez-vous nous donner une leçon plus frappante d'humilité? Comment se peut-il faire, ô divin Jésus, qu'étant vos disciples, nous ayons encore de l'orgueil et de la vanité, que nous recherchions la gloire et l'éclat, que nous désirions toujours de paroître plus que nous ne sommes, et que nous nous croyions sans cesse au-dessus de notre état et de notre condition?

SECOND POINT. — *L'obéissance de la vie cachée de Jésus.*

Qu'a fait J. C. depuis douze ans jusqu'à trente? L'Évangile nous l'apprend dans un seul mot, *il leur étoit soumis* : il étoit soumis à Joseph et à Marie, il faisoit ce qu'ils lui commandoient; n'est-ce pas tout ce que Dieu exige de nous?... L'obéissance seule doit fixer le prix de toutes nos actions, et l'exemple de J. C. ne nous laisse aucun prétexte de dispense, surtout si nous nous demandons,

I. Qui est-ce qui obéit? C'est le Fils unique de Dieu, la sagesse éternelle, le créateur et le maître du monde, le Sauveur des hommes.

II. A qui obéit-il? A ses propres créatures, à un homme, à une femme, à ceux qu'il surpasse infiniment et sans le moindre degré de parallèle en grandeur, en sagesse et en puissance.

III. En quoi obéit-il? Dans les choses les plus simples, les plus viles, les plus pénibles, telles qu'elles se comportent dans la maison d'un artisan.

IV. Comment obéit-il? En regardant les volontés de Marie et de Joseph comme la volonté même de Dieu son père, en animant intérieurement son obéissance par l'amour, le respect et la soumission de son cœur, et la rendant édifiante à l'extérieur par la promptitude et l'exactitude de l'action.

V. Pourquoi obéit-il? Pour réparer la gloire de son Père offensé par la désobéissance de nos premiers pères, pour nous donner l'exemple et nous remettre

nous-mêmes dans la voie de la soumission que nous devons à Dieu, en obéissant aux hommes pour l'amour de lui; pour relever le mérite de notre obéissance et le consacrer en sa personne. Quelle leçon! quel exemple! quel modèle! Obéissons à nos supérieurs comme Jésus obéissoit à Joseph et à Marie; commandons à nos inférieurs comme Joseph et Marie commandoient à Jésus.

TROISIÈME POINT. — *Les progrès de la vie cachée de Jésus.*

A mesure qu'il croissoit en âge, on le voyoit s'attirer les complaisances de Dieu son père par la plénitude de la sagesse et par les dons de la grâce. 1<sup>o</sup> Il croissoit en sagesse devant les hommes; 2<sup>o</sup> il croissoit en grâce devant Dieu; 5<sup>o</sup> il croissoit en l'un et en l'autre par la pratique des devoirs les plus communs.

I. Jésus croissoit en sagesse devant les hommes à mesure qu'il avançoit en âge, c'est-à-dire qu'il proportionnoit à son âge ce qu'il faisoit paroître en lui de sagesse. Ainsi que le soleil, qui, quoique toujours également lumineux en lui-même, brille cependant et nous éclaire davantage à mesure qu'il s'élève sur notre horizon, ainsi J. C., le soleil de justice, caché sous la figure d'un enfant, portoit plus loin ses rayons, rendoit plus vive, plus éclatante la grandeur de sa sagesse et de ses vertus selon les divers degrés de sa force et de son âge. Modèle divin qu'on doit sans cesse proposer à la jeunesse, afin qu'avec J. C. elle croisse tout à la fois en âge et en sagesse.

II. Jésus croissoit en grâce devant Dieu, c'est-à-dire que les vertus qui paroissoient en lui étoient sincères et véritables aux yeux de Dieu.... De quoi nous sert-il de régler notre extérieur, de nous composer devant les hommes, si devant Dieu nos péchés croissent et se multiplient sans cesse, si nous n'avons que des vertus apparentes, feintes et hypocrites?

III. Jésus croissoit en sagesse et en grâce par la pratique des devoirs les plus communs. Notre avancement ne dépend point de la nature de nos actions, mais de l'esprit intérieur qui les anime. Ne nous plaignons donc point de ce que nous ne sommes pas en état de faire de grandes choses pour Dieu, Jésus nous donne l'exemple d'une sainteté qui est à notre portée, et qui, pour être cachée, n'en est que plus sûre et plus précieuse: songeons seulement, en tendant sans cesse

au terme, de ne jamais dire : C'est assez. Ayons toujours faim et soif de la justice, en sorte que, si nous vivions toujours, nous nous efforcions toujours, selon notre pouvoir, de devenir plus justes; car nous ne sommes pas au service de Dieu pour un temps limité comme de vils mercenaires, mais nous y sommes consacrés pour toujours.

QUATRIÈME POINT. — *La durée de la vie cachée de Jésus.*

Jésus avoit environ trente ans lorsqu'il commença à se montrer en public. Pourquoi, ayant à demeurer trente-trois ans sur la terre, en passe-t-il trente dans une vie cachée et obscure, et n'en donne-t-il que trois aux fonctions publiques de sa mission?

I. C'est pour se conformer à l'usage des Juifs, selon lequel on n'entroit dans les fonctions publiques qu'à l'âge de trente ans.... Si on étoit animé de l'esprit de J. C., les dispenses d'âge seroient demandées plus rarement.

II. C'est pour nous faire comprendre les avantages de la vie cachée et nous la faire aimer. Quand il s'agit de nous apprendre à faire de grandes choses, et même à souffrir beaucoup aux yeux du public attentif à nos combats, et spectateur de nos victoires, on peut dire que la grâce et même la nature nous soutiennent sans peine; mais pour nous faire agréer quelquefois, avec des talens et des qualités, une vie obscure et une retraite ignorée, il falloit un modèle divin. Hélas! trente ans de la vie de Jésus, passés dans ce dernier état, suffisoient-ils encore pour contenir les ardeurs de notre amour-propre, déguisé souvent sous le nom de zèle; pour nous faire goûter l'humilité, l'abjection, le dénuement, ces vertus si opposées à notre orgueil, à notre vanité, à notre ambition?

III. C'est pour apprendre à ceux qui se destinent au ministère évangélique à ne se charger d'un emploi si divin qu'après s'être exercés nombre d'années aux vertus solides et cachées, qu'après avoir dompté l'orgueil et l'amour-propre, qui se déguisent aisément sous l'apparence de la piété, de la ferveur et de la charité, et qui ne cherchent souvent qu'à se satisfaire dans l'éclat des fonctions apostoliques.

PRIÈRE. O divin Jésus, qui crûtes ou plutôt qui parûtes croître en sagesse et en grâce devant Dieu et



devant les hommes, hélas ! qu'il en a été bien autrement de moi ! A mesure que j'ai cru en âge, j'ai cru en malice ; à mesure que vous avez multiplié mes jours et vos bienfaits, j'ai multiplié mes péchés et mes ingratitude. Tout ce que votre main libérale a mis de bien en moi pour vous servir, je l'ai tourné en mal pour vous outrager. Mon corps, mon esprit, mon cœur, ma fortune, ma santé, mes talens, tous ces biens entre mes mains ont été des instrumens d'iniquité. Faites-moi la grâce, Seigneur, que du moins à l'avenir ils soient des instrumens de justice et de pénitence. O Marie, qui avez imité de si près les exemples de votre fils, qui conserviez si soigneusement toutes ses paroles dans votre cœur, obtenez-moi la grâce de l'imiter comme vous. O Joseph, qui avez eu le bonheur de finir vos jours dans l'exercice des vertus les plus sublimes et les plus cachées, et de mourir plein de mérites entre les bras de Jésus et de Marie ; ô puissant protecteur des âmes intérieures et des fidèles agonisans, obtenez-moi une vie et une mort semblables aux vôtres. Ainsi soit-il.

---

### XXI<sup>e</sup> MÉDITATION.

*Commencement de la prédication évangélique par S. Jean-Baptiste. Matth. IX, 1-5; Marc. I, 1-4; Luc. III, 1-6.*

LE commencement de la prédication de S. Jean est aussi, comme l'appelle S. Marc, *le commencement de l'Évangile de J. C. Fils de Dieu..... Jean étoit dans le désert sur les rives du Jourdain, où il baptisoit et prêchoit le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés.* Le baptême qu'il donnoit étoit un engagement à la pénitence et dispoit à recevoir la rémission des péchés, mais ce baptême en annonçoit un autre qui devoit effectivement remettre les péchés. *Jean disoit : Faites pénitence, car le royaume des cieux approche.* Par ces expressions, il annonçoit la venue du Messie, Fils de Dieu, qui devoit prêcher l'Évangile, fonder son Église, se former un peuple nouveau, réconcilier Dieu avec les

hommes et le faire régner dans leurs cœurs. Nous trouvons donc ici, 1° des motifs de nous affermir dans la foi; 2° des sujets de nous humilier en examinant notre conduite.

PREMIER POINT. — *Motifs de nous affermir dans la foi.*

I. Premier motif : les faits évangéliques constatés par leur date et leur publicité. Le christianisme n'est pas une religion de système philosophique; il est fondé sur des faits historiques, manière d'instruire les hommes la plus digne de la grandeur de Dieu, et la plus convenable à leur foiblesse. La religion chrétienne n'est pas une de ces traditions populaires qui n'ont point d'origine, ou qui vont se perdre dans une antiquité inconnue et fabuleuse; elle n'est pas non plus une de ces fables païennes ou mahométanes qui n'ont point eu de témoins. La religion chrétienne a eu un commencement, et elle date parce qu'il y a de plus grand, de plus lumineux et de plus universel. Voici comment S. Luc en marque l'époque : *L'an quinziesme de l'empire de Tibère César, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode (1) étant tétrarque de la Galilée, Philippe, son frère, de l'Yturée et de la province de Traconite, et Lisanius d'Abilène; Anne et Caïphe (2) étant grands-prêtres, le Seigneur fit entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le désert, et il alla dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés.* On voit dans cette date les personnes, les lieux, les temps marqués avec la plus grande exactitude. C'est donc sous les premiers Césars que la prédication évangélique a commencé, et que se sont passés les faits évangéliques sur lesquels tout le christianisme est fondé. C'est dans le siècle le plus éclairé et le mieux connu, c'est dans la Judée, sous les yeux d'un gouverneur romain, pour ainsi dire sous les yeux de l'empereur et de tout l'empire ro-

(1) Cet Hérode est le fils de celui qui fit mourir les Innocens. C'est celui qui fit trancher la tête de Jean-Baptiste, et à qui Pilate renvoya Notre-Seigneur. Quelquefois il est appelé roi. Il n'étoit proprement que tétrarque, c'est-à-dire souverain d'une quatrième partie du pays.

(2) Il y avoit alors deux pontifes qui exerçoient le pontificat tour à tour, chacun leur année.

main, de l'univers entier. Peut-il y avoir rien de plus authentique et de plus public? Est-ce par un mot de raillerie ou de mépris qu'on peut détruire des faits de cette nature, et qui portent un caractère si sensible de grandeur et de vérité?

II. Second motif de nous affermir dans la foi : les faits évangéliques constatés par leur accord avec les livres prophétiques. Les livres prophétiques ne sont ni supposés ni altérés par les chrétiens, puisqu'ils sont beaucoup plus anciens que le christianisme, et que, par une providence unique, ils se trouvent entre les mains des Juifs, ennemis déclarés du nom chrétien. Les livres prophétiques sont divins, puisqu'ils ont annoncé dans un si grand détail, et avec tant de certitude, des évènements qui ne devoient arriver que plusieurs siècles après la prédiction. Enfin les faits évangéliques sont divins, et la religion chrétienne, fondée sur ces faits, est divine, puisque ces faits ont été prédits comme divins par les livres prophétiques. Dès le commencement de la prédication évangélique, les prophéties commencent à s'accomplir, et c'est ce que font soigneusement observer les quatre évangélistes. S. Jean paroît le long du Jourdain, *comme il est écrit au livre des prophéties d'Isaïe, et il est la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers. Voilà que j'envoie mon ange devant votre face, qui, marchant devant vous, vous préparera le chemin.* Dès ce premier pas, l'Évangile se trouve conforme à la prophétie, mais aussi dès ce premier pas tous les séducteurs qui ont paru se trouvent en défaut. Aucun d'eux n'a été précédé de cette voix qui crie dans le désert. Eux et leurs faux dogmes sont isolés, ne tiennent à rien, ne sont liés à rien, bien loin de pouvoir remonter jusqu'à la première origine du monde, qui est celle de la vraie religion. C'est qu'il n'appartient qu'à Dieu de mettre dans ses œuvres ce rapport intime et immense qui en lie toutes les parties depuis la création des siècles jusqu'à leur consommation. Bénie soit à jamais votre inflexible sagesse, ô mon Dieu, qui a mis ce merveilleux accord entre vos deux Testamens, et qui les a ainsi scellés du sceau inviolable de votre divine autorité. Il n'y a que vous, ô grand Dieu, qui soyez ainsi maître des temps et des évènements, qui puissiez faire prédire ce qui doit arriver et exécuter ce qui a été prédit ; la pru-

dence ou la malice des hommes ne va pas jusque-là. La majesté, la puissance de votre parole se font ici sentir, et ni les démons, ni les hommes ne sauroient la contrefaire.

III. Troisième motif de nous animer dans la foi : les faits évangéliques constatés par leur importance et la foi qu'on y a eue. Il y a des faits que l'on a pu croire légèrement, parce qu'ils n'étoient d'aucune conséquence, qu'ils ne devoient causer aucun changement, et qu'on n'avoit aucun intérêt de les approfondir. J'appelle des faits importans ceux que l'on n'a pu croire qu'en changeant toutes ses idées et sa façon de penser, qu'en renonçant au culte dans lequel on avoit été élevé pour en embrasser un nouveau, qu'en réformant ses mœurs et contredisant ses inclinations, qu'en s'exposant à perdre sa réputation et son honneur, ses biens et sa vie même. Tels ont été les faits évangéliques. Ces faits sont crus aujourd'hui dans tout le monde, ils ont donc été crus dès le commencement, sans quoi la foi de ces faits ne seroit pas parvenue jusqu'à nous. S'ils ont été crus dès le commencement, ils sont vrais, parce qu'on n'a pu les croire sans les avoir examinés et sans en être bien assuré à cause de leur importance et des suites qu'ils devoient avoir, et parce qu'en les examinant on n'a pu s'y méprendre à cause de leur éclat, de leur authenticité et de leur publicité.... Je les crois, ô mon Dieu, et c'est avec cette parfaite conviction que je reçois votre Evangile, et que je veux le méditer, le pratiquer, dans la ferme espérance d'y trouver la rémission de mes péchés et les récompenses éternelles que vous nous y promettez.

IV. Quatrième et dernier motif de nous affermir dans la foi : les faits évangéliques constatés par la sainteté de ceux qui les ont annoncés et de ceux qui les ont crus. Quels ont été les premiers prédicateurs, les premiers historiens, les premiers sectateurs de l'Evangile, et les premiers pasteurs qui nous l'ont transmis? Des saints éminens en tout genre de vertu, des hommes nourris dans la pénitence et la solitude des déserts, envoyés et autorisés de Dieu, remplis de son esprit, doués des plus précieux dons du ciel et souvent de celui des miracles. Et quels sont les apôtres que la nouvelle philosophie nous envoie? Des philosophes remplis d'eux-mêmes, uniquement occupés du soin de leur

gloire, et toujours en guerre entre eux pour se disputer l'estime des hommes; des versificateurs, des compositeurs de romans, d'intrigues, de farces, de comédies; des auteurs pleins de licence et d'obscurité, des moralistes qui ne prêchent que le plaisir et la volupté: voilà ceux qui, au sortir non du désert, mais du théâtre ou des lieux dévoués à l'impudicité, se présentent à nous pour nous dessiller les yeux et nous avertir que le christianisme n'est que préjugé et fanatisme. A quels temps sommes-nous donc arrivés, ô mon Dieu, et quel est aujourd'hui l'aveuglement des hommes? On lit avec admiration des livres que nos pères auroient rejetés avec horreur, et on écoute comme des docteurs éclairés des hommes qu'ils n'auroient jugés dignes que de leur mépris. Funeste docilité! Puisse-t-elle au moins nous tracer celle que nous devons à nos véritables maîtres dans la foi!

SECOND POINT. — *Sujet de nous humilier en examinant notre conduite.*

L'Évangile nous en offre quatre, 1<sup>o</sup> la pénitence que nous prêche S. Jean. Or, quel sujet de nous humilier, car quelle pénitence faisons-nous? Quelle proportion mettons-nous entre notre pénitence et nos péchés? Quelle est notre assiduité à recevoir le sacrement de la réconciliation? Comment nous y préparons-nous? Quel fruit en retirons-nous? Comment pratiquons-nous les jeûnes, les abstinences que l'Église nous impose? comment acceptons-nous les croix, les afflictions que Dieu nous envoie? Ah! songeons que le fruit de la pénitence est *la rémission des péchés*, et comprenons le prix d'une telle faveur; les réprouvés le connoissent, mais il n'y a plus de rémission pour eux.

2<sup>o</sup> L'approche du royaume des cieux, que S. Jean nous annonce, est un nouveau sujet de nous humilier. *Faites pénitence*, disoit-il, *car le royaume des cieux approche*. Le royaume des cieux de l'Église militante est déjà venu pour nous, nous en sommes membres, nous sommes, pour ainsi dire, sujets nés de ce saint royaume; mais le royaume des cieux de l'Église triomphante approche. Le moment qui doit décider si nous serons admis dans ce royaume, ou si nous en serons rejetés, n'est pas loin, peut-être y touchons-nous. Sommes-nous prêts, ou du moins nous y préparons-nous? Ne

savons-nous pas qu'il peut venir à toute heure, et qu'il viendra lorsque nous nous y attendrons le moins?

5° *La voie du Seigneur*, que S. Jean nous avertit de préparer, est encore un sujet de nous humilier. On entendra, dit-il, la voix de celui qui crie dans le désert : *Préparez la voie du Seigneur, rendez droits et unis ses sentiers*. Ainsi ce qu'on fait pour préparer le chemin par où doit passer un roi, un puissant du siècle, c'est sous cette allégorie que le prophète nous ordonne de préparer la voie du Seigneur. Il faut d'abord que toute vallée soit comblée (1), que tous les fonds ou fossés du chemin soient remplis et élevés. Ces vallées sont la figure des vides qui se trouvent dans notre vie et de l'omission de nos devoirs. Employons donc utilement notre temps, remplissons nos obligations envers le prochain et envers Dieu, acquittons-nous exactement des devoirs de la religion et de notre état, et nous aurons comblé toute vallée.... Il faut ensuite que toute montagne et toute colline soient abaissées, c'est-à-dire, tout orgueil abattu, orgueil de l'esprit, orgueil du cœur, orgueil dans les manières, dans les prétentions, dans les conversations. Mais c'est surtout aux pieds du ministre de la pénitence qu'il faut abattre tout orgueil, toute montagne et toute colline, et ne rien dissimuler de tout ce qui peut nous humilier.... Il faut, en troisième lieu, que les endroits tortueux soient redressés, que tout le chemin soit aligné. Dieu vient à nous quand nous le cherchons avec une intention droite, quand nous n'agissons que pour lui plaire, et que nous lui offrons tout ce que nous faisons; les autres intentions que nous mêlons à celle-ci sont autant de détours qui nous éloignent de la ligne droite et qui courbent la voie. En suivant ces détours, on marche long-temps, on se fatigue beaucoup, on n'avance guère, et on est souvent surpris par la nuit avant que d'arriver.... Enfin il faut que les endroits raboteux soient aplanis. Que d'inégalités dans notre humeur, dans notre conduite, et jusque dans notre dévotion! Que de choses âpres, dures et difficiles dans nos manières, dans nos paroles et jusque dans notre zèle! Aplanissons, unissons, adoucissons tout, si nous voulons préparer la voie du Seigneur, si nous désirons qu'il vienne à nous.

(1) En hébreu, le futur se met souvent pour l'impératif.

4<sup>o</sup> Enfin la vue du Sauveur que S. Jean annonce à tout homme : dernier motif d'humiliation pour nous. *Et toute chair verra le salut de Dieu.* Le Sauveur, envoyé de Dieu, est venu pour tous les hommes, il a été annoncé à tous les hommes; cependant tous ne l'ont par reconnu, ne l'ont pas suivi : mais un jour viendra où tous le verront comme leur juge. Malheur à ceux qui n'auront pas voulu le voir sur la terre comme leur Sauveur!... Comment le voyons-nous? Avec quelle docilité recevons-nous sa loi? avec quelle soumission obéissons-nous à son Eglise? avec quelle foi l'adorons-nous dans son sacrement et dans son sacrifice? avec quel empressement, avec quelle pureté le recevons-nous? avec quel amour reconnoissons-nous ses bienfaits? avec quelle ardeur attendons-nous ses promesses?

PRIÈRE. Rectifiez vous-même mon cœur, ô mon Dieu, et rendez-le plus attentif à votre voix qui l'avertit sans cesse de ses égaremens, et qui lui crie de redresser les sentiers par où vous voulez venir vous-même à lui. Hâtez votre manifestation, ô divin Sauveur, et, pour me rendre digne d'en profiter, éclairez-moi sur tout ce qui pourroit me souiller à vos yeux; ou plutôt créez vous-même en moi un cœur nouveau, ô Jésus, redressez mes inclinations, aplanissez mes inégalités, corrigez mes humeurs, abattez mon orgueil, humiliez mon amour-propre, retranchez, réformez, afin que toutes les voies vous soient ouvertes pour venir régner sur mon ame, et la posséder à jamais. Ainsi soit-il.

---

## XXII<sup>e</sup> MÉDITATION.

### *Prédication de S. Jean-Baptiste.*

L'Évangile traite ici, 1<sup>o</sup> de la personne de S. Jean-Baptiste; 2<sup>o</sup> de la matière de sa prédication; 3<sup>o</sup> de ses sentimens par rapport à J. C. *Matth.* 111, 4-12; *Marc.* 1, 5-8; *Luc.* 111, 7-20.

PREMIER POINT. — *De la personne de S. Jean-Baptiste.*

I. **QUELLE** fut sa préparation au saint ministère? Ce fut en premier lieu l'innocence. Il avoit été sanctifié dès le sein de sa mère. Celui-là a de grands avantages

pour combattre le péché qui n'en a jamais été souillé. 2° La solitude. Il avoit passé près de trente ans dans le désert. Il faut avoir long-temps médité dans le silence avant de commencer à parler. 5° La vocation. Il ne sortit de la solitude que lorsque la voix de Dieu le lui ordonna ; mais dès qu'il l'eut entendue, il ne différa pas un moment. 4° La connoissance de la loi et des mœurs : connoissance qu'il faut acquérir dans la retraite, et sans laquelle on ne peut dire à chacun ce qui lui convient selon son état. Enfin, la pénitence. *Or, Jean, dit le texte sacré, avoit un vêtement de poil de chameau et une ceinture de cuir autour de ses reins, et sa nourriture étoit des sauterelles et du miel sauvage.* La pénitence qu'il pratiquoit étoit bien plus sévère que celle qu'il prêchoit, l'une et l'autre condamnent notre lâcheté, notre vie molle et sensuelle, et tout extérieur mondain et dissipé.

II. Quel fut le zèle de S. Jean dans l'exercice de son ministère ? Ce fut en premier lieu un zèle plein de force contre des sectaires remplis d'orgueil et de présomption. *Voyant venir à son baptême plusieurs des Phariséens et des Saducéens (1), il leur dit : Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère divine qui est prête à éclater sur vous ?* Vous qui infectez tout du poison de votre doctrine et de vos fausses interprétations, mauvais fils de mauvais pères, dans quel esprit venez-vous à moi ? Êtes-vous effrayés et touchés ? Qu'on reconnoisse par vos œuvres que vous détestez sincèrement vos désordres. Pénitens de bonne foi, faites de dignes fruits de pénitence.... Ainsi S. Jean parloit-il encore au peuple, lorsqu'il ne voyoit pas en lui de meilleures dispositions que dans les Phariséens et les Saducéens ; il les menaçoit avec éloquence, cherchoit à convertir leur cœur en humiliant leur esprit, et sa conclusion étoit toujours : *Faites pénitence ; quittez les voies de l'iniquité, apaisez Dieu par vos bonnes œuvres, car le temps de ses vengeances approche.* Son zèle étoit plein de douceur pour les pécheurs humiliés qui ne cherchoient qu'à s'instruire de ce qu'ils devoient faire pour calmer la colère du Seigneur. Il se proportiou-

(1) Les Phariséens étoient des hypocrites qui faisoient profession de sévérité ; les Saducéens étoient des impies qui nioient l'immortalité de l'ame et la résurrection des corps.



noit à l'état de ces vrais Israélites, il entroit dans leurs dispositions personnelles. Il ne leur disoit pas : Vous êtes indignes de miséricorde, ou pour la mériter, il faut que vous viviez comme moi dans les déserts : il prenoit avec eux cet air de bonté qui achève de gagner dans le particulier ceux que le discours public a touchés. Il n'exigeoit d'eux que la justice, l'aumône et l'exacte observance des devoirs de leur état. *Le peuple lui demandoit : Que ferons-nous ? Il leur répondoit : Que celui qui a deux vêtements en donne un à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger en fasse de même. Il y eut aussi des Publicains qui vinrent à lui pour être baptisés, et qui lui dirent : Maître, que faut-il que nous fassions ? Et il leur disoit : N'exigez rien au-delà de ce qui vous a été ordonné. Les soldats aussi lui demandoient : Et nous, que devons-nous faire ? Il leur répondoit : N'usez point de violence ni de fraude envers personne, et contentez-vous de votre solde....* Enfin son zèle étoit infatigable. Ce vertueux solitaire ne paroissoit point fatigué de la multitude de ses travaux, il ne se dégoûtoit point de la grossièreté de ceux qui venoient lui proposer des questions multipliées ; il répondoit à tout ; il satisfaisoit tout le monde. Mais il seroit trop long de rapporter toutes ses instructions : *il enseignoit, dit S. Luc, plusieurs autres choses au peuple dans ses exhortations.*

III. Quelle fut son humilité dans les succès de son ministère ? *Alors la ville de Jérusalem, toute la Judée, et tous les pays des environs du Jourdain venoient à lui, et confessant leurs péchés, ils étoient baptisés par lui.* Quel édifiant et charmant spectacle que ce concours de peuple qui, converti et satisfait, s'en retournoit en bénissant Dieu ! Les ennemis même de la vérité n'osoient se distinguer, et étoient entraînés comme les autres, et s'ils ne se convertissoient pas, leur jalousie et leur dépit étoient le châtiment de leur endurcissement. Peu s'en fallut même que les choses n'allassent trop loin, que l'estime qu'on conçut de S. Jean ne fût preudre le change à ses auditeurs. *Le peuple étoit dans une grande suspension d'esprit, et tous pensoient en eux-mêmes si Jean ne pourroit point être le Christ ; mais Jean prit la parole, et dit devant tout le monde : Pour moi, je vous baptise avec de l'eau, mais un plus puissant que moi va venir. C'est-à-dire, je ne suis point le Messie*

que vous attendez; il est vrai que je vous distribue un baptême d'eau en vous exhortant à la pénitence, mais c'est là que se borne mon ministère; je ne suis envoyé que pour préparer les voies à un autre : celui qui viendra après moi, et que vous verrez bientôt au milieu de vous, est revêtu d'une puissance infiniment supérieure à la mienne. Ainsi, dès que S. Jean s'apercevoit qu'on pensoit à lui, il parloit de Jésus, il exaltoit ses grandeurs et saisissoit toutes les occasions de lui rendre témoignage. Un zèle si éclairé, si courageux, si humble, méritoit bien la gloire du martyr dont il fut couronné.

SECOND POINT. — *La matière de la prédication de Jean-Baptiste.*

Tous ses discours sembloient se réduire à ces trois mots : il faut faire pénitence, il faut la bien faire, il ne faut pas différer de la faire.

I. Il faut faire pénitence; et il en alléguoit trois motifs. D'abord la colère de Dieu. *Qui vous a appris, disoit-il, à fuir la colère prête à éclater? Hélas! nous avons offensé Dieu, mais nous ne savons pas si nous l'avons apaisé, ou ce qui est plus déplorable, nous savons que nous n'avons rien fait pour l'apaiser. Vivre ennemi de Dieu, est-il un état plus affreux? Comment donc y ai-je pu vivre moi-même? O sainte pénitence, qui m'apprendra à avoir recours à vous? Heureux ceux qui vous connoissent et qui se livrent à vos saintes rigueurs! Le second motif de pénitence qu'alléguoit Jean-Baptiste, c'étoit la sévérité du jugement de J. C. Il a, disoit-il, son van en main; il amassera son blé dans le grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais : c'est-à-dire, semblable à un soigneux laboureur, il paroîtra, son van à la main, il nettoiera son aire, il amassera le blé dans ses greniers, il recevra les fidèles dans son Eglise, et de là, s'ils persévèrent, ils passeront dans le séjour d'une béatitude éternelle. Pour la paille, symbole des hommes légers ou incrédules, il les brûlera dans un feu qui ne s'éteindra jamais. Jour terrible que celui où se fera cette dispensation des biens et des maux, des châtimens et des récompenses de J. C. Alors rien n'échappera à ses regards, rien ne fléchira sa justice, rien ne résistera à sa puissance. Heureux celui que la pénitence rassurera dans ce grand jour, et qui sera trouvé*

digne

digne d'être placé dans le ciel pour y régner éternellement! Enfin la rigueur et l'éternité des peines de l'enfer, dernier motif dont se servoit Jean-Baptiste pour engager à la pénitence. Le feu de l'enfer est *un feu qui ne s'éteindra jamais.....* A qui médite bien ce qu'est le supplice du feu, quelle pénitence peut paroître trop rude? à qui médite bien ce que c'est que l'éternité, quelle pénitence peut paroître trop longue? Quand il s'agit de l'éternité, peut-on prendre trop de sûreté?... Et pour vous rassurer contre vos alarmes, *n'allez pas*, continue S. Jean, *vous dire à vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père*, en considération de son serviteur Dieu nous délivrera; *car je vous déclare que Dieu peut faire naître de ces pierres mêmes des enfans à Abraham*, c'est-à-dire que le Tout-Puissant, qui a formé Adam du limon de la terre, peut aujourd'hui vous anéantir tous, et changer les pierres que vous voyez dans ces déserts en hommes nouveaux, qui, par l'obéissance et par la foi, seront à meilleur titre que vous les enfans d'Abraham..... En vain le philosophe se glorifie de connoître Dieu, s'il ne reconnoît celui que Dieu a envoyé pour sauver les hommes, J. C. son fils. En vain le Juif se dit enfant d'Abraham, s'il ne croit en J. C., ce fils de la promesse, en qui Abraham a cru et par qui il a été justifié. En vain le chrétien se dit disciple de J. C., s'il corrompt sa doctrine par l'hérésie. En vain l'ecclésiastique et le religieux comptent sur la sainteté de leur état, si leurs mœurs n'y sont conformes. Et ne dites pas que Dieu ne nous a pas faits pour nous perdre. Non, sans doute, puisqu'il nous offre la pénitence. Que ne l'embrassons-nous? Ne dites pas qu'à ce compte tout le monde seroit donc damné. Non, non, malgré notre dépravation, J. C. a et aura toujours un grand nombre de fidèles adorateurs. Que n'en augmentons-nous le nombre? Mais quand la corruption seroit générale dans le lieu où nous sommes, sachons que Dieu peut se susciter des enfans dociles dans les pays les plus barbares et les terres les plus incultes, des enfans dont le salut le dédommagera de notre perte, et dont la ferveur condamnera notre indocilité et notre apostasie.

II. Il faut la bien faire cette pénitence qu'exigent de nous nos péchés. *Faites donc*, dit S. Jean, *de dignes fruits de pénitence*. Or, pour faire ces dignes fruits, il

faut d'abord détester le passé, c'est-à-dire examiner soigneusement nos péchés, les pleurer amèrement, les détester sincèrement, les confesser exactement; mais comment nous acquittons-nous de cette première partie de la pénitence?... Il faut ensuite examiner le présent, c'est-à-dire sonder notre état actuel, soit relativement à Dieu, soit relativement au monde. Sommes-nous dans la vraie foi, dans la vraie religion, dans la véritable Eglise, l'Eglise catholique, apostolique et romaine? Si nous n'y sommes pas, ne soyons point tranquilles, ne nous aveuglons pas, cherchons à nous instruire; hors de cette Eglise, tout est inutile pour notre salut. Si nous y sommes, affermissons-nous-y, et demandons à Dieu la grâce de lui demeurer fidèles.... Examinons encore notre état relativement au monde. Est-il légitime? n'a-t-il rien par lui-même d'opposé à la loi de Dieu? Comment en remplissons-nous les devoirs? N'y recueillons-nous pas plus de gain, de profit que nous ne devons? n'y prenons-nous point plus de loisir, plus de repos, plus de plaisir que ne le permettent les obligations qui y sont attachées? n'y suivons-nous pas des maximes, des pratiques contraires à la justice? n'y faisons-nous tort à personne?... Enfin il faut régler l'avenir par rapport à Dieu, au prochain et à nous-mêmes. Par rapport à Dieu, pratiquons les exercices de la religion, la prière, la méditation avec plus de ferveur; ayons plus de respect dans les temples et plus d'assiduité aux offices qu'on y célèbre; approchons des sacremens, et plus souvent et avec de plus saintes dispositions. Par rapport au prochain, exerçons les œuvres de miséricorde et faisons l'aumône selon notre état. Par rapport à nous-mêmes, exerçons sur notre chair une sainte rigueur, baunissons de notre vie l'oisiveté, la mollesse, la sensualité, observons les abstinences et les jeûnes de l'Eglise, non par coutume, mais dans l'esprit de la pénitence et sans en adoucir la sévérité, hors le cas de la nécessité. Souffrons patiemment les peines de notre état, les afflictions que Dieu nous envoie, les chagrins que les hommes nous causent, les langueurs de la maladie, les horreurs de la mort. Mortifions nos sens par des rigueurs volontaires plus proportionnées à nos péchés, en suivant toujours les mouvemens de l'Esprit saint, et les conseils d'un sage directeur.

III. Il ne faut pas différer de faire pénitence, pour quatre raisons.... La première, parce que le temps est court et la mort est proche. *Déjà la cognée est mise à la racine des arbres, et tout arbre qui ne porte point de bon fruit sera coupé et jeté au feu....* Menace générale pour des nations entières que Dieu rejette comme il a rejeté les Juifs; menace particulière et journalière pour les pécheurs que Dieu enlève de ce monde, et qu'il condamne au feu. La foiblesse de la complexion, les infirmités, la vieillesse annoncent aux uns une mort prochaine, et la santé, les forces, la vigueur de l'âge n'assurent pas aux autres une longue vie. Profitons donc du peu de temps qui nous reste pour porter de bons fruits et faire de bonnes œuvres.... La seconde raison de faire pénitence sans délai, c'est que plus tôt nous la commencerons, et plus nous la trouverons douce; la joie de n'avoir pas attendu à l'extrémité nous animera, l'habitude de faire le bien nous le facilitera, la paix d'une bonne conscience nous satisfera. Ah! une telle vie n'est-elle pas mille fois plus douce qu'une vie que l'on passe dans le crime, dans les remords, dans de continuelles craintes? Pourquoi donc différer de l'embrasser?... La troisième raison de hâter notre pénitence, c'est que plus nous la différons, plus nous la trouverons difficile. Plus on goûte les plaisirs défendus, plus on en est altéré, et jamais on n'en est rassasié. Plus on cède à ses passions, plus on est foible pour y résister. Plus on diffère sa conversion, plus on veut la différer. L'habitude de faire le mal et celle de différer à faire le bien se fortifie également. La vieillesse, qui ôte les forces, n'ôte pas les vices et ne change pas le cœur.... Enfin la quatrième raison de ne pas retarder sa pénitence, c'est qu'en différant on court risque de ne la jamais faire. Ah! combien y ont été trompés! Il a été coupé cet arbre infructueux, il est mort ce pécheur impénitent, et quel sera son sort? O regrets impuissans! ô désespoir inutile! Hélas! ce sort deviendra-t-il le mien? Ne le permettez pas, ô mon Sauveur! dès aujourd'hui je commence une vie nouvelle. O saint Précurseur de J. C., docteur et vrai modèle de pénitence, obtenez-moi d'être docile à vos instructions, fidèle à vos exemples et à mes engagements.

TROISIÈME POINT. — *Sentimens de S. Jean-Baptiste par rapport à J. C.*

Ces sentimens regardent sa personne, son baptême et son dernier jugement.

I. La personne de J. C. *Pour moi*, lui dit S. Jean, *je vous baptise dans l'eau pour vous porter à la pénitence, mais celui qui doit venir après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de délier ses souliers; c'est lui qui vous donnera le baptême de l'Esprit saint et du feu.* Par ces paroles, S. Jean démontre la divinité de J. C., car puisque le Saint-Esprit est Dieu, et que J. C. le communique par son baptême, il faut qu'il soit Dieu lui-même.... Il marque encore sa puissance. J. C., comme le maître de la nature, devoit en changer les lois à son gré, et y opérer des prodiges inouis; S. Jean ne devoit faire aucun miracle, et quand il en eût fait, il ne les eût opérés que par la puissance de J. C. En un mot, Jean n'étoit qu'un homme, et J. C. est un Homme-Dieu. J. C. est le Seigneur, le Christ, le Dieu sauveur, et Jean, quelque saint qu'il fût, n'étoit que le serviteur et le précurseur. Aussi, après avoir reconnu dans J. C. une puissance infiniment supérieure à la sienne, ajouta-t-il qu'il n'est pas digne de se prosterner à ses pieds, de *délier ses souliers*, et de les lui *porter*. Or nous, pécheurs, de quoi sommes-nous dignes? Et cependant quand il nous permet d'approcher de lui et de son tabernacle, comment nous y présentons-nous? avec quels sentimens intérieurs y paroissions-nous? dans quelle posture même nous tenons-nous devant lui?

II. Que pensoit Jean-Baptiste de J. C. par rapport à son baptême? *Je vous distribue*, disoit-il aux Juifs, *un baptême d'eau pour vous porter à la pénitence*, mais celui qui va venir après moi, par le baptême qu'il établira en qualité d'envoyé de Dieu, répandra l'Esprit saint dans l'ame de ceux qui croiront en lui, et il les purifiera comme les choses qu'on fait passer par le feu. Le baptême de Jean n'étoit qu'un baptême d'eau, qui signifioit la pénitence et qui y engageoit; mais le baptême de J. C., sous le symbole de l'eau, communique le Saint-Esprit, qui est un feu divin: esprit de pureté qui, comme un feu dévorant, purifie l'ame, en consume toutes les souillures, la nettoie de toutes ses taches, et la fait briller d'un éclat tout céleste; esprit d'amour

qui, comme un feu bienfaisant, pénètre le cœur d'une douce chaleur, l'échauffe, l'amollit, lattendrit et l'embrace des plus pures flammes; esprit de lumière qui, comme un feu brillant, éclaire notre entendement, nous persuade, nous affermit, nous fait connoître et goûter le mystère de Dieu, les desseins et la conduite de sa providence, nous instruit sur nos obligations, sur le néant des choses d'ici-bas, sur l'importance du salut et la solidité des biens éternels. Que nous sommes heureux d'avoir reçu le saint baptême! que nous sommes malheureux d'en avoir perdu l'innocence! Que nous serions à plaindre, si la bonté de Jésus ne nous avoit préparé un second baptême, un baptême de douleur dans le sacrement de pénitence, où, par la vertu de son sang, nous pouvons encore réparer nos pertes! Allons-y donc avec confiance, apportons-y les dispositions nécessaires, recourons-y souvent, et conservons-en précieusement le fruit.

III. Quels furent les sentimens de saint Jean-Baptiste par rapport au jugement de J. C. ? En faisant connoître le Messie, il le représentoit comme le dispensateur des biens et des maux, le distributeur des biens et des récompenses, à qui Dieu a donné tout pouvoir de juger tous les hommes. Jugement figuré par le froment qu'il doit amasser dans son grenier, et la paille qu'il doit jeter dans un feu éternel. Jugement compétent, parce que J. C. l'exerce comme souverain maître du monde. La terre et ses habitans lui appartiennent par droit de création et par droit de conquête; c'est son aire où se trouvent rassemblés le grain et la paille, les bons et les méchans, ceux qui reçoivent la loi avec docilité et ceux qui la rejettent avec opiniâtreté. Jugement équitable, parce qu'il sera rendu selon l'état présent où chacun se trouvera, la paille pour être brûlée, le grain pour être conservé, les méchans pour être punis, les bons pour être récompensés; parce qu'il sera rendu selon le libre usage que chacun aura fait du temps et des biens qui lui avoient été donnés, les méchans ayant pu être bons, et les bons ayant pu être méchans; parce qu'il sera rendu en particulier selon la proportion du bien et du mal que chacun aura fait, celui qui sera plus coupable ayant plus de tourmens à subir, celui qui sera plus saint ayant plus de récompenses à posséder, le supplice des uns ou la récompense

des autres devant être cependant également éternels. Enfin jugement efficace que nul appel ne pourra suspendre, que nul artifice ne pourra éluder, que nul présent ne pourra corrompre, que nulle prière ne pourra fléchir, et auquel nulle puissance ne pourra résister. Hélas ! que peut la paille contre le moissonneur ? Attendons en paix ce jugement et nous y préparons. Ne l'usurpons point en jugeant ceux sur qui nous n'avons nul droit. Consolons-nous des faux jugemens des hommes, parce qu'ils seront bientôt réformés.

PRIÈRE. Vos paroles, auguste Précurseur, et plus encore votre exemple, m'apprennent à éviter la rigueur du jugement de J. C. par la pratique de la pénitence. Obtenez-moi la force et le courage d'en faire de dignes fruits, c'est-à-dire, de vivre dans un amour sincère pour Dieu et le prochain, dans une extrême horreur du péché, dans une soif ardente pour la justice, dans la mortification, l'humilité et l'attachement à tous les devoirs de mon état, afin que je mérite, par ces œuvres de fidélité, de me trouver à la mort parmi le bon grain que le Seigneur doit réserver pour l'éternité. Ainsi soit-il.

---

### XXIII<sup>e</sup> MÉDITATION.

#### *Jésus baptisé par S. Jean.*

Appliquons-nous à développer avec le texte sacré toutes les circonstances de cet événement. 1<sup>o</sup> Jésus se présente au baptême ; 2<sup>o</sup> Jésus reçoit le baptême ; 3<sup>o</sup> Jésus sort des eaux du baptême. *Matth.* III, 13-17 ; *Marc.* I, 9-11 ; *Luc.* III, 21-23 ; *Jean.* I, 31-33.

PREMIER POINT. — *Jésus se présente au baptême.*

I. CONSIDÉRONS le désir ardent qu'avoit S. Jean de voir J. C. Il soupiroit avec une sainte impatience après le moment de cette glorieuse visite qui lui avoit été promise. Il avoit senti dans le sein d'Elisabeth la présence de Jésus encore caché dans le sein de Marie ; mais depuis que tous deux étoient nés, ils ne s'étoient point vus, et S. Jean ne connoissoit pas le Seigneur sous la figure humaine. Cependant Dieu, en l'envoyant baptiser, lui avoit promis que, dans le cours de ses fonctions,



il le verroit, et il lui avoit appris à quel signe il pourroit le reconnoître. Allez, lui avoit-il dit, établissez un baptême d'eau pour engager mon peuple à la pénitence; mais sachez que ce baptême n'est rien en comparaison de celui de mon Fils. *C'est lui qui, en baptisant avec l'eau, communiquera aux fidèles le Saint-Esprit.* Quand il se présentera à vous, je veux que vous puissiez le discerner des autres et le montrer à vos disciples; *vous verrez l'Esprit saint descendre et s'arrêter sur lui.* Ne délibérez pas en ce moment, et dites aux Juifs assemblés autour de vous : Voilà le Fils de Dieu, voilà celui dont le baptême confère la grâce *du Saint-Esprit.* Instruit de la sorte, le saint Précurseur se flattoit de voir bientôt le désiré des nations et de son cœur. Cette douce espérance nourrissoit son courage, le ranimoit et le soutenoit dans ses travaux. Avec quelle ardeur désiroit-il cet heureux jour! Tel est le désir que nous devons avoir de la communion, et pour mériter ce bonheur, rien ne doit nous coûter, rien ne doit nous paroître dur et pénible.

II. Quelle fut la joie de S. Jean en voyant J. C.! Son espérance ne fut ni trompée, ni différée. *Il étoit alors âgé d'environ trente ans, et Jésus vint de Galilée au Jourdain le trouver pour recevoir le baptême.* S. Jean n'eut point de peine à démêler J. C. dans la foule. Il le reconnut au signe que Dieu lui avoit donné. Quel fut alors le ravissement du saint Précurseur, seul témoin du prodige! Avec quelle attention, quel respect, quelle joie intérieure considéra-t-il le spectacle dont le ciel le favorisoit, contempla-t-il le Verbe incarné, ce divin Messie, dont la seule présence l'avoit fait tressaillir dans le sein de sa mère! Quelle sera notre joie lorsque nous le verrons dans le ciel? Nourrissons nos cœurs d'une si douce espérance.

III. Quelle fut la surprise de S. Jean, lorsqu'il vit J. C. s'avancer pour recevoir de lui le baptême! *Alors Jésus vint pour être baptisé par lui, mais Jean se défendoit de le baptiser, disant : C'est moi qui devrois recevoir le baptême de vous, et vous venez à moi. Mais Jésus lui répondit : Laissez-moi faire pour le présent, car c'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice; alors Jean ne lui résista plus.....* Notre étonnement ne doit-il pas être encore plus grand, lorsque nous voyons Jésus venir à nous pour être notre nourriture? Eh quoi!

Seigneur, devons-nous lui dire : *Vous venez à moi!* Retirons-nous alors par le sentiment de notre indignité, mais approchons par obéissance, cédon à l'excès de sa charité, et puisqu'il nous l'ordonne, recevons-le, mais avec la confusion et l'anéantissement avec lequel S. Jean le baptisa.

SECOND POINT. — *Jésus reçoit le baptême.*

*Et il fut baptisé par S. Jean dans le Jourdain.* Pourquoi N. S. voulut-il être baptisé par S. Jean? On peut en considérer trois raisons.

I. Pour honorer le baptême de son Précurseur et l'accréditer. D'abord l'honorer comme institué par l'ordre de son Père. La loi écrite venoit de Dieu et annonçoit la loi de grâce. Le baptême de Jean tenoit une espèce de milieu entre l'une et l'autre loi, et annonçoit la seconde d'une manière plus prochaine et plus distincte. Jésus, qui voulut se soumettre à toutes les ordonnances de la loi ancienne avant de lui substituer la loi nouvelle, voulut de même recevoir le baptême de Jean avant d'établir le sien, afin de remplir *toute justice*.... Il voulut aussi l'accréditer comme institué pour l'utilité publique, et contribuer par son exemple à la ferveur et à l'édification du peuple, voulant encore en cela accomplir *toute justice*.... C'est ainsi qu'un chrétien qui pense solidement aime à fréquenter les dévotions populaires, lorsqu'elles n'ont rien que d'édifiant, et qu'il ne s'y est point glissé d'abus. C'est ainsi qu'il s'engage volontiers dans ces pieuses associations, instituées par l'inspiration de Dieu pour maintenir la ferveur parmi le peuple, surtout lorsqu'elles n'ont point dégénéré et qu'elles conservent l'esprit de leur première institution.

II. Jésus voulut être baptisé par S. Jean pour préparer, sanctifier et disposer les eaux à devenir la matière du divin baptême qu'il devoit nous laisser, en les consacrant, pour ainsi dire, et les rendant, par l'attouchement de sa chair sans tache, capables de purifier nos âmes. Ainsi Jésus s'occupait-il, dans toutes ses actions, de la gloire de son Père et de notre salut.... Quelle doit être notre reconnaissance pour tous ses bienfaits!

III. Le dessein de J. C, en recevant le baptême de S. Jean, fut de nous donner une leçon frappante dans

ce grand exemple d'humilité par lequel il voulut finir sa vie privée et commencer sa vie publique : et c'est ainsi qu'il accomplit *toute justice*..... Jésus, au milieu des pécheurs, reçoit, comme eux, le baptême de la pénitence; et nous, remplis d'orgueil, après n'avoir pas rougi de commettre le péché, nous rougissons d'en prendre le remède! Jésus, revêtu de notre infirmité et chargé de nos péchés, reçoit le baptême de la pénitence, afin que, dans les sacremens qu'il doit instituer, nous puissions nous revêtir de lui, de sa justice, de sa force et de sa sainteté.

TROISIÈME POINT. — *Jésus sort des eaux du baptême.*

Que de merveilles s'opèrent à ce moment où J. C. quitte les bords du fleuve! Il perce la foule et s'écarte pour se mettre en prière : alors le ciel s'ouvre à ses yeux, le Saint-Esprit descend sur lui en forme de colombe; la voix céleste du Père se fait entendre; et le baptême de la loi nouvelle est clairement désigné par ces prodiges.

I. *Jésus, étant baptisé, fit sa prière.* La prière doit précéder, accompagner et suivre toutes les actions de religion. C'est dans l'oraison que Dieu communique ses faveurs, mais il ne les communique jamais avec plus d'abondance que lorsque l'oraison a été précédée de quelque grand acte de vertu.

II. A peine J. C. est-il appliqué à l'oraison, que le ciel s'ouvre à ses yeux. *Jésus ayant été baptisé et faisant sa prière, le ciel s'entr'ouvrit.* O vue ravissante! ô digne objet de nos vœux! Hélas! depuis long-temps ils s'étoient fermés ces cieux; vous seul, ô Jésus, avez mérité qu'ils s'ouvrissent. Voilà votre héritage, voilà le prix de vos travaux, voilà la récompense que vous destinez à vos fidèles serviteurs. Qui pourra à ce prix refuser de vous servir?

III. Et aussitôt *il vit l'esprit de Dieu descendre en forme de colombe, s'arrêter et se reposer sur lui.* Jésus reçoit d'une manière sensible le Saint-Esprit, comme chef des hommes, pour le communiquer à ses membres et les sanctifier; comme docteur et maître des hommes, pour les instruire et les éclairer.... La colombe est le symbole de la douceur, de la simplicité, de la pureté et du tendre gémissement; demandons ces vertus et l'Esprit saint qui les donne.

IV. *On entendit une voix qui venoit du ciel, disant : Vous êtes mon Fils bien-aimé, j'ai mis en vous toutes mes complaisances.* Cette voix étoit la voix du Père céleste adressée à son Fils, unique objet de son amour. Cette voix est adressée à toute la terre, à toutes les intelligences créées, à tous les hommes, à tous les siècles, pour leur apprendre que rien n'est digne de Dieu que Jésus, et tout ce qui est en Jésus et par Jésus.

V. Le baptême de la nouvelle loi fut clairement désigné par le baptême que Jésus reçut de S. Jean. Là, pour la première fois, Dieu se manifesta dans toute sa majesté, et les trois personnes de la sainte Trinité rendirent leur présence sensible, le Père par sa voix, le Fils par son humanité, le Saint-Esprit par la colombe... Jésus, recevant dans l'eau le baptême de Jean, a marqué et sanctifié la matière du sien. Dans sa prière, il nous en a montré la forme. Par la présence des trois personnes de la sainte Trinité, il nous en a fait voir les effets, puisque par le baptême le ciel nous est ouvert, le Saint-Esprit nous est communiqué, nous devenons les membres, les frères de J. C., ses héritiers, les enfans adoptifs de son Père, c'est-à-dire ses enfans chéris et bien-aimés.

PRIÈRE. Heureux désert qui avez retenti du son de la voix du Père céleste, et qui avez été témoin de tant de merveilles opérées au baptême de J. C., que ne puis-je passer ma vie dans vos retraites pour y méditer à loisir, hors de la dissipation et du tumulte du monde, les bontés de mon Dieu, la gloire de mon adoption et la grandeur de mes espérances! Ah! que du moins je puisse me former une solitude profonde dans mon cœur, où je ne perde jamais de vue ces grandes vérités, où je ne m'applique qu'à me rendre agréable au Père céleste, qui ne peut m'aimer qu'en Jésus et par Jésus. O Fils, unique objet de votre divin Père, comment ne serez-vous pas l'unique objet des miennes? que puis-je trouver ailleurs qui vous égale en puissance, en grandeurs, en richesses, en bonté; qui soit plus digne de mon cœur et plus capable de le rendre heureux? O mon tendre Sauveur, unissez-moi à vous; présentez-moi à votre Père : qu'il vous voie en moi et qu'il ne me voie qu'en vous, afin que par vous je puisse mériter d'en être aimé, et de l'aimer éternellement. Ainsi soit-il.

## XXIV<sup>e</sup> MÉDITATION.

*Généalogie de J. C. du côté de Marie. Luc. III ,  
25-38.*

IL est facile d'accorder cette généalogie selon S. Luc avec celle de S. Matthieu. Entre plusieurs manières de faire cet accord, nous prenons ici la plus simple et la plus aisée. On peut la vérifier, si l'on veut s'en donner la peine, en confrontant les deux généalogies avec ce que nous allons dire. S. Matthieu, en descendant depuis Abraham jusqu'à S. Joseph, époux de Marie, parle de fils proprement dits, et par voie de génération. *Abraham engendra Isaac, Isaac engendra Jacob, etc.* Mais S. Luc, en remontant depuis Jésus jusqu'à Dieu même, parle de fils proprement ou improprement dits; c'est pour cela qu'il se sert d'une expression indéterminée, en disant : *Qui fut.... Jésus étoit alors âgé d'environ trente ans, étant, comme on l'estimoit, fils de Joseph, qui fut d'Héli, qui fut, etc.* Que S. Luc ne parle pas toujours de fils proprement dits et par voie de génération, cela paroît d'abord dans le premier et le dernier qu'il nomme; car Jésus n'étoit que fils putatif de Joseph, parce que Joseph étoit l'époux de Marie, mère de Jésus, et Adam n'étoit fils de Dieu que par voie de création. D'après cette observation, il faut connoître, dans la généalogie décrite par S. Luc, deux fils improprement dits, c'est-à-dire deux gendres au lieu de fils. Comme les Hébreux ne faisoient point entrer les femmes dans leurs généalogies, lorsqu'une maison finissoit par une fille, au lieu de nommer la fille dans la généalogie, on nommoit le gendre, qui avoit pour beau-père le père de sa femme. Les deux gendres qu'il faut reconnoître dans S. Luc sont *Joseph, gendre d'Héli, et Salathiel, gendre de Néri.* Cette seule remarque suffit pour lever toute difficulté. Joseph, fils de Jacob, comme le dit S. Matthieu, fut gendre d'Héli, comme le dit S. Luc; et Salathiel, fils de Jéchonias, comme le dit S. Matthieu, fut gendre de Néri, comme le dit S. Luc. Tout le reste ensuite s'accorde parfaitement.... Marie étoit donc fille d'*Héli*, ainsi appelé par abréviation pour Héliacim, ce qui est en hébreu le même nom que Joacim ou Joachim. *Joseph, fils de Jacob, et Ma-*

*rie*, fille d'*Héli*, avoient une commune origine, descendant tous deux de *Zorobabel*, Joseph par *Abiud l'aîné*, et Marie par *Resa le cadet*. Par là tous deux descendoient des deux branches sorties de David, savoir, de la branche royale dont *Salomon* étoit le chef, et de l'autre branche dont *Nathan* étoit le chef. Par *Salathiel*, père de *Zorobabel* et fils de *Jéchonias*, Joseph et Marie descendoient de *Salomon*, fils et héritier de *David*; et par la femme de *Salathiel*, mère de *Zorobabel* et fille de *Néri*, duquel *Néri Salathiel* fut le gendre, Joseph et Marie descendoient de *Nathan*, autre fils de *David*, en sorte que *Jésus, fils de Marie*, réunissoit en lui tout le sang de David... S. Matthien ne pousse la généalogie de Jésus que jusqu'à Abraham; c'étoit la promesse du Messie faite aux Juifs: mais S. Luc pousse cette généalogie jusqu'à Adam, c'est la promesse du Messie faite à tous les hommes, et ce sera le sujet de notre méditation, méditation dans laquelle nous considérerons J. C. comme fils d'Adam, promis au premier homme et à sa postérité; J. C. comme semblable à Adam, soumis à l'arrêt de mort porté contre le premier homme et sa postérité; enfin J. C. comme nouvel Adam, réparateur des maux que le premier homme a attirés sur lui et sur sa postérité.

PREMIER POINT. — *J. C., fils d'Adam, promis au premier homme et à sa postérité.*

I. Promesse faite d'une manière digne de Dieu. Digne de sa bonté: elle fut faite dès le commencement du monde, afin qu'elle fût la consolation d'Adam et de ses descendans.... Promesse digne de sa sagesse: elle fut réitérée aux principaux des ancêtres de ce divin Messie. Parmi les enfans d'Adam et de Noé, *Abraham* fut le premier désigné et constitué le père des croyans, ensuite *Isaac* et *Jacob*, *Juda* et en dernier lieu *David*, afin qu'on ne pût se méprendre à la personne du Messie, ni méconnoître la prééminence de son caractère... Enfin promesse digne de la grandeur de Dieu: elle fut annoncée et différée pendant cinq mille ans environ, afin d'exercer la foi des hommes, afin de leur faire comprendre qu'un tel Messie étoit une grâce et une grande grâce qui méritoit d'être long-temps désirée et ardemment demandée... Adorons et remercions Dieu, maître des temps et arbitre souverain des destinées.

II. Promesse accomplie avec fidélité. Jésus, fils de Marie, réunit en lui seul tout le sang de *David*, et remonte ainsi à *Adam* par la route que Dieu avoit tracée dans l'Écriture, et que nul autre que lui ne pouvoit tracer. Cette généalogie de Jésus, faite sur des monumens publics, a été reconnue vraie par ceux qui vivoient dans le temps et sur les lieux, et les ennemis de J. C., persécuteurs de ses disciples, n'ont jamais osé s'inscrire en faux contre elle. C'est pour cela que J. C. s'appelle si souvent lui-même *Fils de l'Homme*, qui est la même chose que *fils d'Adam*. En effet, ce nom porte avec lui sa preuve. Fils d'Adam, c'est-à-dire, le fils promis à Adam et descendu d'Adam par les générations marquées et prédites... Quel autre qu'un Dieu a pu faire et accomplir une promesse de cette nature? Reconnaissons, adorons notre divin Sauveur, et nous dévouons entièrement à son service.

III. Promesse de J. C. dévoilée à nos yeux par un bienfait spécial de Dieu... Fils d'Adam, ainsi que tous les hommes, vous voilà donc, ô Jésus, sur la terre! Dieu avoit marqué dans les decrets de sa sagesse par quelles générations, dans quel temps et dans quelles circonstances vous viendriez au monde... Quelque rang que tienne notre famille, peu importe; mais ce dont nous devons remercier Dieu, c'est de nous avoir fait naître au milieu du christianisme, dans le sein de l'Église catholique, dans un temps où nous voyons l'accomplissement non-seulement des prophéties faites sur le Messie, mais encore des prophéties qu'il a faites lui-même sur l'établissement de son Église, sa durée, ses combats et ses victoires; dans un temps où nous pouvons jouir de tous les mérites du Messie, de tous les dons qu'il a faits aux hommes, et de toutes les admirables inventions de son amour. Ah! quel bonheur, si nous en savons profiter; mais si tout cela nous devient inutile, quel malheur!

SECOND POINT. — *J. C., semblable à Adam, soumis à l'arrêt de mort porté contre le premier homme et sa postérité.*

Arrêt qu'ont subi tous ceux qui nous ont précédés, que nous subirons nous-mêmes dans peu, et auquel J. C. s'est soumis.

I. Arrêt qu'ont subi tous ceux qui nous ont précédés. Que sont devenus en effet toutes ces nations dont nous

apprenons l'histoire, tous ces hommes dont nous lisons ici les noms, et tous ceux qui vivoient avec eux? Ils ont été, *qui fuit, qui fut*, voilà tout ce qu'on en peut dire. Que reste-t-il de leurs ouvrages, de leurs projets, de leurs guerres, de leurs victoires? Tout cela *fut*, tout cela a été et n'est plus.

II. Arrêt que subiront tous ceux qui sont et qui naîtront, et que nous subirons nous-mêmes dans peu. Tout ce qui finit est bien court. Adam et plusieurs autres ont vécu neuf cents ans, cela est passé. Le temps du Messie, attendu depuis tant de siècles, est enfin arrivé, il est déjà passé depuis près de deux mille ans. C'est ainsi que viendra la fin du monde, et toute sa durée ne paroîtra qu'un instant.... Agitons-nous après cela pour les choses de ce monde, attachons-nous au monde, occupons-nous de ce monde. Ah! plutôt songeons à l'éternité, fuyons le péché et préparons-nous à la mort.

III. Arrêt auquel J. C. s'est soumis lui-même. Il a voulu par là satisfaire à la justice de Dieu, ce qui doit nous faire comprendre combien c'est un grand mal que le péché. Il a voulu encore par là sanctifier notre mort et en adoucir l'amertume. Il a voulu enfin par là nous encourager, et apprendre la manière de bien mourir. La mort doit-elle nous paroître dure à nous pécheurs, lorsque J. C., l'innocence même, a bien voulu la subir?

TROISIÈME POINT. — J. C., *nouvel Adam, réparateur des maux que le premier homme a attirés sur lui et sur sa postérité.*

J. C. répare tous ces maux, en ce qu'il est, 1<sup>o</sup> le vainqueur de la mort; 2<sup>o</sup> l'auteur d'une nouvelle filiation; 3<sup>o</sup> la source d'une vie nouvelle.

I. Le vainqueur de la mort. J. C. a subi la mort comme tous les descendans d'Adam, mais il l'a subie en vainqueur. Comme fils de l'homme, il est descendu au tombeau; mais comme fils de Dieu, il en est sorti trois jours après. Ce n'est pas pour lui qu'il a vaincu la mort, c'est pour nous, c'est pour tous les hommes, c'est pour tous ceux qui croient en lui et meurent dans sa grâce. On ne peut point dire de J. C. *qui fuit, qui fut, qui a été*. J. C. est *hier, aujourd'hui et dans tous les siècles*. Il en est de même de ceux qui meurent



dans sa foi, dans son amour. Attachons-nous donc à celui qui ne meurt point, et par qui seul nous pouvons ne pas mourir.

II. J. C. est l'auteur d'une nouvelle filiation. Enfans d'Adam par la génération, nous sommes nés dans la disgrâce de Dieu, dans le péché originel, et nous étions dépouillés des biens que la bonté du Créateur nous avoit d'abord destinés; mais régénérés par J. C. et purifiés dans les eaux du baptême, notre condition devient infiniment supérieure à ce qu'elle auroit été. Adoptés en J. C., nous devenons enfans de Dieu et ses héritiers, frères, membres de J. C. et ses cohéritiers. Quel bonheur! Oublions donc ce que nous sommes en Adam pour ne nous souvenir que de ce que nous sommes en Jésus-Christ.

III. Ce divin Sauveur répare tous nos maux, en ce qu'il est la source d'une nouvelle vie : vie sainte par sa justice, vie surnaturelle par sa grâce, vie divine par la communication de son esprit et l'aliment céleste de son corps et de son sang; enfin, vie immortelle dans le sein de Dieu par la participation de ses mérites.

PRIÈRE. Par quel acte d'amour, ô Jésus, pourrai-je jamais assez vous marquer ma reconnoissance? Ce sera en me dépouillant du vieil homme, de ses erreurs, de ses vices et de ses désirs corrompus, pour me revêtir de l'homme nouveau, c'est-à-dire, de votre vérité, de votre justice et de votre sainteté. O mon divin Sauveur, vous vous rendez semblable à nous pour nous rendre semblables à vous; vous prenez notre nature humaine pour nous communiquer votre nature divine; vous participez à nos maux, afin que nous participions à vos vertus; je suivrai donc vos lois, j'imiterai vos exemples, afin de parvenir à votre gloire. Ainsi soit-il.

---

---

**XV<sup>e</sup> MÉDITATION.**
*De l'incarnation du Verbe.*

L'apôtre S. Jean commence son Évangile par nous apprendre, 1<sup>o</sup> quels sont les mystères du Verbe, considérés par rapport à lui-même; 2<sup>o</sup> quels sont les mystères du Verbe incarné, considérés par rapport aux hommes; 3<sup>o</sup> quel est le fondement de notre foi par rapport à ces mystères; 4<sup>o</sup> quelle a été et quelle est encore l'infidélité des hommes par rapport à ces mêmes mystères. *Scan.* 1, 1-18.

PREMIER POINT. — *Des mystères du Verbe, considérés par rapport à lui-même.*

I. L'ÉVANGÉLISTE saint Jean nous représente le Verbe en Dieu. Et d'abord son éternité: *Au commencement étoit le Verbe....* Lorsque le monde fut créé, le Verbe étoit déjà. S'il étoit déjà au commencement, il étoit avant le commencement, et s'il étoit avant le commencement, il n'a point eu de commencement, il est éternel.... 2<sup>o</sup> Sa substance ou sa personne distincte: *et le Verbe étoit en Dieu.* En Dieu le père duquel il est engendré, et produit par voie d'entendement ou de connoissance. Dieu le père, qui est la première personne dans la nature divine, se connoît, et forme par sa connoissance une image parfaite de sa substance. C'est là son Verbe, son Fils, et une personne réellement distincte de lui. Il en est de même du S. Esprit, dont l'Évangile ne parle pas ici, parce que son dessein étoit seulement d'y faire connoître J. C. Le Père et le Fils s'aiment d'un amour infini; cet amour est le S. Esprit, qui procède du Père et du Fils par voie de spiration ou d'amour, et qui fait la troisième personne de l'adorable Trinité... 3<sup>o</sup> Sa divinité: *Et le Verbe étoit Dieu.* Car il n'y a rien d'éternel, et il n'y a rien en Dieu qui ne soit Dieu. Le Père, le Verbe et le S. Esprit sont trois personnes qui n'ont qu'une même nature et qu'une même divinité. Si la nature de l'homme est incompréhensible à l'homme, comment la nature de Dieu ne le seroit-elle pas? Abîmons-nous de respect devant cette majesté infinie et incompréhensible. Adorons ces trois personnes qui ne font qu'un seul Dieu, et espérons,

pour récompense de notre foi, le bonheur de les voir un jour à découvert.

II. S. Jean nous représente le Verbe dans la création du monde. *Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui.* Tout a été créé et fait par le Verbe. L'Évangile n'exclut pas par là les autres personnes de la sainte Trinité, mais seulement il veut faire connoître de plus en plus la divinité du Verbe. Tout ce que Dieu opère hors de lui est également l'ouvrage des trois personnes. Lorsque dans l'ouvrage de Dieu on considère la puissance, on a coutume, suivant le langage des Écritures, de l'attribuer au Père; quand on y considère la sagesse, on l'attribue au Fils; quand on y considère la sainteté et l'amour, on l'attribue au S. Esprit: mais les trois personnes y concourent également.... Quels sentimens envers Dieu ne doit pas nous inspirer la création du monde! Sentimens d'admiration. Quelle puissance, quelle magnificence, quelle grandeur, quelle multiplicité d'objets, quelle fécondité, quelle variété, quelle sagesse, quel ordre, quelle proportion, quelle solidité, quelle continuité, quelle providence!.... Sentimens de reconnoissance. Dieu a tout fait, il m'a fait moi-même, c'est de lui que je tiens tous les biens qui m'environnent.... Sentimens de soumission et de dépendance. Je ne suis pas à moi, mais à celui qui m'a fait; je ne dois donc m'employer, user de moi-même, que selon sa sainte volonté. Pour les autres créatures, je dois m'abstenir de celles qui me sont défendues, je dois me servir de celles qui me sont permises avec respect, modération et sobriété. Si quelques-unes me sont refusées ou me causent quelque peine, quelque douleur, je n'en dois pas murmurer.... Sentimens d'amour. O insensés ceux qui ont adoré les créatures sans reconnoître leur auteur! ô plus insensés encore ceux qui, connoissant le Créateur, mettent leur bonheur dans les créatures, y fixent leur cœur, y bornent leur amour! Se persuadent-ils que le plaisir qui se trouve dans l'amour des créatures ne se trouve pas dans l'amour du Créateur? croient ils que la préférence qu'ils donneroient au Créateur sur les créatures resteroit sans récompense, ou que l'indigne préférence qu'ils donnent aux créatures sur le Créateur restera sans châ-timent?

III. S. Jean nous représente le Verbe incarné. *Et le*

*Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous* (1). Le Verbe s'est fait homme semblable à nous, il a pris un corps et une ame comme nous, en sorte que J. C., cet homme qu'on a vu demeurer parmi les hommes et converser avec eux, est la seconde personne de la sainte Trinité, le Verbe de Dieu incarné, le Fils de Dieu, Dieu et homme tout ensemble, le créateur de l'univers et le Sauveur des hommes. En J. C. une seule personne, qui est celle du Verbe, et deux natures, la nature divine et la nature humaine..... Mystère adorable et incompréhensible, qui se renouvelle en quelque sorte tous les jours sur nos autels, où J. C. descend pour habiter encore parmi nous, pour habiter même en nous et dans nos cœurs ! O amour de notre Dieu, par quel amour pourrions-nous jamais y répondre ? Que de grandeurs dans la religion chrétienne ! En voici l'abrégé : avant le temps, le Verbe étoit en Dieu ; au commencement des temps, le Verbe créa le monde ; au milieu des temps, le Verbe s'incarna ; à la fin des temps, le Verbe incarné, J. C. Dieu-Homme, jugera le monde, et il ne restera plus que l'éternité. Malheur à celui que ces vérités inquiètent ou trouvent insensible, au lieu de le ravir et de l'embraser d'amour !

SECOND POINT. — *Des mystères du Verbe incarné, considérés par rapport aux hommes.*

I. Mystère de vie et de lumière. *La vie étoit en lui, et la vie étoit la lumière des hommes. Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appeloit Jean. Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'étoit pas la lumière, mais il étoit venu pour rendre témoignage à celui qui étoit la lumière. Celui-là étoit la vraie lumière qui éclaire tout homme venant dans ce monde...* En renaissant par le baptême, nous recevons une nouvelle vie intérieure par laquelle nous vivons pour Dieu de la vie de J. C., de la vie de la charité habituelle que le Saint-Esprit répand dans nos cœurs ; nous recevons une nouvelle lumière intérieure dans laquelle nous vivons, par laquelle nous croyons et nous espérons, à la faveur de laquelle nous dirigeons nos pas, nous distinguons les

(1) Ce qui est contenu dans les versets 4 et suivans jusqu'au verset 14, est dit par une espèce d'anticipation.

objets, nous voyons les choses telles qu'elles sont, la brièveté du temps et l'importance de l'éternité, la beauté de la vertu et l'énormité du péché, ce qui plaît à Dieu et ce qui lui déplaît. Nos actions, nos pensées, nos désirs, nos intentions les plus secrètes, réglées par cette lumière, forment une vie pure et sainte, une vie de lumière qui ne cherche point les ténèbres, qui ne craint point le grand jour. J. C. est cette lumière essentielle, ce soleil de justice qui nous éclaire intérieurement par sa grâce, et extérieurement par sa doctrine, ses exemples et ses miracles... Ma vie est-elle, hélas! une vie de lumière ou une vie de ténèbres? C'est lui encore qui est le créateur de la lumière corporelle qui frappe nos yeux, c'est lui enfin qui éclaire tous les esprits dans l'ordre naturel ainsi que dans l'ordre surnaturel. O Jésus, ô ma vie, ô ma lumière, que je ne connoisse que vous et que je ne vive que de vous!

II. Le mystère du Verbe incarné est pour nous un mystère de régénération et de nouvelle naissance. *Il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être faits enfans de Dieu, à tous ceux qui croient en son nom, qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même.* Par la foi et le baptême de J. C., nous sommes régénérés et faits enfans de Dieu et héritiers de son royaume. La chair et le sang n'ont point de part à cette régénération, mais seulement la foi et l'application des mérites de J. C. Avons-nous les sentimens nobles et élevés que doit nous inspirer une si glorieuse naissance, ou bien les sentimens bas et terrestres de notre origine?

III. Le Verbe, par son incarnation, opère en notre faveur un mystère de grâce et de vérité. *Et nous avons contemplé sa gloire comme la gloire du Fils unique du Père plein de grâce et de vérité. C'est de lui que Jean rendoit témoignage, lorsqu'il crioit : Voici celui dont je vous ai dit : Celui qui doit venir après moi a été fait plus grand que moi, parce qu'il étoit avant moi; et nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce : car la loi a été donnée par Moïse, mais la grâce et la vérité ont été apportées par J. C.* Nous sommes maintenant trop instruits pour qu'il nous vienne dans la pensée de comparer J. C. à Jean-Baptiste ou à Moïse. Il est venu après eux, mais il est venu avant eux, et il est venu pour exercer un ministère infiniment supérieur au leur. Tout ce

que nous avons de biens spirituels, nous le tenons du Verbe incarné, nous l'avons reçu de la plénitude de J. C. De lui nous avons reçu la grâce, *grâce pour grâce*, c'est-à-dire, grâce comme grâce qui est purement gratuite, qui ne nous est nullement due, et qui est différemment distribuée selon la volonté de Dieu et les desseins de sa sagesse. Grâce de même nature que celle de J. C., surnaturelle et divine; grâce néanmoins différente de celle de J. C., selon la différence qu'il y a entre de pures créatures et l'Homme-Dieu. En lui grâce de filiation naturelle, grâce pleine, grâce inadmissible; en nous grâce d'adoption, grâce mesurée, grâce que nous pouvons rejeter quand elle nous est offerte, et que nous pouvons perdre par notre faute après l'avoir reçue... C'est de J. C. seul que nous avons reçu la vérité. Le monde n'est que mensonge, la philosophie que vanité, les différentes sectes qu'erreur, la loi de Moïse qu'une figure; J. C. seul nous a donné la grâce et la vérité. Vérité dans ses mystères, dans ses sacrements, dans sa doctrine, dans ses promesses. Ce qu'il y a eu de grâce et de vérité avant lui venoit également de lui et de ses mérites futurs et prévus. Avec quelle reconnoissance, quel respect, quel amour devons-nous nous attacher à ce divin chef et nous unir à lui!

TROISIÈME POINT. — *Fondement de notre foi par rapport à ces mystères.*

Nous ne croyons, en adoptant ces mystères, que ce qui a été vu et attesté, 1<sup>o</sup> par J. C., qui a vu les mystères invisibles de Dieu; 2<sup>o</sup> par les apôtres, qui ont vu les mystères visibles de J. C.; 3<sup>o</sup> par les chrétiens, qui ont vu les mystères de l'Église.

I. J. C. a vu les mystères invisibles de Dieu. Les mystères de la foi sont de deux sortes, les uns intellectuels, intérieurs, invisibles, tels que ceux dont nous venons de parler, et les autres consistent dans des faits visibles et sensibles. *Personne n'a jamais vu Dieu, dit S. Jean, c'est le Fils unique qui est dans le sein du Père qui nous en a donné la connoissance.* Si on nous demande d'où nous savons les mystères invisibles de Dieu, notre réponse est aisée, de J. C. Et qui pourroit nous apprendre des mystères si saints et si profonds? quel mortel a jamais vu Dieu en lui-même, et sondé l'abîme de cet être incompréhensible? Nous les tenons

donc ces mystères du Verbe même de Dieu, du Fils unique de Dieu, qui a bien voulu nous les révéler.

II. Les apôtres ont vu les mystères visibles de J. C... Si on nous demande de qui nous savons les mystères visibles et sensibles, nous les tenons, dirons-nous, de ceux qui en ont été les témoins. Sans parler de Moïse, dont toute la loi est une figure de J. C.; sans parler des prophètes qui l'ont annoncé, et de Jean-Baptiste, qui l'a montré, qui a publié sa divinité en déclarant que celui qui venoit après lui étoit au-dessus de lui et existoit avant lui, nous avons pour témoins les apôtres, les disciples, les premiers chrétiens, qui ont vu sa gloire, gloire qui ne pouvoit convenir qu'au Fils unique de Dieu; gloire dans ses miracles, dans sa transfiguration, sa résurrection, son ascension et l'effusion sensible de son esprit : et ces témoins ont signé de leur sang leurs témoignages.

III. Tous les chrétiens ont vu, et nous voyons nous-mêmes les mystères de l'Eglise... Parmi les chrétiens, les uns ont vu les miracles des apôtres et leur martyre. Ils ont vu l'Eglise se former et se soutenir suivant les prédictions et les promesses de J. C. Les autres ont vu la vertu des miracles, l'esprit de l'apostolat et du martyre se perpétuer, et l'Eglise s'accroître malgré les hérésies et les persécutions. Nous-mêmes nous voyons cette Eglise, qui s'est perpétuée jusqu'à nous, subsistante, invariable dans ses dogmes et sa morale. Nous voyons l'idolâtrie détruite et le nom de J. C. adoré par toute la terre. Nous voyons les livres qui contiennent le commencement, le progrès, la consommation de ce grand ouvrage, et l'histoire de ce prodigieux changement arrivé dans toutes les parties du monde; l'histoire de cent peuples divers, qui ont, en différens temps, embrassé le christianisme, et partout nous voyons le même esprit de sainteté, de prodiges, de martyre. O cité sainte, que vos fondemens sont inébranlables! Que vos témoins, Seigneur, sont irréprochables et dignes de foi!.. Que j'interroge à mon tour le libertin! Lorsqu'un impie, sous le nom de philosophe, vient m'assurer que Dieu, après avoir créé les hommes, après les avoir doués d'intelligence et de raison, ne s'embarrasse plus d'eux; que tout finit avec la vie présente; qu'il n'y a point d'autre vie que celle-ci, et par conséquent point de récompense pour la vertu, point d'en-

fer pour le vice : je lui demande, d'où le savez-vous, qui vous l'a dit? Vous voudriez que cela fût, je le crois; mais ce n'est pas là une preuve. A force de le souhaiter, vous vous êtes persuadé que cela est; peut-être bien, mais ce n'est pas encore là une preuve. Qu'avez-vous de plus? quelques raisonnemens métaphysiques dans lesquels vous vous perdez. Ah! dans des mystères aussi sublimes, dans une affaire de cette importance, et pour détruire des preuves de fait, il faut autre chose que des raisonnemens humains. Des idées purement arbitraires ne peuvent ébranler notre religion, elle est appuyée sur de trop solides fondemens.

QUATRIÈME POINT. — *Infidélité des hommes par rapport à ces mystères.*

Cette infidélité s'est manifestée au temps de la venue de J. C., avant la venue de J. C., et ne se manifeste encore que trop depuis la venue de J. C.

I. Au temps de la venue de J. C. *Et la lumière, dit S. Jean, luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise.* La lumière luit au milieu des ténèbres et les dissipe; mais les ténèbres volontaires, qui sont le péché et l'affection au péché, ont résisté à la lumière. Des hommes attachés à leurs péchés n'ont point voulu recevoir la vie, la sainteté, J. C. *Il étoit dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu.* Cette vraie lumière a paru dans le monde afin d'éclairer tous les hommes, et le monde, qui étoit son ouvrage, loin de le connoître l'a persécuté. *Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.* J. C. a prêché la nation dans laquelle il a voulu naître, et sa propre nation, loin de le recevoir, a demandé sa mort..... Hommes ingrats et perfides, sera-ce donc sur Dieu que vous rejetterez votre infidélité? Est-ce la lumière qui vous a manqué, ou vous qui avez manqué à la lumière?

II. Avant la venue de J. C., on fut infidèle à sa lumière..... Le Verbe incarné a toujours été *la lumière de tout homme qui vient au monde.* Il a parlé par la voix des patriarches, qui ont eu soin d'instruire leurs enfans; mais la plupart de ceux-ci, rejetant ces salutaires instructions, après avoir été de mauvais-fils, ont été de mauvais pères qui ont produit des enfans plus méchans qu'eux. Il a parlé par la voix intérieure de la conscience, mais on a mis tous ses soins à l'étouffer....



Il a parlé par la voix muette de la nature et du monde entier ; mais , par un renversement déplorable , on a aimé la créature jusqu'à l'adoration , et on a méconnu le Créateur jusqu'à le persécuter... Il a parlé par la voix de l'exemple. Assez long-temps encore après le déluge , il y eut quelques justes répandus sur la terre : ensuite se forma une nation nombreuse faisant profession d'adorer Dieu et d'attendre le Rédempteur ; ses prophètes , mille prodiges opérés en sa faveur , son temple , l'admiration de l'univers , tout cela , loin de toucher les pécheurs , n'a fait qu'animer leur jalouse fureur contre la nation sainte ; et , ce qu'il y a de plus déplorable encore , c'est que plus d'une fois l'idolâtrie a pénétré jusque dans cette nation privilégiée , pour y persécuter les justes et les prophètes.

III. Depuis la venue de J. C. , combien d'infidèles encore dans les ténèbres !... Les apôtres ont été envoyés à toutes les nations pour y porter la lumière , et à qui a-t-il tenu que toutes les nations n'aient été éclairées ? On a fait mourir les apôtres , on a persécuté leurs disciples , et ce n'est que par un miracle du Tout-Puissant que la lumière a subsisté. Les successeurs des apôtres trouvent partout les mêmes résistances et les mêmes supplices. Il reste encore des hérétiques et des schismatiques : ceux-ci reçoivent le nom de J. C. , et ils rejettent l'enseignement de son Eglise , comme si J. C. ne l'avoit pas fondée sur la pierre ferme pour être la colonne inébranlable de la vérité. Ils préfèrent les opinions humaines de quelques docteurs particuliers aux dogmes invariables définis par le corps des pasteurs légitimes. Leur seule histoire suffiroit pour les désabuser ; mais leurs ténèbres sont d'autant plus épaisses , qu'elles sont plus volontaires. L'infidélité d'une nation peut se dissiper peu à peu ; mais un peuple , une fois engagé dans le schisme ou l'hérésie , ne connoît plus de retour... Enfin il reste encore des impies et des incrédules. Ces derniers , encore plus coupables que les autres , ne voient rien au milieu de la lumière. Ils conviennent eux-mêmes de leurs ténèbres , ils s'en glorifient , ils s'y enfoncent le plus qu'ils peuvent , et , bien loin de chercher la lumière , ils la détestent , ils la fuient lorsque quelquefois , malgré eux , elle brille à leurs yeux. O aveuglement inconcevable !

PRIÈRE. Hélas ! ô mon Sauveur , si mes péchés ne

m'ont pas conduit dans un pareil abîme, c'est à votre miséricorde seule que j'en suis redevable. Malheureux péché, que je te dois craindre, que les ténèbres que tu répands sont à redouter! O Jésus, éclairez-moi, préservez-moi, que je ne me conduise que selon les lumières de votre Évangile; et pour me rendre digne de ces avantages, dont la loi n'avoit que les ombres et la figure, faites que je vous rende un culte purement spirituel et digne de vous, faites que je ne vive que de vous. Ainsi soit-il.

---

## XXVI<sup>e</sup> MÉDITATION.

### *Tentation de Notre-Seigneur.*

Dans la tentation qu'éprouva J. C., nous voyons, 1<sup>o</sup> la préparation que nous devons apporter aux tentations; 2<sup>o</sup> la manière dont nous devons les combattre; 3<sup>o</sup> les motifs que nous avons de les vaincre. *Matth.* IV, 1-11; *Marc.* I, 12-13; *Luc.* IV, 1-13.

PREMIER POINT. — *La préparation que nous devons apporter aux tentations.*

COMMENT devons-nous nous préparer à la tentation? L'exemple de J. C. nous l'apprend.

I. Par le désert ou la retraite. *Alors Jésus fut conduit par l'esprit dans le désert, pour y être tenté par le démon.* Jésus, après avoir reçu le Saint-Esprit, toujours rempli de sa vertu et guidé par son inspiration, quitta le Jourdain, et s'enfonça dans le désert. Heureux ceux à qui le Saint-Esprit a inspiré la généreuse résolution de renoncer entièrement au monde, et qui, fidèles à leur vocation, ferment l'entrée de leur cœur à toutes les idées du siècle et à tous les vices qui y règnent! Si nous n'avons pas été appelés à ce bonheur, tâchons du moins, tous les ans, de suspendre tout commerce avec le siècle par une retraite de quelques jours, ou de donner à la solitude un jour de chaque mois. Mais un désert habituel et indispensable pour nous est une séparation du monde telle que nous n'y vivions que nécessairement, que nous méprisions ses pompes, que nous évitions ses spectacles, que nous détestions ses maximes; c'est en-  
suite

suite la fuite des occasions que nous connoissons être dangereuses pour nous; c'est enfin le recueillement intérieur, par lequel nous gardions exactement tous nos sens, et veillions sur tous les mouvemens de notre cœur. N'espérons pas, sans ces précautions, résister aux tentations de l'ennemi. Nous tomberons aveuglément dans tous ses pièges, et souvent même nous serons vaincus, que nous ne croirons pas avoir été tentés..... Hélas! combien de fois l'Esprit saint nous a-t-il poussés vers ce désert, et de combien de malheurs notre résistance n'a-t-elle pas été suivie!

· II. Il faut nous préparer au combat de la tentation par les exercices du désert. *Et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, Jésus eut faim.* Le premier exercice du désert, c'est le jeûne et la mortification. N. S. jeûna quarante jours et quarante nuits, sans prendre aucune nourriture, par un prodige qu'on n'avoit vu s'accomplir que dans la personne de Moïse, le promulgateur de la loi, et dans celle d'Elie, le chef des prophètes; prodige que devoit opérer à plus forte raison celui qui venoit accomplir la loi et les prophètes.... C'est pour honorer ce jeûne de N. S. que l'Église célèbre le saint temps de carême. Outre l'observation exacte des jeûnes et des abstinences qui sont de commandement, un chrétien doit encore éviter toute délicatesse et toute sensualité dans la nourriture, le vêtement et le coucher; il doit dompter sa chair par les pieuses rigueurs que les saints ont mises en usage; il ne doit nourrir son corps qu'à regret, comme un esclave qui ne prend des forces que pour se révolter et nous perdre, qui, pendant cette vie, est toujours d'intelligence avec nos ennemis, et qui ne sera véritablement dans nos intérêts qu'après avoir changé de forme dans le sein de la terre et être ressuscité..... Le second exercice du désert, c'est la prière, l'oraison ou la méditation. C'est dans ces saintes pratiques que N. S. passa quarante jours. Mais, hélas! parmi nous, on fuit la solitude, et on s'y ennuie, parce qu'on n'aime pas la prière. On n'a point de courage pour affoiblir son corps par la mortification, parce qu'on n'a pas soin de nourrir son ame par l'oraison..... Le troisième exercice du désert, c'est l'étude de la religion et de l'Écriture sainte suivant sa portée et sa condition, l'étude des maximes de piété et des exemples de vertu que nous ont donnés

les saints, enfin l'étude des devoirs de son état, dont il faut s'instruire pour s'en acquitter exactement. De là l'obligation de ne posséder et de ne lire que des livres pieux et instructifs dont on puisse offrir la lecture à N. S.

III. L'attente du combat est une disposition pour triompher de la tentation. N. S. entra dans le désert *pour y être tenté*. Nous ne venons au monde que pour y être éprouvés par la tentation et donner à Dieu des preuves de notre fidélité. Il faut donc s'attendre à être tenté..... 1° En tout lieu, dans le désert et dans les monastères, dans le temple et dans le sacerdoce, et plus violemment encore sur la montagne et dans le grand monde..... 2° En tout temps. Si le démon vaincu abandonna N. S., ce ne fut que *pour un temps* et pour revenir à lui avec plus de fureur..... Enfin en toute sorte de manières, par la ruse, la violence et les suggestions intérieures de cet esprit de malice, et par le ministère extérieur des hommes, par nous-mêmes et par tous les objets qui nous environnent, par la santé et la maladie, par la prospérité et l'adversité, par la joie et la tristesse, par la confiance et par la crainte, par la haine et par l'amour, par la science et l'ignorance..... Comment, ô mon Dieu, pourrions-nous espérer de résister à tant d'attaques, si, vous revêtant de notre faiblesse, vous ne nous aviez promis le secours de votre force? C'est dans ce divin secours, ô Jésus, que nous mettons notre confiance; c'est avec lui que nous allons ranimer notre courage.

SECOND POINT. — *La manière dont nous devons combattre les tentations.*

Il est des tentations du cœur, de l'esprit et des sens; apprenons de J. C. comment nous devons y résister.

I. Il est des tentations du cœur, qui nous attaquent en flattant notre inclination, et qui nous portent par de légers commencemens aux plus grands désordres... N. S. au bout de quarante jours, ayant voulu éprouver la faim, le démon pour le tenter se présente à lui sous une forme humaine; le voyant épuisé, il lui propose un moyen prompt pour remédier à ses besoins. Vous souffrez, lui dit-il, et cet aride désert ne vous offre rien, mais vous savez ce que Dieu peut, vous savez ce que vous êtes; *si vous êtes le Fils de Dieu,*

*commandez que ces pierres deviennent des pains.* C'est ainsi que le démon, profitant de notre situation, de nos foiblesses et de nos besoins, examinant notre tempérament, notre humeur, notre penchant, notre passion dominante, nous excite à nous satisfaire. Il ne semble d'abord nous proposer qu'un adoucissement nécessaire, une bienséance permise ou un plaisir honnête; mais combien, pour avoir écouté cette première suggestion, sont tombés peu à peu et par degrés dans les désordres les plus affreux! Le démon se sert de son esprit et de ses lumières pour attaquer le Sauveur, et le Sauveur se sert de la parole de Dieu pour se défendre. *Il est écrit, lui répondit Jésus, l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu; c'est-à-dire, ce qui fait vivre l'homme, ce n'est pas tant la nourriture qu'il prend que la volonté de Dieu qu'il doit suivre.....* A l'exemple de J. C., répondons sans nous troubler au tentateur par l'Écriture et les maximes du salut. Veut-il nous porter à la volupté? disons-lui : O artificieux démon, n'y a-t-il donc de plaisir qu'à satisfaire ses passions? n'y a-t-il de joie que dans le tumulte du monde? n'y a-t-il de contentement que dans une vie molle et sensuelle? Ah! l'on trouve et dans la parole de Dieu et dans son amour, dans l'obéissance à la loi, dans la victoire des passions, dans la prière et la fréquentation des sacrements, mille fois plus de douceurs que dans tout ce que tu me suggères de plus flatteur.

II. Il est des tentations de l'esprit qui nous attaquent en flattant notre orgueil, et qui nous conduisent à l'erreur et à la présomption.... Le démon, déconcerté par la sage réponse que Jésus venoit de lui faire, ne put se cacher plus long-temps. Dépouillant son personnage emprunté, et usant du pouvoir que Dieu lui accordoit, il se saisit de Jésus par un attentat monstrueux, *il le porta au milieu des airs jusqu'à Jérusalem et le plaça sur le haut du temple.* Jésus lui avoit répondu par l'Écriture; ce père du mensonge osa employer cette parole de vérité et de sainteté pour enseigner l'erreur et persuader le crime. *Si vous êtes le Fils de Dieu, dit-il à J. C., jetez-vous en bas; car il est écrit, qu'il a ordonné à ses anges d'avoir soin de vous, et qu'ils vous soutiendront de leurs mains de peur que vous ne vous heurtiez le pied contre quelque pierre.....* Le démon peut

nous mettre au bord du précipice, mais il ne peut point nous y précipiter. Il peut nous suggérer des voies extraordinaires qui flattent notre orgueil, des routes particulières qui nous fassent distinguer : malheur à nous, si nous abandonnons la voie commune de l'humilité et de l'obéissance due à nos supérieurs et à l'Eglise ; c'est là uniquement qu'est notre sûreté et que Dieu s'est engagé de nous préserver de toute erreur ; hors de là il n'y a que précipice.... N. S., sans s'arrêter à faire remarquer que l'esprit malin tronquoit le passage de l'Écriture, et omettoit à la fin ces mots : *dans toutes vos voies*, lui répondit par cette maxime connue, prise aussi de l'Écriture : *Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu....* Laissons aux docteurs de l'Eglise le soin de montrer l'abus que le démon et les hérétiques font des textes de l'Écriture et des saints Pères : contentons-nous d'opposer à la séduction les notions les plus simples et les plus communes de l'infaillibilité et de la visibilité de l'Eglise, de la bonté de Dieu et de son équité envers tous les hommes. Tenons-nous dans les bornes de l'humilité que la foi et notre état exigent. N'allons pas tenter Dieu en voulant pénétrer des mystères et entrer dans des questions qui sont au-dessus de notre portée, et cherchons encore moins à nous faire gloire de mépriser ou de méconnoître les oracles de l'Eglise.

III. Il est des tentations des sens qui nous attaquent en nous flattant des plus hautes espérances, et qui nous portent aux plus criminelles et aux plus honteuses bassesses. *Le tentateur prit encore Jésus et le transporta sur une montagne fort haute d'où il lui montra tous les royaumes du monde et toute la gloire qui les accompagne, et il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si, en vous prosternant devant moi, vous m'adorez.* Le démon, devenu plus furieux par la résistance de celui qu'il attaque, le porte sur une haute montagne. Là, en un moment, il forme à ses yeux une image éblouissante de tous les royaumes du monde. Il lui en fait voir la grandeur, la gloire, la magnificence. Tout cela m'appartient, ajoute-t-il, je suis le maître d'en disposer, et je vais vous le livrer à vous-même, si vous voulez m'adorer. Quel blasphème horrible ! quelle imposture ! quelle perfidie ! quelle proposition !.... C'est ainsi que, par de vains fantômes, de chimériques espérances, de

trompeuses illusions, le démon meut notre imagination et trouble tous nos sens. Quelles promesses alors ne nous fait-il pas ! Richesses, puissances, autorité, plaisirs, bonheur parfait, tous nos désirs seront satisfaits, si une fois nous nous abandonnons à lui, si nous voulons nous soustraire au joug du Seigneur. Ah ! si nous avons le malheur de l'en croire, que nous éprouvons bientôt combien son propre joug est dur, combien il est honteux, combien ses promesses sont frivoles ! Il nous voit avec mépris ramper à ses pieds, nous déshonorer par mille bassesses, et gémir sous le poids des fers dont il nous accable : sa perfidie triomphe alors de notre crédulité, son orgueil se réjouit de notre humiliation, et sa haine se repaît de nos malheurs.... N. S. ne répondit d'abord que par une parole d'indignation : *Retire-toi, Satan.* C'est ainsi que les tentations violentes doivent être repoussées avec force, si on ne veut pas se laisser éblouir par le prestige.... N. S. ajouta, *Il est écrit, vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul.* Paroles vraiment dignes d'être écrites dans nos cœurs en caractères ineffaçables ; c'est dans le service et l'amour de Dieu que se trouvent la grandeur, la gloire, le bonheur parfait. Examinons donc si c'est Dieu seul que nous adorons, que nous servons. Sachons que servir le monde et ses passions, ne soupirer qu'après les biens, les richesses, les grandeurs, les plaisirs du monde, c'est adorer le démon aux dépens de l'adoration et de l'amour que nous devons à Dieu seul.

TROISIÈME POINT. — *Les motifs que nous avons de vaincre les tentations.*

Ces motifs peuvent être pris du côté de J. C., du côté de la tentation, du côté du tentateur, du côté de notre propre intérêt.

I. Motifs pris du côté de J. C. Son exemple doit nous consoler dans nos tentations. Ne croyons pas que tout soit perdu pour nous, parce que nous sommes tentés, et parce que nos tentations sont fréquentes, violentes et sur des objets abominables, puisque N. S. a bien voulu, pour notre consolation, éprouver de semblables tentations. Il n'y a qu'un consentement librement donné à la tentation qui puisse nous rendre coupables.... La puissance de J. C. doit encore nous sou-

tenir. Il est notre chef, il a vaincu pour nous mériter la grâce de vaincre; serions-nous assez lâches pour ne pas vaincre avec lui? Lui ferons-nous cet affront, lui ravirons-nous cette gloire?

II. Motifs de vaincre la tentation pris du côté de la tentation même. Elle n'est pas invincible, Dieu ne nous laisse jamais tenter au-dessus de nos forces; ser-vons-nous donc des forces que la grâce nous donne, et demandons celles que nous n'avons pas.... La tenta-tion n'est pas continue. Quand on résiste au dé-mon, il se lasse enfin, il se retire, il nous craint même, il nous laisse du moins quelques intervalles et le temps de respirer. *Quand toute la tentation fut finie, dit S. Luc, le démon quitta J. C. pour un temps....* Enfin la tenta-tion n'est pas éternelle, elle finira avec la vie: peut-être touchons-nous à la fin de nos jours; ranimons donc notre courage. Encore un peu de temps, et nous voilà pour toujours vainqueurs.

III. Motifs de vaincre les tentations pris du côté du tentateur. Le démon est un fourbe qui ne cherche qu'à nous tromper; à peine aurons-nous donné dans le piège qu'il nous tend, que nous reconnoîtrons que nous avons été sa dupe; il nous insultera avec mépris, et nous aurions pu, en lui résistant, le traiter lui-même avec indignation et lui insulter.... Le tentateur est notre ennemi, il ne cherche qu'à nous perdre: que nous soyons heureux ou malheureux sur la terre, ce n'est pas ce qui l'inquiète; mais que nous ne possédions pas le ciel qu'il a perdu, que nous soyons com-plices de sa révolte et compagnons de son supplice, voilà l'unique but qu'il se propose.... Enfin il est l'en-nemi de Dieu, nous rangerons-nous sous ses étendards pour faire la guerre à notre Créateur, à notre Sauveur?

IV. Motifs de vaincre les tentations pris du côté de notre propre intérêt, et d'abord de notre avancement spirituel. La tentation soutenue avec fidélité purifie notre vertu et l'augmente, en nous en faisant produire des actes fervens et multipliés. Elle nous fait connoître notre corruption, et fait croître en nous l'humilité. Elle nous unit plus étroitement à Dieu, et nous obtient de plus grandes grâces. 2<sup>o</sup> Motifs pris de notre satis-faction présente. Quand N. S. eut soutenu toutes les tentations, *alors le démon le laissa, et aussitôt les anges s'approchèrent de lui et le servirent, c'est-à-dire qu'ils*



lui servirent à manger.... Il n'est point de mets si délicieux que la consolation qui se fait sentir à une ame qui a pleinement résisté à sa tentation. Avec quelle confiance n'approche-t-elle pas alors du pain des anges, de la divine Eucharistie! Quelle force, quelle douceur n'y trouve-t-elle pas! Eût-elle rien désiré qui en approchât dans les faux biens que la tentation lui présentait? 5<sup>o</sup> Motifs pris de notre sort éternel qui dépend de la manière dont nous aurons soutenu la tentation. Régner dans le ciel avec J. C. et les anges, ou brûler dans l'enfer avec les démons; l'un sera la punition de notre lâcheté, ou l'autre la récompense de notre victoire.

PRIÈRE. Faites-moi, Seigneur, éviter l'un et mériter l'autre, ou plutôt soyez vous-même, ô Jésus, ma force dans les tentations. Que l'humilité me tienne dans la crainte et dans une prudente circonspection. Que votre grâce me retienne dans vos voies, et me faisant triompher de mes ennemis visibles et invisibles, me conduise au terme où j'aspire, qui est le temple éternel de votre gloire. Ainsi soit-il.

---

## XXVII<sup>e</sup> MÉDITATION.

### *Prédication de Jésus en Galilée.*

1<sup>o</sup> Le lieu où J. C. commence à prêcher; 2<sup>o</sup> la manière dont il prêche; 3<sup>o</sup> les premiers succès de sa prédication. *Matth.* IV, 12; *Marc.* 1, 14; *Luc.* IV, 14-15.

PREMIER POINT. — *Du lieu où J. C. commence à prêcher.*

I. CE ne fut ni à Jérusalem, ni même en Judée.... Jésus, ayant ouï dire que Jean avoit été livré, se retira dans la Galilée. Jésus, par l'impression de Dieu qui le conduisoit, différa à un temps moins orageux sa première apparition dans la Judée pour y rendre ses travaux plus utiles. La persécution excitée à Jérusalem contre Jean-Baptiste, et l'émotion récente où l'on y étoit à son sujet déterminèrent le Sauveur à retourner en Galilée. Il voulut par là apprendre aux hommes apostoliques à ne pas aigrir la persécution par leur

présence, mais plutôt à porter ailleurs les paroles du salut qu'ils sont chargés d'annoncer. Les évangélistes ne nous apprennent point en quoi consista cette persécution suscitée à Jean-Baptiste; ils disent seulement que Jean fut *livré*, sans doute aux princes des prêtres par les scribes et les Pharisiens, qui, ennuyés de l'entendre si souvent et si librement invectiver contre les désordres publics, et surtout contre les scandales dont ils étoient eux-mêmes coupables, le citèrent au conseil du grand-prêtre, où il eut la gloire d'endurer les plus grands outrages pour son maître. Il paroît que ces affronts et ces châtimens, destinés à décourager le saint Précurseur par la crainte d'une sévérité encore plus grande, ne furent pour lui, ainsi qu'ils le sont pour les vrais ministres de J. C., que l'aliment du feu de l'amour divin qui le consumoit. Convaincu qu'il faut obéir à Dieu malgré la résistance des hommes, il ne renonça pas à son ministère dès qu'il fut relâché; il quitta seulement les déserts de la Judée, passa le Jourdain, et alla s'exposer à de nouveaux dangers en prêchant la pénitence, et en annonçant la venue du Messie aux Juifs établis de l'autre côté du fleuve. Il choisit un endroit convenable à son baptême, et ce fut le terrain nommé Béthanie, en grec *Betharaba*, c'est-à-dire *le passage*: lieu fort différent du bourg du même nom, beaucoup plus voisin de Jérusalem. Son zèle y eut le plus grand succès, et lui mérita dans la suite la vénération de ceux qui avoient ci-devant conjuré sa perte.

II. Ce fut en Galilée que J. C. se retira pour y donner ses premières leçons, montrer ses exemples, et prodiguer ses miracles. Cette portion de la Terre-Sainte fut dans la suite son séjour ordinaire, et comme le centre de ses missions. Infortunée Jérusalem, malheureuse Judée, tu persécutes le Précurseur et tu perds la présence du Sauveur! O heureux Galiléens, si vous saviez profiter de votre bonheur! C'est ainsi que l'infidélité des uns fait l'avantage des autres. Malheureux que je suis, combien ne serois-je pas avancé dans la perfection, si j'avois été fidèle à toutes les grâces que j'ai reçues! Laisserai-je toujours passer à d'autres les faveurs qui me sont offertes?

III. Ce fut par le mouvement du Saint-Esprit que Jésus revint en Galilée..... Le Saint-Esprit, qui est l'es-

prit de Jésus, l'avoit conduit dans le désert pour y être tenté, et il le conduit maintenant en Galilée pour y commencer sa mission..... C'est à l'Esprit saint à nous prescrire les temps et les lieux, à nous apprendre quand nous devons fuir la persécution ou l'affronter, nous cacher dans le désert ou paroître en public, parler ou nous taire. Que nous ferions de grandes choses pour la gloire de Dieu, pour notre salut et celui du prochain, si nous étions fidèles à ne nous déterminer que par le mouvement intérieur du Saint-Esprit, et par les ordres de l'obéissance; mais ce qui nous détermine presque toujours, c'est l'amour-propre, l'amour du repos, le plaisir, la vanité, l'ambition, l'intérêt. Que de pertes pour nous et pour les autres, dont nous aurons à répondre devant Dieu!

SECOND POINT. — *De la manière dont J. C. prêcho.*

J. C., rentrant dans la Galilée, ne se fixa d'abord dans aucun lieu. Seul, à la manière des prophètes, et n'ayant point encore de disciples, il parcouroit les bourgades et les villes, y prêchant l'Évangile du royaume de Dieu. Il enseignoit dans les synagogues où les scribes, les docteurs de la loi avoient coutume de faire leurs leçons aux peuples; il se rendoit aux assemblées qui se tenoient dans les lieux par où il passoit, et partout et dans tous les temps il instruisoit dans la vertu du Saint-Esprit, c'est-à-dire qu'il prêchoit avec simplicité, en donnant l'exemple, en faisant des miracles.

I. Avec simplicité, sans orner ses discours des fleurs d'une éloquence mondaine. Il parloit le langage de l'Esprit saint, langage qui est d'autant plus fort qu'il est plus simple, qu'il réunit à une belle simplicité beaucoup de noblesse et de grandeur. Les livres de piété qui portent ce caractère doivent nous plaire plus que les autres, et nous devons nous y attacher par préférence.

II. En donnant l'exemple... J. C. instruisoit dans la vertu du Saint-Esprit, c'est-à-dire qu'il prêchoit d'exemple, faisant voir en lui-même l'assemblage de toutes les vertus que le Saint-Esprit inspire, et dont il recommandoit la pratique aux autres, ne donnant aucun lieu de soupçonner que tout autre motif l'animât que le zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des

ames. Est-ce ainsi que nous instruisons, que nous reprenons, que nous corrigeons?

III. En faisant des miracles... J. C. prêchoit *dans la vertu de l'Esprit saint*, c'est-à-dire, avec le pouvoir des miracles. Il confirmoit la vérité de sa parole par les œuvres de la puissance du Saint-Esprit, par un nombre infini de prodiges et de guérisons miraculeuses. Quoiqu'il n'y ait ici aucun miracle de spécifié, la suite nous prouvera qu'il en opéra un grand nombre, surtout à Capharnaüm et aux environs. O Jésus, divin zéléteur des ames, parlez à mon cœur *dans la vertu de l'Esprit saint*, opérez le miracle de sa conversion, gravez-y les vérités que vous annonçâtes.

TROISIÈME POINT. — *Des premiers succès de la prédication de J. C.*

*Alors sa réputation se répandit dans tout le pays d'alentour. Il enseignoit dans leurs synagogues, et il étoit honoré et loué de tout le monde.*

I. Louange bien méritée par J. C. Il n'est pas étonnant que la réputation d'un homme si simple et si majestueux dans son langage, si grave et si affectueux dans ses discours, si généreux dans ses sentimens, si auguste dans sa personne, si puissant dans ses œuvres, se répandît si rapidement aux environs de tous les lieux qu'il honoroit de sa présence... Joignons-nous à ces peuples pour louer notre Sauveur de ce qu'il a bien voulu commencer ainsi l'œuvre de notre salut. Inspirons aux autres les mêmes sentimens, et travaillons de tout notre pouvoir à étendre de plus en plus la gloire de son saint nom.

II. Louange rapportée à Dieu par J. C. Toute louange qui, à raison de son objet, ne peut être rapportée à Dieu par celui qui la donne, est fautive, frivole ou même criminelle; toute louange qui n'est pas rapportée à Dieu par celui qui la reçoit, est un poison pour lui, une usurpation de la gloire de Dieu, et pour l'ordinaire un des plus grands obstacles à la conversion ou à l'avancement spirituel. Examinons-nous sur les louanges que nous donnons et que nous recevons.

III. Louange réprouvée de J. C. lorsqu'elle demeure stérile et n'est suivie d'aucun fruit... Nous louons un livre de piété que nous lisons, un orateur chrétien que nous entendons; mais si nous n'en profitons pas, si

nous n'en devenons pas meilleurs, notre louange se tourne en témoignage contre nous-mêmes. Ne nous contentons pas de louer, agissons.

PRIÈRE. O Jésus, la louange est une tentation dangereuse, comment y résister sans votre secours? Donnez-moi donc vous-même une ame humble, un esprit modeste; mais comme il faut être tout-à-fait mort pour ne pas sentir l'odeur de l'encens qu'on brûle autour de nous, faites-moi mourir à moi-même par un détachement universel et parfait, par les épreuves les plus humiliantes, afin que je puisse résister aux attrait de la flatterie et aux illusions de l'amour-propre. Ainsi soit-il.

---

### XXVIII<sup>e</sup> MÉDITATION.

*Jésus assiste à la synagogue des Nazaréens.*

Jésus force leur admiration, confond leur injustice, échappe à leur fureur. *Luc. IV, 16-30.*

PREMIER POINT. — *Jésus force l'admiration des Nazaréens.*

I. **J**ÉSUS force l'admiration des Nazaréens par l'éclat de sa réputation... On savoit à Nazareth les éclatantes merveilles qu'il avoit opérées depuis son baptême dans toute la Galilée et en particulier à Capharnaüm. Saint Joseph étoit mort, et il y a apparence que, lorsque Jésus alla en Judée pour y être baptisé, la sainte Vierge quitta le séjour de Nazareth pour aller s'établir ailleurs, peut-être à Cana, ville de Galilée. Quoi qu'il en soit, Jésus, dans le cours de sa mission, n'oublia pas sa patrie. *Il vint à Nazareth, où il avoit été élevé, et entra, selon sa coutume, le jour du sabbat dans la synagogue.* Tout le peuple fut charmé sans doute de voir Jésus dans son assemblée, et on ne douta point qu'on ne dût avoir le plaisir d'entendre parler cet homme dont on racontoit déjà tant de prodiges... Est-ce avec une semblable avidité et la même espérance que nous nous rendons dans tous les lieux où J. C. réside, et surtout aux assemblées chrétiennes où la piété est soutenue et

nourrie par l'exemple, où la prière est plus efficace par le concert et l'union de ceux qui prient ?

II. J. C. se fait admirer des Nazaréens par les charmes de sa personne et la gravité de ses discours... Lorsque le temps de l'instruction fut venu, il alla se présenter au chef de l'assemblée pour expliquer, selon la coutume, quelque endroit de l'Écriture, *il se leva pour lire. On lui présenta le livre du prophète Isaïe, et l'ayant ouvert, il trouva le lieu où ces paroles étoient écrites : L'esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a consacré par son onction et m'a envoyé pour prêcher l'Évangile aux pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer la liberté aux captifs, promettre et rendre la vue aux aveugles, renvoyer libres ceux qui sont dans les fers, publier l'année favorable du Seigneur, et le jour de sa justice où il se vengera de ses ennemis. Puis il ferma le livre, le rendit au ministre ou chef de l'assemblée, et il s'assit. Tout le monde, dans la synagogue, avoit les yeux arrêtés sur lui.* Jamais la curiosité de cet auditoire n'avoit été si vivement piquée. Un jeune prophète à la fleur de l'âge, avec cet air de noblesse, de douceur et de modestie qui brilloit en toute sa personne, devoit ravir tous les cœurs. La voix pleine de charmes, l'autorité majestueuse et le maintien respectueux avec lesquels il venoit de lire les divins oracles firent désirer avec empressement qu'il en donnât l'explication... Ah! si nous savions fixer sur Jésus tous nos regards sans les détourner sur mille objets frivoles qui nous dissipent, sa voix se feroit entendre à notre cœur, et quels charmes, quelle douceur, quelle lumière n'y porteroit-elle pas!

III. Jésus s'attire l'admiration des Nazaréens par l'explication de l'Écriture. Il commença à leur dire : *C'est aujourd'hui que cette prophétie que vous venez d'entendre est accomplie...* Ce divin docteur, pour expliquer son texte, n'eut besoin que de porter les Nazaréens à comparer les paroles d'Isaïe qu'ils venoient d'entendre lire avec ce qu'ils avoient déjà entendu publier de lui. Le rapport étoit sensible, et l'accomplissement de la prophétie évident et manifeste. Le Saint-Esprit étoit descendu en forme visible sur Jésus, et depuis ce temps-là Jésus avoit accompli tout ce que le prophète avoit prédit. Il n'étoit pas aisé de se défendre d'une preuve si convaincante, les Nazaréens la goûtèrent, *et tous lui rendirent témoignage que ce qu'ils avoient entendu dire*

de lui étoit précisément ce qu'il venoit de lire dans le prophète; et c'est le témoignage que rendra tout esprit raisonnable, qui comparera de bonne foi les évangélistes avec les prophètes. Les incrédules affectent souvent d'opposer aux preuves du christianisme les preuves qu'ils prêtent aux fausses religions : ici tout parallèle cesse, le christianisme seul est marqué au sceau des prophéties; sceau divin que nulle force ne peut arracher, et nul artifice contrefaire. Puissai-je, ô mon Sauveur, par la vivacité de ma foi et la sincérité de mon témoignage, vous dédommager de l'outrage que vous font tant de propos libertins et de libelles impies!

Les Nazaréens ne purent donc refuser leur admiration à Jésus. *Ils admiroient les paroles de grâce qui sortoient de sa bouche*; mais devoient-ils s'en tenir là? Ne devoient-ils pas le respect le plus profond, l'attachement le plus sincère, l'amour le plus tendre et le plus généreux au caractère de sainteté, de puissance et de bonté que le prophète avoit tracé de lui, et qu'il remplissoit si bien?... Vous êtes, ô mon Sauveur, le saint des saints, la sainteté même; vous avez reçu la plénitude de l'Esprit saint et l'onction de la Divinité, et vous venez parmi nous qui sommes pauvres, misérables, indignes de vous, et vous y venez uniquement pour nous guérir de nos maux et nous remplir de vos biens, pour nous annoncer les miséricordes de Dieu et nous préparer au jour de sa justice! O charitable médecin, puissant libérateur, juste rémunérateur; est-ce assez de vous admirer? puis-je assez vous remercier et vous aimer? Achevez votre ouvrage en moi, ô mon Dieu; instruisez-moi, consolez-moi, délivrez-moi, éclairez-moi, guérissez-moi, sanctifiez-moi.

SECOND POINT. — *Jésus confond l'injustice des Nazaréens.*

1<sup>o</sup> Il confond leurs mépris par son silence, 2<sup>o</sup> leurs murmures par l'Écriture, 3<sup>o</sup> leur colère par sa patience.

I. Leurs mépris par son silence. La beauté des discours de J. C., la solidité de ses instructions, le bruit des évènements prodigieux racontés de lui ne tinrent pas contre un malheureux préjugé. Au ravissement où les Nazaréens paroissoient être, succéda en peu de momens le mépris. Le Sauveur n'eut pas cessé de parler, qu'ils se dirent les uns aux autres : *N'est-ce pas là le*

*fil*s de Joseph?..... Insensés que vous êtes! Eh! qu'importe de qui il soit fils, et que sa naissance soit obscure, si ses œuvres sont éclatantes? Plus au contraire sa naissance, selon vous, est obscure, et plus ce que vous voyez en lui doit vous paroître surnaturel et divin. Comment passez-vous si rapidement d'une juste admiration au mépris le plus injuste? Croyez à ses œuvres malgré l'obscurité apparente de sa naissance, et bientôt vous saurez que celui que vous pensez être le fils de Joseph est le fils du Très-Haut, et n'a d'autre père que Dieu même. Mais non, un raisonnement bizarre, un faux ridicule obscurcit pour l'impie l'éclat de la lumière la plus vive, tout est bon pour demeurer incrédule à des hommes que l'orgueil et la passion déterminent à ne pas croire. Ainsi, de tout temps, l'humilité de J. C. a-t-elle été un scandale pour les esprits frivoles et orgueilleux, sans que l'éclat de ses œuvres et la manifestation de sa gloire aient pu vaincre leur injuste prévention. De nos jours encore, et au milieu du christianisme, nous l'avons vu appeler le fils du charpentier, par un blasphème que nous ne pouvons assez pleurer, et que nous devons tâcher de réparer par nos plus profonds hommages.

II. Jésus confond leurs murmures par l'Écriture..... Si ce divin Sauveur ne répondit rien au mépris que les Nazaréens lui témoignèrent par leurs paroles, il leur fit bien voir qu'il étoit plus que le fils de Joseph, en répondant à des murmures intérieurs qu'ils ne manifestoient pas encore. Jésus pénétra leurs pensées, il prévint leurs discours, en leur disant : *Sans doute que vous m'appliquerez ce reproche : Médecin , guérissez-vous vous-même , et que vous me direz : Faites ici , dans votre patrie , d'aussi grandes choses que nous avons oui dire que vous en avez fait à Capharnaüm?* Telles étoient en effet les pensées que les Nazaréens rouloient dans leur esprit..... Aveugles que vous êtes! Si vous croyez les miracles faits à Capharnaüm, avez-vous besoin d'autres miracles? et si vous ne les croyez pas sur le rapport de tant de témoins irréprochables qui les ont vus, méritez-vous que Jésus en fasse devant vous? En vain les impies de nos jours tiennent le même langage que les Nazaréens, on n'obtient pas les miracles en les demandant d'un air insultant et par un esprit d'incrédulité. Au proverbe des Nazaréens Jésus opposa une sentence



qui s'est vérifiée de tout temps; il ajouta donc : *En vérité, je vous le dis, nul prophète n'est bien reçu dans son pays, ce qu'il prouva par deux exemples tirés de l'Écriture. Je vous dis, en vérité, qu'il y avoit beaucoup de veuves dans Israël au temps d'Elie, lorsque le ciel fut fermé durant trois ans et six mois, et qu'il y eut une si grande famine dans tout le pays; et cependant Elie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais à une veuve de Sarepta dans le pays de Sidon. Il y avoit de même beaucoup de lépreux dans Israël au temps du prophète Elisée, et pas un d'eux ne fut guéri, mais seulement Naaman qui étoit de Syrie...* Les Nazaréens comptoient beaucoup sur le nom de patrie. Ils croyoient qu'en sa faveur et pour l'illustrer, Jésus devoit employer tous ses talens et tout son pouvoir; mais Jésus leur montra que Dieu en jugeoit tout autrement, que ses dons ne sont pas dispensés par les vues de la chair et du sang, qu'il voit le cœur, et que c'est sur cette connoissance qu'il refuse à l'un le bienfait qu'il accorde à l'autre, et qu'enfin ils ne devoient pas être surpris que regardant en sa personne le fils de Joseph, tandis que le Capharnaïte y regardoit l'envoyé de Dieu, il fit plus pour lui que pour eux. Il leur apprit que la patrie d'un prophète est ordinairement le lieu où les esprits sont le moins disposés à profiter de ses instructions et à mériter le secours des miracles, et qu'ils en étoient eux-mêmes une preuve présente..... Aimons chacun notre patrie en nous y sanctifiant, en l'édifiant, en la servant; aimons ceux qui la gouvernent, et ne prenons jamais part aux discours que l'on tient, et aux complots que l'on forme contre eux.

III. Jésus confond la colère des Nazaréens par sa patience... Son discours, plein de force et d'une sainte liberté, et la connoissance qu'il y faisoit voir du secret des cœurs, désignoient sans doute en lui le Messie autant que l'auroient pu faire les miracles qu'on lui demandoit; mais ce raisonnement simple et convaincant étoit bien éloigné de l'esprit de la synagogue: on y fut scandalisé de la prétention qu'avoit au titre de Messie un homme qu'on croyoit fils d'un simple artisan de la ville; on fut offensé de se voir dépeint comme indigne des bienfaits et des miracles du Christ; les deux exemples surtout de l'Écriture qu'avoit apportés Jésus, parurent des comparaisons odieuses et outrageantes. *Tous ceux donc qui étoient de la synagogue, l'entendant*

*parler de la sorte, furent remplis de colère, et se levant, ils le chassèrent hors de leur ville, et le menèrent jusqu'au sommet de la montagne sur laquelle elle étoit bâtie.....* Rien souvent ne montre mieux combien un reproche est juste, que la manière dont il est reçu. Celle dont les Nazaréens prirent le discours de J. C. ne faisoit que le prouver davantage, et justifioit pleinement ce qu'il leur avoit dit des mauvaises dispositions de leur cœur. Ces malheureux, aveuglés par leur ressentiment, ne voulant ni se connoître, ni qu'on les connût, se livrent à leur orgueil et à leur jalousie. Bien loin de rentrer en eux-mêmes, et de se reconnoître indignes des bienfaits de Dieu; bien loin d'admirer en Jésus le don divin de pénétrer les cœurs, sa sagesse et son zèle; bien loin de recueillir les vérités précieuses qui couloient de sa bouche, ils s'indignent, ils s'irritent contre le médecin charitable qui cherche à les guérir. Jésus n'oppose aux transports de leur colère qu'une patience invincible. Il se laisse conduire, chasser, mener partout où ils veulent, sans la moindre résistance. Ils demandoient des miracles, en voilà un nouveau de douceur et de patience; mais s'ils ne se rendent pas à celui-ci, ils en verront bientôt un autre qu'ils ne pourront s'empêcher de reconnoître. Heureux s'ils savent en profiter!

TROISIÈME POINT. — *Jésus échappe à leur fureur.*

Fureur extrême, fureur inutile, fureur rigoureusement punie.

I. Fureur extrême, qui va jusqu'à vouloir faire mourir de leurs mains celui qui faisoit l'objet de leur admiration. *Ils le menèrent jusqu'au sommet de la montagne pour le précipiter* et l'écraser dans sa chute. Qu'a-t-il donc fait qui mérite la mort? quel est son crime? de quoi l'accuse-t-on? Quoi! sans aucun prétexte, sans observer aucune loi, sans garder aucun ordre de procédure, sans que personne réclame pour la justice, on court ainsi en tumulte, et on traîne l'innocent au supplice!..... Ce n'est que contre vous, ô Jésus, et contre vos serviteurs, que la fureur est si aveugle et si précipitée; c'est pour la consolation de vos disciples que vous avez voulu l'éprouver vous-même.

II. Fureur inutile. *Mais Jésus passa au milieu d'eux et se retira.* Ces furieux ne purent pas même intimider celui qu'ils vouloient faire mourir. Jésus passa au mi-

lieu d'eux sans qu'ils pussent l'arrêter. Soit qu'il se fût rendu invisible à leurs yeux, soit qu'il les eût rendus immobiles et qu'il leur eût ôté tout pouvoir de lui nuire, soit enfin que sa puissance agit sur leur ame et sur la passion qui les possédoit, il ne leur laissa que la honte d'avoir fait d'inutiles démarches pour le perdre.... Mille fois les martyrs ont ainsi échappé par miracle à la rage des tyrans; mais lorsqu'ils ont été les victimes de leur fureur, leur ame victorieuse est sortie d'entre leurs mains pour s'envoler au ciel, où, désormais hors d'atteinte, elle jouit avec Jésus de l'heureuse immortalité..... J. C. aura toujours des disciples remplis de son esprit, incapables de crainte et avides de la gloire du martyr.

III. Fureur rigoureusement punie..... La moindre peine de leur attentat fut la confusion de voir qu'ils n'avoient mérité d'un si grand prophète, leur concitoyen, d'autre miracle que celui qu'il avoit été obligé de faire pour se délivrer de leurs mains sanguinaires et parricides. Une autre punition infiniment plus grande fut la perte que faisoit leur patrie par la retraite de Jésus; mais le plus grand des châtimeus fut l'endurcissement, qui les rendit dans la suite insensibles à tout.

PRIÈRE. Ne suis-je pas tombé moi-même, Seigneur, dans un pareil endurcissement? Mes péchés ne me l'ont que trop mérité, et mon insensibilité à tout ce qui devoit le plus me toucher ne me donne que de trop justes raisons de le craindre. Cependant, ô mon Dieu, la crainte même où je suis me fait espérer que vos miséricordes ne sont pas encore épuisées sur mon ame. Ne m'abandonnez pas, ô Jésus; si ce funeste endurcissement a commencé de se former en moi, ne permettez pas qu'il se consume, dissipez-le et l'éloignez de moi; attendrissez mon cœur, rendez-le sensible à vos hontés et docile à vos instructions. Ainsi soit-il.

---

**XXIX<sup>e</sup> MÉDITATION.**

*Jésus vient de Nazareth à Capharnaüm, où il fixe le centre de ses missions.*

Remarquons ici avec le texte sacré, 1<sup>o</sup> la demeure de Jésus à Capharnaüm; 2<sup>o</sup> la prophétie qui annonçoit sa demeure à Capharnaüm; 3<sup>o</sup> sa prédication à Capharnaüm et aux environs. *Matth.* 1v, 13-17; *Marc.* 1, 15.

PREMIER POINT. — *De la demeure de Jésus à Capharnaüm.*

**E**T quittant Nazareth, il alla faire sa demeure à Capharnaüm, ville maritime, sur les confins de Zabulon et de Nephtali..... Voici encore une substitution et un transport de grâces. Il n'y a rien de plus fréquent dans l'Écriture, et de plus terrible dans l'ordre du salut, que ce châtement de Dieu, où l'on voit les uns substitués aux autres, et les grâces destinées à ceux-ci passer à ceux-là, par la prévarication et l'infidélité des premiers. L'Évangile nous en fournit des exemples de quatre sortes.

I. De province à province..... Nous avons déjà vu N. S. quitter la Judée, passer en Galilée, pour y commencer son divin ministère et y porter la lumière de l'Évangile, à cause de la persécution excitée contre Jean-Baptiste..... Malheur aux chefs qui commandent dans les provinces, si, par leur connivence, leurs exemples ou leurs violences, ils contribuent au dépérissement de la foi et à la corruption des mœurs!

II. De ville à ville.... Nous voyons ici Capharnaüm substitué à Nazareth, et nous savons par quels excès cette dernière ville a mérité ce rigoureux châtement.... Aimons selon Dieu la ville ou le lieu où nous faisons notre séjour, prions pour tous ceux qui l'habitent avec nous, et contribuons-y, selon notre rang et notre pouvoir, à la conservation de la foi, au maintien des bonnes mœurs, de la piété et des saines maximes.

III. De particulier à particulier..... Nous verrons bientôt l'apostolat du traître Judas passer entre les mains de S. Mathias. Que cet exemple doit nous faire trembler! Combien y en a-t-il d'autres que nous ne

connoissons pas! Nous serions effrayés, si nous voyions la multitude de grâces que nous avons perdues par notre faute, et qui ont été transportées à d'autres qui en ont profité. Oui, cette dévotion tendre, ce recueillement profond, cet amour de la prière et de la mortification que j'admire en ceux-ci et en ceux-là, sont peut-être des faveurs qui m'étoient destinées. Qu'ils en jouissent, je n'en murmure pas, j'ai bien mérité d'en être privé; mais, Seigneur, le trésor de vos miséricordes est infini, ne m'enlevez pas ce qui me reste; je vais tâcher d'en user si fidèlement, que je pourrai vous engager à me rendre ce que mon infidélité même vous a obligé de m'ôter.

IV. De nation à nation..... Rien n'est plus manifeste que la réprobation des Juifs, et la vocation des Gentils substitués à leur place..... Servons donc le Seigneur avec crainte, redoutons la rigueur de ses jugemens, prions-le de ne pas nous punir dans sa colère par la soustraction de la foi; ou si nous ne pouvons arrêter le cours de ses vengeances, s'il est nécessaire que la foi périsse, périssons avec elle, en lui demeurant fidèles jusqu'à la mort. Oui, Seigneur, tels sont mes sentimens, j'espère que vous m'y soutiendrez, ou plutôt faites, ô mon Dieu, que je ne voie pas cet effet de votre indignation, et que votre religion sainte soit toujours chérie et respectée parmi nous.

SECOND POINT. — *De la prophétie qui marquoit la demeure de Jésus à Capharnaüm.*

*Ceci fut l'accomplissement de cette prédiction du prophète Isaïe : La terre de Zabulon et celle de Nephtali, proche de la mer au-delà du Jourdain, la Galilée des Gentils, ce peuple qui demuroit dans les ténèbres, a vu une grande lumière, et la lumière s'est levée sur ceux qui étoient assis dans la région de l'ombre de la mort. Cette prophétie désignoit, 1<sup>o</sup> le lieu où le Messie devoit commencer à prêcher; 2<sup>o</sup> la situation des Israélites de ce pays; 3<sup>o</sup> l'état des Gentils de ce même pays et des environs; 4<sup>o</sup> le caractère du Messie.*

I. Le lieu où le Messie devoit commencer son ministère.... La ville de Capharnaüm étoit située sur les confins des tribus de Zabulon et de Nephtali, auprès d'un grand lac à qui on donnoit le nom de mer, et qu'on appelloit tantôt lac de Génésareth, et tantôt mer

de Tibériade ou de Galilée. La prophétie comprend non-seulement la ville de Capharnaüm, mais encore les lieux circonvoisins où Jésus alloit annoncer l'Évangile. Ce pays s'appeloit la Galilée supérieure, ou la Galilée des Gentils, parce que les Gentils y possédoient plusieurs villes. Salomon en avoit cédé vingt à Hiram, roi de Tyr..... Ne nous laissons pas d'admirer comment les prophètes ont annoncé toutes les démarches du Messie, et comment Jésus, suivant fidèlement sa course marquée par son Père, ne fait pas un pas qu'il n'accomplisse les prophéties.

II. Isaïe avoit désigné la situation des Israélites de ce pays..... Ils étoient *assis dans les ténèbres*, non-seulement parce qu'ils étoient les plus éloignés de Jérusalem et du saint temple, mais encore parce qu'ils vivoient dans une profonde ignorance de leur religion et de leurs devoirs, et que leur conduite ressembloit bien plus à celle des païens qui étoient autour et au milieu d'eux, qu'à celle qu'auroient dû mener des enfans de Jacob et des adorateurs du vrai Dieu. Cependant ils sont les premiers qui ont l'avantage de voir cette grande lumière qui vient éclairer le monde entier, et c'est parmi eux que Jésus fixe son séjour..... Concevons quel est leur bonheur, et considérons qu'il n'est qu'une foible image du nôtre.

III. La prophétie avoit marqué l'état des Gentils de Capharnaüm et des environs..... Le prophète pouvoit-il mieux peindre des peuples idolâtres qui n'avoient pas la connoissance du vrai Dieu, et dont la vie étoit souillée de mille abominations, qu'en disant qu'ils étoient *assis dans la région de l'ombre de la mort*? Et cependant c'est sur eux que s'est levée la divine lumière qui étoit venue pour les enfans d'Israël. Ils ont vu Jésus, ils l'ont entendu, ils ont été témoins de ses miracles, et eux-mêmes, venus de Tyr et de Sidon, en ont obtenu des guérisons..... Hélas! combien de temps n'ai-je pas été peut-être moi-même assis dans cette sombre région de la mort, menant, quoique chrétien, une vie de païen, ne reconnoissant d'autre Dieu que mon plaisir, ne suivant d'autre loi que celle de mes passions, tranquille et sans remords dans l'abîme du péché et dans l'état de damnation! Que serois-je devenu, si cette divine lumière n'étoit venue m'éclairer? Je serois demeuré dans ce funeste état jusqu'à la mort,

et de cette ombre de mort je serois passé, comme tant d'autres, dans la nuit et les supplices d'une mort éternelle. Miséricorde divine, que puis-je jamais faire pour reconnoître une telle prédilection, un bienfait si signalé ?

IV. Le prophète avoit dépeint le caractère du Messie... Il l'avoit appelé la grande lumière, et en cela il s'accorde parfaitement avec l'évangéliste, qui le désigne par le nom de *vraie lumière qui éclaire tout homme qui vient au monde*. Jésus est la vraie et grande lumière qui a dissipé toutes les ténèbres, et qui éclipse toute autre lumière. Lumière pleine, qui nous a appris toutes les vérités nécessaires à notre parfait bonheur; lumière pure, qui n'est mêlée d'aucune ombre de doute, d'erreur ou de mensonge; lumière gratuite, qui s'est offerte à nos yeux sans que nous puissions aller au-devant d'elle, ou mériter qu'elle vint à nous; lumière éternelle, qui ne nous éclaire ici-bas que pour nous conduire au grand jour de la lumière parfaite dans l'éternité. O Jésus, soyez ma lumière, que je n'en connoisse, que je n'en suive point d'autre.

TROISIÈME POINT. — *De la prédication de Jésus à Capharnaüm et aux environs.*

*Depuis ce temps-là, Jésus commença à prêcher, en disant : Faites pénitence, car le royaume des cieux approche. Le temps est accompli. Faites pénitence, et croyez à l'Évangile.* Cette prédication, quoique courte et simple, nous présente quatre objets importans à méditer.

I. L'accomplissement du temps. Le temps marqué pour la venue du Messie est accompli. Les septante semaines du prophète Daniel expirent. Le sceptre, selon la prophétie du patriarche Jacob, n'est plus dans la maison de Juda, il est passé en des mains étrangères... Disons aussi par rapport à nous : *Le temps est accompli*; le temps auquel Dieu vouloit me mettre sur la terre est venu, le temps qu'il vouloit que j'y restasse est bien avancé et peut-être bientôt fini : hélas ! à quoi l'ai-je employé ? Puissions-nous encore nous dire : *Le temps de la légèreté et de la bagatelle, de la dissipation et du péché, est passé pour moi ; c'en est fait, je commence une vie sérieuse et chrétienne, et je renonce pour toujours à ce qui m'avoit éloigné de Dieu et de mon salut !*

II. Cette prédication nous annonce l'approche du royaume de Dieu, c'est-à-dire, l'institution du christianisme. Et en effet l'établissement de la loi évangélique ne pouvoit pas être plus proche. Dans peu de jours, nous verrons Jésus s'associer des disciples, et jeter les fondemens de son Eglise. Bientôt après nous l'entendrons lui-même sur la montagne promulguer les principaux articles de son Evangile. Pour nous qui avons eu le bonheur de naître dans des jours où ce règne est établi, où il est paisible, comment profitons-nous d'un si grand bienfait? Sommes-nous des membres vivans de cette Eglise? Dieu règne-t-il en nous par son amour et la pratique exacte de la loi? Songeons qu'il y a pour nous un autre règne de Dieu qui est proche, et que bientôt il sera décidé si J. C. doit nous donner un trône dans son royaume, ou nous condamner à un supplice éternel dans l'enfer.

III. Cette prédication nous démontre la nécessité de la pénitence..... Le Précurseur de J. C. l'avoit déjà prêchée; mais ce divin Sauveur la prêché lui-même comme un moyen nécessaire pour se préparer à recevoir le royaume des cieux..... Ah! combien m'est-elle plus nécessaire à moi, qui, admis dans ce royaume de l'Eglise, m'y suis comporté en sujet rebelle, qui en ai si souvent violé toutes les lois, et profané toute la sainteté! Ce n'est plus Jean-Baptiste, c'est Jésus lui-même, mon Sauveur et mon juge qui m'exhorte, qui me presse de faire pénitence, parce que sans elle je ne puis ni avoir part à sa rédemption, ni éviter la rigueur de son jugement. Quel motif pour moi d'en porter le joug!

IV. Enfin cette prédication de Jésus nous porte à croire l'Evangile..... Nous manquons tous par la foi, les uns parce qu'ils ne l'ont pas, les autres parce qu'ils n'en ont pas assez, ou qu'ils n'animent pas le peu qu'ils en ont. *Croyez à l'Evangile*, nous dit J. C. à tous. Disciples de Moïse, *croyez à l'Evangile*, lisez-le avec attention, vous y verrez les figures remplies, les prophéties accomplies, et le Messie que vous attendez déjà venu. Schismatiques, hérétiques, sectaires, de quelque espèce que vous soyez, *croyez à l'Evangile*, vous verrez à quelle autorité vous devez vous soumettre, et bientôt vous vous réunirez à l'Eglise. Déistes, sceptiques, philosophes de toute espèce et de tout nom, *croyez à l'Evangile*, et vous trouverez la fin de vos doutes, de vos



perplexités, de vos inquiétudes, et vous conviendrez que l'Évangile seul a de quoi convaincre et s'assujettir tout esprit raisonnable. Pécheurs endurcis dans l'habitude du péché, *croyez à l'Évangile*, méditez-le avec attention, bientôt vous briserez vos chaînes, et vous bénirez votre libérateur. Ames lâches et dissipées, *croyez à l'Évangile*, approfondissez-le, faites-en le sujet de vos réflexions, et bientôt rien ne vous coûtera, vous marcherez avec ferveur et avec joie dans les routes les plus difficiles de la perfection..... Pauvres, foibles, affligés, persécutés, désespérés, qui que vous soyez, *croyez à l'Évangile*, vous y trouverez votre soulagement et votre consolation. C'est votre Dieu, c'est votre Sauveur lui-même qui vous y exhorte. *Croyez à l'Évangile*.

PRIÈRE. J'y crois, ô divin Jésus! soutenez ma foi. O vraie lumière du monde, pourrais-je jamais vous préférer les ténèbres? Que jamais, ô mon Dieu, je ne ferme les yeux aux rayons de votre grâce, ni mon cœur à ses attraits. O Dieu de ma vie, soyez aussi le Dieu de mon esprit, qu'il ne pense qu'à vous; le Dieu de mon cœur, qu'il n'agisse que pour vous; le Dieu de mon ame, qu'elle ne vive que de vous dans le temps afin de vivre en vous dans la gloire. Ainsi soit-il.

---

### XXX<sup>e</sup> MÉDITATION.

*Premier témoignage que Jean-Baptiste rend de Jésus aux députés des Juifs.*

La texte sacré nous apprend ici, 1<sup>o</sup> quels furent les motifs de cette députation; 2<sup>o</sup> quelles furent les questions faites à Jean-Baptiste et les réponses qu'il y fit; 3<sup>o</sup> quelles sont les questions que nous devons nous faire à nous-mêmes. *Jean. 1, 19-28.*

PREMIER POINT. — *Les motifs de la députation des Juifs à Jean-Baptiste.*

OR voici le témoignage que rendit Jean lorsque les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui demander: *Qui êtes-vous?* Cette demande, faite dans ces circonstances, signifioit: *Etes-vous le Christ, le Messie?* Et ce fut en la prenant dans ce sens que Jean-Baptiste y répondit. Mais pourquoi cette demande,

quels furent les motifs de la députation chargée de la faire? On peut en conjecturer quatre principaux.

I. Le respect humain. *Ces choses se passèrent en Béthanie au-delà du Jourdain, où Jean baptisoit.* Le conseil souverain de Jérusalem avoit déjà maltraité Jean-Baptiste. Ce saint Précurseur n'avoit fait que changer de lieu sans cesser ses fonctions, et il s'en acquitta de nouveau avec autant de liberté que s'il n'eût rien souffert. Le nombre de ses auditeurs et de ses disciples croissoit tous les jours. Le peuple même de Jérusalem le regardoit comme un prophète, et cette idée attachoit une note flétrissante aux auteurs de la première persécution qu'il avoit éprouvée. Ce fut apparemment pour se laver de cette tache, que le conseil lui fit cette députation solennelle, composée de prêtres et de lévites..... C'est ainsi que l'on voit quelquefois les impies se rétracter, s'expliquer, se justifier, protester de leur respect pour la religion, afin d'effacer devant les hommes le blâme des impiétés qu'ils ont avancées.

II. La vanité..... Les prêtres étoient charmés de pouvoir montrer par leur députation une apparence de zèle, de faire voir qu'ils étoient attentifs à tout ce qui intéressoit la religion, et prêts à reconnoître le Messie dès qu'il paroîtroit. Par là encore ils faisoient entendre qu'à eux seuls appartenoit le droit de décider du vrai Messie, que c'étoit à eux à le proposer au peuple, et que ce même Messie ne pouvoit exiger l'obéissance qu'après avoir obtenu leurs suffrages..... Mais que les oracles prophétiques étoient bien opposés à ces chimériques prétentions!

III. La jalousie... Jean n'avoit point reçu sa mission d'eux, il n'avoit point reconnu leur autorité dans l'exercice de son ministère : ce fut apparemment là son premier crime, et le prétexte de la persécution qu'il avoit soufferte. D'ailleurs les mauvais traitemens de la part du conseil n'avoient point décrié ce saint prophète. Peut-être encore cherchoit-on, sous l'apparence d'une députation honorable, une occasion de le surprendre dans ses réponses, et un moyen plus efficace pour faire tomber son crédit. Malheureuse politique, tes voies ne sont que mensonge et artifice. Qui ne cherche pas Dieu avec un cœur droit et simple en est puni en ce qu'il ne le trouve jamais et le méconnoît partout.

IV. La crainte de trouver le Messie..... Le peuple avoit

avoit déjà soupçonné que Jean-Baptiste l'étoit, et il ne dissimuloit pas ses soupçons. Le temps où devoit venir cet envoyé de Dieu s'accordoit avec le désir qu'on en avoit, et tout ce qu'on racontoit de Jean-Baptiste, de son air, de sa pénitence, de sa prédication, de son baptême, étoit très-propre à le confirmer. Il eût été fâcheux pour les prêtres que celui qu'ils avoient maltraité, et qui agissoit avec tant d'indépendance, se trouvât en effet être le Messie. Ce fut donc un des motifs qui les engagèrent à lui faire cette députation pour savoir s'il l'étoit, ou plutôt pour s'assurer qu'il ne l'étoit pas..... Triste situation dans laquelle on se voit obligé de craindre ce qui est le plus à désirer ! Combien ressemblent à ces Juifs, combien n'examinent la religion que dans la crainte de la trouver vraie, et qui aiment à se la persuader fausse dès la première difficulté qu'ils rencontrent !

SECOND POINT. — *Les questions faites à Jean-Baptiste, et son humilité dans les réponses qu'il donne.*

On fait à Jean-Baptiste quatre questions différentes.

I. On lui demande qui il est. *Qui êtes-vous ? Etes-vous le Christ, le Messie ? Il confessa, et il ne le nia point, et il confessa en disant : Je ne suis point le Christ.* A ces paroles répétées on sent la surprise, la confusion où cette question jeta le saint Précurseur, ou plutôt la douleur dont son cœur fut pénétré en voyant qu'on pût se méprendre si grossièrement, et le confondre avec son maître. Il rejeta cette proposition avec force, il dit hautement et nettement qu'il n'étoit point le Messie..... Le vrai humble, quand on lui donne des louanges, des titres, des qualités qu'il ne mérite pas, entre dans une espèce d'indignation. Le faux humble les rejette de manière à faire croire qu'elles lui conviennent, et qu'il a, en les rejetant, le mérite de l'humilité.

II. On s'informe de Jean-Baptiste s'il est Elie ou prophète..... *Ils lui dirent : Quoi donc, êtes-vous Elie ? Et il leur répondit : Je ne le suis point. Etes-vous prophète ?* ajoutèrent-ils, et il leur dit, non. Le vrai humble, dans les louanges, les titres, les qualités qu'il mérite, sait toujours y trouver un sens dans lequel il ne les mérite pas. Jean étoit Elie selon l'esprit, il étoit l'Elie qui devoit précéder le premier avènement du Messie ; mais il n'étoit pas l'ancien Elie qui doit précé-

der le dernier avènement. Jean étoit prophète et plus que prophète, puisqu'il annonçoit l'arrivée et la puissance de celui auquel se rapportent toutes les prophéties; mais il n'étoit pas prophète en ce sens qu'il annonçât un évènement éloigné et qu'il n'eût pas vu. A toutes ces questions, Jean ne répond que par un mot, parce qu'il lui tarde de pouvoir parler de Jésus..... Le vrai humble tranche court sur ce qui le regarde, il ne cherche qu'à détourner le discours et le faire tomber sur celui qui est le seul grand et le seul digne de toute louange.

III. On questionne Jean-Baptiste sur ce qu'il pense de lui-même..... *Ils lui dirent donc : Mais qui êtes-vous, afin que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés? Que dites-vous de vous-même?* Il fallut enfin s'expliquer. *Jean répondit : Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe.* Jean ne pouvoit en dire moins, mais il auroit pu en dire plus, et ajouter qu'il étoit spécialement envoyé de Dieu. Cependant il en disoit assez pour faire comprendre que les prophéties autorisoient sa mission, qu'elles commençoient à s'accomplir, et que cet accomplissement annonçoit la venue prochaine du Seigneur..... Le vrai humble est-il obligé de parler de lui-même? il le fait dans les termes les plus succincts, les plus simples, et toujours en rapportant tout à l'auteur de tout bien.

IV. Enfin on demande à Jean-Baptiste pourquoi il baptise..... *Or ceux qu'on lui avoit envoyés étoient des Pharisiens, c'est-à-dire, des hommes éclairés, mais altiers, dédaigneux et critiques.* Il falloit que tout éprouvât leur censure. Rien n'étoit utile à leur gré que ce qu'ils faisoient eux-mêmes ou ce qu'ils autorisoient. L'instruction la plus avantageuse au peuple de Dieu, ils la réprouvoient, ils la supprimoient, si celui qui la présentait ne s'étoit pas soumis à leurs ordres ou ne se donnoit pas pour un de leurs disciples et de leurs élèves. Enfin, l'esprit d'orgueil et de domination qui faisoit le caractère de cette secte leur persuadoit que rien ne se faisoit de légitime que ce qui émanoit de leur autorité. Ce fut avec ce ton impérieux et méprisant qui leur étoit si familier, *qu'ils firent encore une nouvelle demande à Jean-Baptiste, et lui dirent : Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni*

*Elie, ni prophète?* Mais ces députés, étant eux-mêmes prêtres et lévites, auroient bien dû comprendre, par la dernière réponse de Jean, qu'il étoit le Précurseur du Messie annoncé par Isaïe, et qu'en cette qualité il étoit bien plus en droit de baptiser que ni Elie, ni aucun des prophètes; mais le vrai humble ne répond rien aux reproches, ne cherche point à se justifier, ni à faire valoir ses droits..... Jean ne parle de son baptême qu'avec modestie et en deux mots; mais il s'étend avec complaisance sur les grandeurs de J. C. *Jean leur répondit de cette sorte : Pour moi, je baptise dans l'eau; mais il y en a un au milieu de vous, que vous ne connoissez pas : c'est lui qui doit venir après moi, qui est plus grand que moi, et je ne suis pas digne de délier les cordons de ses souliers.* Un témoignage si éclatant de la part d'un homme tel que Jean-Baptiste, et rendu en de pareilles circonstances, étoit bien capable de faire impression sur les députés et sur ceux qui les avoient envoyés, si les uns et les autres n'eussent eu que des intentions droites; mais on fut content de savoir que Jean n'étoit pas le Messie, et on ne songea plus à un homme de qui on voyoit qu'on n'avoit plus rien à craindre. Ainsi commençoit à se former l'aveuglement des Juifs, par le mépris qu'ils faisoient des premiers rayons de lumière qui les éclairoient. Evitons cet aveuglement redoutable par un saint usage de la lumière qui nous environne.

TROISIÈME POINT. — *Les questions que nous devons ici nous faire à nous-mêmes.*

I. Qui sommes-nous? Si la Providence nous a placés dans l'ordre civil, quels sont nos emplois? comment nous en acquittons-nous? Si la grâce nous a placés dans l'ordre ecclésiastique, quel est notre rang? comment en remplissons-nous les devoirs? Par rapport aux vices et aux vertus, qui sommes-nous? colères, vindicatifs, médisans, ou charitables, compatissans, sobres, chastes? Dans la vie spirituelle, sommes-nous lâches ou fervens, recueillis ou dissipés, mortifiés ou sensuels? Hélas! ne pouvons-nous pas peut-être nous dire avec plus de vérité que S. Bernard : Je suis la chimère de mon siècle, je suis un monstre dans le monde; je suis ecclésiastique, religieux ou chrétien de mon nom, et je mène une vie païenne, ou au moins très-

dissipée? Dans ma place, dans mon état, il faudroit toutes les vertus, et dans ma conduite je ne trouve que des vices.

II. Que disons-nous de nous-mêmes? et d'abord qu'en disons-nous à nous-mêmes? Hélas! quelle secrète estime de notre propre mérite! quel orgueil! quelle vanité! Qu'en disons-nous aux autres? Ne parlons-nous pas trop souvent de nous-mêmes? et n'est-ce pas toujours pour nous donner raison et donner tort aux autres, pour nous louer et faire tomber le blâme sur le prochain? Qu'en disons-nous au sacré tribunal? n'y cachons-nous, n'y dissimulons-nous, n'y déguisons-nous rien? Nous y faisons-nous connoître tels que nous sommes? n'y faisons-nous pas connoître les autres plus que nous-mêmes?

III. Pourquoi nous mêlons-nous de ce qui ne nous regarde pas? *Pourquoi baptisez-vous, si vous n'êtes pas prophète*, c'est-à-dire, vous n'êtes ni pasteur, ni docteur de l'Eglise; pourquoi donc raisonner sur la religion, au lieu de la pratiquer? Vous n'êtes ni ministre d'Etat, ni général d'armée; pourquoi donc critiquer tout ce qui se fait? Vous n'êtes point chargé du soin de votre prochain; pourquoi donc le censurer, publier ses défauts, blâmer sa conduite?

IV. Que dit-on, que pense-t-on, que peut-on dire de nous? La critique du public peut devenir une leçon utile à celui qui en sait profiter; mais laissons ce point à notre examen particulier. Saint-Jean ne pourroit-il pas nous dire ici à tous en général: J. C. est au milieu de vous, et vous ne le connoissez pas, ou si vous le connoissez, où est votre respect, votre amour, votre zèle pour lui? obéissez-vous à sa loi, imitez-vous ses vertus?

PRIÈRE. O mon Dieu, que je suis coupable! Que de défauts à corriger en moi! que de vertus à acquérir! que de sujets de m'humilier! Aidez-moi, Seigneur, à changer mon cœur, à réformer mes discours, et à régler toute ma conduite. Confondez pour toujours toutes ces orgueilleuses pensées que j'ai de moi-même. Rappelez-moi sans cesse à la bassesse de mon origine, à la honte de mes prévarications, et ne permettez pas que j'oublie jamais le néant d'où vous m'avez tiré et celui où le péché m'a réduit; ou si je suis obligé d'avouer que vous avez fait en moi quelque chose de grand, que ce ne soit que pour faire admirer la grandeur de votre

puissance, la magnificence de vos dons, et afin de mériter la récompense que vous destinez dans votre gloire à la véritable humilité. Ainsi soit-il.

---

**XXXI<sup>e</sup> MÉDITATION.**

*Second témoignage rendu au peuple par Jean-Baptiste en voyant Jésus. Jean. 1, 29-54.*

Rien de plus complet, de moins suspect et de plus autorisé que ce témoignage.

PREMIER POINT. — *Témoignage complet.*

I. JEAN-BAPTISTE annonce, par ce témoignage, le sacrifice et la mort de Jésus pour les péchés des hommes. *Le lendemain, Jean vit Jésus qui venoit à lui, et il dit : Voilà l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde.* Ce fut le lendemain de l'ambassade des Juifs, que Jésus, étant arrivé de Capharnaüm à Béthanie, parut sur le bord du Jourdain. Il se tint quelques moments à portée d'être vu de Jean et de tout son auditoire. Le Précurseur, voyant le Messie, le montra à ses auditeurs en leur disant : *Voilà l'Agneau de Dieu ;* comme s'il eût dit : *Voici celui qui, bien plus efficacement que nos victimes, est chargé des iniquités du monde pour les effacer par son sang. Les anciens sacrifices vont être abolis, voilà la seule victime digne de Dieu et capable d'apaiser sa colère. O Jésus, votre sacrifice se renouvelle tous les jours dans votre Eglise, j'ai le bonheur d'y assister, ai-je celui d'en profiter ?*

II. Jean-Baptiste, par son témoignage, annonce l'éternité de J. C. dans le sein de Dieu..... Jésus n'ayant fait que paroître et s'étant aussitôt retiré, Jean ajouta : *C'est ici celui dont je vous ai dit : Il vient après moi un homme qui a été fait plus grand que moi, parce qu'il étoit avant moi.* Quoique, comme homme, J. C. fût plus jeune de six mois que S. Jean, et qu'il n'eût commencé son ministère public qu'après lui, cependant, comme Dieu, J. C. étoit avant S. Jean, et engendré du Père de toute éternité, et comme Homme-Dieu, il étoit, et par la divinité de sa personne et par la grandeur de son ministère, infiniment supérieur à S. Jean.

III. Jean-Baptiste prédit l'excellence du baptême de J. C. *Pour moi, dit-il, je ne le connoissois pas ; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui vous verrez descendre et demeurer le Saint-Esprit est celui qui baptise dans le Saint-Esprit....* Ah ! quel bonheur pour moi d'avoir reçu le baptême de J. C. ! Je ne le connoissois pas ce bonheur, quand je l'ai reçu ; hélas ! que j'ai été long-temps sans le connoître ! Je le connois maintenant ; ô mon Sauveur, faites-moi la grâce d'y être plus fidèle que je ne l'ai été jusqu'ici.

IV. Jean-Baptiste annonce la filiation divine de J. C. *C'est ce que j'ai vu, et de quoi j'ai rendu témoignage, qu'il est le Fils de Dieu.* Voilà une déclaration bien formelle dans S. Jean, déclaration qui méritera un jour à S. Pierre, de la part de Jésus, d'être établi la pierre fondamentale de son Eglise, et qui attirera la mort à Jésus lui-même de la part des Juifs... Fallût-il souffrir moi-même pour vous la mort la plus cruelle, ô mon divin Sauveur, j'ai reçu votre saint baptême, je n'en démentirai pas les engagements, et je confesserai toute ma vie que vous êtes le Fils de Dieu, qui êtes descendu du ciel et mort pour nous ! Faites, ô Jésus, que la pureté de ma vie réponde à la sincérité de mes résolutions.

SECOND POINT. — *Témoignage non suspect.*

I. On ne pouvoit y soupçonner ni flatterie ni amitié naturelle... *Je ne le connoissois pas, dit S. Jean, mais je suis venu baptiser dans l'eau, afin qu'il fût connu dans Israël ; c'est-à-dire, nul motif humain ne me touchoit en sa faveur, rien ne m'attachoit à sa personne, je n'avois avec lui aucune liaison, son visage même m'étoit inconnu avant qu'il se présentât pour recevoir mon baptême ; je l'aurois baptisé sans distinction comme un Israélite du commun, si Dieu, qui m'a envoyé pour montrer au peuple d'Israël cet Homme-Dieu, son Sauveur et son roi, ne m'eût prévenu à son sujet par des signes que j'ai vu s'accomplir sur lui.* En effet, Jean-Baptiste étoit encore au sein de sa mère, lorsqu'il ressentit la présence de J. C. ; depuis il passa sa vie dans le désert jusqu'à trente ans sans avoir jamais vu J. C. Durant toute sa vie, il ne lui a parlé qu'une fois et en peu de mots, et il ne l'a vu en tout que trois fois, dont celle-ci est la seconde. Mais s'il n'a pas eu le bonheur de le



fréquenter plus familièrement, il a eu celui de ne penser qu'à lui, de ne parler que de lui, de n'agir que pour lui. Que je serois heureux, si j'avois eu la même fidélité! Temps précieux, mais irréparablement perdu, celui où je me suis occupé d'autre chose que de vous, ô mon Dieu! Ah! du moins que je ne perde pas celui que vous m'accorderez encore!

II. Il n'y avoit dans le témoignage de Jean-Baptiste aucune vue d'intérêt. Ses travaux étoient continuels et n'étoient point lucratifs. La vie austère qu'il menoit lui faisoit aisément trouver le vêtement et la nourriture sans le secours de ceux qu'il instruisoit. Il n'attendoit rien sur la terre de celui à qui il consacroit tant de peines et d'austérités; et que devoit-il remporter de sa fidélité à son ministère? des souffrances, la prison et la mort.

III. Il ne pouvoit y avoir dans son témoignage aucun motif de vaine gloire. Jean ne parle du Sauveur que pour s'humilier, il n'exalte la vertu du baptême de J. C. que pour diminuer la vertu du sien, il ne forme des disciples que pour J. C., il n'instruit les peuples que pour les attacher à J. C., il n'a été envoyé, dit-il, que pour *qu'il soit connu d'Israël*. Qu'il remplit dignement sa mission! Remplissons-nous ainsi la fin pour laquelle Dieu nous a mis au monde, pour laquelle il nous a faits chrétiens, pour laquelle il nous a mis dans la place que nous occupons? est-ce avec cette pureté, ce désintéressement, cette humilité que nous en accomplissons les devoirs?

IV. Le témoignage de Jean-Baptiste ne pouvoit être soupçonné de collusion ou complot ambitieux. On ne pourroit, sans une absurdité palpable, supposer que J. C. et S. Jean eussent conspiré ensemble et formé entre eux le complot ambitieux que l'un feroit passer l'autre pour le Messie et le Fils de Dieu. Outre qu'ils ne s'étoient jamais vus, que Jean avoit passé toute sa vie dans le désert (ce que personne n'ignoroit), tandis que Jésus avoit passé toute la sienne dans le sein de sa famille à Nazareth, et sous les yeux du public, quel eût été d'ailleurs le fruit d'un pareil complot, par lequel l'un cédoit tout à l'autre, et duquel l'un et l'autre ne pouvoient retirer que des travaux, des supplices et la mort? Si l'ambition étoit le mobile de toute cette intrigue, c'étoit à Jean-Baptiste à se donner pour le Mes-

sie; sa famille sacerdotale étoit alors plus considérée que celle de Jésus; il étoit en possession de l'estime et de l'admiration publique avant que Jésus eût encore paru; le peuple pensoit que Jean étoit le Messie, la synagogue lui avoit envoyé des députés pour lui demander s'il l'étoit véritablement; et cet homme ambitieux s'humilie, s'anéantit pour élever Jésus, que personne ne connoît encore : ce ne sont pas là les démarches de l'ambition. Le témoignage de Jean est donc au-dessus de tout soupçon, l'humilité, la sincérité s'y rendent sensibles, et il n'y a que l'esprit de Dieu, que l'esprit de vérité qui ait pu mettre cet accord admirable entre le Précurseur et le Messie. Remercions Dieu des preuves sans nombre que sa providence nous donne de la vérité de la religion.

TROISIÈME POINT. — *Témoignage autorisé.*

I. Par la descente du Saint-Esprit... *Et Jean lui rendit encore témoignage, en disant : J'ai vu le Saint-Esprit descendre du ciel comme une colombe, et demeurer sur lui...* C'est donc le Saint-Esprit qui, par la bouche de S. Jean, rend témoignage à J. C. S. Jean a vu cette colombe, et il a été instruit du mystère qui y étoit caché. Il ne nous dit que ce qu'il a vu. Ne dois-je pas l'en croire plutôt que des hommes frivoles qui n'apportent, pour détruire des faits, que de fades railleries?

II. Témoignage de S. Jean autorisé par la voix de Dieu le père. *Pour moi, je ne le connoissois pas; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, m'a dit : Celui sur qui vous verrez l'esprit descendre et s'arrêter, c'est lui qui baptise dans le Saint-Esprit. C'est-à-dire, vous verrez mon Fils unique, il viendra se présenter à vous pour recevoir le baptême que je vous ai ordonné d'établir. Vous apercevrez l'Esprit saint descendre et s'arrêter sur sa tête sous un symbole sensible, alors vous saurez que celui qui s'humilie devant vous est le Sauveur d'Israël, qui, par la vertu de son baptême, bien différent du vôtre, communiquera la grâce et les dons du Saint-Esprit...* S. Jean ne nous dit que ce que Dieu lui-même lui a dit. S. Jean pouvoit-il méconnoître cette voix du Père qui parloit en lui et l'instruisoit? Le témoignage de Jean n'est donc que le témoignage de Dieu même.

III. Témoignage autorisé par le caractère de S. Jean

lui-même. Quel homme que ce saint Précurseur ! Sa conception, sa naissance, sa vie solitaire, sa vie publique, tout est merveilleux en lui, et lui-même est un prodige. Ses paroles sont des oracles, ses assertions des vérités ; son témoignage est donc une preuve sans réplique.

IV. Enfin témoignage de S. Jean autorisé par le suffrage du public. Le peuple étoit à portée de connoître S. Jean, et il en avoit une si haute estime, qu'on n'eût osé dire un mot contre la réputation de ce grand homme. J. C. lui-même lui rendit témoignage, et ses plus furieux ennemis n'osèrent le rejeter. Cette estime extraordinaire et universelle dont jouissoit S. Jean s'est perpétuée d'âge en âge, et s'est répandue dans toutes les nations, parmi des peuples même qui n'ont pas la loi de J. C. Comment donc pourroit-on révoquer en doute ce qu'un tel homme nous assure avoir vu ? *C'est ce que j'ai vu*, dit-il, *et ce dont j'ai rendu témoignage, que celui-ci est le Fils de Dieu.* Faudra-t-il plutôt en croire de vains discoureurs qui n'ont rien vu, qui ne nous débitent que les rêveries de leur imagination, et les chimères de leur cœur corrompu ?

PRIÈRE. Je vous remercie, ô Père éternel, de m'avoir rendu votre vérité si sensible. O divin Sauveur, ô Agneau de Dieu qui ôtez le péché du monde, que le désir de mon salut a attaché à la croix, que la charité a immolé, que l'amour a consumé pour moi, faites que je vous aime, et que je meure pour votre nom et pour votre gloire. O Esprit saint, qui vous montrez ici sous la figure d'une colombe, sous cet aimable symbole vous me représentez cette douceur, cette pureté, cette tendresse, cet amour que je dois avoir pour Dieu. Rendez-moi, par votre grâce, doux, pur, simple, pacifique, charitable, fervent et zélé. Ainsi soit-il.

---

---

**XXXII<sup>e</sup> MÉDITATION.**
*Jésus commence à s'associer des disciples.*

L'historien sacré nous fait voir ici, 1<sup>o</sup> la vocation de deux disciples de Jean-Baptiste; 2<sup>o</sup> l'accueil que Jésus leur fait; 3<sup>o</sup> le zèle de ces deux disciples qui en amènent un troisième à J. C. *Jean. I, 35-42.*

PREMIER POINT. — *Vocation de deux disciples de Jean-Baptiste.*

I. **O**BSERVONS la ferveur qui les retint auprès de S. Jean. *Le lendemain, Jean étoit encore là avec deux de ses disciples.* Comment ce saint Précurseur, pour l'ordinaire environné de beaucoup de disciples, n'en avoit-il dans ce moment que deux avec lui? C'est que le jour étoit sur son déclin, comme nous allons le voir. Jean avoit congédié le peuple, et ses autres disciples avoient pris le parti de se retirer. La ferveur de ces deux-ci les avoit retenus auprès de leur maître sans qu'ils se doutassent du bonheur qui les attendoit... La persévérance à demeurer à l'Eglise et à pratiquer les exercices de la piété n'est jamais sans récompense. Les faveurs singulières sont ordinairement pour ceux qui persévèrent. La constance de ces deux disciples leur valut la grâce de l'apostolat, la gloire d'avoir été les deux premiers disciples de J. C.

II. Combien grand fut leur bonheur de voir Jésus! *Et Jean ayant vu Jésus qui marchoit, il dit : Voilà l'Agneau de Dieu.* Le Sauveur vouloit s'attacher les deux disciples de Jean-Baptiste; mais il falloit qu'auparavant ils commençassent par signaler leur ardeur et leur fidélité. Il se contenta donc de passer sous leurs yeux et de les faire avertir que celui qu'ils voyoient étoit l'Agneau de Dieu. Quel bonheur pour ces disciples! quelle grâce! quelle occasion favorable! C'est ainsi que Jésus se montre quelquefois à nous comme en passant, par un mouvement, un désir, un certain goût de la vertu qui se fait sentir à notre ame, et la remue. Une lumière intérieure nous dit alors : Voilà Jésus, voilà celui en qui se trouve le vrai bonheur. Heureux momens si nous savons en profiter, et si nous ne prenons pas cette invitation à la vertu pour la vertu même!

III. Examinons quelle fut la fidélité des deux disciples à suivre Jésus. *Et ayant entendu ce que disoit Jean, ils suivirent Jésus.* Ils comprirent la pensée de leur maître et l'importance de ce moment où Jésus passoit. Ils savoient que le jour précédent ce divin Sauveur avoit aussitôt disparu ; mais ce qu'ils ne savoient pas, c'est qu'il ne devoit plus se montrer de la sorte, et que le lendemain il devoit retourner en Galilée. Ils se mirent donc à le suivre, résolus de ne pas manquer cette occasion de lui parler et de s'offrir à lui. Hélas ! combien, par de lâches délais, ont manqué leur vocation, leur perfection, leur conversion, leur salut !

SECOND POINT. — *L'accueil que Jésus fait aux deux disciples de Jean.*

I. Il les prévient et il leur parle le premier..... Les deux disciples de Jean marchaient derrière Jésus avec un impatient désir de lui parler ; mais le respect les empêchoit de l'aborder. Que Jésus est bon ! qu'il connoît bien les dispositions de ceux qui le cherchent, et que ces dispositions lui plaisent, quand elles sont accompagnées d'amour, de respect, et du désir de s'instruire ! Jésus prévint leur timidité ; *il se tourna de leur côté, et voyant qu'ils le suivoient : Que cherchez-vous ?* leur dit-il d'un air plein de douceur et de bonté. *Rabbi*, lui répondirent-ils, c'est-à-dire, *Maître, où demeurez-vous ?* Ils témoignent assez par ces courtes paroles, combien ils désiroient de recevoir ses instructions et d'en profiter.... Ici deux demandes importantes s'offrent à nos réflexions, l'une que Jésus nous fait, et l'autre que nous devons lui faire. Celle qu'il nous fait : *Que cherchez-vous ?* c'est-à-dire, que cherchez-vous dans ces lieux où vous allez, dans ces compagnies que vous fréquentez, dans ces discours que vous tenez, dans ces affaires dont vous vous occupez, dans ces œuvres que vous pratiquez ? est-ce la gloire de Dieu, le royaume des cieux, l'édification du prochain, votre sanctification, votre salut, ou bien votre amour-propre, votre sensualité, votre intérêt, votre plaisir ? C'est sur quoi un jour il nous faudra lui répondre..... La demande que nous devons lui faire est celle des deux disciples : *Maître, où demeurez-vous ?* O Jésus, où est-ce que vous demeurez ? Ce n'est point dans le tumulte des affaires du monde, ni dans les assemblées profanes ; c'est dans

le ciel, c'est dans vos tabernacles, c'est dans la retraite, dans l'oraison, dans le recueillement, dans la pratique des vertus que l'on vous trouve. Je le sais, et je ne vais pas vous y chercher, vous y entretenir, vous y écouter!

II. Jésus invite les deux disciples à venir où il demeure. Ce divin Sauveur avoit pris un logement dans le village voisin, ou aux environs; il leur dit : *Venez et voyez. Venez*, parole pleine d'amour qui remplit ces disciples de joie et de consolation; parole que Jésus ne cesse de nous dire sur la terre, et qu'il répétera au dernier jour, en faveur de ceux qui l'auront écoutée et suivie. Résisterons-nous sans cesse à une invitation si tendre?

III. J. C. retient les deux disciples le reste du jour. *Ils allèrent donc, et ils virent où il demuroit, et ils restèrent ce jour-là chez lui. Or, il étoit environ la dixième heure du jour, c'est-à-dire qu'il restoit encore de ce jour-là environ deux heures, qu'ils passèrent avec Jésus.* Qui pourroit dire quelles furent les délices de cet entretien? Que les momens en furent rapides! O vous qui craignez de suivre Jésus et de vous entretenir avec lui, *venez et voyez*: faites-en l'expérience, et éprouvez par vous-même si on ne trouve pas à le suivre et à l'entendre mille fois plus de douceurs qu'à vivre dans la dissipation, qu'à suivre et fréquenter le monde. O Jésus, retenez mon cœur auprès de vous, favorisez-le de quelques momens de votre entretien, et dès-lors rien ne lui coûtera plus.

TROISIÈME POINT. — *Zèle des deux disciples, qui en amènent un troisième à Jésus.*

Ce troisième disciple fut S. Pierre; mais quels étoient les deux premiers? L'un des deux se nommoit André. *Or, André, frère de Simon-Pierre, étoit un de ces deux disciples qui avoient entendu ce que disoit Jean, et qui avoient suivi Jésus.* L'autre disciple n'est point nommé; mais il est aisé de comprendre que c'étoit S. Jean l'évangéliste, celui-là même qui a écrit ceci, et qui, par modestie, a supprimé son nom. Le détail qu'il nous donne de ce qui est arrivé à Jean-Baptiste en Béthanie fait assez voir qu'il étoit un de ses disciples, et l'un des plus assidus auprès de lui. André, venant de quitter Jésus, *rencontra d'abord son frère Simon, à qui il dit: Nous avons trouvé le Messie, c'est-à-dire le Christ, et il*

*le mena à Jésus. Jésus, l'ayant regardé, lui dit: Vous êtes Simon fils de Jona; vous vous nommerez Céphas, ce qui signifie Pierre.*

I. Pierre est averti et conduit à Jésus.... Les deux disciples s'en retournoient ensemble pleins de consolation, lorsqu'André trouva son frère Simon. La foi dont il étoit pénétré, le zèle qui l'embrasoit, le désir de faire des disciples à son nouveau maître, le portèrent à dire à son frère : *Nous avons trouvé le Messie. Jean-Baptiste nous l'a fait voir, nous lui avons parlé, nous sortons d'avec lui. A cette nouvelle, Simon, tressaillant de joie, et naturellement vif et impétueux, ne put différer un moment. André, aussi impatient de lui montrer le bien qu'il avoit trouvé, que celui-ci avoit de désir de le connoître, ne perdit point de temps; il le mena à Jésus. Il y a apparence que le compagnon d'André, que nous supposons être S. Jean, ne l'abandonna point, et que tous les trois vinrent ensemble trouver le Sauveur. Cependant il commençoit à se faire tard, c'est-à-dire qu'il étoit, selon notre manière de compter, six heures du soir; car la fête de Pâque n'étoit pas éloignée. Mais les disciples jugèrent bien que le maître approuveroit leur ardeur, et que sa bonté excuseroit leur importunité.... Qui diffère au lendemain n'a pas un vrai désir, et court risque de perdre Jésus et ses faveurs.*

II. Jésus regarde Pierre. *Jésus l'ayant regardé....* Qui pourroit dire quel fut le premier coup-d'œil du Sauveur sur un homme qu'il destinoit à être le prince de ses apôtres, le pasteur de ses ouailles, le docteur de ses disciples, l'économe de ses trésors, et son vicaire sur la terre? Que ce regard fut puissant! De quel amour, de quelle ardeur n'embrasa-t-il pas le cœur du nouveau disciple! de quelle consolation ne le comblait-il pas! Un jour viendra qu'un semblable regard l'accablera de douleur, et lui fera verser un torrent de larmes dont la source ne tarira jamais.... O Jésus, daignez me regarder ainsi, et pour me faire pleurer mes péchés, et pour m'embraser de votre amour.

III. Jésus change le nom de Simon en celui de Pierre. Je vous connois, lui dit-il, *vous êtes fils de Jona, et vous vous appelez Simon; un jour viendra, et ce jour n'est pas éloigné, que vous porterez le nom de Céphas, c'est-à-dire de Pierre. Le Sauveur en disoit beaucoup*

en peu de mots à son nouveau disciple ; mais ni lui , ni ses deux compagnons ne comprirent point alors le mystère de ce changement.... Pour nous qui le savons , en honorant sous ce nom le prince des apôtres , restons inviolablement attachés à cette Eglise , dont après J. C. il est la pierre fondamentale ; à cette Eglise , qui , par une suite non interrompue de souverains pasteurs , remonte jusqu'à lui , et le reconnoît pour avoir été le premier vicaire de J. C. sur la terre.

PRIÈRE. C'est vous , ô bienheureux apôtre , que nous honorons dans vos successeurs , c'est à vous que nous obéissons en nous soumettant aux décisions de l'Eglise : malheur à moi si je me séparois jamais de vous ! Quelle excuse apporterois-je au tribunal de J. C. , qui lui-même vous a donné le nom de Pierre , c'est-à-dire de fondement sur qui l'édifice de son Eglise est bâti ? Faites , ô Jésus , que , fidèlement attaché à la foi , à la discipline , à l'esprit , en un mot à la chaire de Pierre , je mette toute ma joie , tout mon bonheur à croire ce qu'elle enseigne , à pratiquer ce qu'elle ordonne , à aimer ce qu'elle aime , à tendre et à arriver par elle à l'éternité ! Ainsi soit-il.

---

### XXXIII<sup>e</sup> MÉDITATION.

*Deux autres disciples se joignent aux trois premiers.*

S. Philippe nous donne ici le même exemple de fidélité et de zèle que S. André nous a montré. Il suit J. C. dès qu'il le connoît , et s'empresse de le faire connoître à Nathanaël ; mais ce qui mérite surtout nos réflexions , c'est l'éloge que le Seigneur a fait de ce dernier. Ainsi , 1<sup>o</sup> la vocation de Philippe ; 2<sup>o</sup> la vocation de Nathanaël ; 3<sup>o</sup> l'entretien de Nathanaël : tel est le plan naturel de cette méditation. *Jean. I, 43-51.*

PREMIER POINT. — *Vocation de Philippe.*

1. PHILIPPE est appelé par Jésus. *Le lendemain, Jésus, voulant aller en Galilée, rencontra Philippe, et il lui dit : Suivez moi.* Le Sauveur quittoit Béthanie pour s'en retourner en Galilée avec ses premiers disciples , Pierre , André et Jean , tous trois Galiléens comme lui , lorsqu'il rencontra Philippe. *Suivez-moi*, lui dit-il , et il



n'en fallut pas davantage pour se l'attacher..... Telle est l'efficace de la parole de Dieu sur les âmes simples et fidèles. Combien de fois Jésus ne nous l'a-t-il pas dit au fond du cœur, ce mot plein de charmes et d'amour : *Suivez-moi, suivez-moi*, et non la chair; *moi*, et non le monde; *moi*, et non vos passions, votre humeur, votre avarice, votre ambition; *moi*, et non mille objets qui vous occupent vainement, qui vous dissipent, qui vous corrompent, et qui ne sauroient vous rendre heureux! Résisterons-nous toujours à un ordre si absolu et si charitable?

II. Philippe est animé par l'exemple de ses compatriotes..... *Or, Philippe étoit de Bethsaïde, ville d'où étoient aussi André et Pierre.* S'ils se trouvoient tous à Béthanie, c'est sans doute qu'ils étoient tous disciples de S. Jean. On ne voit pas que Jésus ait eu d'autre dessein, en venant dans ce lieu, que celui de s'y choisir des disciples formés à l'école de ce grand maître. Philippe avoit entendu les deux témoignages que Jean-Baptiste avoit déjà rendus à J. C. Il voyoit ses deux compatriotes à la suite du Sauveur, et il entendoit Jésus lui-même l'inviter à le suivre. Pouvoit-il se refuser à une si douce invitation?... Combien n'en connoissons-nous pas de notre nation, de notre voisinage, de nos amis, de nos parens, qui se sont consacrés au service de Dieu, qui le servent avec fidélité et ferveur! Si donc nous sentons que le Seigneur nous appelle avec eux, que leur exemple nous encourage, autrement craignons qu'un jour il ne nous condamne.

III. Philippe suit Jésus. Quelle docilité! A l'instant que J. C. l'appelle, il abandonne tout et se met à sa suite..... Tout dépend, en matière de salut, de notre promptitude à obéir. Eprouvons par nous-mêmes quel avantage il y a dans cette obéissance. Venons, voyons et goûtons combien le Seigneur est doux.

SECOND POINT. — *Vocation de Nathanaël* (1).

I. Dans cette vocation, considérons le zèle de Philippe. Il n'est pas plutôt disciple de Jésus, qu'à l'exem-

(1) Plusieurs raisons nous portent à croire que Nathanaël est S. Barthélemi. 1<sup>o</sup> Barthélemi n'est pas un nom propre, mais un surnom qui signifie *fiis de Thélemi*. Il est probable que cet apôtre se nommoit Nathanaël Barthélemi, c'est-à-dire fils de Thélemi, comme

ple d'André il devient apôtre. Il avoit un ami nommé Nathanaël. C'étoit un de ces vrais fidèles qui attendoient la consolation d'Israël. Philippe courut lui faire part de sa nouvelle vocation. Il le chercha avec l'empressement d'un ami qui veut rendre heureux un ami digne de l'être. Jésus secondoit ses recherches; il ne tarda pas à le rencontrer. *Nous avons trouvé*, lui dit-il, *celui dont il est parlé dans la loi de Moïse et les prophètes, Jésus de Nazareth, fils de Joseph.* Avons-nous la même ardeur pour le salut de nos amis? Les libertins et les hérétiques n'ont que trop de zèle pour se séduire et se pervertir mutuellement, en se communiquant tout ce qui peut contribuer à les entretenir dans le péché ou dans l'erreur : que n'avons-nous leur zèle! Admirons ici cet ordre de la Providence, qui fait que les uns deviennent l'instrument du salut des autres, les maîtres à l'égard de leurs disciples, les pasteurs à l'égard de leurs ouailles, les pères et mères à l'égard de leurs enfans, les amis à l'égard de leurs amis, et ainsi des autres. Ce lien sacré qui se forme sur la terre, de quel amour unira-t-il dans le ciel le cœur des élus entre eux! Mais, au contraire, le lien fatal qui unit les impies sur la terre, de quelle haine remplira-t-il le cœur

S. Pierre s'appeloit Simon Barjona, c'est-à-dire fils de Jona. S. Jean l'appelle toujours Nathanaël, et ne nomme nulle part Barthélemi; les autres évangélistes, au contraire, nomment toujours Barthélemi et jamais Nathanaël; l'usage avoit sans doute rendu le nom de Barthélemi plus commun, et c'est ce qui a fait que ce nom lui est resté dans l'Eglise.... 2° Il paroîtroit étrange que des cinq premiers disciples que Jésus fit pendant son séjour en Béthanie, qui étoient tous Galiléens, et par conséquent disciples de Jean-Baptiste, Nathanaël fût exclu de l'apostolat, lui qui est le seul à qui Jésus donna alors des louanges, le seul qui ait alors confessé la divinité de J. C., qui l'ait confessée au premier mot que Jésus lui dit; lui enfin à qui Jésus adressoit la parole, lorsqu'il promettoit à ces cinq premiers disciples qu'ils verroient les merveilles de sa sainte humanité. Or, si Nathanaël a été apôtre, ce ne peut être que S. Barthélemi, qui est le seul qu'on ne désigne pas par un nom propre. 3° S. Jean, à la fin de son Evangile, ayant à nommer Nathanaël avec quatre apôtres et deux disciples, place son nom au milieu des apôtres. Or se persuadera-t-on qu'il l'eût placé ainsi, s'il n'eût été apôtre? *Simon-Pierre, dit cet évangéliste, Thomas, appelé Didyme, Nathanaël, de Cana en Galilée, les fils de Zébédée (Jacques et Jean) et deux autres, du nombre des disciples, étoient ensemble.*

des réprouvés, lorsque les uns pourront reprocher aux autres qu'ils sont la cause de leur damnation éternelle ! Que cette pensée ranime notre zèle pour le salut des autres, et nous fasse tenir nous-mêmes sur nos gardes, pour ne donner jamais aucun sujet de scandale à qui que ce soit.

II. Observons quelle fut la prévention de Nathanaël..... Au seul nom de Nazareth, il parut rebuté, et il dit : *Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth?...* Tels sont les hommes. Jérusalem méprisoit toutes les autres villes ; la Judée méprisoit la Galilée ; en Galilée, on méprisoit Nazareth, et à Nazareth on méprisoit la famille de Joseph. Dans l'homme charnel, tout est prévention contre Jésus, mais prévention des ténèbres contre la lumière, des passions contre la vertu, de l'égarément contre la voie, du mensonge contre la vérité, de la mort contre la vie.

III. Méditons la réponse de Philippe à Nathanaël. Il étoit pressé, et il ne répondit que ces deux mots : *Venez et voyez*. C'est en effet le meilleur moyen de détruire la prévention..... Ce n'est pas prévention que de ne pas vouloir examiner par soi-même ce que l'Eglise a condamné, c'est docilité : mais hors de là, que de préventions injustes contre l'Eglise elle-même, contre ceux qui lui sont attachés, contre la vertu et la dévotion ! Ne jugeons point par les discours et sur les préjugés d'autrui ; mais avant de juger, examinons, éprouvons et voyons. Ainsi en usa Nathanaël : comme il avoit le cœur droit, il ne fut point opiniâtre, et il suivit Philippe. Suivons de même avec docilité les conseils de cet ami, de ce directeur éclairé, qui ne veut que notre salut, et ne cherche qu'à nous guérir de nos préventions.

TROISIÈME POINT. — *Entretien de Nathanaël avec Jésus.*

I. Dans cet entretien, Jésus fait voir qu'il connoît le fond de tous les cœurs. *Jésus, voyant Nathanaël qui venoit le trouver, dit de lui à ses trois premiers disciples : Voici un vrai Israélite en qui il n'y a point d'artifice.* Quel éloge en peu de mots ! Dieu voit-il cette droiture, cette franchise, cette simplicité ennemie de tout artifice, et de tout déguisement dans mon cœur, dans mes paroles, dans ma conduite ? Hélas ! quelle duplicité au contraire, quelle dissimulation, quelle hypocrisie !

II. Jésus fait connoître qu'il voit partout..... Na-

thanaël, en approchant de Jésus, entendoit ce qu'il disoit de lui, et, prenant tout à coup la parole avec cet air de franchise qui justifioit le portrait que le Sauveur venoit d'en faire, il lui dit : *D'où me connoissez-vous ?* Jésus lui répondit avec bonté : *Avant que Philippe vous eût appelé, je vous ai vu sous le figuier où vous étiez.* A ce mot, Nathanaël, saisi d'étonnement, s'écria : *Maître, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël.* O grand roi, qu'il est doux de vous servir ! Vous voyez tout ce qu'on fait pour vous, et même tout ce qu'on souhaiteroit de faire, et vous récompensez jusqu'à nos désirs. Vous me voyez partout, et je ne saurois me cacher de vous. Ah ! comment ai-je pu, sous vos yeux, vous trahir, vous offenser, violer le serment de fidélité que je vous ai fait, vous servir enfin avec tant de lâcheté ?

III. Jésus nous fait voir qu'il est maître de tout. Jésus lui répondit : *Vous croyez en moi, parce que je vous ai dit ces deux mots : Je vous ai vu sous le figuier ; vous verrez de bien plus grandes choses.* Et adressant ensuite la parole à ses disciples, parce que ce qu'il alloit ajouter les regardoit, il leur dit avec l'autorité d'un maître qui veut se faire croire : *En vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel s'ouvrir, et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'Homme.* Et en effet, ces anges consolèrent J. C. dans le jardin des Oliviers ; on les vit à son tombeau rendre témoignage de sa résurrection, et paroître à son ascension glorieuse. Ne peut-on pas dire même que, pendant le temps de la prédication de Jésus, et surtout dans les miracles qu'il ne cessa d'opérer, les apôtres virent le ciel, pour ainsi dire, toujours ouvert sur lui ? Nous-mêmes, au dernier jour, nous verrons le ciel s'ouvrir, les anges et les saints en descendre, et y remonter à la suite de leur roi. Serons-nous de ce nombre ?

PRIÈRE. C'est par la droiture du cœur qu'on peut mériter, ô divin Jésus, d'être témoin de votre gloire, et d'y prendre part ; mais qui peut me donner cette droiture, sinon vous, ô mon Sauveur, qui l'avez accordée à Nathanaël ? Jetez également sur moi les yeux de votre miséricorde ; créez en moi un cœur pur, un esprit de droiture, afin que je puisse marcher à votre suite à l'exemple de ce fidèle disciple, vous voir et vous louer éternellement avec lui et avec vos anges dans le ciel. Ainsi soit-il.

## XXXIV<sup>e</sup> MÉDITATION.

### *Du miracle opéré aux noces de Cana.*

Ce miracle doit, 1<sup>o</sup> nous engager à imiter les époux de Cana; 2<sup>o</sup> nous animer à mettre notre confiance en Marie; 3<sup>o</sup> nous affermir dans notre foi en J. C. *Jean. II, 1-11.*

PREMIER POINT. — *Ce miracle doit nous engager à imiter les époux de Cana.*

I. **O**BSERVONS ces deux époux avant le repas. Ils invitent Jésus et Marie. *Trois jours après, il y eut des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus s'y trouva. Jésus fut aussi invité à ces noces avec ses disciples.* Jésus, accompagné des cinq disciples qu'il avoit choisis à Béthanie, marcha vers le nord, en remontant vers le Jourdain, et arriva le troisième jour à Cana en Galilée, au-dessus du lac de Génézareth. Ce fut là qu'un particulier de la ville, qui célébroit ses noces, l'y invita. Jésus promit de s'y trouver, et il y conduisit ses disciples..... Imitons ces pieux époux; invitons Jésus et Marie à tout ce que nous faisons. Avant de rien entreprendre, surtout avant d'embrasser un état, prions Jésus de nous éclairer, et Marie de nous assister.

II. Considérons la conduite des deux époux pendant le repas. Jésus s'y trouvoit, autant pour autoriser la sainteté du mariage que des hérétiques devoient attaquer un jour, que pour apprendre aux chrétiens à garder dans ces sortes de fêtes les règles de la modestie et de la tempérance. Ces époux et leurs convives étoient en présence de Jésus et de Marie, et par conséquent la décence ne pouvoit y être blessée par des parures immodestes, la pureté par des discours licencieux, la sobriété par des excès, la charité par des médisances; la tranquillité ne pouvoit y être troublée par des clameurs ou des querelles : aussi tout s'y passa avec une gaieté modeste et dans une joie pure et innocente..... Jésus ne nous interdit point tous les plaisirs, il en est d'innocens qu'il nous permet, il ne refuse pas même d'y prendre part avec nous, pourvu qu'ils soient raisonnables et retenus dans de justes bornes. N'en prenons donc qu'avec lui, en sa présence et selon son esprit, et alors ils seront d'autant plus délicieux, qu'ils

seront non-seulement innocens, mais encore sanctifiés.

III. Faisons attention à ce qui arriva aux deux époux vers la fin du repas. Ils ressentirent les effets de la toute-puissance de Jésus et de la tendre bonté de Marie. Que la fin de ce repas dut leur apporter de consolation ; et par la vue du miracle éclatant qui s'y opéra, et par l'assurance qu'ils eurent d'une protection continuelle sur eux ! Il n'en est pas ainsi des plaisirs tumultueux et criminels dont le monde s'enivre. Les commencemens sont beaux, attrayans, délicieux ; mais de quelle amertume et de quels remords, de quelle confusion et de quel désespoir ne sont-ils pas suivis ! Que sera-ce quand ils finiront tous avec la vie !... Que ces deux époux se surent bon gré d'avoir invité Jésus et Marie ! Que les mariages seroient heureux, et qu'on se trouveroit de courage pour en surmonter les peines inséparables, si on les célébroit avec Jésus et Marie, avec des vues pures et chrétiennes, et non avec des vues païennes et charnelles, des vues d'ambition ou d'avarice !

SECOND POINT. — *Le miracle des noces de Cana doit nous animer à mettre notre confiance en Marie.*

I. Confiance fondée sur sa bonté. *Le vin ayant manqué ; la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont plus de vin.* D'abord Marie s'aperçoit du besoin où l'on se trouve sans qu'on l'en avertisse. Ce qu'elle fit alors, elle le fait encore aujourd'hui. Cette divine mère a toujours les yeux ouverts sur tous nos besoins. Qu'elle écarte de dangers que nous ne craignons pas ! qu'elle prévient de malheurs que nous ne prévoyons pas ! qu'elle obtient de grâces que nous ne demandons point ! Ensuite Marie parle à son fils sans qu'on l'en prie. Elle étoit à table près de lui ; elle connoissoit sa puissance ; elle n'ignoroit pas que, pour opérer un miracle, il n'avoit qu'à le vouloir, elle ne douta même pas qu'il ne le voulût à sa prière, et elle le demanda. Si Marie sollicite ainsi son fils sans qu'on l'en prie, que ne fera-t-elle pas quand nous lui adresserons humblement nos prières, et que nous la supplierons d'intercéder pour nous ! Enfin elle prévient les domestiques de ce qu'ils ont à faire sans qu'ils le demandent. *Sa mère dit à ceux qui servoient : Faites tout ce qu'il vous dira.* Marie ne manque à rien, sa charité prévoit tout, elle va au-devant de tous les obstacles qui pourroient priver les époux de

l'effet de sa protection. Cette divine mère nous donne le même avertissement. Si nous voulons que J. C. l'exauce quand elle intercédéra pour nous, écoutons-la nous-mêmes lorsqu'elle nous dit d'obéir à son fils, de vivre saintement et en fidèles chrétiens; alors nous pourrions nous promettre tout de sa médiation.

II. Confiance en Marie, fondée sur sa puissance. Que de circonstances se réunissent ici pour nous la prouver! D'abord la demande que fait cette vierge sainte. Ce n'est rien moins qu'un miracle qu'elle sollicite, et un miracle dans une occasion qui ne paroît pas mériter un prodige de la toute-puissance divine : car il ne s'agissoit point de rendre un fils unique à une veuve désolée, de guérir un malade cruellement tourmenté, de soulager un malheureux dans son extrême nécessité; mais c'est Marie qui demande, et elle obtient... Ensuite la manière dont sa demande est présentée et reçue. Elle s'approche de son fils, elle ne lui témoigne ni empressement ni inquiétude; mais elle lui dit en deux mots : *Ils n'ont plus de vin*. Qu'avoit-elle besoin d'en dire plus? Cette prière, respectueusement voilée à l'ombre d'un récit, suffisoit. Jésus sait bien ce qu'elle désire, et elle est sa mère. Il lui répondit : *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? mon heure n'est point encore venue*. Marie n'insista point. Les assistans, qui ne savoient pas de quoi il s'agissoit, ne furent pas long-temps à en être éclaircis. Jésus ne faisoit que commencer à paroître avec des disciples; il vouloit leur faire comprendre que, dans les fonctions de l'apostolat, il ne faut tenir ni à la chair ni au sang. D'ailleurs, il avoit marqué un temps pour faire éclater sa puissance à leurs yeux; ce temps n'étoit pas encore venu, et c'est ce qu'il vouloit faire entendre à la sainte Vierge, comme s'il lui eût dit : Craignez-vous que celui qui m'a envoyé ne sache pas me marquer le moment où il faudra que je manifeste sa gloire et la mienne?... Quoique le temps dont parle J. C. fût fort proche, il dit cependant à la sainte Vierge, il n'est pas temps; ce qui montre son attention religieuse aux momens de la grâce, et la pureté de son zèle pour la gloire de son Père. Il attendoit, dit S. Augustin, que tous les conviés sussent qu'il n'y avoit plus de vin, et que le besoin fût constant et manifeste, afin qu'on reconnût le pouvoir du Fils et la gloire du Père. L'heure

n'étoit point encore venue, dit ce Père, lorsque Marie lui parla en faveur des conviés; mais elle étoit arrivée lorsqu'il fit le miracle. D'ailleurs, J. C., en accordant à Marie ce qu'il paroît qu'elle n'a pas dû lui demander, nous fait comprendre les égards qu'il a pour elle, et combien est puissante auprès de lui son intercession... Enfin, la manière dont sa demande est exaucée. Après la réponse de Jésus, qui avoit peut-être surpris les assistans, Marie, loin d'être étonnée et de se décourager, se tint au contraire si assurée que Jésus avoit exaucé ses vœux, qu'elle appela les domestiques et leur dit : *Faites tout ce qu'il vous dira.* A peine eut-elle donné cet ordre, que Jésus accorda sa demande. *Or, il y avoit là six grandes urnes de pierre destinées aux purifications des Juifs, et tenant chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit : Emplissez d'eau ces urnes, et ils les remplirent. Jésus ajouta : Puisse maintenant et portez-en au maître d'hôtel, et ils le firent. Dès que celui-ci eut goûté l'eau changée en vin, ne sachant d'où venoit ce vin (mais les serviteurs qui avoient puisé l'eau le savoient bien), il appela l'époux et lui dit : Tout le monde donne d'abord le meilleur vin, et après qu'on a bu, on en donne de moindre; mais vous, vous avez réservé le meilleur jusqu'à cette heure.* Que ne devons-nous pas espérer maintenant d'une aussi puissante protectrice que Marie! Aidés de son secours et fidèles à suivre ses exemples, peut-il nous manquer quelque chose?

III. Confiance en Marie, fondée sur sa gloire. *Ce fut à Cana en Galilée que Jésus fit ce premier miracle, et par là il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.* La gloire de Marie éclate ici, 1° en ce que c'est à sa demande que J. C. fait le premier de ses miracles publics, depuis qu'il s'est associé des disciples; 2° en ce que c'est à sa considération que J. C. paroît avancer le temps d'opérer des miracles, et commencer ainsi les fonctions de son ministère public; 3° en ce que c'est à son occasion qu'on commence à connoître la gloire de J. C., à croire véritablement en lui, et que ses disciples sont confirmés dans leur foi... Que désire-t-elle encore aujourd'hui cette divine mère, si ce n'est de nous porter à la connoissance et à l'amour de son fils, notre Sauveur et notre Dieu?



TROISIÈME POINT. — *Le miracle des noces de Cana doit nous affermir dans notre foi en J. C.*

I. Ce miracle est incontestable par la nature même du miracle... De l'eau changée en vin est un prodige inoui et unique. On reconnoît là le créateur de toutes choses, le maître des élémens et de toute la nature. Là on voit à découvert la gloire et la puissance du Fils unique de Dieu. Que ce premier miracle public de J. C. a de rapport avec le dernier qu'il opérera, lorsqu'il changera le pain en son corps et le vin en son sang! Quand on croit le premier, quelle difficulté peut-on avoir à croire le dernier! Je les crois l'un et l'autre, ô mon Dieu; je les crois tous. J'adore votre souveraine puissance, je me réjouis de votre gloire, et je vous remercie de votre bonté infinie à mon égard.

II. Ce miracle est éclatant par la manière dont il s'opéra. Ce fut sans aucune cérémonie, sans aucun appareil, et même sans prière, sans invocation. Jésus, sans sortir de sa place, dit aux domestiques : *Emplissez d'eau ces vases*, et ils le firent; il ajouta : *Puisez maintenant et portez-en au maître d'hôtel*. Celui-ci en fit l'éloge comme d'un vin délicieux. Ce changement se fit entre les mains des serviteurs, et, pour ainsi dire, par leur ministère, sans que Jésus parût s'en mêler. Le prétendu réformé ne peut se refuser à l'évidence d'un tel miracle, et il ne voudra pas croire que le changement du pain et du vin au corps et au sang de J. C., qui ne se fait réellement que par la vertu de J. C. et par l'opération du Saint-Esprit, se puisse faire par le ministère des prêtres, qui ont reçu pour cela la puissance de J. C. et l'onction de son esprit. Qu'on est peu conséquent, qu'on est aveugle même, quand on ne veut consulter que ses préjugés, et qu'on méprise la voix de l'Eglise!

III. Ce miracle est avéré par la multitude des témoins. Que ce fut de l'eau qu'on avoit mis dans les vases, rien de plus incontestable; les domestiques de la maison l'avoient apportée, les assistans l'avoient vue, et tous en étoient les témoins non suspects. Que ce fut du vin et du meilleur vin qu'on retira des vases, l'ordonnateur du festin, les époux, les disciples de Jésus, tous les assistans en furent les juges, et il n'y avoit pas moyen de s'y tromper... Considérons comment, après

cela, les disciples durent regarder leur maître, ou plutôt considérons comment nous devons le regarder nous-mêmes; quelle foi nous devons avoir en sa puissance, quelle confiance en sa bonté, quel respect pour sa personne, quel désir de lui plaire, de nous attacher à lui, et de le servir toute notre vie!

PRIÈRE. O divin Jésus, montrez encore votre puissance et votre bonté en changeant mon cœur, ou plutôt en y substituant à la place de cette foiblesse, de cette langueur qui le dominant, la force et la joie de votre esprit. Faites que, saintement enivré du vin nouveau de votre charité, il n'ait plus de goût pour les fausses délices du siècle; faites succéder à la froideur qui y règne, le feu de votre divin amour. Faites enfin que, toujours docile à suivre vos ordres, à faire chaque chose selon vos vues et dans son temps, j'en reçoive le prix au jour de la récompense. Ainsi soit-il.

---

### XXXV<sup>e</sup> MÉDITATION.

*Jésus se dispose à aller à Jérusalem.*

1<sup>o</sup> Jésus revient à Capharnaüm; 2<sup>o</sup> il rappelle Pierre et André; 3<sup>o</sup> il appelle à sa suite Jacques et Jean. *Jean.* II, 12-13; *Matth.* IV, 18-22; *Marc.* I, 16-20.

PREMIER POINT. — *Jésus revient à Capharnaüm.*

**L** *alla ensuite avec sa mère, ses frères et ses disciples à Capharnaüm, où il ne demeurèrent que peu de jours; car la Pâque des Juifs étant proche, il alla à Jérusalem.*

I. Jésus quitte la ville de Cana, quoique sa gloire y eût éclaté par le miracle qu'il y avoit fait... La réputation qu'on s'est acquise dans un lieu, l'agrément qu'on peut y trouver, et quelque autre avantage temporel que ce puisse être, ne sont pas, pour un ministre de l'Évangile, des motifs d'y fixer son séjour; il ne doit connaître que les lieux où ses fonctions l'appellent.

II. Marie, mère de Jésus, le suit à Capharnaüm, ainsi que ses frères, c'est-à-dire, ses parens et ses disciples... Le zèle d'un ministre de l'Évangile doit aller jusqu'à renoncer à sa famille pour ne pas manquer à sa vocation. Il ne doit pas se détourner de son ministère

tère pour aller demeurer avec ses parens; c'est à eux, s'ils veulent, à l'aller trouver où l'obéissance l'a fixé.

III. J. C. demeura peu de temps à Capharnaüm, parce que la Pâque approchoit, et qu'il vouloit aller la célébrer à Jérusalem, comme il y alla en effet. Il faut tout disposer pour satisfaire, dans les jours de solennité, aux devoirs publics de la religion, et à ce qu'exige l'édification du prochain..... Jésus se préparoit à aller à Jérusalem, non pas pour y célébrer la Pâque en simple particulier, mais pour s'y montrer en qualité de Messie, y annoncer son Évangile, et engager cette grande ville, par ses miracles et ses bienfaits, à croire en lui, et à recevoir les paroles du salut qu'il lui apportoit. C'est pour cela, ô Jésus, que, toujours rempli du zèle des ames, vous quittez la ville de Cana, vous vous hâtez de sortir de celle de Capharnaüm, et vous vous pressez de rappeler auprès de vous de fidèles disciples pour être d'abord témoins, et dans la suite imitateurs de votre zèle. C'est ainsi que toutes vos démarches, tous vos desscins sont pour notre salut, tandis que nous le négligeons et nous occupons de toute autre chose.

SECOND POINT. — *Jésus rappelle auprès de lui Pierre et André.*

Lorsque Jésus fut arrivé à Capharnaüm, il permit à ses disciples de se retirer chez eux jusqu'à ce qu'il les rappelât. Si Nathanaël n'étoit pas resté à Cana, lieu de sa demeure, il y retourna; Philippe se retira à Bethsaïde, d'où il étoit; Jean étoit de Capharnaüm, Pierre et André, quoiqu'originaires de Bethsaïde, demeuroient aussi à Capharnaüm. Jésus, voulant donc aller à Jérusalem accompagné de quelques disciples, appela d'abord à sa suite Pierre et André.

I. Examinons ici qui sont ceux que J. C. appelle. Or Jésus, marchant le long de la mer de Galilée, vit deux frères, Simon appelé Pierre, et André son frère, qui jetoient leurs filets dans la mer, car ils étoient pêcheurs. C'étoient des pêcheurs, gens grossiers, sans lettres, sans crédit, sans autorité, sans autre bien qu'une barque et des filets, mais d'ailleurs gens simples, d'une vie innocente et laborieuse, actuellement occupés aux travaux de leur état; voilà ceux que Dieu préfère aux grands, aux riches, aux savans, aux hommes vains, oisifs et voluptueux.

II. Observons à quel dessein J. C. les appelle. *Et il leur dit : Suivez-moi, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes.* C'étoit assez la coutume du Sauveur de faire dans ses discours de ces sortes d'allusions, et de conduire naturellement les esprits par les objets sensibles aux choses spirituelles. Suivez-moi, dit-il donc ici à Pierre et à André; vous êtes des pêcheurs, je le suis aussi; vous pêchez du poisson, je pêche des hommes; venez avec moi, je vous apprendrai cet art divin... Sans doute qu'ils ne comprirent pas toute l'étendue de ces paroles. Eh! qui se le fût jamais imaginé, que des gens de cette sorte, si simples et si grossiers, devoient un jour changer la face de l'univers, détruire l'idolâtrie, et faire reconnoître Jésus crucifié pour le fils unique de Dieu? Qu'un Julien l'Apostat, qu'un Porphyre, qu'un Celse aient dit autrefois; que les libertins et les impies de nos jours disent encore, s'ils le veulent, que le choix de Jésus se fit par politique, qu'il prit des gens grossiers et simples, parce qu'il ne pouvoit se faire suivre par des savans et des gens d'esprit. Mais, peut-on leur répondre, J. C. n'a pu se faire suivre que par des hommes simples et ignorans, et ces simples, ces ignorans, se sont fait suivre par les savans de la terre les plus éclairés. Ils ont converti l'univers, les villes, les provinces, et les nations même où il y avoit plus d'esprit et de science que dans tout le reste du monde... Les anciens impies n'ont pu rien objecter contre cette vérité, les nouveaux la détruiront-ils jamais? N'est-ce pas ici un fait authentique que J. C. a annoncé, lorsque la chose étoit hors de vraisemblance, dont la certitude a passé de siècle en siècle jusqu'à nous, et dont nous voyons l'accomplissement?

III. Considérons comment J. C. appelle Pierre et André: d'un mot, et en passant. *Aussitôt ils quittèrent leurs filets, et ils le suivirent...* Malheur à celui que la passion ou la distraction empêche d'entendre ce mot! malheur à celui qui, l'ayant entendu, ne le veut pas comprendre, se le dissimule, le limite, ou le modifie! malheur à celui qui, l'ayant compris, le néglige, diffère d'y obéir, attend qu'on le lui répète, en étouffe le souvenir, ou pour n'y pas répondre, ou pour se retirer lâchement, après y avoir d'abord répondu! Combien de fois Jésus ne nous a-t-il pas appelés à sa suite, à son service, à une vie sainte et fervente, sans que nous ayons

daigné répondre à une invitation si douce et si honorable ! Que serions-nous devenus à la suite et entre les mains de ce divin Sauveur ? des saints, et peut-être des instrumens dont il se seroit servi pour le salut et la sanctification de plusieurs ? Quelle perte ! quel malheur ! Mais ne nous désespérons pas : il nous appelle encore, écoutons sa voix. Commençons aujourd'hui, quoique tard, à suivre ce divin maître, et promettons-lui de le suivre désormais avec fidélité et constance.

TROISIÈME POINT. — *Jésus appelle à sa suite Jacques et Jean.*

*De là s'avançant, il vit dans une barque deux autres frères, Jacques et Jean, avec Zébédée leur père, qui raccommodoient leurs filets ; il les appela..... Et ayant laissé dans la barque Zébédée leur père avec ses gens, ils le suivirent.*

I. Jacques et Jean obéissent avec allégresse..... Jean n'avoit pas laissé ignorer à Jacques, son frère aîné, ni à son père Zébédée, le miracle dont il avoit été témoin à Cana. Ceux-ci savoient, ainsi que lui, combien Jésus en avoit fait à Capharnaüm. Ce tendre père étoit charmé que le plus jeune de ses fils fût déjà admis au nombre des disciples du Messie, et l'aîné portoit une sainte envie à son frère, lorsque Jésus les appela tous deux. Quelle fut l'allégresse de ces deux frères, quelle fut la joie des quatre amis, de se voir réunis à la suite du même maître ! Qui ne regarde pas la vocation de Dieu comme une insigne faveur, commence à s'en rendre indigne, et court risque d'y devenir bientôt infidèle !... Zébédée, qui se voyoit tout à la fois privé de ses deux fils, bien loin de s'en plaindre, remercia Dieu de ce qu'il multiplioit sur lui ses bienfaits. Un père vraiment chrétien peut-il regarder autrement la vocation de ses fils à l'état religieux ou ecclésiastique ?

II. Jacques et Jean obéissent avec générosité. Ils se séparent d'un père tendrement aimé, ils ne vont pas même prendre congé de leur mère, dont cependant ils connoissoient la tendresse. Ils abandonnent, ainsi que les deux premiers, leurs barques et leurs filets entre les mains de ceux qui étoient à leurs gages, sans savoir quand ils les reprendront, ou s'ils les reprendront jamais. Enfin ils quittent tous un genre de vie auquel ils étoient accoutumés, et des occupations qui faisoient toute leur richesse. Mais, dira-t-on, tout cela étoit

peu de chose. Hélas! ce qui nous empêche de suivre J. C. avec une fidélité pleine et entière, ce que Dieu nous presse d'abandonner pour son amour, est sûrement eu soi-même quelque chose de moindre encore, et nous ne pouvons nous résoudre à nous en détacher?

III. Ils obéissent avec promptitude. D'abord, aussitôt, sans délai, au premier son de la voix, ils quittent tout. Modèle parfait de l'obéissance religieuse. La promptitude, sûr indice de la ferveur, fait le principal mérite de l'obéissance, qui, pour être digne de Dieu, ne doit pas être moins prompte que celle des êtres animés qui obéissent sans différer à la voix de leur créateur. Elle doit être semblable, à celle que, soit volontiers, soit malgré nous, nous montrerons à la mort, lorsqu'il nous rappellera à lui: obéissance alors que nulle affaire commencée, et nuls projets entamés ne pourront retarder d'un moment.

PRIÈRE. C'en est fait, ô mon Dieu, aucun attachement ne me retiendra, aucune difficulté ne me rebutera, quand il s'agira de votre service. Je renoncerai, s'il le faut, à ce que j'ai de plus cher, j'embrasserai ce qu'il y a de plus difficile pour obéir à vos ordres, et pour vous montrer quelle est ma docilité. Soutenez ces résolutions de votre grâce, Seigneur, afin que je sois à vous dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

---

### XXXVI<sup>e</sup> MÉDITATION.

*Premier voyage de Jésus à Jérusalem, à la fête de Pâque.*

1<sup>o</sup> Jésus y chasse les profanateurs du temple; 2<sup>o</sup> il y répond aux Juifs qui s'en plaignent; 3<sup>o</sup> il y pénètre le fond de leur cœurs. *Jean. II, 13-25.*

PREMIER POINT. — *Jésus chasse du temple les profanateurs.*

LA Pâque des Juifs étant proche, Jésus alla à Jérusalem.... C'étoit la première Pâque depuis qu'il avoit commencé sa vie publique. Depuis ce temps-là, il ne s'étoit point encore montré dans la capitale. On ne l'y connoissoit que sur le témoignage de son Précurseur, et par le bruit des miracles qu'il avoit déjà faits dans

la Galilée. C'en étoit assez sans doute pour disposer cette ville à profiter de la présence de J. C., et pour la prévenir en faveur de sa doctrine, si son opiniâtreté n'eût pas toujours été insurmontable. Jésus y entra quelques jours avant la fête de Pâque, suivi des quatre disciples qu'il avoit appelés en passant sur le bord de la mer de Tibériade, Pierre, André, Jacques et Jean. Y étant arrivé, il alla droit au temple, où il voulut se faire connoître par un coup d'autorité, qui dut être d'un grand éclat, en chassant de la maison de Dieu des profanateurs qui la déshonoroient, et que les prêtres y souffroient depuis long-temps sans songer à remédier à ce désordre.

I. Considérons quels étoient ces profanateurs. *Et il trouva dans le temple des vendeurs de bœufs, de moutons et de colombes, avec des changeurs qui y étoient assis....* Ces profanateurs étoient, d'une part, des Juifs intéressés, qui tenoient une espèce de marché dans le premier parvis du temple, y vendoient les choses nécessaires aux sacrifices, et de l'autre des changeurs qui, pour la commodité publique, faisoient un commerce fort lucratif, en donnant, à condition d'un certain profit, des pièces de monnoie en échange de l'or et de l'argent qu'on leur apportoit.... Quels sont, hélas! les profanateurs de nos églises, mille fois plus respectables, par la présence sacramentelle et réelle de J.C., que le temple de Jérusalem? des gens qui n'y viennent que pour voir et être vus, qui y entrent, jusqu'au pied des autels, avec bien moins de respect et de retenue que dans la maison d'un grand du monde; qui y paroissent avec tout le faste, l'orgueil, la mondanité, l'immodestie et l'indécence que l'on porte dans les assemblées profanes; qui y parlent plus librement que dans une salle de spectacle; qui, dans le temps même qu'ils semblent vouloir à l'extérieur rendre à Dieu quelque hommage, ont le cœur et l'esprit occupés d'objets inutiles ou criminels; qui en sortent enfin avec encore plus de dissipation et avec beaucoup plus de péchés qu'ils n'en avoient apporté. Ne suis-je pas moi-même de ce nombre?

II. Observons comment J. C. traite ces profanateurs.... Leur profanation scandaleuse étoit tolérée, elle s'étoit introduite en coutume, on n'y faisoit plus attention; on voyoit leur négoce dans le temple sans

y trouver à redire. J. C. ne put souffrir ce scandale, il en fut indigné. Le lieu saint qu'on profanoit avec si peu de ménagement étoit la demeure de son Père, c'étoit à lui de le venger. *Il fit un fouet avec des cordes, et chassa tous les profanateurs du temple, avec les moutons et les bœufs, et il jeta par terre l'argent des changeurs et renversa leurs bureaux, et s'adressant à ceux qui vendoient des colombes, il leur dit : Otez tout cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic....* Combien de choses que nous nous pardonnons, que nous regardons comme légères, comme autorisées même, ou du moins excusées par l'usage, l'exemple des autres, et que Jésus ne regarde pas ainsi!.... L'église est la maison de Dieu, mais nous sommes les temples vivans de l'Esprit saint. Voyons s'il n'y a rien à purifier dans nos cœurs, rien qui puisse y blesser les yeux de J. C. et attirer sur nous la rigueur de ses châtimens. Apprenons, sur ce point, à régler notre conduite et nos jugemens, non sur l'usage des hommes, mais sur la sainteté du Dieu que nous servons.

III. **Considérons** le zèle que Jésus montre dans cette occasion : zèle prédit, zèle dévorant. Zèle prédit. Les quatre disciples, témoins de ce qui venoit de se passer, et qui n'avoient jamais vu en J. C. qu'un air de bonté et de douceur, ne virent pas sans surprise la vigueur de cette action. *Ils se rappelèrent ce verset du psaume, que souvent on récitoit dans leurs synagogues : Le zèle de votre maison m'a dévoré ;* et ils virent que cette prophétie se vérifioit à la lettre dans la personne de leur maître.... Cet oracle doit s'accomplir encore dans tous ceux que Jésus a associés à son ministère.... Zèle de J. C., zèle dévorant, qui n'avoit que Dieu pour principe. Ce divin Sauveur étoit pénétré de la majesté de son Père, et il l'aimoit d'un amour parfait; de là ce zèle vif et ardent qui l'animoit.... Ah ! si nous avions pour Dieu les mêmes sentimens de respect et d'amour, que notre zèle seroit ardent, sage, éclairé et efficace ! Le zèle qui n'a pour principe que la passion, qui n'est produit que par une humeur sauvage et critique, par un tempérament bouillant et inquiet, par la colère, par l'antipathie et la haine du prochain, par l'orgueil et le désir de se faire valoir ; un tel zèle se décèle lui-même, se fait mépriser, et révolte les coupables : mais le zèle qui vient de Dieu est plein de décence dans ses mou-



vemens, de sainteté dans ses paroles, de gravité dans ses commandemens, d'autorité et de majesté dans la personne qui en est remplie. A un pareil zèle tout cède, rien ne résiste.

SECOND POINT. — *Jésus répond aux Juifs qui se plaignent de sa sévérité.*

I. Examinons la question que lui font les Juifs.....  
*Les Juifs lui dirent : Par quel miracle nous montrez-vous que vous avez droit de faire ces choses ?* Ces Juifs avoient sans doute quelque autorité dans le temple, comme les prêtres, les scribes, les lévites. Leur question annonce au moins en eux beaucoup d'animosité, d'envie, d'incrédulité. Pour remédier, disent-ils, à des abus publics, il faut avoir l'autorité publique, ou une mission extraordinaire du ciel : montrez-nous donc votre pouvoir et les marques d'une autorité légitime, qui justifient ce que vous venez de faire ; ou si vous êtes prophète et envoyé de Dieu, faites preuve de cette qualité en faisant ici quelques prodiges, donnez-nous un signe de votre mission en opérant quelque miracle. Mais l'action que Jésus venoit de faire n'étoit-elle pas elle-même un signe sensible de son pouvoir divin et une preuve de son autorité ? Quatre Galiléens grossiers, disciples de J. C., venoient d'y reconnoître l'accomplissement d'une prophétie qui regardoit le Messie, et ces savans de Jérusalem n'y voient rien, s'en scandalisent même. Mais s'il leur faut une autre preuve, un signe, il n'est pas nécessaire que ce soit un miracle. Les témoignages de Jean-Baptiste, dont ils avoient entendu parler, ne déposoient-ils pas assez hautement en faveur de J. C. ? Lorsqu'eux-mêmes euyèrent des députés au saint Précurseur, ils étoient disposés, dirent-ils alors, à le croire, s'il se disoit le Messie ; or Jean n'étoit-il pas encore plus digne de foi, lorsqu'il en nomma un autre, et tous ne savoient-ils pas que cet autre étoit Jésus ? Pourquoi donc maintenant demander un miracle ? Mais enfin, s'il en faut un, le succès de l'action que J. C. venoit de faire n'en étoit-il pas un ? Comment un seul homme, s'il n'est autorisé de Dieu, a-t-il pu entreprendre et exécuter un pareil projet, sans que, parmi tant d'hommes intéressés à s'y opposer, pas un seul osât parler et se défendre ? Comment tous ces vendeurs et ces changeurs se seroient-ils laissé traiter de la sorte,

s'ils n'avoient senti l'impression de la divinité qui étoit en Jésus? N'étoit-ce pas un grand miracle, dit S. Jérôme, qu'un seul homme qui ne paroissoit revêtu d'aucune autorité, eût fait sans la moindre résistance ce que J. C. venoit de faire? Il falloit bien, ajoute ce Père, qu'un feu céleste eût alors brillé dans ses yeux, et que la majesté divine eût éclaté sur son front. Mais s'il leur faut encore d'autres miracles, ces Juifs ignoroient-ils combien Jésus en avoit fait dans la Galilée? Ceux qui les avoient vus n'étoient-ils pas pour lors à Jérusalem pour y célébrer la Pâque? ne les leur avoient-ils pas racontés? Sont-ils tous des insensés ou des fourbes? Mais endurcis que vous êtes, Jésus en fera à Jérusalem, vous les verrez, et vous ne croirez pas... Quand le cœur est aliéné par la passion, rien ne suffit. Il faudroit, selon les incrédules, que Dieu fit un miracle pour chacun d'eux en particulier, qu'il le fit dans l'espèce et de la manière qu'ils lui prescriront. Ah! ce n'est pas ainsi qu'on en use avec l'auteur de l'univers. Il ne peut recevoir la loi de ses créatures. Ses voies sont plus élevées, plus majestueuses, plus dignes de lui et plus indépendantes; il n'accorde point de prodiges à ceux que l'incrédulité ou la malignité engage à les demander, parce qu'avec ces dispositions on les demande, non pour se convaincre, mais pour les combattre.

II. Observons quelle fut la réponse de Jésus, et en quel sens les Juifs la prirent. *Jésus leur répondit : Détruisez le temple, et je le rebâtirai en trois jours. Les Juifs lui repartirent : Ce temple a été quarante-six ans à bâtir, et vous le rétablirez en trois jours !.....* Voilà quels sont encore nos beaux esprits, nos esprits forts, qui, dans les choses de la religion, prennent tout dans un sens grossier et purement matériel. Eh quoi! des Juifs qui se piquoient d'être instruits, qui étoient accoutumés aux sens figurés, aux énigmes, aux paraboles, ne soupçonnent rien de semblable dans la réponse de Jésus! Plus la chose leur paroissoit impossible, et plus ils devoient sentir qu'il ne falloit pas prendre les termes de cette réponse dans leur sens propre. Ils devoient donc demander à celui qui la faisoit dans quel sens il l'entendoit, ou s'ils n'osoient lui faire cette demande, ils devoient attendre, comme le firent les apôtres, que le temps en dévoilât le mystère et en donnât l'explication.... Ainsi devons-nous en user dans toutes les occa-

sions où nous trouvons de l'obscurité dans l'Écriture, dans nos mystères, dans la conduite de Dieu sur les hommes. N'en soyons ni moins fidèles à J. C., ni moins soumis à son Église. Dieu a ses momens, et le temps dévoilera tout. Mais ce parti est trop humble et trop sage pour des savans orgueilleux. Ceux-ci commencèrent à raisonner sur le temple matériel où ils étoient, à calculer combien de temps on avoit mis à le construire et à le mettre dans l'état où il étoit, à décider que la parole du Sauveur renfermoit une contradiction manifeste, et enfin ils se retirèrent plus incrédules qu'ils n'étoient venus. Juste châtement de leur orgueil et de leur aveuglement volontaire ! *Mais Jésus parloit du temple de son corps*, de ce corps divin que les Juifs devoient attacher à la croix, qui ensuite devoit être enseveli, et qui devoit ressusciter trois jours après..... O corps adorable, vous êtes en effet le vrai temple de Dieu, c'est en vous que réside la plénitude de la divinité; c'est par vous que nous avons accès auprès de Dieu, et que nous nous unissons à lui, eu vous recevant dans le divin sacrement.

III. Considérons quel effet produisit dans la suite la réponse de Jésus. Cette réponse étoit une prédiction par laquelle le Sauveur disoit aux Juifs en énigme : Comme vous sacrifiez le temple de mon Père à votre avarice, vous sacrifierez mon corps à votre envie. Mais qu'arrivera-t-il ? La même puissance qui vient de faire ce qui vous cause du scandale et de la confusion, fera enfin un dernier prodige que vous ne pourrez comprendre, et sous le poids duquel vous succomberez. Ce prodige, c'est la résurrection de mon corps, qui se fera dans les trois jours qui suivront la destruction que vous en aurez faite. Alors je serai vainqueur de la mort, et ma résurrection établira parfaitement la vérité de ma mission.... Cette prédiction eut son effet au temps marqué, c'est-à-dire, *quand J. C. fut ressuscité d'entre les morts, ses disciples se ressouvirent qu'il leur avoit dit cela, et ils crurent à l'Écriture et à tout ce qu'il leur avoit dit.* C'est ainsi que la même parole aveugla les Juifs indociles et causa la mort à Jésus, consola les disciples de ce divin Sauveur, affermit leur foi, lorsqu'ils en virent l'accomplissement, et qu'elle convertit les Gentils et les convainquit de la divinité du Messie. C'est ainsi, ô divine sagesse, que d'un seul mot vous punissez vos

ennemis, vous vous livrez pour nous, vous formez votre Église, et vous consolez ceux qui croient en vous.

TROISIÈME POINT. — *Jésus pénètre le fond des cœurs.*

I. Il connoît ceux qui ne croient pas en lui. *Pendant qu'il fut à Jérusalem pour la fête de Pâque, plusieurs crurent en son nom, voyant les miracles qu'il faisoit.* Jésus ne refusa pas de donner à l'affluence du peuple qui étoit alors à Jérusalem, la grande preuve de sa mission; les Juifs ne lui avoient demandé qu'un miracle, il en fit tant et de si grands, que plusieurs crurent en lui. Hélas! pourquoi tous ne crurent-ils pas? Ce ne fut l'effet que de leur obstination. Jésus les connoissoit. Il connoît encore aujourd'hui tous ceux qui ne croient pas en lui, lui seul sait jusqu'à quel point chacun d'eux est coupable, parce que lui seul connoît la mesure des grâces et des lumières auxquelles ils ont résisté. Mais sans examiner jusqu'à quel point ils sont criminels, ce qui ne nous regarde pas, contentons-nous de les plaindre, de prier pour eux, et de considérer combien nous-mêmes nous serions coupables, si nous avions le malheur d'être du nombre de ceux qui ne croient pas.

II. Jésus connoît ceux qui croient en lui. *Plusieurs crurent en J. C... Mais pour lui, il ne se fioit pas à eux, parce qu'il les connoissoit tous.* Dans le cœur de ces Juifs légers et inconstans, que l'admiration des miracles que J. C. opéroit lui avoit attirés, plutôt que leur amour pour la vérité et l'estime pour sa personne, le Sauveur lisoit clairement qu'un jour ils demanderoient son sang, et qu'il n'y avoit parmi eux aucune sûreté pour lui. Il connoissoit que ces hommes qui lui paroissoient alors si dévoués, et qui croyoient en lui, étant environnés de ceux qui ne croyoient point, n'avoient pas, pour la plupart, une foi assez ferme pour résister à l'exemple, à l'autorité, aux artifices, aux calomnies de ceux-ci. Aussi étoit-il résolu de ne pas se fier à l'affection présente qu'ils lui témoignoiient, ni à l'admiration subite dont il les voyoit saisis... Nous croyons en J. C., et dans certains temps nous renouvelons des sentimens de pénitence qui édifient l'Église. Mais, hélas! J. C. peut-il compter sur nous, se fier à nos promesses? Voit-il en nous cette généreuse détermination à observer sa loi en tout, à surmonter toutes les difficultés, à vaincre

toutes les tentations, à mépriser tout respect humain, à résister à tous les mauvais exemples, à éviter tous les scandales, à fuir toutes les occasions de l'offenser? Ne voit-il pas au contraire, dans la plupart d'entre nous, des fidèles sans foi, des cœurs sans piété, des volontés sans actions, ou du moins une foi si foible et si languissante, que tôt ou tard elle succombe et suit le torrent, la multitude, la politique et le monde?

III. J. C. connoît l'homme dans l'homme même et sans le témoignage de personne. *Et il n'avoit pas besoin qu'on lui rendit témoignage d'aucun homme, car il connoissoit par lui-même ce qu'il y avoit dans l'homme.* Que le témoignage des hommes est aveugle! Ils ne peuvent penser, juger, parler et rendre témoignage des autres que sur des apparences extérieures; et qu'y a-t-il de plus trompeur? Ces apparences encore, qui ne devoient être que tournées en bien par la charité, ne sont-elles pas le plus souvent tournées en mal par la malignité?... Ah! ne jugeons point le prochain par le témoignage des hommes, croyons charitablement ce qu'on en dit de bien et édifions-nous-en, mais n'ajoutons aucune foi à ce qu'on en dit de mal. Si nous avons droit de nous informer de quelqu'un, ne recevons le témoignage des hommes qu'avec les précautions que la charité, la prudence et la justice demandent, et jamais sans implorer les lumières de celui qui n'a besoin du témoignage de personne. Enfin comptons pour peu de chose les discours et les pensées des hommes par rapport à nous-mêmes. Nous ne devons ni nous flatter sur l'idée avantageuse que quelques-uns ont de nous, ni nous inquiéter de ce que d'autres peuvent penser et dire contre nous. ce n'est ni sur le témoignage de nos amis, ni sur celui de nos ennemis que Jésus nous connoît et nous juge. Nous devons trouver dans le bien qu'on dit de nous de quoi nous humilier, et dans le mal qu'on en dit de quoi nous instruire. Au reste, rapportons tout à celui qui nous voit en nous-mêmes, et ne songeons à mériter l'approbation d'aucun autre que de lui.

PRIÈRE. Hélas! Seigneur, qu'ai-je fait quand j'ai recherché l'estime des hommes? J'ai cherché à les tromper, sans songer que je me trompois moi-même, et que je ne pouvois éviter la pénétration et la sévérité de vos regards. Qu'ai-je fait quand je me suis affligé du mépris des hommes? J'ai oublié que je méritois le vôtre, et que

le leur souffert pour votre amour pouvoit servir à expier mes péchés et à me purifier à vos yeux. Soyez donc, ô Jésus, l'unique témoin de ma vie, le seul dont je redoute le mépris, le seul dont je recherche les complaisances et les faveurs. Ainsi soit-il.

---

### XXXVII<sup>e</sup> MÉDITATION.

#### *Entretien de Jésus avec Nicodème.*

Cet entretien nous apprend qu'il est des obstacles à la foi, difficiles à vaincre, dont Nicodème triompha ; 1<sup>o</sup> des obstacles de la part du monde ; 2<sup>o</sup> des obstacles du côté de l'esprit ; 3<sup>o</sup> des obstacles du côté du cœur. *Jean. III, 1-22.*

PREMIER POINT. — *Obstacles de la part du monde, et que Nicodème surmonta.*

**O**R il y avoit un Pharisien, nommé Nicodème, homme du premier rang parmi les Juifs, qui vint la nuit trouver Jésus, et lui dit : *Maître, nous savons que vous êtes un docteur envoyé de Dieu, car personne ne peut faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui.* Que d'obstacles à la foi et à la piété ne trouve-t-on pas encore dans le monde, et dont Nicodème triomphe!

I. Les liaisons avec un parti accrédité. Nicodème étoit de la secte des Pharisiens. Cette secte faisoit profession d'une morale sévère et d'une observation rigoureuse de la loi, mais en même temps elle étoit superstitieuse, hypocrite, orgueilleuse et indocile; elle avoit déjà marqué sa haine contre le Précurseur, et ne cachoit pas l'aversion qu'elle avoit pour J. C. Qu'il est important de bien considérer dans quel corps on s'engage et avec quelles personnes on se lie!

II. L'élevation d'un rang distingué. Nicodème étoit un de ceux qu'on appeloit princes des Juifs, ou chefs de famille, qui étoient membres du conseil souverain de la nation... Le faste et les richesses qui accompagnent la noblesse, les honneurs et les dignités du siècle, s'accordent difficilement avec l'humilité qui fait la base du christianisme. Placé dans un haut rang, on croiroit souvent s'abaisser, si on voyoit comme voit le peuple, si

on étoit touché de ce qui le touche, si on avoit la même religion que lui.

III. Le crédit d'un âge avancé. La gravité de l'âge de Nicodème ne lui permettoit pas d'entendre les leçons d'un homme à qui on ne donnoit pas encore *quarante ans*..... Plus un âge respectable nous donne de considération et d'autorité, plus nos démarches sont observées, nos changemens critiqués, et moins nous avons souvent de force pour mépriser les jugemens des hommes, et pour vaincre nos propres habitudes. Gardons-nous donc de renvoyer à un temps si incertain et à un âge si foible l'exécution des bons désirs que le ciel nous inspire. Qu'il est tard à cet âge de commencer à s'instruire de sa religion et à croire, d'entreprendre de changer son cœur, et de se former à une vie nouvelle, surtout quand on a passé sa jeunesse dans la licence, et qu'on ne s'est rempli l'esprit que de doutes et de fades railleries sur la religion! Nicodème n'en étoit pas là, mais en étudiant la loi il n'en avoit pas saisi l'esprit..... Les obstacles dont nous venons de parler étoient grands, Nicodème les surmonta cependant; il vint à Jésus, mais non pas sans montrer quelque foiblesse. Il avoit le cœur droit, et malgré ses préjugés, il avoit été frappé des prodiges que Jésus avoit opérés. Qu'il étoit difficile en effet de se défendre de leur impression! Et comment tous les Juifs d'alors et tous les incrédules d'aujourd'hui peuvent-ils en soutenir l'éclat sans tomber aux pieds de J. C.? Nicodème vint donc trouver le Sauveur, mais de nuit... O crainte du monde, ô respect humain, que tu as arrêté de conversions et fait de réprouvés! On n'ose donc, ô sagesse divine, on n'ose donc vous parler en plein jour et se déclarer ouvertement pour vous! Un grand du monde se croiroit déshonoré, ô roi de gloire, si on le trouvoit conversant avec vous et recevant vos instructions! O Jérusalem, qui captives ainsi tes habitans, quel déluge de crimes, et ensuite de disgrâces ne vas-tu pas attirer sur toi!.. Nicodème montra encore plus de foiblesse dans ses sentimens que dans ses démarches; *maître*, dit-il en particulier à Jésus, *on voit bien, aux miracles que vous faites, que vous êtes envoyé de Dieu pour nous instruire, et que Dieu est avec vous.* C'étoit bien ici un aveu commencé qu'il rendoit à la divinité de Jésus, mais non un aveu dé-cidé. Que les premiers disciples du Sauveur avoient

bien mieux pensé et parlé de J. C., avant d'avoir vu aucun miracle de lui! André dit à son frère : *Nous avons trouvé le Messie*; Philippe dit à Nathanaël : *Nous avons trouvé celui que la loi et les prophètes ont promis*; Nathanaël, sur un seul mot que lui dit Jésus, s'écria : *Vous êtes le fils de Dieu*. Voilà où les avoient conduits le témoignage de Jean, et la circonstance du temps marqué par les prophètes pour la venue du Messie, et voilà où n'atteint pas ce grand, ce docteur, ce Pharisien, qui devoit être mieux instruit que les disciples, et qui de plus avoit été témoin de tant de prodiges. Jésus cependant ne le rebuta pas, il eut compassion de sa foiblesse, il ne dédaigna pas ses avances, il approuva ses premiers efforts, il le reçut avec bonté, et l'instruisit même des plus hauts mystères d'une manière proportionnée à sa situation, mais sans trop ménager sa délicatesse et ses préjugés... Ne désespérons pas, quelque obstacle que nous trouvions à notre salut; recourons à Jésus : quelque foibles que nous soyons, représentons-lui notre foiblesse et faisons quelques efforts, il est la bonté même, il nous recevra, nous fortifiera et nous instruira.

SECOND POINT. — *Obstacles du côté de l'esprit, et dont Nicodème fut délivré.*

I. Premier obstacle à la foi : un esprit fort qui matérialise tout et ne croit rien. *Jésus lui répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, nul ne peut voir le royaume de Dieu, s'il ne renaît une seconde fois*. Nicodème lui dit : *Comment peut renaître un homme qui est déjà vieux? peut-il rentrer dans le sein de sa mère pour renaître encore?* Le docteur pharisien, prenant les paroles du Sauveur dans un sens matériel et grossier, et sans en demander aucun éclaircissement, commença à expliquer lui-même ce qu'il faudroit pour recevoir cette seconde naissance dont on lui parloit. Il eût fallu, selon lui, qu'un homme fait et même vieux rentrât dans le sein de sa mère, et en sortît une seconde fois, d'où il concluait, sans le dire, mais le faisant assez entendre, que la chose étoit impossible et impliquoit contradiction..... Voilà nos esprits forts; ils prennent partout le change, ils n'ont que des idées basses et rampantes, ils ne voient dans l'homme que matière, dans la vertu et le vice que préjugé, dans l'Eglise que politique, dans l'ordre de l'univers que hasard, dans les desseins de la



création que le siècle présent; d'où ils concluent que tout ce qu'on leur dit de plus noble et de plus élevé répugne et est impossible.

Jésus, qui avoit vu la méprise de Nicodème, et qui la vouloit faire servir à sa conversion, lui répliqua : *En vérité, en vérité, je vous le dis, nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu, s'il ne renait de l'eau et de l'Esprit saint. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne soyez pas surpris de ce que je vous ai dit : Il faut que vous naissiez une seconde fois.* Comme si J. C. lui eût dit : Il faut que l'homme renaisse, non du sein de sa mère, mais de l'eau et du Saint-Esprit; et comme la première naissance, qui vient de la chair, donne une vie charnelle et animale, de même la seconde, qui vient de l'Esprit saint, donne une vie spirituelle, sainte et divine. Ne vous étonnez donc plus de ce que je vous ai dit, qu'une seconde naissance étoit nécessaire pour entrer dans le royaume de Dieu; je vous parle d'une nouvelle régénération spirituelle, qui vous élève au-dessus de la loi de Moïse, bien plus que la loi vous élève au-dessus de la nature.... Nous l'avons reçue cette seconde naissance de l'eau et du Saint-Esprit, en devenant enfans de Dieu et de l'Eglise : remercions le Seigneur d'un si grand bienfait. Nous avons en nous deux vies, la première, que nous avons reçue du premier Adam, vie terrestre et de péché; la seconde, que nous avons reçue du second Adam, de J. C., par l'opération de son esprit; vie céleste, vie intérieure, vie de retraite et de mortifications, vie de recueillement et de prière, vie d'union avec Dieu, vie de foi, d'espérance et d'amour. De laquelle de ces deux vies vivons-nous? Hélas! à peine peut-être connoissons-nous la seconde.

II. Second obstacle à la foi : un esprit présomptueux qui demande raison de tout, et qui ne conçoit rien. Nicodème reconnut son erreur, mais il lui restoit bien des difficultés, et il étoit bien éloigné de la parfaite soumission que demande la foi. Jésus, pour tranquilliser son esprit sur la possibilité de cette seconde naissance et de cette seconde vie, quoiqu'invisible, lui fit cette comparaison (1), et lui dit : *L'Esprit souffle où il veut.* Le vent souffle sans qu'aucune puissance humaine

(1) Cette comparaison est d'autant plus belle et plus énergique, que, dans la langue originale, le même mot signifie le *vent* et l'*esprit*.

puisse le susciter, le calmer, le diriger ou l'arrêter; *vous en entendez le bruit*, vous en sentez l'impression, vous savez qu'il existe: cependant vous ne le voyez pas, *vous ne savez d'où il vient*, et où il a commencé, *ni où il va*, et où il doit finir; *il en est de même de tout homme qui est né de l'esprit*. Comme s'il lui eût dit: Cette renaissance dont je vous parle, qui se fait par l'opération de l'Esprit saint, ne se voit pas des yeux, mais elle n'en est pas moins réelle. Ce vent qu'on ne voit pas, mais dont on entend le bruit et dont on voit les effets, est une image de cet Esprit saint, qu'on ne voit point agir au dedans de l'homme, où il souffle quand il lui plaît, et comme il lui plaît; mais qui, régulièrement parlant, n'y agit pas sans qu'on en voie les effets au dehors. Rien n'étoit mieux choisi que cette figure, que cet exemple. Parmi tous les phénomènes de la nature, le vent, par son irrégularité, sa force et son invisibilité, est un des plus propres à faire connoître la puissance de Dieu, l'incompréhensibilité de ses œuvres, et à faire sentir à l'homme sa foiblesse et sa dépendance. L'exemple étoit sans réplique pour qui n'eût voulu que croire; mais Nicodème vouloit comprendre, et il répondit: *Comment cela peut-il se faire?... Comment? pourquoi?* Voilà l'écueil fatal contre lequel la présomption de tout temps s'est brisée et a fait naufrage. Je ne puis croire, dit l'impie, ce que je ne conçois pas. Imposteur, vous croyez bien, sans les concevoir, les phénomènes de la nature, sur le rapport de vos sens, et vous ne pouvez rien croire sur le rapport de celui qui a créé la nature, et vous a donné les sens! Vous croyez mille absurdités que renferment vos systèmes, et vous les croyez sur l'autorité de ceux qui vous les débitent, quoiqu'ils ne les conçoivent pas mieux que vous, et qu'ils ne vous donnent aucune preuve; et vous ne croyez pas sur l'autorité du Fils unique de Dieu, qui a vu ce qu'il vous annonce, et qui a prouvé sa mission par les plus éclatans prodiges! Commencez par croire; cette voie est la plus sûre, elle est la plus digne de la grandeur de votre Dieu, et la plus proportionnée à votre foiblesse. Le philosophe même croit le phénomène qu'il tâche de comprendre, et dont il recherche les principes et les causes; et si quelquefois Dieu fait goûter la vérité de ses mystères, et en découvre l'économie, la beauté, c'est au cœur humble et soumis qui les croit, et non à l'esprit présom-

ptueux qui, avant de les croire, en exige l'intelligence.

III. Troisième obstacle à la foi : un esprit impérieux qui dogmatise sur tout, et qui ne sait rien. Il y avoit encore dans Nicodème un reste d'orgueil pharisaïque qu'il étoit nécessaire d'humilier. Jésus avoit conduit l'esprit de son disciple au point où il falloit pour qu'il pût souffrir utilement une opération si délicate. *Eh quoi!* lui dit-il, *vous êtes docteur en Israël, et vous ne savez pas cela!* *En vérité, en vérité, je vous le dis, nous parlons de ce que nous savons et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu, et vous ne recevez pas notre témoignage; si vous ne me croyez pas lorsque je vous parle le langage de la terre, comment me croirez-vous quand je vous parlerai le langage du ciel?* Jésus ne reproche pas à Nicodème de ne pas concevoir, mais de ne pas savoir et de ne pas croire. Il auroit dû savoir en effet qu'il est souvent parlé dans l'Écriture d'un esprit droit, renouvelé; d'un cœur sincère, créé de nouveau; d'une eau pure qui doit effacer toutes les taches du péché..... Nous ne pouvons concevoir les mystères de notre foi, mais nous devons les savoir, les croire, les adorer et nous taire. Si nous sommes chargés du soin d'enseigner, nous devons encore en avoir une connoissance plus distincte, nous devons savoir dans quels termes l'Écriture les propose et les saints Pères en parlent, dans quel sens les termes de l'Écriture et des Pères doivent être entendus, quelles erreurs sur ces mystères l'Église a condamnées, et quels points elle a décidés. Mais l'orgueil franchit toutes les bornes, et réunit une extrême hardiesse avec une profonde ignorance. On parle de tout, et on n'est instruit de rien. On ignore jusqu'aux premiers élémens de la doctrine chrétienne, et on décide les questions les plus épineuses. Ne sommes-nous pas nous-mêmes de ce nombre? n'ignorons-nous point ce que nous sommes obligés d'enseigner, ou ne nous mêlons-nous pas d'enseigner ce que nous ne devons pas savoir, ou ce que nous ignorons en effet?... Si le reproche fait à Nicodème fut mortifiant, il fut salutaire; le Pharisien humilié ne répliqua plus, son silence fut la preuve de sa docilité, et par cette docilité il mérita que Jésus continuât à lui révéler les mystères les plus sublimes (1), et

(1) Nous les reprendrons dans la Méditation suivante.

qu'il finit l'entretien par un trait qui dut le consoler.

TROISIÈME POINT. — *Obstacles du côté du cœur, et dont Nicodème fut préservé.*

J. C. distingue ici lui-même ces obstacles, et dit que, parmi les hommes, il en est qui fuient la lumière, d'autres qui préfèrent les ténèbres à la lumière, d'autres enfin qui viennent à la lumière.

I. Il en est qui fuient la lumière. *Or la cause de la condamnation de plusieurs, dit J. C. c'est que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière.* Jésus est la lumière, le christianisme est une religion de lumière, l'Évangile est une loi de lumière. La foi catholique nous découvre ce que nous avons à craindre ou à espérer dans l'autre vie, ce que nous avons dans celle-ci à fuir et à rechercher. Toutes les autres prétendues religions, toutes les autres sectes, tous les systèmes des incrédules ne sont que ténèbres. La lumière est venue dans le monde, elle y brille encore de toutes parts; s'il y a si peu de vrais fidèles, ce n'est pas manque de preuves et de connoissance, le mal est dans le cœur et dans la volonté. Les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, ils ont librement préféré les ténèbres à la lumière, et voilà le sujet de leur condamnation. Ah! que cette préférence est criminelle devant Dieu! Combien de fois m'en suis-je rendu coupable!

II. Il en est qui préfèrent les ténèbres à la lumière, et pourquoi? Parce que leurs œuvres sont mauvaises.... *car quiconque fait mal, dit J. C. hait la lumière, et ne vient pas à la lumière, de peur qu'on ne découvre ce qu'il fait.* Quelle est donc la cause d'une si injuste préférence? Dans la plupart, leurs œuvres, leurs péchés et leur attachement à l'iniquité: œuvres honteuses, œuvres de ténèbres. On hait, on écarte une lumière importune qui nous les reproche. La nature apprend à les cacher aux yeux des hommes, on tâche de se les cacher à soi-même, soit en les excusant, soit en méconnoissant la loi qui les défend ou qui en exige l'aveu humble et sincère, et on s'imagine, en ne croyant rien, les dérober à la connoissance de Dieu même et à la rigueur de sa justice. Ne nous étonnons pas de voir tant d'impies qui rejettent la foi, tant de déserteurs qui l'abandon-

nent : ils se sont livrés aux œuvres de ténèbres , voilà pourquoi ils fuient la lumière. En vain les incrédules se récrient contre ce jugement, il est sorti de la bouche de la vérité même , et malgré leurs discours hypocrites , les obscénités dont leurs livres sont remplis ne le confirment que trop. Craignons donc et fuyons le péché , qui peut enfin , et par degrés , éteindre en nous toutes les lumières de la foi. La séduction , en matière de religion , commence et finit toujours par des chutes honteuses.

III. Il en est qui viennent à la lumière. *Mais celui qui agit selon la vérité recherche la lumière , afin que ses œuvres soient connues , parce qu'elles sont faites en Dieu.* Ceux qui agissent selon la vérité , c'est-à-dire ceux qui font le bien , ou qui se repentent et s'accusent du mal qu'ils ont fait , ceux-là aiment la lumière. Celui que le vice n'a point corrompu , et qui a suivi la loi de Dieu gravée dans tous les cœurs , ou qui , ayant suivi ses passions , gémit sous le poids de ses péchés et en expie le désordre , reçoit avec joie la lumière de l'Évangile , parce qu'étant d'accord avec sa conscience , il l'est avec Dieu.... Ne sentons-nous pas nous-mêmes que nous approchons de Dieu avec confiance , quand nous avons saintement suivi sa loi , obéi à ses inspirations , résisté à nos passions , et gardé nos résolutions ? Mais si , au contraire , notre conscience nous fait quelque reproche , si nous nous sentons éloignés du Seigneur , n'avons-nous pas alors une certaine peine à nous mettre en sa présence , et à pratiquer nos exercices ordinaires de piété ? Dans cet état , rentrons promptement dans les voies de la vérité , accusons-nous , humilions-nous , cherchons la lumière qui nous fera connoître notre faute , et nous retrouverons dans notre humiliation la paix et la confiance que nous avons perdues. Nicodème n'étoit point de ces cœurs corrompus qui ont intérêt de haïr et de fuir la lumière , il eut la consolation de se reconnoître dans le portrait que N. S. faisoit de ceux qui le recherchoient. Il se félicita de l'avoir trouvé , et il lui demeura constamment attaché. S'il garda quelque ménagement pendant la vie du Sauveur , il en garda moins après sa mort , et n'en garda plus sans doute après la descente du Saint-Esprit , lorsque la profession de la foi devint aussi nécessaire au salut que la foi même.

PRIÈRE. Ne permettez pas, Seigneur, que, par la multitude de mes péchés, je tombe dans cette incrédulité de l'impie, qui lui fait aimer ses ténèbres et craindre la lumière. Donnez-moi, ô mon Dieu, cette foi vive qui fait haïr les ténèbres, chercher, trouver et suivre votre lumière. Je crois, ô mon divin Sauveur, vos mystères incompréhensibles; je ne veux, pour les croire, d'autre garant de leur vérité que votre parole. Eh! qui suis-je pour en sonder la profondeur? Augmentez ma foi, Seigneur; faites-moi la grâce de vivre selon ma foi, afin que je puisse voir dans le ciel ce que je ne puis que croire et adorer sur la terre. Ainsi soit-il.

---

### XXXVIII<sup>e</sup> MÉDITATION.

*Des autres mystères que Jésus révèle à Nicodème.*

Ces mystères sont, 1<sup>o</sup> la divinité de J. C., fondement de notre foi; 2<sup>o</sup> la mort de J. C., principe de notre espérance; 3<sup>o</sup> l'amour de Dieu envers les hommes, motif de notre amour envers lui. *Jean.* III, 13-18.

PREMIER POINT. — *De la divinité de J. C., fondement de notre foi.*

POUR achever de soumettre l'esprit de Nicodème, et le conduire à une foi parfaite, N. S. après lui avoir dit : Si ce que je vous ai appris de la régénération spirituelle qui se fait sur la terre, et dont je vous ai donné un exemple palpable, vous ne le croyez pas, comment me croirez-vous, si je vous révèle ce qui se passe dans le sein de Dieu, si je vous découvre les secrets du ciel, dont la terre n'a pas encore été favorisée? J. C. ajouta : *Et personne n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel, c'est-à-dire, le Fils de l'Homme qui est au ciel;* comme s'il lui eût dit : Et personne ne peut vous enseigner ces vérités célestes que le premier-né d'entre les hommes, *car personne n'est monté au ciel pour y puiser la science de Dieu, si ce n'est celui qui est descendu du ciel pour l'instruction et le salut du monde, et qui, conversant et vivant sur la terre, ne laisse pas d'être actuellement dans le ciel.*

I. Par ces paroles, le Sauveur nous apprend comment

il est monté au ciel. Par le ciel que nous regardons comme le trône de Dieu, J. C. entend le sein même de la Divinité, c'est-à-dire, les trois personnes divines qui, réellement distinguées entre elles, n'ont qu'une même nature et ne font qu'un seul Dieu. C'est là, dans le sein même de la Divinité, où, comme fils de l'homme, J. C. est monté, lorsque, par son incarnation, sa sainte humanité, conçue dans le sein de la Vierge par l'opération du Saint-Esprit, a été unie au Verbe de Dieu en unité de personne. Dès-lors en J. C., fils unique de Dieu, l'homme a été Dieu, et Dieu a été homme; dès-lors l'âme sainte de J. C. a été admise à la vue intuitive de Dieu et à tous les conseils de sa sagesse d'une manière qui n'a été accordée à aucune créature, et elle a reçu toutes les grâces, toutes les connoissances, tout le pouvoir qui convenoient à sa dignité de fils de Dieu, et à sa qualité de maître, de sauveur, de juge de l'univers.

II. Par ces paroles, J. C. nous apprend comment il est descendu du ciel. Il en est descendu par son incarnation, lorsque ce Verbe divin s'est fait chair, et que, revêtu de notre chair, il a habité parmi nous. Il en est descendu, parce que sa sainte humanité, quoique unie substantiellement au Verbe, ne laissoit pas d'être sur la terre, d'y vivre, d'y converser avec les hommes, et que cet homme que l'on voyoit sur la terre n'étoit autre que le Verbe de Dieu qui s'étoit incarné en prenant sur la terre un corps et une âme comme nous.

III. Par ces paroles, J. C. nous apprend comment il est encore dans le ciel. Il y étoit lorsqu'il tenoit ce discours, et dans tout le temps qu'il s'est montré sur la terre, parce que le Verbe, en s'incarnant, étoit sorti du sein de son Père sans le quitter, étoit descendu du ciel sans cesser d'être au ciel. Il y étoit, parce que, quoique sa sainte humanité fût sur la terre, elle étoit toujours substantiellement et inséparablement unie au Verbe, la seconde personne de la sainte Trinité, et que son âme jouissoit toujours de la claire vision de Dieu..... Voilà donc quel est l'auteur et le consommateur de notre foi. Avons-nous tort de croire sur sa parole tout ce qu'il nous a révélé, et de nous en rapporter entièrement à lui? avons-nous tort d'être prêts, comme les martyrs, à répandre notre sang pour toutes les vérités qu'il nous a enseignées? Que les impies, qui se plaisent à comparer nos mystères et nos pratiques avec les fables

et les superstitions des idolâtres, aillent donc une fois jusqu'à la source; qu'ils demandent à ceux-là sur quel fondement ils croient et agissent, et qu'ils comparent leur réponse avec ce qui fait le fondement de notre foi..... Depuis son ascension, J. C. est toujours assis à la droite de Dieu son père, d'où il ne descendra qu'au dernier jour pour y juger les vivans et les morts. Nous disons à la vérité qu'il descend encore tous les jours du ciel sur nos autels dans la divine Eucharistie, mais c'est en multipliant sa présence et non en quittant le ciel.

SECOND POINT. — *De la mort de J. C., principe de notre espérance.*

I. De la prédiction de cette mort: J. C. l'annonce. *Et comme Moïse*, dit-il à Nicodème, *éleva en haut le serpent dans le désert, il faut que le Fils de l'Homme soit élevé de la même manière.* 1° La mort de J. C. a été prédite, annoncée et figurée par le législateur de la nation juive. Les Israélites, dans le désert, étant dévorés par une multitude de serpens, en punition de leurs péchés, Moïse, par l'ordre de Dieu, éleva un serpent d'airain, le suspendit à un poteau, et à sa vue les enfans d'Israël furent guéris de leurs blessures. Figure de J. C. élevé sur une croix pour nous délivrer du serpent infernal et du péché..... 2° La mort de J. C. a été prédite et dans le dernier détail par les prophètes. J. C., dans sa mort comme dans sa vie, est l'accomplissement fidèle et littéral de la loi et des prophètes.... 3° Cette mort de J. C. a été annoncée par son Précurseur, lorsqu'il dit de lui: *Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde.....* 4° Enfin elle a été prédite par J. C. lui-même. Dès le premier voyage qu'il fit à Jérusalem, il annonça sa mort en public et en particulier, dans le temple et dans sa maison, le jour et la nuit. C'est ce qu'il dit aux Juifs assemblés autour de lui dans le temple, y ajoutant la prédiction de sa résurrection après trois jours. Il en parle encore ici, et spécifie à Nicodème le genre de sa mort, qui sera le supplice de la croix, pour le salut des hommes. Il la prédira encore dans la suite, il en marquera les circonstances et en nommera les auteurs..... Une mort ainsi prédite, ainsi soufferte et pour une si noble fin, est-elle une foiblesse? Devoit-elle être aux Juifs un scandale et une folie aux Gentils? ne devoit-



elle pas être plutôt pour les uns et les autres un objet d'admiration, d'amour, de reconnoissance, et le principe d'une espérance solide et de la plus entière confiance?

II. De la nécessité de cette mort : J. C. la démontre. *Il faut que le Fils de l'Homme soit élevé de la même manière.* Il faut que la malice, l'incrédulité de son peuple l'élève en haut sur la croix, et qu'il y meure. Il le faut du côté de Dieu, du côté des hommes, du côté de J. C. même. Du côté de Dieu: il pouvoit sans doute sauver les hommes de plusieurs autres manières; mais il a choisi et déterminé celle-ci, parce que nulle autre manière de sauver les hommes n'eût si pleinement réparé l'outrage que le péché lui avoit fait; nulle autre n'eût si hautement publié sa grandeur, sa justice, sa sainteté et la haine qu'il porte au péché; nulle autre n'eût manifesté si clairement sa bonté et sa miséricorde; nulle autre n'eût fait briller avec tant d'éclat sa gloire et sa sagesse, puisque, dans cette seule mort, il a su réunir tous les droits de sa justice avec toutes les faveurs de son infinie miséricorde.... Il le faut du côté des hommes. Cette mort étoit le moyen le plus propre pour leur faire connoître la grandeur de Dieu, l'énormité du péché et les terribles châtimens qu'il mérite, pour leur faire comprendre la nécessité où ils sont de se crucifier eux-mêmes, et les animer à le faire courageusement à l'imitation de leur Sauveur; pour les attacher à Dieu et à leur rédempteur par les liens de la plus parfaite confiance, de la plus vive reconnoissance, du plus tendre amour... Il le faut enfin du côté de J. C. Une mort si ignominieuse et si douloureuse pouvoit seule satisfaire l'amour infini qu'il portoit à son Père, et le désir ardent qu'il avoit de nous racheter de la manière la plus abondante, la plus glorieuse à Dieu et la plus utile pour nous. Cette mort seule pouvoit lui procurer cette gloire immense dont son Père vouloit le couronner, en l'établissant médiateur entre lui et les hommes. O quelle gloire pour ce divin Sauveur d'avoir réconcilié le ciel et la terre, et de l'avoir fait d'une manière si généreuse!... Si l'esprit de Jésus étoit en nous, nous comprendrions qu'il faut, qu'il est nécessaire, qu'il est beau, utile et glorieux pour nous que nous soyons crucifiés avec lui. Cette vérité nous délivreroit de bien des chagrins, étoufferoit en nous bien des plaintes et

des murmures, et les changeroit en joie et en actions de grâces.

III. Des fruits de cette mort : J. C. les prédit. *Afin*, dit-il, *que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vérité éternelle...* Le premier fruit de cette mort est donc de nous empêcher de périr en nous délivrant de la damnation éternelle, que nous avons encourue par le péché de notre premier père et par les nôtres. Le second, c'est de nous avoir mérité la vie éternelle, avec toutes les grâces et tous les secours nécessaires pour y parvenir..... O amateurs de la vie, pourquoi négligez-vous une vie qui est éternelle, pour vous attacher à une vie périssable et mortelle? Pécheurs accablés sous le poids énorme de péchés sans nombre, pourquoi vous obstiner à périr? Levez les yeux, voyez Jésus en croix : sa mort a satisfait pour vous, vous ne périrez point, vous vivrez éternellement. Croyez seulement en lui, appliquez-vous les mérites de son sang, en recevant les sacremens qu'il a établis. Croyez en lui, écoutez-le comme votre maître, obéissez-lui comme à votre Seigneur, imitez-le comme votre modèle, confiez-vous en lui comme en votre Sauveur. Croyez en lui, et ne craignez rien. Croyez en lui, et comptez avec assurance sur la vie éternelle qu'il vous promet, et qu'il vous a méritée par sa mort. Ames chrétiennes, pourquoi ces inquiétudes inutiles, qui, sans vous rendre meilleures, ne font que vous troubler et vous éloigner de votre libérateur? Vos craintes le déshonorent, vos défiances l'outragent; après avoir fait tout ce qui est en vous, si vous vous laissez encore aller aux frayeurs et aux alarmes, ce n'est pas parce que vous avez péché, c'est parce que vous manquez de foi.

TROISIÈME POINT. — *De l'amour de Dieu envers les hommes, motif de notre amour envers lui.*

*Car Dieu, continue J. C., a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique, afin que tout homme qui croira en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.*

I. Considérons que Dieu nous a donné dans la personne de son Fils unique l'objet de sa tendresse et de ses complaisances. Quand Dieu nous auroit donné tous les anges et l'univers entier, quel parallèle entre ces dons et celui qu'il nous a fait de J. C.? En nous don-

nant

nant son Fils unique, il nous a donné toutes choses. Ce Fils est l'unique héritier du Père. Le Père, en nous le donnant, savoit bien que cet héritier libéral et magnifique nous transporterait son héritage, et c'est à ce dessein qu'il nous l'a donné. Dieu, en nous le donnant, nous a donné le ciel et la Divinité même, dont ce Fils bien-aimé nous a rendus participans en nous procurant l'adoption des enfans de Dieu. Quelles sublimes vérités! quelle bonté! quel amour! O mon Dieu, si je me dois tout à vous pour le bienfait de ma création, que vous donnerai-je pour le bienfait de ma rédemption, et d'une telle rédemption?

II. Observons à qui Dieu a donné son Fils. Au monde, aux enfans d'un père prévaricateur, prévaricateurs eux-mêmes et souillés de mille crimes; à un monde rebelle à son Seigneur, ennemi de son bienfaiteur, livré à l'idolâtrie et à toutes les abominations qui en sont les suites. Ce n'est pas ainsi, ô mon Dieu, que vous en avez usé avec les anges rebelles. A peine eurent-ils consommé leur désobéissance, que pour un seul péché, un péché de pensée et d'un instant, sans égard à leur nombre, à l'excellence de leur nature, aux grands maux que causeroit leur désespoir, aux grands biens qu'auroit pu causer leur conversion, vous les précipitâtes du haut du ciel dans un enfer éternel. Qui vous empêchoit de nous traiter avec la même sévérité? et où serions-nous, si vous l'aviez fait? Mais au lieu d'un châtiment si justement mérité, vous nous donnez votre Fils unique pour nous sauver, et vous le livrez à la mort pour nous tous sans exception.

III. Examinons comment Dieu nous a donné son Fils. Entièrement... Le don que Dieu nous a fait est sans réserve. Jésus tout entier est à nous, ses grâces, ses mérites, sa vie, ses travaux, son sang, sa mort, sa gloire, sa divinité même. Jésus est notre roi pour nous gouverner, notre maître pour nous enseigner, notre guide pour nous conduire, notre chef pour nous animer. Jésus est notre force, notre lumière, notre consolation, notre trésor, notre joie, notre vie. Jésus dans la crèche s'est fait notre modèle, sur la croix notre rançon, sur l'autel notre victime, à la sainte table notre nourriture, et dans le ciel notre récompense. O amour divin, infini, incompréhensible!

IV. Méditons à quelle fin Dieu nous a donné son

Fils : pour nous sauver et nous faire jouir dans le ciel d'un bonheur et d'une vie éternelle... *Car Dieu, dit J. C., n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui n'est pas condamné; mais celui qui ne croit pas est déjà condamné, parce qu'il ne croit pas au Fils unique de Dieu.* Dieu n'a point envoyé son Fils dans le monde pour le juger, le condamner et le châtier, comme il le méritoit, mais pour le sauver. Celui qui croit en lui est délivré de la condamnation et n'a plus rien à craindre; mais celui qui refuse de croire n'a pas besoin d'être condamné, il l'est déjà, et il demeure dans sa condamnation, puisqu'il ne veut pas reconnoître le Fils unique de Dieu, qui pourroit seul l'en délivrer. Ce nouveau crime est le plus grand de tous, et met le comble à tous les autres.

PRIÈRE. Ne permettez pas, ô mon Dieu, que je sois du nombre de ces ingrats. Ah! plutôt faites que, par la vivacité, le zèle, l'ardeur de mon cœur, je puisse réparer l'outrage qu'ils font à votre amour divin. Faites que, par des œuvres animées par la charité, accomplies en vous et pour vous, je mérite enfin de vous posséder. Je me reconnois pécheur, et le plus grand de tous les pécheurs; mais, quelque criminel que je sois, je me jette avec confiance entre vos bras. Le prix de votre mort est sans bornes, et bien au-dessus de mes offenses. J'espère en vous, ô Jésus, augmentez mon espérance. Je crois en vous, ô mon adorable Sauveur, augmentez ma foi. Je vous aime, ô mon divin rédempteur, augmentez mon amour, afin que je puisse vous voir, vous aimer éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

---

### XXXIX<sup>e</sup> MÉDITATION.

*Troisième et dernier témoignage de J. C. rendu à ses disciples. Jean. III, 22-36.*

APRÈS cela Jésus étant venu en Judée, suivi de ses disciples, il y demouroit avec eux et y baptisoit. Jean baptisoit aussi à Ennon, près de Salim, parce qu'il y avoit là beaucoup d'eau, et on venoit s'y faire baptiser; car Jean n'avoit pas

*encore été mis en prison. Or, il s'excita une dispute entre les disciples de Jean et les Juifs touchant le baptême.* J. C., après avoir gagné à la foi Nicodème, ce grand de Jérusalem, ce savant de la synagogue, s'éloigna de la capitale; c'étoit après la fête de Pâque. Il ne quitta pas cependant la Judée, il s'y arrêta quelque temps, et commença à y baptiser, non par lui-même, mais par les mains de ses disciples. Jean-Baptiste n'étoit plus alors à Béthanie, sur les bords du Jourdain; les Scribes et les Pharisiens l'avoient apparemment contraint de se réfugier dans la Galilée, où il se plaça et baptisa dans une ville dépendante d'Hérode, tétrarque, de qui il n'avoit reçu jusqu'alors aucun mauvais traitement. Or, le baptême de Jésus devint une matière de dispute entre les Juifs et quelques disciples de Jean-Baptiste. Ces Juifs soutenoient le baptême de J. C., qui se donnoit dans leur pays, et qu'ils avoient peut-être reçu, et les disciples de Jean prenoient parti pour le baptême de leur maître, s'imaginant que la réputation de Jean-Baptiste en souffriroit, et qu'on alloit voir insensiblement son ministère se décréditer. Remplis de cet esprit de jalousie, ils coururent vers le Précurseur, à dessein de lui porter leurs plaintes. Considérons, 1<sup>o</sup> ces plaintes portées à Jean-Baptiste par ses disciples; 2<sup>o</sup> la réponse qu'y fit Jean-Baptiste.

PREMIER POINT. — *Plaintes portées à Jean-Baptiste par ses disciples.*

Ces plaintes avoient trois objets : la personne de J. C., son baptême et ses disciples.

I. La personne de J. C. Les disciples jaloux, arrivés auprès de Jean-Baptiste, lui dirent avec chaleur : *Maître, cet homme qui étoit avec vous à Béthanie, de l'autre côté du Jourdain, et à qui vous avez rendu un témoignage si glorieux, le voilà qui baptise aussi, tout le monde s'empresse autour de lui, tous vont à lui.* Tels sont les caractères, ou les funestes effets de la jalousie. 1<sup>o</sup> Elle se répand en plaintes amères. Ceux qui avoient soutenu le baptême de Jésus ne se plaignirent point de Jean; après avoir défendu leur cause, ils se tinrent tranquilles et n'en parlèrent point au Sauveur. Ceux qui parlent sans cesse contre d'autres qui n'usent point de représailles, font assez voir que la passion, et non le bon droit, est de leur côté. Gardons-nous d'écouter,

et beaucoup moins de croire ces murmureurs continuel; reprenons-les, ou du moins réduisons-les au silence par le nôtre... 2° La jalousie se manifeste par un mépris affecté. On ne parle qu'avec dédain de ceux dont la gloire nous offusque. Une réputation méritée, éclatante, universelle, irrite un cœur jaloux. Il s'en venge par des mépris qu'il s'efforce, en toute occasion, de faire paroître et d'inspirer aux autres. *Maître*, dirent les disciples de Jean, *celui qui étoit avec vous au-delà du Jourdain*, qui y étoit comme un de vos disciples, qui vivoit avec vos disciples, *le voilà* maintenant qui s'égale à vous, qui usurpe votre emploi, et *qui baptise* comme vous. Ils ne daignent pas même le nommer, ils ne connoissent plus celui qui, sous leurs yeux, a guéri les malades, et opéré différens miracles..... 3° La jalousie s'épuise en interprétations malignes; elle tourne, contre ceux qu'elle poursuit, ce qu'il y a de plus favorable. Quelquefois c'est malignité pure; dans les disciples de Jean, c'étoit au moins une grossière méprise. *Celui à qui vous avez rendu témoignage*. Ils pensoient que Jésus avoit d'autant plus de tort, qu'il marquoit plus d'ingratitude envers celui qui avoit rendu de lui un témoignage si honorable..... Non, rien ne peut faire impression sur un cœur jaloux. Que toutes les voix se réunissent en votre faveur, que les grands et les petits, les rois et les peuples, le sacerdoce et l'empire, que l'univers entier s'accorde à vous rendre un témoignage avantageux, le jaloux vous fera un crime de ce témoignage même. Ambition, souplesse, cabale, intrigue, forfaits inouis, il n'y a que cela qui puisse, selon lui, vous l'avoir mérité. Que la jalousie est aveugle! Faut-il que quelquefois des gens de bien d'ailleurs s'y laissent surprendre! Examinons notre cœur sur ce point, et ne nous flattons pas. Si nous-mêmes nous en sommes l'objet, ne nous alarmons pas; pourrions-nous nous en plaindre, après que Jésus lui-même a bien voulu le premier en être la victime?

II. Les plaintes des disciples de Jean avoient pour objet le baptême de Jésus. *Le voilà*, disent-ils, *qui baptise*. Dans quels sentimens et dans quelles vues rapportent-ils ce fait? C'est pour animer le saint Précurseur contre le Messie, et l'engager à se déclarer contre ce nouveau baptême, qu'ils regardent comme une injuste usurpation du ministère de leur maître. C'est ainsi,

ô Jésus, que la première pratique de religion que vous avez établie, le premier sacrement que vous avez institué, a éprouvé les oppositions d'un faux zèle, d'un zèle aveugle et jaloux; et c'est ainsi que tout ce que vos serviteurs entreprendront pour votre gloire doit être marqué au sceau de la contradiction. Evitons de critiquer les œuvres de piété que nous voyons entreprendre, que la critique ne nous empêche pas de les entreprendre nous-mêmes. Enfin, souffrons en patience, sans récriminer; sans haïr, sans décrier ceux qui exercent envers nous une critique injuste..... De quels sentimens de joie le cœur de Jean-Baptiste ne fut-il pas pénétré, lorsqu'il entendit le récit que lui firent ses disciples : *Le voilà qui baptise!* Que cette nouvelle fut agréable pour lui, qui, depuis si long-temps, annonçoit ce divin baptême!.... Sentimens d'allégresse, avec lesquels nous devons nous-mêmes entendre ces paroles. O l'heureuse nouvelle pour tous les hommes! Enfin, Jésus baptise, et par son baptême il nous donne une nouvelle naissance, il efface tous nos péchés, nous délivre de toute la peine qu'ils ont encourue, et nous fait enfans de Dieu et héritiers du ciel.

III. Les disciples de Jean lui portent plainte contre ceux qui suivoient Jésus. *Tout le monde court à lui.* C'étoit, selon eux, un grand désordre, et S. Jean ne pouvoit mieux employer l'autorité qu'il s'étoit acquise, qu'à arrêter le mal et à désabuser les peuples. Après avoir examiné les funestes effets de la jalousie, observons-en les artifices et les moyens. Premier artifice : l'exagération. On exagère le pouvoir, le crédit, l'industrie, les richesses de ceux à qui on porte envie, afin de les rendre odieux. Les yeux de la jalousie multiplient les avantages d'autrui, pour en faire tout à la fois et le tourment de l'envieux, et le moyen dont il se sert pour décrier ceux dont les succès le blessent..... Second artifice : la dissimulation. L'intérêt qui fait parler l'envieux est la chose qu'il cache avec le plus de soin. La bouche dit : *Tout le monde va à lui,* et le cœur dit : *Personne ne vient à nous.* L'envieux n'ose se plaindre de ce qui lui manque, l'aveu ne lui seroit pas honorable; mais en se plaignant de ce que les autres ont, il n'est sensible qu'à ce qu'il n'a pas..... Troisième artifice : l'insinuation. On tâche de piquer les autres par le même motif d'intérêt qui nous anime. Si les disciples de Jean

craignoient d'être abandonnés, ils faisoient assez entendre à leur maître, que lui-même devoit aussi craindre de l'être. Par cet artifice, la jalousie se répand au loin, et communique son venin à ceux qui, par leur état, devoient en être les plus exempts. Défendons notre cœur d'un vice si bas. Observons nos discours, et voyons si quelquefois la jalousie n'y a point de part. Enfin tenons-nous en garde contre les insinuations des autres.

SECOND POINT. — *Réponse de Jean-Baptiste à ses disciples.*

Si ces hommes jaloux eussent été disciples des Phariséens, ils eussent vraisemblablement été toute leur vie ennemis et persécuteurs de J. C.; mais par bonheur pour eux, leur maître étoit S. Jean, qui sut les instruire sans les aigrir. Sa réponse roule sur trois points principaux.

I. Sur ce qui le regarde lui-même, et l'on peut de cette première partie de sa réponse tirer quatre maximes pour se préserver de la jalousie. Première maxime : tout bien vient du ciel. Jean leur répondit : *L'homme ne peut rien recevoir, s'il ne lui est donné du ciel.* Comme s'il eût dit : Celui dont vous me parlez a un pouvoir que les hommes ne sauroient donner, et qu'il a reçu du ciel..... Richesses, honneurs, autorité, crédit, talents, succès, tout vient de Dieu, qui en dispose comme il lui plaît, sans que personne puisse se rien donner à soi-même, contre sa suprême volonté et indépendamment de sa providence. Ce que nous avons, Dieu nous l'a donné; ce qu'ont les autres, Dieu le leur a donné. Dieu n'est-il pas le maître de ses dons? et qui sommes-nous pour nous y opposer, ou y trouver à redire? Seconde maxime : chacun doit se renfermer dans les bornes de sa vocation, de son état, et s'en faire gloire. *Vous me rendez vous-mêmes témoignage que j'ai dit : Ce n'est pas moi qui suis le Christ, mais je suis envoyé devant lui,* comme son précurseur, pour lui préparer les voies... C'est-à-dire, vous dites que j'ai rendu à Jésus un glorieux témoignage, et par là vous reconnoissez vous-mêmes qu'il est plus que moi; car mon témoignage disoit deux choses, 1° que je n'étois point le Messie, 2° que j'étois son précurseur : voilà en effet ce qu'il est, et voilà ce que je suis..... Troisième maxime : on ne doit avoir en vue que la gloire de Dieu, les intérêts de



Jésus et le bien des âmes. *L'époux*, dit S. Jean, *est celui à qui est l'épouse; mais pour l'ami de l'époux, qui est présent et qui l'écoute, toute sa joie est d'entendre la voix de l'époux, et voilà ce qui rend ma joie parfaite.* C'est-à-dire, Jésus est l'époux à qui l'Eglise a été donnée pour épouse. Maintenant que vous m'apprenez que la voix de l'époux se fait entendre, qu'il parle lui-même à son épouse, qu'il l'instruit, qu'il la sanctifie, *je suis au comble de ma joie.....* Tels seront les sentimens de quiconque sera *ami de l'époux*; comme S. Jean, il se réjouira de tout ce qui se fera pour l'avantage de l'Eglise, l'édification des fidèles et le salut des âmes, par qui que ce soit que ce bien se fasse..... Quatrième maxime : il faut se réjouir de la gloire de J. C., lors même qu'elle est procurée aux dépens de la nôtre. *Il faut qu'il croisse, et moi que je diminue.* Tels étoient les généreux sentimens de Jean-Baptiste. Il faut que Jésus croisse par la célébrité de son nom, les succès de ses travaux, l'éclat de ses miracles, la sublimité de sa doctrine, et le concours des peuples; et que moi, je sois obscurci, oublié, effacé, anéanti. Avec de tels sentimens, on est inaccessible à la jalousie, et en état d'en guérir les autres.

II. S. Jean s'explique sur ce qui regarde Jésus. *Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous; celui qui tire son origine de la terre est de la terre, et son langage tient de la terre; celui qui vient du ciel est au-dessus de tous.* Comme s'il eût dit : Vous faites entre Jésus et moi un parallèle qui le déshonore et me confond. Le Messie est un homme *venu du ciel*, et je ne suis qu'un homme *qui tire son origine de la terre*. Cet Homme-Dieu, *qui vient d'en haut*, est au-dessus d'Abraham et des patriarches, au-dessus de Moïse et des prophètes; en un mot, *au-dessus et supérieur à tous*, par quatre avantages qui le distinguent. Premier avantage : la divinité de son origine. Les hommes, quelque grands qu'il soient, ne sont que les enfans de la terre; mais Jésus, qui habite dans le sein de la Divinité, qui est Dieu et homme tout ensemble, le fils unique de Dieu, qui est, en un mot, le Verbe incarné, vient d'en haut, vient du ciel, où il étoit de toute éternité avant de paroître sur la terre, et ne peut être mis en comparaison avec aucun homme..... Second avantage : la force de son témoignage. L'homme ignore les mystères cachés dans le

sein de Dieu, et n'en parle que suivant la portée de son esprit, qui, quoiqu'aidé par les lumières de la foi, est toujours infiniment borné; mais *celui qui vient d'en haut* a toute la plénitude des lumières divines qu'il a puisées dans le sein de la Divinité, et il jouit d'une connoissance parfaite et immédiate de tous les mystères du ciel. Or, *Jésus*, continue S. Jean, *rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu*, c'est-à-dire, de ce qu'il sait d'une science certaine et divine, et il appuie son témoignage par des œuvres miraculeuses, qui ne peuvent être que de Dieu. Cependant *personne*, ajoute-t-il, *ne reçoit son témoignage*. La perversité des hommes est si grande, qu'il s'en trouve bien peu que son témoignage convainque jusqu'à faire profession de croire en lui. Que le langage de l'amour est différent de celui de l'envie! Les disciples de Jean se plaignoient que tout le monde alloit à Jésus; mais quiconque aime Jésus comme S. Jean, peut-il s'empêcher de s'écrier avec le saint Précurseur, que personne ne suit Jésus, tant le nombre de ceux qui lui sont véritablement attachés est petit? Celui néanmoins, reprend S. Jean, *qui s'est rendu avec soumission et respect à la force de ce témoignage, a certifié que Dieu est véritable*. Balancez-nous nous-mêmes à certifier cette vérité? Les martyrs l'ont signée de leur sang, signons-la du moins par les œuvres d'une foi vive, d'une dévotion tendre, d'une charité ardente, d'un amour parfait... Troisième avantage : la sublimité de sa doctrine. *Car celui que Dieu a envoyé parle le langage de Dieu*. Sa doctrine est autant au-dessus de celle des hommes, que son origine est au-dessus de la leur, et le ciel au-dessus de la terre. Il nous annonce les secrets et les attributs de la Divinité, comme les possédant en propre; il nous dévoile les profondeurs de Dieu, impénétrables et inaccessibles jusqu'à nos temps, et l'on ne peut s'empêcher de sentir que c'est un Dieu qui parle.... Quatrième avantage : l'excellence des dons qu'il a reçus. Car Dieu ne lui communique point ses lumières *par mesure* et avec réserve; *le Père aime* tellement son *Fils* unique, qu'avec le pouvoir de sanctifier les hommes, de les sauver et de les gouverner, il lui a donné celui de leur apprendre tous les mystères du royaume de Dieu. Le Père aime le Fils d'un amour éternel, infini, essentiel, nécessaire. Il communique au Fils, en tant que Dieu,

toute l'essence de la Divinité, et le produit égal à lui; et à ce Fils, en tant qu'homme, subsistant dans le Verbe, et ne faisant avec lui qu'une seule personne, il a communiqué l'Esprit saint *sans mesure*, et il lui en a donné toute la plénitude. *Il a remis tout entre ses mains*, et il lui a accordé une puissance sans bornes dans l'ordre de la grâce et celui de la nature, un pouvoir souverain sur les cœurs et sur les esprits, sur les corps et sur les âmes, sur les substances corporelles et spirituelles, pour le temps et l'éternité..... Quel bonheur de connoître Jésus, et d'être du nombre des siens! quel bonheur de s'unir à lui, et de lui demeurer fidèlement attaché! Ah! qu'il est digne de nos respects, de nos adorations, de nos services, de notre obéissance, de notre amour!

III. Jean s'explique sur ceux qui croient en Jésus, et sur ceux qui n'y croient pas. *Celui donc qui croit que Jésus est le fils de Dieu*, envoyé pour instruire et pour sauver les hommes, a déjà dans lui le germe *de la vie éternelle*; mais *celui qui ne croit pas au Fils* envoyé du Père se prive du bonheur promis aux fidèles, *il ne jouira point de la vie*, et il attirera sur lui l'indignation de Dieu. Ainsi, entre celui qui croit et celui qui ne croit pas, on peut remarquer quatre différences. Première différence: le mérite. Celui qui croit rend gloire à Dieu, en reconnoissant sa souveraine vérité par laquelle il est incapable de nous tromper. Celui, au contraire, qui refuse de croire fait outrage à Dieu, comme si Dieu n'avoit pas parlé assez clairement, ou qu'il pût nous tromper, soit dans les choses qu'il révèle, soit dans les preuves qu'il nous donne de la révélation..... Seconde différence: l'état actuel. Celui qui croit a la vie éternelle, la vie de la grâce, qui le rend ami de Dieu; digne du ciel, et qui est en lui le gage, le germe et le principe de la vie, de la gloire. Celui qui ne croit pas est dans la mort, dans le péché qui le rend ennemi de Dieu et l'objet de sa colère..... Troisième différence: l'état futur. Dans l'autre monde, celui qui croit jouira de la vie dans le ciel avec celui en qui il aura cru, et cette vie sera l'assemblage de tous les plaisirs, et le comble de la félicité. Celui qui ne croit pas n'aura aucune part à cette vie, il sera exclus du ciel, et ce même homme qui ne pouvoit ici-bas se priver d'un moment de plaisir terrestre, sera pour toujours privé de la dou-

ceur des plaisirs célestes, et plongé dans une mort éternelle qui sera l'assemblage de tous les tourmens..... Quatrième différence : l'éternité. Pensons-nous bien à celui qui nous parle, qui nous envoie son fils, et qui exige notre foi, notre obéissance et notre amour? pensons-nous bien que c'est un Dieu éternel, qui ne promet qu'éternité, qui ne menace que d'éternité, n'a de dessein que pour l'éternité? Eternité bienheureuse pour celui qui croit; mais pour celui qui ne croit pas, éternité malheureuse, où il sera l'objet d'une colère éternelle qui demeurera, qui s'appesantira sur lui. Cette colère dès à présent est sur lui, et il ne la sent pas; mais si, par son infidélité, il y meurt, elle se fera sentir à lui par des supplices affreux et éternels.

PRIÈRE. Que n'avez-vous pas fait, que ne faites-vous pas encore, ô mon Dieu, pour me sauver, pour me délivrer de cette mort éternelle! Promesses, menaces, bonté, amour, tendresse, vous avez mis, vous mettez encore tout en usage pour m'attacher à vous. Seroit-il possible que rien de tout cela ne fit impression sur mon cœur? Ah! que votre esprit que j'ai reçu au baptême, mais que j'ai profané, souffle de nouveau sur moi, qu'il me délivre de ma corruption, qu'il me donne un nouveau cœur, une nouvelle vie. O saint baptême, établi par J. C. et perpétué jusqu'à nous malgré la distance des lieux et l'intervalle de tant de siècles, que je me félicite de vous avoir reçu! Si j'ai eu le malheur de violer les engagements que j'avois contractés en vous recevant, je les renouvelle aujourd'hui avec toute la ferveur dont je suis capable. Je renonce au démon et à ses œuvres, à la chair et à ses convoitises, au monde et à ses pompes; je ne veux croire et m'attacher pour toujours qu'à vous seul, ô Jésus, mon Dieu et mon Sauveur. Ainsi soit-il.

---

## **XL<sup>e</sup> MÉDITATION.**

### *Entretien de J. C. avec la Samaritaine.*

L'historien sacré nous fait connoître d'abord quels furent les soins de la Providence pour ménager cet entretien ; il partage ensuite ce même entretien en deux parties, où dans la première, la Samaritaine reconnoît Jésus pour un prophète, et dans la seconde, Jésus découvre à la Samaritaine qu'il est le Messie. *Jeun.* 1v, 1-28.

**PREMIER POINT.** — *Des soins de la Providence pour ménager cet entretien.*

I. **J**ÉSUS est obligé de quitter la Judée. *Jésus ayant donc su que les Pharisiens avoient appris qu'il faisoit plus de disciples et baptisoit plus de personnes que Jean, quoiqu'il ne baptisât pas par lui-même, mais par ses disciples, il quitta la Judée et s'en retourna en Galilée...* Jésus apprit par les discours des hommes ce qu'il savoit par la connoissance qu'il avoit du secret des cœurs, que les Pharisiens étoient instruits de ce qu'il faisoit. Persuadé et certain qu'après avoir insulté et banni le disciple (Jean-Baptiste), ils ne tarderoient pas à employer contre le maître une violence encore plus ouverte ; voyant l'orage se former, et devant consommer l'ouvrage de son Père avant de souffrir, il prit le parti de quitter la Judée, et de retourner en Galilée, accompagné seulement des quatre disciples qu'il y avoit pris, Pierre, André, Jacques et Jean.... Providence de mon Dieu, vos ennemis mêmes contribuent, contre leur intention, à l'accomplissement de vos desseins. Les docteurs de la capitale forcent leur Sauveur à sortir de la Judée, et une pécheresse va engager une ville de Samarie à lui ouvrir ses portes, à le prier d'y entrer et à l'y recevoir.

II. Jésus est obligé de passer par la Samarie. *Or il falloit qu'il passât par la Samarie....* Jésus, à dessein, s'étoit tellement placé dans la Judée, que, pour aller de là dans la Galilée, il falloit nécessairement passer sur le pays des Samaritains, à moins que de faire un long détour, que les circonstances d'une prochaine persécution ne lui permettoient pas de prendre.... Ainsi Jésus ne paroissoit que fuir la persécution de ses ennemis, et il couroit après la conversion d'une pécheresse et de tout un peuple avec elle.

III. Jésus est obligé de s'asseoir auprès du puits de Jacob. *Il vint donc en une ville de Samarie, nommée Sichar, près l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph. Or il y avoit là un puits qu'on appelloit la fontaine de Jacob, et Jésus, étant fatigué du chemin, s'assit sur le bord. Il étoit environ la sixième heure du jour.* Jésus, ayant marché tout le matin, et dans une saison fort chaude, arriva vers le midi avec ses quatre disciples au voisinage d'une ville de Samarie, nommé Sichar, anciennement Schem. Il se trouva si fatigué du voyage, qu'il fut obligé de s'asseoir auprès d'un puits qui n'étoit pas éloigné de la ville, et que l'on appelloit la fontaine de Jacob.... Vous vous fatiguez, ô bon pasteur, en courant après la brebis égarée, et vous employez le temps de votre repos à la gagner et à l'instruire. Ô fatigue de Jésus, que vous êtes puissante ! ô repos de Jésus, que vous êtes agissant !

IV. Les disciples de Jésus sont obligés d'aller à la ville acheter des vivres, et de le laisser seul.... *Car ses disciples étoient allés à la ville pour acheter de quoi manger.* Les disciples, voyant Jésus si fatigué, allèrent ensemble acheter des vivres à la ville, afin de venir prendre leur repas avec lui. Cette solitude où ils le laissèrent n'étoit pas un effet du hasard. Jésus l'avoit ménagée, et elle entroit nécessairement dans les desseins de sa sagesse. C'est dans la solitude qu'on goûte Dieu. Il n'est personne si occupée, qui ne puisse trouver, si elle le veut, bien des momens pour s'entretenir avec Jésus.

V. La Samaritaine est obligée d'aller puiser de l'eau. *Il vint alors une femme samaritaine pour tirer de l'eau.* Venez, heureuse femme, votre Sauveur vous attend. Vous ne verrez d'abord que hasard et rencontre fortuite, où tout est ménagé par sa providence et sa miséricorde ; mais qu'en peu de momens il va se faire en vous de changemens ! Que vous rentrerez dans la ville bien différente de ce que vous êtes dans cet instant où vous en sortez !... Puisse mon cœur se rendre aussi docile que le vôtre va le devenir aux leçons de notre commun maître !

SECOND POINT. — *Première partie de l'entretien. La Samaritaine reconnoît Jésus pour un prophète.*

I. Jésus lui demande de l'eau, et elle ne répond d'abord que par un mot de raillerie. *Jésus lui dit : Don-*

nez-moi à boire; mais cette femme samaritaine lui répondit : Comment, vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, car les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains? La soif qui pressoit Jésus étoit bien moins celle que lui causoient la fatigue et la chaleur, que celle de la conversion de cette femme.... Hélas! nous sommes, sinon ministres, du moins disciples de J. C. Où sont nos courses, nos sueurs, nos fatigues pour le salut de nos frères? Quelle est notre patience, notre douceur? Qui sent une soif semblable à celle du Fils de l'homme?... Lorsque la Samaritaine eut puisé de l'eau, Jésus voulut bien s'abaisser jusqu'à lui en demander, afin d'avoir occasion de l'entretenir, de l'instruire et de la convertir. Elle ne le refusa pas; mais, reconnoissant à son habit, à son langage, qu'il étoit Juif, elle lui dit, comme en plaisantant : Comment étant Juif, comme vous l'êtes, et me connoissant pour une femme samaritaine, me demandez-vous à boire, car les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains<sup>(1)</sup>? Elle ignoroit qu'elle parloit à celui qui devoit bientôt réunir le Samaritain avec le Juif, le Juif et le Samaritain avec le Gentil, et former de tous les peuples de la terre un seul peuple fidèle; elle ignoroit que, dans un moment, elle alloit elle-même devenir un des membres de ce peuple choisi.

II. Jésus lui promet une eau vive, et elle lui demande où il la puisera. Jésus ne répondit point à ce que la raillerie de cette femme avoit de piquant, il la ramena à des pensées plus sérieuses en piquant à son tour sa curiosité. Jésus lui répondit : *Si vous connoissiez le don de Dieu, et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, vous lui en auriez sans doute demandé vous-même, et il vous auroit donné de l'eau vive.* Ah! si nous le connoissions bien nous-mêmes, nous ne lui refuse-

(1) Les Samaritains ne recevoient de l'Écriture sainte que les cinq livres de Moïse, ils refusoient d'aller adorer Dieu dans le temple de Jérusalem, et ils méloient beaucoup de superstitions au culte qu'ils rendoient au vrai Dieu. Les Juifs les regardoient comme des païens, avec lesquels il ne leur étoit pas permis d'avoir aucune liaison, alliance ou amitié; il leur étoit également défendu d'en rien recevoir, et de se servir des mêmes vêtements, de la même table et des mêmes vases. La loi ne s'étendoit cependant pas jusqu'à leur interdire le trafic et le commerce avec eux.

rions pas le peu qu'il nous demande, et en lui accordant cette légère contrainte, ce foible assujettissement à nos devoirs, ce peu de choses qu'il exige d'abord, nous nous mettrions en état de recevoir la plénitude des dons célestes qu'il nous prépare.... Les paroles de Jésus firent juger à la Samaritaine qu'il étoit quelque chose de plus que ce qu'elle avoit cru d'abord, et elle lui donna toujours depuis le titre de Seigneur. Cependant, comme elle désiroit savoir qui il étoit, et qu'elle soupçonnoit du mystère dans ses paroles, elle répliqua de manière à l'engager à s'expliquer sur l'un et l'autre article. *Seigneur*, lui dit-elle avec respect, *je ne vois point ici d'autre eau que celle que je viens de puiser; vous n'avez point de quoi en tirer, et le puits est profond: d'où auriez-vous donc cette eau vive dont vous me parlez? Etes-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, et qui en a bu lui-même aussi bien que ses enfans et ses troupeaux?* Que les raisons et les difficultés qu'apporte ici la Samaritaine sont bien l'image des prétextes frivoles que les pécheurs allèguent, et des obstacles qu'ils se font à eux-mêmes, ou qu'ils opposent aux mouvemens de la grâce et aux remords salutaires de leur conscience!

III. Jésus lui explique les qualités de l'eau dont il lui parle, et elle le prie de lui en donner. J. C. laissa encore tomber la comparaison que cette femme faisoit de lui avec Jacob, ne voulant pas aigrir une personne qu'il vouloit gagner, ou plutôt il n'y répondit qu'indirectement, en lui expliquant la différence qu'il y avoit entre l'eau du puits de Jacob et celle qu'il lui promettoit. *Quiconque, dit-il, boit de cette eau aura encore soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, car l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissante jusqu'à la vie éternelle....* Qu'une ame charnelle a de peine à comprendre les choses de Dieu! Elle ne peut s'imaginer qu'il y ait d'autres biens que ceux qui flattent la nature... Si la Samaritaine ne comprit pas tout le sens des paroles de J. C., elle commença d'y entrevoir un mystère dont elle souhaitoit un éclaircissement. C'en fut assez pour lui faire désirer ardemment d'avoir de cette eau, et pour la résoudre à en demander. *Seigneur*, lui dit-elle, *donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus puiser ici.* La Samaritaine demande à



la vérité au Sauveur de cette eau vive, mais elle n'en connoît pas encore la véritable vertu, et elle n'agit que dans les vues les plus grossières... Pour nous, qui connoissons mieux cette eau divine, qui n'est autre chose que la grâce du Saint-Esprit, désirons-la, demandons-la, non pas pour être exempts des nécessités de la vie, mais pour nous purifier de nos péchés, pour éteindre l'ardeur de nos passions, pour nous délivrer de la soif des plaisirs et des biens de ce monde, pour nous empêcher de retourner dans ces lieux funestes à notre innocence, et vers ces objets qui nous souillent, qui nous dissipent, qui absorbent notre temps, qui consomment nos forces, et qui ne font qu'irriter votre soif, au lieu de l'apaiser.

IV. Jésus lui dit d'aller appeler son mari, et elle répond qu'elle n'en a point. La Samaritaine attendoit avec impatience l'accomplissement des magnifiques promesses que Jésus lui avoit faites, lorsqu'il lui dit : *Allez, appelez votre mari et revenez ici.* Dans un sens, elle avoit bien un mari, mais dans un autre sens elle n'en avoit point, parce que celui qu'elle avoit n'étoit pas légitime. Cette femme, pour satisfaire l'envie qu'elle avoit d'avoir de cette eau vive que le Sauveur lui promettoit, *répondit* avec empressement : *Je n'ai point de mari.* Elle disoit la vérité sans vouloir la dire, et elle ne pensoit point encore à avouer son crime, ni à reconnoître sa mauvaise conduite... C'est ainsi qu'en voulant taire la vérité, la vérité nous fait parler; et quand nous ne pensons qu'à l'étouffer et à la cacher, souvent nos actions et nos paroles la décèlent.

V. Jésus lui parle de ses désordres, et elle le reconnoît pour un prophète. *Vous avez raison,* lui répliqua le Sauveur, en disant : *Je n'ai point de mari, car vous avez eu cinq maris, et maintenant celui que vous avez n'est point votre mari; vous avez dit vrai en cela.* Une telle déclaration, à laquelle la Samaritaine n'avoit pas lieu de s'attendre, la jeta dans une extrême surprise; mais l'eau vive qu'elle avoit demandée sans la connoître, la grâce commençant à se répandre dans son cœur, elle reconnut qu'elle étoit une pécheresse, et que celui qui lui parloit étoit un prophète. Elle cessa de contester, et ne répondit que ces deux mots qui étoient l'humble aveu de ses désordres : *Seigneur, je le vois bien, vous êtes un prophète.* Ah! quel prophète!

Que ses lumières sont pénétrantes, mais que sa douceur est aimable! En effet, soit que les cinq maris de la Samaritaine aient été légitimes, soit qu'ils ne l'aient pas plus été que le sixième, elle menoit toujours une vie criminelle; cependant Jésus lui en fait-il quelque reproche, lui représente-t-il avec dureté l'énormité de ses crimes? Il prend au contraire occasion de la louer sur ce qu'elle a dit la vérité. Il fait l'éloge de sa sincérité, et il le fait à deux reprises différentes. O bonté infinie, c'est encore ainsi que vous traitez le pécheur, lorsqu'il s'humilie devant vous, et qu'il confesse son crime. Il semble qu'aussitôt vous oubliez ses désordres, pour ne voir et n'entendre que la sincérité de son aveu.

TROISIÈME POINT. — *Dernière partie de l'entretien. Jésus découvre à la Samaritaine qu'il est le Messie.*

I. Question de la Samaritaine sur la religion des Juifs et des Samaritains. La pécheresse de Sichar comprit, par le changement qu'elle éprouvoit dans son cœur, que l'eau qu'elle avoit demandée lui avoit été accordée; aussi ne revint-elle plus sur cette question, mais elle en proposa une autre.... Quand une ame est sincèrement convertie à Dieu sur ce qui regarde les mœurs, elle ne demeure point tranquille dans le parti de l'erreur.... Cette femme, qui, au commencement de l'entretien, s'étoit moquée du scrupule des Juifs, commença à en avoir en elle-même sur la religion des Samaritains. Et à qui pouvoit-elle mieux proposer ses doutes, qu'à celui qui avoit à si juste titre mérité sa confiance, et qui avoit opéré en elle un si grand changement? *Seigneur*, dit-elle, *je vois bien que vous êtes un prophète*; mais puisque vous avez des lumières si sûres, daignez donc m'éclairer sur le point de religion, sur la question qui nous divise d'avec les Juifs, et qui entretient une aversion scandaleuse entre les serviteurs du même maître; instruisez-moi, car je suis résolue d'embrasser le bon parti et d'assurer mon salut. *Nos pères*, depuis le retour de la captivité, *ont adoré* et offert leurs sacrifices dans le temple bâti sur cette montagne, et vous autres, vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer. Sur quoi fondés, soutenez-vous que Jérusalem est la ville, ou plutôt que le temple bâti sur la montagne de Sion est le seul lieu que Dieu a choisi, et que c'est là seulement qu'il

agréé les victimes qu'on lui immole? Pour nous, nous soutenons que c'est sur la montagne de Garizin, qui est devant vous, et dans le temple qui est bâti dessus qu'il faut sacrifier; et nous avons pour preuve l'exemple des patriarches qui sont nos pères. Ainsi les Samaritains ne persistoient dans leur schisme que par habitude et par préjugés, ainsi les hérétiques s'appuient-ils encore aujourd'hui sur l'exemple de leurs pères, qui ont bâti et fréquenté leurs temples; mais s'ils vouloient remonter plus haut, ils retrouveroient leurs pères dans les mêmes églises, assistant au même sacrifice que nous. Le schisme des pères n'est pas une excuse pour les enfans, et les enfans se rendent complices du schisme de leurs pères en le continuant. Ils ne peuvent donc trouver de salut qu'en rentrant dans l'Eglise dont leurs pères se sont séparés. La Samaritaine n'étoit pas actuellement dans cette obligation, parce que le Messie étant arrivé, son règne devoit ôter l'occasion du schisme par la destruction du temple et l'abrogation de la loi des Juifs, et qu'il ne falloit plus dorénavant que croire en lui, et entrer dans son Eglise.

II. Réponse de Jésus. *Femme*, lui dit-il, *croyez-moi, le temps va venir que vous n'adorez plus le Père, ni sur cette montagne, ni à Jérusalem.* Il n'est plus temps de vous occuper de ces contestations, et bientôt le sujet de cette division entre les Juifs et les Samaritains cessera entièrement; bientôt il ne sera plus question ni de votre temple, ni de celui de Jérusalem, pour adorer Dieu, et il n'y aura sur la terre aucun lieu fixe et déterminé pour lui rendre le culte qui lui est dû. Il est vrai, puisque vous voulez le savoir, que les Juifs ont sur vous l'avantage de faire les cérémonies publiques de la religion dans le lieu que le Seigneur a choisi, et qu'en ce point ils agissent conformément à la révélation divine; car *vous adorez ce que vous ne connoissez pas. Pour nous, nous adorons ce que nous connoissons; car le salut vient des Juifs.* Vous adorez Dieu dans votre temple sans y être autorisés par aucun signe manifeste de la volonté de Dieu, et vous ne savez pourquoi vous le faites: nous, au contraire, nous connoissons la volonté de Dieu, et nous n'agissons que conformément à ses divins oracles. Vous ne connoissez ni le Père, ni le Fils, puisque vous ne recevez point les livres des prophètes qui vous feroient connoître l'un et l'autre, et vous ap-

prendroient que c'est du peuple juif que doit naître le Fils de Dieu, le Sauveur du monde. Il est vrai que le culte juif n'est encore en lui-même qu'un culte grossier, matériel et figuratif qui annonce le Sauveur; *mais le temps va venir, et il est déjà venu, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité: car le Père cherche des adorateurs de cette sorte.* Le temps vient, et vous y touchez, où il n'y aura plus d'immolation de victimes légales, où on ne sera plus astreint au choix des temps et des lieux, où on ne fera plus couler le sang des boucs et des taureaux. Les hosties charnelles que Dieu a ordonné qu'on lui offrît n'étoient que l'ombre d'un culte plus parfait qu'il exige aujourd'hui, d'un culte vrai et sincère, intérieur et spirituel, qui ne se manifestera que par le sacrifice de l'esprit et du cœur; car *Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.* Nous voyons de nos yeux l'accomplissement de cette prophétie. Depuis dix-huit siècles, l'Eglise de J. C. subsiste. Les temples de Samarie et de Jérusalem sont détruits, sans que la malice d'un empereur impie (1) ait pu venir à bout de rétablir celui-ci, et que la fureur de plusieurs autres ait pu détruire celle-là. Nous vivons dans cet heureux temps où un culte parfait a succédé au culte judaïque, et une hostie divine aux sacrifices charnels de la loi; mais sommes-nous bien du nombre des vrais adorateurs, tels que le Père céleste les demande? Adorons-nous Dieu en esprit et en vérité? unissons-nous à la précieuse victime que nous lui offrons, le sacrifice sincère de nos esprits, de nos cœurs, de notre vie, et de tout ce que nous sommes?

III. La Samaritaine déclare qu'elle attend le Messie. Elle savoit que c'étoit le temps où on l'attendoit, elle n'ignoroit point le bruit qui se répandoit qu'il étoit venu, et qu'il s'annonçoit déjà dans la Judée et dans la Galilée par les prodiges les plus éclatans. Dans cette disposition d'esprit, put-elle entendre ce dernier discours de J. C., et réfléchir à tout ce qu'il lui avoit dit auparavant, sans avoir de violens soupçons que celui qui lui parloit étoit lui-même le Messie? Or, quel bonheur, quel honneur n'eût-ce pas été pour elle d'avoir soulagé sa soif, d'avoir eu avec lui un entretien par-

(1) Julien l'Apostat.

ticulier, de lui avoir confessé ses fautes, et d'avoir éprouvé les charmes de sa douceur! Mais, d'un autre côté, elle n'osoit se flatter jusqu'à ce point. Le Messie eût-il voulu s'entretenir avec une pécheresse comme elle, et l'eût-il traitée avec tant de douceur et de ménagement? Partagée donc entre l'espérance et la crainte, le respect d'ailleurs ne lui permettant pas de découvrir son embarras, elle prit un détour pour s'éclaircir d'un point qui étoit devenu pour elle si intéressant. *Je sais, dit-elle, que le Messie, c'est-à-dire le Christ, va venir; lors donc qu'il sera venu, il nous expliquera toutes choses.*

IV. Jésus découvre à la Samaritaine qu'il est le Messie: Heureuse femme, votre Sauveur n'ignore pas ce qui se passe dans votre cœur, il connoît l'innocent artifice que vous mettez en usage; mais parce qu'il voit que c'est l'humilité et l'amour qui vous l'ont suggéré, il va satisfaire vos désirs et combler tous vos vœux. Soyez attentive et écoutez bien cette parole qui fait la joie du ciel et l'espoir de la terre, cette parole qui n'est encore jamais sortie de sa bouche sacrée qui va la prononcer. *Ce Messie, lui dit Jésus, c'est moi qui vous parle...* O parole admirable! Jésus ne cesse encore de nous l'adresser à nous-mêmes, y sommes-nous attentifs? Hélas! en mille occasions, Jésus nous parle, et nous ne voulons pas reconnoître sa voix. C'est lui qui nous parle par ces remords que nous sentons, par ce dégoût du monde que nous éprouvons, par ces discours, par cette lecture, par ce mot qui nous touche, par ce pauvre qui implore notre secours, par cette maladie, cette affliction, cette disgrâce qui nous humilient; si nous étions dociles à cette divine voix, de quelle consolation ne rempliroit-elle pas notre cœur!

V. Les disciples de Jésus arrivent, et la Samaritaine se retire. Lorsque cette femme eut entendu cette parole de J. C., *je suis le Messie*, qui pourroit dire quels sentimens de joie, d'admiration, de respect et d'amour s'élevèrent dans son cœur? Mais elle n'eut pas le temps de les exprimer. Les disciples arrivèrent à l'instant; elle se retira, ou plutôt elle vola vers la ville pour y exhaler le feu sacré dont son cœur étoit embrasé.

PRIÈRE. Seigneur, votre victoire est complète, et votre conquête assurée. D'une pécheresse et d'une infidèle vous avez fait un apôtre. Faites ainsi de mon ame pécheresse une ame pénitente, chrétienne et fervente.

O Jésus, je suis coupable à vos yeux de péchés qui sont en un sens plus énormes que ceux de la Samaritaine, puisque j'ai eu plus de secours et de lumières qu'elle pour les éviter; mais si j'ai eu le malheur de vous offenser, je tâcherai au moins, par la sincérité de ma confession, de mériter de vous cet éloge et ce pardon qu'elle mérita en vous disant la vérité. Donnez-moi comme à elle, ô divin Sauveur, de cette eau vive qui purifie tellement mon cœur de toute affection terrestre, que toutes mes pensées s'élèvent vers le ciel, et que la vie éternelle que vous nous y promettez soit l'unique terme de tous mes desirs. Ainsi soit-il.

---

### XLI<sup>e</sup> MÉDITATION.

*Sur ce qui précède la conversion des Samaritains de Sichar.*

Quatre objets doivent ici fixer notre attention, 1<sup>o</sup> l'étonnement des apôtres; 2<sup>o</sup> le zèle de la Samaritaine; 3<sup>o</sup> la charité de Jésus; 4<sup>o</sup> l'instruction que Jésus fait à ses disciples. *Jean. IV, 17-38.*

PREMIER POINT. — *L'étonnement des apôtres.*

I. **C**ET étonnement est honorable à Jésus. *En même temps, ses disciples arrivèrent, et ils furent surpris de ce qu'il s'entretenoit avec une femme.* Cette surprise des disciples nous marque combien J. C. avoit toujours paru éloigné des entretiens particuliers avec des femmes. Elle nous apprend que les pasteurs sont fort exposés à la censure et au jugement des hommes, que leur conduite fait la matière ordinaire des réflexions du public, et qu'ils ne sauroient trop éviter ces conversations fréquentes, qui sont d'ordinaire peu utiles, souvent scandaleuses, et toujours dangereuses. La conduite de J. C. nous apprend cependant que, d'un autre côté, un zèle sage et éclairé doit mettre ici des bornes en se fixant des règles. Les entretiens qu'on aura avec des femmes ne seront ni trop fréquens ni trop longs, s'ils sont, 1<sup>o</sup> si rares, qu'ils causent de la surprise; 2<sup>o</sup> dans des lieux si ouverts, qu'ils ne donnent aucun soupçon; 3<sup>o</sup> sur des matières si saintes, que les suites justifient.

II. Etonnement respectueux envers Jésus. *Cependant*

*aucun d'eux ne lui dit : Que demandez-vous à cette femme? de quoi vous entretenez-vous avec elle? Les disciples n'osèrent faire aucune question sur ce qui faisoit le sujet de leur étonnement.... Les brebis ne doivent jamais juger la conduite des pasteurs, ni s'arrêter aux apparences. Ce qui paroît leur fournir de quoi raisonner devrait plutôt les porter à se taire, parce qu'il est aisé d'être surpris. Apprenons à nous défaire de cet esprit de curiosité, naturellement opposé à la piété et aussi contraire à la simplicité de la foi qu'à l'innocence de la charité; de cette habitude de parler et de médire qui se remarque dans les personnes de piété aussi bien que dans les mondains; de cette malignité si commune, toujours prête à juger mal de tout, et à interpréter tout en mauvaise part.*

SECOND POINT. — *Le zèle de la Samaritaine.*

*Cette femme cependant, laissant là sa cruche, s'en retourna à la ville, et commença à dire à tout le monde : Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne seroit-ce point le Christ? Quelle ardeur, quelle humilité, quelle prudence, quelle efficacité dans le zèle de la Samaritaine!*

I. Zèle ardent qui lui fait oublier de prendre son repas pour aller publier dans toute la ville l'heureuse rencontre qu'elle a faite. Le zèle de la foi et l'amour de la vérité, le désir et la joie, la surprise et la reconnaissance l'animent, la pressent, la transportent. Elle court, et ne suit plus que les mouvemens de la grâce et l'ardeur de cette charité pure que J. C. a allumée dans son cœur.... Tout est vif et animé dans les âmes qui ont le bonheur d'approcher de Dieu, et d'écouter avec humilité les paroles intérieures que son esprit fait entendre à leurs cœurs.

II. Zèle humble. La Samaritaine ne prend point le ton doctrinal. Ses paroles n'ont rien de suspect, rien qui impose et qui prévienne. Elle ne fait point valoir les sublimes connoissances qui lui ont été données, et les profonds secrets qui lui ont été révélés : elle ne parle que de la révélation qui lui a été faite de ses propres actions et de ses fautes. La pudeur, la honte, sentimens qui ont tant de force et d'empire sur les pécheurs; l'orgueil, la crainte, l'estime des hommes, qui obsèdent les âmes mondaines, tous ces puissans motifs sont mé-

prisés, toutes les passions les plus vives sont sacrifiées; tout cède à la grandeur de sa foi et de son zèle. Que son exemple condamne hautement la prudence charnelle et la lâche timidité de ces pécheurs qui vivent dans le désordre et craignent d'en rougir, qui ont perdu la crainte de Dieu et ne peuvent perdre la funeste crainte du monde!

III. Zèle prudent. Elle ne dit point que cet homme est le Messie, et qu'il l'en a assurée lui-même; elle se contente de rappeler la circonstance la plus frappante de l'entretien qu'elle a eu avec lui, et d'animer ceux à qui elle parle à aller le trouver, à voir et juger par eux-mêmes si ce n'est point le Messie. Autant une femme se donne du ridicule, lorsqu'elle se mêle de dogmatiser sur la religion, quelque habile qu'on la suppose, autant se fait-elle honneur, et peut-elle faire du bien, lorsque, pour maintenir la foi et inspirer la piété, elle emploie le charme d'une douce et adroite insinuation.

IV. Zèle efficace. *Ils sortirent donc de la ville pour venir le trouver.* A cette voix de la Samaritaine, *venez et voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait*, toute la ville fut ébranlée, et un grand nombre des habitans se disposa à aller le voir. Que nos incrédules ne se rendent-ils à cette douce invitation! Rendons-nous-y nous-mêmes. Allons et voyons, c'est-à-dire, étudions J. C., ses actions, ses paroles, et voyons combien il est digne de notre amour, de notre respect et de notre confiance.

TROISIÈME POINT. — *La charité de Jésus.*

La charité l'empêche de prendre aucune nourriture. *Cependant ses disciples le prioient, et disoient : Maître, mangez.* Pendant que la Samaritaine suivait l'ardeur de son zèle, et appeloit les habitans de Sichar, les disciples de J. C. mirent devant lui ce qu'ils avoient apporté de la ville, et comme ils virent qu'il ne mangeoit pas, ils le pressèrent de manger. Voilà ce qui occupoit les disciples; mais voici ce qui occupe J. C. Malgré la fatigue du chemin, la chaleur du jour, l'heure avancée et l'épuisement où est ce divin Sauveur, il ne pense qu'à l'œuvre de Dieu qu'il a commencée, que la Samaritaine continue, et qu'il veut consommer. O Jésus, votre ardente charité, et le soin de notre salut vous font oublier vos propres besoins, tandis que nous,



pour des besoins imaginaires, pour de frivoles amusemens, nous oublions notre salut et celui de nos frères. Heureux les pasteurs et les hommes apostoliques qui, à votre exemple, oublient le soin de leur corps pour travailler au salut des âmes! heureux les fidèles qui, à l'exemple de vos disciples, rendent aux pasteurs les soins et les secours qui leur sont nécessaires.

II. La charité nourrit J. C. d'un aliment inconnu. Les disciples le pressant de prendre quelque nourriture, il leur dit : *J'ai une viande à manger que vous ne connoissez pas.* Le Sauveur se faisoit une occasion de tout pour édifier et pour instruire. L'eau qu'il avoit demandée à la Samaritaine l'avoit conduit à parler de l'eau de la grâce, qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, et la nourriture que lui présentèrent ses disciples lui servit de matière à une instruction apostolique. L'aliment, la nourriture de Jésus, c'est notre sanctification; aussi lui présentons-nous une céleste nourriture, lorsque nous nous rendons dociles aux impulsions de la grâce, et nous la lui refusons, toutes les fois qu'indociles à sa grâce, nous suivons notre passion. Souvenons-nous de cette parole de J. C. : *J'ai une autre nourriture que vous ne connoissez pas*, lorsque des amis, trop humainement charitables, nous exhortent à relâcher quelque chose de nos pratiques de piété, de mortification, de zèle. Souvenons-nous-en surtout, lorsque le démon, la chair et le monde nous offrent ces mets empoisonnés qui tendent à la mort de l'âme, en flattant les sens et les passions. Répondons avec J. C. : *J'ai une nourriture que vous ne connoissez pas, et qui a pour moi des délices qui me dégoûtent de celle que vous me présentez.*

III. La charité engage Jésus à faire une instruction à ses apôtres. *Les disciples se disoient donc l'un à l'autre : Quelqu'un lui auroit-il apporté à manger?* La Samaritaine ne comprit rien d'abord à ce que le Fils de Dieu lui disoit du mystère de l'eau céleste; les disciples ne sont pas plus éclairés sur la nature et sur les qualités de la nourriture divine dont J. C. leur parle. Ils n'avoient jamais senti qu'une faim corporelle, ils ne connoissoient point la faim de la vérité et la soif ardente de la justice. Ainsi, ne concevant pas pourquoi J. C. différeroit son repas, ils s'imaginèrent que, pendant leur absence, quelqu'un lui avoit

apporté à manger. L'homme est toujours esclave des sens, à moins que l'esprit de Dieu ne l'élève et ne lui apprenne à penser dignement; et c'est ce qui engagea le divin Sauveur à instruire ses disciples sur les devoirs de l'apostolat. O charité immense et infatigable! Ainsi, ô Jésus, en préférant les besoins du prochain aux vôtres propres, en vous montrant plus occupé du salut des Samaritains que de la faim et de la soif qui vous pressoient, apprenez-vous non-seulement aux pasteurs, mais aux fidèles même à ne jamais omettre les œuvres de charité, de piété et de miséricorde que la Providence leur présente, à ne point préférer les nécessités de la vie, les besoins du corps, aux secours que réclament la vie des âmes et l'état des pécheurs. On a toujours le temps de nourrir son corps, mais on n'a pas toujours les occasions favorables de sauver le prochain.

QUATRIÈME POINT. — *L'instruction que Jésus fait à ses disciples sur les devoirs de l'apostolat.*

I. J. C. leur explique quelle est la nourriture dont il leur a parlé. *Ma nourriture*, leur dit-il, *c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre.* Comme s'il leur eût dit : Ne soyez point surpris si je n'écoute pas les besoins de mon corps; la grâce que mon Père a faite à cette Samaritaine, l'état heureux où je la vois me ravit et me soutient. N'est-il pas dans l'ordre que le corps cède à l'esprit? Le salut d'une âme n'est-il pas à préférer à un pain matériel? Si cette préférence est due à une âme seule, à plus forte raison est-elle due au salut de toute une ville, et d'une nation entière. Voilà ce que Dieu veut que je fasse; je ferai sa volonté en achevant l'œuvre de charité que j'ai commencée, et voilà ma nourriture. Lorsque nous travaillons au salut du prochain, lorsque nous accomplissons les devoirs du ministère, lorsqu'en les remplissant nous avons à souffrir, songeons que c'est la volonté de Dieu que nous faisons. Portons-nous-y donc avec ardeur, avec joie, et goûtons la paix et la consolation qui se trouvent à faire sur la terre ce que Dieu veut que nous fassions. Songeons que c'est l'œuvre du Seigneur, et appliquons-nous à lui donner toute sa perfection. Commençons-la, et finissons-la avec une entière pureté d'attention, sans qu'aucun motif humain, aucun retour sur nous-mêmes, lui en dérobent  
la

la moindre partie. Ainsi trouverons-nous dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, une nourriture délicate qui fortifiera notre ame, la fera croître en vertu, et la conduira à la perfection.

— II. Jésus explique à ses disciples un proverbe que l'apostolat ne doit point s'appliquer : *Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois jusqu'à la moisson ? Pour moi, je vous dis : Levez les yeux, et considérez les campagnes, qui sont déjà blanches et prêtes à moissonner. On disoit en proverbe : Il y a quatre mois depuis les travaux de la semence jusqu'à ceux de la moisson. On vouloit dire par là qu'on n'étoit pas toujours obligé de travailler, mais qu'il y a un temps pour le repos, et un temps pour le travail. Les apôtres auroient pu croire qu'ils en étoient aux travaux de la semence, et qu'ensuite ils auroient du temps pour se reposer. Mais Notre-Seigneur leur déclare qu'ils en sont aux travaux de la moisson, qu'il faut les commencer sans délai et les continuer sans relâche, et il les anime par deux motifs. Premier motif : le besoin des peuples, et leur disposition. *Levez les yeux*, leur dit-il, en leur montrant les habitans de Sichar qui accouroient en foule, voyez les campagnes jaunissantes, et qui n'attendent que la faux du moissonneur. Les villes, les bourgs et les villages sont disposés à vous recevoir. Il est temps que vous leur portiez la lumière de l'Évangile. Levons les yeux, et voyons loin de nous des nations entières qui ne demandent, pour recevoir la foi, qu'à être instruites. Heureux ceux que Dieu leur envoie ! Prions pour eux, supplions le Seigneur d'en augmenter le nombre. Voyons autour de nous combien d'ignorans qui ne demandent que de l'instruction, combien de pécheurs qui n'auroient quelquefois besoin que d'un mot pour rentrer en eux-mêmes et se convertir. Agissons en leur faveur, parlons et prions. Second motif : la récompense du travail. *Celui qui moissonne reçoit la récompense et amasse des fruits pour la vie éternelle, en sorte que celui qui sème et celui qui moissonne ont une joie commune.* Cette récompense n'est rien moins que la vie éternelle, et la douce satisfaction d'y voir ceux pour qui on aura été ici-bas un instrument de salut. Quelle joie ! quel amour régneront entre les ames bienheureuses des prédestinés, entre celles qui auront été sauvées par le ministère des autres, celles qui auront, en*

quelque chose, contribué au salut du prochain, et celles qui, en différens temps et par divers travaux, auront concouru à former cette église triomphante, cette assemblée immortelle des bienheureux ! Pourrions-nous, après cela, nous négliger, nous épargner, ne pas profiter avec ardeur de toutes les occasions qui se rencontrent de travailler au salut des âmes ? Mais quelles seront, au contraire, la haine, la rage, la fureur qui animeront les réprouvés contre ceux qui auront négligé de les instruire et de les reprendre, contre ceux qui, par leurs exemples, leurs discours, leurs écrits, auront contribué à leur réprobation ! Ah ! cette pensée devrait faire tomber la plume des mains de ces auteurs impies et sacrilèges, qui n'emploient leurs talens qu'à détruire la foi et à corrompre les mœurs.

III. Jésus explique à ses disciples un autre proverbe qu'on doit appliquer à l'apostolat. *En ceci, se vérifie le proverbe qui dit : L'un sème et l'autre moissonne.* 1° Ce proverbe se vérifie dans le sens propre et naturel, et il nous avertit de deux choses : la première, qu'il ne faut pas compter sur la vie. Il arrive souvent que les uns profitent du travail des autres. Souvent on commence un ouvrage, et la mort nous enlevant, c'est un autre qui le finit ; on sème, on travaille, et la mort ne permettant pas de jouir des fruits, un autre moissonne. La seconde, qu'il ne faut pas travailler pour soi seul. Ceux qui nous ont précédés ont travaillé pour nous, nous devons en remercier Dieu, et prier pour eux ; mais il est juste aussi que nous travaillions pour ceux qui nous suivront. 2° Ce proverbe se vérifie quand on l'applique aux fonctions des apôtres. *Je vous ai envoyé moissonner où vous n'avez pas travaillé ; d'autres ont travaillé, et vous êtes entré dans leurs travaux.* Les patriarches, les prophètes, les saints docteurs de la loi avoient semé, c'est-à-dire, avoient disposé de loin les esprits à recevoir le Messie. Quand les apôtres l'annonçoient, et qu'ils conféroient son baptême, ils moissonnoient le champ que d'autres avoient ensemencé. 3° Ce proverbe se vérifie en l'appliquant aux fonctions apostoliques de notre temps. Les apôtres à leur tour, et après eux leurs successeurs, ont défriché et ensemencé les terres des nations ; leurs travaux ont été arrosés de leur sang et de celui des martyrs, et la foi est ainsi parvenue jusqu'à nous. Par rapport à chaque particulier, il est vrai encore que

l'un sème et l'autre moissonne. L'un instruit ou fait naître une bonne pensée, l'autre achève de convertir. L'un dirige dans les voies d'une sainte vie, l'autre recueille les derniers soupirs d'une précieuse mort. Ainsi la prédication évangélique forme comme deux chaînes qui partent de J. C., dont l'une remonte jusqu'au commencement du monde, et l'autre, descendue jusqu'à nous, se continuera jusqu'à la consommation des siècles, et jusqu'au temps de la dernière moisson, qui sera le jugement dernier.

**PRIÈRE.** O mon Dieu, que vos œuvres sont admirables ! Heureux ceux qui auront marché dans les voies de votre miséricorde, et travaillé à l'accomplissement de vos desseins ! O Jésus, si vous oubliez la nourriture de votre corps pour vous nourrir de la volonté de votre Père, qui est ma sanctification, combien donc dois-je y donner mes soins ! Je me le propose, ô divin Sauveur ; soyez avec moi pour me sanctifier, et bénissez mes efforts. Ainsi soit-il.

## XLII<sup>e</sup> MÉDITATION.

### *Conversion des Samaritains de Sichar.*

Considérons avec l'historien sacré, 1<sup>o</sup> la docilité, 2<sup>o</sup> la perfection, 3<sup>o</sup> l'éminence de leur foi. *Jean.* IV, 39-45.

PREMIER POINT. — *Docilité de leur foi.*

**A**DORONS trois qualités principales de la foi des Samaritains dès le commencement de leur conversion.

I. Une foi prompte. *Or il y eut plusieurs Samaritains de cette ville qui crurent en Jésus, sur ce témoignage que lui avoit rendu cette femme : Il m'a dit tout ce que j'ai fait.* Les Samaritains de Sichar étoient persuadés que les temps du Messie étoient proches ; il ne leur falloit, pour croire en lui, que le témoignage de la Samaritaine. Ce témoignage n'étoit point suspect, elle ne pouvoit se tromper sur le détail de ce qu'il y avoit de plus secret dans sa vie, et qui lui avoit été révélé. Elle ne pouvoit vouloir tromper ces concitoyens, elle n'avoit aucun intérêt à le faire, et on la connoissoit d'un ca-

ractère à ne pas le vouloir. On est bientôt persuadé et convaincu, quand on cherche la vérité de bonne foi, et qu'on n'a point d'intérêt à la méconnoître.

II. Une foi agissante. *De sorte que les Samaritains étant venus le trouver, ils le prièrent de demeurer chez eux, et il y demeura deux jours.* Plusieurs sortirent de la ville, et vinrent avec la Samaritaine trouver Jésus, pour le prier d'entrer chez eux et d'y faire son séjour, ou du moins de s'y reposer et d'y demeurer quelque temps. Jésus consentit à leurs desirs; il les suivit, et demeura deux jours avec eux. Que Jésus est charitable! Il va avec plaisir, il demeure, et converse volontiers avec ceux qui l'appellent dans un esprit de foi et d'amour. Quelle fut la joie de ces nouveaux prosélytes! avec quel empressement ceux de la ville vinrent-ils le recevoir! Et vous, zélée Samaritaine, avec quels sentimens vîtes-vous ces heureux succès de votre apostolat! avec quelle satisfaction vîtes-vous votre divin maître reçu comme en triomphe par vos concitoyens! avec quelle ardeur le suivîtes-vous partout où il alla!

III. Une foi attentive. *Et il y en eut beaucoup plus qui crurent en lui après l'avoir entendu.* On s'empessa d'entendre Jésus, et quel plaisir ne se fit-il pas d'instruire des cœurs si bien disposés! Aussi le nombre de ceux qui crurent en lui s'accrut-il. Les apôtres comprirent sans doute alors de quelle nourriture et de quelle moisson Jésus leur avoit parlé. Hélas! le nombre de ceux qui croient ne diminue-t-il pas au contraire parmi nous? La foi s'affoiblit, parce qu'on n'écoute pas J. C., parce que, loin de lire et de méditer son Évangile, on ne lit, ou on ne prête l'oreille qu'à ce qui peut flatter les passions, ou piquer une vaine et dangereuse curiosité.

SECOND POINT. — *Perfection de la foi des Samaritains.*

I. Leur foi est parfaite dans son motif; ils croient sur la parole de Jésus. Les habitans de Sichar sentoient le prix de la vraie foi, et ils se félicitoient de l'avoir reçue. Comme la Samaritaine prenoit un intérêt particulier à tout ce qui se passoit, elle se trouvoit toujours au milieu des plus fervens, *et ils disoient à cette femme : Ce n'est plus sur ce que vous nous avez dit que nous croyons en lui, car nous l'avons entendu nous-mêmes.* Ainsi les instructions du Messie, méprisées à Jérusalem, furent-elles respectées en Samarie. Jésus y fut entendu avec

docilité, et deux jours de prédication lui gagnèrent tous les cœurs. Le Samaritain est frappé de la lumière divine dès la première fois qu'elle luit à ses yeux, il croit en J. C. dès qu'il entend ses discours, et le Juif ne croit point en lui, lors même qu'il lui voit opérer des miracles. Ainsi voit-on souvent le chrétien chanceler dans sa foi au milieu des plus vives lumières, tandis que le barbare, docile à la voix d'un homme apostolique, croit et vit conformément à sa foi. La Samaritaine ne répond point aux paroles de ses compatriotes. Loin de s'offenser de ce qu'on lui dit, elle est charmée qu'on l'oublie pour ne penser qu'à Jésus. Tel est le caractère du vrai zèle, toujours plein d'amour et de désintéressement. Quelque grande que fût l'humilité de cette femme, il étoit vrai cependant que, si elle n'eût pas cru la première, elle n'eût pas annoncé J. C. à ses concitoyens, et ceux-ci couroient risque de n'être pas éclairés de la lumière de l'Évangile. Admirable enchaînement de grâces! De la conversion d'un seul dépendent souvent le salut et la perfection de plusieurs. Une première grâce reçue avec fidélité, ou rejetée avec obstination, est souvent le principe, ou d'une sainteté parfaite, ou d'une affreuse réprobation.

II. La foi des habitans de Sichar est parfaite dans son objet. *Nous l'avons entendu nous-mêmes*, disent-ils, *et nous savons que c'est lui qui est véritablement le Sauveur du monde.* Que de vérités sont réunies dans ce seul mot! il renferme tout ce qui fait l'objet de notre foi : car si Jésus est le Sauveur du monde, il faut croire tout ce qu'il nous a révélé, et tout ce que son Eglise nous enseigne. Heureux citoyens de Sichar, vous êtes les premiers qui ayez prononcé sur la terre ce divin nom du Sauveur, depuis qu'un ange l'avoit annoncé aux pasteurs de Bethléem. Vous l'éprouvez qu'il est vraiment Sauveur, et non pas seulement celui des Juifs, mais encore le vôtre, celui de tous les hommes et du monde entier.

III. La foi des Samaritains est parfaite dans sa durée. *Deux jours après, Jésus partit de là, et s'en alla en Galilée.* Après avoir demeuré deux jours à Sichar, Jésus en sortit; mais les fruits de sa prédication ne s'évanouirent pas après son départ. Jésus, en se séparant des Sicharites, leur laissa son esprit, sa grâce et son amour. De quels regrets, de quelles actions de grâces,

de quelles protestations de fidélité ne fut pas accompagné le dernier adieu que lui firent ces fervens néophytes ! Purent-ils jamais oublier la faveur qu'il leur avoit faite, les instructions qu'il leur avoit données, et les grâces dont il les avoit comblés ?

TROISIÈME POINT. — *Eminence de la foi des Samaritains.*

I. Foi éminente, qui condamnoit l'infidélité de Nazareth et l'endurcissement de Jérusalem. La première de ces villes avoit entendu Jésus, la seconde avoit vu ses miracles. La première passoit pour être la patrie de Jésus, parce qu'il y avoit été élevé, la seconde l'étoit en effet, parce qu'elle étoit la capitale de la Judée où il étoit né. Mais la stérilité de ses travaux, dans l'une et dans l'autre, le fit agir ici comme après son baptême : il s'avança vers la Galilée, où on étoit mieux disposé que jamais à le recevoir et à l'entendre, il s'éloigna de Jérusalem, et n'alla point à Nazareth ; *car Jésus témoigna lui-même qu'un prophète n'est pas honoré dans sa patrie.*

II. Foi des habitans de Sichar éminente, et bien supérieure à la foi même des Galiléens. *Etant donc revenu en Galilée, les Galiléens le reçurent avec joie, ayant vu tout ce qu'il avoit fait à Jérusalem au jour de la fête, à laquelle ils avoient assisté.* La foi avec laquelle les Galiléens recevoient Jésus n'étoit pas exempte de tout motif humain. Ils le regardoient comme leur compatriote, et ils pensoient que la gloire de ses miracles devoit rejaillir sur eux-mêmes, et les élever au-dessus des Juifs, qui avoient coutume de les mépriser. Les Sicharites au contraire, quoiqu'étrangers à l'égard de Jésus, avoient cru en lui d'une foi parfaite, seulement pour l'avoir entendu, et sans avoir vu aucun effet merveilleux, du moins extérieur, de sa divine puissance.

III. Foi des Sicharites éminente, et qui condamne la foiblesse et l'imperfection de la nôtre. Hélas ! nous avons la parole de Jésus, nous connoissons ses prodiges, nous voyons l'accomplissement de ses oracles, et le plus souvent nous ne défendons sa cause, et ne nous disons chrétiens que par le motif de notre propre gloire, et pour ne pas nous déshonorer.

PRIÈRE. O heureux habitans de Sichar, votre foi sera le modèle de la mienne. O Jésus, ces fidèles Samari-



tains vous reconnoissent pour leur Sauveur et celui du monde entier ; je vous reconnois pour le mien en particulier , et je ne veux plus d'autre science , d'autre bonheur , d'autre consolation , que de vous servir et adorer dans le temps , afin de pouvoir vous glorifier dans l'éternité. Ainsi soit-il.

---

**XLIII<sup>e</sup> MÉDITATION.**

*Jésus , étant à Cana , guérit le fils d'un seigneur , malade à Capharnaüm.*

Admirez ici , 1<sup>o</sup> l'empressement de ce père ; 2<sup>o</sup> sa foi ; 3<sup>o</sup> les bienfaits qu'il reçoit de J. C. *Jean. 1v, 46-54.*

PREMIER POINT. — *L'empressement de ce père.*

I. **O**BSERVONS son attention à s'informer où est Jésus , et quelle route il tient. *Jésus alla donc , pour la seconde fois , à Cana en Galilée , où il avoit changé l'eau en vin. Or , il y avoit là un seigneur (1) dont le fils étoit malade à Capharnaüm. Ce seigneur , ayant appris que Jésus étoit venu de Judée en Galilée , alla le trouver. Ce seigneur avoit un fils , l'objet de sa tendresse , qui étoit tombé malade à Capharnaüm. Le mal étoit si violent , qu'il ne restoit plus d'espérance de guérison que dans un miracle. Jésus en avoit fait un grand nombre dans cette ville ; mais il étoit absent : triste situation pour un père affligé , et sur le point de perdre ce qu'il a de plus cher au monde. Il demande , il s'informe où est Jésus , il est attentif à tout ce qu'on en dit , et enfin il apprend qu'il est parti de la Judée , et qu'il se rend par la Samarie en Galilée. Si nous avons pour le salut de notre ame le même empressement qu'eut ce père pour la guérison de son fils , nous nous informerions ,*

(1) S. Jérôme le nomme *palatinus* , c'est-à-dire , seigneur de la cour du roi Hérode. Plusieurs interprètes veulent qu'Hérode , le tétrarque , avoit donné à ce seigneur , Gentil selon les apparences , le gouvernement perpétuel de la Galilée avec son territoire , et que pour cette raison , ainsi qu'autrefois les différens satrapes des Philistins , il prenoit le titre de petit roi.

comme lui, de tout ce qui peut contribuer à notre guérison, à notre sanctification, à notre perfection; rien ne nous paroîtroit indifférent de ce qui nous feroit trouver Jésus, et en lui un secours à nos maux.

II. Considérons le voyage qu'entreprend ce père affligé. Craignant que Jésus n'arrive trop tard à Capharnaüm, il prend le parti d'aller à sa rencontre, pour le prier de hâter sa marche. Il ne se repose de ce soin sur personne, il laisse son fils pour aller lui chercher du secours; il part sans que la longueur et la fatigue du voyage puissent l'arrêter. Il n'en est pas ainsi de nous, quand il s'agit de travailler à notre salut; tout nous épouvante, les moindres difficultés nous arrêtent.

III. Voyons quelle est l'humilité de sa prière. *Et il le supplie de venir guérir son fils; car il se mouroit.* Il trouva Jésus à Cana; il courut lui raconter le sujet de son affliction, et sollicita son cœur avec confiance et humilité. Si cette prière étoit défectueuse à certains égards, elle étoit au moins respectueuse et fervente. Que les nôtres aient surtout ces deux qualités.

IV. Admirons la persévérance de cet étranger. Sa foi imparfaite avoit besoin d'instruction, Jésus la lui fit, et prêt à lui accorder sa demande, il cacha d'abord sa volonté sous l'amertume d'un reproche, en lui disant : *Si vous ne voyez, vous autres grands du monde, des miracles et des prodiges, vous ne croyez point.* C'est une observation à faire, que, dans toutes les occasions, Notre-Seigneur portoit toujours ses soins sur l'intérieur, avant d'opérer à l'extérieur. Vous voilà, dit-il à ce seigneur : vous autres hommes honorés dans le monde par votre naissance ou par vos dignités, si vos besoins personnels ne vous forcent de recourir à moi, ou si je n'accorde des miracles à votre curiosité, rien d'ailleurs ne peut vous persuader que je suis le Messie; il vous faut des signes extraordinaires, qui vous distinguent devant les hommes, ou des prodiges accordés à vos nécessités; à ces conditions, vous vous portez à croire, autrement vous ne vous faites pas même un devoir de vous instruire. Hélas! n'est-ce pas ainsi que nous agissons nous-mêmes? Quand songeons-nous à recourir à Dieu, si ce n'est dans les afflictions temporelles? Nos désordres, le danger où est notre salut, ne nous touchent point en comparaison d'une disgrâce, d'un acci-

dent. Jésus, par cette réprimande, humilioit l'orgueil de ce seigneur; mais il enflammoit ses désirs, ranimoit son espérance, et exerçoit sa foi; il l'exerçoit même d'autant plus, qu'en disant ces paroles, il ne paroissoit point se disposer à partir, et ce père désolé comptoit tous les momens, et craignoit toujours que le remède ne vînt trop tard. Loin de se rebuter cependant, il s'humilie, et réitère ses instances. *Seigneur*, dit-il, *venez avant que mon fils ne meure*; mon fils est à l'extrémité, daignez vous hâter. Heureux père, votre persévérance va être couronnée, et même au-delà de vos espérances. *Allez*, lui dit Jésus, *votre fils est guéri*. Et en effet, dans le même moment, Jésus le guérissoit à Capharnaüm. Apprenons à connoître le maître que nous servons. S'il nous reprend, s'il semble nous rebuter, s'il diffère de nous exaucer, c'est toujours son amour qui le fait agir, et il n'en use ainsi que pour notre avantage. Demandons-lui avec résignation les biens temporels, le succès de nos entreprises, et la santé du corps; et si pour notre bien il nous refuse, acquiesçons à sa sainte volonté. Pour les biens spirituels, demandons-les avec instance, avec persévérance, et il nous accordera toujours plus que nous ne lui demanderons.

SECOND POINT. — *La foi de ce père.*

I. Commencemens et imperfections de sa foi. Ce seigneur, qui, selon les apparences, étoit Gentil et descendant de ces anciens Tyriens établis dans la Galilée, s'étoit fait, sur ce qu'on lui avoit dit à Capharnaüm, une idée très-imparfaite de Jésus. Il croyoit bien qu'il pouvoit guérir son fils; mais il pensoit qu'il falloit qu'il le vît, qu'il le touchât, qu'il lui parlât. Il ignoroit qu'il pouvoit opérer ses miracles de loin comme de près, que sa présence n'y étoit pas nécessaire, et qu'un seul acte de sa volonté suffisoit. Il étoit bien éloigné de croire que Jésus fût le fils de Dieu, Dieu lui-même, créateur et maître de l'univers. Avons-nous bien nous-mêmes cette idée de J. C.? l'avons-nous telle que la foi nous la présente et l'exige de nous?

II. Le progrès de sa foi. La réprimande du Sauveur avoit fait impression sur son cœur, et quand il lui entendit prononcer, avec un ton d'autorité: *Votre fils est guéri*, il crut à la parole de Jésus, et s'en alla. Il crut à ce miracle, quoiqu'il ne le vît pas. Il ne fut pas du

nombre de ceux dont le Sauveur avoit déjà parlé, qui ne croient pas à moins qu'ils ne voient. N'en sommes-nous pas nous-mêmes? n'entend-on pas quelquefois dire parmi nous : Je voudrois voir un miracle? parole d'infidélité capable d'irriter le Seigneur; marque d'une foi bien languissante, et peut-être entièrement éteinte. Apprenons de ce grand à croire sans avoir vu; en cela consiste le mérite de la foi, faisons-y consister notre bonheur et notre consolation.

III. Perfection de sa foi. Consolé par la ferme persuasion où il étoit que son fils étoit guéri, il partit sur-le-champ. Le lendemain, il continua sa route, tout occupé sans doute des paroles que Jésus lui avoit dites. Il n'alla pas jusqu'à la ville; *comme il étoit en chemin, ses serviteurs, témoins de la guérison subite de leur jeune maître, vinrent au-devant de lui et lui dirent : Votre fils se porte bien.* A cette nouvelle, il ne laissa pas aller son cœur à une vaine joie. Il s'oublia lui-même, pour ne penser qu'à son bienfaiteur, et examiner de plus près un évènement qui pouvoit avoir des suites bien plus importantes que la guérison de son fils. *Il leur demanda donc à quelle heure le malade s'étoit trouvé mieux. Ils lui dirent : La fièvre le quitta hier à la septième heure du jour, c'est-à-dire à une heure après-midi. Le père reconnut que c'étoit l'heure même où Jésus lui avoit dit : Votre fils est guéri, et il crut.* Il comprit que Jésus ne lui avoit pas seulement prédit la guérison de son fils, mais qu'il l'avoit opérée; et, frappé, comme il le devoit être, d'un pouvoir si divin, il crut non plus seulement à la parole de Jésus, mais il crut en Jésus lui-même. Il crut qu'il étoit le Fils de Dieu et le Messie attendu, à qui il falloit s'attacher.

IV. Le zèle de sa foi. *Il crut, lui et toute sa maison.* La vraie foi n'est point sans zèle. Une foi vive n'est ni muette ni oisive. Le père instruisit son fils et toute sa maison des obligations qu'ils avoient à Jésus, et il leur parla d'un air si pénétré, qu'il engagea tout son monde à croire en lui... C'est un exemple pour les gens en place, pour les pères et pour les maîtres. Mais, outre cela, chaque particulier a dans ses sens extérieurs et intérieurs, et dans toutes les puissances de son ame, une espèce de maison et de famille qu'il gouverne et qu'il doit contenir dans les règles d'une vive foi. Soit donc que nous soyons en compagnie ou seuls,

quelque part que nous soyons, quelque chose que nous fassions, que nos yeux, nos oreilles, notre langue, notre posture; notre maintien, notre imagination, notre mémoire, notre esprit, notre cœur, nos pensées, nos désirs, nos desseins, nos entreprises, notre travail, notre repos, que tout soit dans l'ordre de la foi, que tout annonce en nous un homme qui croit, et en qui tout croit.... *Jésus fit ce second miracle quand il revint de Judée en Galilée. C'est le second miracle que Jésus ait fait à Cana en Galilée...* Si nous réfléchissons sur mille évènements de la vie, nous y trouverions de quoi nourrir notre foi et notre amour pour Dieu, nous y verrions des traits sensibles et touchans de la bonté de Dieu, de sa providence, de sa puissance infinie; mais nous ne songeons qu'à jouir des biens de Dieu, sans penser à celui de qui nous les recevons.

THOISIÈME POINT. — *Les bienfaits que reçut ce père.*

I. La guérison de son fils. Combien de fois Dieu nous a-t-il guéris de la maladie, nous et nos proches! L'avons nous remercié de cette faveur? Hélas! peut-être a-t-elle été aussitôt oubliée que reçue.

II. Le don de la foi, mille fois plus précieux que la vie. Nous l'avons reçu cet estimable don, ne nous lassons pas d'en rendre grâces au Seigneur.

III. La sévérité avec laquelle Jésus le traita. Il lui reprocha publiquement son peu de foi; mais par là il le rendit humble et le fit rentrer en lui-même. Il lui refusa d'exaucer sa prière en le suivant à Capharnaüm; mais il opéra en sa faveur un miracle et plus grand et plus utile pour lui que celui qu'il demandoit.

IV. La maladie même de son fils. Qui n'eût plaint ce père affligé, en le voyant sur le point de perdre un fils qu'il aimoit uniquement? Mais ce qui le rendoit si digne de compassion aux yeux des hommes, étoit ce qui devoit l'approcher davantage de J. C., lui et sa maison. Que nous connoissons mal nos vrais intérêts, lorsque nous nous plaignons de Dieu, ou que nous murmurons contre les dispositions de sa providence! Ah! plutôt adorons-en la profondeur et la sagesse. A l'exemple de ce père, profitons des maladies et des afflictions pour recourir à Dieu, pour nous unir à lui et nous détacher du monde. Si le Seigneur semble user

de quelque rigueur envers nous, s'il refuse de nous accorder nos demandes, ne nous rebutons pas; regardons même comme des faveurs ses rigueurs et ses refus, et soyons bien persuadés que tout ce qui nous vient de sa part est pour notre plus grand bien.

PRIÈRE. Faites-moi, Seigneur, la grâce de connoître cette vérité et d'en profiter. Faites que je sache faire usage de tout ce que votre sagesse et votre honté opéreront pour ma plus grande utilité. Ne consultez jamais ni mes inclinations ni mes répugnances; mais plutôt ménagez ma foiblesse en vous opposant à mes désirs. Augmentez ma foi, et rendez-la ferme, agissante et parfaite, comme celle de ce seigneur de l'Évangile. Donnez-moi le zèle qu'il eut pour vous faire connoître et aimer. Daignez me dire au fond du cœur cette parole consolante : Votre ame est guérie, et elle vit de la vie de la grâce. Ce n'est pas assez, ô Jésus; après m'avoir délivré de mes infirmités spirituelles, daignez encore me conserver dans la reconnoissance, l'amour et la fidélité jusqu'au dernier moment de mes combats sur la terre. Ainsi soit-il.

---

#### XLIV<sup>e</sup> MÉDITATION.

##### *Délivrance d'un possédé à Capharnaum.*

Considérons, 1<sup>o</sup> la personne de J. C.; 2<sup>o</sup> les ruses du démon que chasse J. C.; 3<sup>o</sup> la conduite du peuple témoin de ce miracle. *Marc.* I, 21-28; *Luc.* IV, 31-37.

PREMIER POINT. — *De Jésus.*

I. SON zèle à instruire. *Ensuite il descendit à Capharnaum* (1), *ville de Galilée, et aussitôt, entrant dans la synagogue des Juifs le jour du sabbat, il les instruisit.* Capharnaum étoit, comme nous l'avons dit, le centre des missions de Jésus. Ce divin Sauveur, accompagné de ses quatre disciples, s'y rendit de Cana. Il ne prit

(1) On disoit descendre à Capharnaum, parce que cette ville étoit maritime, et monter à Jérusalem, parce qu'elle étoit située sur une montagne.

pas de temps pour se reposer; dès qu'il fut arrivé, il commença à enseigner. Outre les instructions qu'il faisoit tous les jours en particulier, il en faisoit en public tous les samedis, dans la synagogue où le peuple avoit coutume de s'assembler pour la prière et l'explication de l'Écriture sainte... Le saint jour du dimanche est pour les chrétiens ce qu'étoit le samedi pour les Juifs. Dans ce jour, les pasteurs, après avoir offert le divin sacrifice, instruisent les fidèles. Se soustraire aux assemblées de religion qui se font dans sa paroisse, c'est désobéir à l'Église, qui, dans ses conciles, a fait de sages réglemens sur ce point; c'est se priver des secours et des grâces de J. C., qui nous y a invités par son exemple, et qui nous a intimé ses ordres.

II. L'autorité de Jésus dans l'enseignement. *Et sa manière d'enseigner les remplissoit d'étonnement, parce qu'il les instruisoit comme ayant autorité, et non pas comme les scribes.* Les scribes enseignoient à la manière des hommes, qui souvent ne font que rapporter avec ostentation les différens sentimens des autres, et dont les discours contiennent plus de doutes et de conjectures que de vérités bien assurées. Il n'en étoit pas ainsi de Jésus: soit qu'il révélât des mystères, qu'il expliquât des prophéties, ou qu'il donnât des règles pour les mœurs, il le faisoit sans faste et sans ostentation, mais avec assurance et précision, d'un ton de maître et de législateur, avec une dignité et une majesté surhumaine. C'est ainsi qu'il convenoit au Fils de Dieu de parler aux hommes, c'est ainsi qu'il convient encore d'annoncer sa doctrine.

III. La puissance de J. C. sur les démons. *Or il y avoit dans la synagogue un homme possédé d'un démon impur qui jeta un grand cri, en disant: Laissez-nous; qu'y a-t-il de commun entre vous et nous, Jésus de Nazareth? Etes-vous venu pour nous perdre? Je sais qui vous êtes: vous êtes le saint de Dieu (1). Mais Jésus lui dit d'un ton menaçant: Tais-toi et sors de cet homme; et*

(1) Le démon, ainsi qu'il l'avoit fait dans le désert, ne cherchoit qu'à découvrir ici, par les paroles de J. C., s'il étoit véritablement le Messie, comme il le soupçonnoit; mais Jésus, sans s'expliquer ni se laisser pénétrer, lui ordonna simplement de se taire, ne voulant ni l'instruire de ce qu'il étoit, ni l'admettre au témoignage de sa divinité.

*l'esprit impur, agitant ce possédé de violentes convulsions, le jeta à terre au milieu de tout le peuple, et sortit de lui sans lui avoir fait aucun mal. Qu'il en coûte à l'esprit immonde pour sortir du cœur d'un pécheur! Celui-ci ne quitta le malheureux qu'il possédoit qu'après lui avoir causé de violentes tortures, des convulsions effrayantes, et en poussant de grands cris. Il le jeta dans l'assemblée si rudement, qu'on eut lieu de craindre qu'il ne l'eût mis en pièces; mais sa rage fut impuissante, le possédé se trouva sans blessures, sain de corps et libre d'esprit.... O Jésus, j'adore votre divine puissance, daignez l'exercer sur moi : faites taire, et chassez de mon cœur cet esprit de murmure, de critique et de médisance qui l'obsède; faites taire, et chassez du milieu de nous les démons de l'impureté et de l'hérésie, qui ne cessent de séduire des âmes que vous n'avez formées que pour vous connoître et vous aimer.*

IV. La réputation que Jésus s'acquit dans tout le pays. *Et sa réputation se répandit de tous côtés dans le pays d'alentour.* Qu'elle étoit bien fondée cette réputation! Comment ne pas reconnoître à ces traits de bonté et de puissance le libérateur que Dieu avoit promis au monde?.... Je me réjouis, ô mon Sauveur, de ce que votre nom commence à se faire connoître : bientôt vos apôtres le porteront jusqu'aux extrémités de la terre. Que tous les peuples l'adorent. Que ne puis-je contribuer à étendre et à augmenter votre gloire! Que du moins je vous glorifie en moi-même, que je m'occupe de vos grandeurs; que je n'aie d'autre plaisir, d'autre pensée, d'autre espérance qu'en vous, d'autre amour que pour vous.

SECOND POINT. — *Du démon.*

I. Ses plaintes. *Laissez-nous tranquilles, Jésus de Nazareth.* C'est-à-dire, ne nous troublez pas dans notre possession. Qu'avons-nous à démêler avec vous? pourquoi vous attachez-vous à notre perte, et nous déclarez-vous la guerre?... Telles sont encore les plaintes du démon, et surtout de celui de l'impureté et de l'hérésie, contre le zèle qui les poursuit, et qu'ils traitent de zèle amer, inquiet et excessif. Ils représentent ceux qui les combattent comme des hommes remuans et dangereux, qui ne cherchent qu'à satisfaire leur haine, leur ambition et leur jalousie sous prétexte de zèle, et



qu'à perdre les personnes sous prétexte de détruire les vices. Que ne laisse-t-on le monde tranquille, s'écrient-ils, et chacun faire à sa liberté et croire comme bon lui semble? Faisons-nous tort à personne? en sommes-nous moins bons citoyens, sujets moins fidèles, et membres moins utiles à la société? Taisez-vous, démons perfides. Ah! la perte des âmes que vous précipitez dans l'enfer, n'en est-ce pas assez pour enflammer le zèle et le rendre sourd à vos clameurs?

II. Les artifices du démon. Après ces plaintes, le démon commença à confesser J. C., et à exalter sa sainteté. *Je vous connois, vous êtes le saint de Dieu.* Plaintes et louanges, menaces et flatteries, le démon emploie tout pour tromper et pour séduire. Qui loue plus la bonté de Dieu et ses miséricordes que le démon de l'impureté? Qui parle un langage plus dévot, qui affecte plus d'employer les expressions de l'Écriture et des SS. Pères, qui se dit plus versé dans la connoissance de la religion que le démon de l'hérésie? Taisez-vous, démons imposteurs: ces saintes expressions deviennent dans votre bouche autant de blasphèmes par les mauvais sens que vous leur donnez, les fausses conclusions que vous en tirez, et la fin perverse pour laquelle vous les employez.

III. La fureur du démon. Forcé de se taire et d'abandonner sa proie, il n'obéit pas sans témoigner sa rage et sa cruauté... Image naturelle de ce qu'il fait souffrir à un pécheur qui songe à le chasser de son cœur et à se convertir. Ah! qu'il en coûte pour aller déclarer ses chutes honteuses, pour avouer qu'on s'est trompé et qu'on a été dans l'erreur! Quels combats pour rompre ses habitudes, pour renoncer à ses liaisons, pour sacrifier ce prétendu bonheur, cette illusion qui nous éblouissent! Courage, âme chrétienne, ce sont là les derniers efforts d'un ennemi cruel auquel vous allez échapper. Quoi qu'il en coûte, achevez de briser vos fers, et vous trouverez dans votre liberté un bonheur véritable.

IV. L'impuissance du démon. En vain se tourmentait-il, s'agitait-il, il fallut obéir; en vain, en quittant celui qu'il possédoit, le jeta-t-il avec violence au milieu de l'assemblée, il ne put réussir à lui faire aucun mal, ses efforts et ses hurlemens ne firent que manifester sa foiblesse et son désespoir.... Ah! que nous

sommes heureux d'avoir un Sauveur si puissant! Attachons-nous à lui, et quelque cruel, quelque formidable que soit le démon, ne craignons rien.

TROISIÈME POINT. — *Du peuple.*

I. Son étonnement au sujet de la doctrine de Jésus. *Et ils étoient saisis d'étonnement.* J. C. n'enseignoit que les maximes les plus pures, et la sainteté de sa vie répondoit à la sainteté de ses discours. Voilà ce qui jetoit les Galiléens dans une grande surprise. Ils n'étoient pas accoutumés à voir leurs docteurs s'y prendre de la sorte pour convertir et pour convaincre. Ceux-ci savoyent prêcher et instruire, ils le faisoient même avec ostentation et avec faste; mais J. C., sans affectation et sans éclat, annonçoit et persuadoit les plus sublimes vérités.... Nous serions dans le même étonnement que ces Galiléens, si nous prêtions à Jésus une oreille attentive à ce qu'il nous dit au fond du cœur. C'est là qu'il nous enseigne d'une manière divine et ineffable, et non à la manière des hommes; c'est là que, sans nous révéler d'autres vérités que celles que la foi nous apprend, il nous en fait sentir le prix, la beauté, les richesses et l'importance: il nous les fait concevoir, goûter et aimer.

II. La frayeur du peuple au sujet du démoniaque. *Et tous furent saisis de frayeur.* Quoi de plus effrayant en effet que la vue de ce possédé agité de convulsions horribles et poussant des cris affreux?... Hélas! une ame en péché mortel où règne paisiblement le démon, est quelque chose de plus affreux encore. Mais que sera-ce que l'enfer où se trouveront réunis tous les démons et tous les réprouvés?

III. L'admiration du peuple au sujet de la puissance de Jésus. *Et tous furent ravis d'admiration.* On avoit vu Jésus exercer dans Capharnaüm, et même quoiqu'absent, un pouvoir souverain sur toute sorte de maladies; mais on ne l'avoit pas vu encore commander aux démons. Cette façon d'enseigner paroissoit d'autant plus nouvelle, qu'on n'avoit jamais ouï dire qu'aucun prophète eût exercé un pareil empire. La manière dont il venoit d'opérer ce prodige n'étoit pas moins admirable que le prodige même. Deux mots lui avoient suffi pour imposer silence à l'esprit immonde, et le for-

cer d'abandonner sa proie, malgré ses cris, ses plaintes et ses flatteries.

IV. Les discours du peuple au sujet de ce qui venoit de se passer. *Et tous se disoient les uns aux autres : Qu'est-ce que ceci? quelle est cette nouvelle doctrine? il commande avec autorité, même aux esprits immondes, et ils lui obéissent.* C'est-à-dire, cet homme prêche bien autrement que ne font nos scribes et Pharisiens. Il est aussi puissant en œuvres qu'en paroles, les miracles accompagnent ses discours, et il ne lui en coûte pas plus pour se faire obéir de l'enfer, que pour montrer la route du ciel. Ainsi le peuple ne s'entretenoit-il que de la grandeur et de la puissance de Jésus, et ce fut par là que *le bruit de ses merveilles se répandit bientôt dans tous les cantons de la Galilée....* Hélas! de quoi nous entretenons-nous, soit avec les autres, soit avec nous-mêmes? Pourquoi les grandeurs, la bonté, la puissance de Jésus ne font-elles pas le sujet de tous nos entretiens et la matière de toutes nos réflexions?

PRIÈRE. Faites, ô mon Sauveur, que tout le monde s'occupe de vous, que toute la terre vous connoisse, et que mon ame en soit pénétrée. Soyez, ô Jésus, le seul objet de mon admiration et de mon amour. Quel bonheur pour moi de vous avoir pour maître! Instruisez-moi de plus en plus, faites-moi la grâce d'être plus fidèle à pratiquer vos divines leçons. Renouvelez en moi, ô puissant libérateur, les opérations de votre miséricorde, délivrez-moi de la tyrannie du démon, accordez-moi d'en triompher, ne permettez pas que je sois sa victime dans l'enfer; mais plutôt, faites que je sois votre conquête dans le ciel. Ainsi soit-il.

---

.....

**XLV<sup>e</sup> MÉDITATION.**

*Jésus guérit la belle-mère de S. Pierre.*

Sa maladie, sa guérison et l'usage qu'elle fait de sa santé, trois considérations que nous propose ici le texte sacré (1). *Marc.* I, 29-31; *Luc.* IV, 38, 39; *Matth.* VIII, 14, 15.

PREMIER POINT. — *Sa maladie.*

AUSSITÔT après la délivrance du possédé, *Jésus*, sortant de la synagogue, entra avec Jacques et Jean dans la maison de Simon et d'André. Or, la belle-mère de Simon étoit au lit avec une fièvre violente. Les passions sont les maladies de l'ame. L'ambition, le plaisir, l'intérêt, la colère, la médisance, l'envie, l'avarice, l'orgueil, l'amour, la haine, sont autant de fièvres qui, détruisant la santé de l'ame, lui ôtent la vie de la grâce. Examinons de quelle fièvre la nôtre est atteinte, et voyons si elle n'en a point de plus d'une espèce. Gémissons sur notre malheur; et pour nous animer à désirer notre guérison,

I. Considérons les maux que nous causent les passions. Semblables aux fièvres violentes, elles nous tourmentent par des agitations continuelles: tantôt elles nous glacent de crainte, nous remplissent de soupçons, de désespoir; tantôt elles nous enflamment de colère, de dépit, d'amour, de haine, de feux impurs, de désirs stériles, d'espérances chimériques. Quelquefois elles se combattent elles-mêmes, et nous déchirent impitoyablement; elles nous tiennent dans une torture violente, dans une perplexité perpétuelle, et troublant notre raison, elles nous jettent dans une espèce de dé-

(1) Nous suivons l'ordre que gardent ici S. Marc et S. Luc; si S. Matthieu a transposé ce fait et le suivant, c'est parce que, depuis que J. C. s'étoit associé des disciples, S. Matthieu, dans tout ce qu'il a raconté, n'a pas eu lieu de parler de Capharnaüm, où ces deux faits s'étoient passés. Ainsi, n'ayant pas voulu les omettre, il les a placés à la première occasion qu'il a eue de représenter N. S. dans cette ville. Cette transposition, au reste, ne dérange en rien le fond de la narration.

Jire. Tout le monde s'aperçoit de notre folie, seuls nous ne nous en apercevons pas, et alors nous appelons bien ce qui est mal, honneur ce qui est honte, liberté ce qui est esclavage, plaisir ce qui est tourment; nous regardons comme souverain bonheur, ce qui est souverain malheur

II. Considérons l'état où nous réduisent les passions. Ainsi que les fièvres, elles nous jettent dans un état de foiblesse, de langueur, de dégoût et d'insomnie. On n'a plus de force pour combattre les ennemis de son salut; on se laisse aller à tous les caprices de la passion sans aucune résistance. Si on pratique encore quelque bien, ce n'est plus que par coutume, par respect humain, par hypocrisie. On a un dégoût positif pour tout ce qui regarde la vérité et la perfection, et ce dégoût nous fait bientôt abandonner lecture, méditation, examen de conscience, confession et communion; et enfin, on en vient jusqu'à ne plus savoir ce que c'est que ce doux repos que goûte une ame fervente dans l'oraison, dans le recueillement intérieur, dans l'exercice de la présence de Dieu, dans l'acquiescement à sa sainte volonté, dans la confiance aux soins de sa divine providence: or, dans cet état, que de péchés!

III. Considérons le changement que causent en nous les passions. Les plus longues fièvres défigurent moins un malade que ne fait une passion vive, quelque soin qu'on prenne de la cacher. On admiroit dans cette jeune personne une douceur aimable, une obéissance prompte, une ferveur exacte, une gaîté modeste, un goût de piété et de dévotion qui édifioit: ah! ce n'est plus elle; on n'y trouve plus qu'une humeur brusque, un ton aigre, un air évaporé, des manières méprisantes, des propos insultans. Tantôt on la voit plongée dans une sombre mélancolie, et tantôt s'abandonner à une folle joie, à une dissipation outrée. O vous dont l'ame, autrefois si pure et si belle, est maintenant si honteusement défigurée, connoissez du moins la source de votre mal, et cherchez-en promptement le remède.

IV. Considérons l'opiniâtreté et la persévérance des passions. Il n'y a point de fièvre si opiniâtre, ni si difficile à guérir, qu'une passion à qui on a donné séjour dans son cœur. Il eût été aisé de se refuser aux premières atteintes du vice, il eût été possible de l'extirper encore naissant, on sentoit qu'on le pouvoit, on se

flattoit qu'on le pourroit toujours, et on se disoit qu'un jour on le feroit sans peine; mais bientôt on est forcé de changer de langage, déjà on se récrie sur l'inutilité de ses efforts, on gémit ensuite, on désespère enfin, et toute tentative est inutile. Ne désespérons pas cependant, nous avons un médecin charitable et tout-puissant; recourons à lui avec confiance, redoublons nos efforts, et notre guérison est assurée.

SECOND POINT. — *La guérison de la belle-mère de S. Pierre.*

I. Observons l'intercession des apôtres. *Ils le prièrent aussitôt pour elle.* Jésus n'ignoroit pas l'état de cette femme; mais il convenoit que ses disciples, instruits de son pouvoir et témoins de ses prodiges, fissent au moins les avances, et qu'ils lui témoignassent leur foi en lui demandant un miracle. Ils le firent avec la confiance que Jésus se promettoit d'eux..... Employons pour nous auprès de J. C. l'intercession de ces saints apôtres, et de tous les saints qui sont dans le ciel. Recommandons-nous aussi aux prières des justes qui vivent sur la terre, et prions nous-mêmes pour les autres en priant pour nous. Demandons à Jésus, d'abord la guérison de l'âme, et ensuite, autant qu'il le jugera convenable à sa gloire et à notre salut, la guérison du corps; et s'il ne nous l'accorde pas, demandons-lui la patience et la grâce de faire un bon usage de la maladie.

II. Observons la bonté de Jésus. *S'étant approché d'elle et lui ayant pris la main, il la souleva;..... et se tenant de bout près d'elle, il commanda à la fièvre, et à l'instant elle la quitta.* J'adore partout le divin pouvoir de Jésus; mais ce qui me touche ici singulièrement, c'est son infinie bonté. Hélas! ô mon Dieu, combien de fois m'avez-vous vu dans l'accès de mes folles passions! Vous vous êtes approché de moi par votre grâce, et je me suis éloigné de vous par mes résistances; vous m'avez touché le cœur par de cuisans remords, et je les ai étouffés par la dissipation et par de nouveaux péchés; vous m'avez tendu la main pour me retirer de l'abîme, et au lieu de saisir cette main secourable, j'ai retiré la mienne pour me plonger dans de nouveaux désordres.

III. Observons les sentimens de la malade. Quelle fut sa consolation, lorsqu'accablée de douleur, elle vit

auprès d'elle le sauveur d'Israël ! quelle fut son espérance , lorsqu'elle sentit l'impression de cette main toute-puissante qui la touchoit ! quelle fut sa joie , lorsqu'elle entendit l'ordre donné pour sa guérison , et qu'elle se trouva entièrement délivrée !..... Il faut que J. C. s'approche le premier du pécheur , qu'il le prenne comme par la main , en le touchant de sa grâce , pour le tirer de l'état où il est ; mais heureux celui qui , touché de la sorte , sait correspondre à la grâce de J. C. par la pratique des bonnes œuvres !

TROISIÈME POINT. — *L'usage que fait de sa santé la belle-mère de S. Pierre.*

I. Son occupation. *Elle se leva , et se mit à les servir.* Se trouvant aussi parfaitement que subitement guérie , elle se leva dans l'instant. Elle fit apporter à manger , et elle eut la consolation de servir Jésus à table , où il étoit assis avec ses quatre disciples. Quelle leçon nous donne cette femme dans l'usage qu'elle fait de sa santé aussitôt qu'elle l'a reçue ! Elle emploie à servir Jésus cette santé même qu'il vient de lui rendre..... N'usons ainsi des dons du Seigneur que pour son service et pour sa gloire. Dieu nous a-t-il rendu la santé du corps , ou nous a-t-il fait recouvrer la santé de l'ame en nous remettant nos péchés , exerçons-nous à le servir avec une nouvelle ferveur..... C'est le servir que de secourir le prochain , de consoler les affligés , de soutenir les foibles , d'instruire les ignorans , d'assister les malades , de secourir les pauvres , de travailler pour l'Eglise , et de remplir fidèlement les devoirs de son état.

II. La diligence de cette femme. *Et aussitôt s'étant levée , elle les servit.* Elle se leva sans délai aussitôt qu'elle se sentit guérie..... Si notre corps jouit de la santé , pourquoi la consumons-nous dans un honteux repos , au lieu de l'employer à un utile travail ? Si notre ame est guérie par une sincère conversion , d'où vient cette paresse à embrasser les exercices de piété , d'où vient cette lenteur à pratiquer les bonnes œuvres ?..... Elle se leva sans délai , parce qu'il s'agissoit de servir Jésus.... Ah ! quand il s'agit de servir le monde , quand il s'agit de notre intérêt , de notre plaisir , quelle diligence , quelle ardeur ! on a des forces , de la santé. Ne sera-ce donc que lorsqu'il s'agira de servir Jésus , qu'on ne verra en nous que paresse , indolence , foiblesse ou lâcheté ?

III. L'attention de cette femme. Il est aisé de concevoir qu'en servant J. C., elle y apporta tous ses soins, qu'elle se fit une étude de bien faire tout ce qu'elle faisoit, qu'elle fut attentive à tout, afin de ne manquer à rien; que, quelque plaisir qu'elle eût pu prendre à entendre les paroles du Sauveur, elle ne s'arrêta pas à les écouter, lorsque son ministère étoit nécessaire ailleurs, et que de même, lorsque sans préjudice de ce qu'elle avoit à faire, elle pouvoit les entendre, elle n'en perdit aucune; qu'enfin son esprit en fut occupé, tandis que ses mains s'empessoient à le servir..... C'est avec le même empressement, la même attention et la même ardeur qu'un pécheur converti doit se lever, agir et travailler. Il doit reconnoître les grâces reçues par la pratique des bonnes œuvres. S'il est vraiment ressuscité, s'il vit, il doit le démontrer par les mouvemens animés et soutenus de la charité, de l'humilité, de la prière, et par toutes les actions saintes qu'exige une vie chrétienne.

IV. L'affection de cette femme. Avec quel amour servit-elle Jésus et ses disciples? Elle s'en fit un honneur en considérant la grandeur de celui qu'elle servoit, elle s'en fit un devoir en considérant les bienfaits qu'elle en avoit reçus, elle y trouva une satisfaction sensible en considérant la bonté dont il accompagnoit ses faveurs. Nous servons le même maître, et nous avons les mêmes motifs de le servir; le servons-nous avec la même affection? Quand on sert avec amour, le service en est plus exact, plus doux et plus méritoire. Sans cette affection, on fait mal ce qu'on fait, on le fait avec peine, avec ennui et dégoût, avec impatience et murmure, et souvent un tel service mérite d'être puni plutôt que récompensé. Accoutumons-nous donc à agir pour Jésus et pour son amour, ranimons notre foi, et il ne nous sera pas difficile de ranimer notre ferveur.

PRIÈRE. Je suis résolu, ô mon Dieu, de ne me conduire plus que par les vues de cet amour qu'inspire une foi humble et agissante, de ne plus résister à vos tendres recherches, et de suivre désormais avec fidélité toutes les impressions de votre grâce. Mais commandez vous-même, ô Jésus, commandez aux passions qui me dominent; tendez-moi la main, prenez-moi par la main et me conduisez. Soulevez-moi, aidez-



moi, élevez-moi au-dessus de mes habitudes, au-dessus des tentations, au-dessus des désirs terrestres et charnels, au-dessus des jugemens des hommes, au-dessus de moi-même. Elevez-moi jusqu'à vous, et que j'y reste uni à jamais. Puissent être un jour mes sentimens semblables à ceux de la belle-mère de Pierre, lorsqu'à ma dernière maladie, vous daignerez, ô Jésus, venir me soulager dans mes douleurs, me visiter dans votre sacrement, et non content de me donner votre main adorable, vous donner vous-même tout entier à moi et avec vous le gage assuré d'une vie immortelle ! Parlez, commandez alors, ô mon divin Sauveur, et à votre ordre mon ame, délivrée du poids de son corps, délivrée de ses péchés, délivrée de ses douleurs, délivrée de la mort, vous verra sans ombre et sans nuage, et vivra éternellement avec vous. Heureux jour, quand viendrez-vous ? Qui peut me consoler de votre éloignement, que la liberté qui me reste encore d'aller moi-même trouver J. C., et de le recevoir avec les mêmes sentimens que je désire avoir au dernier jour de ma vie ? Ainsi soit-il.

---

### XLVI<sup>e</sup> MÉDITATION.

*Plusieurs guérisons opérées le soir du même jour.*

Jésus guérit les malades, délivre les possédés, et, par ces miracles, accomplit la prophétie d'Isaïe. *Marc.* 1, 32-34; *Luc.* IV, 40, 41; *Matth.* VIII, 16, 17.

PREMIER POINT. — *Jésus guérit les malades.*

**S**UR le soir, le soleil étant couché,.... et toute la ville étant assemblée devant la porte,..... on amena à Jésus tous ceux qui étoient possédés du démon, et il les chassoit tous par sa parole. Il guérissoit tous ceux qui étoient affligés de maladies, en imposant ses mains sur chacun d'eux.

I. L'heure n'importune pas Jésus. Presque aussitôt après la guérison de la belle-mère de S. Pierre, le soleil se coucha, et avec sa lumière cessa l'obligation du repos ordonné pour tout le jour du sabbat, qui, selon

L'usage constant des Hébreux, étoit d'un soir à l'autre soir. On attendoit avec impatience ce moment, qui faisoit l'espérance de tous les affligés. Dès qu'il fut arrivé, on se hâta de conduire à Jésus, ou de porter à ses pieds toute sorte de malades. Ce divin Sauveur, s'abandonnant aux mouvemens de sa charité, imposa les mains sur chacun d'eux et les guérit... Il ne faut pas étudier les momens de J. C. pour lui demander des grâces, on le trouve à toute heure, la nuit et le jour; tous les temps lui conviennent pour nous recevoir, nous écouter, et nous exaucer; sa charité ne connoît point d'heure importune. En est-il ainsi de la nôtre, à toute heure recevons-nous le prochain qui a recours à nous?

II. La foule ne rebute point J. C. Presque toute la ville étoit rassemblée autour de la maison de S. Pierre et en assiégeoit la porte. De tous les quartiers de Capharnaüm, on avoit conduit ou apporté des malades pour les présenter à Jésus. La multitude ne l'accable, ni ne le rebute point. Le pouvoir et la volonté qu'il a de faire des heureux ne peuvent être refroidis par l'importunité et la foule des supplians. Plus au contraire il a lieu de répandre ses bienfaits, plus sa bonté est satisfaite. C'est pour son cœur un spectacle agréable que cette foule de peuple qui vient à lui avec foi pour recevoir un soulagement à ses maux... Ce spectacle se renouvelle souvent à nos yeux : nous voyons encore le peuple fidèle accourir en foule dans nos temples pour adorer Jésus et solliciter ses faveurs; unissons-nous à cette troupe fervente, marchons à sa tête, animons-la par notre exemple, ou du moins édifions-la par notre modestie et notre recueillement.

III. La diversité des maladies n'excède point la puissance de Jésus. Tous ceux qu'on lui présenta furent guéris, quelque grands, quelque invétérés, quelque incurables que fussent leurs maux. *Il impositoit*, dit S. Luc, *les mains sur tous les malades, et le nombre en étoit infini...* Modèle de la charité que les fidèles se doivent les uns aux autres; modèle du zèle que doivent avoir les ministres de J. C., toujours prêts à visiter les malades, à assister les pauvres, à consoler les affligés.

IV. La multitude des malades n'épuise point la bonté de Jésus. Il ne guérit point tous les malades qu'on lui présenta, par un seul acte de sa volonté, par un seul de ses commandemens absolus, comme il

auroit

auroit pu faire ; il voulut imposer ses mains sur chacun d'eux en particulier, les entendre les uns après les autres. Il voulut leur donner à tous la consolation de le voir, d'en être vu, d'en être touché, quelque répugnante, quelque fatigante que fût par elle-même cette fonction... C'est avec la même charité qu'il veut que ses ministres nous écoutent en particulier, pour rompre en faveur de chacun de nous, par une absolution particulière, les liens de nos péchés, et nous réconcilier avec lui. C'est avec la même bonté que, dans le sacrement de son corps sacré, il se donne à chacun de nous tout entier, pour nous servir de nourriture, nous guérir, nous sanctifier, nous unir à lui. Quelle bonté!

SECOND POINT. — *Jésus délivre les possédés.*

I. *Les démons sont chassés par J. C. d'une seule parole.* Le Sauveur, qui guérissait les maladies en touchant les malades, chassait aussi les démons par une seule parole, afin de faire sentir à ces esprits orgueilleux l'empire absolu qu'il avoit sur eux. Que la parole de Jésus est puissante ! nourrissons-en nos cœurs, afin d'être toujours prêts à l'opposer aux suggestions du démon. Cet ennemi, tout redoutable qu'il est, ne sauroit résister à cette arme puissante.

II. *Les démons sont empressés à confesser J. C. Les démons sortoient aussi de plusieurs possédés, criant et disant : Vous êtes le Fils de Dieu.* Que signifie cet aveu des démons, joint aux cris effroyables qu'on leur entend pousser ? Leur crime fut, selon plusieurs saints Pères, de n'avoir pas reconnu le mystère de l'incarnation du Verbe, et d'avoir refusé de se soumettre au Fils de Dieu, qui, dans la plénitude des temps, devoit se faire homme : ils semblent le reconnoître maintenant, mais trop tard ; ils éprouvent les effets de sa puissance, ils la publient, et ils la détestent... Ah ! qu'il sera triste, parce qu'il sera trop tard ; qu'il sera triste pour les impies, les incrédules, les hérétiques, les pécheurs, de ne connoître et de ne confesser J. C. que lorsqu'il les chassera de son royaume et de sa présence !

III. *Les démons sont forcés à se taire. Mais Jésus les menaçoit, et les empêchoit de dire qu'ils sussent qu'il étoit le Christ.* Jésus prend avec les démons le ton menaçant d'un maître courroucé, et leur impose silence,

parce que le démon n'a jamais que de mauvais desseins dans ce qu'il fait. S'il loue, c'est pour inspirer des sentimens de vaine gloire, et nous éloigner de Dieu en nous rendant complices de son orgueil. S'il porte au bien, ce n'est que pour troubler l'œuvre de Dieu, au lieu que l'Esprit saint dispose tout avec sagesse et douceur. Jésus savoit dans quel temps et à qui il devoit manifester sa divinité, il dispoit insensiblement les esprits à recevoir cette grande vérité; mais le démon eût voulu tout précipiter, troubler l'ordre et l'enchaînement d'une si sage économie, et empêcher l'édifice de l'Eglise de s'élever sur ce solide fondement. C'est par le même artifice que, lorsqu'il ne peut retirer une ame du service de Dieu, il la pousse avec indiscretion, il lui présente l'idée d'une sainteté et d'une vertu qui ne lui conviennent pas, il lui inspire les devoirs d'une pénitence au-dessus de ses forces, afin de la dégoûter et de renverser ainsi l'édifice de sa perfection. Evitons cette illusion, conformons-nous aux avis d'un sage directeur, suivons avec simplicité l'attrait de la grâce, laissons-nous conduire par l'esprit de Dieu, et contentons-nous de marcher pas à pas selon le degré de lumière qui nous est communiqué. Appliquons-nous, avant toutes choses, aux devoirs de notre état, et aux vertus solides de l'humilité, de l'obéissance, de la charité, de la mortification, et défions-nous de tout désir vif et empressé qui ne veut attendre ni réflexion ni conseil.

IV. Les démons sont confondus dans leur science. *Et il ne leur permettoit pas de dire qu'ils le connoissoient.* Quoique les démons sussent que Jésus étoit le Christ, ils n'avoient pas cependant de ce mystère une connoissance sûre et exacte : leur science n'étoit que conjecturale. Ils avoient de fortes présomptions de la divinité de Jésus, parce qu'ils n'ignoroient pas les promesses, les prophéties et le temps de leur accomplissement; mais leur incertitude étoit telle qu'ils regardoient ce divin Sauveur comme accessible aux passions, à la vaine gloire, à l'ambition, à la crainte, à la défiance, au découragement. En vain cependant mirent-ils sa vertu à l'épreuve pendant toute sa vie, toujours ils ont été confondus. Tous leurs efforts n'ont servi qu'à manifester sa divinité. Ici, comme partout ailleurs, ils contribuent malgré eux à sa gloire, soit par les parolés que

la fureur leur arrache, soit par le silence qu'ils sont forcés de garder... Que nous sommes heureux d'avoir un tel Sauveur! Quel malheur pour nous, si les démons, ne pouvant rien sur lui, venoient à bout de nous séparer de lui et de nous entraîner avec eux! mais comme cela ne peut arriver que par notre faute, veillons sur nous, tenons-nous attachés à Jésus, et leurs efforts seront impuissans.

TROISIÈME POINT. — *Jésus accomplit la prophétie d'Isaïe.*

*De sorte qu'il accomplissoit cette parole du prophète Isaïe : Il a pris sur lui-même nos infirmités, et il s'est chargé de nos maladies.* La manière dont le prophète prédit notre rédemption, et la manière dont J. C. accomplit ici la prophétie, sont également dignes d'admiration. C'est du péché et de nos infirmités spirituelles, c'est de la colère de Dieu, de l'esclavage du démon et de l'enfer, que Jésus vient nous délivrer. Cette délivrance, quoique infiniment précieuse pour nous, étoit invisible à nos yeux, et par là peu propre à faire impression sur nos cœurs; mais elle devient sensible lorsqu'elle est appliquée aux infirmités du corps et aux maux temporels, qui sont la première peine du péché. C'est donc par ces maux sensibles que le prophète annonce notre rédemption, et c'est par ceux-là que Jésus la commence. Bientôt nous le verrons lui-même se charger de nos douleurs, ici nous voyons qu'il nous les ôte. Nous le voyons exercer un empire absolu sur toute sorte d'infirmités, guérir les malades, délivrer les possédés, et par là nous donner une preuve sensible qu'il est notre rédempteur et notre Sauveur. C'est à nous maintenant à reconnoître les obligations que nous lui avons, et à bien comprendre comment il nous a délivrés de ces maux que nous souffrons encore, et dont peut-être nous murmurons.

I. Jésus nous a délivrés de nos maux en ce qu'il en a changé la nature par ses mérites. Nos peines, sans Jésus, étoient de pures peines, des supplices qui punissoient nos crimes sans les expier, qui tourmentoient le pécheur sans le purifier; mais ce divin Sauveur, en s'en chargeant, les a élevées, ennoblies, divinisées. Elles sont, par ses mérites, un préservatif contre le péché qu'on seroit porté à commettre, et une satisfaction pour le péché qu'on a commis. Elles sont l'hommage

le plus pur que nous puissions offrir à Dieu, elles sont la source des plus grands mérites que nous puissions acquérir devant Dieu. O saintes afflictions, qui ne vous estimera, qui ne vous désirera, qui ne vous ambitionnera? Ne souffrons donc plus comme enfans d'Adam, mais comme membres de J. C. Etant par lui délivrés de nos peines, pourquoi les reprendrions-nous? étant faits par lui enfans de Dieu, pourquoi retournerions-nous à la dure condition des esclaves? pouvant par lui souffrir avec tant de gloire, pourquoi souffririons-nous encore sans religion, sans vertu et sans mérite?

II. Jésus nous a délivrés de nos maux en ce qu'il en a ôté l'opprobre par son exemple. Ayant souffert pour nous, il n'y a plus que de la gloire à souffrir comme lui et pour lui. Quelles peines de corps et d'esprit pouvons-nous avoir, que Jésus n'en ait souffert de semblables, et de plus grandes encore? Après l'exemple de ce Dieu victime, peut-on se plaindre de souffrir trop, et non pas plutôt de ne point souffrir assez? Si le monde attache encore une idée d'opprobre et de mépris à la pauvreté, à l'humiliation, aux souffrances, c'est l'opprobre que J. C. a porté, et dont un chrétien doit se glorifier, puisque ces souffrances lui procurent la ressemblance la plus parfaite qu'il puisse avoir avec le Fils de Dieu. Heureux qui conçoit ce mystère! Demandons-en l'intelligence à celui qui en est le divin auteur.

III. Jésus nous a délivrés de nos maux en ce qu'il en a adouci la rigueur par sa grâce. Nos peines, sans Jésus, étoient un poids accablant sous lequel succomboient nos forces et notre courage. Jésus, en s'en chargeant, nous a mérité la grâce qui nous fortifie, et qui nous met en état de les supporter avec patience, avec résignation et même avec joie. Quelle force la grâce ne communique-t-elle pas aux plus foibles! quelle onction ne répand-elle pas sur les croix les plus pesantes! quelle douceur ne fait-elle pas trouver dans le calice le plus amer à la nature! Le monde ne peut le croire; mais les amis de Jésus le savent par leur expérience, et le monde lui-même est quelquefois forcé d'avouer cette vérité dans des faits dont il est le témoin, dans des exemples qu'il admire.

IV. Jésus nous a délivrés de nos maux en ce qu'il en a abrégé la durée par sa puissance. Nos peines, sans Jésus, eussent été éternelles; mais s'en étant char-

gè, il les a changées en peines temporelles. Il les abrège même souvent dans cette vie, lorsque, sensible à nos prières, il nous rend la santé. Il les abrège encore par la fin de la vie, avec laquelle finissent toutes les peines pour ceux qui en ont si bien profité, qu'il ne leur reste plus rien à expier. Il les abrège enfin dans l'autre vie, où, s'il reste encore quelques peines à souffrir aux âmes justes, les mérites de J. C., qui leur sont appliqués par les suffrages de l'Eglise, hâtent leur délivrance et la jouissance de leur bonheur éternel.

PRIÈRE. O Jésus, puisqu'il en est ainsi, je ne vous demanderai point de miracles pour me délivrer de mes afflictions; je ne vous demanderai plus que votre grâce pour en bien user. Oui, Seigneur, que je souffre ici-bas tout ce qu'il vous plaira, pourvu qu'avec votre divin secours, je fasse un si saint usage de mes souffrances, que je puisse éviter les supplices de l'enfer que j'ai mérités, et jouir de la félicité éternelle que vous avez achetée de votre sang, et promise au chrétien vertueux et patient dans les tribulations. Ainsi soit-il.

---

### XLVII<sup>e</sup> MÉDITATION.

#### *Jésus parcourt la Galilée.*

1<sup>o</sup> Jésus se dispose à sa mission par la prière; 2<sup>o</sup> il congédie les Capharnaïtes qui s'opposent à sa mission; 3<sup>o</sup> il se livre à sa mission.  
*Marc. I, 35-39; Luc. IV, 42-44; Matth. IV, 23-25.*

PREMIER POINT. — *Jésus se dispose à sa mission par la prière.*

**L**E lendemain, Jésus, s'étant levé de grand matin, sortit et s'en alla dans un lieu désert où il prioit.

I. Jésus se lève de grand matin pour prier... Le matin est le temps le plus propre pour l'oraison. Qui perd les heures du matin dans le sommeil, ne recueille point la manne céleste. Les distractions se présentent, les occupations pressent, le temps manque, et l'on ne sent plus que du dégoût pour la prière. Le laboureur et l'artisan, l'homme d'affaire et l'homme d'étude se lèvent du matin, excités par le devoir ou la nécessité, par l'intérêt ou le plaisir : l'homme d'oraison doit être animé

par tous ces motifs, et plus encore par l'exemple de J. C. Le lever est la première action de la journée, la manière dont nous la faisons décide ordinairement de la ferveur ou de la lâcheté de toutes les actions du jour. C'est le premier hommage que nous rendons à notre créateur, qui, en nous tirant du sommeil, nous tire, pour ainsi dire, du néant, nous redonne la vie, nous rend à nous-mêmes, et semble créer de nouveau l'univers pour nous. Hâtons-nous de jouir de ses bienfaits, et de lui en marquer notre reconnaissance.

II. Jésus se retire au désert pour prier. Il se lève devant le soleil, et, sortant de la maison de Pierre à la lueur du crépuscule, il s'enfonce dans un lieu écarté, où, loin du tumulte de la ville, il se livre tout entier à la ferveur de son oraison.... Il y a une prière qu'on peut faire partout et au milieu même des occupations ordinaires, par le recueillement intérieur, l'attention à la présence de Dieu, la droiture d'intention, et par de ferventes aspirations; mais il y en a une autre à laquelle il faut donner, chaque jour, un temps plus suivi, et c'est pour celle-là qu'il faut chercher le désert. On le trouve, ce désert, dans nos temples, ouverts à la prière dès le matin; on peut le trouver chez soi, et y vaquer à l'oraison avant que de se livrer à aucune autre affaire: mais où il faut le chercher surtout, c'est dans son cœur. Jamais nous ne prions comme il faut, que nous n'ayons conduit notre cœur au désert, à la solitude, c'est-à-dire que nous ne l'ayons dégagé de tout soin, de toute pensée, de tout objet étranger, pour ne l'occuper que de Dieu, des besoins de notre âme et du sujet de notre oraison, nous présentant devant Dieu comme s'il n'y avoit que lui seul et nous dans l'univers. Faute de cette précaution ou de cette préparation, on se met à l'oraison, on récite des prières ferventes, quelquefois même d'obligation, et cependant on ne prie pas.

III. J. C. prie dans le désert. Aussitôt que Jésus fut dans un lieu écarté, il se mit en prière. Heureux ceux qui, séparés du monde, vivent dans le désert de la religion, s'ils savent y prier! Nous sortons de nos maisons, nous venons au temple, et qu'y faisons-nous, si nous n'y prions? On se trouve quelquefois dans la solitude et sans occupation, pourquoi ne pas profiter de cet heureux loisir pour prier? Insensés que nous



sommes, on aime mieux s'ennuyer, communiquer son ennui aux autres, chercher des distractions et des amusemens frivoles, que de goûter dans la solitude les douceurs de la prière. O divin Jésus, pour qui vous livrâtes-vous ainsi à l'oraison dans le désert? C'étoit pour moi et pour mon salut; c'étoit pour me mériter les grâces dont j'ai besoin, et pour me donner l'exemple: qu'à votre exemple donc je n'entreprenne jamais rien sans prier; qu'à votre exemple je sois exact, recueilli, constant et fervent dans mes prières.

SECOND POINT. — *Jésus congédie les Capharnaïtes qui s'opposoient à sa mission.*

*Simon et ceux qui étoient avec lui cherchèrent Jésus, et l'ayant trouvé, ils lui dirent: Tout le monde vous cherche. Jésus leur répondit: Allons aux villages et aux villes voisines, afin que j'y préche aussi, car c'est pour cela que je suis venu..... Ensuite tout le peuple, étant accouru au lieu où il étoit, s'efforça de le retenir, ne voulant pas qu'il les quittât; et il leur dit: Il faut que je préche l'Évangile du royaume de Dieu aux autres villes, car c'est pour cela que j'ai été envoyé.*

I. Les Capharnaïtes cherchent Jésus. Ils le cherchent avec empressement. Dès le matin, ils s'assemblent comme la veille autour de la maison de Pierre, où ils supposent que Jésus est encore, et ils demandent à le voir avec tout l'empressement qu'inspirent ou de grands besoins, ou une grande reconnaissance..... Ils le cherchent avec amour. Ce n'est plus pour leurs intérêts temporels ou pour la guérison de leurs malades; mais, avides de sa doctrine, c'est pour l'entendre et profiter de ses leçons..... Ils le cherchent avec constance. Jésus n'étoit plus dans la maison. Pierre l'y cherche, et, ne l'y trouvant pas, il conjecture heureusement sur la solitude où il pourra le découvrir. Il prend avec lui son frère André et les autres disciples, pour aller rendre compte au Sauveur de ce qui se passoit à Capharnaüm; mais la multitude les suit, et, sortant en foule de la ville, elle prend la résolution de chercher Jésus avec eux, sans épargner ni soins, ni fatigues, et se détermine à ne point rentrer sans avoir trouvé son bienfaiteur.... Est-ce ainsi que nous cherchons Jésus? Quand on le cherche de la sorte, on ne peut manquer de le trouver.

II. Les Capharnaïtes trouvent Jésus. Ils le trouvent en se mettant à la suite de Pierre. Quelle que soit l'ardeur de ce peuple, celle de Pierre est plus vive encore. Il ne se trompe point sur l'endroit du désert où est Jésus, il y vole le premier à la tête des autres apôtres, André, Jacques et Jean, et le peuple l'y suit... C'est en suivant ce chef visible de l'Église, c'est en se tenant uni à lui qu'on trouve Jésus. Hors de cette voie, hors de l'Église, on erre sans guide dans le désert, et on s'y fraie, au gré de ses caprices, mille routes différentes, mais dont aucune ne conduit à Jésus.

III. Les Capharnaïtes s'efforcent de retenir Jésus... Ils le voient disposé à les quitter, et ils n'y peuvent consentir. Ils le supplient de ne pas les abandonner, et lui font même une espèce de violence. Que cette instance fut agréable au cœur de Jésus, et s'il ne s'y rendit pas, qu'il sut bien les en dédommager!.... Ah! si nous avions le même attachement pour ce divin Sauveur, le même empressement pour le retenir avec nous et pour demeurer avec lui, quel seroit notre bonheur!... En vain ce peuple reconnoissant supplie-t-il Jésus de ne le point quitter : ne me retenez pas, dit-il, les villes, les bourgs, et les villages voisins m'attendent; je dois leur prêcher comme à vous la parole de Dieu, ils ont part à ma mission. Allons, dit-il à ses apôtres, venez avec moi, parcourons les villes et les bourgades, afin que j'y prêche l'Évangile; c'est pour cela que je suis venu au monde, c'est à cette fin que je suis envoyé..... Telle doit être notre règle à nous-mêmes; pourquoi sommes-nous envoyés, à quelle fin sommes-nous venus au monde? Ah! ce n'est point sur l'estime, l'amour, l'approbation des hommes que nous devons régler nos démarches, mais sur la volonté de Dieu, sur la fin de notre vocation, sur les devoirs de notre état, sans égard à nos commodités, à notre repos, à nos intérêts, à notre gloire..... Quand Jésus eut ainsi parlé, on n'insista plus, le peuple retourna à la ville dans l'espérance d'y revoir bientôt son bienfaiteur, et les quatre disciples restèrent avec Jésus pour l'accompagner dans sa mission..... L'attachement qu'on a pour une personne, dont les lumières nous semblent nécessaires pour notre perfection, cesseroit d'être innocent, s'il s'opposoit aux ordres de Dieu et de l'obéissance, s'il murmuroit de ce que le zèle de cette même personne s'étendroit à plu-

sieurs autres, et ne se borneroit pas au seul soin de notre ame.

TROISIÈME POINT. — *Jésus se livre à sa mission.*

I. Ses travaux. *Et Jésus parcouroit toute la Galilée, enseignant dans leurs synagogues, prêchant l'Évangile, et il chassoit les démons.* Depuis que J. C. a commencé son ministère, toute sa vie n'a été que travail et prière; et c'est ainsi qu'il remplira chacun des jours de sa vie mortelle..... L'homme vraiment apostolique doit soutenir sa mission par les continuels efforts de sa charité et de son zèle, remplir avec la même joie les fonctions obscures et éclatantes, travailler avec le même empressement au salut du pauvre et du riche, et faisant la guerre au démon, le chasser de tous les cœurs qu'il possède. Il n'est point de lieu, point de personnes qui doivent échapper à son zèle.

II. Les miracles de J. C. *Et sa réputation s'étant répandue par toute la Syrie, ils lui présentoient tous ceux qui étoient malades, les possédés, les lunatiques, les paralytiques, et il les guérissoit tous.....* Le bruit que faisoit le Sauveur passa de Galilée en Syrie, et se répandit dans toute cette province. On lui amenoit de ce pays même, dont les habitans étoient, pour la plupart, des païens, divers malades qu'il guérit tous. N'y aura-t-il que nous qui ne recourrons point à J. C., pour être délivrés de nos infirmités? Nous que la foi a instruits, et qui savons de combien de sortes de maux nous sommes intérieurement affligés, ne ferons-nous pas pour nos ames ce que font ces peuples pour la guérison de leurs corps?

III. Les succès de J. C. *Et il étoit suivi d'une grande multitude de peuple de la Galilée, de Décapolis, de Jérusalem, de la Jubée, et des pays situés au-delà du Jourdain.* Quel spectacle de voir tous ces peuples réunis auprès de J. C., le suivre en foule pour entendre ses divines instructions! Allons-y nous-mêmes; unissons-nous à ces troupes fidèles, suivons Jésus, et augmentons la gloire de son triomphe.

PRIÈRE. Je viens à vous, ô Jésus, résolu de vous suivre et de ne plus vous abandonner. Donnez-moi un esprit attentif pour écouter vos leçons, un cœur docile pour les pratiquer. Je vous remercie, ô divin Sauveur, des peines et des fatigues auxquelles vous vous êtes

livré pour nous annoncer votre Évangile. Heureux ceux que vous avez chargés de continuer vos travaux, et qui, dans les villes et les campagnes, sont occupés à instruire les peuples ! Donnez-leur la grâce de vous imiter, et à moi celle de travailler, selon mon état, à votre gloire, en pratiquant les lois de votre saint Évangile. Je me joins, ô Jésus, à cette troupe de malades que vous guérissez, il n'en est aucun parmi eux de si misérable que moi. Mon ame est accablée de toute sorte de maladies, et il n'y a que vous qui la puissiez guérir. J'adore votre puissance, adorable rédempteur, et je réclame votre charité ; serois-je le seul que vous ne guérissez pas ? Guérissez-moi, Seigneur, ma guérison manifestera votre puissance et contribuera à votre gloire.

Ainsi soit-il.

---

### XLVIII<sup>e</sup> MÉDITATION.

*Prédication de Jésus, et pêche miraculeuse dans la barque de S. Pierre.*

1<sup>o</sup> Jésus prêche dans la barque de S. Pierre; 2<sup>o</sup> Jésus fait faire à S. Pierre une pêche miraculeuse; 3<sup>o</sup> Jésus indique le grand mystère caché sous cet événement. *Luc. v, 1-11.*

PREMIER POINT. — *Jésus prêche dans la barque de S. Pierre.*

**O**R, *il arriva que le peuple, venant en foule pour entendre la parole de Dieu, accabloit Jésus, qui étoit au bord du lac de Génézareth. Jésus y vit deux barques arrêtées. Les pêcheurs étoient descendus et lavoient leurs filets. Etant monté dans l'une de ces barques, qui étoit celle de Simon, il le pria de s'éloigner un peu du rivage; et s'étant assis, il instruisoit le peuple de dessus la barque.*

I. Considérons l'empressement du peuple. Jésus, étant sur le bord du lac de Génézareth, se trouva investi d'une foule de peuple qui, affamée de sa doctrine, s'étoit rassemblée de différens endroits et l'accabloit de tous côtés..... Que ce concours étoit édifiant, et qu'il étoit agréable à Jésus ! Avons-nous la même ardeur pour entendre, pour lire, pour méditer la parole de Dieu ? n'aimons-nous pas mieux lire et entendre des

choses inutiles, frivoles, dangereuses ou mauvaises? Sondons ici notre cœur, et réformons-nous.

II. Admirons la bonté de Jésus. Le tumulte étoit si grand, qu'il n'eût pu être entendu que d'un très-petit nombre de ceux qui s'empressoient autour de lui. Il voulut remédier au désordre sans mécontenter ces fervens auditeurs, qu'il attiroit auprès de sa personne, et qui répondoient avec tant de courage aux mouvemens secrets de sa grâce. Il aperçut deux barques arrêtées sur le bord du lac. Les pécheurs étoient descendus à terre, et s'occupoient à laver leurs filets; l'une des barques étoit celle de Pierre : Jésus y entra..... Il est probable que Jésus étoit arrivé la veille à Bethsaïde, ville située auprès du lac, et la patrie de Pierre; peut-être même y étoit-il depuis quelques jours, ce qui auroit donné occasion à Pierre, et aux deux frères Jacques et Jean, d'aller à la pêche. Il y a apparence aussi qu'André étoit avec Pierre son frère, quoiqu'il ne soit point nommé ici. Jésus étant donc monté dans la barque de Pierre, *il le pria de s'éloigner un peu du rivage*; le peuple se rangea sur les bords; le Sauveur s'assit dans la barque, et de là, comme de la chaire de vérité, il instruisit la multitude, qui s'en retourna ensuite en bénissant Dieu. Quelle bonté, quelle complaisance dans Jésus pour contribuer à la satisfaction et à l'instruction de ce peuple!.... Il n'en a pas moins pour nous, il a soin que, dans son Eglise, les discours de piété soient multipliés. Y assistons-nous, n'y recherchons-nous que notre instruction, que ce qui peut nous édifier, nous animer au bien, nous corriger de nos défauts? ou n'y sommes-nous pas trop occupés du style, du langage, de ce qui peut flatter notre imagination et plaire à notre esprit?

III. Méditons le bonheur de S. Pierre. De deux barques qui étoient sur le bord du lac, J. C. choisit celle de Pierre. C'est de celle-là qu'il enseigne, et par là il annonçoit à cet apôtre, d'une manière cachée et mystérieuse, le suprême degré où il devoit l'élever un jour dans son Eglise. Par là il vouloit nous apprendre à nous-mêmes que l'Eglise, figurée par cette barque, et gouvernée par les successeurs de Pierre, seroit jusqu'à la consommation des siècles le siège et le centre de la vérité..... Est-ce de cette barque de S. Pierre que nous recevons notre enseignement? Les discours que

nous suivons, les prédicateurs que nous goûtons, les livres pieux que nous lisons, sont-ils munis du sceau de cette autorité? Sans cela, quelque lumineuses que soient les maximes qu'on nous annonce, quelque sublimes que paroissent les sentimens qu'on veuille nous inculquer, quelque touchant que soit le langage dont on se serve, ce n'est pas Jésus qui nous enseigne, c'est le maître de l'erreur et du mensonge qui nous séduit.

SECOND POINT. — *Jésus fait faire à S. Pierre une pêche miraculeuse.*

I. Observons l'obéissance de S. Pierre. *Dès que Jésus eut achevé son discours, il dit à Simon : Avancez en pleine eau, et jetez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, cependant je jeterai le filet sur votre parole.* Obéissance aveugle par laquelle Simon sacrifie ses propres lumières. Il savoit plus que tout autre que le grand jour n'étoit pas un temps aussi favorable pour la pêche que le temps de la nuit, il savoit, par une expérience toute récente, qu'il n'y avoit point de poisson dans cet endroit; mais le raisonnement n'a point lieu quand il s'agit d'obéir..... L'obéissance n'est point parfaite, si on ne lui sacrifie ses propres lumières.... Obéissance pleine de confiance. Si S. Pierre exposa au Sauveur ses pensées et ses réflexions, ce ne fut point pour l'engager à révoquer ses ordres, mais seulement pour lui marquer la pleine confiance qu'il avoit en lui. Malgré tout cela, lui dit-il, *sur votre parole je vais, sans délibérer, jeter le filet.* Ce qui ne veut pas dire seulement: Je vais le faire pour vous obéir, parce que vous l'ordonnez, ce qui ne seroit qu'une obéissance d'action, et non une obéissance de jugement et de volonté; mais je vais le faire sur votre parole, persuadé qu'agissant en votre nom et par vos ordres, mon travail ne sauroit être vain, inutile et sans succès..... Enfin, obéissance prompte. A peine Pierre a-t-il achevé ces paroles, que lui et ses gens jettent le filet sans attendre du Sauveur ni réponse, ni explication, ni nouveaux ordres, ni nouvelle assurance. Est-ce ainsi que nous obéissons à des supérieurs qui nous tiennent sur la terre la place de J. C.?

II. Observons le succès de l'obéissance de S. Pierre. *Et Payant jeté, ils prirent une si grande quantité de*

*poissons, que leur filet rompoit. Alors ils firent signe à leurs compagnons, qui étoient dans l'autre barque, de venir les aider. Ils y vinrent, et ils remplirent tellement les deux barques, qu'il s'en falloit peu qu'elles ne coulassent à fond. A peine eurent-ils jeté le filet, qu'ils sentirent une quantité de poissons s'y rassembler. Ils craignirent de le voir rompre entre leurs mains, et désespérèrent de le tirer sans secours. Ils firent signe aux pêcheurs de l'autre barque de venir les aider. Ceux-ci s'approchèrent, et la pêche se trouva si abondante, que les deux barques remplies étoient sur le point de s'enfoncer..... Pourrions-nous, après une telle merveille, nous défier de notre Dieu, et craindre encore de lui obéir?*

III. Observons les sentimens qu'inspira ce miracle... *Ce que voyant Simon Pierre, il dit à Jésus, en se jetant à ses pieds : Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un pécheur; car une grande frayeur l'avoit saisi, lui et tous ceux qui étoient avec lui, à la vue de la pêche qu'ils venoient de faire. Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étoient les compagnons de Simon, furent dans le même étonnement; mais Jésus dit à Simon : Ne craignez point.* Les disciples avoient vu faire bien des miracles à leur maître, mais celui-ci les jeta dans l'épouvante. Pêcheurs de profession, ils se trouvoient plus à portée d'en comprendre la grandeur. Ils avoient pu, sans s'effrayer, voir leur maître commander sur la terre aux démons, aux maladies, et s'en faire obéir; mais quand ils virent que son pouvoir pénétrait jusque dans les abîmes de la mer, qu'il en appeloit les poissons et les rassembloit à son gré, ils en furent si épouvantés, que la frayeur les rendit, eux et tous ceux qui étoient avec eux, muets et comme immobiles. Ils n'osoient presque lever les yeux sur leur bienfaiteur. Pierre, dont les sentimens eurent toujours quelque chose de plus vif que ceux des autres, surmontant sa frayeur et recueillant toutes ses forces, se jeta aux pieds de Jésus et lui dit : *Seigneur, je ne mérite pas de vous retenir dans ma barque, retirez-vous d'un pécheur tel que moi; je ne suis pas digne de vous posséder..... O sainteté redoutable, comment nous-mêmes osons-nous paroître devant vous, ou plutôt comment y paraissons-nous avec si peu de respect et de crainte?... Jésus dit à Simon : Ne craignez point.* C'est donc à dire, ô mon Dieu, que votre bonté

égale votre puissance, l'une et l'autre sont infinies. Non, ce ne sont point ceux qui vous craignent et qui vous aiment qui doivent s'éloigner de vous; quelque pécheurs qu'ils soient, dès qu'ils s'humilient sincèrement devant vous, vous savez dissiper leurs craintes et les rassurer, vous n'avez que des faveurs à leur accorder..... Se croire indigne de Jésus par respect pour sa grandeur, et conserver en même temps un tendre amour pour sa personne, ce sont les moyens sûrs de n'en être jamais séparé.

TROISIÈME POINT. — *Jésus indique le mystère caché sous cet événement.*

*Jésus dit à Simon : Ne craignez point, votre emploi sera désormais d'être pêcheur d'hommes.... C'est-à-dire, ne vous effrayez point : loin de vous éloigner de moi, comprenez au contraire qu'il est temps pour vous de tout quitter et de me suivre. Ce que vous venez de voir n'est qu'une figure de ce que je veux opérer dans la suite par votre ministère; de pêcheurs de poissons, vous allez devenir pêcheurs d'hommes. Ces paroles fixèrent les premiers disciples du Sauveur, qui désormais s'attachèrent à lui pour ne s'en plus séparer. Et ayant tiré leurs barques à terre, ils quittèrent tout et le suivirent.....* Par ces paroles, Jésus nous fait voir encore que cette pêche fut non-seulement un miracle, mais encore une figure et une prédiction d'un plus grand miracle, savoir, de la propagation de l'Évangile par les apôtres et leurs successeurs. Prédiction bien consolante pour nous, qui en voyons l'accomplissement littéral,

I. Dans l'abondance de cette pêche spirituelle. Toutes les parties du monde, tous les royaumes de la terre, toutes les nations, tous les climats, toutes les langues ont reçu le christianisme. La barque de Pierre a traversé toutes les mers, ses filets mystérieux ont été tendus d'un bout du monde à l'autre, de l'orient à l'occident, du septentrion au midi. Les habitans de l'ancien et du nouveau monde s'y sont réunis en foule, et ce pêcheur de poissons est devenu le docteur de toutes les nations. Pourrions-nous croire un tel prodige, si nous n'en étions les témoins oculaires?

II. Accomplissement de la prédiction de J. C. dans la manière dont cette pêche s'est faite. Elle s'est faite



de la manière qui paroissoit la moins propre au succès. Elle s'est faite au grand jour, c'est-à-dire que la religion chrétienne s'est présentée au monde telle qu'elle est, sans détour, sans artifice, sans dissimulation. A la sagesse du monde, elle a proposé la sublimité de ses dogmes sans raisonnement; à la corruption du monde, elle a imposé la sévérité de sa morale sans adoucissement; à la superstition du monde, elle a opposé l'unité de son culte sans ménagement; à la persécution du monde, elle a opposé la vérité de sa foi sans déguisement; et malgré ce grand jour, avec cette simplicité et cette candeur, elle a vaincu le monde, elle l'a attiré, elle l'a gagné, elle en a triomphé.

III. Accomplissement de la prédiction de J. C. dans ceux par qui cette pêche a été faite, c'est-à-dire, par Pierre et ses collègues dans l'apostolat... C'est ainsi que la prédiction renfermée dans cette pêche de poissons s'est vérifiée dans la pêche des hommes. C'est ainsi que le Sauveur instruisoit ses disciples, en leur mettant sous les yeux, d'une manière sensible, l'histoire de son Eglise, le détail de leurs travaux, la règle de leurs devoirs et l'image de leur succès. Cette façon d'enseigner ne convient qu'à un Dieu. Jamais aucune secte séparée de la communion romaine n'a eu part à ce miracle et n'a produit d'apôtres. Les hérétiques ont bien pu pervertir les chrétiens, mais ils n'en ont jamais fait. Ils ont pu, sous prétexte de réforme prétendue, séduire des catholiques; mais leur zèle, toujours d'accord avec leurs passions et leurs intérêts, ne les a jamais engagés à quitter tout pour la prédication de l'Evangile. Il n'est point d'église chrétienne, quoique hérétique aujourd'hui ou schismatique, qui ne reconnoisse pour son premier apôtre un envoyé de Pierre, ou de quelqu'un de ses successeurs dans le siège apostolique.

PRIÈRE. Je vous remercie, ô mon Dieu, de m'avoir fait naître dans votre sainte Eglise, jamais rien ne m'en séparera; multipliez-y les ouvriers évangéliques, rassemblez-y toutes les nations, et faites-y rentrer ceux qui ont eu le malheur de l'abandonner. Ainsi soit-il.

**XLIX<sup>e</sup> MÉDITATION.***Sermon de la montagne.*

## DES DEUX PREMIÈRES BÉATITUDES.

Observons d'abord quelle fut la préparation à ce discours, et méditons ensuite les deux premières béatitudes. *Matth.* IV, 1-6.

PREMIER POINT. — *Préparation à ce discours.*

JÉSUS, voyant une troupe innombrable de peuple qui le suivoit, alla sur une montagne où, s'étant assis, ses disciples s'approchèrent de lui; alors commençant à parler, il les instruisit en ces termes. Après la pêche miraculeuse de S. Pierre, Jésus, accompagné de ses quatre disciples, continua ses courses apostoliques. On accouroit en foule de toutes parts pour le voir et pour l'entendre. Se trouvant un jour accablé de la multitude, il alla sur une montagne où, s'étant assis, il se mit à enseigner.

I. Considérons celui qui enseigne. C'est Jésus, le Verbe de Dieu fait homme, la sagesse incréée, Dieu même. Écoutons-le donc avec respect et docilité.

II. Considérons le lieu où il enseigne. C'est sur une montagne visible et accessible à tout le monde... La loi ancienne avoit été publiée sur une montagne, c'est sur une montagne que J. C. commence à publier la loi nouvelle; mais celle-ci n'est point, comme celle de Sinaï, environnée de feux menaçans, d'où partent des éclairs et la foudre, tout y est calme, tout y invite à la confiance, tout y respire l'amour et la paix. O Jésus, ô aimable législateur!

III. Considérons ceux qu'il enseigne. Ce sont tous ceux qui le suivent et qui veulent l'écouter... Quand Jésus fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui, c'est-à-dire, non-seulement Pierre, André, Jacques et Jean, mais encore plusieurs autres qui faisoient déjà profession d'être ses disciples, et de le suivre partout. Le reste du peuple venoit après, et tous l'écoutoient en silence... Rien ne nous empêche d'approcher de Jé-

sus. Nous en serons plus disposés à l'entendre et plus résolus à pratiquer ses leçons.

IV. Considérons la manière dont il enseigne : c'est par lui-même... Il avoit parlé aux premiers hommes par les anges. Il parla aux Juifs dans le désert par Moïse, et à Moïse par un ange. Il avoit ouvert, dans l'ancien Testament, la bouche des prophètes, et il ouvrit dans la suite celle de ses apôtres; mais ici c'est par lui-même qu'il nous parle. C'est sa bouche sacrée qui a prononcé les oracles que nous allons méditer... Quelle bonté de sa part! quelle reconnaissance, quelle docilité n'a-t-il pas droit d'exiger de la nôtre!

V. Considérons la doctrine qu'il enseigne : c'est la voie du vrai bonheur, et la perfection.... Ce ne sont point ces vaines connoissances qui ne font qu'irriter la curiosité des hommes sans la satisfaire, et qui ne peuvent nous rendre ni plus heureux ni meilleurs; c'est l'idée de la vraie félicité que Jésus nous donne, c'est le moyen d'y parvenir qu'il nous enseigne. Quel plus grand intérêt peut nous toucher? Recevons donc avec avidité et empressement les divines instructions qu'il va nous donner. La sagesse humaine n'en a jamais inventé de semblables; elles sont la plus forte preuve et la plus belle apologie de notre sainte religion contre ses ennemis. Un législateur qui porte de telles lois, qui donne de telles leçons et qui se fait suivre, ne peut être que l'envoyé et le fils de Dieu.

SECOND POINT. — *Première béatitude.*

*Bienheureux*, leur dit J. C., *les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient.* Il est des pauvres d'esprit, soit par rapport aux biens qui sont hors de l'homme, soit par rapport aux biens qui sont dans l'homme : examinons les uns et les autres, et méditons ensuite le bonheur que procurent ces biens divers.

I. Il est des pauvres d'esprit par rapport aux biens qui sont hors de l'homme. Relativement à ces biens, il y a des pauvres de trois sortes : des pauvres par choix, des pauvres par nécessité, des pauvres par affection. Les pauvres par choix, qu'on appelle aussi volontaires, sont ceux qui, par un renoncement libre, se sont dépouillés de leurs biens, se sont engagés par vœu à ne posséder jamais rien en propre dans ce monde, et à

n'user jamais de rien qu'avec dépendance. Ceux-là sont pauvres d'esprit, s'ils se maintiennent dans les sentimens de détachement, d'humilité, de mortification, avec lesquels ils ont dû faire un si généreux renoncement. Les pauvres par nécessité sont ceux qui, par la condition de leur naissance, ou par quelque accident ménagé par la Providence, se trouvant sans biens, ou avec peu de biens, vivent à l'étroit et ressentent les rigueurs de l'indigence. Ceux-là sont pauvres d'esprit, si contents de leur sort, ils le portent avec résignation et humilité; s'ils ne désirent point de le changer, et n'ambitionnent point celui des riches. Enfin les pauvres d'affection sont ceux qui, par une espèce de nécessité, se trouvent engagés dans les richesses. Ceux-là sont pauvres d'esprit, s'ils possèdent les richesses sans attachement de cœur, sans orgueil et sans inquiétude pour les augmenter; s'ils sont prêts à les perdre sans murmurer; s'ils n'en usent qu'avec crainte, sobriété et modération; s'ils les font servir au soulagement du prochain, à l'accroissement de la foi, au service de Dieu, et non au faste, au luxe et aux délices de la vie. Sommes-nous du nombre de ces différens pauvres d'esprit?

II. Il est des pauvres d'esprit par rapport aux biens qui sont dans l'homme.... Il y a, ou il peut y avoir dans l'homme trois sortes de biens dont la pauvreté d'esprit doit le détacher. Les premiers sont les biens du corps, tels que la force, la beauté, la santé. Les seconds sont les biens naturels de l'ame, tels que la science, les lumières, les talens, et ce que ces avantages nous procurent de la part des hommes, comme l'amour et l'estime. Les troisièmes sont les biens surnaturels de l'ame, qui ne sont pas nécessaires à notre perfection, comme les consolations spirituelles, les goûts sensibles, et les douceurs de la dévotion. On doit recevoir toutes ces sortes de biens avec reconnoissance de la main de Dieu comme un pauvre reçoit l'aumône. On doit les posséder avec humilité comme étant à Dieu et non à nous. On doit en user avec crainte et ne les faire servir qu'à la gloire de Dieu. On doit en souffrir la perte avec résignation, et songer que, créés non pour nous, mais pour Dieu, ce n'est pas à ses dons, mais à lui seul que nous devons nous attacher. Plus nous avancerons dans cette pauvreté d'esprit, dans cet entier dépouillement de nous-mêmes, et plus nous

avancerons dans la perfection et dans les voies de Dieu.

III. Du bonheur des pauvres d'esprit. Les pauvres d'esprit sont heureux, *parce que le royaume des cieux leur appartient*. Le royaume des cieux peut signifier, 1<sup>o</sup> dans le ciel, la possession de Dieu avec toute sa gloire. Les pauvres d'esprit y ont un droit assuré par la promesse de Dieu même. Quel bonheur! quel échange! Un peu de terre dont l'inquiète possession ne dure qu'un moment pour un royaume éternel! 2<sup>o</sup> Dans nos cœurs, la grâce sanctifiante, la justice habituelle, l'état de grâce par lequel Dieu, son amour et sa justice règnent en nous. Ce sont les pauvres d'esprit qui possèdent ce royaume céleste, qui prennent soin de s'y affermir, de s'y perfectionner, de s'y enrichir par des œuvres de piété et de vertu, et par le saint usage des sacremens, tandis que les riches du siècle, tout occupés des biens de la terre, vivent dans l'oubli de Dieu, avec une conscience chargée, pour l'ordinaire, de crimes et d'injustices. 3<sup>o</sup> Dans l'Eglise, l'Evangile de J. C. C'est aux pauvres d'esprit que ce royaume de Dieu a été annoncé, eux seuls l'ont reçu et en conservent la foi avec simplicité. L'amour des richesses, la crainte de perdre leur fortune ont empêché une infinité de païens d'embrasser le christianisme, une infinité d'hérétiques de revenir à l'Eglise, et empêchent encore une infinité de ceux qui se glorifient d'être catholiques, de conserver l'intégrité de la foi, de s'intéresser à ce qui regarde la foi, de se déclarer pour la foi, et d'en prendre la défense dans les occasions où ils y sont le plus étroitement obligés. O malheureuses richesses, qui ne doit vous craindre et vous détester? O sainte pauvreté, qui ne doit vous aimer, vous rechercher, vous ambitionner? Heureux et saint détachement de tout ce qui n'est pas Dieu, vous êtes la première leçon que Jésus nous donne, et la première béatitude qu'il nous propose, parce que, lorsqu'on vous possède, il est aisé d'acquérir tout le reste!

TROISIÈME POINT. — *Seconde béatitude.*

*Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.* Le second caractère du fidèle est la douceur. Apprenons à la connoître dans toute son étendue.

I. Considérons en quoi consiste la pratique de la

douceur, et d'abord quelle est la manière de la pratiquer. Elle doit être chrétienne, avoir pour principe la charité et l'humilité, non l'humeur, le tempérament, la politique, l'intérêt, le désir de plaire ou de séduire; elle doit être sincère, et non feinte ou apparente; elle doit se montrer dans toute la personne, dans l'air du visage, dans les gestes, dans les paroles, dans le ton de la voix, et surtout résider dans le cœur. 1° Est-ce ainsi que nous pratiquons cette vertu? 2° Dans quelles occasions faut-il la pratiquer? Ces occasions sont fréquentes et journalières. C'est dans les petits, comme dans les plus grands évènements, qu'il faut exercer la douceur. Il faut souffrir ce qu'ils ont de fâcheux sans s'aigrir, sans s'irriter. 3° Envers quelles personnes faut-il pratiquer la douceur? Envers nos supérieurs, nos inférieurs et nos égaux, envers les grands et les petits, envers tous les hommes en général, et chacun des hommes en particulier. Ils ont tous droit d'être supportés de nous dans ce qui peut nous choquer et nous déplaire de leur part, comme nous désirons nous-mêmes qu'ils nous supportent.

II. Examinons quels sont les prétextes dont on tâche de couvrir le défaut de douceur: d'abord c'est l'objet qui nous choque. On le trouve si fâcheux, si incommode, qu'on se persuade qu'il est impossible, ou du moins très-difficile de le supporter: mais c'est le propre de la vertu de vaincre les difficultés; sans ces difficultés mêmes, y auroit-il de la vertu, et par conséquent du mérite? C'est son propre naturel: on est, dit-on, naturellement vif. Mais prétendons-nous ne pratiquer les leçons de J. C. qu'autant qu'elles seront conformes à notre naturel? Ce qu'il exige de nous, n'est-ce pas de vaincre ce même naturel, de mettre un frein à nos passions, d'en arrêter les saillies, de détruire nos mauvaises habitudes et d'en substituer de bonnes? Qui ne fait pour cela que de foibles efforts se flatte en vain d'être son disciple et d'avoir part à ses récompenses. 3° C'est le zèle pour le bon ordre. Mais le vrai zèle est plein de douceur; s'il prend quelquefois un ton sévère, c'est sans emportement et sans aigreur. Gardons-nous de négliger une vertu que N. S. met ici au second rang, qu'il a recommandée plusieurs fois, et dont il nous a donné lui-même un exemple si soutenu et si parfait. On se flatte aisément que les péchés que l'on commet

en cette matière ne sont que des péchés légers ; mais on ne voit pas le scandale que cause une humeur brusque, on ne voit pas la plaie mortelle que fait dans le cœur du prochain un mot dur ou piquant.

III. Méditons le bonheur promis à la douceur. Ceux qui sont doux sont heureux, *parce qu'ils posséderont la terre*. Sans doute la terre des vivans, la terre promise, le ciel où ils goûteront dans une paix éternelle les douceurs d'un amour parfait ; mais encore ils posséderont la terre, c'est-à-dire, l'empire de leur cœur. Notre cœur est, dans chacun de nous, une terre, un royaume, où s'élèvent sans cesse mille mouvemens séditeux ; la douceur les étouffe dès leur naissance, et alors on possède son ame en paix, et dans son ame le Dieu de la paix. Il ne peut y avoir d'esprit intérieur où ne règne pas cette paix, que produit la victoire remportée sur ses passions. Aussi n'est-ce pas sans raison que N. S. s'est servi de cette expression : *Ils posséderont la terre*. Oui, sur cette terre même que nous habitons, la douceur donne des succès qu'on voudroit en vain se procurer par une autre voie. Que de conversions éclatantes, que de pieux établissemens dont la douceur est venue à bout, et qui auroient échoué sans elle ! N'est-ce pas par la douceur que le christianisme possède aujourd'hui la terre, que le paganisme avoit possédée si long-temps ?

PRIÈRE. O Jésus, soyez désormais mon modèle, apprenez-moi à être comme vous doux et humble de cœur, à posséder mon ame en paix, à bannir le trouble de mon esprit, l'aigreur de mes paroles ; donnez-moi cette aménité, cette affabilité ennemie des contestations et des querelles, cette douceur qui gagne tout le monde, ce fonds de patience qui ne s'épuise jamais. Accordez-moi ce dépouillement, ce dénuement, cette pauvreté évangélique à laquelle vous réservez les trésors de votre miséricorde. Ainsi soit-il.

---

---

**L<sup>e</sup> MÉDITATION.**
*Première suite du sermon de la montagne.*Des trois béatitudes suivantes. *Matth.* v, 5-7.PREMIER POINT. — *Troisième béatitude.*

**B**IENHEUREUX ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Les larmes, qui, dans l'opinion des hommes, ne conviennent qu'aux malheureux, sont, au jugement du Fils de Dieu, des marques de bonheur; mais c'est de la source d'où coulent ces larmes, que naissent les droits que nous avons à la béatitude. Or, on en peut distinguer trois différentes, et par conséquent trois sortes de larmes, larmes de la nature, larmes de la religion, larmes de l'oraison.

I. Des larmes de la nature. Examinons d'abord qui sont ceux qui, par la nature, sont condamnés aux larmes. Hélas! tous les hommes, personne n'en est excepté. Le monde est plein d'affligés qui pleurent, les larmes coulent de toutes parts; et pour combien de sujets différens! La perte des biens, de l'honneur, de la santé, la mort de ses amis et de ses proches, la jalousie des concurrens, la persécution des ennemis, mille autres causes d'affliction font, dans toutes les conditions, couler des larmes amères, que la religion seule peut adoucir. 2<sup>o</sup> Considérons à quelles conditions peuvent être heureux ceux qui pleurent par la nécessité qu'impose la nature. Ceux qui pleurent ainsi sont heureux, s'il se servent de leurs afflictions pour se détacher des créatures et s'attacher à Dieu; si, regardant leurs peines comme venant de la main de Dieu, ils les supportent avec patience et résignation, en esprit de pénitence et de satisfaction pour leurs péchés; s'ils en viennent jusqu'à les souffrir avec amour et reconnaissance pour un Dieu qui les châtie, les purifie, et les rend semblables à son Fils. 3<sup>o</sup> En quoi ceux qui pleurent ainsi sont-ils heureux? Ils sont heureux, parce qu'ils seront consolés. Ils le seront dans le ciel, d'où sera banni tout sujet d'affliction, et où ils posséderont en Dieu un bonheur parfait; ils le seront sur la terre



par des consolations intérieures, par des grâces particulières qui leur feront comprendre que leurs afflictions sont pesées, sont mesurées, que tous les momens en sont comptés devant Dieu, et qu'aucun ne sera sans récompense; ils le seront encore sur la terre par des consolations extérieures, parce que Dieu n'afflige pas en toute manière : s'il nous envoie quelque affliction d'un côté, il multiplie ses bienfaits de l'autre... Mais ingrats que nous sommes, nous murmurons pour les biens dont il nous prive, et loin de le remercier pour les biens dont il nous comble, nous en abusons pour l'offenser et nous perdre!

II. Des larmes de la religion. Et en premier lieu, qui sont ceux qui, par religion, sont dévoués aux larmes? D'abord tous les chrétiens, qui, par l'engagement de leur baptême, ont renoncé aux pompes, aux fêtes, aux joies, aux vanités du monde; ensuite, parmi les chrétiens, ceux qui font profession d'une vie plus sainte et plus parfaite, soit qu'ils appartiennent au monde, soit qu'ils en soient séparés par état. En second lieu, à quelles conditions ceux-là sont-ils heureux? Ils sont heureux, si, prenant bien et conservant l'esprit de leur vocation, ils détestent le bonheur du monde, ils abhorrent le faste et l'orgueil du monde, ils fuient les plaisirs, les joies, les délices du monde, et mènent au contraire une vie sérieuse, retirée, occupée, laborieuse et pénitente. En troisième lieu, en quoi sont-ils heureux? Ils sont heureux, parce qu'ils seront consolés. Ils le seront dans le ciel, où ils jouiront d'une joie pure et proportionnée à leur pénitence, à leur ferveur et à leurs larmes; ils le seront sur la terre par les consolations intérieures que donne une bonne conscience à ceux qui remplissent les devoirs du christianisme et de la perfection; ils le seront encore sur la terre par les consolations extérieures qu'ils recevront des gens de bien, dont l'estime, la confiance et l'amour, sans être ni le motif, ni la récompense de leur vertu, les aideront à en soutenir le poids et à en supporter la rigueur.

III. Des larmes de l'oraison. Quelles sont ces larmes? L'oraison ouvre des sources de larmes sans nombre. Larmes de zèle, à la vue des maux que souffre l'Eglise, des scandales qui se commettent, des outrages que les pécheurs font à la majesté divine, à la vue du nombre infini d'ames qui se livrent au désordre et périssent

pour toujours. Larmes de pénitence, à la vue de nos péchés et de nos infidélités journalières. Larmes de tristesse, en considérant la longueur, la misère et les périls de notre exil. Larmes de compassion, en méditant les souffrances de J. C. Larmes de dévotion, en l'adorant dans l'Eucharistie. Larmes de tendresse, en s'unissant à lui par la communion. Larmes de désir, en souhaitant de le voir dans sa gloire. Larmes d'espérance, en pensant aux biens éternels qui nous sont préparés. Larmes d'amour, en contemplant la souveraine amabilité de Dieu, la grandeur et l'universalité de ses bienfaits, l'immensité et l'éternité de son amour. Qui pourroit nommer toutes les sources de larmes que le Saint-Esprit fait saillir dans un cœur fidèle et docile à ses opérations? Ceux qui pleurent ainsi sont heureux, parce qu'ils seront consolés. Ils le seront dans le ciel où toute larme sera essuyée, et où ils jouiront pleinement et à jamais du Dieu de toute consolation; ils le seront à la mort, parce qu'elle n'aura pour eux que des douceurs, qui seront l'avant-goût des biens éternels pour lesquels ils ont soupiré; ils le seront dans leurs larmes mêmes. Ah! qui peut dire quelle est la douceur de ces tendres larmes que l'amour divin fait couler? Si nous en connoissions le prix et les charmes, nous n'aurions pas de peine à bannir de nos cœurs toute joie frivole pour nous livrer entièrement aux larmes, nous y consacrerions tous les momens que nous pourrions dérober à nos occupations, nous nous en nourririons le jour, nous nous en abreuverions la nuit, nous en ferions les seules délices de notre vie.

SECOND POINT. — *Quatrième béatitude.*

*Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.*

I. Quel est ce bien de la justice, et combien est-il désirable? La justice se prend ici pour l'habitude de toutes les vertus et l'accomplissement de tous les devoirs. C'est ce que nous appelons encore sainteté, perfection, grâce sanctifiante, amour de Dieu, union avec Dieu; et comme on peut toujours croître dans la justice ainsi entendue, nous devons désirer et de l'acquiescer et d'y faire tous les jours de nouveaux progrès. La justice prise en ce sens est notre unique bien, le seul qui nous appartienne, qui soit tout entier, intrinsèque  
et

et inhérent à notre ame, dont il fait la noblesse, la grandeur, la beauté, la richesse. Tous les autres biens sont hors de nous, et on peut nous en dépouiller malgré nous. La science même et les talens sont de ce nombre. L'ame n'en a que l'usage passager; pour le fonds, il est comme en dépôt dans les organes du corps, dont une seule fibre dérangée suffit pour faire tout perdre et tout évanouir. La justice est un bien pur et sans mélange : tous les autres portent avec eux leur poison. La science enfle, les plaisirs amollissent, les honneurs éblouissent, les richesses endurecissent; mais la justice renferme toutes les vertus et est opposée à tous les vices. Enfin la justice est un bien éternel et incorruptible. Hélas! on ne le perd que trop souvent; mais ce n'est jamais que par notre faute. La mort nous dépouillera de tous les autres biens, sans qu'il puisse nous en rien rester; la mort nous laissera notre vertu toute entière, la perfectionnera même, et la consumera. Quelle folie donc de nous donner tant de mouvemens, de désirer avec tant de constance et d'ardeur des biens frivoles, et de ne pas désirer le seul bien véritable qui est notre sanctification et notre perfection!

II. Qu'est-ce que le désir de la justice, et quel doit-il être? Ce désir doit être vif et ardent comme la faim et la soif: il doit nous occuper tout entiers, nous suivre partout, brûler dans notre cœur jour et nuit; il doit étouffer tout désir qui lui seroit contraire, et dominer tout ce qui ne seroit pas compatible avec lui. Ce désir doit être agissant et efficace comme la faim et la soif: il doit nous rendre attentifs à toutes les occasions qui peuvent se présenter de nous sanctifier, empressés à les rechercher et prompts à les saisir; il doit se trouver dans toutes nos actions, dans toutes nos paroles, dans toutes nos souffrances, dans toutes nos entreprises, dans toutes nos prières. Que ne fait-on pas, à quoi ne se résout-on pas pour pouvoir satisfaire la faim et la soif! Enfin ce désir doit être réglé et raisonnable comme la faim et la soif dans un homme en santé. On ne doit pas se porter à des idées chimériques d'une sainteté qui ne nous convient pas, mais se renfermer dans la sphère de son état; et en pratiquant tous les jours les mêmes devoirs, on pourra tous les jours croître en sainteté, en perfection et en amour. On ne doit pas désirer vivement des

dons sublimes et extraordinaires, comme sont des goûts sensibles, des ravissemens, des révélations; mais se borner au plus précieux de tous les dons, qui est celui de faire la volonté de Dieu, et de la faire tous les jours d'une manière plus généreuse, plus intérieure, plus pure. Enfin on nedoit point se porter, dans l'exercice même des vertus de son état, à l'impeccabilité. Désirons, tâchons d'éviter tout péché et toute imperfection même; mais si quelque faute nous échappe, comme il nous en échappera toujours, ne nous en troublons pas, ne nous désespérons pas; humilions-nous, condamnons-nous, purifions-nous, tenons-nous sur nos gardes, et continuons à désirer la justice avec encore plus d'ardeur.

III. Qu'est-ce que le rassasiement de la justice, et où se trouve-t-il? Ce rassasiement se trouve dans le désir même de la justice. Les désirs profanes tourmentent et déchirent le cœur qui s'y livre, parce que leur objet est absent, éloigné, difficile, quelquefois impossible à obtenir, toujours incapable de satisfaire, lors même qu'on le possède. Le désir de la justice, au contraire, remplit l'ame de consolation, parce qu'il contient son objet et qu'il le donne. En désirant d'aimer Dieu et de s'unir à lui, déjà on l'aime et on s'unit à lui. Heureux désir qui est la possession du bien que l'on désire! Désirons donc sans cesse de croître dans la justice et la perfection, et nous y croîtrons sans cesse. Ce rassasiement se trouve dans tous les évènements et dans toutes les actions de la vie. Si nous cherchons en tout à nous sanctifier, nous nous sanctifierons. Rien au monde ne peut nous en empêcher; au contraire, tout y peut contribuer, tout peut nous y aider. Ce rassasiement se trouve dans la doctrine de l'Évangile, telle que l'Église l'a reçue et nous l'explique. Là, une ame droite, et qui cherche la justice, trouve de quoi pleinement se satisfaire. Elle y trouve la vraie idée de la sainteté; elle en trouve les règles, les motifs, les moyens et le parfait modèle. Hors de là, rien qui satisfasse, rien qui puisse tranquilliser une ame, ni pour cette vie ni pour l'autre. Ce rassasiement se trouve dans l'usage des sacremens, qui sont tous des sources de grâces et de justice; mais surtout dans le sacré banquet de l'Eucharistie, où nous recevons le juste par excellence, qui veut bien être notre justice. Heureuse l'ame affamée de cette divine nourri-

ture et altérée de ce précieux breuvage! elle y sera rassasiée et désaltérée à proportion de la faim et de la soif qu'elle y apportera. Dilatons donc nos désirs : plus ils seront grands, plus ils seront satisfaits. Le bien qu'on nous présente est infini; nous ne saurions l'épuiser, mais nous y participerons à mesure que nous le désirerons. O heureux désir, ô faim, ô soif délicieuse, dévorez donc mon ame, afin qu'elle puisse se rassasier et se désaltérer à longs traits dans cette source infinie de biens et de délices. Enfin ce rassasiement se trouvera dans le ciel, où, désormais exempts de péché, et pour toujours séparés des pécheurs et admis dans l'assemblée des justes, nous vivrons avec eux dans le royaume de la justice, et nous posséderons, sans crainte de le perdre, le Dieu auteur de toute justice.

TROISIÈME POINT. — *Cinquième béatitude.*

*Bienheureux ceux qui usent de miséricorde, parce qu'ils obtiendront miséricorde.* On peut secourir le prochain, ou dans ses besoins corporels, ou dans ses besoins spirituels, ou même dans ses défauts.

I. De la miséricorde à secourir le prochain dans ses besoins corporels.... Donner à manger à ceux qui ont faim et à boire à ceux qui ont soif, vêtir ceux qui sont nus, visiter les prisonniers, assister les malades, loger les étrangers, racheter les captifs, ensevelir les morts, telles sont les œuvres de miséricorde. Comment les exerçons-nous? Profitons-nous des occasions qui se présentent de les exercer? les faisons-nous selon notre pouvoir et le besoin du prochain? les faisons-nous comme nous voudrions qu'on nous les fit à nous-mêmes, si nous étions dans le même besoin? les faisons-nous comme nous désirons que Dieu les fasse envers nous? Or comment Dieu exerce-t-il ces œuvres de miséricorde à notre égard? Il nous a pourvus de biens, il nous a donné de quoi nous nourrir, nous vêtir, nous loger, peut-être même magnifiquement; nous jouissons de la santé et de la liberté. Remercions Dieu de tant de biens dont il nous comble, et songeons que ce n'est pas pour nous seuls qu'il nous les donne, que le plus grand bonheur que nous y puissions trouver, et le plus grand avantage que nous en puissions retirer, c'est d'en faire part aux malheureux, et par là répondre à ses desseins, qui sont d'imiter sa bonté,

d'augmenter nos mérites et d'attirer sur nous l'abondance de ses grâces.

II. De la miséricorde à soulager le prochain dans ses besoins spirituels... Les œuvres de miséricorde spirituelle sont surtout de corriger avec prudence et charité ceux qui manquent, d'instruire les ignorans, de consoler les affligés, de donner conseil à ceux qui en ont besoin, de prier pour les vivans et pour les morts. Comment exerçons-nous ces œuvres? N'omettons-nous point de reprendre par faiblesse, par respect humain, ou ne reprenons-nous point par humeur, par esprit de critique et avec aigreur? Sommes-nous attentifs à l'instruction de ceux qui dépendent de nous? les instruisons-nous, ou avons-nous soin de les faire instruire des mystères de la religion et de leur devoir par rapport à Dieu, ou ne nous contentons-nous point qu'ils soient instruits dans les sciences profanes, dans la science du monde? Donnons-nous dans l'occasion des leçons de piété et de vertu, ou n'en donnons-nous point au contraire de mondanité, d'impiété, d'irréligion, de libertinage? Écoutons-nous les affligés, les visitons-nous? ne les fuyons-nous pas, ne les rebutons-nous point, ne les affligeons-nous pas au lieu de les consoler? Les conseils que nous donnons sont-ils selon le monde ou selon l'Évangile, pour le salut ou pour la ruine des âmes? Enfin nous acquittons-nous de ce que nous devons aux morts et aux vivans par nos prières et par celles que nous pouvons leur procurer? Hélas! dans toute notre conduite quelle cruauté, quelle inhumanité, au lieu de cette miséricorde que l'Évangile nous recommande partout si expressément! Mais comment Dieu exerce-t-il ces œuvres de miséricorde à notre égard? Il nous reprend par des remords salutaires et pleins de bonté. Combien de fois n'avons-nous pas travaillé à les étouffer en nous, et peut-être dans les autres! Il nous a fait naître dans le sein de l'Église, il nous a environnés de lumières et d'instructions; ne les avons-nous pas négligées pour des sciences frivoles et inutiles, ou peut-être pour recevoir les leçons du monde, de l'erreur et de l'impiété? Dans nos afflictions, Dieu est toujours prêt à nous entendre, à nous consoler, n'a-t-il pas lieu de se plaindre de ce que nous ne recourons pas à lui dans nos peines, et de ce que nous ne cherchons notre consolation que dans les créatures?

Mille inspirations nous éclairent tous les jours et nous excitent au bien; quelle est notre fidélité à les suivre? Remercions Dieu de ce que, malgré notre ingratitude, il n'a pas encore entièrement retiré sa miséricorde de nous, et afin de l'attirer de plus en plus, exerçons-la nous-mêmes avec plus de soin envers les autres.

III. De la miséricorde à supporter le prochain dans ses défauts... Il y a bien des choses à supporter dans le prochain et de la part du prochain. Il y a des injures atroces, des torts considérables, qu'il faut pardonner avec générosité; il y a plus souvent des offenses légères qu'il faut oublier avec facilité; il y a toujours des défauts, des humeurs, des façons d'agir ennuyeuses et rebutantes qu'il faut supporter avec indulgence. Comment exerçons-nous ces œuvres de miséricorde? Pardonnons-nous les injures avec sincérité et sans aucun désir de vengeance? oublions-nous les offenses sans en fomenter le souvenir dans notre esprit, sans les exagérer dans notre imagination, sans en aigrir le ressentiment dans notre cœur, sans les rappeler dans nos entretiens, sans en faire part à ceux que nous jugeons pouvoir indisposer par là contre les personnes qui nous ont offensés? supportons-nous les défauts du prochain sans les relever avec affectation, sans les faire apercevoir avec malignité, sans nous en entretenir avec dérision? Croyons-nous que nous n'offensons jamais personne, et que nous n'ayons aucun défaut que les autres supportent? Ah! quel besoin n'avons-nous pas que Dieu exerce sa miséricorde envers nous!

PRIÈRE. O mon Dieu, où en serois-je sans votre infinie bonté? Des crimes énormes et sans nombre, des offenses multipliées tous les jours, des défauts grossiers, des imperfections continuelles, des manières rebutantes et opposées à votre sainteté, voilà toute ma vie, et ce qui me jetteroit dans les horreurs du désespoir, si je ne savois que votre miséricorde est sans bornes. Pour en répandre sur moi les divins effets, vous exigez seulement que j'use moi-même de miséricorde envers les autres; si je pardonne tout, vous me pardonnerez tout; c'est vous-même qui m'en avez assuré: et qui suis-je, moi, pour vous être comparé? O douce loi! ô condition avantageuse! ô Jésus, je veux exercer la miséricorde dans toute son étendue, afin de participer à vos miséricordes éternelles. Ainsi soit-il.

---

**LI<sup>e</sup> MÉDITATION.**
*Seconde suite du sermon de la montagne.*

Des trois dernières béatitudes. *Matth.* v, 8-12.

PREMIER POINT. — *Sixième béatitude.*

**B**IENHEUREUX ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Qu'est-ce que la pureté du cœur? Quels sont les préjugés que l'on forme contre cette vertu? Quelles seront enfin ses récompenses? Entrons dans le détail.

I. Qu'est-ce que la pureté du cœur, et en quoi consiste-t-elle? On distingue dans la pureté du cœur trois degrés. Le premier est l'état de grâce qui appartient à la vie purgative. Dans ce premier degré est un cœur pur, un cœur lavé de la tache du péché mortel et détaché de toute affection au péché véniel, en sorte que l'amour de Dieu y règne, et que la grâce sanctifiante y habite. C'est ce qu'on appelle être juste. Le second degré est un état de vertu qui appartient à la vie illuminative. Dans ce second degré, un cœur pur est un cœur dont on a extirpé les mauvaises habitudes pour y en substituer de saintes, en sorte que les passions y sont mortifiées et soumises à l'exercice de la vertu facile. C'est ce qu'on appelle être vertueux. Le troisième degré est un état de sainteté qui appartient à la vie intuitive. Dans ce troisième degré, un cœur pur est un cœur détaché de toutes les créatures et uniquement attaché à Dieu. Rien de créé ne le touche, il n'est touché que de Dieu, il n'a de plaisir et de consolation, de douleur et de tristesse, de désir et de crainte, d'affection et d'amour, que selon Dieu, que pour Dieu, que pour l'intérêt et la gloire de Dieu, et l'accomplissement de sa sainte volonté. C'est ce qu'on appelle être saint. Se contenter du premier degré, vrai ou prétendu, sans s'appliquer efficacement à l'acquisition des deux autres, c'est ce qu'on appelle état de tiédeur; état très-dangereux dans l'affaire du salut..... Notre cœur est comme un centre où tout aboutit. Nos sens extérieurs aiment à se répandre et à se remplir de mille objets



impurs, qui de là pénètrent jusqu'au cœur; il faut captiver les sens et les enchaîner pour ne leur permettre que ce qui est absolument nécessaire..... Notre esprit, notre imagination, notre mémoire sont des facultés turbulentes qui élèvent sans cesse mille vapeurs dont la malignité attaque le cœur: il faut les assujettir, et en bannir avec empire toute pensée, toute image, tout souvenir non-seulement licencieux ou dangereux, mais même inutile..... Enfin le cœur lui-même est un sol ingrat, qui le plus souvent ne produit que des ronces et des poisons, que des affections dérégées, des désirs injustes, des intentions criminelles: il faut arracher sans compassion ces productions impures jusqu'aux dernières fibres, et autant de fois qu'elles renaissent.

II. Quels sont les préjugés que l'on forme contre la pureté du cœur? Premier préjugé: vivre de la sorte, c'est mener une vie triste et malheureuse..... Eh quoi donc! notre bonheur peut-il venir du péché, des passions, des créatures? N'est-ce pas de là, au contraire, que nous viennent toutes nos peines, tous nos chagrins, tous nos malheurs? n'est-ce pas de ce cruel empire que l'on éprouve le plus dur et le plus funeste esclavage? Que de douceurs goûte une ame qui a rompu ses liens, qui s'est mise en liberté, et qui n'est attachée qu'à son Dieu! Second préjugé: cette attention continuelle est quelque chose d'impossible.... Mais la grâce rend tout possible. Il y a eu des saints, des ames pures qui ont vécu de la sorte dans toutes les conditions, et dans celle où nous sommes. A la vérité, il s'y rencontre des difficultés, et pour acquérir cette pureté de cœur, il en coûte des soins et de l'application; mais aucun bien ne s'acquiert sans peine. Les arts et les sciences ont leurs difficultés, qui n'empêchent pas qu'on ne les apprenne. Ces difficultés s'aplanissent à mesure qu'on fait des progrès, et le plaisir de les avoir surmontées dédommage de la peine qu'elles ont pu donner. Ce qui paroît impossible au commencement devient facile par l'usage. Ces difficultés sont d'ailleurs pour nous un moyen de témoigner à Dieu notre amour; et ce que l'amour ordonne, quelque difficile qu'il soit, devient doux et aisé. Troisième préjugé: cette parfaite pureté de cœur n'est pas de précepte..... Quelle erreur! elle est, au contraire, de précepte indispensable, de précepte qui dérive essentiellement de la grandeur et de la sainteté

de Dieu ; et en effet la moindre impureté ne suffit-elle pas pour nous fermer le ciel, où rien de souillé ne peut entrer, et pour en purifier notre ame faut-il rien moins que les flammes du purgatoire ? Ah ! que l'on comprend alors quelle folie c'est que d'échanger un peu des peines qui, en nous purifiant, auroient encore augmenté notre couronne, pour ces supplices rigoureux que l'on souffre comme purs châtimens, sans plaire à Dieu et sans mériter en les souffrant !

III. Quelles sont les récompenses de la pureté du cœur ? *Ceux qui ont le cœur pur verront Dieu*, ils le verront dans ses ouvrages, dans l'établissement et la conservation de son Eglise, dans les saints livres qui contiennent ses oracles, dans tous les évènements qui sont les effets de sa providence ; ils le verront dans ses faveurs intérieures. Oui, les lumières, les consolations, les délices surnaturelles dont Dieu se plaît de temps en temps d'inonder un cœur pur, sont quelque chose de si divin, de si ineffable, que toutes les délices de la chair et du monde sont une horreur et un tourment en comparaison. Enfin ils le verront en lui-même dans le ciel. Lorsque les douleurs de la dernière maladie, lorsque les sacremens et les prières de l'Eglise auront achevé de purifier cette ame, et qu'une sainte mort aura mis à sa fidélité le sceau de la persévérance finale, elle sera admise à voir Dieu face à face, à jouir de lui, à l'aimer d'un amour béatifique et éternel. O récompense digne de la bonté et de la grandeur d'un Dieu ! Puis-je en trop faire pour y parvenir et ne pas la manquer ? O pureté de cœur, que vous êtes précieuse et digne de tous mes soins !

SECOND POINT. — *Septième béatitude.*

*Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfans de Dieu.* Examinons quels sont les devoirs de l'homme pacifique par rapport à la paix privée et domestique, et en quoi consiste son bonheur.

I. Quels sont les devoirs de l'homme pacifique par rapport à la paix publique ? L'amour de la paix publique exige, en premier lieu, de l'attention, afin de n'être pas celui qui trouble la paix. Pour ne pas troubler la tranquillité de l'Etat, celle d'une ville, d'une communauté, obéissons aux lois et à ceux qui commandent, sans murmurer, sans critiquer, sans nous

plaindre. Pour ne pas troubler la paix de l'Eglise, soumettons-nous à ses lois et aux décisions de ses pasteurs, sans détour, sans équivoque. Pour ne pas troubler la paix du public, ne l'importunons point dans nos querelles particulières par des écrits, des manifestes, des apologies ou des satires qui ne servent qu'à diviser les esprits et à former des partis. 2° L'amour de la paix publique demande du zèle pour la rétablir lorsqu'elle est troublée. Nous y contribuerons en ne prenant aucun parti entre les particuliers, en nous déclarant toujours pour l'obéissance et la soumission due aux puissances légitimes, en tâchant dans l'occasion, selon le degré de notre autorité, d'adoucir les esprits, de les faire rentrer dans le devoir et dans les voies de la paix. 3° L'amour de la paix publique exige de la patience et des prières. Lorsque nous ne pouvons rien pour son rétablissement, contentons-nous de gémir et de prier; nos plaintes et nos lamentations sont inutiles, tenons-nous dans le silence, songeons à nous sacrifier; la paix fût-elle bannie de toute la terre, rien ne nous empêche de l'avoir dans notre cœur, de l'avoir avec nous-mêmes et avec Dieu.

II. Quels sont les devoirs de l'homme pacifique par rapport à la vie privée et domestique? Il doit, en premier lieu, avoir attention de n'être pas celui qui trouble la paix, avoir attention à son humeur pour la réprimer, à ses paroles pour les mesurer, à ses actions pour les régler, en sorte qu'il ne manque à aucun des devoirs de respect, de politesse, de charité qui sont dus au prochain. 2° Il faut du zèle pour contribuer au rétablissement de la paix parmi ceux qui l'ont perdue : zèle plein de douceur et de charité pour adoucir les esprits, les concilier; plein de prudence, pour ne point entrer dans des querelles où l'on ne peut rien pour le bien de la paix. 3° Il doit faire des sacrifices pour conserver la paix avec ceux qui la troublent, sacrifice de ses intérêts, de ses droits, de sa réputation, et du point d'honneur; sacrifice de tout, excepté des intérêts de Dieu, de la religion et de la conscience. Qui ne veut rien sacrifier au bien de la paix, n'aime pas la paix; ainsi, aux paroles point de réplique, aux rapports point de foi, aux mauvaises manières point d'attention, aux offenses point de ressentiment, aux prétentions point de résistance. Le monde nous regardera peut-être comme

stupides et sans esprit, comme lâches et sans sentimens, comme coupables et criminels; ah! laissons dire le monde, et ne songeons qu'à ce que nous dit J. C.

III. Quel est le bonheur de ceux qui sont pacifiques? Ils sont heureux, 1<sup>o</sup> en ce qu'ils sont enfans de Dieu, dont ils exécutent les volontés, dont ils suivent les exemples, et dont ils font bénir le nom. Ceux qui troublent la paix sont, au contraire, les enfans du démon, dont ils suivent les inclinations, dont ils imitent les œuvres, dont ils avancent les desseins. 2<sup>o</sup> Ils sont heureux, parce qu'ils seront reconnus pour les enfans de Dieu, non-seulement sur la terre par les gens de bien, dont le suffrage est toujours d'une grande consolation, mais encore par les méchans mêmes au jour du jugement dernier. Les voilà, diront-ils, ceux que nous avons maltraités, méprisés, et que nous regardions comme des insensés; quelle gloire les environne! les voilà placés au rang des enfans de Dieu; ah! c'est nous qui nous sommes trompés, c'est nous qui sommes les insensés. 5<sup>o</sup> Ils sont heureux, parce qu'ils seront traités comme enfans de Dieu, et admis à l'héritage du Père céleste, où ils jouiront d'une paix parfaite, délicieuse, éternelle, tandis que la demeure de ceux qui auront troublé la paix sera un lieu d'horreurs et de supplices, où régneront une guerre et un désordre éternels.

TROISIÈME POINT. — *Huitième et dernière béatitude.*

*Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux.* Examinons en quoi consiste cette persécution du monde, soit contre la vertu des justes, soit contre le zèle des apôtres, et méditons les avantages de cette persécution pour les hommes apostoliques.

I. Persécution du monde contre la vertu des justes; il en est de différens genres. Persécution ouverte, par laquelle on emploie les menaces, les violences, les mauvais traitemens, pour engager dans le crime, pour corrompre la foi, pour détourner de la piété, ou faire abandonner le dessein d'une vie retirée et plus parfaite. Persécution maligne, par laquelle on raille, on tourne en ridicule, on expose au mépris et la vertu et ceux qui en font profession. Persécution hypocrite, par laquelle, sous prétexte de n'en vouloir qu'aux défauts et aux abus, on déclame contre la dévotion et

contre les dévots, et bientôt après contre les ecclésiastiques et les religieux. Ah! si, comme on le voudroit faire accroire, on étoit vraiment touché des défauts qui se trouvent quelquefois dans les gens de bien, on en gémeroit plutôt que d'en parler, ou on en parleroit en d'autres termes, en d'autres lieux, sur un autre ton, et d'une manière moins injurieuse et moins générale.

2<sup>o</sup> Observons combien grand est le crime des persécuteurs. Ils outragent les amis de Dieu, dont ils devroient plutôt demander les prières; mais croient-ils que Dieu ne les vengera pas? Ils causent la ruine des âmes, dont plusieurs n'osent entrer, et d'autres n'osent persévérer dans le chemin de la vertu, faisant en cela l'office du démon, et contribuant au succès de sa haine et de sa jalousie contre les hommes. Ils se ferment à eux-mêmes le retour à Dieu, et se mettent dans un état d'endurcissement dont peut-être rien ne les retirera. Gardons-nous d'être de ce nombre. Si nous n'avons pas le courage d'être fervens, n'ayons pas du moins la foiblesse de haïr ceux qui le sont. Aimons-les au contraire, estimons-les, encourageons-les, et prenons leur parti dans l'occasion.

3<sup>o</sup> Quel est le bonheur des persécutés? O vous qui êtes l'objet de la persécution du monde, ne vous découragez pas, réjouissez-vous au contraire, parce que cette persécution du monde établit en vous le royaume de Dieu et de sa grâce; parce qu'elle vous assure la possession de l'Évangile, dont vous suivez les lois; parce qu'elle vous donne droit au royaume des cieux, où l'on n'arrive que par les souffrances, et que déjà ce royaume vous appartient.

II. Persécution du monde contre le zèle des apôtres. *Vous serez heureux*, continue J. C., *lorsqu'à mon sujet les hommes vous chargeront d'opprobres, qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront de vous toute sorte de mal contre la vérité.* N. S. a proposé en un mot les autres béatitudes; mais il insiste sur celle-ci et la développe, parce qu'elle étoit de la dernière importance pour son Église, également nécessaire aux apôtres pour se soutenir dans leur ministère, et aux fidèles pour ne pas méconnoître leurs apôtres. Malheureuse Jérusalem qui persécute et mets à mort les prophètes, ton endurcissement est complet et sans remède! Gardons-nous de participer à son crime, honorons ceux qui souffrent pour Dieu, pour la religion, pour les intérêts de la

vertu ; dans l'occasion défendons leur cause : heureux si par là nous méritons d'avoir quelque part à leur opprobre.

III. Les avantages de la persécution pour les hommes apostoliques. *Réjouissez-vous alors, continue J. C., et faites éclater votre joie, parce que la récompense qui vous attend dans le ciel est grande; car c'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui ont été avant vous.* Le premier avantage que la persécution procure aux hommes apostoliques, c'est qu'elle garantit leur vertu des écueils de la vanité et de l'amour-propre, de la dissipation et de l'amour du monde, de la sécurité et du relâchement. Le second avantage, c'est qu'elle augmente leur récompense. Oh ! quelle sera grande dans le ciel ! Réjouissez-vous, tressaillez de joie dans la pensée d'un si grand bonheur, heureux persécutés, c'est J. C. lui-même qui vous y invite. Que votre sort est digne d'envie ! Le troisième avantage, c'est qu'elle met le comble à leur gloire. La persécution a rendu les apôtres semblables aux prophètes, et elle rend les hommes apostoliques non-seulement semblables aux prophètes et aux apôtres, mais à J. C. même. Ne vous relâchez donc point dans les persécutions, ministres du vrai Dieu ; regardez-les comme le glorieux apanage de votre mission : et si elles vous manquent, craignez que ce calme funeste ne soit l'effet de votre mollesse, de votre oisiveté, de votre complaisance pour le monde, pour ses vices, pour ses erreurs ; craignez qu'il ne devienne bientôt pour vous une cause de relâchement et de corruption ; craignez que le monde, qui ne vous persécute pas, parce que vous ne le contredites point, n'en vienne bientôt jusqu'à vous mépriser, et qu'enfin le Seigneur, irrité de votre lâcheté, ne substitue à votre place des ouvriers plus fidèles qui s'attirent les persécutions que vous avez évitées, et vous enlèvent la couronne que vous n'avez pas eu le courage de mériter.

PRIÈRE. Pour vivre, ô mon Dieu, dans votre crainte et dans la piété, je dois donc m'attendre à passer ma vie dans le mépris du monde. Quelle gloire pour moi, si je n'ai pour ennemis que les vôtres, ô Jésus ! Heureux si je peux souffrir quelque chose pour vous qui avez tant souffert pour moi ! Que les maux que je peux endurer ne soient jamais, Seigneur, que l'effet de ma fidélité, de mon amour pour la justice, et non l'effet

de votre justice divine. Donnez-moi l'esprit de paix avec les ennemis mêmes de la paix, un esprit de bonté, d'affection, de soin et de tendresse pour tous les hommes, un esprit d'union qui m'applique sans relâche à réunir les cœurs et les esprits, à bannir la discorde, à assoupir les différends, à étouffer les zizanies. Enfin, donnez-moi non-seulement avec les autres, mais avec moi-même, cette paix *qui surpasse tout entendement, et que le monde ne peut donner*. Purifiez mon cœur par votre Esprit saint, ô mon Dieu, allumez-y le feu de votre amour; faites que, toujours éclairé de sa lumière et brûlant de son ardeur, je mène une vie pure et sans tache, je montre dans mes mœurs et dans ma vie cette innocence, cette pureté de l'âme qui seule est digne de votre amour ici-bas, qui seule doit à jamais vous posséder dans le ciel. Ainsi soit-il.

~~~~~

LII^e MÉDITATION.

Troisième suite du sermon de la montagne.

DE L'ACCOMPLISSEMENT DE LA LOI.

J. C. nous enseigne ici quels sont les moyens, l'obligation et les motifs d'accomplir la loi. *Matth.* v, 13-10.

PREMIER POINT. — *Moyens d'accomplir la Loi.*

CES moyens sont tirés du ministère des apôtres et des pasteurs. Les ordres dont J. C. a chargé ses ministres et les privilèges dont il les a honorés sont tous en notre faveur, et les moyens qu'ils doivent employer pour accomplir les ordres qu'ils ont reçus nous regardent nous-mêmes.

I. J. C. a revêtu ses apôtres de son autorité pour corriger et reprendre. *Vous êtes le sel de la terre; si le sel devient insipide, avec quoi lui donnera-t-on du goût? Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors pour être foulé aux pieds des hommes....* Les apôtres et les pasteurs sont le sel de la terre, afin de nous préserver de la corruption du péché par la sagesse de leurs conseils, de leurs exhortations, de leurs corrections, par la prédication et l'administration des sacrements. Leur emploi est sublime, mais il n'est pas pour eux sans dan-

ger : car si le pasteur tombe, qui le relevera ; s'il manque, qui le corrigera ; s'il s'égare, qui le ramènera ; s'il perd le goût de son état et de ses devoirs, qui le lui rendra ? Ne sera-t-il pas rejeté de Dieu et méprisé des hommes comme un sel affadi et inutile que l'on jette dans les rues, où les passans le foulent aux pieds ? Que le retour est difficile pour un prêtre qui a abandonné Dieu ! L'aveuglement et l'endurcissement suivront de près ses premières chutes. Mais c'est à eux à méditer les menaces de J. C. pour se tenir dans la crainte et dans l'humilité, et c'est à nous à examiner avec quelle docilité, avec quel empressement, avec quelle reconnaissance nous recevons ce sel qui ne nous est pas refusé ; c'est à nous à examiner quel fruit nous en retirons.

II. J. C. a confié à ses apôtres et aux pasteurs sa doctrine pour enseigner. *Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée ; et quand on allume une lampe, on ne la met pas sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison.* Les apôtres et les pasteurs sont la lumière du monde : lumière sûre qui conduit les hommes à leur fin, à Dieu, à la vérité, au bonheur éternel. Toute lumière tirée d'une autre source n'est qu'erreur, que ténèbres, et ne peut conduire qu'au précipice. Lumière universelle qui éclaire tout l'univers et que tous les hommes doivent suivre ; lumière pure qui ne souffre ni partage, ni mélange ; lumière sublime, élevée au-dessus des sens, au-dessus des préjugés, au-dessus de la raison ; lumière éclatante, visible à tous les yeux qui veulent la voir, et qui ne se détournent point avec obstination pour ne la voir pas. Le corps des premiers pasteurs, la doctrine catholique et apostolique, en un mot l'Église enseignante est comparée ici par J. C. à une ville bâtie sur une haute montagne que l'on ne peut cacher. Les tourbillons de poussière qu'on tâche d'élever autour d'elle ne sauroient parvenir jusqu'à elle et en dérober la vue : ils peuvent tout au plus aveugler ceux qui les excitent. Quiconque a le cœur droit ne sauroit s'y méprendre : il voit sans obscurité l'Église que J. C. a fondée, il suit sans ambiguïté ce que cette Église enseigne, et se soumet sans restriction à ce qu'elle ordonne. Chaque église particulière, comparée ici à une maison, est soumise à son pasteur, dont l'enseignement est la lumière qui doit être

sur le chandelier pour éclairer ceux qui sont dans la maison. Si le pasteur tient par crainte le flambeau caché sous le boisseau, ou s'il le laisse éteindre faute d'entretenir la communication avec le corps des pasteurs, qui est la lumière du monde, c'est un malheur pour lui; mais la lumière du monde subsiste toujours et suffit dans ce cas pour nous éclairer. Est-ce à la clarté de cette lumière que nous marchons? est-ce cette doctrine que nous suivons?

III. J. C. a communiqué aux apôtres et aux pasteurs sa sainteté pour édifier. *Que votre lumière luise de telle sorte devant les hommes, qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.* La prédication des apôtres, quoiqu'accompagnée de miracles, n'eût point eu de succès, si elle n'eût été accompagnée de sainteté. Quel succès aura donc celle d'un pasteur, d'un ministre de l'Eglise, si, destituée de miracles, elle l'est encore de vertus? Le grand moyen de persuader, c'est de donner l'exemple; mais le précepte d'édifier par une vie sainte n'est pas seulement pour les pasteurs, il oblige encore les pères et mères, les maîtres et maîtresses, tous ceux qui sont en place, et même tous les fidèles en particulier. Comment imitons-nous les apôtres et les saints? comment profitons-nous des bons exemples qu'on nous donne? Quels bons exemples donnons-nous nous-mêmes? et lorsque nous faisons quelque bien, est-ce à la gloire qui en reviendra à notre Père céleste que nous songeons, ou à celle qui nous en reviendra à nous-mêmes?

SECOND POINT. — *Obligation d'accomplir la loi.*

Cette obligation est fondée sur la nature même de la loi, qui est une loi divine, chrétienne et invariable. 1^o Loi divine. *Ne pensez pas, dit J. C., que je sois venu pour abolir la loi et les prophètes; je suis venu, non pour les abolir, mais pour les accomplir.* Cette loi a sa source en Dieu même, et ne peut venir d'ailleurs, parce qu'il n'y a que Dieu qui connoisse parfaitement ce que l'homme doit à Dieu, ce que l'homme se doit à lui-même, ce qu'il doit à ceux avec qui le Créateur lui ordonne de vivre. Cette loi, Dieu l'a révélée aux patriarches, et l'a gravée dans le cœur de tous les hommes; mais les enfans des hommes en oublièrent la révélation, et en effacèrent en eux-mêmes l'impression pour

la transgresser avec plus d'audace et de tranquillité. Dieu l'écrivit de sa main sur les tables qu'il donna à Moïse; mais les Israélites en négligèrent souvent la lecture et la pratique. Les prophètes autorisés de Dieu en renouvelèrent souvent le souvenir, en expliquèrent les obligations, et eurent soin de laisser dans leurs écrits ces monumens de leur zèle. Ce sont ces préceptes invariables de la morale, contenus dans la loi et expliqués dans les prophètes, que J. C. appelle souvent la loi et les prophètes; c'est cette divine loi, prise en ce sens, que N. S. n'est pas venu abroger, et dont il nous recommande ici l'entier et parfait accomplissement.

2^o Loi chrétienne, c'est-à-dire renouvelée par J. C. dans son Évangile, expliquée et établie par J. C. dans toute sa pureté et sainteté, perfectionnée même par J. C. pour la proportionner au culte plus parfait qu'il a établi parmi les hommes. C'est ainsi qu'il n'est pas venu pour détruire la loi de Dieu, mais pour nous la proposer dans toute sa plénitude, son étendue et sa perfection.

3^o Loi invariable et indispensable. *Car je vous le dis en vérité, le ciel et la terre périront plutôt que tout ce qui est dans la loi ne s'accomplisse jusqu'à un seul iota, un seul point.* Tandis que le ciel et la terre subsisteront, tandis qu'il y aura sous le ciel et sur la terre des hommes capables de connoître Dieu, la divine loi de J. C. subsistera et les obligera. Elle aura jusqu'à la fin des siècles des observateurs fidèles, et aucun des préceptes qu'elle contient, quelque léger qu'on le suppose, ne sera impunément transgressé. J. C. proteste que dans sa loi rien ne sera mis en oubli. Cependant que d'infidélités, que de prévarications! J. C. dit la vérité, il en est l'auteur absolu et invariable, et ce qu'il dit sera infallible. Si le ciel et la terre doivent périr plutôt que sa loi, sa parole et ses volontés, tremblons; et si nous voulons éviter une perte inévitable, attachons-nous inviolablement à ce qu'il demande de nous.

TROISIÈME POINT. — *Motifs d'accomplir la loi.*

Ces motifs sont pris, 1^o du malheur qu'éprouvent ceux qui auront violé la loi et enseigné aux autres à la violer; 2^o du bonheur de ceux qui auront observé la loi et enseigné aux autres à l'observer; 3^o de l'insuffisance des vertus mondaines.

I. Malheur de ceux qui auront violé la loi et enseigné aux autres à la violer. *Celui donc*, continue J. C., *qui violera l'un de ces moindres commandemens, et qui apprendra aux hommes à les violer, sera regardé dans le royaume des cieux comme le dernier.* Par le royaume des cieux, tous les interprètes entendent ici le jugement dernier. Or, quand ce ne seroit que le plus léger des commandemens, ou plutôt un de ceux que le monde regarde comme légers, qu'on auroit violé ou enseigné à violer, on sera, au jour du jugement, rejeté au dernier rang, et au-dessous des simples transgresseurs. Que sera-ce donc de ceux qui auront violé ou enseigné à violer les commandemens les plus essentiels, ceux mêmes que le paganisme s'est cru obligé d'observer? Lorsque ces corrupteurs verront des milliers d'ames, que leurs discours, leurs livres, leurs théâtres, leurs tableaux auront corrompues et damnées, quelle sera leur honte, et à quel supplice devront-ils s'attendre, non-seulement eux, mais encore, 1^o ceux qui auront coopéré à leur crime en vendant, débitant, transportant, communiquant, prêtant ces productions criminelles; 2^o ceux qui, ayant l'autorité en main, n'auront eu ni assez de vigilance, ni assez de sévérité pour les arrêter?

II. Bonheur de ceux qui auront observé la loi et enseigné aux autres à l'observer. *Mais celui qui gardera les commandemens, et qui enseignera à les garder, celui-là sera estimé grand dans le royaume des cieux.* Ceux qui auront observé la loi et enseigné aux autres, soit par leurs exemples, soit par leurs discours, à l'observer, seront grands dans ce dernier jour. O grandeur digne d'envie! faut-il que tous ceux qui ont des talens ne soient pas sensibles à cette gloire solide et immortelle? Tâchons donc, selon notre état, non-seulement de pratiquer la loi, mais encore de l'enseigner, et de contribuer, de tout notre pouvoir, à établir dans tous les cœurs l'amour de cette divine loi, et nous aurons part, selon la mesure de nos travaux et de notre zèle, à la gloire et à la récompense des apôtres.

III. Insuffisance des vertus mondaines. *Car je vous déclare que, si votre justice n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* La justice, c'est-à-dire, la vertu des Scribes et des Pharisiens avoit trois défauts,

comme on le voit par les reproches que N. S. leur fit dans la suite. Elle étoit toute extérieure, sans qu'ils se missent en peine de l'intérieure; ils nettoyoient les dehors de la coupe, et ils avoient les mains pleines d'injustices. Elle étoit minutieuse, s'attachant à de légères observances et négligeant l'essentiel. Ils payoient la dîme de la menthe et du thim, et ils n'avoient ni amour pour Dieu ni charité pour le prochain. Enfin elle étoit hypocrite, ne cherchant que l'estime des hommes, sans se soucier de celle de Dieu. Ils prioient pour être vus, ils vouloient qu'on les saluât avec respect, qu'on les reçût avec honneur, qu'on les plaçât avec distinction. Avec une telle vertu, on n'entre point dans le royaume des cieux... La nôtre est-elle plus parfaite, plus intérieure, plus essentielle, plus humble? Nous n'avons plus de Scribes et de Pharisiens qui corrompent la loi, mais nous avons des chrétiens mondains qui la restreignent à une probité apparente et superficielle, et qui substituent aux maximes de l'Évangile les maximes du monde, plus corrompues encore que celles des Pharisiens. Vertus du monde, vertus de parade, d'ostentation; vertus insuffisantes pour avoir entrée dans le royaume des cieux; vertus simulées, qui cachent des vices réels dignes de la réprobation éternelle.

PRIÈRE. Je vais m'appliquer, ô mon Dieu, avec votre sainte grâce, à pratiquer les vraies vertus que vous exigez de moi, en observant votre loi dans toute son étendue, selon la lettre et selon l'esprit, avec pureté d'intention et plénitude de fidélité. O loi sainte et adorable, que je suis heureux de vous connoître, que je suis malheureux de vous avoir si souvent violée! Pardonnez-moi, Seigneur, mes transgressions passées; donnez-moi l'amour de votre sainte loi, afin que j'en fasse à l'avenir toute mon étude et l'unique règle de ma conduite. Ainsi soit-il.

LIII^e MÉDITATION.

Quatrième suite du sermon de la montagne.

Explication des trois préceptes de la loi de Dieu concernant l'homicide, l'adultère et le jurement. *Matth.* v, 21-37.

PREMIER POINT. — *De l'homicide.*

1. **D**ES péchés défendus avec l'homicide. *Vous avez appris qu'il a été dit à vos ancêtres : Vous ne tuerez pas, et celui qui tuera méritera d'être condamné par le tribunal du jugement. Mais moi, je vous dis : Quiconque se met en colère contre son frère méritera d'être condamné par le tribunal du jugement. Celui qui dira à son frère : Raca, homme de peu de sens, méritera d'être condamné par le tribunal du conseil ; et celui qui lui dira : Homme insensé, méritera le supplice du feu.* Par ce précepte sont défendus les péchés d'actions, comme tuer, mutiler, blesser, frapper sans droit, sans autorité, par colère, par brutalité, par haine, par vengeance, par caprice ; les péchés de paroles, paroles de médisance, de calomnie, de mépris, d'insulte, d'outrage, de malédiction, prononcées par haine, par malice, par colère ; les péchés purement intérieurs, comme les mouvemens de colère, d'indignation, de haine, par lesquels on s'enporte intérieurement contre le prochain, on se réjouit de son malheur, on souhaite de lui faire du mal, on désire qu'il lui en arrive. Tous ces péchés, si quelque circonstance n'en diminue la malice, sont très-grievés au tribunal de Dieu..... Observons la gradation que fait ici N. S. Les Scribes et les Pharisiens, expliquant ce précepte de la loi, ne parloient que de l'homicide ; tout le monde regardoit ce crime comme capital et digne du jugement ; or N. S. veut que la simple colère, qui est dans le cœur sans se manifester par aucune parole, ni par aucune action, soit regardée sur le même pied que les Pharisiens regardoient l'homicide, et comme digne du jugement, c'est-à-dire comme méritant d'être portée au tribunal de ces juges supérieurs qui avoient pouvoir de condamner à mort. Il veut ensuite qu'une parole injurieuse, quoique contenant une injure médiocre, quand elle est dite par colère, soit regardée sur le pied des plus grands crimes qui étoient jugés par le

conseil ou le grand sanhédrin, qui ne connoissoit que des crimes contre l'Etat ou la religion. Enfin il veut qu'une parole renfermant une injure atroce soit regardée comme un crime au-dessus de toutes les justices humaines et de tous les supplices qu'elles peuvent décerner. Ainsi décide et prononce Jésus, le souverain juge de l'univers; ainsi que sera-ce devant lui que l'homicide! Veillons donc avec le plus grand soin non-seulement sur nos actions, mais encore sur toutes nos paroles, pour n'offenser personne; réglons même les mouvemens intérieurs les plus cachés de notre cœur.

II. De l'obligation de réparer entièrement le mal qu'on a causé au prochain. *Si faisant votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère, et ensuite vous viendrez présenter votre offrande.* Si vous avez fait tort au prochain dans ses biens, si vous retenez ce qui est à lui, si vous lui avez causé quelque perte et quelque dommage, il faut restituer et l'indemniser entièrement. Si vous avez nui à sa réputation, à son honneur, à son crédit, il faut mettre tout en œuvre, pour le rétablir dans le même degré d'estime et de considération où il étoit. Si vous l'avez outragé, offensé, mortifié, il faut l'apaiser et lui faire satisfaction. Enfin si vous croyez que votre prochain a quelque chose contre vous, quand même vous ne seriez pas coupable, quand même vous n'y auriez donné aucune occasion, vous ne devez rien oublier pour effacer ses préventions, pour détruire ses soupçons, pour dissiper ses ombrages, pour rétablir la charité dans son cœur, et faire revivre entre vous et lui l'union et la bonne intelligence. Sans avoir fait ces démarches, et vous être réconcilié de bonne foi autant qu'il est en vous, n'espérez pas que Dieu reçoive vos prières, vos sacrifices; ne pensez pas pouvoir être admis au sacrement de la réconciliation, ne présumez pas surtout de recevoir dans la sainte communion le Dieu de la paix et de la charité, qui nous a lui-même imposé ces obligations.

III. De l'obligation de réparer promptement le mal qu'on a fait au prochain. *Accordez-vous promptement avec votre adversaire, tandis que vous êtes en chemin avec lui, de peur qu'il ne vous livre au juge, et le juge au ministre de la justice, et qu'on ne vous mette en prison.*

Réparez le tort fait au prochain dès le jour même, si cela se peut. Plus vous différerez, plus votre péché sera grand et difficile à expier, plus le dommage sera considérable et difficile à réparer, plus la plaie sera profonde et difficile à guérir. Ne différez pas à la mort, qui peut-être vous surprendra, qui, selon toute apparence, vous occupera d'autres soins, et ne vous laissera ni assez de liberté, ni assez de loisir pour remplir votre obligation, ou qui ne vous la laissera remplir qu'imparfaitement. Vous et celui que vous avez offensé, vous êtes comme deux plaideurs qui vont trouver leur commun juge. Avant d'arriver, pendant que vous êtes encore dans le chemin, accordez-vous avec votre partie, vous ferez vos conditions meilleures que si la justice se saisit de votre affaire, parce qu'alors elle vous jugera à la rigueur. Du moins, à la mort, si vous avez eu le malheur et l'imprudence de différer jusque-là, ne soyez pas assez téméraire pour franchir ce terrible pas, sans mettre ordre à une affaire si essentielle. Songez qu'il s'agit de tout pour vous, que le temps presse, et que les droits lésés de votre prochain vous accuseront au tribunal de Dieu, votre juge, qui vous condamnera dans toute la rigueur de sa justice.

IV. Du châtimeut de ceux qui meurent sans avoir réparé le mal fait au prochain. *Je vous le dis en vérité*, continue J. C., *vous ne sortirez pas de la prison que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole.* La seule idée de prison vous fait trembler, mais que sont les plus affreux cachots en comparaison de ces prisons de feu auxquelles la justice divine condamnera les coupables? Si votre faute est vénielle, vous ne sortirez de votre prison qu'après avoir satisfait à toute la rigueur de la justice divine; mais si elle est mortelle, et qu'il faut, hélas! peu de chose pour la rendre telle aux yeux du souverain juge! si elle est mortelle, jamais, jamais vous ne sortirez de cette prison et des feux qui la remplissent, parce que jamais vous ne parviendrez à vous acquitter, jamais vous ne serez en état de satisfaire.

SECOND POINT. — *De l'adultère.*

I. Combien les péchés d'impureté sont honteux aux yeux mêmes des hommes. *Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne commettrez point d'adultère.* Ceux qui sont coupables de péchés d'impureté n'aime-

roient-ils pas mieux tout souffrir, que de voir leurs intrigues découvertes et leur crime révélé? Si le secret dont ils tâchent de couvrir leur honte vient quelquefois à éclater, quel scandale pour le public, quelle confusion, quelle infamie pour eux! que ne fait-on pas pour se garantir d'un pareil déshonneur! Une mère, oubliant la douceur de son sexe et sa qualité de mère, ne craint pas quelquefois d'ajouter à son premier crime le meurtre et le parricide, au risque de sa propre vie. Quel autre péché a fait faire plus de confessions et de communions sacrilèges que celui-là? Combien, bourrelés par leur conscience, et ne pouvant plus supporter l'opprobre secret dont ils se sentoient couverts, ont été jusqu'aux pieds du prêtre sans oser découvrir la profondeur de leurs plaies! combien, en découvrant inême leurs crimes, ont supprimé par honte des circonstances essentielles, et ont rendu inutile l'aveu imparfait qu'ils avoient commencé! combien, combattus entre la crainte de Dieu et la honte, ont cédé à celle-ci et se sont éloignés des sacremens, plutôt que d'oser faire l'aveu nécessaire de leurs abominations! Les complices même entre eux et dans le secret de leurs désordres ont honte de leur prostitution et rougissent de leurs excès, et dès que la possession laisse quelque intervalle à la raison, ils ne peuvent s'empêcher de se mépriser mutuellement, quelquefois de s'abhorrer et de se détester. Les libertins mêmes, qui quelquefois se font gloire d'être sans pudeur, seroient néanmoins couverts de confusion et ne sauroient se souffrir eux-mêmes, si le public savoit le détail des horreurs auxquelles ils s'abandonnent. L'athée et le déiste, quoique insensibles à tant d'autres opprobres dont ils se couvrent, sont sensibles à celui-ci, et voudroient nous persuader que ce vice honteux n'a aucune part à leur irréligion. Or, si ce péché est si infâme aux yeux des hommes, que doit-il être aux yeux de Dieu! Qu'est-ce aux yeux de Dieu qu'une ame souillée de péchés qui font horreur aux pécheurs mêmes?

II. Combien peu de chose suffit pour nous rendre coupables d'impureté aux yeux de Dieu. *Mais moi, je vous dis que quiconque regarde une femme avec un mauvais désir pour elle, a déjà commis un adultère dans son cœur.* Une pensée dans laquelle on s'entretient avec complaisance ou réflexion, un désir consenti, un regard accompagné de désir, suffisent pour porter l'adul-

rière dans le cœur. Mais si celui qui jette ce regard est adultère, celle qui s'est parée de manière à se l'attirer est-elle innocente? Hélas! que de crimes secrets, et qu'on se dissimule à soi-même! On ménage peut-être sa réputation par orgueil, la crainte d'une indiscretion empêche peut-être qu'on ne s'abandonne; mais si la crainte de Dieu ne pénètre pas notre chair et n'enchaîne pas tous nos sens, le cœur est bientôt coupable, et dès qu'on a le cœur souillé, on a perdu l'innocence et l'honneur aux yeux de celui qui voit le cœur.

III. Quel sacrifice il y a faire pour se préserver de l'impureté. *Si donc votre œil droit vous est une occasion de chute, arrachez-le et jetez-le loin de vous; car il vous est plus avantageux de perdre un de vos membres, que si votre corps étoit jeté tout entier dans l'enfer. Et si votre main droite vous est une occasion de chute, coupez-la et jetez-la loin de vous; car il vous est plus avantageux de perdre un de vos membres, que si votre corps étoit jeté tout entier dans l'enfer.* C'est-à-dire, quoi qu'il doive vous en coûter, vous devez, par un sacrifice généreux, renoncer à tout ce qu'il y a pour vous de plus cher et de plus nécessaire au monde, s'il vous est une occasion de chute et de scandale, fût-ce, pour ainsi parler, votre œil droit et votre main droite. Si cette proposition vous effraie, vous avez donc oublié qu'il s'agit pour vous d'éviter l'enfer; en pareil cas, connoît-on rien de cher, rien de nécessaire? Mais il s'agit ici de vous procurer une vie éternelle; pouvez-vous, à ce prix, trouver quelque chose de trop difficile, et tout ne doit-il pas vous paroître léger? Mais votre sacrifice doit être non-seulement généreux, mais entier; il ne doit connoître aucun délai, ni aucun ménagement. Arrachez l'œil, coupez la main, c'est-à-dire, arrachez de votre cœur cette inclination, l'objet qui l'entretient, et perdez-en jusqu'au souvenir. Rompez ces engagements et ces liaisons, retranchez ces plaisirs, ces divertissemens, fuyez ces compagnies qui sont l'écueil de votre innocence. Enfin que votre sacrifice soit irrévocable, en sorte qu'il ne vous soit plus libre d'y revenir. Après avoir arraché l'œil et coupé la main, il faut encore les jeter loin de vous. Ce n'est pas assez de dérober aux yeux du prochain ces livres, ces vers, ces chansons, ces tableaux, il faut les jeter au feu. Si le monde entier vous scandalise, mettez entre le monde et vous une barrière insurmon-

table. Ah ! ne vaut-il pas mieux, pour vous, vivre éternellement dans le ciel, après avoir été dans le monde retiré, ignoré, méprisé, mortifié, que de brûler éternellement dans l'enfer, après avoir joui dans le monde de votre liberté, de vos plaisirs, ou plutôt après avoir été dans le monde l'esclave de votre prétendue liberté, la victime de vos prétendus plaisirs ?

IV. Combien grièvement Dieu punit l'impureté ! Nous ne parlons point des peines de ce monde qui sont très-grièves, et qui quelquefois éclatent, comme sont, par exemple, l'opprobre et l'infamie, qui quelquefois rejaillissent sur toute une famille ; la dissipation des biens et la ruine totale d'une maison ; les maladies et les maux affreux qui, après avoir long-temps et cruellement tourmenté le corps, le conduisent au tombeau : mais pour celui qui se trouve, en comparoissant au tribunal de Dieu, avoir le cœur souillé d'une impureté mortelle, il ne s'agit de rien moins que d'être jeté dans les flammes de l'enfer pour y brûler éternellement. A ce mot, l'impudique frémit, se trouble, se récrie, et demande quelle proportion il y a entre un supplice éternel et un plaisir d'un moment. Par cette raison des proportions entre le plaisir et la peine, il faudroit donc nier aussi l'existence des peines temporelles qu'attire souvent l'impureté, et qui excèdent de beaucoup le plaisir qu'on a goûté ; cependant ces peines existent et détruisent ce spécieux raisonnement. Mais ce n'est pas sur les foibles lumières de la raison que les arrêts de Dieu sont réglés. Dieu seul connoît quel est le crime et quel doit être le châtement d'une créature qui désobéit à son créateur, qui méprise également son autorité et son amour, ses récompenses et ses menaces. Dieu seul connoît quelle digue il faut opposer à notre dépravation, et de quelles menaces il lui convient de pouvoir effrayer les pécheurs. Eh ! combien de saints sont redevables à la terreur qu'inspire la pensée de l'enfer, du souverain bonheur auquel ils sont parvenus, soit par une entière innocence, soit par une sincère pénitence ! Que ne les imitons-nous ? que ne nous privons-nous de ces plaisirs dont nous connoissons le néant et le peu de durée, pour nous garantir de ces supplices, qui, selon nous, sont si disproportionnés ? que ne nous appliquons-nous à mériter la récompense éternelle qu'on nous promet, et qui est encore bien peu proportionnée

portionnée aux sacrifices qu'on exige de nous, quelque grands qu'ils puissent nous paroître.

TROISIÈME POINT. — *Du jurement.*

I. Du jurement par le saint nom de Dieu. *Vous avez encore appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne jurez point à faux, mais vous accomplirez les sermens que vous ferez au Seigneur; et moi, je vous dis de ne point jurer du tout.* Voyons d'abord ce que défendoit la loi ancienne sur ce sujet. Quant au jurement qui regarde le passé ou le présent, et par lequel on assure qu'une chose est ou a été, elle défendoit en termes formels de prendre le nom de Dieu en vain, c'est-à-dire, de se parjurer, de jurer la fausseté par le nom de Dieu. Quant au jurement qui regarde l'avenir, et par lequel on promet, on assure qu'une chose sera, elle défendoit de manquer aux vœux qu'on avoit faits au Seigneur, ou aux promesses faites au prochain avec serment, lorsque ces engagements n'avoient rien d'injuste et de déraisonnable. En effet, dans ces deux cas, le parjure ou le faux serment est un des plus grands crimes que l'on puisse commettre, puisque c'est rendre Dieu témoin, garant, et, pour ainsi dire, complice de la fausseté. C'est un crime que Dieu, dès cette vie, punit ordinairement par les plus sévères châtimens. Voyons maintenant ce que porte la loi nouvelle de J. C. sur ce sujet. Elle donne à l'ancienne loi toute son étendue et toute sa force; elle ordonne d'abord de ne point jurer du tout, c'est-à-dire, non-seulement de ne point faire de jurement faux, mais de n'en pas faire même d'inutiles, quoique la vérité s'y trouve, parce que c'est manquer au respect dû à la majesté de Dieu que d'employer l'autorité de son nom sans nécessité, ou pour dire des choses vaines, ou beaucoup plus encore pour des choses mauvaises et illicites. Elle ordonne de ne point jurer du tout, c'est-à-dire, non-seulement de ne point jurer à faux ou inutilement par le saint nom de Dieu, mais de ne pas jurer ainsi, même par les créatures, parce que jurer par les œuvres de Dieu, c'est en quelque sorte jurer par lui-même, ainsi que N. S. continue tout de suite à l'expliquer. Elle ordonne de ne point jurer du tout; ce n'est pas à dire qu'il ne soit jamais et en aucune occasion permis de jurer. Ce sens ne pouvoit venir à l'esprit de ceux qui entendoient ces paroles,

pour peu qu'ils fissent attention à ce qui les avoit précédées et à ce qui les suivit, sachant d'ailleurs que l'Écriture, qu'on leur expliquoit tous les jours, ordonne, quand la chose est nécessaire, de jurer par le nom du Seigneur, et qu'elle loue ceux qui le font lorsque la nécessité le requiert. Ce sens n'a pu être soutenu que par quelques hérétiques (1), qui, lisant l'Écriture sans guide et l'interprétant à leur gré, y ont trouvé leur ruine, au lieu d'y trouver leur édification : juste punition de leur témérité. Ils auroient dû faire attention à l'exemple de S. Paul, qui prend quelquefois Dieu à témoin de la vérité qu'il annonce; ils auroient dû en croire l'Église, qui approuve l'usage des tribunaux, où l'on exige le serment des témoins que l'on interroge, et qui elle-même exige le serment pour s'assurer de l'obéissance et de la foi de ceux qu'elle élève à quelque grade. Dire de ces sermens multipliés que rien n'est plus contraire à l'esprit de Dieu et à la doctrine de J. C., c'est n'être pas soumis soi-même à la doctrine de l'Église.

II. Du jurement par les créatures. *Et moi, je vous dis de ne point jurer du tout, ni par le ciel, car c'est le trône de Dieu; ni par la terre, car c'est son marche-pied; ni par Jérusalem, car c'est la ville d'un grand roi; ni par votre tête, car vous ne sauriez en faire devenir blanc ou noir un seul des cheveux.* Les créatures nous représentent Dieu et ses divines perfections, c'est sous ce rapport qu'on les emploie dans le jurement; car les créatures par elles-mêmes ne peuvent pas témoigner pour la vérité que nous avançons : c'est donc jurer par le nom et la vérité de Dieu même, que de jurer par les créatures. Ainsi l'un ne peut pas être plus permis que l'autre, et il faut, dans l'un et l'autre cas, suivre les mêmes règles. Le jurement que nous faisons par nous-mêmes, étant d'une autre nature, est aussi défendu par une raison différente. Le jurement fait par le nom de Dieu ou par les créatures est une simple assertion pour la vérité de laquelle nous prenons Dieu à témoin. Le serment par nous-mêmes ajoute à l'assertion l'imprécation par laquelle nous nous devons aux châtimens et à la mort, si nous disons faux; ce qui nous est défendu, parce que nous ne sommes pas à nous-mêmes, mais à Dieu, et que nous dé-

(1) Les Anabaptistes et les Vicélistes.

vouer ainsi, c'est disposer de nous; ce que nous ne pouvons faire que dans le cas où la loi le permet.

III. De l'idée des créatures par rapport à la contemplation. L'idée sous laquelle N. S. nous représente le rapport des créatures avec Dieu est si noble et si magnifique, qu'elle peut servir non-seulement à nous faire connoître la nature du jurement, mais encore à nous élever à Dieu par la plus sublime contemplation. 1^o *Le ciel est le trône de Dieu.* C'est là que J. C. est assis à la droite du Père tout-puissant; c'est là que la Trinité sainte, le Dieu éternel et unique, manifeste toute sa gloire et communique toute sa félicité à ses créatures. Respectons donc cet heureux séjour. 2^o *La terre est son marche-pied.* Tant que nous vivons sur la terre, nous sommes sans cesse aux pieds du trône de Dieu. C'est là que l'Agneau sans tache a été immolé, que son sang a coulé, et qu'il coule encore tous les jours, offert en sacrifice perpétuel; c'est de là que nous pouvons faire entendre nos prières, apaiser la justice du Très-Haut et attirer sa miséricorde; c'est là que le pardon s'accorde et que les grâces se distribuent. Comment donc pourrions-nous la profaner par le jurement, par nos désordres? 3^o *Jérusalem est la ville d'un grand roi.* Jérusalem étoit le siège des rois de Juda, et comme telle, elle appartenoit à J. C. Elle possédoit le seul temple de l'univers destiné au culte légitime du vrai Dieu; et comme telle, elle étoit la ville sainte et le centre de la religion. Que tout ce qui appartient à Dieu nous inspire donc un saint et religieux respect. Nous ne pouvons même, dans la dépendance de Dieu où nous sommes, et n'ayant pas le pouvoir de rendre blanc ou noir un seul de nos cheveux; nous ne pouvons jurer par notre tête sans proférer un serment vain, inutile et injurieux à la souveraineté divine.

IV. De la simplicité de nos discours. *Mais contentez-vous de dire, cela est, cela est, ou cela n'est pas, cela n'est pas; car tout ce qui est dit de plus vient du mal.* Nous devons donc éviter non-seulement le jurement formel, mais encore tout ce qui en approche, comme sont plusieurs mots où il ne manque qu'une syllabe ou un accent pour faire un jurement, plusieurs autres qui offensent les oreilles pieuses, et qu'on appelle ordinairement des juremens; toutes les expressions enfin qui sentent l'exagération. Nous devons éviter cette sur-

abondance de paroles, parce qu'il s'y trouve toujours du mal, du danger et du scandale; parce qu'elle vient du malin esprit et de notre ennemi, qui cherche toutes les occasions de nous faire tomber; parce qu'elle vient d'un mauvais principe qui est en nous, savoir, l'orgueil, le faste, la présomption, la colère, l'entêtement, l'amour-propre, l'avarice ou l'intérêt. Examinons donc nos paroles, et réglons-les scrupuleusement sur la céleste doctrine de J. C., au tribunal de qui il nous en faudra rendre un compte exact, sans qu'aucune puisse échapper à sa connoissance et à sa justice.

PRIÈRE. Inspirez-moi, ô mon Dieu, un religieux respect pour votre saint nom, et pour tout ce qui vous appartient. Que ne puis-je réparer par mes hommages et mon amour tous les blasphèmes, tous les faux sermens qui vous déshonorent, soit dans votre adorable nom, soit dans vos créatures! Faites que, vous honorant et en vous-même et dans tout ce qui vous représente, je sois attentif sur toutes mes paroles, et qu'il n'y en ait aucune qui ne vous glorifie. Accordez-moi de vous servir dans un corps chaste, de rompre avec les occasions du péché, afin de me rendre agréable à vos yeux par la pureté de mon cœur. Faites-moi la grâce d'étouffer en moi jusqu'aux moindres mouvemens de colère et d'aversion. Gravez dans mon ame une loi de douceur inaltérable. Pardonnez-moi tout ce que j'ai fait, dit ou pensé contre la charité. Donnez-moi le courage de m'humilier pour réparer mes fautes, et une attention exacte pour n'en pas commettre de nouvelles à l'avenir. Ainsi soit-il.

LIV^e MÉDITATION.

Cinquième suite du sermon de la montagne.

Des devoirs du chrétien envers le prochain en trois sortes d'occasions.
Matth. v, 38-47.

QUELS sont les devoirs du chrétien envers le prochain injuste et violent, envers le prochain indiscret et importun, envers le prochain ennemi et persécuteur? Apprenons-le de J. C. lui-même.

PREMIER POINT. — *Devoirs du chrétien envers le prochain injuste et violent.*

Vous avez appris qu'il a été dit : OEil pour œil et dent pour dent, et moi je vous dis de ne point faire de résistance, si on vous maltraite. La loi évangélique interdit aux particuliers la loi du talion, et y substitue des règles de perfection, qui, en certains cas, deviennent des devoirs d'obligation. Ce qu'on appelle la loi du talion (1), par laquelle on fait souffrir au coupable le même mal qu'il a fait à autrui, étoit la loi que Moïse avoit portée pour régler le jugement des magistrats; mais l'autorité que donnoit cette loi aux tribunaux de la justice étoit usurpée par les particuliers, et chacun s'arrogeoit le droit de rendre au prochain, lorsqu'il le pouvoit, tout le mal qu'il en avoit reçu. N. S. oppose à cet abus le précepte de ne point résister à l'injustice et à la violence. On sait bien que cette nouvelle loi de J. C. ne défend point indifféremment, dans tous les cas et à tous les chrétiens, de recourir à l'autorité publique pour demander justice. On sait que cette loi regardoit spécialement les apôtres et les chrétiens persécutés, qui se sont souvent trouvés dans l'obligation de la pratiquer à la lettre : encore aujourd'hui les successeurs des apôtres, les hommes apostoliques et les chrétiens mêmes peuvent se trouver dans la même obligation; mais l'obligation générale où nous sommes tous, c'est de prendre l'esprit de cette loi, de prendre garde surtout à ne pas donner dans les extrémités opposées. Examinons-nous donc sur ce point. Ne donnons-nous pas encore dans l'abus que J. C. veut ici détruire? ne sommes-nous point dans la disposition habituelle de rendre le mal pour le mal? ne conservons-nous pas le souvenir des offenses jusqu'à ce que nous ayons trouvé l'occasion de rendre la pareille? nous contentons-nous même de rendre, selon les termes de la loi ancienne, œil pour œil, dent pour dent? ne suivons-nous pas enfin les impressions aveugles de la passion et de la haine, qui ne se tiennent jamais dans les bornes de la modération? Sondons ici notre cœur et réformons-nous sur la loi de l'Évangile,

(1) Ce mot talion vient de cette loi romaine : *Qualis injuria, talis pœna.*

car c'est sur cette loi que nous serons jugés. N. S., après l'avoir ainsi proposé en général, l'applique à trois cas différens et l'explique par trois exemples.

I. Lorsqu'on nous outrage jusqu'à nous maltraiter de coups. *Mais si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre.* Comparons notre patience avec cette maxime. Si les outrages, les mauvais traitemens dont nous nous plaignons sont de cette nature, voyons avec quelle générosité nous devons les supporter; mais si ce n'est qu'un mot, qu'un geste, qu'un air, qu'un rien qui nous outrage, rougissons de nous voir si éloignés de la perfection de l'Évangile, et d'avoir des sentimens si opposés à ceux de J. C.

II. Lorsqu'on nous dépouille de nos biens jusqu'à nous ruiner. *Abandonnez même votre manteau à celui qui veut plaider contre vous pour avoir votre robe.* Comparons notre conduite avec cette maxime. Si les torts qu'on nous fait vont à cet excès, voyons avec quel désintéressement nous devons les envisager; mais si nous nous emportons, si nous éclatons pour la moindre perte, pour le moindre dommage, pour la moindre diminution d'un profit ou d'un revenu qui nous laisse encore à notre aise; si nous nous livrons aux procès pour un bien de peu de valeur, pour un droit de nulle conséquence, pour un point d'honneur qui n'offense que notre vanité, reconnoissons combien nous sommes éloignés de J. C.

III. Lorsqu'on nous vexe jusqu'à nous traiter en esclaves. *Et qui que ce soit qui vous force de faire mille pas, faites-en deux mille de plus avec lui.* Comparons nos sentimens avec cette maxime. Si les vexations que nous souffrons sont aussi injustes que celle-ci, voyons avec quelle douceur nous devons les souffrir; mais si ce qu'on exige de nous nous est imposé par une autorité légitime, s'il est conforme à notre état et à nos engagements, s'il nous est honorable, s'il a pour objet l'utilité publique, la gloire de Dieu et le soulagement du prochain, nous faisons bien voir, en nous plaignant comme nous le faisons, que nous n'avons encore rien appris à l'école de J. C.

SECOND POINT. — *Devoirs du chrétien envers le prochain indiscret et importun.*

I. Dans les demandes. Voici la loi de J. C. *Donnez à celui qui vous demande.* Quand même votre prochain vous demanderoit un bien qui vous seroit utile, et qu'il jugeroit à sa bienséance, donnez-le-lui. Votre détachement, votre charité, votre obéissance à la loi de J. C., seront pour vous un bien mille fois plus précieux que celui que vous aurez donné; mais si ce qu'on vous demande n'est qu'un service, un plaisir, un secours, un conseil, un mot, une audience favorable, un moment d'attention, comment pouvez-vous le refuser? Examinons maintenant combien nous faisons de refus tous les jours contre l'esprit de cette loi de désintéressement et de patience que nous fait ici J. C.; mais songeons que nos refus sont encore, outre cela, contre la loi de charité, si ce qu'on nous demande est un soulagement nécessaire à l'indigence, au besoin, à l'embarras où se trouve le prochain. Songeons qu'ils sont encore de plus contre la loi de la justice, si ce qu'on nous demande est une obligation de notre charge, un devoir de notre état, une suite des engagemens que nous avons contractés; si c'est un créancier qui demande ce qui lui est dû, un domestique qui demande son salaire, un ouvrier, un marchand qui demandent leur paiement.

II. Dans les emprunts. Voici la loi de J. C. *N'évitez point celui qui veut emprunter de vous.* Que de détours, que de subterfuges, que d'excuses fausses pour se débarrasser de ceux qui nous proposent des emprunts, et pour les écarter! et dans toutes ces excuses, que de mensonges, que de mauvaise volonté! Le prêt usuraire est pour l'avare une source de richesses injustes; le prêt fait dans l'esprit du christianisme peut devenir pour un fidèle une source de mérites, dont les produits seront d'autant plus abondans, que l'occasion de prêter est plus fréquente, et d'autant plus assurés, que cette bonne œuvre flatte moins l'amour-propre et la vanité.

III. Dans plusieurs occasions, il se trouve encore une obligation de souffrir l'indiscrétion et les importunités du prochain. Ne nous laissons pas d'être faciles, d'être complaisans, puisqu'en cela nous suivons la loi de J. C.; ne craignons pas d'être dupes de notre complaisance; s'il nous en coûte quelque chose, celui qui a

fait la loi saura bien nous dédommager. Lorsque nous sommes dans l'impossibilité d'accorder au prochain ce qu'il nous demande, témoignons-lui du moins la bonne volonté où nous sommes de l'obliger, et la douleur que nous ressentons de ne le pouvoir faire. Ne commençons pas par le rebuter, gardons-nous encore plus de lui faire sentir ou du moins de lui reprocher son indiscretion, gardons-nous d'en parler ou de nous en plaindre aux autres; en un mot, prenons bien l'esprit de cette loi, qui est une loi d'amour. Comportons-nous en toute occasion à l'égard du prochain comme à l'égard d'un frère tendrement aimé; c'est l'esprit de J. C., revêtons-nous-en, si nous voulons être ses disciples, et avoir part à ses plus intimes faveurs.

TROISIÈME POINT. — *Devoirs du chrétien envers le prochain ennemi et persécuteur.*

Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi. Pour moi, je vous dis : Aimez vos ennemis. On abusoit de la loi qui ordonnoit de détruire les nations ennemies et idolâtres, en l'appliquant à ses inimitiés particulières. La loi ne portoit pas même de haïr les peuples que l'on combattoit. La loi de J. C. ne défend pas aux peuples chrétiens de s'armer pour des guerres justes et nécessaires, mais elle défend de haïr personne, elle ordonne d'aimer tous les hommes, et même ses ennemis.

I. Un chrétien ne doit être ennemi de personne. On est ennemi dans le cœur, dans les actions, dans les paroles. Dans le cœur : on hait, on a de l'antipathie, de l'aversion, du mépris; on se réjouit du mal, du chagrin, de l'humiliation d'une personne; on s'afflige du bien qui lui arrive, de sa joie et de son succès : si nous éprouvons que ces sentimens s'élèvent en nous contre quelqu'un, combattons-les avec force, ne soyons pas tranquilles jusqu'à ce que nous les ayons entièrement extirpés de notre cœur. Dans les actions : on persécute, on chagrine, on traverse, on détruit, autant que l'on peut, celui qu'on n'aime pas. N'y a-t-il pas quelqu'un qui soit ainsi l'objet de nos persécutions? Dans les paroles : on contredit, on brusque, on offense, on critique, on blâme, on censure, on interprète en mal tout ce que fait, dit ou entreprend une personne que nous haïssons; on relève ses fautes, on en parle, on les

publie, on les exagère, on la calomnie. Quand nous parlons de quelqu'un, demandons-nous à nous-mêmes : En parlerois-je ainsi, si c'étoit un ami que j'aimasse ? Ainsi nous ne serons ennemis de personne. Si quelqu'un nous croit son ennemi, faisons tous nos efforts pour le désabuser, et de même ne nous persuadons pas aisément que qui que ce soit ait de l'aversion pour nous.

II. Un chrétien ne doit traiter personne comme ennemi. *Faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent, et pour ceux qui vous calomnient.* C'est-à-dire, si vous avez un ennemi que vous ne puissiez gagner, qui manifeste la haine qu'il a contre vous, qui vous persécute, qui vous calomnie, son injustice ne doit pas altérer en vous la charité ; voici vos devoirs : dans le cœur, vous devez l'aimer, vous affliger de son mal, vous réjouir de son bien et lui en souhaiter encore davantage. Dans vos actions, vous devez lui faire du bien, si l'occasion s'en présente, l'aider, le secourir, le défendre, le prévenir, n'avoir à son égard que de bonnes manières. Dans vos paroles, vous devez ne parler de lui qu'en bonne part, ne vous plaindre jamais de ses mauvais procédés pour vous ; si vous parlez à lui-même, vous ne le devez faire qu'avec douceur, et en termes obligeans. Enfin vous devez prier pour lui, non-seulement pour sa conversion, en quoi il peut y avoir quelquefois de l'illusion, mais encore pour sa santé, pour sa prospérité, pour le succès de tout ce qui peut lui être utile. Que d'inimitiés cesseroient, si seulement une des deux parties observoit ces règles !

III. Quel est le modèle du chrétien pour atteindre à cette perfection ? 1^o C'est un modèle divin qu'il doit imiter. *Afin que vous soyez les vrais enfans de votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans, et qui fait tomber la pluie sur les justes et les injustes.* Ah ! si nous nous plaignons de la difficulté qui se trouve à accomplir la loi que J. C. nous fait d'aimer nos ennemis, songeons-nous que nous sommes chrétiens, enfans de Dieu, adoptés en J. C. ? Est-ce donc trop nous demander que d'exiger de nous que nous imitions notre Père céleste et notre Sauveur ? Or voyons avec quelle bonté ce Père tendre fait briller sa lumière et répand sa rosée également en faveur de ceux qui le servent et de ceux qui l'offensent. Notre Sauveur n'est-

il pas mort pour ses ennemis? n'a-t-il pas prié pour ses bourreaux? Ne parlerons-nous jamais que de notre foiblesse, et compterons-nous toujours pour rien le secours de la grâce?

2° C'est un modèle humain que le chrétien doit surpasser. *Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous? Les Publicains mêmes ne le font-ils pas? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire? Les païens mêmes ne le font-ils pas?* Quels modèles que des païens et des publicains! Confrontons-nous avec eux, et peut-être trouverons-nous que nous ne sommes rien de plus. Nous aimons ceux qui nous aiment, nous avons de bonnes manières pour ceux qui en ont pour nous, nous faisons volontiers du bien à ceux qui nous en font, ou de qui nous en espérons; or, faisant ainsi tout pour nous-mêmes, tout pour le monde et rien pour Dieu, quelle récompense attendons-nous de Dieu? Peut-être que nous n'en attendons pas! Sans doute que nous n'en sommes pas là; mais n'est-il pas vrai du moins que si nous en attendions des hommes, que si notre fortune dépendoit de notre amour pour cet ennemi, nous l'aimeriez, rien ne nous coûteroit? et une récompense éternelle, que nous pouvons acquérir au même prix, ne fait aucune impression sur nous! Mais songeons que, si nous sommes insensibles aux récompenses éternelles que J. C. nous promet, nous ne pouvons éviter les châtimens éternels dont il nous menace.

3° C'est un modèle universel que le chrétien doit en toutes choses se proposer. *Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait.* Ce n'est pas seulement dans cette matière, mais dans l'exercice de toutes les vertus que nous devons avoir sans cesse devant les yeux les perfections infinies de notre Père céleste, afin d'agir, de juger, de vouloir comme lui, et, par cette conformité d'actions, de jugement, de volonté, nous rendre en tout semblables à lui. Que cette loi est belle, qu'elle est douce, qu'elle est divine et vraiment digne du Fils de Dieu, qui nous l'impose!

PRIÈRE. Tout est possible avec votre grâce, ô mon Dieu, accordez-la-moi, et j'y serai fidèle. Aidé de son secours, votre perfection même sera la règle de la mienne. Non-seulement je souffrirai sans résistance, sans plainte, sans aigreur tout le mal qu'on me fera; je serai tou-

jours prêt à me dépouiller, à prêter, à donner : mais j'aimerai ceux qui me feront du mal, je les aimerai dans le temps même qu'ils me marqueront le plus vivement leur haine, je les aimerai d'un amour sincère et affectif en leur faisant du bien, en priant Dieu de leur en faire. Quel homme, au fond, peut me paroître odieux au moment où vous vous intéressez à me le faire aimer, ô mon Dieu ? Puis-je trop faire pour mériter de vous appartenir comme à mon père, par le véritable esprit de vos enfans, qui est la charité ? Ainsi soit-il.

LV^e MÉDITATION.

Sixième suite du sermon de la montagne.

DE TROIS SORTES DE BONNES OEUVRES.

1^o A l'égard du prochain, les sacrifices de nos biens par l'aumône ;
 2^o à l'égard de Dieu, le sacrifice de notre esprit par la prière ; 3^o à l'égard de nous-mêmes, le sacrifice de notre corps par le jeûne.
Matth. VI, 1-18.

PREMIER POINT. — *A l'égard du prochain, le sacrifice de nos biens par l'aumône.*

PRENEZ garde de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés, autrement vous n'en recevrez point la récompense de votre Père qui est dans les cieus. C'est-à-dire, défendez-vous avec soin des écueils de la vanité. Les bonnes œuvres que vous faites, telles que peuvent être l'aumône, la prière et le jeûne, gardez-vous de les faire en présence des hommes, à dessein d'en être vus et de vous faire remarquer ; autrement ce seront pour vous des œuvres perdues, qui ne vous mériteront aucune récompense de la part de votre Père qui est dans les cieus. Ce précepte n'est point opposé à celui que J. C. nous a donné ci-dessus, d'édifier le prochain par nos bonnes œuvres, parce que, dans un homme qui vit bien, il y a toujours beaucoup de bonnes œuvres qui ne peuvent se cacher et qui édifient, et qu'il y en a d'autres qui doivent être cachées et n'avoir que Dieu pour témoin. D'ailleurs, dans les bonnes œuvres mêmes qu'il faut faire publiquement, pour édifier

ou pour éviter le scandale, il ne faut pas y chercher sa propre gloire, mais uniquement la gloire de Dieu et l'édification du prochain. Or, le moyen le plus efficace pour s'assurer, en ces occasions, de la droiture de nos intentions, c'est de faire beaucoup de bonnes œuvres dans le secret, entre Dieu et nous, et hors de la vue des hommes. *Lors donc, dit J. C., que vous donnerez l'aumône, ne faites point sonner la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les carrefours pour être honorés des hommes : je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense ; mais quand vous ferez l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre droite, afin que votre aumône se fasse en secret, et votre Père, qui voit ce qui est caché, vous en rendra la récompense.* Ainsi,

I. Il faut faire l'aumône. C'est un précepte que J. C. suppose que nous connoissons et que nous remplissons; mais considérons ici avec attention comment nous le remplissons. Faisons-nous l'aumône aussi abondamment que nous le pourrions? Considérons d'abord que, 1^o c'est Dieu notre père, et le père commun de tous les hommes, qui nous a donné tout ce que nous avons. Qu'il nous ait donné beaucoup ou qu'il nous ait donné peu, il veut que nous fassions part de ce que nous avons à ceux de nos frères qui en ont encore moins que nous, ou qui sont dans le besoin. S'il nous a comblés de biens, ce n'est pas pour que nous les consumions dans le luxe, dans le jeu, dans les plaisirs, et en mille choses superflues, tandis que nos frères sont dans l'indigence. Que de dépenses inutiles nous pourrions retrancher, si nous aimions à soulager les pauvres! Nous ne devrions jamais rien dépenser pour nous, sans faire en même temps la part des pauvres. 2^o Dieu récompense l'aumône. Il voit ce que nous donnons, il voit ce dont nous nous privons, il voit la manière, la générosité avec lesquelles nous donnons. La récompense qu'il nous destine est infinie et éternelle. Les dépenses que nous faisons pour nous sont perdues, personne ne nous en récompensera; toutes nos richesses périront, nous n'en conserverons que ce que nous aurons donné à Dieu et pour Dieu. Pratiquons donc une œuvre si excellente, excitons-y tous ceux dont nous sommes chargés, faisons-leur en connoître les avantages. Des pères chrétiens doivent accoutumer leurs enfans dès

leur bas âge à donner l'aumône. Leurs tendres mains ne sont encore capables que de cette bonne œuvre, et leur cœur est plus susceptible qu'il ne le sera jamais des sentimens de compassion pour les misères du prochain. Former la charité dans leur cœur, la faire croître avec eux, c'est leur laisser un héritage plus précieux que les richesses, puisque c'est leur en apprendre l'usage le plus glorieux et le plus utile.

II. Il faut faire l'aumône, sans chercher, en la faisant, l'estime et les applaudissemens des hommes. Achever l'estime des hommes au prix de l'aumône, c'est l'acheter bien cher, puisque c'est l'acheter au prix du ciel même, qui eût été la récompense de l'aumône. Hélas ! que de bonnes œuvres nous perdons par le poison de la vanité qui s'y glisse, et qui nous en fait perdre tout le mérite ! Examinons combien de choses nous faisons pour être approuvés et applaudis des hommes, et songeons que tout cela est perdu pour nous, et que nous n'en recevrons jamais de Dieu aucune récompense. Ah ! quelle perte ! Mais quelle folie de faire tous les frais de la vertu, et d'en perdre ensuite tout le mérite !

III. Il faut faire l'aumône sans en avoir de vanité en nous-mêmes. Cachons à nos propres yeux nos bonnes œuvres en n'y réfléchissant point, en les oubliant, ou si nous y pensons, que ce ne soit que pour nous reprocher le peu que nous faisons pour Dieu, la lâcheté avec laquelle nous le faisons, le peu d'amour dont nous animons nos actions. Ne cherchons pour témoin de nos œuvres que celui même qui en doit être le juge. Qu'il les voie maintenant cachées, ce Père céleste, aux yeux et à la libéralité de qui rien n'échappe, afin qu'il les fasse connoître à l'univers assemblé, au temps qu'il viendra les récompenser ; ce qu'il fera avec d'autant plus de gloire pour nous dans le ciel, que nous en aurons moins cherché sur la terre.

SECOND POINT. — *A l'égard de Dieu, le sacrifice de notre esprit par la prière.*

Trois défauts sont à éviter dans la prière.

I. L'hypocrisie. *De même quand vous priez, ne ressembliez pas aux hypocrites, qui affectent de prier en se tenant debout dans les synagogues et aux coins des rues, pour être vus des hommes. Je vous dis en vérité qu'ils ont*

reçu leur récompense. L'hypocrisie renferme la singularité, la dissimulation et le respect humain. Pour éviter la singularité, ne faisons de prières publiques que dans les lieux destinés à cet usage. Ne prions qu'avec un maintien, un extérieur modeste, tel que l'ont les personnes pieuses, sans affectation, et sans aucune de ces manières capables d'attirer les yeux sur nous et de nous faire remarquer. Pour éviter la dissimulation, ayons soin de prier en effet lorsque nous sommes dans le lieu de la prière, et dans la posture d'une personne qui prie; autrement nous en imposons. Pour éviter le respect humain, prions, parce que nous sommes en présence de Dieu, et non parce que nous sommes vus des hommes; autrement nous perdons tout le fruit de nos prières. Hélas! que de prières perdues, que de prières hypocrites! prières de présence, prières de corps, prières de langue où le cœur n'a aucune part, fantôme de prières, pure illusion, temps perdu, récompense perdue. Réparons le passé par des prières sincères et véritables.

II. La dissipation. *Mais pour vous, lorsque vous voudrez prier, entrez dans votre chambre, et la porte en étant fermée, priez votre Père secrètement, et votre Père, qui voit ce qui est secret, vous en récompensera.* Il faut éviter la dissipation, soit que nous priions à la maison, soit que nous priions à l'église. Lorsque nous prions à la maison, prenons un temps libre, entrons dans notre chambre, fermons-en la porte, et là, seuls avec Dieu et écartant toute autre affaire, après nous être mis en sa sainte présence, adressons-lui nos prières comme s'il n'y avoit que lui et nous dans le monde: que tout autre objet disparoisse à nos yeux! Ayons avec lui l'entretien le plus secret, le plus intime. Peut-être n'avons-nous jamais essayé de cette manière de prier. Que d'heures où nous ne savons que faire, ou que nous employons inutilement, et que nous pourrions consacrer à un si saint exercice! Le temps ne seroit point perdu, Dieu nous verroit dans cette solitude, il nous prépareroit une récompense dans le ciel, et il nous en donneroit l'avant-goût sur la terre par les consolations intérieures dont il inonderoit notre ame. Lorsque nous prions dans le lieu public de la prière, rentrons dans le secret de notre cœur, fermons toutes les portes de nos sens, que nos oreilles n'y entendent que le service

divin, que nos yeux n'y voient que les cérémonies qui l'accompagnent, que notre langue n'y prononce que les sacrés cantiques que l'on y chante. Notre Père céleste nous y verra, il nous y distinguera, il nous y récompensera. Rien n'est si commun que les plaintes que l'on fait au sujet des distractions qui surviennent pendant la prière; mais que faisons-nous pour les prévenir? Si nous nous mettons à la prière sans précaution, sans préparation, sans penser même à ce que nous allons faire, ne songeant qu'à nous débarrasser le plus tôt que nous pourrions d'une obligation qui nous pèse; si nous portons à la prière un cœur tout dissipé, rempli de mille objets profanes que nous ne nous donnons ni le temps, ni le soin d'écartier; si dans le lieu de la prière nous nous donnons la liberté de tout voir, de tout remarquer; si nous ne craignons pas même d'y parler et de nous y entretenir, ne nous plaignons plus des distractions, plaignons-nous de nous-mêmes. Notre Père connoît bien notre foiblesse, et il excuse des distractions qu'il ne nous est pas entièrement libre d'écartier; mais celles qui ne viennent que de notre lâcheté, de notre peu de respect, de notre peu d'amour pour lui, ne sauroient nous excuser.

III. La multitude de nos paroles. *N'affectez pas de parler beaucoup dans vos prières, comme les païens, qui s'imaginent qu'ils seront exaucés à cause de leurs longs discours.* N. S. nous défend l'abondance des paroles dans nos demandes particulières, comme contraires à l'esprit de la prière même. Un cœur humble et anéanti parle peu. Plus on parle, moins on prie; et l'on ne prie point, quand les paroles que l'on prononce ne partent pas du cœur. Le discours et la prière sont deux choses fort différentes. Celui-là est l'ouvrage de l'imagination et de l'esprit, celle-ci est l'ouvrage du cœur, et d'un cœur qui sent ses besoins. Les sentimens plutôt que les paroles doivent composer la prière. D'ailleurs, la demande n'est qu'une partie de l'exercice qui s'appelle prière. La prière contient, outre cela, la louange, l'oblation, l'adoration, l'action de grâces, ce qui s'exécute par le chant des psaumes et des hymnes, par la lecture des saints livres, par toute la liturgie, ou l'office de l'Eglise. Ce n'est pas à la prière, prise en ce sens, qu'il faut appliquer la défense de N. S., mais à la prière que quelqu'un fait à Dieu, pour lui demander les choses

dont il a besoin, ou quelque grâce particulière : c'est-à-dire que N. S. défend de multiplier les paroles avec des idées semblables à celle des païens. Les païens n'avoient pas de leurs faux dieux les idées que nous devons avoir du vrai Dieu. Ils croyoient que leurs dieux pouvoient être absens ou fort éloignés d'eux, ils les regardoient comme n'étant pas instruits de leurs besoins, et comme n'étant pas toujours disposés à les soulager. Ils pensoient donc qu'à force de paroles, ils viendroient à bout de se faire entendre d'eux, de les toucher, et d'en obtenir l'effet de leurs demandes. Il n'en est pas ainsi de notre Dieu, de notre Père. Il est toujours présent, il nous entend partout, il voit nos désirs, il connoît nos besoins, et il veut les soulager. *Ne ressemblez donc pas aux païens*, ajoute J. C., *car votre Père sait ce qu'il vous faut avant que vous lui demandiez rien.* Quel motif pour nous d'amour et confiance ! Enfin, quoique Dieu connoisse nos besoins, et qu'il veuille nous en délivrer, il veut cependant que nous le priions, afin de nous tenir dans une salutaire dépendance, afin de conserver en nous l'humilité par la connoissance que nous devons prendre de nos besoins pour les exposer, afin d'établir entre lui et nous un commerce plein de foi, d'amour, de confiance et d'actions de grâces. Prions donc avec ferveur et persévérance.

TROISIÈME POINT (1). — *A l'égard de nous-mêmes, le sacrifice de notre corps par le jeûne.*

Lorsque vous jeûnez, ne prenez point un air triste comme les hypocrites, car ils affectent de paroître avec un visage défiguré, afin que les hommes connoissent qu'ils jeûnent. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense. Mais pour vous, lorsque vous jeûnez, parfumez votre tête et lavez votre visage, afin qu'il ne paroisse pas aux yeux des hommes que vous jeûnez, mais à votre Père qui est invisible; et votre Père, qui voit ce qui se passe dans le secret, vous en rendra la récompense. Il y a ici trois sortes de tristesses à éviter.

I. Tristesse de vanité pour être loué de la pénitence que l'on fait. On veut apprendre aux hommes que l'on jeûne, ou si le jeûne est public et ordonné, on veut leur

(1) Nous réservons l'Oraison Dominicale pour la Méditation suivante.

apprendre que le jeûne nous coûte, que nous sommes généreux et mortifiés, que nous avons de la ferveur et du mérite en jeûnant; ainsi sacrifie-t-on son corps au démon par la mortification même qu'inspire la vanité. Dans ce corps défiguré pour satisfaire l'orgueil et s'attirer l'estime des hommes, qu'y voit le divin Créateur? Il n'y voit plus son image, mais l'image orgueilleuse du démon, un esprit double, un cœur infidèle, une ame hypocrite.

II. Il y a une tristesse de dissimulation pour se faire dispenser de la pénitence. On se montre foible et abattu aux yeux des hommes, pour faire juger qu'on est hors d'état de soutenir le jeûne, et qu'on est dans le cas d'en être dispensé. On a des forces pour se livrer à des plaisirs tumultueux, plus capables de déranger la santé que les jeûnes les plus austères; on se parfume alors, on dissimule son âge, sa caducité, sa foiblesse: mais la loi ordonne-t-elle de jeûner, on est infirme et languissant; hypocrisie d'une nouvelle espèce, dont l'illusion est plus fréquente de nos jours que la première.

III. Il y a une tristesse de sensualité pour ne rien ressentir de la pénitence. On se plaint de la multitude des jeûnes et des abstinences que la loi de l'Eglise impose, on se plaint de la disette des mets qui flatteroient notre goût, on se plaint de tout ce qui dans le jeûne peut nous mortifier, on change même quelquefois la nature du jeûne et de l'abstinence, on s'en fait une occasion de délices et de sensualité. C'est jeûner devant les hommes et non devant Dieu. Le jeûne que Dieu voit et qu'il récompense, c'est celui qui est une vraie mortification, et qui est accompagné de l'esprit de pénitence, d'un cœur contrit et humilié; c'est celui que l'on fait dans le dessein de satisfaire à la justice de Dieu, de se punir de ses péchés, et de soumettre une chair rebelle qui en a été la source; c'est celui par lequel on se prive des plaisirs des sens, pour se rendre plus capable de goûter ceux de l'esprit, par lequel on se détache des satisfactions de ce monde, pour soupirer avec plus d'ardeur après les biens du ciel. Hélas! que de jeûnes et d'abstinences perdues, parce qu'au lieu de les faire devant Dieu, et en esprit de pénitence, on ne les fait que devant les hommes par coutume, par respect humain, pour ne pas paroître sans foi et sans religion!

PRIÈRE. Ah ! Seigneur, puisque vous avez assez de bonté pour me tenir compte des mortifications que votre loi m'impose, je ne perdrai pas le fruit de mes peines ; le peu que je fais, je le ferai du moins avec une droite intention de vous plaire et de me sanctifier. Je m'appliquerai à prier, et à bien prier, c'est-à-dire, avec foi, avec attention, avec amour. J'assisterai mes frères dans l'indigence, mais je n'aurai, s'il se peut, que vous seul, ô mon Dieu, pour témoin de mon aumône, de ma prière, de ma pénitence, afin d'en mériter la récompense dans le ciel. Ainsi soit-il

LVI^e MÉDITATION.

Septième suite du sermon sur la montagne.

DE L'ORAISON DOMINICALE.

Avant que d'en examiner les trois premières demandes, qui regardent Dieu, et les quatre autres, qui nous regardent nous-mêmes, considérons les sentimens avec lesquels nous devons réciter cette prière.
Matth. VI, 9-15.

PREMIER POINT. — *Des sentimens avec lesquels nous devons dire l'Oraison Dominicale.*

I. PAR rapport à celui qui nous a enseigné cette prière, reconnoissance et fidélité. *Voici donc la prière que vous ferez.* N'est-ce pas, de la part de N. S., une bonté infinie, de nous avoir appris dans quels termes il veut que nous le priions, d'avoir, pour ainsi dire, dressé la requête qu'il veut que nous lui présentions ? Pourroit-il, après cela, ne la pas recevoir, ne nous pas exaucer ? Cette prière, ayant un Dieu pour auteur, ne peut être que parfaite. Elle est en effet l'abrégé de tout l'Évangile, elle renferme tout ce que Dieu a pensé pour nous, tout ce que nous devons faire pour lui ; elle contient tous nos devoirs et tous nos besoins ; elle doit régler nos pensées, nos sentimens, notre vie, tous nos mouvemens, en sorte que notre cœur doit soupirer sans cesse vers les objets que nous demandons dans cette prière, les désirer continuellement et n'avoir pas d'autres desirs.

II. Par rapport à celui à qui nous adressons cette prière, amour et confiance. C'est à Dieu que nous l'adressons, mais par quel nom nous est-il ordonné de l'appeler à notre secours? Ce n'est point par celui de seigneur, de créateur, de juge, de tout-puissant, mais par celui de père. *Voici donc comme vous prierez : Notre Père.* O nom plein de douceurs et de charmes! Nous appelons Dieu notre père, c'est J. C. qui nous l'ordonne, et c'est lui qui nous en donne le droit. Lorsque lui-même parle de Dieu par rapport à nous, il dit toujours : votre Père vous voit, votre Père vous récompensera, votre Père connoît vos besoins. Quelle gloire, quel bonheur, quel sujet de confiance !

III. Par rapport à nous qui faisons cette prière, charité fraternelle. Nous sommes tous enfans de Dieu par la création; mais, outre ce bienfait, commun à tous les hommes, nous sommes encore enfans de Dieu à un titre particulier et plus éminent, qui est celui de l'adoption en J. C. A ce titre, et en qualité de chrétiens, nous sommes tous frères en J. C. Nous ne faisons avec lui, qui est le premier-né de tous les hommes, qu'une famille, dont les intérêts sont communs et dont les demandes doivent aussi être communes. Peut-il y avoir entre nous un lien plus fort et plus sacré de la plus sincère et de la plus tendre charité?

IV. Par rapport au lieu d'où et où nous adressons cette prière, respect, détachement de la terre et désir du ciel. *Notre Père qui êtes dans les cieux.* C'est jusqu'à ce trône de votre gloire que nous élevons nos pensées et nos vœux, ô Père tendre, qui nous avez formés à votre image, qui nous avez donné la vie de la grâce, qui avez toujours pourvu à nos besoins. En qualité de vos enfans, quel respect, quelle obéissance, quelle tendresse, quelle crainte et quel amour ne vous devons-nous pas! O Père tout-puissant, qui régné au plus haut des cieux, qu'est-ce que la terre devant vous? Que peuvent toutes les créatures contre vous, et contre ceux que vous protégez? O notre Père qui êtes dans les cieux, ayez pitié de vos enfans qui sont sur la terre et si éloignés de vous. Quel plaisir puis-je prendre ici-bas, séparé de vous, ô mon Père qui êtes dans le ciel, tandis que je suis encore sur la terre? Quand me retirerez-vous de mon exil, ô Père charitable et compatissant, pour m'appeler dans ma véritable patrie? quand me

réunirez-vous à mes frères qui sont avec vous, pour n'en être jamais séparé, à mes frères qui règnent dans le ciel avec vous, pour y régner à jamais avec eux ?

SECOND POINT. — *Des trois premières demandes, qui regardent Dieu.*

Première demande. *Que votre nom soit sanctifié.* Qu'il soit sanctifié, connu, adoré, glorifié par le culte public et uniforme de toutes les nations; que toutes, renonçant à leurs superstitions, ne reconnoissent et n'adorent d'autre Dieu que vous. Qu'il soit sanctifié par toutes les langues; que toutes le louent, le bénissent dans l'adversité comme dans la prospérité; qu'aucune ne l'outrage, ne le blasphème, ne le déshonore; qu'il n'y ait aucun homme qui ne vous connoisse, qui ne vous aime de tout son cœur, qui ne vous serve comme vous méritez d'être servi. Faites qu'en particulier, moi, plus favorisé de vos grâces, je vous serve avec tant de crainte, de religion et de vigilance, qu'il paroisse, par mes œuvres faites à la gloire de votre nom, que j'adore en vous le vrai Dieu, le Dieu saint et tout-puissant.... La gloire du Seigneur, qui est l'objet de cette demande, doit donc faire le premier objet de nos desirs; mais quel zèle avons-nous pour cette gloire de Dieu? que faisons-nous pour la procurer? Travaillons-nous autant que nous pouvons à faire connoître le Seigneur, à le faire servir et aimer, à le connoître, à le servir et l'aimer nous-mêmes?

II. Seconde demande. *Que votre règne arrive...* C'est-à-dire, le règne de l'Évangile, de votre Église dans tous les pays de la terre. 1° Que tous les peuples reconnoissent celui que vous leur avez donné pour Messie, pour roi, pour sauveur et pour juge. 2° Que le règne de votre grâce arrive dans nos cœurs. Régnez-y en souverain, que tout vous y soit soumis, que rien ne vous y résiste.... 3° Que le règne de votre gloire arrive après cette vie; que nos péchés ne nous en privent pas, que la pénitence nous remette dans la voie qui y conduit, et que votre miséricorde, nous accordant le don de la persévérance jusqu'à la fin, nous mette en possession de ce règne paisible et heureux, où, plongés dans les délices d'une vie éternelle, nous jouirons de l'abondance de toute sorte de biens, c'est-à-dire, de biens dignes de vous, ô mon Dieu, dignes de notre naissance

divine et de la sainteté de notre état. Tels sont nos désirs, sans doute; mais travaillons-nous de tout notre pouvoir à établir dans les autres, et surtout en nous-même, le règne de Dieu, et à y détruire le règne du monde, du péché, de l'amour-propre et des passions?

III. Troisième demande. *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* Que tous les hommes, sans distinction, Juifs et Gentils, se soumettent à votre volonté. Que votre volonté soit accomplie sur la terre par toutes les créatures qui vous connoissent, comme les anges et les bienheureux l'accomplissent dans le séjour de la gloire. Reléguez, Seigneur, toute injustice, toute ingratitude et révolte dans les enfers, et qu'il n'y ait plus, sur la terre comme dans le ciel, que des cœurs soumis à vos lois. J'y soumets le mien en particulier; j'embrasse, j'adore et j'acquiesce de toute mon ame à l'accomplissement de votre volonté suprême, qui, sans nuire à la liberté des hommes, gouverne tout sur la terre comme dans le ciel, fait tout servir aux desseins de sa gloire et aux desseins de sa providence. Dans tous les évènements, même les plus funestes, de la vie, je reconnoîtrai, ô mon Dieu, votre volonté adorable qui s'accomplit, et qui n'est pas moins sainte et moins adorable dans ce qu'elle permet sur la terre que dans ce qu'elle ordonne dans le ciel.... Ainsi cette vue continuelle de la volonté de Dieu, qui a été la vue dominante de J. C., doit-elle être le principe de nos désirs et de nos actions; mais entrons-nous dans ces sentimens? Nous récitons ces paroles; mais ne faisons-nous pas le contraire de ce que nous demandons? Dans le ciel, tout obéit à Dieu avec promptitude, exactitude, ponctualité, joie et amour; est-ce ainsi que nous lui obéissons, soit dans ses commandemens, soit dans la personne de ceux qui nous tiennent sa place? Notre volonté n'est-elle pas à l'égard de la sienne ce que la chair est à l'égard de l'esprit, dans une opposition manifeste, dans une funeste et continuelle contradiction? O volonté propre sans laquelle il n'y auroit pas d'enfer, ne te soumettras-tu jamais à cette volonté souverainement aimable et parfaitement aimée, qui fait le mérite des fidèles sur la terre, et la félicité des bienheureux dans le ciel?.. Nous pouvons reconnoître dans ces premières demandes le mystère de la sainte Trinité, et adresser chacune d'elles à chacune des trois per-

sonnes divines. La première au Père, comme à la source de toute sainteté; la seconde au Fils, qui a établi le règne de Dieu sur la terre; la troisième au Saint-Esprit, qui est la volonté et l'amour du Père et du Fils. Nous pouvons encore rapporter à ces trois demandes les actes des trois vertus théologales, regardant la première comme relative spécialement à la foi, la seconde à l'espérance, et la troisième à la charité.

TROISIÈME POINT. — *Des quatre autres demandes, qui nous regardent.*

I. Quatrième demande. *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour...* C'est-à-dire, 1° le pain terrestre et matériel pour la vie temporelle de notre corps. Donnez-nous, non des richesses, non les commodités de la vie, mais ce qui est nécessaire pour notre subsistance, autant que la nécessité l'exige, sans luxe et sans abondance : encore nous ne vous le demandons que pour aujourd'hui, car pourquoi nous inquiéter d'un lendemain où nous ne sommes pas sûrs d'arriver? 2° Donnez-nous le pain spirituel de la parole dans l'instruction, dans la lecture, dans la méditation et l'oraison pour la vie spirituelle de notre ame. Donnez-nous enfin le pain céleste de l'Eucharistie pour le soutien de notre ame, la résurrection de notre corps, et la vie éternelle de l'un et de l'autre... Examinons ici quelle est notre ardeur, quel est notre goût pour ces trois sortes de pain; et si nous sommes chargés par la Providence de les distribuer aux autres, voyons avec quel soin nous nous en acquittons.

II. Cinquième demande. *Et pardonnez nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Le plus pressant de mes besoins, ô mon Dieu, est d'être délivré des dettes immenses que j'ai contractées envers vous par le péché. J'ose donc vous conjurer de me les remettre comme je mets sincèrement toutes celles que mes frères ont contractées à mon égard. Je sais qu'il n'y a nulle proportion entre mes péchés et les injures que je puis avoir reçues; et qu'est-ce encore que l'indulgence dont je suis capable, comparée à votre infinie bonté?... Nous prononçons par ces paroles la sentence de notre absolution ou de notre condamnation. Dieu veut nous pardonner toutes nos offenses, quelque grandes qu'elles soient, et nous pardonner en-

tièrement, oublier, abolir, effacer tous nos péchés; il veut nous pardonner tous les jours, parce que tous les jours nous l'offensons; il veut nous pardonner aussitôt que nous le lui demandons; il nous prévient même par sa grâce et par ses ministres, et il est le premier à nous solliciter de revenir à lui. Nous devons donc pardonner de notre côté, et c'est ce que nous promettons de faire, c'est à quoi nous nous engageons en récitant cette prière.... Ainsi pardonnons tout sans rien excepter, pardonnons entièrement, oublions, ensevelissons dans le silence, effaçons de notre cœur les offenses que nous pardonnons sans en conserver ni ressentiment ni souvenir, sans nous permettre d'en parler même et de nous en plaindre. Pardonnons tous les jours sans que rien puisse lasser notre patience, ni mettre des bornes à notre charité; pardonnons aussitôt qu'on reconnoît sa faute; facilitons même le retour, et faisons les premières avances. Est-ce ainsi que nous pardonnons? Quelle facilité n'avons-nous pas à nous persuader que Dieu nous pardonne, qu'il oublie nos crimes et nos infidélités! quelle peine n'avons-nous point à oublier le tort qu'on nous a fait! quelle opposition insurmontable à pardonner! quelle injustice, et que nous connoissons peu nos véritables intérêts!

III. Sixième demande. *Et ne nous abandonnez pas à la tentation.* Ecartez de nous les occasions que le démon nous suscite, et dont il profite si souvent pour nous perdre. Il y en a de si dangereuses, il est des situations si critiques, que les plus forts et les plus courageux s'y soutiennent à peine. Vous seul, ô mon Dieu, vous seul, par votre providence, pouvez éloigner de nous ces sortes de tentations; ne permettez pas que nous y soyons exposés. Il est des tentations inévitables, et que votre providence permet que nous rencontrions; de quelque nature qu'elles soient, ne nous y abandonnez pas, ne permettez point qu'elles entrent en notre ame en les écoutant, en y cédant. Faites, Seigneur, que nous nous en retirions dès que nous les apercevons, que nous nous en défendions, que nous les combattions, que nous y résistions, que nous les repoussions. Faites encore que la tentation, ainsi surmontée par votre grâce, tourne à notre avantage, qu'elle augmente notre mérite, notre confiance en vous et notre humilité; mais en vous faisant cette demande, ô Dieu puissant, nous vous pro-

mettons d'éviter de nous-mêmes la tentation, d'examiner les occasions, les lieux, les personnes qui pourroient être une occasion pour nous, qui l'ont peut-être déjà été, qui ont causé notre ruine, et de les éviter absolument et de tout notre pouvoir. Nous vous promettons de n'induire nous-mêmes personne en tentation, de n'être point pour les autres un sujet de chute, une occasion de scandale, de ne rien faire, de ne rien dire, de ne rien écrire, de ne rien donner, de ne rien prêter, qui puisse nuire à leur salut ou à leur perfection.

III. Septième demande. *Mais délivrez-nous du mal.* Du mal temporel : ne nous envoyez pas d'affliction ou de calamité qui nous devienne une occasion de chute, qui puisse produire dans notre esprit l'oubli ou la négligence de nos devoirs. Ne nous réduisez point à une indigence extrême qui nous provoque au murmure, qui nous jette dans le désespoir, qui altère notre foi. Délivrez-nous des fléaux temporels que nous ne méritons que trop par l'abus de vos bienfaits; délivrez-nous surtout des fléaux spirituels qui nous environnent, du mal du péché, du mal de l'enter; délivrez-nous du malin esprit, du démon, ou de l'homme scandaleux ou séducteur, qui fait l'office du démon. Délivrez-nous de la tyrannie de nos propres passions, et rendez-nous dignes d'entrer dans cet heureux état de liberté et de paix destiné à vos enfans; état fortuné, où il n'y aura plus de vices, plus de péchés, nul scandale, aucune chute; où la vertu sera pure, la piété dominante, la sainteté parfaite, et le bonheur assuré..... Il reste souvent une difficulté sur la cinquième demande de l'Oraison Dominicale.... J'ai péché, dit-on, mais Dieu m'a-t-il pardonné? Cruelle incertitude! Écoutons notre divin Sauveur, et admirons sa bonté: il prend soin lui-même de calmer nos inquiétudes et de nous rassurer. *Si vous remettez aux hommes leurs offenses, dit-il, votre Père céleste vous remettra aussi vos péchés; et pour achever de cimenter parmi nous la charité la plus sincère, il ajoute : Mais si vous ne leur pardonnez pas, votre Père céleste ne vous pardonnera pas non plus vos péchés.* Comment donc pourrions-nous ne pas pardonner, et en pardonnant, ne pas tout espérer?

PRIÈRE. Ah! loin de moi, Seigneur, de me présenter jamais à la prière avec un cœur aigri. Afin que vous écoutiez votre bonté infinie, j'écouterai moi-même
mon

mon devoir. Charitable et compatissant pour mes frères, j'éprouverai que vous êtes un père plein de bonté et de miséricorde. Vous me faites en quelque sorte l'arbitre de mon sort, et vous voulez recevoir de moi la mesure de votre indulgence; pourrais-je donc ne pas me montrer facile à me relâcher sur les fautes de mes frères à mon égard, fautes si légères en comparaison de celles que j'ai commises envers vous? C'est dans cette disposition, ô Père céleste, que je ferai souvent cette excellente prière que m'a enseignée votre divin Fils. Chaque jour, et sans cesse, je demanderai avec foi, avec amour, avec attention, la sanctification de votre nom, l'avènement de votre règne, l'accomplissement parfait de votre sainte volonté, les biens qui me sont nécessaires pour le corps et pour l'âme, la rémission de mes péchés, la grâce de ne les plus commettre, la délivrance de l'inclination même qui m'y porte, et de toutes mes misères par une mort sainte et une résurrection glorieuse. Ainsi soit-il.

LVII^e MÉDITATION.

Huitième suite du sermon de la montagne.

DU DÉTACHEMENT DES BIENS DE LA TERRE, ET DU SOIN DE S'ENRICHIR
DES BIENS DU CIEL.

Considérons, 1^o la différence qui se trouve entre les biens de la terre et les biens du ciel; 2^o quelle est l'illusion ordinaire sur ce point; 3^o le prétexte dont on se sert pour excuser cette illusion. *Matth.* VI, 19-34.

PREMIER POINT. — *De la différence qui se trouve entre les biens de la terre et ceux du ciel.*

LA différence de ces biens se trouve dans leur nature, dans leur acquisition, dans leur conservation, dans leur possession et dans leur jouissance.

I. Dans leur nature. *Ne vous faites point de trésors sur la terre, où la rouille et les vers les consomment, et où les voleurs les détournent et les dérobent; mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où il n'y a ni rouille ni vers qui les consomment, et où il n'y a point de voleurs qui les dé-*

terrent et qui les dérobent. Les trésors de la terre consistent dans l'or et l'argent, dans des pierres précieuses, de riches étoffes, des habits pompeux, des parures magnifiques, de superbes ameublemens : ajoutez-y des terres, des maisons, de splendides logemens, de vastes possessions; or, qu'est-ce que tout cela? De la fange et de la boue. Que sont les autres biens de la terre, la gloire, la réputation, les honneurs, les plaisirs? Vent et fumée, néant et source de corruption. Les trésors célestes consistent en actes de vertu, de mortification, de tempérance, de patience, de charité, de soumission à la loi, de résignation à la volonté de Dieu, en œuvres de miséricorde, en aumônes, en prières : voilà les vrais biens dignes de l'homme, dignes d'être placés dans le ciel. Quels sont ceux qui nous occupent?

II. Ces biens diffèrent dans leur acquisition et augmentation. Les biens de la terre sont difficiles à acquérir. Il faut des avances, des talens, des occasions, et souvent on manque de tout cela. On ne peut les acquérir sans en priver quelqu'autre, et souvent cet autre les acquiert et nous en prive. Les biens célestes sont à notre disposition. Pour les acquérir, il suffit de le vouloir. La grâce s'obtient par la prière. Les occasions de pratiquer la vertu se présentent d'elles-mêmes et à tous les instans de la vie. Le soin de nous enrichir de ces biens ne nuit à personne, et personne ne peut nous nuire dans cette entreprise. Les biens du ciel et de la terre diffèrent dans leur augmentation. Le cœur est également insatiable, soit qu'il se livre à l'amour des biens célestes ou à l'amour des biens terrestres : il désire sans cesse d'augmenter les biens dans lesquels il fait consister son trésor et son bonheur; mais celui qui ne désire que les biens du ciel a seul la consolation de pouvoir les augmenter tous les jours et à tous les instans du jour. Un soupir, un désir, la simple pensée augmente son trésor. Sain ou malade, veillant ou dormant, rien ne peut l'empêcher de s'enrichir de plus en plus. Quelque chose qu'il fasse ou qu'il souffre, s'il agit et s'il souffre pour Dieu, tout lui est compté. Insensés que nous sommes de nous occuper d'autres biens que de ceux du ciel!

III. Ces biens diffèrent dans leur conservation. A quelles disgrâces, à quels accidens ne sont pas exposés les biens de la terre! La rouille consume, les vers ron-

gent, la vétusté détruit, les voleurs enlèvent, les incendies dévorent, les naufrages engloutissent, les procès épuisent, mille accidens anéantissent tous les jours les plus brillantes fortunes. Les autres biens ne sont pas plus solides; la gloire est flétrie par la calomnie, l'envie, la cabale; les plaisirs sont troublés par la censure, la jalousie, l'infidélité, et déconcertés par l'indigence ou la maladie; les grandeurs tombent d'elles-mêmes, le poids seul de leur propre vanité suffit pour les abattre, et quand il ne suffiroit pas, ce que des passions ont élevé, d'autres passions le renversent. Quelles inquiétudes ne portent pas au moins avec soi la crainte de tous ces dangers, et le soin de s'en garantir! Celui qui a son trésor dans le ciel est à l'abri de toute sollicitude et de tout accident: il n'a rien à craindre que lui-même.

IV. Ces biens diffèrent dans leur possession. La possession des biens terrestres avilit le cœur et aveugle l'esprit. Le cœur participe à la nature des biens qu'il affectionne. *Car où est votre trésor, là aussi est votre cœur.*

Ainsi qu'est-ce qu'un cœur qui met son bonheur dans les biens de la terre? Un cœur de boue, rampant, matériel, bas, terrestre, vil et méprisable, qui ne se repaît que de chimères et de frivolités. Est-ce pour cela qu'il a été créé? Au contraire, un cœur qui ne travaille que pour Dieu, et qui a son trésor dans le ciel, est un cœur noble, généreux, élevé, sublime, céleste et divin. Voulons-nous donc savoir où est notre trésor, examinons où est notre cœur. Examinons vers quel objet il se porte de lui-même et comme naturellement, de quel objet il s'occupe le plus volontiers et le plus long-temps, si c'est du ciel ou de la terre.... La possession des biens de la terre aveugle l'esprit et la raison. *Votre œil est le flambeau de votre corps. Si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux: mais si votre œil est mauvais, tout votre corps sera ténébreux. Si donc la lumière qui est en vous n'est que ténèbres, combien seront grandes les ténèbres elles-mêmes!* C'est-à-dire, votre esprit, votre jugement, votre raison sont à votre ame ce que votre ame est à votre corps. Si vous avez les yeux sains, purs et non viciés par aucun corps étranger, tout votre corps est dans la lumière: vous savez comment vous êtes et où vous êtes, où vous avancez le pied et où vous mettez la main, ce que vous devez faire et éviter; en un

mot, vous êtes et vous agissez dans la lumière, et c'est pour vous un point de sécurité. Tel est le sort de celui qui travaille pour le ciel, il sent qu'il est et qu'il marche dans la lumière, qu'il prend le bon parti et qu'il ne s'égaré pas; il voit les choses telles qu'elles sont, et il les estime ce qu'elles valent. Mais si votre œil est vicié, s'il n'est pas simple; s'il est, pour ainsi dire, doublé d'une taie épaisse, comment discernerez-vous les objets? Hélas! quel est l'aveuglement de celui qui n'aime que les biens de la terre! Comment voit-il les objets, et auxquels donne-t-il la préférence? Il n'a de goût, il n'a d'estime que pour les biens de la terre, il doute s'il y en a d'autres, s'il y a une autre vie, un paradis et un enfer; quelquefois même il se persuade qu'il n'y en a point. Or, si sa raison, qui lui étoit donnée pour le régler et le diriger, est obscurcie par de si épaisses ténèbres, que sera-ce de toutes les autres puissances de son ame, qui n'ont point de lumières par elles-mêmes, et qui ne peuvent être gouvernées que par la lumière de la raison? Dans quel abîme de crimes ne le précipiteront pas la cupidité, l'inclination au mal, toutes les passions et les affections dérégées de son cœur! En vain se pareroit-il d'une prétendue probité? Une raison aveuglée par la passion ne reconnoît d'autre probité que l'art de cacher ses crimes. Qu'il est donc important d'épurer sans cesse cet œil de notre ame, de le fortifier des lumières de la religion et de la foi, et de ne pas le laisser obscurcir par les maximes du monde, les suggestions du démon et l'illusion des passions!

V. Ces biens diffèrent dans leur jouissance. On ne jouit des biens de la terre que pendant la vie, encore il s'en faut bien qu'on en jouisse toute la vie, qu'on en jouisse pleinement, tranquillement, et de manière à pouvoir être véritablement heureux. Jouissance imparfaite, inquiète, et de courte durée. La mort terminera tout, et nous enlevera nous-mêmes à tout. Au contraire, la jouissance des biens célestes sera parfaite, éternelle, et assurée de son éternité. Quelle folie donc de s'attacher à la terre et à un bien passager, tandis qu'on peut acquérir le ciel et un bonheur éternel!

SECOND POINT. — *D'une illusion ordinaire sur cet article.*

Cette illusion consiste en ce que l'on voudroit tout à la fois se faire un trésor sur la terre et un trésor dans

le ciel, servir Dieu et le monde, être heureux dans ce monde et dans l'autre, jouir pendant cette vie des biens de ce monde, et dans la vie future des biens de l'autre monde; en un mot, servir deux maîtres opposés, et c'est ce qui ne se peut en aucune manière. *Nul ne peut servir deux maîtres; car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et les richesses.* La raison de cette impossibilité, c'est que chacun de ces maîtres exige de nous des choses que nous ne pouvons partager entre eux.

I. Notre amour. Nous n'avons qu'un cœur, et ce cœur ne peut être à deux objets à la fois, et surtout à deux objets aussi différens que le sont le Créateur et la créature, le ciel et la terre, la vie présente et la vie future, la vertu et le vice, la charité et la cupidité. On ne peut aimer l'un sans haïr l'autre, il faut nécessairement, en s'attachant à l'un, abandonner l'autre. Notre propre expérience nous le fait assez sentir.

II. Notre estime. Il n'est pas moins vrai que nous ne pouvons partager notre estime et la donner tout à la fois à deux maîtres. Celui qui estime heureux ceux qui vivent dans l'abondance, dans le luxe, dans les honneurs, dans les plaisirs, quel cas peut-il faire de la pauvreté volontaire, d'une vie humble, cachée et mortifiée? Il ne la regarde qu'avec un souverain mépris, et elle paroît à ses yeux une véritable folie.

III. Notre obéissance et nos services. L'impossibilité de partager nos services et notre obéissance entre ces deux maîtres est encore plus sensible, parce que les lois qu'ils nous imposent, et les ordres qu'ils nous donnent, sont entièrement opposés. L'avare méconnoît les lois de la justice; comment obéiroit-il à celles de la charité et de l'aumône? L'ambitieux méconnoît les lois de la modestie; comment obéiroit-il à celles de l'humilité? Le voluptueux méconnoît les lois de la modération et de la bienséance; comment obéiroit-il à celles de la mortification et de la pénitence?

IV. Nos complaisances et notre goût. On ne peut goûter les choses du ciel et en même temps les choses de la terre, se complaire en Dieu et se plaire avec le monde. Nous nous plaignons peut-être que nous ne sentons pas de goût dans nos exercices de piété, que nous ne trouvons nulle douceur dans la pratique de la

dévotion; mais nous n'en devons pas être surpris, c'est que nous voulons servir deux maîtres, partager nos services entre eux, et suivre leurs lois tour à tour. Désabusons-nous, renonçons au monde, à la terre, à nos passions et à nous-mêmes, pour nous attacher uniquement à Dieu, et alors nous goûterons tout ce qui a rapport à lui et appartient à son service.

V. Nos soins et nos pensées. Cette multiplicité de pensées qui nous obsèdent, qui nous importunent dans la prière, vient de la même source. Nous nous plaignons de nos distractions : ah ! plaignons-nous plutôt de notre illusion. Nous voulons servir deux maîtres, et cela est impossible. Si nous n'en servions qu'un, si Dieu seul étoit le maître à qui nous voulussions plaire, en lui seul se réuniroient notre amour, notre estime, nos services, nos goûts, nos complaisances, nos soins et nos pensées; en lui seul nous trouverions notre félicité, et pour le temps et pour l'éternité.

TROISIÈME POINT. — *D'un prétexte dont on se sert en cette matière.*

Le prétexte dont on se sert pour excuser le soin excessif que l'on prend de se procurer les biens de la terre, c'est la crainte de manquer : mais ce prétexte vient de la dépravation de notre cœur.

I. D'un cœur ingrat, qui, oubliant les bienfaits déjà reçus, ne voit pas qu'ils sont un gage de ceux que nous devons attendre. *C'est pourquoi je le dis, ajoute J. C., ne vous inquiétez pas où vous trouverez de quoi manger pour le soutien de votre vie, ni d'où vous aurez des vêtements pour couvrir votre corps. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Dieu nous a donné l'ame et le corps, il a uni notre ame à notre corps, et c'est ce qui fait notre vie présente; comment pouvons-nous craindre après cela qu'il nous laisse manquer d'alimens pour soutenir notre vie; et de vêtements pour couvrir notre corps?*

II. Ce prétexte vient d'un cœur distrait, qui ne réfléchit point sur les miracles de la Providence que le monde offre à nos yeux. *Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup mieux qu'eux? Pourquoi aussi vous inquiétez-vous pour le vêtement? Voyez croître les lis des*

champs, ils ne travaillent, ni ne filent. Et cependant je vous dis que Salomon même dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Or, si Dieu a soin de vêtir de cette sorte une herbe des champs, qui est aujourd'hui, et qui demain sera jetée dans le four, combien aurait-il plus de soin de vous vêtir, ô hommes de peu de foi! Ne vous inquiétez donc pas en disant: Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous? Voyez les oiseaux qui volent dans l'air, avec quel soin Dieu les nourrit; voyez les fleurs qui couvrent la terre, et qui ne doivent durer qu'un jour, avec quelle magnificence, quel éclat, quelle variété Dieu a su les revêtir: cependant il n'a donné ni à ceux-là la force d'ensemencer et de moissonner, ni à celles-ci l'industrie d'ourdir et de filer; et vous pensez que Dieu vous oubliera, lui qui est non-seulement votre créateur, mais encore votre père; vous pour qui il a fait tout ce qui est dans le ciel et sur la terre, vous qu'il a donés de de raison, d'industrie et de talens, vous à qui il a destiné une vie immortelle et bienheureuse: ah! où est votre foi?

III. Ce prétexte vient d'un cœur païen, qui n'a aucune confiance en Dieu, et qui n'ose en rien attendre. *Car ce sont les païens qui ont de l'inquiétude sur toutes ces choses, et votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Croyez-vous donc que le Dieu que nous adorons soit, comme ceux du paganisme, un Dieu aveugle, impuisant, insensible? Ah! il est père, et plus père qu'aucun autre. Ne prendrons-nous jamais à son égard les sentimens de confiance qui conviennent à des enfans? Ce doux nom de père que nous lui donnons tous les jours n'est-il qu'un vain titre?*

IV. Ce prétexte vient d'un cœur orgueilleux, qui met sa confiance en soi-même, qui ne fait que se tourmenter inutilement. *Qui est celui d'entre vous qui puisse, avec tous ses soins, ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée? En effet, à quoi aboutissent toutes nos inquiétudes? Avons-nous quelque pouvoir sur la nature? À quoi servent toutes ces réflexions, tous ces discours sur les saisons, les vents et la pluie? discours superflus qui ne servent qu'à faire éclater notre attachement aux choses de la terre. Ah! reconnoissons notre impuissance et le pouvoir souverain de celui qui a créé et qui gouverne le monde, et mettons en lui notre confiance. Le temps*

que nous perdons en réflexions chimériques seroit bien mieux employé à la prière et au soin de notre sanctification.

V. Ce prétexte vient d'un cœur déraisonnable qui cherche ce qui ne dépend pas de ses recherches, et ne cherche pas ce qui en dépend. *Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes choses vous seront données comme par surcroît. Ne vous inquiétez donc pas pour le lendemain, car le lendemain aura soin de lui-même. A chaque jour suffit son mal.* Songeons seulement à nous sanctifier, travaillons à mériter le royaume de Dieu qui nous est promis, pratiquons les œuvres de justice, enrichissons-nous des biens du ciel, et ceux de la terre ne nous manqueront pas. Le soin de travailler à son salut, et de faire toutes les bonnes œuvres qui sont possibles, n'a jamais ruiné personne. Ce qui ruine, c'est souvent l'envie même de trop gagner, c'est le luxe, c'est le jeu, c'est la débauche, c'est l'oisiveté. Faisons chaque jour ce que nous avons à faire et ce qu'on demande de nous, sans inquiétude pour l'avenir. A chaque jour suffit sa peine, son attention et son travail. Ce n'est pas cependant qu'on nous défende une prévoyance sage et modérée, mais une inquiétude inutile qui nous détourne de nos devoirs présents, qui aille jusqu'à troubler notre ame, et que nous ne retenions pas dans de justes bornes; car celui qui nous défend les sollicitudes nous commande le travail.

PRIÈRE. Ah! Seigneur, pourrois-je encore avoir tant d'empressement et d'activité pour les besoins de la vie, pour les biens faux et frivoles de la terre? Non, toutes mes vues, tous mes besoins se tourneront désormais vers le ciel, vers ces véritables richesses dont la possession doit être éternelle et remplir à jamais tous mes desirs. Le ciel, c'est là que sera mon trésor, et par conséquent mon cœur. C'est par de bonnes œuvres, pures et saintes dans leur motif, que je m'enrichirai pour ma véritable et éternelle patrie. Deux maîtres incompatibles ne sauroient dominer dans mon cœur: je ne balancerai donc plus, ô mon Dieu. Point d'empire plus doux, plus juste, plus raisonnable que celui de votre amour; point d'empire plus injuste, plus cruel, plus aveugle, que celui de l'amour des richesses, du monde et de moi-même. Loin donc de moi cet amour de la vie et ce qu'elle exige. Je serai même sans inquiétude sur mon

nécessaire. Votre providence pourra-t-elle m'abandonner, si je sais m'abandonner à elle? Après un travail et un soin raisonnables, je me reposerai de mes besoins sur votre cœur paternel pour un enfant que vous avez formé à votre image et destiné à une éternelle félicité. Oui, vous êtes mon père, et vous savez tous mes besoins, je ne saurois donc jamais manquer de rien qu'en me rendant indigne de vos soins par ma défiance. Je ne m'occuperai donc plus, et sur toutes choses, que du soin de mériter le ciel, et d'acquérir les vertus qui peuvent m'en assurer la possession. Ainsi soit-il.

LVIII^e MÉDITATION.

Neuvième suite du sermon de la montagne.

DE TROIS DEVOIRS ESSENTIELS AU SALUT.

Ces devoirs sont, 1^o par rapport au prochain, le devoir de la charité; 2^o par rapport à Dieu, le devoir de la prière; 3^o par rapport à nous-mêmes, le devoir de la mortification. *Matth.* VII, 1-14.

PREMIER POINT. — *Par rapport au prochain, devoir de charité.*

I. **EVITONS** de nuire au prochain et de l'offenser par pensées, en jugeant mal de lui. *Ne jugez point, afin de n'être pas jugés; car selon que vous jugerez, on vous jugera, et de la mesure dont vous vous servirez, on s'en servira pour vous. Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, et ne voyez-vous pas une poutre dans le vôtre? Ne jugeons ni ne condamnons les actions et les paroles de nos frères, si nous ne voulons pas nous-mêmes être jugés et condamnés. Prenons en bonne part ce qui peut être bien interprété, ne blâmons point ce que nous ne pouvons excuser, ou plutôt n'examinons pas même la conduite du prochain dont nous ne sommes pas chargés; ne pénétrons pas ses intentions, mais supposons toujours qu'il en a de bonnes. Excusons ses défauts et ne nous occupons que des nôtres. Voici la raison de ce devoir: c'est que notre jugement est, de notre part, incompetent, parce que nous ne sommes pas établis juges des autres; c'est que, du côté du prochain, notre jugement est toujours injuste, parce que sa cause nous est*

absolument inconnue, et que nous ne pouvons savoir ce qui se passe dans son cœur; c'est que, par rapport à Dieu, notre jugement est injurieux, parce qu'en jugeant, nous usurpons ses droits : jugement qui a même quelque chose de révoltant, puisque de criminels que nous sommes, nous nous érigeons en juges, et que nous entreprenons de juger ceux qui ressortissent au même tribunal que nous, et qui sont souvent bien moins coupables que nous ne le sommes. Voici la récompense ou le châtiment de l'accomplissement ou de la transgression de ce devoir. Si nous ne jugeons ni ne condamnons pas notre prochain, si nous l'excusons en tout, nous ne serons point jugés ni condamnés, nous serons excusés et traités avec indulgence; au contraire, si nous condamnons notre prochain avec rigueur et sévérité, nous serons traités de la même manière. C'est à nous de choisir comment nous voulons que Dieu en use à notre égard, car il mesurera sa conduite sur la nôtre. Juges favorables envers les autres, nous le trouverons plein d'indulgence pour nous. Critiques sévères et censeurs impitoyables, attendons-nous à un jugement sans miséricorde..... Ce devoir, qui ne regarde que les particuliers entre eux, n'ôte rien à ceux qui sont chargés par état de juger les autres. L'Eglise et les magistrats ont ce droit d'une manière différente, et on doit se conformer au jugement de ceux qui prononcent avec autorité.

II. Gardons-nous de nuire au prochain par paroles, en le reprenant de ses défauts. *Comment dites-vous à votre frère : Laissez-moi ôter une paille de votre œil, vous qui avez une poutre dans le vôtre? Hypocrites! ôtez premièrement la poutre de votre œil, et après vous songerez à ôter la paille de l'œil de votre frère.* Ne nous mêlons point de reprendre les autres sans autorité, beaucoup moins de les blâmer, de les censurer, de les critiquer en leur absence. Le zèle, qui est le prétexte ordinaire d'une telle censure, n'est qu'un zèle hypocrite, parce qu'il cache la malignité d'un mauvais cœur, qui se réjouit du mal d'autrui et qui aime à le faire connoître; parce qu'il cache un orgueil secret qui se plaît à voir l'humiliation d'autrui, qui s'élève à mesure qu'il abaisse le prochain, et qui veut faire croire qu'on est d'autant plus exempt de défauts qu'on est plus ardent à en reprendre les autres; parce qu'il cache un aveuglement

déplorable par lequel, dans le temps que nous voyons un fétu dans l'œil de notre prochain, nous n'apercevons pas la poutre qui est dans le nôtre. Hypocrites que nous sommes, si nous avons du zèle, commençons par ôter la poutre qui nous aveugle, et nous verrons comment ôter de l'œil de notre frère la paille qui nous choque..... Suivons encore cette règle, lorsque notre emploi ou la charité exige que nous reprenions les autres; avant de les reprendre, faisons un retour sur nous-mêmes, et il ne nous sera pas difficile de les reprendre avec douceur et charité.

III. Evitons de nuire au prochain par nos actions, en faisant des choses qui le mettent dans l'occasion d'offenser Dieu. Ne faisons jamais rien qui mette les autres dans l'occasion de faire le mal, ou de se rendre plus coupables qu'ils ne sont. *Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, et ne jetez pas vos perles devant les porceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que, se tournant contre vous, ils ne vous déchirent.* C'est à la prudence réglée par la lumière de Dieu à distinguer les jugemens malins et téméraires d'avec les pensées et les sentimens, le zèle et le devoir qu'exige le Seigneur; à discerner ceux qu'il convient d'éloigner des sacrés mystères, et à connoître les occasions où il faut se taire pour ne pas irriter les pécheurs, d'avec celles où il est nécessaire de parler au péril même de sa vie... Pour nous, n'imitons pas ces porceaux furieux, souffrons avec humilité les refus salutaires qu'on nous fait, écoutons avec docilité les avis charitables que l'on nous donne, et profitons avec soin des instructions précieuses que l'on nous accorde.

SECOND POINT. — *Par rapport à Dieu, devoir de prière.*

Examinons l'objet, le motif et la condition de ce devoir.

I. L'objet de la prière. *Demandez, et on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez à la porte, et on vous ouvrira.* Le devoir de prier consiste à demander à Dieu sa grâce. Il faut la demander avec ardeur, parce que nous en avons un pressant besoin; avec humilité, parce que nous en sommes indignes, et que Dieu ne nous la doit point; avec persévérance, parce qu'elle est un bien précieux et qu'elle mérite d'être constamment sollicitée, parce que nous en avons abusé souvent, et que nous l'avons rejetée quand elle nous étoit

offerte. Ce devoir de prier consiste à chercher le royaume de Dieu, c'est-à-dire qu'en demandant à Dieu la grâce, il faut, de notre côté, avec la grâce qu'il nous donne, faire ce qui dépend de nous, chercher les moyens de lui plaire, de pratiquer sa loi, de vaincre nos passions, de nous sanctifier et de nous sauver. Cherchons ce règne de Dieu dans la méditation des vérités éternelles, dans la lecture des livres pieux, dans la pratique des bonnes œuvres, dans la fréquentation des sacremens; cherchons-le à l'Eglise, dans la retraite, dans la compagnie des personnes de piété. Mais hélas! où cherchons-nous, et que cherchons-nous? Nous cherchons à nous distraire, à nous contenter, et non à nous sanctifier. L'homme est dans une agitation continuelle, et on voit bien qu'il cherche; mais que cherche-t-il? Que de soins, que de mouvemens pour la fortune, pour les plaisirs, pour la gloire! que ne cherche-t-on ainsi le salut? On se plaint de ses passions et de ses mauvaises habitudes, que l'on dit ne pouvoir vaincre; mais cherche-t-on les moyens de les vaincre? Ne cherche-t-on pas souvent tout ce qui peut les entretenir et les enflammer?... Enfin le devoir de prier consiste à frapper, c'est-à-dire, à solliciter constamment pour entrer en communication avec Dieu, pour pouvoir nous entretenir avec lui d'une manière plus intime, et avec une espèce de familiarité. Ce Dieu de bonté nous appelle à ce haut degré d'honneur, et il s'offre de nous admettre à sa confiance, si nous l'estimons assez pour la désirer. Tenons-nous donc comme des courtisans assidus à cette porte mystérieuse dont parle J. C.; tenons-nous-y surtout dans l'oraison et la communion par un profond recueillement, attendant l'heureux moment où l'on nous ouvrira. Frappons avec respect par des désirs ardents et des gémissemens pleins d'amour. Persévérons avec courage, gardons-nous bien de nous éloigner ou de nous distraire tant soit peu, de peur de perdre le moment favorable. Enfin entrons avec confiance dès que la porte nous sera ouverte, jouissons des faveurs de notre Dieu, goûtons avec reconnaissance les douceurs de son entretien, et n'en sortons qu'avec un nouveau désir d'y retourner au plus tôt et de frapper de nouveau. Quelque lumière que Dieu nous communique, et à quelque degré de confiance qu'il nous admette, nous avons toujours à ac-

quérir et à avancer, et par conséquent toujours à frapper, jusqu'à ce que la porte même du ciel nous soit ouverte. Ah! si nous savions les biens ineffables dont une ame jouit dans ces divines communications, que nous renoncions volontiers au monde et à nous-mêmes pour pouvoir y participer!

II. Le motif qui doit nous porter à remplir le devoir de la prière, c'est l'assurance de réussir, l'assurance d'obtenir ce que nous demanderons, de trouver ce que nous chercherons, d'entrer où nous frapperons. *Car quiconque demande reçoit, et celui qui cherche trouve, et on ouvrira à celui qui frappe.* Cette assurance est fondée sur la promesse de J. C., et sa parole y est formelle. Elle est fondée sur la bonté de Dieu; Dieu étant le souverain bien, la bonté souveraine, il ne demande qu'à se répandre et à se communiquer. Elle est fondée sur la qualité de père, que Dieu prend à notre égard. *En effet, dit J. C., qui de vous, si son fils lui demande du pain, lui donnera une pierre, ou s'il lui demande un poisson, lui donnera un serpent? Si donc vous, tout méchans que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfans, combien plutôt votre père, qui est dans le ciel, en donnera-t-il à ceux qui les lui demandent!* Dieu est un père plus tendre, plus rempli d'amour pour ses enfans, qu'aucun père qui soit sur la terre; quand prendrons-nous donc à son égard les sentimens de confiance qui conviennent à des enfans? Pourquoi le regarder toujours comme un maître absolu, un juge inexorable et un vengeur sévère, et jamais comme un père tendre et bienfaisant? Ah! c'est que nous sentons que nous sommes des enfans rebelles, ingrats, indociles; mais devenons obéissans et soumis, et alors recourons à lui avec confiance; demandons, cherchons, frappons, et nous trouverons, on nous accordera, on nous ouvrira. Ah! s'il en étoit ainsi avec le monde, quel empressement n'aurions-nous pas! Mais non, on demande, et personne ne donne; on cherche, et on ne trouve rien; on frappe, et toutes les portes restent fermées. O folie! nous courons après des biens qui se refusent à nos poursuites, et nous fuyons ceux que l'on nous présente; et, ainsi privés des uns et des autres, nous aimons mieux vivre dans la misère, dans l'ennui, dans le dégoût, que de recourir à celui qui seul peut nous enrichir, nous glorifier, nous rendre heureux!

III. Quelle est la condition du devoir de la prière, ou plutôt de son succès? *Faites pour les hommes tout ce que vous voulez qu'ils fassent pour vous, car c'est la loi et les prophètes.* Dieu s'engage à nous exaucer dans nos prières, mais à condition qu'outre ce second devoir de la prière envers Dieu, nous nous acquitterons encore du premier, qui est la charité envers nos frères; à condition que le prochain obtiendra de nous ce qu'il nous demande, qu'il trouvera auprès de nous le secours qu'il y cherchera, que nous lui ouvrirons lorsqu'il frappera, que nous en userons avec lui comme nous voulons que les hommes et que Dieu même en usent avec nous. Ces deux devoirs sont essentiellement liés. Tout ce que nous voulons que les hommes fassent pour nous, faisons-le de même pour eux. Cette maxime est courte, elle est l'abrégé de tous nos devoirs avec le prochain, elle comprend tout ce que la loi a prescrit et tout ce que les prophètes ont annoncé sur cette matière. Examinons comment nous la pratiquons, ou en combien de manières tous les jours nous nous en écartons. Dieu veut que cette maxime, qui est le lien qui unit les hommes entre eux, soit aussi le lien qui unisse les hommes avec lui. C'est la condition qu'il met à toutes les promesses qu'il nous fait, ne la perdons pas de vue. C'est en qualité de père de tous les hommes qu'il l'exige, et jamais il ne nous en dispensera.

TROISIÈME POINT. — *Par rapport à nous-mêmes, devoir de gêne et de mortification.*

Entrez par la porte étroite, parce que la porte de la perdition est large. Le chemin qui y mène est spacieux, et le nombre de ceux qui y entrent est grand. Qu'étriquée est la porte, et resserrée la voie qui conduit à la vie, et qu'il y en a peu qui la trouvent! Les hommes ont devant eux et à leur choix deux voies opposées, l'une resserrée, l'autre spacieuse.

I. Qu'est-ce que la voie large ou spacieuse, qu'est-ce que la porte dont l'entrée est grande? Cette voie, cette porte, ce sont celles où l'on entre facilement, sans se gêner, sans presque s'en apercevoir. On y entre en suivant toutes ses inclinations corrompues, tous ses penchans, toutes ses idées, toutes ses passions..... On marche dans cette voie comme on y est entré, sans se gêner, sans regarder où l'on va, sans penser à ce que

l'on fait ; on y pense, on y parle, on y agit tout comme l'on veut, et comme cette voie est fort fréquentée, la multitude de ceux qui y marchent fait qu'on s'autorise et se justifie les uns par l'exemple des autres, qu'on se rassure mutuellement sur les dangers qui se présentent quelquefois à l'esprit, qu'on s'anime, s'excite, s'entraîne même les uns les autres, pour avancer à plus grands pas dans une voie si commode, où tout est riant et semé de fleurs : mais enfin, cette voie conduit à la perdition. O insensés, cette vérité ne frappera-t-elle jamais vos cœurs, ne sera-t-elle jamais la matière de vos plus sérieuses réflexions ? Où allez-vous, où courez-vous ? Où aboutiront ces plaisirs, ces fortunes, ces grandeurs ? où aboutira une vie toute de péchés et de crimes ? A la perdition, à l'enfer, à un supplice éternel. Que vous servira alors d'avoir vécu selon vos inclinations perverses, d'avoir été heureux, si vous le voulez, pendant quelques jours qui auront disparu comme un songe, et de vous être précipités dans un malheur qui ne finira jamais ?

II. Qu'est-ce que la voie étroite, qu'est-ce que la porte dont l'entrée est petite ? Ce sont celles où il faut, pour y entrer, s'abaisser et se gêner, humilier son esprit sous le joug de la foi, resserrer ses inclinations dans les bornes de la loi. On ne marche pas à son aise dans cette voie, il faut être attentif à tous ses pas pour ne les pas faire hors du sentier. Les passions resserrées font un effort continuel pour se rétablir, et il faut une vigilance et une force continuelles pour les retenir. L'esprit a des consolations dans cette voie, mais la nature est à la gêne. Cette voie est peu fréquentée ; il y en a qui ne la connoissent même pas, qui ne s'en embarrassent point, qui ne savent pas même où elle est et en quoi elle consiste. Il y en a peu qui y entrent, et moins encore qui y persévèrent. Quelques-uns commencent bien ; mais bientôt ils se lassent de la contrainte, ils se donnent plus de liberté, et insensiblement ils rentrent dans la voie large et y périssent. Enfin cette voie conduit à la vie ; mais à quelle vie ? A la véritable, à la vie par excellence, à la vie en comparaison de laquelle la vie présente n'est qu'une mort continuelle. C'est la vue de cette vie bienheureuse et éternelle qui fait les fervens, qui les soutient dans cette voie étroite, qui les y fait marcher et persévérer avec joie. C'est l'ou-

bli de cette vie éternelle qui fait les lâches, les inconstans, les déserteurs. Ah! qu'il est doux, au moment de la mort, d'avoir marché dans la voie étroite! Les peines seront passées, et la récompense ne finira jamais.

III. Réfléchissons sur ce que J. C. nous dit de ces deux voies. 1^o Les paroles de N. S. sur ces deux voies, c'est-à-dire, sur le grand nombre de ceux qui vont à la perdition, et sur le petit nombre de ceux qui parviennent à la vie, n'ont rien qui doive nous surprendre. C'est une vérité, hélas! trop palpable et trop visible, que le grand nombre parmi les hommes ne cherche qu'à se satisfaire dans le court espace de la vie présente, au mépris de Dieu, de sa loi et de son Evangile; que très-peu vivent habituellement dans la grâce.

2^o Les paroles de J. C. n'ont rien qui doive nous scandaliser. Le pécheur dit : Tout le monde sera donc damné? Non, il y en a, nous en voyons, et il y en a que nous ne voyons pas, qui trouvent le moyen de se sauver, dont le salut justifiera la sagesse de Dieu et condamnera la folie du pécheur. Il dit encore : Dieu a-t-il créé tant d'hommes pour les damner? Non, puisqu'il ne cesse de les éclairer, de les avertir, de les presser et solliciter au bien; mais Dieu condamne à l'enfer quiconque, s'étant rendu librement coupable de péché mortel, meurt dans cet état et dans sa disgrâce. Le nombre des prévaricateurs n'y fait rien; au contraire, le grand nombre ne peut que l'irriter davantage, comme le petit nombre des saints les lui rend plus chers. Ah! sans ce petit nombre qui retient sa foudre, il exterminerait tous les pécheurs de dessus la terre.

3^o Les paroles de J. C. n'ont rien qui doive nous décourager. Quelque petit que soit le nombre de ceux qui se sauvent, fût-il encore plus petit, nous pouvons en être. Dieu nous y appelle, et il ne tient qu'à nous de suivre sa voix et de correspondre à sa grâce. Au contraire, plus le nombre en est petit, plus il y aura de gloire d'en être. La difficulté même doit nous encourager. On aime tant les distinctions sur la terre, peut-il être une plus belle occasion de nous distinguer pour l'éternité? Ayons honte de nous confondre avec cette multitude d'hommes perdus, qui oublient Dieu pour se souiller de crimes. Rangeons-nous du côté de ce petit nombre qui a le courage de se dévouer à la vertu, de

se déclarer pour Dieu, au milieu de la perversité du siècle, devenue presque générale.

4^o Les paroles de J. C. doivent seulement nous instruire et nous précautionner. Apprenons-y à ne pas régler notre conduite sur la multitude, à distinguer les deux voies et à bien choisir. On m'offense, et le désir de la vengeance s'élève dans mon cœur : le suivre, voilà la voie large ; le réprimer, pardonner et oublier l'offense, voilà la vertu et la voie étroite, et ainsi des autres occasions de fuir le mal et de pratiquer le bien. Apprenons-y encore à nous tenir dans l'humilité et la défiance de nous-mêmes. Puisqu'il y en a tant qui se perdent, je peux me perdre aussi. Je ne suis assuré de rien, tout dépend de ma fidélité, de ma constance, de ma persévérance ; pourquoi donc suis-je toujours foible, léger, inconstant ?

PRIÈRE. Vous seul êtes ma force, ô mon Sauveur, je m'attache à vous, je ne veux plus m'éloigner de vous : ne m'abandonnez pas un seul moment, que je ne vous perde jamais de vue. Dirigez tous mes pas, réglez toutes mes actions et tous les mouvemens de mon cœur. Avec votre secours, j'espère que je serai du petit nombre qui vous sera attaché pendant la vie, et qui vous louera pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

LIX^e MÉDITATION.

Dixième suite du sermon de la montagne.

DE TROIS SORTES D'ILLUSIONS DANS L'AFFAIRE DU SALUT.

Illusions dans la doctrine, illusions dans les œuvres, illusions dans les connoissances. *Matth.* VII, 15-27.

PREMIER POINT. — *Illusions dans la doctrine.*

I. JÉSUS-CHRIST nous impose l'obligation d'être attentifs aux faux prophètes. *Soyez attentifs à vous préserver des faux prophètes ; ils se présentent à vous couverts de peaux de brebis, mais au dedans ce sont des loups ravissans.* L'artifice et la malice des faux prophètes nous obligent à cette attention. Ils n'ont garde de se montrer tels qu'ils sont ; de découvrir leurs desseins, d'exposer nettement

leurs pensées et leurs sentimens. Ils se cachent, ils se déguisent, ils se couvrent de la peau des brebis. Ils se donnent pour enfans de l'Eglise, soumis à toutes ses décisions; mais l'équivoque, le mensonge, les faux-fuyans ne leur manquent jamais. Ils placent l'Eglise où bon leur semble, et ils ne reconnoissent de décisions que celles qui n'attaquent pas leurs erreurs. Ils paroissent travailler uniquement pour Dieu, ils se disent envoyés de sa part, ils promettent de conduire au salut. Ils appuient leurs promesses de l'austérité de leur vie. Ils s'autorisent de leur régularité, de leur zèle, de leur modestie. Leur extérieur est édifiant et composé; mais sous un habit si simple, si négligé, si mortifié, ils cachent un esprit de fureur, ils portent partout le ravage et la division : ce sont des loups ravissans au milieu d'un troupeau. Les brebis doivent les fuir, et les pasteurs doivent les écarter. Dire pour s'excuser qu'on ne se mêle point des disputes de religion, c'est ou faire peu de cas de son salut et de sa religion, ou ne pas distinguer deux choses bien différentes. Tous ne sont pas obligés d'entrer dans le fond des matières disputées entre les catholiques et les hérétiques; mais tous sont obligés de prendre garde à ne pas donner leur confiance à de faux prophètes, à ne pas suivre une fausse doctrine, une doctrine condamnée et réprouvée par l'Eglise comme contraire à la foi : c'est un précepte de J. C. Si, faute de cette attention, on vient à être séduit, on est sans excuse. Dire encore qu'on ne veut juger personne, c'est prendre à contre-sens les paroles de N. S., et ne pas faire réflexion que, dans le même chapitre où il a défendu de juger, il a ordonné d'être attentif.

II. J. C. nous apprend le moyen de connoître les faux prophètes. *Vous les connoîtrez à leurs fruits. Peut-on cueillir des raisins sur des épines, ou des figes sur des ronces? Ainsi tout arbre qui est bon produit de bons fruits, et tout arbre qui est mauvais produit de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, et un mauvais arbre n'en peut produire de bons.* Tout le monde n'est pas en état de démêler l'artifice qui règne dans les discours et dans les écrits des faux prophètes : d'ailleurs, les pasteurs ne peuvent pas noter et spécifier tous les mauvais livres, ni tous les faux docteurs; lorsqu'ils le font, il n'y a plus à s'y méprendre, alors celui

qui n'obéit pas aux pasteurs ne court pas risque d'être séduit, il l'est déjà. Mais comment distinguer les faux prophètes qui sont encore cachés et déguisés ? Il reste un moyen, qui n'est pas difficile à ceux qui ont le cœur droit : on connoît l'arbre à son fruit. Il n'y a qu'à considérer le fruit de leur doctrine et où aboutissent leurs discours. Si des paroles affectées, si un air de piété et une direction assidue n'aboutissent qu'au libertinage et à la corruption, à l'intérêt et à l'avarice, à la bonne chère et à la sensualité ; si un esprit de réforme, un langage de la pure charité, un zèle austère et rigoureux ne conduisent qu'à l'indépendance et au mépris des pasteurs légitimes ; ou si, au contraire, des maximes commodes, des règles aisées, font marcher par des voies peu conformes à l'Évangile, par un chemin large et spacieux, où il n'en coûte rien ou presque rien aux passions, dès-lors le voile est levé, le masque tombé, et l'artifice connu. Il n'y a plus de séduits que ceux qui veulent bien l'être. De tels fruits ne peuvent venir que d'un mauvais arbre. Au contraire, un soin extrême de la pureté, une vigilance continuelle sur soi-même, un travail assidu à se faire violence et à se mortifier, l'humilité du cœur et la soumission de l'esprit à toute autorité légitime, une charité réelle, un zèle qui n'a rien d'outré et d'amer, une douceur inaltérable, le silence dans les injures, et la patience dans les affronts, voilà des fruits non suspects, et qui ne peuvent venir que d'un bon arbre.

III. J. C. nous manifeste le châtement des faux prophètes et de ceux qui les auront suivis. Ils auront le sort d'un mauvais arbre. *Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.* Les faux prophètes ont des partisans qui les louent et les canonisent, mais J. C. les réprouve ; ils sont l'idole de leurs disciples, mais ils sont sous l'anathème de l'Église, et ils seront la proie de l'enfer. Que leur servira d'avoir troublé la terre, d'avoir triomphé de la crédulité d'un peuple ignorant et foible, tandis qu'eux, qui auront été les chefs de la révolte, et tous ceux qui les y auront suivis et y seront morts, brûleront dans les flammes éternelles ? Ah ! si l'on pensoit bien à ce feu terrible qui doit être le partage de ceux qui meurent hors de l'Église, on ne triompherait pas des maux de cette mère affligée, on ne lui insulterait pas dans sa douleur, ou

n'abandonneroit pas si légèrement le tronc solide et inébranlable de cet arbre immortel pour s'attacher à des branches coupées, desséchées et destinées au feu. Ah! encore une fois, soyons-y attentifs, songeons aux conséquences, gardons-nous des faux prophètes. N. S. nous a appris à les connoître; il nous le répète encore : *C'est donc à leurs fruits que vous les connoîtrez.*

SECOND POINT. — *Illusions dans les œuvres.*

Il faut faire de bonnes œuvres. *Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux; mais celui-là y entrera qui fait la volonté de mon Père céleste.* Il ne suffit donc pas de pousser quelques soupirs vers le ciel, de reconnoître J. C. pour Seigneur et pour maître, de l'invoquer quelquefois, de lui demander sa grâce; il faut, avec cette divine grâce, mettre la main à l'œuvre et exécuter la volonté de son Père, telle qu'il nous l'a annoncée. Des soupirs, des gémissemens oisifs et une invocation stérile ne nous ouvriront point l'entrée du ciel, il faut y ajouter les œuvres. Mais ne nous trompons pas sur la nature de ces œuvres. Il y en a beaucoup qui paroissent bonnes à nos yeux et aux yeux des hommes, et qui ne sont rien moins aux yeux de Dieu. Pour qu'elles soient réellement bonnes, elles doivent être faites selon la volonté de Dieu, pour Dieu et dans son amour.

I. Nos œuvres doivent être faites selon la volonté de Dieu, c'est-à-dire, dans la religion que Dieu a donnée aux hommes, dans l'état que Dieu a destiné à chacun, dans les règles de l'obéissance due aux supérieurs légitimes. Ainsi les œuvres les plus saintes en elles-mêmes, les plus pénibles, les plus éclatantes, si elles sont faites au préjudice des devoirs de notre état, contre les règles de l'obéissance, sans mission, selon notre caprice et non selon la volonté de Dieu, ce sont autant d'œuvres inutiles pour le ciel, ou même mauvaises, et pour lesquelles il n'y a aucune récompense à espérer. Au contraire, celui qui se renferme exactement dans la volonté de Dieu, ne fit-il d'ailleurs que les choses les plus communes et des œuvres sans éclat, et aux yeux des hommes et aux yeux de l'amour-propre, c'est celui-là qui entrera dans le royaume des cieux, et qui y recevra une pleine récompense... Vérité bien instructive et bien consolante!

II. Nos œuvres doivent être faites pour Dieu. *Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? N'avons-nous pas chassé les démons en votre nom ? N'avons-nous pas fait plusieurs miracles en votre nom ? Et alors je leur dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus.* Prêcher, écrire, reprendre, corriger les mœurs, convertir les pécheurs, faire des œuvres de charité, des miracles mêmes ; si tout cela se fait par vanité, par intérêt, par ambition, par amour-propre, tout sera perdu pour ceux qui n'auront eu d'autre motif de leurs actions, et J. C. leur répondra qu'il ne les connoît pas, qu'ils n'ont jamais été à son service, qu'ils n'ont jamais rien fait pour lui, qu'il ne les a jamais connus. Au contraire, il reconnoîtra pour être des siens ceux qui, dans le peu qu'ils auront fait, n'auront eu d'autres vues que de lui plaire, que de remplir leurs devoirs, que de le faire connoître et aimer, que de procurer sa gloire.

III. Nos œuvres doivent être faites dans l'amour de Dieu, en état de grâce. Une passion que l'on nourrit dans son cœur, une impureté secrète, un amour illégitime, un attachement criminel, un sentiment de haine, d'aversion, de jalousie contre le prochain, une médisance griève, une calomnie, un tort considérable que l'on n'a pas réparé ; en un mot, un seul péché mortel que l'on n'a pas expié, effacé, suffit pour anéantir et pour corrompre tout le bien que d'ailleurs on pourroit faire, sans qu'aucune bonne œuvre puisse le contrebalancer. J. C., à son jugement, comptera tout le reste pour rien. Au milieu de toutes ces bonnes œuvres qui nous éblouissent, il démêlera en nous ce péché, il ne verra, pour ainsi dire, que ce péché, qui constituera notre état de pécheur et de réprouvé. Comptons après cela sur des œuvres faites en cet état, présentons-nous avec elles à J. C. Voici la réponse que lui-même assure qu'il nous fera : *Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité.* Ah ! combien se trompent et s'aveuglent maintenant, qui seront détrompés dans ce grand jour ! Mais hélas ! il sera trop tard. Détrompons-nous donc maintenant qu'il est encore temps de corriger notre erreur.

TROISIÈME POINT. — *Illusions dans les connoissances.*

I. Combien est grande la nécessité de connoître et de savoir la loi de J. C. *Quiconque donc entend les pré-*

ceptes que je viens de donner... Toutes les connoissances humaines ne sont rien, si on ne les fait servir à son salut et à la gloire de Dieu. Chacun, selon son état, doit cultiver les arts et les sciences; mais si l'on s'arrête là, si on y met toute sa satisfaction, tout son bonheur, toute sa gloire, et si on néglige la science du salut que J. C. est venu nous enseigner, dans quelle illusion déplorable ne tombe-t-on pas! Combien s'épuisent par l'étude et les veilles, qui ne voudroient pas donner un moment à la méditation de la loi de Dieu, à la lecture de l'Évangile ou d'un livre de piété! Aveugles que vous êtes! vous vous glorifiez de vos lumières, et vous êtes dans les ténèbres. La mort va vous enlever toutes ces connoissances frivoles et passagères, et vous fera comprendre que la science que vous avez négligée étoit l'unique qui méritoit votre attention. Vous comprendrez alors que l'usage que vous deviez faire de l'esprit que Dieu vous avoit donné, étoit d'étudier sa loi, de la méditer, de l'approfondir, de vous en remplir et d'en faire vos délices.

II. Quelle est la sagesse de celui qui connoît et pratique la loi de J. C. *Quiconque donc entend les préceptes que je viens de donner, et les pratique, sera comparé à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre. La pluie est tombée, les fleuves se sont débordés, les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, et elle n'est pas tombée, parce qu'elle étoit fondée sur la pierre.* Il ne suffit pas de connoître la loi de Dieu, il faut la pratiquer. Ce n'est pas ici une de ces connoissances de spéculation ou d'ostentation, mais une science de pratique. Celui qui écoute les paroles que je viens de dire, continue le Sauveur en finissant, celui qui règle sa vie sur la doctrine que je vous prêche, est semblable à celui qui a établi sa maison sur le roc. Les pluies tombent, les torrens se débordent, les vents soufflent, tout se réunit pour renverser l'édifice; mais parce qu'il est fondé sur la pierre, il soutient toutes les attaques, il essuie tous les orages et demeure inébranlable. Tel est le bonheur de celui qui met en pratique les paroles de J. C. Les adversités, les disgrâces peuvent tomber sur lui, les passions, les persécutions peuvent s'élever et mugir autour de lui, les démons peuvent se déchaîner et employer leur rage contre lui; mais sa foi, sa religion, sa vertu, sont cet édifice bâti sur la pierre, c'est-

à-dire sur la pratique constante des maximes de J. C., et rien ne pourra l'ébranler. La mort même ne le renversera pas, elle ne fera que le fortifier, le consacrer, et le mettre désormais hors de toute atteinte.

III. Quelle est la folie de celui qui connoît et ne pratique pas la loi de J. C. *Au contraire, quiconque entend ce que je viens de dire, et ne le pratique pas, sera semblable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. La pluie est tombée, les rivières se sont débordées, les vents ont soufflé, et sont venus fondre sur cette maison; elle a été renversée, et la ruine en a été grande.* Ecouter les paroles de J. C. sans en profiter, entendre ses maximes sans les pratiquer, c'est donc se rendre semblable à un insensé qui bâtit sa maison sur le sable. La pluie vient, les torrens se débordent, les vents soufflent, l'édifice qui est sans fondement s'écroule et ne présente plus que de vastes ruines, de tristes débris. Quelle perte pour ce malheureux ! Mais aussi quelle folie ! Ah ! plus grande encore mille fois est la folie de celui qui entend la parole de Dieu, qui connoît sa loi et ne la pratique pas. Sans soutien contre les adversités, leur poids l'accable ; sans force contre les passions, leur fougue l'entraîne ; sans principes contre le démon, ses artifices le trompent. Que de chutes, que de crimes ! Bientôt il perd la foi, l'espérance, et ne s'applique plus qu'à étouffer un reste de remords qui feroient sa ressource, s'il les écoutoit ; mais qui font son supplice et annoncent sa ruine entière, parce qu'il les combat. Hélas ! ne sommes-nous pas nous-mêmes semblables à cet insensé ? Tous les jours on nous explique la loi de Dieu, on nous répète les paroles de J. C., on nous annonce ses volontés, ses châtimens et ses récompenses ; nous assistons aux instructions, nous les entendons, et nous en sortons aussi froids que si ce qu'on y dit ne nous regardoit pas. Occupés de mille objets frivoles, nous nous agitons, nous travaillons, nous bâtissons sur le sable ; insensés, la mort détruira tous ces vains édifices, élevés à si grands frais, et il ne nous restera que la honte d'être trompés et la douleur de ne pouvoir plus réparer notre erreur.

PRIÈRE. O malheur déplorable ! Quand commencerai-je donc à être sage et à bâtir sur la pierre solide ? Hélas ! que je suis misérable ! Je connois votre loi, ô mon Dieu, je l'admire, j'y acquiesce, je me propose, je vous promets de la pratiquer : mais hélas ! au mo-

ment de l'action, à l'instant de la pratique, j'écoute ma passion, je satisfais mon inclination, j'oublie mes résolutions, je viole mes promesses. Que me direz-vous, ô Jésus, quand je serai présenté à votre jugement? N'y paroîtrai-je pas comme un arbre stérile qui n'a produit aucun fruit, ou plutôt qui n'en a porté que de mauvais? Ne serez-vous pas en droit de me rejeter comme n'ayant jamais fait que des œuvres d'iniquité? Hélas! ma vie en est pleine et comme tissée. Que deviendrai-je donc, ô mon Sauveur, si vous n'avez pitié de moi? Eclaircissez mon esprit, captivez mon cœur, afin que, vraiment contrit, je répare mes désordres; afin que, désabusé sur mes fausses vertus, je commence à en pratiquer de véritables, et qui soient avouées de vous dans l'éternité. Ainsi soit-il.

LX^e MÉDITATION.

Fin du sermon de la montagne.

ADMIRATION DU PEUPLE.

Cette admiration a pour objet, 1^o la doctrine que J. C. enseigne; 2^o l'autorité avec laquelle il l'enseigne; 3^o la manière dont il l'enseigne. *Matth.* VII, 28-29.

PREMIER POINT. — *Admiration de la doctrine que Jésus enseigne.*

JÉSUS ayant achevé ce discours, le peuple demeura plein d'admiration pour sa doctrine. Le premier objet de l'admiration de ce peuple fut la doctrine de J. C. Admironons-la nous-mêmes pour nous y attacher de plus en plus.

I. Doctrine parfaite, parce qu'elle règle et perfectionne tout l'homme. Et d'abord, par rapport à lui-même, elle lui apprend à mépriser et à rejeter tout ce qui pourroit l'avilir et le corrompre. Elle en fait un homme vrai, solide, constant, généreux, chaste, désintéressé. Ensuite, par rapport au prochain, elle le rend doux, modeste, humble, soumis, sociable, compatissant, bienfaisant, affable, généreux et sincère. Enfin,

fin , par rapport à Dieu , elle l'unit à lui par un amour filial , par la confiance la plus tendre , par le désir continuel de lui plaire et de faire sa sainte volonté.

II. Doctrine parfaite , parce qu'elle éclaire tout l'homme. Elle lui apprend non-seulement tous ses devoirs , mais encore elle lui fait connoître la noblesse de son origine , qui est Dieu même , son créateur ; le malheur de sa chute , et en conséquence sa corruption , sa foiblesse naturelle , et son esclavage sous l'empire du démon ; l'avantage de sa rédemption , et en conséquence son élévation , son adoption , sa fin et sa glorieuse destination.

III. Doctrine parfaite , parce qu'elle fortifie tout l'homme , en fixant la légèreté de son esprit par les règles immuables de la foi , en animant son cœur par des motifs proportionnés à son état et à ses besoins. Motifs de crainte , mais d'une crainte capable d'arrêter les passions les plus fougueuses , et d'en amortir tout le feu par l'idée d'un mal si terrible , qu'on ne peut y penser sans frémir. Motifs d'espérance , mais d'une espérance capable de nous faire tout entreprendre et tout souffrir , par l'idée d'un bonheur infini et éternel , dont la possession nous est promise et assurée , si nous sommes fidèles. Motifs d'amour , mais d'un amour ardent et généreux , capable de nous soutenir dans quelque occasion que ce puisse être , puisque l'objet de cet amour n'est autre qu'un Dieu créateur , infini en toute sorte de perfections ; un Dieu sauveur , devenu semblable à nous pour se mettre à notre tête et nous donner l'exemple ; un Dieu sanctificateur , qui répand la charité dans nos cœurs , nous soutient et nous anime par la force intérieure de sa grâce. O Doctrine céleste , peut-on ne pas vous admirer ? peut-on ne pas vous aimer ? Qu'est-ce , en comparaison , que la doctrine des hommes , des philosophes , des impies ? Doctrine monstrueuse , qui laisse l'homme dans sa foiblesse , l'abandonne à lui-même et sans aucun secours ; qui laisse l'homme dans ses ténèbres , sans lui apprendre ni d'où il vient , ni où il va , ni à quelle fin il a été mis dans ce monde ; qui laisse l'homme dans toute sa corruption , qui l'y abîme même encore davantage , l'enhardit à toute sorte de crimes et d'infamies , l'avilit et le dégrade au-dessous de la condition des bêtes. Doctrine abominable , qui ne peut trouver de partisans que parmi

des hommes pervers, débauchés, sans pudeur, ou hypocrites de profession.

SECOND POINT. — *Admiration de l'autorité avec laquelle Jésus enseigne.*

Car il les enseignoit avec autorité. Le second objet de l'admiration du peuple fut l'autorité avec laquelle J. C. enseignoit.

I. Autorité de J. C. incontestable. Elle est fondée sur des titres divins.... Autorité de législateur. *Je vous dis..... je vous ordonne..... on vous a dit..... mais moi je vous dis*, etc. Autorité de médiateur entre Dieu et le monde, auquel tous les hommes doivent s'attacher. *Vous serez heureux quand vous souffrirez pour moi et en mon nom.... Demandez, et vous recevrez*, etc. Autorité de Fils de Dieu. *Pour entrer dans le ciel, il faut faire la volonté de mon Père*, etc. Autorité de juge souverain de tous les hommes. *Plusieurs me diront en ce jour*, etc. Et je leur répondrai : *Je ne vous connois point. Retirez-vous de moi*, etc.

II. Autorité de J. C. inimitable. Jamais homme sur la terre n'a parlé avec cette autorité, ni ceux que Dieu a envoyés pour instruire les hommes, comme Moïse, ni ceux qui ont paru pour tromper les hommes, comme tant de séducteurs qui ont formé différentes sectes. Aucun de ceux-ci, quelque envie que tous aient eue de s'accrediter, n'a porté l'audace jusqu'à usurper de si glorieux titres qu'il n'eût pas été en état de soutenir, et qui par là auroient plutôt contribué à détruire qu'à affermir son autorité. Si, dans la suite des siècles, on a vu quelque fanatique oser imiter quelques traits de ce divin langage, on a vu aussi son extravagance se dissiper avec lui, et quelquefois avant lui. Il n'y a que vous, ô Jésus, qui ayez pu prendre ces titres divins, et en soutenir l'éclat. Votre religion, fondée sur ces titres, a été à l'épreuve de l'examen des philosophes et de la persécution des tyrans. Sous ces titres, je vous rends mon hommage, je m'attache à vous, j'écoute vos paroles, et je veux en tout me conformer à votre divine loi.

III. Autorité incomparable. Et qui sont donc ceux qui de nos jours osent s'élever contre vous, ô Jésus, et contredire votre doctrine ? D'où viennent-ils ? quels sont leurs titres ? quelle est leur autorité ? Ils ne paroissent

pas même, ils n'osent se montrer, on ne voit d'eux que quelques écrits furtifs auxquels ils n'osent même souscrire; et ce seroient là les docteurs que j'écouterois, à qui je me fierois! Est-il possible, ô divine lumière, qu'on puisse vous abandonner pour suivre des maîtres si obscurs et si méprisables, sans nom, sans autorité, sans aveu?

TROISIÈME POINT. — *Admiration de la manière dont J. C. enseigne.*

J. C. les enseignoit, non pas comme leurs Scribes, ni comme les Pharisiens. Sa manière d'enseigner étoit,

1^o Simple et populaire, sans ornemens recherchés, sans éloquence affectée, sans faste et sans orgueil. Il rendoit sensible et intelligible tout ce qu'il disoit, et il le mettoit à la portée de tout le monde.

2^o Elle étoit noble et touchante, pleine de majesté et de sentimens.

5^o Elle étoit claire et précise, sans ambiguïté ni équivoque, sans dispute ni controverse. C'est sur ce modèle que se sont formés les apôtres, et que doivent se former encore les prédicateurs de l'Évangile. Ce n'étoit pas ainsi qu'enseignoient les Scribes et les Pharisiens. Outre qu'ils ne pouvoient annoncer une doctrine si sublime, ni parler avec la même autorité, ils ne s'expliquoient point avec cette noblesse, cette simplicité, cette clarté, cette élévation de sentimens, cette onction divine qui faisoient aimer dans J. C., et le prédicateur qui enseignoit, et les vertus qu'il persuadoit. On ne voyoit dans leurs discours que foiblesse dans le raisonnement, incertitude et variation dans la doctrine, affectation et vanité dans le langage; et voilà ce qu'on trouve encore dans les écrits des hérétiques et des impies, un langage fleuri et élégant en fait tout le prix: du reste, on n'y trouve que sophismes et faux raisonnemens, dissimulations, équivoques, insinuations artificieuses, satires amères, raileries indécentes; et le fruit de cette lecture est l'inquiétude dans l'âme, l'indécision dans l'esprit, l'éloignement de Dieu, le dégoût de la vertu, l'aversion pour le bien, et le mépris pratique de toute sorte de devoirs.

PRIÈRE. Eloignez de moi, Seigneur, ces hommes dangereux, ces livres séducteurs qui ne flattent l'oreille que pour corrompre l'esprit et le cœur. Que jamais je n'écoute ces hommes frivoles, que jamais je ne lise leurs

ouvrages corrupteurs. Faites que je n'aie jamais de goût que pour votre sainte parole, et pour les maîtres qui me l'expliquent avec cette autorité qui vient de vous, et que votre Eglise seule peut donner. A cet enseignement divin, simple, précis, assuré, invariable, je sou mets, ô mon Dieu, mon esprit et mon cœur, et je suis résolu, avec le secours de votre grâce, d'y conformer toute ma conduite. Ainsi soit-il.

LXI^e MÉDITATION.

Jésus guérit un lépreux.

L'état de ce lépreux, ses démarches, sa guérison, et ce qui suit sa guérison, quatre circonstances qui méritent notre attention. *Matth.* VIII, 1-4; *Marc.* I, 40-45; *Luc.* V, 12-16.

PREMIER POINT. — *L'état du lépreux.*

JÉSUS étant descendu de la montagne, une grande foule de peuple le suivit..... Et il vint à lui un homme tout couvert de lèpre. Rien ne représente mieux l'état du péché que l'état de la lèpre. Reconnaissons donc la maladie de notre ame dans celle qu'éprouvoit le corps de ce malheureux.

I. La lèpre étoit un mal horrible en lui-même. Le malheureux dont nous parlons en étoit *tout couvert*, il faisoit horreur à tout le monde, il se faisoit horreur à lui-même et ne pouvoit se supporter.... Chaque péché étant une tache de l'ame, ne dois-je pas reconnoître que j'en suis *tout couvert*, puisque toute ma vie n'est qu'une continuité de péchés? Que serois-je à mes yeux, si je pouvois voir les souillures qui défigurent mon ame? que serois-je aux yeux des hommes, s'ils pouvoient les connoître? Mais qui suis-je aux yeux de Dieu, qui les voit, et qui en connoît toute la laideur et la difformité? Resterai-je donc toujours dans cet état, sans recourir au médecin qui peut me guérir?

II. La lèpre étoit un mal contagieux pour les autres. Le péché l'est encore davantage, il se communique par les yeux, par les paroles, par les actions, par les exemples. Sans parler ici de ces péchés énormes, déshonorans même pour la raison, et si communs dans le

monde, pensons-nous que notre dissipation, notre immodestie, notre immortification, notre irrégularité, nos impatiences, nos murmures, nos antipathies, nos aversions, nos traits de médisance, de raillerie, de satire, de critique, n'aient rien de contagieux pour les autres?

III. La lèpre étoit un mal moins funeste dans sa contagion que le péché, d'abord en ce que le lépreux, en communiquant son mal, n'augmentoît pas le sien, au lieu que toutes les souillures dont nous sommes l'occasion pour les autres deviennent autant de nouvelles souillures pour nous; 2^o en ce que le lépreux n'augmentoît pas non plus son mal en communiquant avec les lépreux, au lieu que, quelque souillés que nous soyons déjà par nous-mêmes, nous le devenons encore tous les jours davantage en participant aux souillures des autres. Hélas! sans les péchés qui naissent de notre propre fonds, sans les péchés que nous communiquons aux autres, que de péchés les autres nous communiquent! Avouons avec confusion devant le Seigneur, que nous ne saurions en compter le nombre, et que notre ame est dans l'état le plus dangereux, si ce céleste médecin n'en a compassion.

IV. La lèpre étoit un mal humiliant pour celui qui en étoit affligé, parce qu'il l'excluoit de tout commerce avec les hommes. Il n'étoit pas permis à un lépreux d'habiter ou d'entrer dans une ville, et il étoit défendu à qui que ce fût de le toucher. Obligé d'errer dans les campagnes, fui de tout le monde, il trouvoit à peine de quoi subsister, et il falloit lui jeter de loin les charités qu'on vouloit lui faire..... Ah! si l'on me rendoit justice, n'est-ce pas ainsi que je devrois être traité? ne devrois-je pas être banni de la société, fui comme contagieux, méprisé et haï de tout le monde? Hélas! n'ai-je pas souvent forcé, par ma conduite, des hommes justes et vertueux à se séparer de moi? Mes sentimens sur la religion, mes discours contre la pudeur ou la charité, mon humeur hautaine, bizarre, colère, mes airs mondains et dissipés, et mille autres vices qui sont en moi, n'éloignent-ils pas tous les jours de mon commerce les ames timorées?

SECOND POINT. — *Les démarches du lépreux.*

Un lépreux, voyant Jésus, vint à lui, se prosterna le visage contre terre, l'adora, et s'étant mis à genoux, il lui dit : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir..... N'omettons rien de ces circonstances.

I. Le lépreux voit Jésus. Ce ne fut point là précisément son mérite, ce fut un effet de la bonté du Sauveur, qui prévint ce malheureux en s'offrant à ses regards : mais son mérite fut de considérer en J. C. celui qu'une multitude de guérisons annonçoit pour le Messie et le Fils de Dieu ; ce fut de croire, d'espérer en lui, et de sentir quel bonheur ce seroit pour lui de pouvoir s'en approcher. Nous avons le même bonheur ; le sentons-nous, en profitons-nous ? Jésus nous prévient et s'offre à nous par des regards, des traits de lumière, des inspirations vives, par le saint désir de se donner à nous. Ah ! ne détournons pas les yeux pour éviter sa vue, c'est notre médecin, notre sauveur ; ne jetons pas les yeux sur d'autres, il n'y a que lui qui puisse nous sauver, nous purifier et nous rendre heureux.

II. Le lépreux va à Jésus. Dès qu'il le voit, il vient à lui. Quel soin avons-nous d'aller à J. C., de le visiter, de nous rendre auprès de lui dans ses temples, de le recevoir dans son sacrement, de l'appeler à notre secours dans la tentation ? Quel soin avons-nous de recourir à ses ministres, à qui il a confié sa toute-puissance pour nous guérir ? Hélas ! au lieu d'aller à eux, ne les fuyons-nous pas, ou ne différons-nous point toujours de recourir à leur ministère ? Au lieu d'aller à Jésus, n'allons-nous point partout où nous savons bien que nous ne le rencontrerons pas ?

III. Le lépreux adore Jésus. En abordant le Sauveur, il se jette à genoux devant lui, et se prosterne le visage contre terre pour l'adorer. Comment nous tenons-nous en la présence de J. C. dans son temple, devant son tabernacle, ou lorsque nous le prions en particulier ? Songeons-nous que nous sommes en présence de notre Dieu, de celui de qui seul nous devons attendre notre salut ?

IV. Le lépreux prie Jésus. S'étant relevé sur les genoux, il dit : *Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir.* Courte, mais fervente prière ! Que de sentimens dans ce peu de mots ! Quelle foi dans la puissance du

Sauveur! quelle confiance en sa bonté! quelle humilité, quelle soumission à sa volonté! Il se reconnoît indigne de la grâce qu'il demande; il ne l'attend que de la pure libéralité de J. C.; il croit qu'il peut la lui accorder, qu'il n'a pour cela qu'à le vouloir, et il espère qu'il le voudra. Que ne prions-nous de la sorte pour obtenir la pureté de notre ame, surtout dans les tentations que nous éprouvons? Après ce peu de paroles, le lépreux, toujours prosterné aux pieds de Jésus, attendoit la décision de son sort. Dans cette attente, quels sentimens s'élevoient dans son cœur: sentimens d'une douce joie, causée par la ferme espérance d'être bientôt guéri et purifié; sentimens d'un tendre amour pour celui dont il espéroit son salut, avec une forte résolution de s'attacher à lui et de le servir; sentimens de crainte à la vue de son indignité, telle qu'on l'éprouve toujours quand on attend une grande grâce que l'on ne mérite pas! Mais la bonté de Jésus ne se fit pas attendre.

TROISIÈME POINT. — *Guérison du lépreux.*

Jésus ayant pitié de lui, et étendant la main, le toucha et lui dit: Je le veux, soyez guéri, et à l'instant la lèpre fut guérie. Observons ici dans Jésus ses sentimens, son action, ses paroles, et le miracle qu'il opère.

I. Les sentimens de Jésus. Ce ne fut point en lui un sentiment d'horreur, de mépris, de dédain à la vue de ce lépreux, mais un sentiment de la plus tendre compassion. Apprenons à connoître J. C. Confus quelquefois et troublés de nos misères, nous osons aller à lui, parce que nous savons qu'il est saint et juste; mais sachons donc aussi qu'il est tendre et compatissant, et qu'il inspire les mêmes sentimens à ses ministres, lorsqu'ils voient un pénitent qui donne des marques d'une vraie douleur de ses péchés, et d'un vrai désir d'en être purifié. Adressons-nous donc à eux avec une pleine confiance dans les miséricordes de notre Dieu.

II. L'action de J. C. Il étend la main et touche le lépreux. O main puissante, ô attouchement salutaire, quelle impression fîtes vous sur cet heureux suppliant! Sa chair et son cœur tressaillirent de joie. N'étoit-ce donc pas assez, Seigneur, de le guérir; falloit-il encore que votre main sacrée touchât une chair infectée de lèpre, et que l'on ne pouvoit même voir sans horreur? Que votre bonté est grande, ô mon Dieu! C'est encore

elle qui vous engage à venir à nous, quelque misérables que nous soyons, non-seulement pour nous toucher, mais pour nous unir à vous et nous servir de nourriture.

III. Les paroles de J. C. Jésus, en le touchant, lui dit : *Je le veux, soyez guéri*. Notre salut est assuré, dès que nous le voulons, et que nous faisons de notre côté tout ce que Dieu exige de nous, parce que, du côté de J. C., nous sommes sûrs de sa volonté, que sa volonté est toute-puissante, et que, lorsque nous n'y mettons point d'obstacles, elle est toujours suivie de l'effet. Que nous sommes donc infiniment coupables, si, loin de profiter de ces dispositions de notre divin Sauveur pour nous purifier, nous sanctifier et nous sauver, nous en abusons par nos résistances et nos délais!

IV. Le miracle que J. C. opère. Aussitôt qu'il eut prononcé ces paroles : *Je le veux, soyez guéri*, la lèpre disparut; celui qui s'étoit prosterné lèpreux se leva pur et sans tache, aussi sain que s'il n'avoit jamais eu de lèpre. C'est ainsi que nous serions nous-mêmes purifiés de notre orgueil, de notre attachement aux biens et aux plaisirs du monde, de nos jalousies, de notre immortification, de nos impatiences, en un mot de la lèpre de nos péchés, si nous nous adressions à J. C. avec humilité et confiance, si nous lui demandions de vouloir bien nous regarder, d'avoir compassion de nous, de nous toucher et de nous parler.

QUATRIÈME POINT. — *De ce qui arriva après la guérison du lèpreux.*

Ensuite Jésus le renvoya, après lui avoir fortement défendu d'en parler, en lui disant : Gardez-vous bien de parler de ceci à personne, mais allez vous montrer au prêtre, et offrez le don prescrit par Moïse, afin que cela serve de témoignage. Mais le lèpreux ne fut pas plus tôt hors de sa présence, qu'il commença à parler de sa guérison et à publier tout ce qui lui étoit arrivé. Et la réputation de Jésus se répandoit de plus en plus, de sorte qu'il ne pouvoit plus paroître publiquement dans les villes. Il se tenoit dehors en des lieux écartés, et les peuples alloient à lui de toutes parts pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies; mais il se retira dans le désert, et il prioit. Jésus nous donne ici l'exemple le plus frappant de la subordination et de l'obéissance à la loi, de la modestie et de la

fuite des louanges, de la retraite et de la prière, de la charité et du zèle.

I. Subordination et obéissance de J. C. à la loi. Le lépreux vouloit rester à la suite de son bienfaiteur et ne le plus abandonner. Jésus ne le permit pas, il lui parla même d'un ton sévère et menaçant, et l'obligea à se retirer pour s'aller présenter au prêtre qui, par l'ordre du prince des prêtres et à sa place, étoit chargé de vérifier la guérison des lépreux, et de les remettre dans la société civile. Jésus lui enjoignit aussi de faire l'offrande marquée par la loi, pour servir de témoignage aux prêtres et à tout le peuple que la guérison étoit parfaite.

II. Modestie de J. C. et son soin à fuir les louanges... Jésus lui défendit de dire à personne, ni par qui, ni comment il avoit été guéri; mais ce lépreux, obligé d'obéir à l'ordre de se retirer, ne se crut pas également obligé à celui de se taire. Sa reconnoissance éclata, et il publia partout le miracle. Cet événement fit même tant de bruit, que Jésus fut quelque temps sans se montrer dans la ville, pour éviter les applaudissemens et les acclamations d'une foule d'admirateurs. Le Sauveur ne craignoit pas l'ostentation, mais il vouloit nous donner un exemple de cette humilité qui ne peut voir un moment le bien qu'elle fait, et qui cache avec soin le bien que Dieu nous fait la grâce de faire.

III. La retraite de J. C. et sa prière. Les peuples venoient de toutes parts pour recevoir de lui et l'instruction et la guérison de leurs maladies; mais Jésus se refusa à leurs empressemens, et se retira dans la solitude pour y vaquer à la prière. C'est plus souvent par l'oraison que par les discours que les pasteurs obtiennent les grâces nécessaires au troupeau qui leur est confié; et où peut-on prier avec plus de fruit que dans le silence et la retraite?

IV. Charité et zèle de J. C. Le peuple n'est ni scandalisé, ni découragé; lorsque le pasteur ne le quitte que pour prier, il n'en a que plus de confiance en lui et plus d'empressement à recourir à lui. Quelque profonde que fût la solitude où le Sauveur se retiroit, le peuple venoit l'y trouver, et Jésus, qui avoit donné la nuit à la prière, donnoit le jour à l'instruction et à la guérison des malades. C'est ainsi que Jésus employa toute sa vie pour nous, qu'il pourvut à tous nos be-

soins, nous instruisant également par ses discours et par ses exemples.

PRIÈRE. O mon Dieu, une lèpre bien plus horrible encore que celle du lépreux de l'Évangile défigure mon ame. *Si vous voulez, Seigneur, vous pouvez me guérir.* Étendez donc aussi sur moi votre main salutaire, touchez mon cœur et faites qu'il ne vous résiste plus. Faites entendre à mon ame ces paroles consolantes : *Je le veux, soyez guéri.* Ainsi soit-il.

LXII^e MÉDITATION.

Jésus guérit le domestique d'un centenier.

Méditons ici, 1^o les paroles du centenier à Jésus; 2^o les paroles de Jésus aux assistans; 3^o les paroles de Jésus au centenier. *Matth.* VIII, 9-13.

PREMIER POINT. — *Paroles du centenier à Jésus.*

CES paroles sont pleines de charité, de confiance, d'humilité et de foi.

I. Pleines de charité. *Jésus étant entré dans Capharnaüm, un centenier vint à lui, et lui fit cette prière : Seigneur, j'ai chez moi mon serviteur qui est paralytique, et qui souffre de grandes douleurs.* Jésus étant entré dans Capharnaüm après sa retraite, un centenier ou centurion, c'est-à-dire un officier romain qui commandoit une compagnie de cent hommes, vint implorer son secours; il le fit avec cette simplicité et cette franchise ordinaire dans les gens de guerre qui ont de la religion et de la foi, avec cette noblesse et cette naïveté qui gagnent le cœur des hommes, et qui assurent auprès de Dieu le succès de la prière. La charité animoit sa demande; ce n'étoit pas pour lui qu'il sollicitoit, c'étoit pour son domestique, détenu au lit par une paralysie qui le faisoit beaucoup souffrir..... Avons-nous pour nos domestiques, pour nos inférieurs, pour nos frères la même charité? Ayons-la du moins pour notre ame. N'est-elle pas depuis long-temps comme paralytique et sans mouvement pour les choses du ciel et pour les bonnes œuvres, tandis qu'elle est si vive et si ardente pour les choses de la terre?

II. Paroles du centenier pleines de confiance en la bonté de J. C. Il ne demande rien, il se contente d'exposer l'état du malade, et c'en est assez pour le cœur de Jésus. Représentons-lui nous-mêmes avec une pareille confiance les infirmités de notre ame, ses plaies et ses langueurs, ses péchés et sa tiédeur, et il la guérira.

III. Paroles du centenier pleines d'humilité. *Jésus lui répondit: J'irai voir le malade et je le guérirai.* Ah! Seigneur, reprit le centenier confus, je n'ose prétendre à cet honneur: vous, venir chez moi, ce n'est pas ce que je vous demande; *je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri....* Paroles admirables que l'Eglise met dans la bouche de ses enfans au moment de la communion. Disons-les alors avec les sentimens du respect le plus profond pour la personne adorable de J. C., notre Sauveur et notre Dieu.

IV. Paroles du centenier pleines de foi en la puissance de Jésus. Sans sortir du lieu où vous êtes, Seigneur, continue-t-il, daignez seulement dire une parole; les maux les plus opiniâtres vos obéissent, ordonnez, et le malade sera guéri: *car moi qui suis un homme soumis à un autre, qui ai sous moi des soldats, je dis à l'un: Allez là, et il y va; à l'autre: Venez à moi, et il y vient; et à mon serviteur: Faites ceci, et il le fait.* Le centenier s'étoit formé une juste idée de la puissance de Jésus. La manière dont il développe sa pensée est noble et vive. Quelle profession de foi pour un Gentil! Il fait entendre à J. C. qu'ayant un pouvoir souverain, indépendant et illimité, il peut d'une manière absolue et efficace commander en maître aux maladies et à toute la nature, et qu'il n'a qu'à parler pour être obéi. Ne nous formerons-nous donc jamais une pareille idée du pouvoir de J. C.? Pourquoi, en nous adressant à lui, cette timidité, cette défiance, cette inquiétude secrète qui nous resserrent le cœur? Ah! c'est que nous ne connoissons ni son pouvoir, ni sa bonté; c'est que nous n'avons ni foi en l'un, ni confiance en l'autre. Apprenons donc aujourd'hui à connoître notre Sauveur. Commençons à croire en lui, c'est-à-dire, à mettre en lui toute notre confiance.

SECOND POINT. — *Paroles de Jésus aux assistans.*

Ces paroles sont pleines d'éloges pour le centenier, de consolation pour les Gentils, de terreur pour les Juifs, et de menaces pour les mauvais chrétiens.

I. Pleines d'éloges pour le centenier. *Jésus, l'entendant parler ainsi, fut dans l'admiration, et dit à ceux qui le suivoient : Je vous le dis en vérité, je n'ai point trouvé une si grande foi dans Israël.* Quand donnerons-nous à J. C. cette satisfaction de voir et de louer en nous une foi vive et parfaite? Un étranger a plus de foi que les Israélites. Un homme engagé dans le monde et dans la profession des armes en a quelquefois plus que ceux qui sont consacrés à la retraite et au service des autels. Que ce contraste est glorieux pour les uns, et humiliant pour les autres! Si nous sommes retirés du monde, profitons du bonheur de notre état, et ne nous laissons pas vaincre par ceux qui n'ont pas les mêmes avantages. Qu'une sainte émulation nous réunisse tous dans la charité et nous anime les uns et les autres à témoigner à notre Sauveur notre foi et notre amour.

II. Paroles de Jésus pleines de consolation pour les Gentils. *Aussi je vous dis que plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et qu'ils auront place dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob.* C'est nous qui sommes l'objet de la prophétie que fait ici N. S.; nous voyons l'heureux accomplissement de cette prédiction. Nous sommes associés à la foi de ces saints patriarches; quand le serons-nous à leur félicité? Ah! quel malheur, si, après tant de grâces, nous venions, par notre faute, à en être privés!

III. Paroles de J. C. pleines de terreur pour les Juifs. *Mais les enfans du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. Là il y aura des pleurs et des grincemens de dents.* Les enfans du royaume qui doivent être jetés dans ces ténèbres éternelles, où l'on ne se nourrit que de larmes, où il n'y aura que grincemens de dents, tourment et désespoir, ce sont les Juifs infidèles qui, ayant eu le bonheur de naître dans le sein de la vraie religion, d'être préparés à l'Évangile par la loi et les prophètes, d'être les premiers appelés et destinés à vivre sous l'empire du Christ, l'ont méconnu et rejeté. Nous voyons les ténèbres épaisses et palpables dans lesquelles vit cette nation incrédule. L'accomplissement des pro-

phéties, et la vue de toutes les nations réunies par J. C. au culte d'un seul Dieu, ne peuvent dissiper son aveuglement. Disous plus : un exil honteux et un châtiement de près de deux mille ans ne peuvent vaincre son endurcissement. Mais dans l'enfer, quel sera le supplice de ces malheureux, quel sera leur désespoir de se voir chassés de ce royaume de lumière qui leur étoit destiné, et qui sera possédé par des païens et des idolâtres sincèrement convertis et substitués à leur place !

IV. Paroles de J. C. pleines de menaces pour les mauvais chrétiens. Appliquons-nous à nous-mêmes ces menaces de notre Sauveur. Devenus à la place des Juifs les enfans du royaume, prenons garde d'en perdre la foi, les lumières, les œuvres et les récompenses. Prenons garde, par nos infidélités, d'en laisser passer l'héritage en d'autres mains. Quel désespoir sera-ce pour les réprouvés, lorsqu'ils se compareront avec les bienheureux habitans du ciel, des catholiques de naissance avec des sauvages nouvellement convertis, des maîtres et des grands avec leurs domestiques et leurs sujets, des riches et des savans avec des pauvres et des ignorans, des prêtres et des religieux avec des laïques et des séculiers ! Ah ! qui ne doit frémir et trembler à cette pensée ? Que cette crainte soit pour nous le motif d'une nouvelle ferveur et d'une vigilance plus exacte.

TROISIÈME POINT. — *Paroles de Jésus au centenier.*

Ces paroles sont pleines de bonté, de puissance, de condescendance et d'instruction.

I. Paroles de Jésus pleines de bonté. A peine le centenier lui a-t-il exposé l'état de son serviteur, que sans lui donner le temps d'en dire davantage, sans attendre qu'il le prie, qu'il le sollicite, il lui répond : *J'irai et je le guérirai.* Que la disposition de J. C. pour soulager nos maux est ici bien marquée ! Que n'avons-nous autant d'empressement pour la guérison de notre ame, qu'il auroit de facilité à l'opérer, si nous la lui demandions sincèrement ? Comment peut-il nous manquer quelque chose ? comment pouvons-nous languir dans l'état si dangereux où se trouve notre ame, ayant un Sauveur si aimable, si condescendant, si miséricordieux, si empressé à nous soulager ?

II. Paroles de Jésus pleines de puissance. *Alors il dit au centenier : Allez, et qu'il vous soit fait selon que vous*

avez cru. Et à l'heure même le serviteur fut guéri. O puissance de Jésus, vous n'êtes pas moins aimable qu'admirable, vous n'êtes occupée qu'à nous combler de biens et à nous délivrer de tous maux.

III. Paroles de Jésus pleines de condescendance. Paroît-on souhaiter qu'il vienne? il s'offre à venir; veut-on qu'il reste? il consent à rester : toujours il est content, s'il peut nous témoigner son amour; satisfait, s'il peut guérir nos plaies; charmé, s'il peut trouver en nous une grande foi et l'occasion de la récompenser.

IV. Paroles de Jésus pleines d'instruction. En disant au centenier : *Qu'il vous soit fait selon que vous avez cru*, il nous apprend que l'effet de nos prières dépend de notre foi, que c'est sur notre foi qu'est réglé le fruit que nous retirerons de la pratique des bonnes œuvres, de la fréquentation des sacremens, de l'exercice de la religion. Si nous ne retirons de toutes ces choses que peu ou point de fruit, si nous n'éprouvons que tiédeur, langueur, dégoût, portons le remède où est le mal, ranimons notre foi, agissons selon notre foi, et il nous sera fait selon son étendue, sa vivacité et sa mesure.

PRIÈRE. Je crois, ô mon Sauveur, comme le centenier, que d'une seule parole vous pouvez me guérir. Dites-moi donc comme à lui : *Allez, qu'il vous soit fait ainsi que vous avez cru.* Au moment que vous aurez prononcé cette parole salutaire, je sentirai mes forces revenir, et, sortant de l'inaction où la paralysie de mon ame m'a réduit, je courrai dans la voie de vos commandemens. Ainsi soit-il.

LXIII^e MÉDITATION.

Jésus part pour s'embarquer et passer à l'autre bord du lac. Matth. VIII, 16-22.

JÉSUS, voyant une grande multitude de peuple autour de lui, ordonne à ses disciples de le passer à l'autre bord du lac. La vie présente est un voyage, le monde est une mer-fameuse par ses naufrages. Ce lac dont l'Évangile nous parle, nous le regarderons ici comme nous représentant la voie étroite, la vie retirée, sainte, régu-

lière et pénitente que doivent mener les vrais chrétiens et les âmes fidèles. Or, comment faut-il entreprendre le trajet de ce lac figuré? Ce doit être avec confiance, avec courage et sans délai : c'est tout le plan de cette méditation.

PREMIER POINT. — *Avec confiance.*

I. Ce qui doit animer notre confiance, c'est la multitude que nous laisserons sur le bord. Cette multitude, c'est le monde, c'est-à-dire, ce monde si souvent proscrit, condamné et frappé des plus terribles anathèmes de J. C., ce monde qui marche dans la voie large des plaisirs et des passions, et qui court à la perdition. Ou cette vie que mène la multitude des mondains a pour nous des charmes, ou elle ne nous cause que de l'ennui : si elle nous plaît, nous sommes dans un danger évident de notre salut, et nous ne saurions prendre trop de précautions pour nous y soustraire ; si au contraire cette vie tumultueuse ne nous procure qu'ennui et dégoût, que n'y renouçons-nous enfin, et que ne prenons-nous le parti de la piété, de la dévotion, de la sainteté? Ah! séparons-nous de la multitude dès à présent, séparons-nous-en au moins de cœur, si nous voulons que Dieu nous en sépare au jour de son dernier jugement.

II. Ce qui doit animer notre confiance, c'est la compagnie choisie que nous suivrons. Jésus est à notre tête, qu'avons-nous à craindre sous un tel chef? N'est-il pas assez puissant pour nous soutenir et assez bon pour le vouloir? Joignons-nous à lui sans crainte, c'est lui qui nous y invite, c'est lui qui nous l'ordonne. Ses disciples l'accompagnent et marchent avec lui. O quel bonheur pour nous d'être de ce nombre! Combien d'âmes saintes le suivent avec ferveur! Il n'est pas que nous n'en connoissions plusieurs; nous contenterons-nous toujours de les admirer, ne pouvons-nous pas ce qu'elles peuvent, pourquoi ne pas les imiter? Que leur exemple anime donc notre confiance et nous pique d'une sainte émulation, autrement elles seront un jour pour nous un sujet de condamnation.

III. Ce qui doit animer notre confiance, c'est le trajet que nous avons à passer. Il est court, et il doit nous ouvrir un avenir qui n'aura point de fin. La vie passe avec une rapidité que nous avons déjà éprouvée.

Outre que, pour le plus grand nombre, elle finit lorsqu'on croyoit qu'elle devoit encore durer long-temps, la plus longue vie n'est en elle-même qu'un jour, qu'un instant : en un mot, elle a une fin, et elle est suivie d'une éternité qui n'en aura point. De quelque manière que nous passions notre vie, elle finira. Le voluptueux et le pénitent trouvent également la fin, l'un de ses plaisirs, l'autre de ses peines; tous deux entrent également dans une éternité sans fin : pour l'un une éternité de supplices, pour l'autre une éternité de bonheur. Songeons à cette éternité heureuse ou malheureuse où bientôt nous arriverons, et faisons un choix dont nous puissions bénir Dieu éternellement.

SECOND POINT. — *Avec courage.*

I. Il faut du courage pour commencer. Jésus ayant donné ordre qu'on préparât tout pour traverser le lac, un Scribe, s'approchant, lui dit : *Maître, je vous suivrai partout où vous irez.* C'étoit dans ce Scribe un bon mouvement, un saint désir, une belle résolution ; mais ce n'étoit pas encore avoir commencé. On marchoit encore sur terre, J. C. ne s'étoit pas encore embarqué. Offrons-nous à Jésus avec les paroles de ce Scribe, formons de bons propos, faisons de bonnes résolutions, cela est bien ; mais remarquons que jusque-là il n'y a encore rien de fait. Les projets pour l'avenir ne coûtent rien ; il s'agit de commencer et de mettre la main à l'œuvre : c'est ce commencement qui coûte, c'est de celui qui a bien commencé qu'on peut dire qu'il a à moitié fait ; mais de celui qui propose, qui promet, qui projette et ne commence point, on peut dire qu'il n'a rien fait, et que, selon toute apparence, il ne fera jamais rien. Combien sont morts de la sorte sans jamais avoir commencé à servir Dieu ! Craignons d'être de ce nombre, si dès aujourd'hui nous ne commençons.

II. Il faut du courage pour continuer et soutenir les épreuves. Le Scribe ou docteur de la loi se promettoit trop de son zèle. J. C. le mit à l'épreuve, et bientôt il se démentit. Me connoissez-vous bien, semble lui dire le Sauveur, et avez-vous assez médité la proposition que vous me faites ? Apprenez quelle est la vie que je mène. *Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel ont leurs nids, mais le Fils de l'Homme n'a pas où*

reposer sa tête. Moi, le premier-né et le chef de tous les hommes, je n'ai pas une demeure, un lieu qui m'appartienne et où je puisse me reposer; partout où je me retire, je suis étranger. Voilà ce que je suis sur la terre, et ce que doivent être ceux qui me suivent. Voyez, consultez maintenant votre courage. La vie chrétienne a ses peines, il ne faut point se le dissimuler; mais le monde n'a-t-il pas les siennes? Or, entre les unes et les autres quelle différence! Dans les peines qu'éprouve la vie pénitente, de quelque nature même qu'elles soient, nous avons notre Sauveur à notre tête qui marche devant nous. Jamais il ne nous mettra à des épreuves aussi fortes que celles par où il a voulu passer pour notre amour. Chacune de nos peines en particulier est présente à ses yeux, et il nous en rendra un compte fidèle. Nous pourrions les oublier, mais il ne les oubliera jamais, et aucune ne passera sans récompense. Nos peines finiront bientôt avec la vie, et le bonheur qui les suivra ne finira point. Ah! il n'en est pas ainsi des peines du monde, qui sont le fruit du péché et des passions.

III. Il faut du courage pour persévérer jusqu'à la fin. Sans cette persévérance, tout est inutile : demandons-la donc à Dieu tous les jours, et elle ne nous sera pas refusée. De notre côté, soutenons notre vigilance, examinons nos progrès, et si quelquefois nous trouvons du relâchement dans nos pratiques et dans la vertu, ne nous donnons point de relâche que nous ne nous soyons remis au point d'où nous sommes déçus. Prions, pleurons, gémissons, craignons les suites funestes du moindre dépérissement dans la ferveur, car c'est alors que la persévérance commence à nous échapper, et elle nous échappera entièrement, si nous n'y apportons un prompt remède.

TROISIÈME POINT. — *Sans délai.*

Trois choses, c'est-à-dire, la grâce, la volonté et la vie, fuient trop rapidement pour que nous puissions un seul moment différer notre conversion.

I. La grâce. *Un autre, qui étoit des disciples de Jésus, lui dit : Seigneur, permettez-moi d'aller auparavant ensevelir mon père; mais Jésus lui dit : Suivez-moi, et laissez les morts ensevelir leurs morts.* Jésus s'avançoit dans ce moment vers la mer pour s'embarquer. Il n'y

avoit pas un instant à perdre, ou il falloit marcher avec lui, ou renoncer à le suivre. Ce disciple pouvoit-il espérer que, pour l'attendre, Jésus eût suspendu sa marche et différé son embarquement? La grâce nous presse, nous sollicite, nous intime ses ordres, et nous fait connoître nos obligations; mais elle ne nous attend pas, et ne se rend point dépendante de nos caprices. Nous pouvons nous faire illusion à nous-mêmes et couvrir notre lâcheté des prétextes les plus spécieux, mais on n'en impose point à Dieu, qui voit le fond des cœurs. Avons-nous, pour différer notre conversion, des raisons aussi plausibles que celles de ce disciple? Cependant ce n'étoit aux yeux de J. C. qu'un faux prétexte. La présence de ce disciple n'étoit point nécessaire à la sépulture de son père. Laissons les morts, c'est-à-dire les gens du monde, morts à la grâce, ensevelir leurs morts, mettre ordre à leurs affaires, vider leurs différends, terminer leurs procès; pour nous, songeons à profiter du moment de la grâce et à nous donner à Dieu. Si nous avons des affaires indispensables, au lieu de commencer par les terminer pour nous convertir ensuite, commençons d'abord par nous convertir, et nous n'en serons ensuite que plus propres à conduire nos affaires.

II. La volonté. Ce disciple étoit bien résolu de venir joindre Jésus après avoir donné la sépulture à son père; mais qui l'avoit assuré qu'il persisteroit dans cette résolution? Après la sépulture donnée à son père, ne se seroit-il pas trouvé engagé dans des partages de biens, dans des discussions d'intérêts; devenu maître de son patrimoine, eût-il conservé du goût pour la pauvreté de J. C., et eût-il songé à venir le rejoindre? Voilà ce que nous ne savons pas; mais ce que nous savons, et ce que l'expérience nous apprend tous les jours, c'est qu'une affaire en attire une autre, qu'un premier obstacle est suivi d'un second, que pendant ces délais multipliés, les plus belles résolutions se perdent, et qu'une conversion différée est presque toujours une conversion manquée.

III. La vie. En différant, la vie passe, le démon nous amuse, et nous ne nous en apercevons pas. Ce disciple, en allant donner la sépulture à son père, ne pouvoit-il pas mourir? On marque un temps pour sa conversion avec autant d'assurance que si on étoit

maître du temps : le temps marqué est-il arrivé, on s'autorise de sa première imprudence, et on en commet une autre plus dangereuse, en marquant pour sa conversion un terme encore plus reculé; ainsi la vie se passe à projeter et à différer, jusqu'à ce qu'une mort désespérante vienne mettre fin à ces projets insensés et à ces délais téméraires.

PRIÈRE. O malheur irréparable, ô désespoir éternel, ai-je donc pu m'y exposer jusqu'à présent? Ah! Seigneur, c'en est fait, vous faites entendre de nouveau à mon cœur cette douce invitation : *Suivez-moi*. Je ne diffère plus, rien ne me détournera plus de votre service, rien ne me séparera plus de vous; malgré tous les obstacles et toutes les épreuves qu'il vous plaira de me ménager, secondé de votre grâce, ô mon adorable Sauveur, je serai à vous sans délai, sans variation, dans le temps, et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

LXIV^e MÉDITATION.

Tempête apaisée.

DANGERS DE LA VIE PRÉSENTE.

Ces dangers regardent ou notre corps, ou notre ame, ou l'Eglise.
Matth. VIII, 23-27; Marc. IV, 35-40; Luc. VIII, 22-25.

PREMIER POINT. — *Des dangers qui regardent notre corps.*

I. COMMENT devons-nous nous comporter avant le danger? J. C. s'avançoit insensiblement sur le rivage, en faisant d'utiles leçons à ses disciples; plus il approchoit de la mer, plus les peuples s'empressoient autour de lui. Il étoit tard; sans s'arrêter davantage, *Jésus entra dans la barque. Ses disciples le suivirent; il leur dit: Passons à l'autre bord du lac. Et après avoir renvoyé le peuple, ils emmenèrent Jésus dans la même barque où il étoit, et il y avoit d'autres barques à sa suite.* Eût-on pu s'imaginer que cette navigation, entreprise par l'ordre du Fils unique de Dieu, du Sauveur du monde, fût devenue périlleuse? Cependant plus d'une fois tous ceux qui furent du passage se crurent perdus..... Ce

n'est pas seulement sur la mer que la vie et les biens sont en danger. Tous les élémens, toute la nature, mille accidens nous menacent de toutes parts et viennent nous assaillir au moment le plus imprévu : nous devons donc persévérer constamment dans la grâce de Dieu, et être toujours prêts à paroître devant lui. Nous devons tous les jours recommander notre vie, nos biens, et les personnes pour qui nous nous intéressons, à la protection de celui qui est le maître de tous les évènements. Nous ne devons rien faire, rien entreprendre, sans implorer le secours de Dieu, la protection des saints anges, l'intercession de nos saints patrons, et en particulier de la reine des anges et des saints. Quelle témérité de vivre au milieu de tant de dangers avec une conscience souillée par le péché, de s'engager dans les voyages, d'affronter les périls de la mer ou de la guerre en état de péché !

II. Comment devons-nous nous comporter dans le danger? *Mais pendant qu'ils passaient, Jésus s'endormit. Et aussitôt il s'éleva sur la mer une grande tempête. Un si grand tourbillon de vent vint fondre sur le lac, qu'il couvroit la barque de vagues; et la barque s'emplantant d'eau, ils étoient en péril. Jésus cependant étoit à la poupe, et il dormoit. Alors ses disciples s'approchèrent de lui et l'éveillèrent en disant : Maître, ne vous mettez-vous point en peine de ce que nous périssons? Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Alors s'étant éveillé, il leur dit : Pourquoi craignez-vous, gens de peu de foi? Dans le danger, il faut agir avec fermeté et faire ce qui dépend de soi, il faut prier et intéresser le ciel en notre faveur, par des vœux religieux et des promesses sincères, il faut espérer en la bonté et la puissance de celui qu'on invoque, il faut se soumettre aux ordres de la Providence et à la volonté du souverain maître. Si donc actuellement une maladie menace nos jours, une persécution trouble notre tranquillité et notre fortune, agissons et prions, soumettons-nous et espérons.*

III. Comment devons-nous nous comporter après le danger? *Jésus s'étant levé, il parla avec menaces aux vents et aux flots, et il dit à la mer : Calme-toi. Aussitôt le vent cessa, et il se fit un grand calme. Il dit ensuite à ses disciples : Pourquoi craignez-vous? Où est votre foi? Alors ils furent saisis d'étonnement et d'une grande crainte. Ils se disoient l'un à l'autre : Quel est donc celui-ci, qui*

commande aux vents et à la mer, et à qui les vents et la mer obéissent? Après le danger, notre reconnoissance doit éclater par des louanges et des actions de grâces mêlées d'admiration, de crainte et d'amour pour celui qui nous a délivrés; elle doit éclater par une fidélité prompte et exacte à nous acquitter des vœux et des promesses que nous lui avons faits, mais surtout par un saint usage de la vie et de la tranquillité qu'il nous a procurée. Qui de nous ne s'est pas trouvé dans quelque danger pressant, dans des occasions ou des affaires critiques dont il n'est sorti que par une sorte de miracle? Rappelons-nous ici les bienfaits particuliers de Dieu à notre égard. Quelle reconnoissance cependant lui en avons-nous témoignée? Etoit-ce donc pour l'offenser, étoit-ce pour vivre comme nous faisons qu'il a conservé nos jours? Ingrats, nous l'avons invoqué dans le danger, nous lui avons promis d'être fidèles à sa loi, s'il nous délivroit; il nous a délivrés, et nous avons également oublié nos promesses et ses bienfaits.

SECOND POINT. — *Des dangers qui regardent notre ame.*

I. Comment devons-nous nous conduire avant le danger? D'abord il faut le craindre, parce qu'alors il s'agit de tout, puisqu'on risque de perdre la grâce, la dévotion, l'innocence, la foi, son ame, son éternité. Le moindre danger qui menace notre vie nous fait trembler, il n'est pas nécessaire de nous exhorter à le craindre, nous le craignons souvent avec excès, tandis que nous ne craignons point celui qui peut nous enlever la vie de la grâce et nous précipiter dans un malheur éternel. 2^o Il faut fuir le danger, parce que peu échappent, et que la plupart périssent. Fuyons donc ces lieux, ces personnes, ces liaisons dangereuses; brûlons ces livres, ces chansons, ces gravures, ces tableaux impudiques; renouçons à ces spectacles, à ces jeux, à ces cercles, à ces entretiens corrupteurs. Dès que nous sentons qu'il y a quelque risque pour notre ame, tremblons, frémissons, fuyons. Si de notre plein gré nous nous exposons au péril, si nous l'aimons, si nous le cherchons, nous sommes déjà à demi vaincus, nous périrons. 3^o Il faut nous tenir sur nos gardes, parce que les dangers sont fréquens et cachés. On en trouve partout, on en trouve où l'on avoit le moins lieu d'en soupçonner. Si l'on n'est continuellement sur ses gar-

des, on se trouve investi, trompé, séduit avant qu'on s'en soit presque aperçu. 4° Enfin il faut prier, parce qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse écarter de nous tout danger. Demandons-lui donc tous les jours cette grâce pour nous, et pour ceux pour qui nous nous intéressons. Demandons-la-lui avant de rien entreprendre, au commencement et dans le cours de toutes nos actions.

II. Comment devons-nous nous conduire dans le danger? D'abord il faut ou fuir ou combattre généreusement dès le commencement. Si nous nous trouvons subitement engagés dans quelques pas dangereux pour notre ame, gardons-nous d'avancer plus loin ou de nous tenir tranquilles sur le bord du précipice, reculons aussitôt avec frayeur comme à la vue d'un serpent insidieux, rompons cet entretien, sortons de ce lieu, chassons ces pensées, ces images importunes, fermons ce livre, détournons les yeux de cet objet, dominons tous nos sens; pour peu que nous différons, la tentation entrera dans notre cœur, ou, pour mieux dire, nous entrerons nous-mêmes en tentation, nous en serons investis, et nous succomberons. 2° Il faut prier. Quelque peu de force que nous nous sentions pour le faire, faisons-le cependant, ne fissions-nous que répéter souvent les noms de Jésus et de Marie, que nous écrier continuellement: Seigneur, sauvez-moi, je péris. 3° Il faut avoir confiance. La tentation ne durera pas toujours, le calme reviendra, et quelle consolation ne sera-ce pas pour nous alors d'avoir résisté et d'avoir été fidèles à Dieu! Dans la force de l'orage, il semble que tout soit perdu, et qu'il ne reste plus qu'à s'abandonner à son malheur. Gardons-nous d'ajouter foi à cette suggestion du tentateur. Tandis que nous retenons notre consentement, il n'y a encore rien de perdu, et nous n'avons encore reçu aucun dommage. S'il nous est échappé déjà quelque foiblesse, si nous avons cédé quelque chose à notre ennemi, gardons-nous de lui en céder davantage, ranimons notre courage: si notre victoire n'est pas complète, faisons en sorte que notre défaite ne soit pas entière.

III. Comment devons-nous nous conduire après le danger? 1° Humilions-nous. Demandons pardon à Dieu des fautes que nous avons pu commettre dans la tentation, soit en nous y exposant, soit en y résistant foible-

ment. 2^o Remercions Dieu de ce qu'il nous a soutenus dans le danger et n'a pas permis que nous y ayons péri. 3^o Enfin, prenons de bonnes résolutions et de sages précautions pour l'avenir, parce que ce qui ne nous est pas arrivé dans telle circonstance peut nous arriver dans mille autres. Que la pénitence, le recueillement, la prière, le travail, la crainte, la fuite des occasions, l'amour de Jésus, l'union avec Dieu, la fréquentation des sacremens, nous servent de préservatifs et de ressources contre les dangers à venir.

TROISIÈME POINT. — *Des dangers qui regardent l'Eglise.*

La barque de S. Pierre est la figure de l'Eglise.

I. L'Eglise, ainsi que la barque de S. Pierre, est exposée aux plus affreuses tempêtes, et elle paroît souvent sur le point d'être engloutie. Qui ne l'eût même déjà cru cent fois détruite par le glaive, submergée par l'erreur, renversée par le crime, dissipée par le schisme, anéantie par la politique ? Mais elle subsiste au milieu des orages. Les maux qu'elle souffre affligent ses enfans, mais ils ne les scandalisent ni ne les découragent pas. Que les fausses religions jouissent de la tranquillité parmi les hommes dont elles flattent les penchans, et entretiennent les illusions, il n'y a rien de surprenant, non plus que de voir qu'au milieu de tels hommes, l'Eglise qui enseigne la vérité soit attaquée, combattue, persécutée ; mais que cette Eglise, assaillie de toutes parts, contre laquelle se réunissent et se déchaînent toutes les erreurs et toutes les passions, subsiste et continue sa route, malgré les flots et les vents contraires, c'est un prodige que nous ne pouvons trop admirer.

II. L'Eglise a toujours J. C. avec elle. Dans l'Eglise comme dans la barque de Pierre, J. C. est toujours présent. Il connoît les assauts qu'elle a à soutenir, il en règle l'effort et la durée. S'il paroît pendant un temps sans puissance, sans mouvement, sans action, s'il semble fermer les yeux aux insultes que l'on fait à son épouse, ce n'est que pour la purifier, éprouver sa foi, et lui témoigner avec plus d'éclat sa tendresse et son amour.... On réveille Jésus par la prière, mais par une prière pleine de charité, de tranquillité, de confiance. Le vrai chrétien ne connoît point d'autres armes pour la défense de l'Eglise ; il expose avec simplicité

les vérités qu'elle enseigne et il les défend sans aigreur, il y demeure attaché sans respect humain, il souffre sans murmurer, il meurt en bénissant celui qui le condamne et en embrassant celui qui le frappe.

III. L'Eglise est sûre d'avoir le calme quand il lui sera utile. Dans l'Eglise comme dans la barque de Pierre, Jésus, quand il lui plaît, et suivant l'ordre des décrets de son infinie sagesse, fait succéder le calme le plus profond aux tempêtes les plus orageuses, et le jour le plus serein à la nuit la plus obscure. Tantôt par des prodiges éclatans, et tantôt par l'onction secrète de sa grâce, il change le cœur des peuples et celui des rois. Ceux-là deviennent soumis à l'Eglise, et ceux-ci en deviennent les protecteurs. C'est ainsi que les Constantin, les Clovis, les Charlemagne, les S. Louis, et tant d'autres pieux monarques ont procuré à l'Eglise non-seulement la paix et la liberté, mais la dignité et sa splendeur.

PRIÈRE. O sainte Eglise, ô barque mystérieuse hors de laquelle il n'y a qu'abîmes et naufrages, soyez tranquille ou agitée, c'est dans votre sein que je veux vivre et mourir. Malheur à moi si, ayant eu le bonheur d'y être admis, je venois à en sortir, ou si, me flattant d'y être encore, je ne prenois aucune part à la gloire dont vous jouissez, ou aux maux dont vous êtes affligée! Conduisez-la, ô divin Jésus, cette barque privilégiée, cette Eglise militante, au port de l'éternité, malgré les orages et les persécutions qui l'agitent sans cesse. Mais ce qu'éprouve cette Eglise votre épouse, ô Jésus, je l'éprouve personnellement : des tentations multipliées m'attaquent au dehors et au dedans, parlez, et vous dissiperez la tempête, commandez surtout aux passions qui déchirent mon cœur de s'apaiser, afin que je ne suive plus que les douces et paisibles impressions de votre amour. Ainsi soit-il.

LXV^e MÉDITATION.

Des deux possédés de Gérasa :

FIGURE DE L'IMPURETÉ.

Méditons, 1^o la possession, 2^o la délivrance de ces deux malheureuses victimes du démon. *Matth.* VIII, 28-32; *Marc.* V, 1-13; *Luc.* VIII, 26-33.

PREMIER POINT. — *Leur possession.*

JÉSUS et ses disciples ayant passé la mer, ils abordèrent au pays des Géraséniens, qui est sur le bord opposé à la Galilée. Dès que Jésus fut hors de la barque, il se présenta à lui deux possédés qui sortirent des tombeaux qu'ils habitoient; ils étoient si furieux, que personne ne pouvoit passer par le chemin où ils étoient. L'un des deux étoit possédé de l'esprit impur. Depuis fort long-temps, il ne portoit point d'habits et ne demouroit dans aucune maison, mais dans les sépulcres. S. Marc et S. Luc ne parlent que d'un possédé, sans doute parce que la possession de l'un des deux dont parle S. Matthieu, étant plus remarquable, ils n'ont pas cru devoir parler de l'autre. Considérons, 1^o quel étoit le démon dont ces hommes étoient possédés; 2^o quelle étoit la nature de cette possession; 3^o quel étoit leur état pendant le temps de la possession.

I. Quel étoit le démon dont ils étoient possédés? C'étoit un esprit impur..... Quoique tous les démons soient des esprits impurs, on ne peut méconnoître le démon de l'impureté aux caractères que présente celui-ci. D'abord à sa cruauté. Non content de tourmenter ceux qu'il possédoit, il se jetoit encore avec fureur sur les passans..... L'impudique cherche partout des victimes de son incontinence et des complices à ses désordres. Malheur à qui passoit par le chemin auprès duquel habitoient ces possédés! L'impudique est encore plus à craindre : malheur à qui l'approche, à qui le fréquente, à qui se familiarise avec lui! Pères et mères, soyez attentifs, si vous aimez vos enfans. 2^o On le connoît à sa force. *Et personne ne pouvoit plus le lier, même avec des chaînes, tant il étoit furieux ; car ayant souvent été lié de chaînes et ayant eu les fers aux pieds, il avoit*

rompu ses chaînes et brisé ses fers, et nul homme ne pouvoit le dompter. Qui peut dompter l'impudique, qui peut le retenir? Ni la perte de sa réputation, ni la ruine de sa santé, ni l'opprobre de sa famille, ni les liens de l'amitié et du sang, ni les vœux de la religion, ni le caractère des ordres sacrés, ni la maladie, ni la vue d'une mort prochaine, ne peuvent arrêter la fougue de ses desirs effrénés. Il n'y a qu'un miracle de la grâce de J. C., qui puisse chasser du cœur un démon si fort, si opiniâtre et si redoutable. 5° On le reconnoît à son nom. *Jésus lui demanda : Comment t'appelles-tu? Le démon lui répondit : Je m'appelle légion, parce que nous sommes plusieurs.* Légion est le vrai nom du démon de l'impureté, il ne va jamais seul, il entraîne après lui tous les vices, il s'empare de tous les sens, de toutes les facultés de l'âme, et possède l'homme tout entier. Tremblons à la pensée d'un démon si détestable. Si nous avons été sa proie, reconnoissons son odieux caractère; si nous en avons été préservés ou délivrés, quelle reconnoissance ne devons-nous pas avoir pour notre libérateur?

II. Quelle étoit la nature de cette possession? 1° Possession longue : *c'étoit depuis fort long-temps* qu'ils étoient possédés. Quand on commence à s'abandonner à l'impureté, on se flatte que ce ne sera que pour un temps. Quelquefois on ne prétend se permettre qu'une faute, mais la première faute en attire mille autres. Le temps qu'on a marqué pour se convertir passe, se multiplie et conduit le plus souvent jusqu'à l'âge décrépit et jusqu'au tombeau. Si on se relève pour un instant, on retombe pour des années entières, et enfin pour ne plus se relever. 2° Possession continuelle. *Il demeuroit jour et nuit sur les montagnes et dans les sépulcres.* Il en est de même de l'impudique; le jour et la nuit, dans les campagnes et dans la solitude, dans la maison et dans les temples, partout et en tout temps, il porte sa passion, il en est occupé, il en est tourmenté : quelle continuité de crimes, quelle multitude de péchés! 3° Possession cruelle. *Il crioit et se meurtrissoit avec des pierres.* La passion de l'impudique est encore plus cruelle, et le déchire impitoyablement par les remords, par la honte, par les jalousies, par les infidélités, par le dépit, par le déshonneur, par les reproches, par la dépense, par la maladie, par la juste crainte d'une

éternité de châtimens. O passion cruelle, tous les plaisirs que tu promets ne sont rien en comparaison des tourmens que tu nous causes.

III. Quel fut l'état de ces malheureux pendant le temps de la possession ? 1^o Ils étoient nus comme des bêtes, *ils ne portoient point d'habits*, ils ne souffroient sur eux aucune sorte de vêtement. Voilà l'état honteux où le démon les avoit réduits. Le démon de l'impureté n'est-il pas encore aujourd'hui le démon de la nudité ? Eh ! n'est-ce pas lui qui l'a introduite dans les parures, dans la sculpture, dans la peinture, dans les gravures ? N'est-ce pas lui qui a inventé tant de modes indécentes, et si contraires à la modestie chrétienne ? La nudité est la livrée du démon ; qui la porte lui appartient, qui en repaît ses regards se range sous ses lois, et se soumet à son empire. Détournons-en donc la vue avec horreur, détestons, chassons loin de nous, bannissons de nos maisons ces marques de possession et ces signes de réprobation. Observons une modestie sévère et exacte tant en particulier qu'en public, tant à l'égard de nous-mêmes qu'à l'égard des autres. 2^o Ces malheureux vivoient loin des maisons, *dans des sépulcres*, lieux ténébreux et infects. Et ne voit-on pas l'impudique dans des maisons de débauche et de prostitution avec des pécheurs morts depuis long-temps à la grâce, infectés des mêmes vices que lui, et qui ne sont, comme lui, que des sépulcres blanchis ? Sa conscience est remplie de péchés et d'affreuses souillures ; son corps est usé de débauches, quelquefois plus infect que les cadavres qui sont dans les tombeaux. 3^o Ces malheureux erroient *dans les déserts et sur les montagnes*, remplissant l'air de leurs affreux hurlemens : image sensible de l'air rêveur, inquiet et farouche que l'impudique laisse si souvent apercevoir, de l'humeur sauvage qui le domine et le rend insociable, des cris et des soupirs que la passion lui arrache malgré lui. Quelle vie, ô mon Dieu, quelle vie pour un chrétien ! Ce sont donc là ces plaisirs que le démon fait goûter à ceux qui le suivent. Ah ! l'imposteur, étoit-ce là ce qu'il leur avoit promis ?

SECOND POINT. — *Leur délivrance.*

On reconnoît encore ici le démon de l'impureté à ses démarches, à ses plaintes et à ses prières.

I. Démarches forcées. *L'un des deux possédés de l'es-*

prit impur ayant vu Jésus de loin, il courut à lui, se prosterna et l'adora. Aussitôt que Jésus eut touché la terre, le démon sentit son vainqueur, il ne put tenir dans ses souterrains ténébreux, une force invisible l'en retira malgré lui, et le cita, pour ainsi dire, au tribunal de son juge. Il courut à sa rencontre, et dès qu'il l'aperçut, cet esprit féroce, qu'aucune force humaine n'avoit pu dompter, devenu souple et tremblant, tomba à ses pieds, reconnut son maître et l'adora..... Adoration forcée que la seule crainte lui arracha, et qui ne put plaire à J. C. Ainsi arrive-t-il que, quelque abominable que soit l'impudique, cependant pressé par ses remords, il se prosterne devant Dieu, il se frappe la poitrine, il reconnoît ses égaremens : heureux commencement, démarche louable, mais que trop souvent le démon trouve le moyen de rendre inutiles.

II. Plaintes injurieuses. *Et s'écriant à haute voix, il dit : Jésus, fils du Dieu très-haut, qui y a-t-il entre vous et moi? Etes-vous venu pour nous tourmenter avant le temps? Je vous conjure, de la part de Dieu, de ne me point tourmenter. Car Jésus lui disoit : Esprit impur, sors de cet homme.* Le démon se plaint de ce que Jésus se déclare son ennemi, de ce qu'il vient le troubler et le tourmenter avant le temps. Sur quoi sont fondées toutes ces plaintes? Sur ce que ce Dieu sauveur lui ordonnoit de sortir des corps qu'il possédoit. Jésus en le lui ordonnant, ne voulut pas d'abord l'y forcer, afin de lui donner le temps de manifester sa malice et son impudence, et à nous l'occasion de la connoître et de la détester... C'est donc te tourmenter, esprit impur et cruel, que de tempêcher de nous nuire? Tu comptois qu'on t'en laisseroit le pouvoir jusqu'à la fin du monde : non, non; Jésus est venu, et il nous a délivrés de ton joug odieux, et désormais tu n'auras plus d'empire que sur ceux qui voudront se livrer à toi. Grâce immortelles vous en soient rendues, ô divin rédempteur, et malheur à ceux qui ne veulent pas profiter des fruits précieux de votre sang adorable!... Le démon fait encore aujourd'hui les mêmes plaintes par la bouche des impudiques. 1° Il se plaint de Dieu, de ce qu'il s'oppose à ses désordres. Quel mal fais-je? s'écrie-t-il; je ne fais tort à personne. Comme si l'esprit de Dieu n'étoit pas essentiellement opposé à l'esprit impur; comme si le précepte essentiel de l'amour de Dieu pouvoit

compatir avec un amour criminel et des feux impudiques. 2^o Il se plaint des hommes. Pourquoi, dit-il, tourmenter les cœurs, gêner les penchans, fixer les engagemens? Aux lois sacrées de la pudeur virginale et de la fidélité conjugale, il en oppose de toutes contraires, qu'il débite dans des brochures, qu'il publie sur les théâtres, qu'il insinue par ses chants. Celui qui lit ces ouvrages, qui assiste à ces spectacles, qui répète ces chansons, à qui pense-t-il appartenir, à Jésus ou au démon?... Enfin, il se plaint de ceux qui ont du zèle pour les ames. Qu'on représente à l'impudique l'énormité de ses crimes, qu'on excite en lui de salutaires remords, il élude tout en disant qu'on l'inquiète avant le temps. Malheureuse jeunesse, ainsi te laisses-tu tromper; mais parviendras-tu à ce temps que tu te promets, ou si tu y parviens, alors et jusque dans la dernière vieillesse ne seras-tu pas le jouet et la proie du démon que tu chéris?

III. Prières criminelles. *Et il prioit instamment Jésus de ne le point chasser hors du pays, et de ne le pas condamner d'aller dans l'abîme. Or, il y avoit là assez près un grand troupeau de pourceaux qui paissoient autour de la montagne; les esprits impurs le prièrent de leur permettre d'entrer dans ces pourceaux, en disant: Si vous nous chassez d'ici, envoyez-nous dans ce troupeau de pourceaux. Jésus le leur permit, et leur dit: Allez. Ces esprits impurs étant sortis, ils entrèrent dans les pourceaux, qui coururent avec impétuosité se précipiter dans la mer. Le troupeau étoit d'environ deux mille, et ils périrent tous dans les eaux.* Le démon demande d'abord de demeurer dans le pays; pourquoi? pour y nuire. Il demande ensuite de n'être pas précipité dans l'abîme ou il doit tomber à la fin du monde, de rester toujours dans cette région terrestre; pourquoi? pour y exercer sa fureur, pour y pouvoir tenter et perdre les hommes. Lui ôter ce pouvoir, c'est ce qu'il appelle le tourmenter. Enfin, il demande qu'il lui soit du moins permis d'entrer dans des pourceaux qui paissent aux environs; pourquoi? pour les précipiter dans la mer, et rendre le Sauveur odieux à tout le pays. Jésus lui accorde cette dernière demande. Nous en verrons les raisons dans la méditation suivante; mais reconnaissons ici les vœux secrets et les désirs intimes des impudiques. Que désirent-ils, que demandent-ils? de ne

pas tomber dans l'enfer. Ils voudroient l'éviter sans mettre fin à leurs désordres; ils voudroient qu'il n'y eût point de justice en Dieu, point de punition pour le crime. Enfin, ils voudroient être semblables aux bêtes, ils envient leur sort; ils tâchent de se persuader qu'ils ne sont pas d'une autre condition qu'elles, et souvent Dieu, par un juste châtement, permet qu'ils se le persuadent, ou qu'ils vivent comme s'ils se l'étoient persuadé.

PRIÈRE. Ah! Seigneur, je vous fais aujourd'hui une prière bien différente de celle de l'impudique; ne permettez pas que je devienne semblable aux bêtes, rendez-moi semblable à vous. S'il faut, pour me délivrer du démon et de mes passions, perdre tout ce que je possède, s'il faut sortir du pays où je suis, sortir du sein de ma famille, sortir du monde et renoncer à tout, je suis prêt à tout sacrifier, plutôt que de me perdre et de vivre dans votre disgrâce. Soutenez-moi, ô divin Jésus, dans ces résolutions, fortifiez-moi contre mes ennemis et les vôtres. Ainsi soit-il.

LXVI^e MÉDITATION.

De ce qui se passe après la délivrance des deux possédés de Gérasa.

Considérons ici, d'abord la conduite des Géraséniens, ensuite celle des deux possédés, et enfin celle de J. C. *Matth.* VIII, 33, 34; *Marc.* V, 14-21; *Luc.* VIII, 34-40.

PREMIER POINT. — *Des Géraséniens.*

I. LA fuite de ceux qui menaient paître les pourceaux. *Alors ceux qui gardoient les troupeaux s'enfuirent, et portèrent la nouvelle dans la ville, dans les villages; ils racontèrent tout ce qui s'étoit passé, et ce qui étoit arrivé aux possédés.* Ceux qui étoient chargés de garder les pourceaux s'enfuirent chacun chez leur maître, les uns à Gérasa, les autres dans les villages voisins, où ils répandirent la nouvelle d'une aventure si surprenante. Eh! qui n'auroit été effrayé à la vue d'un tel spectacle? Si nous pouvions voir la multitude de pé-

chés et de démons dont est délivré un pécheur qui se convertit, nous en serions saisis d'étonnement; et c'étoit sans doute pour nous en donner une image sensible, que Jésus accorda au démon l'effet de sa demande.

II. La crainte absurde des Geraséniens. *Aussitôt toute la ville sortit au-devant de Jésus pour voir ce qui étoit arrivé. Ils trouvèrent assis à ses pieds, habillé et dans son bon sens celui qui avoit été tourmenté par les démons; ce qui les remplit de crainte. Et ceux qui avoient été témoins de ce qui s'étoit passé leur racontèrent comme il avoit été délivré de la légion des démons, et tout ce qui étoit arrivé aux pourceaux.* La foule de ceux qui coururent sur le lieu pour s'instruire de ce qui s'étoit passé fut si grande, qu'on eût dit que toute la ville s'étoit assemblée pour en apprendre les circonstances. On vit Jésus et ses disciples, et aux pieds de Jésus les deux possédés, surtout le plus furieux des deux, vêtu, tranquille, et dans son bon sens, et écoutant le Sauveur qui les instruisoit. Ce spectacle frappa les habitans de Gêrasa de crainte plutôt que de respect. Ils s'imaginèrent que c'en étoit fait de leurs troupeaux; ils craignirent pour leurs pourceaux, dont la loi ne leur permettoit pas de se nourrir, mais qu'ils ne se croyoient pas défendu d'élever pour le commerce. La foi de ce peuple ne fut pas à l'épreuve d'un vil intérêt. S'ils eussent soutenu cette épreuve que Jésus leur avoit ménagée, leur bonheur étoit assuré..... N'est-ce pas encore aujourd'hui cet esprit d'intérêt et d'avarice, n'est-ce pas cet attachement aux biens de la terre, qui nous anime et nous perd?

III. La prière insensée des Geraséniens. *Ce qu'ayant vu, ils prièrent Jésus de sortir de leur pays; car ils étoient saisis d'une grande frayeur, et Jésus monta dans la barque pour s'en retourner.* Insensés, de qui vous privez-vous? de celui qui auroit délivré tous vos possédés, guéri tous vos malades; de celui qui vous eût annoncé la vérité, et qui vous eût comblés de grâces et de bénédictions. Hélas! combien tous les jours disent à Jésus: Retirez-vous de moi, ne venez point à moi, non par respect et par humilité, mais pour ne pas se dépouiller de ce qui déplaît à J. C. ! Ainsi laisse-t-on passer les momens du salut, quand la grâce qui nous attire ne s'accommode pas avec nos intérêts. Ainsi, pour ména-

ger des passions chéries, rejette-t-on les visites du ciel, et méprise-t-on les avances du Sauveur.

SECOND POINT. — *Des deux possédés.*

Quelle fut leur conduite, 1° lorsqu'ils furent délivrés; 2° lorsque Jésus voulut se retirer; 3° lorsqu'ils furent de retour chez eux.

I. Lorsqu'ils furent délivrés. Jésus ayant permis au démon d'entrer dans les pourceaux, les esprits immondes sortirent des deux possédés. Ceux-ci, au même instant, se trouvèrent entièrement libres et dans tout leur bon sens. Revenus à eux-mêmes, ils se vêtirent décemment, ils devinrent parfaitement calmes et tranquilles, ils se tinrent assis aux pieds de Jésus. Telle est l'image d'une ame convertie et pénitente, tout est changé en elle, ses idées, ses affections, sa personne, ses manières, ses vêtemens, ses ameublemens, sa table et sa dépense. On ne s'aperçoit plus de sa mauvaise humeur, on ne voit plus en elle aucun vestige de ses anciennes passions, elle met toute sa consolation à se tenir aux pieds de J. C., son sauveur et son libérateur : la reconnoissance l'y attache, et l'amour l'y remplit de délices.

II. Conduite des possédés lorsque Jésus voulut se retirer. Quelle séparation pour des cœurs pénétrés de reconnoissance ! Celui qui avoit été le plus cruellement tourmenté par le démon ne put s'y résoudre, il s'offrit à suivre Jésus et lui demanda une place parmi ses disciples, lui protestant avec sincérité que jamais il ne se sépareroit de son bienfaiteur; mais Jésus, touché de sa reconnoissance, le destina à un autre emploi, celui d'annoncer les miséricordes de Dieu, emploi dont il s'acquitta avec fidélité. *Et comme Jésus montoit dans la barque, celui qui avoit été possédé le supplia de lui permettre de le suivre; mais il le lui refusa et lui dit : Allez, retournez dans votre maison et apprenez à vos proches les grandes choses que le Seigneur a faites en votre faveur, et comment il a usé de miséricorde envers vous.*

III. Conduite des possédés de retour chez eux. Jésus leur avoit ordonné de retourner dans leur maison, de rejoindre leur famille et de publier les bienfaits qu'ils avoient reçus de Dieu. Avec quel zèle et quelle reconnoissance ne le firent-ils pas, et celui-là surtout qui avoit été le plus malheureux ! *Il s'en alla par toute la ville, publiant ce que Jésus avoit fait en sa faveur. Mais*

non content d'avoir manifesté à sa famille et à toute la ville de Gêrasa la puissance et la gloire de Jésus, *il s'en alla, et commença à publier dans la Décapole les grandes grâces que Jésus lui avoit faites, et tous étoient ravis d'admiration.* Il parcourut en apôtre toute la Décapole, et se montrant partout comme la preuve subsistante du pouvoir du Sauveur, il remplit toutes les villes et tous les villages d'étonnement et d'admiration, et les disposa ainsi à recevoir bientôt l'Évangile... La gratitude forme des apôtres dans toutes les conditions, et combien cette excellente vertu feroit-elle à Dieu de conquêtes, si tous ceux qu'il comble de ses grâces avoient le cœur reconnoissant! Pénétrons donc notre cœur d'une pareille gratitude, d'un semblable amour, et sans être apôtres, que d'œuvres apostoliques ne ferons-nous pas!

TROISIÈME POINT. — *De Jésus.*

Et tous étoient ravis d'admiration. Admirons nous-mêmes,

I. La puissance de Jésus, qui cite le démon, l'interroge et le chasse. Si cet esprit impur nuisit à de vils animaux, ce ne fut qu'après en avoir obtenu la permission expresse du Sauveur. Qu'avons-nous donc à craindre avec Jésus? Soyons-lui fidèles, et rien ne pourra être contre nous.

II. Admirons la sagesse de J. C., qui nous fait connoître dans cet événement le caractère, la malice, la force et la foiblesse de l'ennemi de notre salut; qui éprouve les Gêraséniens par la perte d'un modique bien, qui ne veut pas admettre au ministère de l'Évangile ceux à qui une tâche publique, quoique non criminelle et non subsistante; n'a pas laissé une réputation saine et entière.

III. Admirons sa bonté qui délivre ces deux malheureux, et procure à leur famille la consolation de les revoir et de les posséder, sa bonté qui le porte à se retirer du pays des Gêraséniens sans se plaindre, leur laissant même une ressource de salut dans l'ordre qu'il donne aux possédés de publier ses miséricordes; enfin sa bonté qui se rend aux empressements du peuple fidèle qui l'attendoit avec impatience de l'autre côté du lac. *Jésus ayant repassé dans la barque à l'autre bord du lac, une grande multitude de peuple s'assembla autour de lui, lorsqu'il étoit près de la mer, et le reçut avec joie; parce qu'il*

étoit attendu de tous. Que Jésus est bon! Heureux qui profite de sa présence! heureux qui dans son absence soupire après son retour!-heureux qui le reçoit avec amour!

PRIÈRE. Inspirez-moi, Seigneur, cette sainte ardeur, cet empressement qu'eut ce peuple pour votre parole. Parlez à mon cœur, et il sera guéri. O divin Jésus, parlez, commandez au démon votre ennemi et le mien, et toutes les puissances des ténèbres qui assiègent mon esprit, toutes les passions qui règnent dans mon cœur seront dissipées et mises en fuite. Ouvrez, dessillez-moi les yeux, ô charitable Sauveur, et ne permettez pas que je coure à ma perte comme ces animaux vils et sans raison. Faites-moi sentir le bonheur qu'on goûte en vous possédant, et ce qu'on perd en vous perdant. Enfin demeurez en moi, ô mon Dieu, après en avoir pris possession, et faites que je sois à vous dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

LXVII^e MÉDITATION.

Jésus guérit un paralytique en présence des Pharisiens.

1^o Ce qui précède ce miracle; 2^o la manière dont ce miracle s'opère; 3^o ce qui le suit. *Matth.* IX, 1-8; *Marc.* II, 1-12; *Luc.* V, 17-26.

PREMIER POINT. — *Ce qui précède ce miracle.*

I. LA docilité du peuple. *Jésus retourna à Capharnaüm. Lorsqu'on l'eut appris, il vint de toutes parts un si grand nombre de personnes, que l'intérieur de la maison où il étoit et le devant de la porte ne les pouvoient contenir, et il leur annonçoit la parole de Dieu. Que l'empressement de ce peuple va être bien récompensé! Le Sauveur va le rendre témoin d'un miracle éclatant qui le remplira de la plus douce consolation.... J. C. est la vie et la lumière, il n'y a que lui qui puisse nous éclairer, nous guérir, et il est prêt à répandre sur nous les dons de ses miséricordes : dons qu'il répandra à proportion de notre empressement et de notre docilité pour lui. Ne nous*

en prenons donc qu'à nous-mêmes, si nous sommes toujours aveugles, toujours malades. Nous avons le bonheur d'être dans la maison où il enseigne et où il opère ses merveilles, c'est-à-dire dans son Église; n'y demeurons pas inutilement, tandis que d'autres y viennent de toutes parts pour y recevoir les grâces dont ils ont besoin.

II. La jalousie des Pharisiens. *Comme il leur enseignoit étant assis, des Pharisiens et des docteurs de la loi, qui étoient venus de tous les villages voisins de la Galilée, de la Judée et de Jérusalem, s'assirent aussi; et la vertu du Seigneur se déploya dans la guérison des malades. Le peuple venoit à Jésus pour la guérison de ses maux, mais les docteurs y venoient pour contester ces guérisons, pour critiquer la doctrine de celui qui les faisoit, et la décrier auprès des peuples. Jamais ils n'eurent une plus belle occasion de connoître J. C., cet homme si célèbre, et qui leur faisoit tant d'ombrage.... Ce divin Sauveur étoit assis dans la maison, et ils étoient assis autour de lui. Ils le virent, ils l'entendirent, ils le censurèrent; mais ils n'en remportèrent que de la confusion, et leur résistance opiniâtre à l'évidence des faits ne fit qu'augmenter leur aveuglement, fortifier leur endurcissement, et animer contre Jésus une haine qui, depuis ce moment, fut toujours implacable... Juste punition de ceux qui entendent ou lisent la parole de Dieu, ou qui examinent ses œuvres avec les mêmes dispositions que les Pharisiens.*

III. La charité de ceux qui présentèrent le paralytique. *Alors on lui amena un paralytique couché sur un lit porté par quatre hommes, qui cherchoient le moyen de le faire entrer dans la maison et de le mettre devant lui.* Charité laborieuse : ce malheureux étoit tellement perclus de tous ses membres, qu'il fallut que quatre hommes le portassent étendu sur son lit, et il s'en trouva d'assez charitables pour le faire. La charité n'est pas dans les paroles, mais dans les effets. Charité persévérante : le malade et ceux qui le portoient étoient bien persuadés que, s'ils pouvoient pénétrer jusqu'à Jésus, la guérison s'opérerait; mais la difficulté étoit de parvenir jusqu'à lui. Quelque effort que l'on pût faire, après avoir long-temps essayé de percer la foule, on ne put pas même approcher de la porte. On ne se rebuta point. La vraie charité s'anime par les

obstacles, et Dieu ne les permet que pour la faire éclater davantage..... Charité industrielle : *et comme ils ne pouvoient le présenter à Jésus à cause de la foule, ils découvrirent le toit de la maison où il étoit, et y ayant fait une ouverture, ils descendirent le lit où le paralytique étoit couché, et on le mit au milieu de l'assemblée devant Jésus.* Ne pouvant s'ouvrir un passage au travers de la foule qui assiégeoit la porte, ils prirent un détour, et, approchant de la maison d'un autre côté, ils portèrent le malade par un escalier extérieur sur le toit, qui, selon l'usage de la Palestine, étoit une plateforme. Ils y firent une large ouverture, par laquelle ils descendirent le paralytique couché dans son lit, et le placèrent au milieu de l'assemblée, aux pieds du Sauveur. Imaginons-nous quelle fut la surprise des spectateurs, mais surtout quelle fut leur attente. L'épreuve étoit forte, un séducteur y eût échoué. Ceux qui étoient hors de la maison n'étoient pas moins empressés de savoir quel seroit l'évènement, que ceux qui y étoient renfermés. Jésus augmenta encore l'attente des uns et des autres, et leur laissa le temps d'exercer leur foi, leurs conjectures et leur critique, en différant la guérison, ou plutôt en l'annonçant par des merveilles plus secrètes encore et d'un ordre supérieur.

SECOND POINT. — *De la manière dont s'opéra le miracle.*

Jésus, au lieu d'un miracle, en opéra trois, dont le premier fut le plus grand; le second fut frappant, quoique secret; le dernier fut le plus sensible, et la preuve des deux autres.

I. Premier miracle : la rémission des péchés. *Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis.....* Considérons ici, 1^o les instructions que J. C. nous donne. Il nous fait comprendre que toutes les infirmités humaines ont leur source dans le péché; que le plus grand de nos maux, celui dont nous devons premièrement demander la délivrance, c'est le péché; que les afflictions corporelles doivent être souffertes en expiation du péché; enfin, que, dans l'exercice du zèle et dans toutes les actions, il faut agir selon Dieu, avec une sainte liberté, sans s'embarasser du scandale pharisaïque qu'en peuvent prendre des esprits malins et impies.

Observons, 2^o la consolation du paralytique. De

quelle joie son cœur ne fut-il pas pénétré lorsqu'il entendit ces tendres paroles : *Mon fils, ayez confiance!* La rémission qu'il obtient de ses péchés, le précieux et auguste nom de fils que Jésus lui donne, que de motifs de joie, d'admiration et d'amour!

5^o Réfléchissons sur le scandale des Pharisiens. Ils cherchoient à être scandalisés, et ils le furent. *Or, il y avoit là quelques Scribes et des Pharisiens qui s'entretenoient en leurs cœurs de ces pensées. Pourquoi cet homme parle-t-il de la sorte? Qui peut remettre les péchés que Dieu seul? Cet homme-ci blasphème.* Ces docteurs devoient-ils ignorer que, selon les prophètes, un caractère essentiel du Messie étoit d'être le fils de Dieu, Dieu lui-même, Dieu avec nous, et qu'il devoit par conséquent, selon eux-mêmes, avoir le pouvoir de remettre les péchés? Jésus ne faisoit donc en ceci que se comporter en vrai Messie. Il est vrai qu'un imposteur pouvoit usurper ce langage, et que plusieurs l'ont fait; mais à la preuve, ils se sont trouvés en défaut. Il falloit donc du moins suspendre son jugement, et attendre la preuve, mais c'est ce que ne font pas les impies. Ils blasphèment contre une religion qu'ils ne se sont jamais donné la peine d'approfondir, et ils séparent toujours ces mystères incompréhensibles d'avec les preuves qui les rendent sensibles et les mettent à portée des esprits les plus simples. Qu'ils viennent donc ici, ces prétendus génies, et s'ils ne sont pas entièrement endurcis, qu'ils attendent l'évènement, et ils seront vaincus.

II. Second miracle : la connoissance des cœurs. *Mais Jésus, voyant leurs pensées, leur dit : Pourquoi donnez-vous entrée dans vos cœurs à de mauvaises pensées?* Pleins de cette idée que Jésus venoit de blasphémer, les Scribes et les Pharisiens se promettoient de faire usage de la conjuncture pour désabuser les peuples de la haute opinion qu'ils avoient conçue de la sainteté du nouveau prophète. Ils n'osoient se déclarer hautement, mais ils avoient beau garder des mesures, dans la crainte de révolter les assistans, qui attendoient un miracle; J. C. lisoit au fond de leurs cœurs. Quelles pensées vous occupent, leur dit-il, quels soupçons formez-vous intérieurement contre moi? *Pourquoi livrez-vous votre cœur à de mauvaises pensées?* Parole bien précieuse, et que nous ne devons jamais oublier. Que

nous sert-il de feindre et de nous cacher aux yeux des hommes? Jésus voit notre cœur, et ce qu'il y voit fera la matière de notre jugement; il y voit les pensées dont nous nous entretenons, pensées de vanité, d'ambition, de sensualité, d'impureté; il y voit ces soupçons contre le prochain, ces jugemens téméraires et précipités, ces murmures, ces impatiences. Il y voit ces motifs qui nous font agir, motifs de vaine gloire, de respect humain, d'intérêt, d'amour-propre, ces motifs trop naturels et si souvent viciés en tout ou en partie. Examinons ici notre cœur, et appliquons-nous désormais à le tenir pur en présence de celui qui le voit.

III. Troisième miracle : la guérison des corps. Soyez attentifs, Scribes et Pharisiens, voici le moment décisif où il vous sera aisé de connoître qui a blasphémé, de Jésus ou de vous. On ne veut point vous surprendre, on vous prépare à ce qui va suivre, on vous l'annonce. Jugez de l'efficacité des premières paroles que Jésus a dites à ce paralytique pour la guérison de son ame, par l'efficacité de celles qu'il va lui dire pour la guérison de son corps, et si, d'un seul mot, il guérit son corps, avouez qu'il a le pouvoir qu'il s'attribue de guérir son ame, de remettre les péchés; avouez par conséquent qu'il est Dieu, qu'il est le sauveur des hommes, le roi d'Israël, le Messie attendu. Jésus, continuant son discours, leur dit : *Lequel est le plus aisé de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, levez-vous, dit-il à ce paralytique, je vous l'ordonne, emportez votre lit, et allez à votre maison. Au même instant, le paralytique se leva en leur présence, emporta le lit où il étoit couché, et s'en alla chez lui à la vue de tout le monde et en louant Dieu.* Remercions J. C. du grand miracle qu'il opère et de la manière dont il le fait. Que ce jour est glorieux pour lui et heureux pour nous, où il a confondu ses ennemis, prouvé sa divinité, soulagé des malheureux, réjoui le ciel et consolé la terre!

TROISIÈME POINT. — *Ce qui suit le miracle.*

I. La conduite du paralytique que nous devons imiter. Au commandement du Sauveur, il se leva seul et

sans aide à la vue de tout le monde ; il emporta son lit et prit le chemin de sa maison , en publiant sur toute sa route les miséricordes de Dieu. Lorsque Jésus , par la voie de son ministre , nous accorde la rémission de nos péchés , notre conduite prouve-t-elle notre guérison et notre reconnoissance ? Nous levons-nous ? Sortons-nous de nos mauvaises habitudes , de notre lâcheté , de notre tiédeur , de notre paresse , de notre paralysie spirituelle ? Sommes-nous fermes dans nos résolutions ? Ne retombons-nous plus dans les mêmes infirmités , dans le même amour du repos , de l'oisiveté , dans le même attachement aux créatures ? Avons-nous la force et le courage d'emporter , d'ôter , de faire disparaître toutes les marques de notre infirmité , tous les objets qui nous ont séduits , toutes les occasions qui nous ont fait tomber ? Avons-nous la générosité d'en triompher et d'en élever un trophée à notre libérateur ? Nous retirons-nous chez nous , y demeurons-nous dans le silence et la retraite , le recueillement et la prière ? Toute notre vie , toutes nos actions glorifient-elles le Seigneur ? les consacrons-nous à sa gloire et à notre salut ?

II. Les acclamations du peuple, auxquelles nous devons nous joindre. *Le peuple, voyant ce miracle, fut saisi de crainte, et tous, étant frappés d'étonnement, ils rendoient gloire à Dieu, qui avoit donné un tel pouvoir aux hommes. Or, dans la frayeur dont ils étoient remplis, ils disoient : Nous avons vu aujourd'hui des merveilles. Nous n'avons jamais rien vu de semblable.* Lorsque ceux qui étoient dans la maison virent le paralytique se lever et se charger de son lit, lorsque ceux qui étoient dehors le virent sortir et passer au milieu d'eux, ce ne fut qu'un cri unanime à la gloire de Dieu et de son Christ. Les acclamations des assistans se confondirent avec les actions de grâces du paralytique. On s'écrioit de toutes parts : Non, jamais le Seigneur n'a opéré parmi son peuple des merveilles plus éclatantes. C'est véritablement en ce jour que Dieu se manifeste aux hommes par les prodiges que nous voyons. Béni soit Dieu d'avoir communiqué à notre nature foible et mortelle un pouvoir si divin. Bénissons-le nous-mêmes, ce Dieu des miséricordes, car que deviendrions-nous, misérables pécheurs que nous sommes, s'il n'avoit pas accordé aux hommes sur la terre le pouvoir de re-

mettre les péchés, si J. C. ne l'avoit pas laissé à ses apôtres, et ses apôtres à leurs successeurs? Ce divin pouvoir est notre ressource dans nos chutes, notre consolation dans nos peines, notre paix et notre sûreté dans nos inquiétudes. Malheureux ceux qui ont abandonné une Eglise si favorisée, pour suivre des sectes impuissantes et destituées de ce divin pouvoir!

III. Le silence des Pharisiens, que nous devons détester. Comment s'y seroient-ils pris pour faire revenir ce peuple d'une prétendue illusion, ou pour arrêter ses justes acclamations? Ils ne l'entreprirent pas; le fait étoit trop évident et parloit trop haut. Comment ne réunirent-ils donc pas leurs voix à celle du peuple? Voilà l'effet de l'aveuglement volontaire, de la jalousie et de la haine; d'une détermination prise par passion, dans laquelle on s'opiniâtre, et de laquelle on ne veut pas se désister : et telle est encore la conduite de nos incrédules. Qu'ils nous désabusent de notre erreur, qu'ils nous montrent par quelle voie de séduction l'Évangile, tel qu'il est, est parvenu jusqu'à nous; dans quel siècle on en a imposé au genre humain pour lui faire croire l'histoire évangélique. Ce n'est assurément pas dans le nôtre, nous ne croyons que ce qu'on croyoit au siècle passé, et ainsi de suite jusqu'au commencement du christianisme; et alors si les choses eussent été fausses, eussent-elles jamais été crues, et seroient-elles jamais parvenues jusqu'à nous? Mais non, ils n'entreprennent pas de nous désabuser; ils se retranchent à dire que pour eux, ils ne sont pas convaincus. Mais si vous ne l'êtes pas, que vous êtes donc inconséquens! Etes-vous donc bien convaincus, êtes-vous bien assurés des dogmes nouveaux et singuliers que vous débitez, que tout finit avec la vie, que notre ame n'est que de la matière, et qu'elle meurt avec le corps? Vos preuves sont-elles sans réplique? Produisez-nous-les. Aveugles et insensés, vous croyez sans preuves l'absurdité et le mensonge qui flattent vos passions, et vous rejetez la vérité appuyée sur des preuves sensibles que vous n'osez même attaquer qu'en les niant, et dans cette inconséquence, vous courez au tombeau, et l'éternité va s'ouvrir pour vous!

PRIÈRE. O Jésus, je vous reconnois et je vous adore comme mon Sauveur et mon Dieu. Que les Pharisiens

murmurent de cette parole : *Vos péchés vous sont remis*; pour moi, je crois et je confesse que vous seul avez pu expier mes péchés par votre sang, que vous seul pouvez, avec une autorité souveraine, me les remettre par votre grâce. Que votre miséricorde, ô divin Jésus, fasse entendre à mon cœur ces paroles si consolantes : *Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis*. Ainsi soit-il.

LXVIII^e MÉDITATION.

Vocation de S. Matthieu.

1^o J. C. appelle S. Matthieu; 2^o il prend son repas dans la maison de S. Matthieu; 3^o les Pharisiens en murmurent contre lui; 4^o il répond aux murmures des Pharisiens. *Matth. ix, 9-13; Marc. ii, 13-17; Luc. v, 27-32.*

PREMIER POINT. — *Jésus appelle S. Matthieu.*

APRÈS cela, Jésus étant sorti pour aller du côté de la mer, tout le peuple venoit à lui, et il l'instruisoit..... Comme il passoit, il vit Lévi, fils d'Alphée, publicain nommé Matthieu, assis au bureau des impôts, et il lui dit : *Suivez-moi. Celui-ci, quittant tout, se leva et le suivit*. Observons d'abord quel est celui que J. C. appelle, ensuite comment il l'appelle, et enfin comment il en est obéi.

I. Qui est celui que Jésus appelle? Un publicain, un homme employé dans les fermes, occupé à lever pour les Romains les deniers publics et les impôts : profession odieuse aux Juifs, qui ne souffroient qu'avec peine la domination des Romains; profession lucrative, mais qui d'ordinaire, en multipliant les richesses, en augmente la soif, attache le cœur à la terre et conduit à l'oubli de Dieu; profession dangereuse par la facilité qu'elle donne de commettre l'injustice, et par l'impunité qu'on peut s'y promettre en la commettant. C'est un homme de cette profession que Jésus appelle à l'apostolat, à la pratique et à la prédication de la pauvreté et du détachement. Que vos desseins, ô mon Dieu, sont profonds et impénétrables! que votre grâce est puissante! que votre bonté est ineffable! Ne dés-

espérons de personne, et ne jugeons personne. Ceux qui nous paroissent le plus éloignés du royaume de Dieu, et que peut-être nous méprisons, peuvent devenir des saints, et faire un jour notre condamnation.

II. Comment J. C. appelle-t-il le publicain? Il l'appelle en passant. Jésus ne perd aucun moment, il sort de Capharnaüm et va sur le bord de la mer. En marchant, il instruit les peuples qui le suivent par troupes, et en passant, il appelle un publicain et en fait un apôtre. Les plus grandes grâces dépendent souvent d'un instant passager. Malheur à celui qui laisse échapper ce précieux moment! J. C. appelle Matthieu lorsqu'il étoit actuellement assis à son bureau. Le moment de la conversion est celui de la grâce, et celui de la grâce est indépendant. Souvent c'est dans le tumulte des affaires, dans la plus grande dissipation, au milieu des plaisirs, au milieu du crime même que Dieu touche le cœur et le rappelle à lui. Différer de se rendre, ce n'est pas attendre un temps plus favorable, c'est perdre celui de la grâce pour ne le recouvrer peut-être jamais... J. C. appelle Matthieu par un seul mot : *Suivez-moi*. O mot puissaut, ô mot adorable pour celui qui en connoît le prix! Combien de fois l'ai-je entendu! combien de fois ai-je feint de ne pas l'entendre, ou ai-je eu le malheur d'y résister ouvertement!

III. Comment Jésus est-il obéi par celui qu'il appelle? Il est obéi promptement. A ce seul mot, *suivez-moi*, Matthieu se lève, sans qu'aucune affaire, aucune considération, aucun respect humain puissent l'arrêter un instant... J. C. est obéi sincèrement et effectivement. Ce riche abandonne tout, se dépouille de tout, ne se réserve de l'usage de ses biens qu'autant qu'il en faut pour pouvoir une seule fois témoigner à son maître son humble et parfaite reconnoissance. Il quitte de grands biens et de grandes espérances, mais des biens et des espérances terrestres, et dont la jouissance seroit bientôt passée, pour des biens célestes dont il jouit encore, et dont il jouira à jamais. Que ne faisons-nous le même choix?... J. C. est obéi généreusement. Le nouveau disciple suit son maître pendant tout le cours de sa vie, il le prêche après sa mort, il écrit son histoire, devient le premier écrivain sacré de la nouvelle alliance, et confirme enfin ce qu'il a écrit et prêché par

l'effusion de son sang. O saint apôtre, ô saint évangéliste, fidèle imitateur de votre maître, demandez pour nous la grâce de profiter de votre prédication renfermée dans vos écrits ; demandez pour nous cet esprit de détachement, de ferveur et d'humilité dont vous nous avez donné l'exemple.

SECOND POINT. — *Jésus prend son repas dans la maison de S. Matthieu.*

Lévi lui fit ensuite un grand festin dans sa maison. Jésus étant à table, il vint beaucoup de publicains et de pécheurs qui se mirent à table avec lui et ses disciples ; car il y en avoit plusieurs qui le suivoient.....

I. Considérons les préparatifs du festin. Le nouveau disciple, devant avoir l'honneur de recevoir chez lui son maître, ne fut occupé que du soin de l'y traiter de manière à lui témoigner son attachement et son amour. Il regarda ce jour comme le plus heureux et le plus glorieux de sa vie. Il s'empressa d'inviter, pour prendre part à son bonheur, pareus, amis, publicains employés avec lui ou sous lui, hommes que les Juifs appeloient pécheurs, et qui la plupart ne se piquoient pas d'une grande régularité, mais qui n'étoient pas éloignés du royaume de Dieu, et dont plusieurs avoient déjà commencé à suivre J. C. Il fut attentif à ce que rien ne manquât pour la célébrité de ce grand jour, et le repas fut splendide..... Est-ce ainsi que nous nous préparons à recevoir le même Jésus, non plus homme mortel sur la terre, mais régnant dans le ciel et présent dans l'Eucharistie ; non plus pour le nourrir, mais pour en être nourris nous-mêmes ; non plus pour le posséder dans notre maison, mais dans l'intérieur de notre corps et de notre ame ? Sentons-nous combien un jour de communion nous procure de bonheur et de gloire, combien il exige de soins et de vigilance pour en recueillir les fruits ?

II. Observons quelle fut la joie du festin. 1^o Elle fut pure, parce que la tempérance, la modestie, la paix, la douceur, la charité y régnerent avec une honnête liberté. 2^o Elle fut sainte, parce qu'on y avoit les yeux attachés sur Jésus. On écoutoit ses discours, on ne s'y entretenoit que de choses édifiantes. 3^o Elle fut parfaite, parce qu'en même temps que le corps prit sa nourriture, l'esprit et le cœur prirent la leur, mille fois plus

délicieuse. C'est ainsi que les premiers chrétiens célébroient leurs agapes, et que les chrétiens d'aujourd'hui doivent encore prendre leurs repas.

III. Examinons quels furent les fruits de ce festin. Ces fruits furent des grâces abondantes qui excitèrent dans le cœur des convives une nouvelle ferveur au service de Dieu, une nouvelle ardeur pour entendre sa parole, un nouveau courage pour suivre Jésus, et se déclarer pour lui. Matthieu, entre tous les autres, fut le plus favorisé. Dès ce moment, il renonça à tout, se mit à la suite du Sauveur et ne l'abandonna jamais..... Si nous voulons avoir part à ces faveurs, ne pouvant plus nourrir J. C. dans sa personne, nourrissons-le dans ses membres, qui sont les pauvres.

TROISIÈME POINT. — *Murmure des Pharisiens contre Jésus.*

Mais les Pharisiens et les Scribes, voyant qu'il mangeoit avec des publicains et des pécheurs, en murmuroient et disoient aux disciples de Jésus : Pourquoi mangez-vous et buvez-vous avec des publicains et des pécheurs ? D'où vient que votre maître mange et boit avec eux ? Le murmure des Pharisiens avoit sa source dans la jalousie, dont les caractères, qu'il est aisé de reconnoître ici, sont la curiosité, la malignité et la lâcheté.

I. La curiosité. D'où les Pharisiens savoient-ils que Jésus mangeoit chez Matthieu, et avec qui il mangeoit ? Le jaloux épie tout, voit tout, examine tout. Malheureuse curiosité, qui trouble la paix, détruit la charité et s'en prend quelquefois à la religion et à la conduite de Dieu même ! Eh ! que nous importe ce que fait cette personne, sur la conduite de laquelle nous n'avons rien à voir ? Que nous importe où elle va, à qui elle parle et qui elle fréquente ? Songeons à nous et laissons les autres en paix.

II. La malignité. Pourquoi, disoient les Pharisiens, votre maître mange-t-il, et vous-mêmes mangez-vous avec les pécheurs ? Le jaloux trouve du dessein et du mystère en tout. Il se formalise et se scandalise de tout. Au lieu de supposer dans les autres de bonnes intentions, comme elles y sont souvent, au lieu de regarder les choses, du moins comme indifférentes et de nulle conséquence, telles qu'elles le sont pour l'ordinaire, il tourne tout en mal, il voit partout des abus, des crimes, des scandales.

III. La lâcheté. Les Pharisiens ne portèrent point leurs murmures à Jésus, mais à ses disciples. Le jaloux n'attaque point en personne ceux qui sont l'objet de sa jalousie, et qui seroient en état de lui répondre; c'est en leur absence et en secret qu'il en murmure, c'est à leurs amis, à ceux qui leur sont attachés, qu'il inspire ses défiances, qu'il insinue ses soupçons, qu'il tâche de communiquer son venin. Ce n'est pas non plus à des hommes d'un certain caractère, que l'impie ose proposer ses doutes et ses blasphèmes, mais à ceux qu'il sait bien n'être pas assez instruits pour le réfuter. Devant les autres, il garde le silence. Mais Jésus entend tout et n'abandonne pas sa cause ni celle de ses disciples. Il suscite encore des hommes capables de confondre la calomnie, et d'éclairer ceux qui veulent l'être, et un jour il vengera hautement sa gloire et celle de ses serviteurs.

QUATRIÈME POINT. — *Réponse de Jésus aux Pharisiens.*

Cette réponse, Jésus la tire, 1^o d'une comparaison; 2^o d'un texte de l'Écriture; 3^o de la fin de sa mission.

I. D'une comparaison. *Ce que Jésus ayant entendu, il leur répondit: Ce ne sont pas les personnes qui sont en santé qui ont besoin de médecin, mais celles qui sont malades.* O charitable médecin, vous en faites bien ici l'office à l'égard de vos ennemis mêmes. Vous ne leur reprochez point leur maladie, quoique volontaire; vous ne vous irritez point contre eux, quoique coupables; vous ne leur représentez pas même leur injustice et leur malignité; vous les instruisez avec douceur, vous ne cherchez qu'à les guérir et à les gagner. O puissant médecin, que ne vous consultons-nous dans nos maladies? nous jouirions d'une santé parfaite, et nous nous assurerions une vie éternelle. Quoi! tant de soins pour la santé d'un corps que les médecins ne peuvent garantir de la mort, et si peu pour la santé d'une ame qui ne périra jamais, et à qui le céleste médecin peut et veut procurer une vie éternelle!

II. J. C. tire sa réponse d'un texte de l'Écriture. *Allez, dit-il, et apprenez ce que veut dire cette parole: J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice.* C'est-à-dire, la miséricorde et le sacrifice sont également commandés; mais dans la concurrence de ces deux devoirs, et dans l'impossibilité de les concilier, vous devez laisser

le sacrifice pour exercer la miséricorde. Une œuvre de charité envers le prochain est plus agréable à mes yeux que l'œuvre de la loi la plus sainte, telle même que l'immolation des victimes. Méditons ces paroles et prenons-en bien le sens. Oui, Dieu préfère les œuvres de miséricorde aux sacrifices et à toutes les œuvres de piété. Se faire un prétexte de la dévotion pour se dispenser des devoirs de la charité, c'est un abus. Croire qu'on plaît à Dieu par des pratiques de piété, en conservant dans son cœur pour le prochain de l'indifférence, du mépris, de la dureté, de la haine, c'est une illusion. Quitter Dieu pour le prochain, pour le soulager dans ses peines, le consoler dans ses afflictions, l'instruire dans son ignorance, pour le convertir, le ramener de ses égaremens, c'est quitter Dieu pour Dieu, c'est agir selon le cœur de Dieu, tant il nous aime et tant nos intérêts lui sont chers; voilà ce que nous apprend l'Écriture, et ce que J. C. nous enseigne par ses paroles et par son exemple.

III. J. C. tire sa réponse de la fin de sa mission sur la terre. *Car ce ne sont pas les justes, mais les pécheurs que je suis venu appeler à la pénitence. C'est-à-dire, en attirant auprès de moi ceux que vous appelez les pécheurs, et en les gagnant à mon Père par mes bienfaits, j'accomplis l'Écriture, je donne la préférence aux œuvres de la miséricorde; les pécheurs en ont plus besoin que les justes, et comme je suis envoyé dans le monde pour leur faire embrasser la pénitence, et leur faire pratiquer l'Évangile, dont ils sont plus éloignés que les justes, voilà pourquoi mon ministère s'étend moins aux justes qu'aux coupables.*

PRIÈRE. O bonté infinie de Dieu, nous étions tous pécheurs, et c'est pourquoi vous avez jeté sur nous les yeux de votre miséricorde: oui, c'est pour nous tous, c'est pour moi en particulier que vous êtes venu. Ah! divin Jésus, vous voulez des pécheurs, me voici, et le plus grand de tous. A ce titre, j'ai droit à vos grandes miséricordes. Me voici devant vous humilié et contrit. Vous m'appellez à la pénitence, je l'embrasse de tout mon cœur. Soutenez mon courage, rompez mes liens, afin que je vous suive avec la promptitude et l'amour que vous montra S. Matthieu; détruisez mes affections toujours criminelles et toujours renaissantes, afin que, persévérant dans votre grâce comme ce saint apôtre,

je puisse espérer que du sein de la pénitence vous m'appellerez à vous dans celui de votre gloire. Ainsi soit-il.

~~~~~

**LXIX<sup>e</sup> MÉDITATION.**

*Réponse de Jésus à la plainte des Pharisiens et des disciples de Jean-Baptiste.*

1<sup>o</sup> La plainte des Pharisiens et des disciples de Jean; 2<sup>o</sup> la réponse de Jésus à cette plainte. *Matth.* IX, 14-15; *Marc.* II, 18-20; *Luc.* V, 33-35.

PREMIER POINT. — *Plaintes des Pharisiens et des disciples de Jean.*

ALORS les disciples de Jean s'approchèrent de Jésus, et ceux des Pharisiens, qui jeûnoient souvent, vinrent le trouver, et ils lui dirent : Pourquoi les disciples de Jean, aussi bien que ceux des Pharisiens, font-ils souvent des jeûnes et des prières, et que les vôtres mangent et boivent, et ne jeûnent point?

I. Observons l'inconséquence qui se trouve dans le raisonnement des Pharisiens. Jésus avoit justifié sa conduite à l'égard des pécheurs, et il avoit fini par dire qu'il n'étoit venu que pour appeler les pécheurs à la pénitence. A cela les Pharisiens répondent, et voici à quoi revient leur raisonnement : comment pouvez-vous dire que vous appelez les pécheurs à la pénitence, vous dont les disciples n'en font aucune? On voit les disciples de Jean s'assujettir à des jeûnes fréquents et à de longues oraisons, les disciples des Pharisiens suivent les mêmes règles; mais les vôtres boivent et mangent en liberté sans craindre de vous déplaire, et vous ne leur imposez ni jeûne ni oraison. C'est ainsi qu'ils attaquoient J. C., et qu'ils prétendoient le mettre en contradiction avec lui-même, comme si la pénitence ne consistoit pas essentiellement dans le changement du cœur et la détestation du péché, dans l'amour de Dieu et l'observation de sa loi, dans le détachement et la docilité. Les austérités et les macérations ne sont que les dehors de la pénitence, ne con-

viennent pas toujours à toute sorte de personnes, et trop souvent l'ostentation en corrompt le mérite. C'est ainsi qu'on attaque encore aujourd'hui J. C. On prétend montrer des contradictions dans les dogmes, dans les livres, dans les décisions, dans l'histoire de la religion, parce qu'on prend le change sur des termes dont on ne veut pas se donner la peine de pénétrer le sens.

II. Considérons l'imprudence qui se démontre dans l'union des disciples de Jean avec les Pharisiens. Alors les disciples de Jean s'approchèrent de J. C. et lui portèrent la même plainte, ou lui firent le même reproche que les Pharisiens. Pourquoi, lui dirent-ils, nous et les Pharisiens, outre les jeûnes prescrits par la loi, en faisons-nous beaucoup d'autres de surrogation, tandis que vos disciples n'en observent point? Mais comment les disciples du Précurseur, le plus humble et le moins critique de tous les hommes, osent-ils se réunir ici avec les plus grands ennemis du Sauveur, pour le critiquer lui et ses disciples? Comment en viennent-ils à emprunter le langage d'une secte réprouvée qui ne se soutenoit que par son orgueil? Hélas! on ne voit que trop souvent des chrétiens et des catholiques se rendre, sur plusieurs points, les échos des impies, des libertins et des hérétiques, et faire à l'Eglise, à ses pasteurs, à ses ministres, à ceux qui la défendent, les mêmes reproches et les mêmes insultes. On voit des personnes régulières dans leur conduite parler contre celles qui sont dévotes, religieuses ou ecclésiastiques, comme en parlent les mondains et les incrédules.

III. Examinons l'indécence qui domine dans la plainte des Pharisiens et des disciples de Jean.

1° Indécence par l'orgueil qu'on y aperçoit. Les uns et les autres pratiquoient plusieurs jeûnes, rien de plus édifiant; mais pourquoi venir s'en vanter? Non contents d'avoir parlé de leurs jeûnes en troisième personne, ils se montrent: *Nous autres, nous jeûnons*. Moi, je fais telle pratique, j'ai telle dévotion; moi, je n'ai point ce défaut. Qu'il y a dans ce langage de vanité et d'indécence! Qu'il est rare que la nécessité oblige à le tenir! Les détours et les prétextes que l'on prend pour dire du bien de soi n'en imposent à personne, l'orgueil perce à travers, et chacun l'aperçoit.

2° Indécence par le mépris des autres qui y paroît. *Nous jeûnons*, et vous ne jeûnez pas; *nous jeûnons*, pourquoi

pourquoi ne jeûnez-vous donc pas ? Que de personnes condamnent la conduite des Pharisiens et l'imitent tous les jours ! On se compare aux autres : comparaison odieuse ; on se préfère aux autres : préférence criminelle ; on prétend assujettir les autres à sa façon de penser et d'agir : prétention injuste. Pensons à nous, et ne regardons point ce que font les autres. Si les autres ne pratiquent point telle bonne œuvre ou telle vertu, ils en pratiquent d'autres que nous ignorons, et qui les mettent, devant Dieu, peut-être au-dessus de nous. Chacun a sa grâce particulière et son attrait qu'il doit suivre ; mais l'humilité intérieure est nécessaire à tous, et est le fondement de toutes les vertus.

5<sup>o</sup> Indécence par la malignité qui y est cachée. Les Pharisiens ne cherchoient, par ces discours, qu'à décrier devant le peuple un homme qui leur faisoit ombre. Les disciples de Jean n'étoient peut-être pas eux-mêmes exempts de toute jalousie, et en cela ils avoient bien mal saisi l'esprit de leur maître, et ils étoient bien éloignés de ses sentimens. C'est ordinairement cette maligne jalousie qui est la source de tous ces discours que l'on tient au désavantage du prochain, et que l'on tâche de voiler de tant de différens prétextes. Examinons ici nos paroles et sondons notre cœur.

SECOND POINT. — Réponse de Jésus.

Jésus leur répondit : *Pouvez-vous faire jeûner les amis de l'époux ? Peuvent-ils être dans le deuil pendant que l'époux est avec eux ? Non : mais il viendra un temps où l'époux leur sera ôté, et ce sera en ce temps-là qu'ils jeûneront.* Dans cette réponse, Jésus déclare sa qualité d'époux, il prédit sa mort, et annonce l'état futur de son Eglise.

I. Jésus déclare sa qualité d'époux. L'Eglise est l'épouse qu'il a acquise au prix de son sang, et avec qui il régnera dans l'éternité. Les apôtres et S. Jean étoient les amis de l'époux. Que ce mystère est grand ! qu'il est consolant ! L'union mutuelle d'un époux et d'une épouse n'est que la figure de l'union de Jésus avec son Eglise et avec chacune des âmes justes qui sont dans l'Eglise. O mon âme, comprenez-vous bien quel est votre bonheur et votre gloire ? vous êtes l'épouse de Jésus ! O divin époux, plein d'amour et de charmes, que

ne puis-je répondre à toute votre tendresse ! Rendez-moi digne de vous, transformez-moi en vous. Puis-je aimer, puis-je estimer un autre objet que vous ? Est-il rien qui puisse me paroître difficile lorsqu'il s'agira de vous plaire ? Quel malheur, si le péché me séparoit un moment de vous ! quel désespoir, s'il m'en séparoit pour toujours !

II. Jésus prédit sa mort. C'étoit par sa mort que Jésus devoit acquérir son épouse et mériter toutes les grâces dont il vouloit la favoriser. Il avoit toujours cette mort présente à l'esprit ; il la désiroit ardemment et il en parloit dans tous ses discours. Mort précieuse, preuve éclatante de l'amour de J. C., comment puis-je vous oublier ? L'Eglise en célèbre tous les jours la mémoire, comment dois-je y assister ? Les jours viendront, oui, ils viendront, et ils ne sont pas éloignés, où ces mêmes Pharisiens qui vous font aujourd'hui, ô mon Sauveur, des questions insidieuses, demanderont votre mort et l'obtiendront. Vous mourrez, ô tendre époux, et vous serez enlevé à votre épouse, mais par un prodige de votre sagesse, de votre puissance, et de votre amour, tandis que vos ennemis lui enleveront votre présence visible, vous vous donnerez à elle, vous resterez avec elle par une présence réelle, quoiqu'invisible, dont la fureur des Juifs, des tyrans et des hérétiques ne pourra plus la priver, et qui fera sa consolation sur la terre, jusqu'à ce qu'elle ait le bonheur de vous voir dans l'éclat de votre gloire, et de partager avec vous les délices de votre royaume éternel.

III. Jésus annonce l'état futur de son Eglise : *Alors ils jeûneront.* Après la mort de Jésus, son ascension au ciel et la descente du Saint-Esprit, la vie des chrétiens ne fut plus qu'une vie de jeûne et de prière, d'afflictions et de larmes, de détachement du monde et de soupirs vers le ciel. *Ils jeûneront ces jours-là.* Ces jours doivent durer jusqu'à la fin du monde. Pendant tout ce temps, l'Eglise soupirera vers l'époux, elle continuera sur la terre les souffrances et les satisfactions de l'époux, et par là elle se rendra digne de lui.... Nous sommes dans ces jours de jeûne, d'affliction, de séparation et d'exil. Quels sont nos jeûnes, nos mortifications, nos souffrances, nos prières, nos larmes et nos soupirs ?

PRIÈRE. O divin époux de mon ame, quand vous verrai-je, quand vous posséderai-je, puis-je goûter

quelque plaisir ici-bas séparé de vous? Ah! je ne puis en avoir d'autre que celui de vous aimer, de vous servir, de m'unir à vous, de m'humilier et de souffrir pour vous. Voilà ce que vous demandez de moi, ô divin époux; voilà ce que je vous promets, et ce qui me conduira à votre gloire. Ainsi soit-il.

---

**LXX<sup>e</sup> MÉDITATION.**

*Jésus confirme sa réponse précédente par trois comparaisons.*

Observons ici, d'abord les mystères que l'on peut considérer sous l'écorce de ces trois comparaisons, ensuite la réponse à la plainte des Pharisiens que l'on peut y découvrir, enfin les règles de conduite que l'on peut en tirer. *Matth. IX, 16-17; Marc. II, 21, 22; Luc. V, 36-39.*

**PREMIER POINT.** — *Des mystères que l'on peut considérer sous l'écorce de ces trois comparaisons.*

**N**OTRE-SEIGNEUR annonçoit quelquefois les plus profonds mystères sous l'enveloppe des comparaisons les plus familières. Il est de la piété d'entrer dans ces saintes profondeurs, pour s'édifier, et non pour élever des disputes sur le sens des paroles de J. C. On les entend autant qu'il est nécessaire, dès qu'on n'en retire que de l'instruction et de l'édification. Jésus étoit toujours rempli de l'idée de son grand ouvrage, qui étoit l'établissement de son Eglise. Il vient de s'en déclarer l'époux, comme nous l'avons vu; il semble que, dans les trois comparaisons suivantes, il continue à en relever les avantages au-dessus de la synagogue, et à en prédire les divins privilèges.

I. Première comparaison : d'un drap ou d'un habit neuf, dont on ne coupe pas une pièce pour raccommoder un habit vieux et usé. *Personne ne met une pièce de drap neuf à un vieux vêtement; si on le fait, le nouf déchirera le vieux et emportera de l'habit tout l'endroit qu'il occupera.* On peut reconnoître sous cette comparaison la loi nouvelle, qu'il n'est pas permis de défigurer, et, pour ainsi dire, de disséquer. Quelques Juifs, dès le commencement du christianisme, ainsi

que S. Paul s'en plaint dans ses lettres, vouloient faire ce mélange, retenir la circoncision et les figures de l'ancienne loi avec les vérités de l'Évangile. Mahomet a fait ce mélange, et, voulant assortir quelques vérités de la loi nouvelle avec la loi ancienne, il a corrompu l'une et l'autre, et n'a fait qu'un monstre de religion. Les hérétiques font ce mélange en suivant plusieurs dogmes de la loi nouvelle et retranchant les autres pour les accorder aux anciens préjugés d'une raison aveugle, et qui s'égaré dans les systèmes qu'elle construit. Les pécheurs font ce mélange, lorsque, recevant l'Évangile, ils en retranchent quelques préceptes, ou prétendent plier quelques règles au gré de leur conscience erronée. Les dogmes et les préceptes que l'Église a reçus de J. C., et qu'elle nous enseigne, sont en quelque sorte ce drap, cet habit neuf dont nous devons nous revêtir, dont il n'est pas permis de rien retrancher. Si on le fait, on ne fait rien à l'avantage du vieil habit qu'on veut conserver, et on se rend coupable d'avoir gâté l'habit neuf qui nous a été donné; on offense celui qui nous l'a donné; et on attire sur soi tout le poids de sa colère.

II. Seconde comparaison : du vin nouveau que l'on ne met pas dans de vieux vaisseaux, mais dans des vaisseaux neufs. *Personne non plus ne met du vin nouveau dans de vieux vaisseaux, autrement le vin nouveau rompra le vaisseau, il se répandra, et les vaisseaux seront perdus; mais il faut mettre le vin nouveau dans des vaisseaux neufs, et l'on conservera le vin et les vaisseaux.* On peut reconnoître sous cette comparaison l'esprit de la loi nouvelle, et les sacremens, que l'on distingue en sacremens des vivans et sacremens des morts. L'Esprit saint, dont les apôtres furent remplis le jour de la Pentecôte, ne leur fut pas donné pour eux seuls, ce fut encore afin qu'ils le communiquassent aux fidèles. Mais pour recevoir cet esprit nouveau, cet esprit de feu et d'amour, il falloit qu'eux et les fidèles, après avoir été initiés aux dogmes et aux préceptes de la loi nouvelle, eussent été régénérés et faits de nouvelles créatures par le baptême. Il faut encore que le chrétien qui a perdu la grâce du baptême la recouvre, se purifie et se renouvelle dans le sacrement de pénitence avant de recevoir aucun des autres sacremens, qui confèrent tous par eux-mêmes la grâce du Saint-Esprit; autrement le sa-

crement est profané, l'Esprit saint déshonoré, sa grâce foulée aux pieds, et le téméraire qui, dans cet état de vétusté et du vieil homme, a reçu le sacrement, ne l'a reçu qu'à sa perte et à sa condamnation; mais au contraire, s'il reçoit ce don nouveau dans un cœur nouveau et purifié, tout est dans l'ordre, tout se conserve.

III. Troisième comparaison : du vin nouveau dont un homme accoutumé au vin vieux ne s'accommode pas d'abord. *Et il n'y a personne qui, buvant du vin vieux, en veuille boire du nouveau, car il dit : Le vieux est meilleur....* Rien n'est si consolant, ni si agréable que de mener une vie réglée. Non, il n'est point de douceur qui approche de la paix d'une bonne conscience, et c'est l'heureux état où nous conduit une vie vraiment chrétienne. Mais une ame qui commence à changer de vie ne sent pas tout à coup les douceurs de la paix et le plaisir qu'il y a d'être à Dieu. La piété a ses rigueurs, et c'est ce que le pécheur éprouve d'abord. Accoutumé qu'il est aux plaisirs d'une vie sensuelle et mondaine, esclave des passions et du vieil homme, s'étant toujours conduit selon ses désirs, et n'ayant jugé des choses que par le goût déréglé de son cœur, comment peut-il perdre toutes ses habitudes sans difficulté et sans répugnance? Il faut beaucoup de prudence dans un directeur, pour user de tempérament, pour modérer la loi de la pénitence, et retenir même avec autorité la première ferveur d'une ame pénétrée des égaremens de sa vie. Autrement la suite d'une telle conversion pourra être funeste, et ce changement de vie, n'avoir qu'une fin malheureuse. Il faut vaincre une habitude de commerce par l'habitude de la retraite, mais d'une retraite qui ait son commerce, et où le pécheur, renaissant dans les larmes de la pénitence, trouve des exemples de vertu et une société sainte et édifiante. Si les pénitens étoient privés de tout attrait sensible, comment pourroient-ils vaincre tous les charmes du monde dont ils sentent l'impression et la douceur? Telle a été la conduite prudente et charitable de J. C. à l'égard de ses disciples. C'est une grande imprudence à un pasteur de permettre à l'une de ses brebis, qui revient de ses égaremens, d'entreprendre de grandes austérités, sous prétexte d'un certain attrait, qui n'est souvent qu'un piège du démon, qu'une illusion de l'amour-propre. Un médecin n'ordonne à son malade que les remèdes dont

il peut supporter l'effet. On n'écoute point la faim dévorante d'un homme qui relève de maladie. Ce qu'est l'appétit à l'égard du corps, l'ardeur et l'attrait le sont à l'égard de l'ame. Donner à un pénitent des règles de conduite au-dessus de sa portée, c'est l'engager à tout quitter. On ne peut passer tout à coup de la vivacité des passions aux transports d'un amour pur et parfait, d'une charité consommée

SECOND POINT. — *De la réponse à la plainte des Pharisiens.*

Les disciples de Jésus n'étoient pas d'une complexion plus foible que ceux de Jean pour prier et pour jeûner, mais ils se trouvoient, pour le présent, dans une situation différente : c'est ce que Jésus a déjà expliqué sous l'emblème de l'époux ; mais ils avoient pour l'avenir une destination différente : c'est ce que Jésus enveloppe sous ces trois comparaisons... La réponse qui y est renfermée n'est qu'une confirmation de celle qu'il a déjà donnée, et on doit y trouver le même sens, couvert de la même obscurité pour les adversaires de Jésus.

I. On ne raccommode point un habit vieux avec une pièce d'un habit ou d'un drap neuf. C'est-à-dire, mes disciples appartiennent à une loi nouvelle, ils sont destinés à la publier et à l'établir. Cette loi d'amour et d'union aura ses prières et ses jeûnes propres, avec des motifs nouveaux de prier et de jeûner. Lorsque mes disciples auront publié cette loi nouvelle, ils la rendront recommandable par les vertus, la sainteté et l'austérité de leur vie. Je ne dois donc pas les retirer de leur destination, pour les assujettir aux pratiques usitées dans l'ancienne loi, ni exiger d'eux qu'ils la soutiennent dans sa vieillesse par des exercices de mortification et de piété que je leur réserve pour le temps de la loi nouvelle.

II. On ne met pas le vin nouveau dans de vieux vaisseaux. C'est-à-dire, mes disciples, destinés à recevoir l'esprit de la loi nouvelle, esprit de zèle et de mortification, d'amour et d'union avec Dieu, n'ont pas besoin de se remplir de l'esprit de l'ancienne loi et d'en pratiquer les œuvres ; il faut qu'ils se conservent pour l'esprit nouveau qu'ils doivent recevoir, et quand ils l'auront reçu, et qu'ils le communiqueront aux autres, alors ils jeûneront et ils prieront.

III. Un homme accoutumé au vin vieux ne demande



pas d'abord le vin nouveau. C'est-à-dire, mes disciples, destinés à boire et à distribuer aux autres le calice de la nouvelle alliance, calice de sang et de souffrances, de sacrifices et de martyre, n'ont pas besoin de s'accoutumer au calice et aux mortifications de l'ancienne alliance; ce seroit un obstacle aux desseins que j'ai sur eux, et ils n'en auroient que plus de peine à s'accoutumer au vin nouveau, au calice que je leur destine. Voilà donc quelle étoit la destination des apôtres, et n'est-ce pas la nôtre? Nous avons reçu la loi nouvelle, son esprit et son calice; notre vie répond-elle aux dons que nous avons reçus et aux engagemens que nous avons pris en les recevant?

TROISIÈME POINT. — *Des règles de conduite que l'on peut tirer de ces trois comparaisons.*

I. On peut appliquer la première aux pécheurs, qu'il s'agit de convertir, et dont il faut purifier la conscience. Qu'il faut de patience pour examiner et connoître le misérable état dans lequel ils sont, et tous les dommages qu'a soufferts la robe d'innocence dont ils avoient été revêtus! Qu'il faut de douceur et de dextérité pour ménager le peu qu'il leur reste de bons sentimens, pour animer leur confiance sans les flatter, et leur faire connoître leur misère sans les décourager! Qu'il faut de sagesse dans le choix des moyens pour les proportionner à la foiblesse du sujet, et ne pas détruire le tout par des œuvres trop fortes, par des pratiques trop pénibles, et, pour ainsi dire, trop neuves pour eux!

II. On peut appliquer la seconde comparaison aux commençans, aux nouveaux convertis, qu'il faut diriger. Leur ferveur est souvent imprudente, ils ne connoissent pas leur foiblesse, et ils veulent faire plus qu'ils ne peuvent; il faut les modérer. Leur ferveur est ambitieuse, ce qu'ils ont lu dans la vie des saints les ravit, et ils veulent tout à coup les imiter; il faut, avant tout, les fonder dans l'humilité, et ne pas prévenir les momens de la grâce. Leur ferveur est passagère et inconstante; un moyen de la fixer et de la rendre plus solide, c'est de lui refuser en partie, et de différer à propos ce qu'elle souhaite avec ardeur. Pour n'avoir pas usé de ces précautions, on a vu les plus beaux commencemens se démentir bientôt, et les âmes les plus ferventes retourner aux excès de la vie la plus licencieuse.

III. On peut appliquer la troisième comparaison aux personnes pieuses, qu'il faut avancer. Il y en a un grand nombre qui bornent leur piété à éviter le péché mortel, à s'approcher des sacrements, à observer quelques pratiques de dévotion, mais qui, avec cela, demeurent toujours dans le même état, sans faire aucun progrès dans la vie spirituelle; et dans la victoire de leurs passions. Elles ont toujours le même amour-propre, la même sensibilité, le même attachement à des objets terrestres, la même dissipation, les mêmes imperfections; elles ne songent point à avancer dans l'amour de Dieu et l'union avec lui, dans la connoissance et l'imitation de J. C.; elles ne s'appliquent point à mortifier leurs sens, à élever leurs vues, à purifier leurs intentions, à détacher leur cœur, à augmenter leur foi, à animer leurs espérances, à perfectionner leur charité; elles ne goûtent point Dieu, et les douceurs qu'il communique aux âmes intérieures; elles ne peuvent penser à la mort sans frayeur, et servent Dieu plutôt par esprit de crainte que par amour. Il faut du zèle pour ne pas les laisser languir dans cet état; mais il faut une grande prudence pour ne les en retirer que peu à peu, en les accoutumant d'abord à méditer, à se recueillir de temps en temps, à se vaincre dans des choses aisées. Insensiblement elles prendront goût à ces nouveaux exercices, et à mesure qu'elles y feront des progrès, elles acquerront de nouvelles grâces, une nouvelle ardeur, et elles trouveront dans ce vin nouveau une force délicieuse, qui leur fera mépriser le vin vieux qu'elles croyoient ne pouvoir abandonner.

PRIÈRE. Accordez-moi cette grâce, ô mon Dieu, donnez-moi un cœur nouveau, qui soit propre à recevoir le vin nouveau de votre Évangile, et qui en puisse goûter les maximes les plus élevées. Réformez-moi, renouvelez-moi par une effusion abondante de votre esprit; vous me l'avez mérité et obtenu ce divin esprit, au prix de votre sang; j'appartiens à la nouvelle alliance, donnez-m'en l'intelligence parfaite, afin que, pratiquant votre doctrine dans sa perfection, et me conformant à l'esprit de la loi nouvelle, je puisse avoir plus d'amour pour les souffrances, plus de goût pour l'austérité, et une intime union avec vous dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

## LXXI<sup>e</sup> MÉDITATION.

### *Prière de Jaire.*

Examinons, 1<sup>o</sup> comment cette prière fut faite; 2<sup>o</sup> comment elle fut reçue; 3<sup>o</sup> comment nous faisons les nôtres. *Matth.* IX, 18, 19; *Marc.* v, 22-24; *Luc.* VIII, 41, 42.

PREMIER POINT. — *Comment elle fut faite.*

I. **A**VEC respect. *Pendant que Jésus leur tenoit ce discours, il vint à lui un homme nommé Jaire, chef de la synagogue, et, se jetant à ses pieds, il l'adoroit, et le supplioit de venir dans sa maison. Est-ce dans cette posture et avec ces sentimens que nous nous présentons à la prière, et que nous nous tenons en la présence de Dieu?*

II. Avec ardeur. *Il le prioit avec instance de venir dans sa maison, parce qu'il avoit une fille unique, âgée d'environ douze ans, qui se mouroit. Il s'agissoit de sauver la vie à une fille chérie qui faisoit toute l'espérance et la consolation de cet homme affligé. Quel intérêt plus pressant pouvoit-il y avoir pour un père? Ah! si nous pensions que, dans nos prières, il s'agit du salut de notre ame, ame unique et toujours en danger de mort et d'une mort éternelle, faudroit-il nous exhorter à prier avec autant d'ardeur que de respect?*

III. Avec simplicité. *Ce père tendre se contente d'exposer le triste état où sa fille est réduite. Seigneur, ma fille est sur le point de mourir... Elle est à l'extrémité. Ma fille est actuellement sans espérance et sans ressource. Tous les soins sont inutiles, le mal a prévalu, on n'attend que son dernier soupir. Je la regarde comme morte, si vous ne la secourez..... Dans quel état est notre ame? N'est-elle pas morte? n'est-elle pas du moins malade, languissante, ou à l'extrémité? Ah! elle n'est pas sans ressource, puisque nous avons J. C. Profitons de sa présence, exposons-lui avec simplicité notre état, et espérons tout de sa puissance et de sa bonté, la santé, la force et la vie.*

IV. Avec foi. *Venez, Seigneur, venez, dit-il, lui imposer les mains pour la guérir et lui rendre la vie. La foi de Jaire étoit grande, mais elle n'étoit point par-*

faite, elle n'égalait pas celle du centenier; aussi le Sauveur la récompensera-t-il sans en faire l'éloge. Que Jésus est bon! Il compatit à notre foiblesse, et il nous pardonne bieu des fautes à raison de notre confiance en lui.

SECOND POINT. — *Comment la prière de Jaïre fut-elle reçue?*

I. Jésus la reçut avec une bonté sans égale, qui éclata dans sa promptitude à suivre ce père affligé. *Jésus, se levant aussitôt, le suivit avec ses disciples, et il s'en alla avec lui.* Jésus étoit assis au milieu d'une nombreuse assemblée à qui il parloit et qu'il instruisoit, ou plutôt dont il réfutoit les reproches, en justifiant sa doctrine et la conduite de ses disciples, lorsque Jaïre vint se présenter à lui : cependant il se lève aussitôt, laisse tout, et se met à la suite de celui qui implore son secours. N'est-ce pas encore ainsi que ce Dieu sauveur est prêt à nous exaucer dès que nous l'invoquons?

II. Jésus reçut la prière de Jaïre avec une bonté sans égale, qui parut dans son silence. Le Sauveur ne répondit rien à ce chef de la synagogue, mais il se leva sur-le-champ et partit avec lui. Ce silence, joint à l'action, devoit être bien consolant pour Jaïre. D'un côté, il lui faisoit voir combien Jésus prenoit part à son affliction, et de l'autre, combien il devoit se tenir assuré du secours qu'il étoit venu demander. J. C. marcha ainsi en silence, et il ne le rompit que pour affermir la foi de Jaïre, et lui donner de nouveaux motifs de consolation.

III. Jésus reçut la prière de Jaïre avec une bonté sans égale, qui se démontra dans sa patience à supporter l'indiscrétion du peuple. *Et comme il s'en alloit avec lui, il fut suivi par une multitude de peuple, et il étoit pressé par la foule.* Jésus fut suivi non-seulement de ses disciples, mais d'une foule innombrable de peuple, avide de l'entendre et curieuse de lui voir faire des miracles. Le peuple ne sait point garder de modération. Sans égard pour la personne sacrée de celui qu'ils admiroient, et n'écoutant que leur ardeur et leur empressement, ils se jetoient sur lui, ils le pressoient et l'accabloient; mais Jésus n'en forme aucune plainte.

IV. Jésus reçut la prière de Jaïre avec une bonté sans égale, qui se manifesta dans sa condescendance à per-

fectionner la foi de cet homme. Ce ne fut point par des reproches sur son peu de confiance que le Sauveur chercha à augmenter la foi de Jaïre; non, son état d'affliction les eût rendus trop amers. Ce ne fut point non plus par une instruction de paroles, qui, à l'égard d'un chef de la synagogue, eût ajouté l'humiliation à l'affliction : ce fut en opérant en sa présence un miracle qu'il ne demandoit pas, et en sa faveur un miracle beaucoup plus grand que celui qu'il demandoit, ainsi que nous allons le voir. O divin Jésus, anathème à celui qui ne vous aime pas! ô divine bonté, que je vous imite mal! Ai-je cette promptitude à secourir mon prochain, cette attention à le consoler, cette patience à le supporter, cette condescendance à l'instruire?

TROISIÈME POINT. — *Comment faisons-nous nos prières?*

La prière est l'ame de la vie chrétienne, et la manière dont nous la faisons peut seule nous faire connoître le progrès que nous avons fait dans la vie spirituelle. Pour nous guider dans un examen si important, prenons un mot de S. Luc, que nous ne pourrons pas développer dans son lieu. Il dit que Jésus, notre divin modèle, passa la nuit qui précéda l'élection des apôtres, *dans l'oraison de Dieu*, c'est-à-dire dans une oraison longue et fervente. Sur cela, distinguons ici quatre sortes de chrétiens qui prient; examinons desquels nous sommes.

I. Il en est qui ne font point ou presque point de prières. Une courte formule récitée le matin à la hâte, et le soir dans une espèce d'assoupissement, fait toute leur oraison. Voilà tout l'hommage qu'ils rendent à leur Créateur et à leur Sauveur; voilà toute la louange qu'ils lui donnent, toute la reconnaissance qu'ils lui témoignent, toutes les demandes qu'ils lui font, tout le commerce qu'ils ont avec lui. Est-ce là une vie chrétienne? est-ce là une *oraison de Dieu*? N'est-ce pas plutôt une oraison de forme, de routine et d'habitude?

II. Il en est d'autres qui récitent de longues prières. Soit que ces prières soient pour eux de précepte, soit qu'ils s'en soient imposé à eux-mêmes l'obligation, ils ne veulent pas y manquer, ils veulent s'en acquitter. En cela, ils sont louables; mais si ces prières se récitent sans

aucune attention, sans aucun effort pour se maintenir dans le recueillement nécessaire; si, en récitant ces prières, on n'a aucun soin de retenir ses sens; si on donne à son esprit une entière liberté de s'occuper de toute autre chose, est-ce là une *oraison de Dieu*? N'est-ce pas plutôt une oraison des lèvres, et, si on peut parler ainsi, une oraison de soi-même, une oraison que l'on fait pour se satisfaire, et après laquelle on est content de soi; mais Dieu est-il content de nous?

III. Il en est qui sont long-temps dans le lieu de la prière. Ils passent beaucoup de temps à l'église, ils sont assidus aux messes, aux offices, aux bénédictions : cela est édifiant; mais si tout ce temps se passe dans l'oisiveté ou dans la distraction, si Dieu n'est présent ni à leur esprit, ni à leur cœur, quelque respectueuse, comme on le suppose, que soit d'ailleurs la présence de leur corps, ce n'est point une *oraison de Dieu*; c'est tout au plus une oraison du corps, une oraison des hommes, une oraison du monde et du public. Voilà cependant quelles sont la plupart de nos prières; prières de cérémonie, prières des lèvres, prières du corps, et nullement prières *de Dieu*. Est-il étonnant, après cela, que nos prières soient sans effet? Au lieu d'être exaucés, ne méritons-nous pas plutôt d'être châtiés?

IV. Enfin il en est qui, soit qu'ils prient vocalement ou mentalement dans leur maison ou à l'église, prient d'esprit et de cœur, ont toujours l'esprit et le cœur remplis de Dieu, le louent et le remercient de tout, l'aiment par-dessus tout, goûtent sa présence, s'entretiennent de ses bienfaits, de ses miséricordes, des biens qu'il nous donne et de ceux qu'il nous promet. Ils passent ainsi leurs jours dans *l'oraison de Dieu*. Ils obtiennent ce qu'ils demandent, et comme Jaïre, au-delà de ce qu'ils demandent. Nous envions leur sort; mais il ne tient qu'à nous de nous le procurer. Commençons par purifier notre cœur de tout ce qui l'occupe inutilement; ayons soins de nous recueillir souvent; persuadons-nous bien que l'esprit de prière est essentiel au christianisme, à notre perfection, à notre salut; demandons, mais comme Jaïre, avec respect, avec ardeur, avec simplicité; avec foi, et nous obtiendrons; en un mot, réformons nos prières, et nous aurons bientôt réformé toute notre vie.

PRIÈRE. Oui, Seigneur, j'imiterai l'humilité et la ferveur de la prière de ce chef de la synagogue, ou plutôt, connoissant mieux que lui toute l'étendue de votre puissance, j'intéresserai votre bonté par des prières plus humbles encore et plus ferventes, et vous me ferez ressentir les effets de votre puissance et de votre bonté dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

LXXII<sup>e</sup> MÉDITATION.

*Guérison de la femme hémorroïsse.*

La guérison secrète de cette femme hémorroïsse et la confirmation de cette même guérison feront les deux points de cette méditation.

*Matth. IX, 20-22; Marc. v, 34, 35; Luc. VIII, 43-48.*

PREMIER POINT. — *Guérison secrète de la femme hémorroïsse.*

I. CONSIDÉRONS le triste état de cette femme. *A cet instant, une femme qui, depuis douze ans, étoit affligée d'une perte de sang, qui avoit beaucoup souffert entre les mains de plusieurs médecins, et qui avoit dépensé tout son bien à s'en faire traiter sans qu'aucun d'eux l'eût pu guérir, et sans en avoir reçu aucun soulagement, s'en étant même toujours trouvée plus mal, s'approcha de Jésus.*

1<sup>o</sup> L'état de cette femme étoit des plus tristes par la nature de sa maladie. Maladie honteuse, son infirmité lui donnoit beaucoup de confusion; maladie invétérée, elle duroit depuis douze ans; maladie continuelle qui ne lui donnoit aucun relâche, ne lui laissoit aucun intervalle de santé; maladie affligeante qui la rendoit incapable de rien faire, qui l'excluoit de la société et qui l'affligeoit de jour en jour. Examinons l'état de notre ame, et voyons si elle n'a pas quelque maladie qui tienne du caractère de celle-ci. 2<sup>o</sup> État triste par les remèdes qu'elle avoit employés. Remèdes pénibles, elle y avoit dépensé tout son bien; remèdes inutiles, elle n'avoit pu être guérie par aucun; remèdes dispendieux, loin d'avoir reçu des médecins quelque soulagement, elle se trouvoit en plus mauvais état qu'auparavant. Les remèdes n'avoient fait qu'épuiser ses forces et ajouter l'indigence à son infirmité. Quand il s'agit de la santé du

corps, on sacrifie tout pour des remèdes souvent inutiles, toujours incertains. S'agit-il de la santé de l'ame et de se procurer des remèdes infailibles, on ne veut rien faire, on ne veut se gêner en rien. Il faudroit prier, lire, méditer, jeûner, se mortifier, on n'en a pas la force; il faudroit faire l'aumône, acheter de bons livres, se procurer les prières des saints, on n'en a pas le moyen. Ainsi, tout pour le corps et rien pour l'ame. D'autres s'imaginent pouvoir apaiser leurs passions en les satisfaisant, et ils ne font que les irriter davantage. La raison, la philosophie, le monde, entreprennent en vain de nous guérir. Il n'y a que Jésus et sa religion qui puissent opérer ce miracle. 3<sup>o</sup> Etat triste par le désespoir de guérir jamais. Si J. C. n'eût opéré un miracle en faveur de cette femme, elle eût été sans ressource et désespérée. Hélas! où en serions-nous sans Jésus? Mais avec lui que peut-on craindre, et que ne doit-on pas espérer?

II. Examinons le bonheur de la femme hémorroïsse. *Ayant entendu parler de Jésus, elle vint dans la foule et toucha la frange de sa robe par derrière.* Il paroît qu'elle n'étoit pas de Capharnaüm, mais de quelque lieu éloigné. Ainsi, 1<sup>o</sup> son bonheur fut d'avoir entendu parler de Jésus. Heureux ceux qui sont assidus à l'église pour entendre parler de Jésus! heureux ceux qui fréquentent des personnes qui leur parlent de Jésus! heureuses les compagnies, les sociétés où l'on s'entretient de Jésus! heureuses les familles où il est d'usage de faire la lecture spirituelle en commun pour entendre parler de Jésus! heureux ceux qui s'entretiennent en eux-mêmes de Jésus, de sa puissance et de ses bontés! heureux ceux qui portent au loin la gloire de son nom et le bruit de ses merveilles! 2<sup>o</sup> Son bonheur fut d'être venue où étoit ce divin Sauveur. Elle laissa les autres discourir sur les merveilles que l'on racontoit de lui, les examiner ou les croire, les admirer ou les critiquer; elle ne songea qu'à en profiter. Suivons son exemple, songeons à notre salut et laissons les autres discourir ou disputer. 3<sup>o</sup> Son bonheur fut de profiter de la première occasion qu'elle eut de voir Jésus. Si elle l'avoit trouvé dans la maison où il faisoit sa résidence ordinaire, si elle l'avoit trouvé au milieu d'une campagne, occupé à toucher et à guérir les malades qui se présentoient à lui, l'occasion eût été favorable, il



eût été facile alors de l'aborder et d'obtenir la grâce qu'elle venoit chercher; mais il étoit actuellement en marche, un chef de la synagogue le conduisoit en hâte chez lui pour guérir sa fille, qui étoit sur le point d'expirer; il marchoit environné d'une foule innombrable de peuple. Il en eût fallu moins pour nous déconcerter; mais tout cela ne la rebuta point, elle n'attendit pas une occasion plus commode, elle regarda au contraire cette circonstance comme la plus favorable à son dessein. Quand on va sincèrement à J. C., on profite de tout, rien ne retarde, toutes les occasions servent, et des obstacles mêmes, on s'en fait des moyens.

III. Observons le plan que se forme cette femme pour sa guérison. 1<sup>o</sup> Plan fondé sur une foi vive, une profonde humilité et une grande simplicité. Elle voyoit bien que, dans la circonstance présente, il lui étoit impossible de parler à Jésus, de lui exposer son affliction, ni même de se présenter devant lui. Quand elle l'auroit pu, elle s'en jugeoit indigne, et elle n'auroit osé déclarer l'état où elle étoit en présence de tout le peuple. Elle forma le dessein d'approcher de Jésus par derrière, et de toucher la frange qu'à l'exemple de tous les Juifs observateurs de la loi, il portoit au bas de son vêtement. *Car elle disoit en elle-même : Si je touche seulement la frange de sa robe, je serai guérie.* Cette femme n'avait pas entendu dire que personne eût jamais été guéri de la sorte; en effet, personne ne l'avoit jamais été. Sa foi étoit donc non-seulement grande, mais sans exemple; cependant elle étoit encore bien imparfaite, si elle s'imaginait pouvoir toucher le vêtement de Jésus sans qu'il le sût.... Le peuple mêle souvent des idées bien défectueuses à la ferveur de sa dévotion, au culte qu'il rend à Dieu et aux saints, aux images et aux reliques. Il faut le supporter et l'instruire, et non pas le critiquer, lui insulter. L'ignorant avec sa simplicité sait obtenir, et quelquefois le savant avec sa science ne sait pas même demander. 2<sup>o</sup> Plan exécuté avec courage. Malgré sa maladie, malgré sa foiblesse, *elle vint dans la foule*, elle s'y mêla sans crainte d'être accablée. Elle fit effort, elle se glissa, elle s'insinua, elle avança peu à peu, et enfin elle parvint jusqu'à Jésus, dont elle attendoit son salut. Ah! il n'en est pas ainsi de nous. Nous formons les plus beaux plans de conversion et de perfection; mais

le moment vient-il de les exécuter, la moindre difficulté nous arrête, nous ne voyons que des contre-temps fâcheux et des obstacles insurmontables. 3° Plan couronné du plus heureux succès. Dès qu'elle fut arrivée immédiatement derrière Jésus, sa foi augmenta, sa hardiesse crut; elle se baissa avec respect, elle toucha la frange de la robe du Sauveur, et se releva sans être aperçue. *Au même instant, elle sentit dans son corps qu'elle étoit guérie de son infirmité.* Hélas! nous touchons, non la robe de J. C. mais Jésus lui-même, et sa chair glorieuse, nous le recevons, nous l'incorporons, et nous ne guérissons point. Que nous manque-t-il donc? Est-ce l'instruction? Non, mais l'humilité, la foi, le désir même de notre guérison. Oh! que cette femme s'estime heureuse dans ce moment! qu'elle se félicite de la surprise innocente qu'elle croyoit avoir faite à Jésus! Mais elle ne savoit pas encore les grandes faveurs qui lui étoient destinées, et dont elle va, après un moment d'épreuve, goûter toute la douceur.

SECOND POINT. — *Confirmation publique de la guérison de la femme hémorroïsse.*

I. Perquisition de Jésus, et d'abord perquisition pleine de lumière. *Aussitôt Jésus, connoissant en soi-même la vertu qui étoit sortie de lui, demanda, en se tournant vers le peuple: Qui a touché mes habits?* J. C. exigeoit un aveu et ne cherchoit pas une instruction. Il n'ignoroit pas qui l'avoit touché, il savoit toutes les démarches de l'hémorroïsse, il connoissoit toutes les pensées de son cœur. Mais Jésus agissoit en ceci comme s'il n'eût eu d'autre connoissance que celle d'une expérience humaine et purement extérieure. Adorons cette connoissance infinie de Jésus, et songeons que partout nous sommes présens à ses yeux. 2° Perquisition pleine de majesté. A ce mouvement de Jésus et à cette interrogation, la foule s'écarta, chacun s'excusa et nia que ce fût lui. Nous voilà tels que nous sommes, toujours prêts à nous excuser. Le mensonge même ne nous coûte rien, dès qu'il s'agit d'éviter le moindre blâme ou le moindre reproche. Que deviendrai-je, Seigneur, lorsqu'au jour de votre colère, vous jetterez un regard terrible sur les pécheurs, et que vous leur demanderez, non qui vous a touché, mais qui vous a percé, crucifié, méprisé, outragé; qui a profané vos sacrements,

abusé de vos grâces, foulé aux pieds votre sang et vos mérites? Alors le désaveu et le mensonge n'auront plus lieu, la vérité sera publique et manifeste..... Pendant que le peuple s'excusoit, la femme, interdite, se tenoit cachée dans la foule, baissoit les yeux et gardoit le silence, inquiète et incertaine de ce qu'elle devoit faire; mais son doute fut bientôt éclairci. 5<sup>o</sup> Perquisition pleine de discernement. *Comme tous assuroient qu'ils ne l'avoient pas touché, Pierre et les autres disciples qui étoient avec lui, lui dirent : Maître, la foule vous presse de tous côtés et vous accable, et vous demandez : Qui m'a touché? Mais Jésus dit : Quelqu'un m'a touché, car j'ai connu qu'il est sorti de moi une vertu, une œuvre miraculeuse.* Jésus distingue parmi ceux qui le suivent la foule du peuple dont il approuve l'empressement et supporte les défauts, il distingue ensuite dans la multitude les âmes ferventes, qui, quoique cachées dans la foule, n'en ont pas la légèreté, l'inattention et la dissipation. Soyons de ce nombre et sachons attirer sur nous par une impression secrète, par un recueillement profond, par une communication intime, les faveurs de J. C.

II. Aveu de l'hémorroïsse. 1<sup>o</sup> Aveu prompt. Tandis que Jésus disoit à ses disciples qu'il étoit sorti de lui un miracle, *il regardoit autour de lui pour voir celle qui l'avoit touché. Cette femme, qui savoit ce qui s'étoit passé en elle, vit alors bien clairement que c'étoit d'elle dont il s'agissoit, et que, si elle avoit su dérober son action à la connoissance du peuple et de ses disciples, elle ne l'avoit pu soustraire à celle du maître.* Quelque grandes que fussent sa crainte et sa confusion, *voyant que ce qu'elle avoit fait n'étoit point caché, elle ne s'obstina point à demeurer dans le silence, elle vint toute tremblante devant Jésus, et se présenta à lui pour avouer tout.* Nous verrons dans la suite que le divin Sauveur parlera au traître Judas d'une manière encore plus claire et plus précise, et que ce malheureux n'y voudra rien comprendre. C'est qu'il y a une grande différence entre une âme timorée qui craint d'avoir mal fait, quoique sans intention de faire mal, avec un cœur déterminé au mal qu'il fait, et qui s'est abandonné aux excès de sa passion. L'une est attentive à tout et sensible au moindre remords; l'autre n'écoute rien, s'endurcit à tout, et s'aveugle de plus en plus. 2<sup>o</sup> Aveu

humble : *Elle vint devant Jésus, et, saisie de crainte et de frayeur, elle se jeta à ses pieds.* Son cœur étoit devant lui encore plus humilié que son corps. Elle s'accuse intérieurement d'audace et de témérité, et craint d'être coupable d'impiété et de sacrilège. Ah ! c'est à moi, ô mon Dieu, c'est à moi à me jeter à vos pieds, à être saisi de crainte pour vos jugemens, et d'horreur pour moi-même, à la vue du nombre et de l'énormité de mes péchés. 5° Aveu sincère. Cette femme, qui avoit pris tant de soin de se cacher, qui ne craignoit rien tant que de se faire connoître à tout le peuple, qui n'osoit même se présenter à Jésus, prosternée maintenant à ses pieds, environnée de ce même peuple qui a les yeux attachés sur elle, cette femme *avoue la vérité, elle déclare devant tout le peuple la raison pour laquelle elle l'avoit touché, c'est-à-dire qu'elle déclare publiquement tout ce qui s'est passé en elle, la maladie incurable dont elle étoit affligée, l'artifice secret dont elle a usé, et enfin la manière subite dont elle a été guérie.* Oh ! que Jésus est bon et aimable, et que les épreuves où il nous met sont avantageuses ! Ah ! si nous savions nous accuser devant lui, ou devant celui qui nous tient sa place, avec la confiance, l'humilité, la sincérité de cette femme, que cette conduite lui seroit agréable, et qu'elle nous seroit méritoire !

III. Décision de Jésus. 1° Décision que le peuple attend avec impatience. Le peuple et les disciples n'avoient rien compris aux paroles du Sauveur ; mais quelle dut être leur surprise au récit que fit cette femme ! Après l'avoir entendu parler, ils ne savoyent que penser d'elle, ils n'osoient juger si elle étoit innocente ou coupable, ils attendoient ce que le maître en décideroit, et ils se tinrent attentifs à ce qu'il alloit prononcer. 2° Décision que la femme accepte par avance. Après l'aveu qu'elle vient de faire, quelles sont ses pensées ? quel sera son sort ? que va-t-on faire d'elle ? Lui ôtera-t-on la santé qu'elle a reçue, parce qu'elle l'a comme dérobée par surprise ? elle ne le croit pas. Lui fera-t-on une réprimande publique et sévère ? elle croit le mériter. Lui pardonnera-t-on sa faute, et excusera-t-on son erreur ? elle l'espère. Quelque chose qui arrive, elle se remet entre les mains de son juge, soumise à tout, et prête à accepter tout ce qu'il lui plaira de décider. 3° Décision où éclatent la bonté et la dou-

ceur de Jésus. Heureuse femme, vous allez bientôt, par votre expérience, achever de connoître votre Sauveur. Vous savez déjà combien il est puissant, combien il est éclairé; apprenez maintenant combien il est bon. La femme, guérie et tremblante, ne fut pas long-temps incertaine de son sort, le tendre nom de fille dont Jésus la prévint lui annonça son bonheur, et dès ce moment dissipa toutes ses alarmes. La réponse qu'elle en reçut fut l'éloge de sa foi et la confirmation de sa guérison. *Ma fille, votre foi vous a sauvée, soyez guérie. Ma fille allez en paix.*

PRIÈRE. Quelle paix, ô grand Dieu, quelle paix! Heureuse crainte, qui conduit à une paix si délicieuse! Inspirez-moi, Seigneur, les sentimens de l'hémorroïsse, afin d'attirer sur moi votre miséricorde, d'obtenir ma guérison, et de mériter cette paix véritable qui doit être suivie de votre gloire éternelle. Ainsi soit-il.

---

**LXXIII<sup>e</sup> MÉDITATION.**

*Mort de la fille de Jaïre. Marc. v, 35, 36.*

COMME Jésus parloit encore, il vint des gens du chef de la synagogue, qui lui dirent: *Votre fille est morte... ne fatiguez pas le maître.... Mais Jésus, ayant entendu ce discours, dit à ce chef de la synagogue: Ne craignez point, croyez seulement, et votre fille vivra.* Si la foi de Jaïre dut être parfaitement confirmée par la guérison de l'hémorroïsse, elle fut mise dans le même temps et dans le même lieu à une rude épreuve. Jésus parloit encore à la femme guérie, lorsqu'on vint annoncer au chef de la synagogue que sa fille étoit morte, ajoutant qu'il ne falloit pas fatiguer le maître davantage, ni lui donner la peine d'aller plus loin. Quel coup de foudre pour ce père! Il marchoit avec Jésus, à qui il venoit de voir opérer un miracle, et dans le temps qu'il se tient assuré de la guérison de sa fille, on vient lui apprendre qu'elle est morte. O mort, que tu détruis d'espérances, que tu renverses de projets! Il n'y a que l'espérance que l'on a mise en Jésus que tu ne saurois détruire. Cette mort est une leçon pour trois sortes de personnes en particulier, et pour tout le monde en général.

PREMIER POINT. — *Leçon pour les jeunes personnes du sexe.*

Qu'elles contemplent ici la fille de Jaïre qui vient d'expirer, ou quelqu'autre de celles qu'elles ont vu mourir à peu près dans le même âge. Elle est morte cette fille unique, cette riche héritière, cette jeune beauté : ni la noblesse du sang, ni les dignités de sa famille, ni les richesses de sa maison, ni sa jeunesse, ni ses charmes n'ont pu la préserver du trépas. A peine paroïssoit-elle dans le monde, et déjà elle en est séparée pour toujours. Hélas ! si elle l'a aimé ce monde, si le désir de lui plaire lui a fait oublier Dieu, si le soin de son corps lui a fait oublier celui de son ame, si elle a cultivé sa beauté pour s'attirer des adorateurs, si ses parures ont été un scandale pour l'innocence, si les agrémens de son esprit et de sa personne n'ont été employés qu'à tendre des pièges à la vertu, si, fière de ses avantages, elle a ouvert son cœur à l'orgueil et l'a laissé s'évanouir dans de chimériques projets, quel malheur pour elle, quelle folie ! la mort a tout détruit, et ses projets et ses désirs. Oh ! combien plus sage est une vierge chrétienne à qui la pensée de la mort fait également mépriser et tout ce que le monde peut lui offrir d'agréable, et tout ce qu'elle-même peut avoir d'agrément pour le monde ; qui, sûre qu'elle doit mourir, et qu'elle peut bientôt mourir, ou quitte le monde avec joie pour ne s'attacher qu'à J. C., ou ne s'engage dans le monde qu'avec crainte, et dans le seul dessein d'accomplir la volonté de Dieu !

SECOND POINT. — *Leçon pour les pères et mères.*

Elle est morte, cette fille chérie, l'objet de votre tendresse, le bonheur de votre vie, et le fondement de vos espérances. Si vous l'avez reçue comme un présent de la main de Dieu, comme un dépôt qu'il vous a confié en se réservant le droit de le reprendre quand il lui plairoit ; si vous l'avez élevée dans les maximes de la religion, si vous avez formé son cœur à la vertu, si vous avez éloigné d'elle tout ce qui pouvoit blesser son innocence, ah ! vous n'avez rien perdu : son bonheur est consommé et doit faire votre consolation. Mais au contraire, si vous l'avez regardée comme un bien qui vous appartenoit en propre, si vous ne l'avez élevée que dans des vues d'ambition et de gloire mondaine ; si,

pour l'eurichir, vous avez commis des injustices ou négligé les pauvres ; si vous avez été les premiers à étouffer en elle des semences de vertu que vous pensiez contraires à vos vues, à l'inquiéter sur une dévotion qui n'étoit pas de votre goût, à la gêner sur une vocation que vous n'aviez que droit d'examiner ; si vous avez mis tous vos soins à lui faire goûter le monde, à la produire dans le monde, dans les assemblées, les spectacles, les occasions les plus dangereuses du monde ; si vous lui avez procuré ou souffert des livres capables de corrompre son cœur et son esprit ; si vous avez entretenu son luxe, sa vanité ; si vous avez approuvé ou toléré ses parures indécentes, ses airs lascifs, ses discours libres ; si vous l'avez laissée dans une ignorance profonde des mystères et des devoirs de la religion, dans l'éloignement des sacremens, dans un dégoût habituel de la prière et de toute œuvre de piété, ah ! que vous êtes à plaindre ! elle est morte ; votre douleur est sans consolation. Sa mort est un châtement du ciel et pour vous et pour elle. Son malheur est irréparable, et le vôtre, c'est-à-dire votre péché, ne peut être réparé que par une pénitence aussi longue que votre vie.

TROISIÈME POINT. — *Leçon pour les jeunes gens.*

Jeunes gens livrés à l'impureté, ou en danger de vous y livrer, réfléchissez une fois sérieusement sur ce qui se passe sous vos yeux. Elle est morte, cette jeune personne, l'objet de votre culte et de vos adorations. Voyez ce visage pâle, ces yeux éteints, cette bouche flétrie, ces couleurs effacées, cette chair livide qui commence déjà à se corrompre et qui vous infecte : voilà l'idole à qui vous avez offert votre encens et donné votre cœur ; voilà la divinité à laquelle vous avez prostitué vos hommages, votre culte, vos adorations, au mépris du Dieu vivant et immortel qui vous a créés, et qui pouvoit seul vous rendre heureux. N'ouvrirez-vous jamais les yeux ? ne reconnoîtrez-vous jamais votre illusion ? Ignorez-vous que ceux qui se font de pareils dieux deviendront semblables à eux, périront et pourriront comme eux ?

QUATRIÈME POINT. — *Leçon pour tout le monde.*

Qui que nous soyons, jeunes ou vieux, un jour nous mourrons. Un jour, on dira de nous : Il est mort, elle

est morte. O dure et inévitable nécessité!.... N. S., qui jusques-là n'avoit rien dit à Jaïre, entendant la nouvelle qu'on lui annonçoit, et, voyant qu'elle faisoit sur son cœur une vive impression, ranima sa confiance et sa foi ébranlées, et lui dit : *Ne craignez rien, croyez seulement, et elle vivra.* Tels sont les sentimens essentiels que nous devons avoir à la mort, et inspirer aux personnes mourantes : sentimens de foi et de confiance que le démon n'omettra rien pour nous enlever. Alors nos péchés nous reviendront à la mémoire avec toute leur grièveté, nos bonnes œuvres ne se présenteront qu'avec leurs imperfections, nos confessions, nos communions deviendront pour nous un nouveau sujet de crainte; mais ayons confiance, surtout si nous avons jusque-là pris soin de notre ame : croyons alors, croyons seulement, et elle sera sauvée.

PRIÈRE. Oui, ô mon Dieu, quand à ce dernier moment, j'aurai fait tout ce qui dépendra de moi, je me reposerai sur votre miséricorde, je m'en tiendrai à votre sainte parole. Je n'écouterai plus ni mes doutes sur le passé, ni mes incertitudes et mes craintes sur l'avenir; je m'abandonnerai à une confiance parfaite en vos mérites, je mourrai dans la foi que vous m'avez donnée, dans l'Eglise que vous avez fondée, croyant fermement et condamnant absolument tout ce que croit et tout ce que condamne cette sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, et du reste j'attendrai en paix l'effet de cette divine parole, de cette parole consolante, qui sera pour mon ame le gage assuré de votre gloire, et que vous adressâtes à Jaïre : *Croyez seulement avec confiance, et elle vivra.* Ainsi soit-il.

---



## LXXIV<sup>e</sup> MÉDITATION.

### *Préparatifs des funérailles de la fille de Jaïre.*

Examinons ici, 1<sup>o</sup> quel changement la mort cause dans une maison ; 2<sup>o</sup> quelle idée la religion nous donne de la mort ; 3<sup>o</sup> quel jugement le monde porte de ces vérités de la religion. *Matth.* IX, 23, 24 ; *Marc.* V, 37-40 ; *Luc.* VIII, 51-53.

PREMIER POINT. — *Quel changement la mort cause dans une maison.*

QUAND Jésus fut arrivé à la maison de ce chef de la synagogue, et qu'il eut vu des joueurs de flûtes et une troupe de gens qui faisoient grand bruit, qui pleuroient et jetoient de grands cris, il n'admit pour entrer avec lui que Pierre, Jacques, et Jean, frère de Jacques, avec le père et la mère de la fille. Cependant tous pleuroient et fondoient en larmes. Jésus étant allé dans la maison de Jaïre, qu'y trouva-t-il ? Ce qu'on trouve dans la maison des grands, beaucoup de bruit, grand tumulte, grands cris, grand appareil, mais bruit, tumulte, cris, appareil, bien différens à leur mort de ceux qu'on y trouvoit pendant leur vie. Au lieu de cette pompe riante qu'on voyoit dans les palais de ces riches du siècle, au lieu de ces fêtes enjouées qui captivoient, on n'y voit plus que la triste décoration d'une pompe funèbre, on n'y est occupé qu'à préparer un deuil somptueux, qu'à régler les fonctions d'un cérémonial lugubre ; au lieu de ces cris d'allégresse, et quelquefois même de ces cris dissolus qu'on y entendoit, on n'y entend plus que des gémissemens et des soupirs. O mort, que les changemens que tu causes sont affligeans et amers, mais qu'ils sont instructifs ! Que tu nous découvres bien la vanité des choses de ce monde ! Par quel prestige arrive-t-il que tu ne puisses nous en désabuser ?

SECOND POINT. — *Quelle idée la religion nous donne de la mort.*

La mort n'est qu'un sommeil. Jésus leur dit : *Pourquoi faites-vous tant de bruit et pourquoi pleurez-vous ? retirez-vous, cette jeune fille n'est pas morte ; mais elle n'est qu'endormie.* Les Israélites, dans l'usage de leur langue, appeloient la mort d'une personne nouvelle-

ment expirée, son repos ou son sommeil. D'ailleurs, la mort de cette fille, qui alloit être ressuscitée, n'étoit pas en effet comme celle des autres hommes, elle ne devoit durer qu'autant que dure un léger sommeil. Par cette expression, Jésus nous apprend comment on doit quelquefois cacher une bonne œuvre éclatante sous un nom qui en couvre l'éclat. Il nous rappelle en même temps que la mort, dans les principes de la religion, et selon le langage de l'Écriture, n'est véritablement qu'un sommeil, c'est-à-dire que nous ne mourons pas tout entiers et pour toujours; que nous devons un jour ressusciter et reprendre une nouvelle vie par la réunion de notre ame avec notre même corps, et que cette réunion sera éternelle; qu'alors ce sera un nouvel ordre de choses et un autre monde; qu'on y sera grand ou abject, heureux ou malheureux, chacun selon ses œuvres bonnes ou mauvaises; que le bonheur y sera parfait, le malheur extrême, l'un et l'autre éternels. Voilà notre foi et notre espérance; vérités bien capables de tarir nos larmes sur la mort de nos amis et de nos proches, bien capables d'adoucir les frayeurs que nous cause la pensée de notre propre mort, bien capables enfin de nous sanctifier en nous faisant employer tous les momens de la vie présente uniquement en vue de la vie future que nous attendons.

TROISIÈME POINT. — *Quel jugement le monde porte de ces vérités de la religion.*

*Mais ils se moquoient de lui, car ils savoient bien qu'elle étoit morte.* Le monde se moque de ce qu'on lui dit d'une autre vie, comme ceux à qui Jésus parloit se moquoient de lui et l'en railloient; mais railleries indécentes et injurieuses, railleries injustes et mal fondées, railleries inutiles et dommageables à ceux qui les font.

I. Railleries indécentes et injurieuses. Ils ne comprennent pas sans doute le sens des paroles du Sauveur, et elles pouvoient leur paroître absurdes; mais la réputation de Jésus et l'autorité qu'il s'étoit acquise par ses miracles ne devoient-elles pas au moins leur inspirer du respect, leur faire suspendre leur jugement, leur persuader même qu'il y avoit sous ces paroles quelque vérité cachée qu'ils n'entendoient pas? Et c'est ainsi qu'en jugèrent les disciples et le père et la mère de la fille.... Le libertin se moque des suites de la mort, il  
 raille

raille de la foi d'une autre vie, et tout ce qu'on lui en dit lui paroît chimérique : mais l'autorité de la religion, de l'Écriture, de la tradition de tous les peuples et de tous les siècles n'est-elle donc d'aucun poids? A-t-il étudié cette foi, cette religion? l'a-t-il examinée, réfutée et détruite? Non : mais il ne s'en met pas en peine, il la tourne en ridicule, il se fait une loi de rire, de plaisanter et de railler de tout.

II. Railleries injustes et mal fondées. Ceux qui se moquoient de Jésus le faisoient, parce qu'ils savoiient bien que la fille étoit morte; mais ils ne savoiient pas ce que Jésus pouvoit et avoit résolu de faire. Le père et la mère savoiient bien aussi que leur fille étoit morte, mais ils ne laissoient pas de suivre Jésus, et d'attendre quel seroit l'effet de ses paroles..... L'impie n'a d'autre science que celle de ses sens; il ne voit que la mort, et il croit qu'elle n'a point de suite; il ne voit que ce monde, et il croit qu'il n'y en a point d'autre; il ne voit qu'une légère partie des choses, et il croit voir de tout. En vain la raison lui crie que Dieu n'a pas fait les hommes uniquement pour passer quelques momens sur la terre, y être heureux ou malheureux, selon le caprice d'une fortune aveugle, et se succéder ainsi et éternellement les uns aux autres; qu'un tel dessein ne peut être digne de Dieu, qu'il contredit sa grandeur, sa sagesse, son équité; que ce monde n'est que la préparation à un monde nouveau, et cette vie si courte, le germe d'une vie immortelle. En vain Dieu lui-même lui révèle ces vérités, et lui annonce la magnificence de ses œuvres, il s'en tient à ce qu'il voit, il ne veut ni savoir ni croire autre chose.

III. Railleries inutiles et uniquement dommageables à ceux qui les font. Jésus ne répondit point aux railleries de ces étrangers, mais il continua d'agir; il les fit sortir de la maison et consumma son œuvre. Riez, moquez-vous, raillez et plaisantez tant qu'il vous plaira, libertins et impies; indépendamment de vous et malgré vous, l'œuvre de Dieu s'avance, et elle se consummera. Le Seigneur a fait et détruit sans vous les siècles passés. Par son ordre seul et indépendamment de votre volonté, vous êtes venus au monde au moment qu'il a marqué; vous y vivez, parce qu'il le veut; quand il le voudra, vous y gémirez sous le poids de l'adversité, dans les douleurs de la maladie; enfin à

son gré et indépendamment de vous, après vous avoir fait subir toutes les infirmités de la vieillesse, il marquera l'heure de votre sortie de ce monde, et au temps prescrit par sa volonté vous en sortirez, vous mourrez; malgré vous, il vous ressuscitera; malgré vous, un nouveau monde se formera; malgré vous, vous y aurez la place que vos œuvres vous auront méritée; malgré vous, les pécheurs y seront punis, et les saints récompensés d'une manière digne de Dieu, et vous verrez en tout la vérité de sa parole accomplie.

PRIÈRE. Pour moi, Seigneur, mieux instruit et pleinement convaincu des vérités de ma religion, je vais m'appliquer à faire un saint usage de la vie pour me disposer à cette mort inévitable pour tous et si désirable pour le vrai chrétien. Aidez-moi à mourir, ô mon divin Sauveur, et à ne rien négliger de tout ce qui pourra changer cette peine affreuse, qui est imposée à tout le genre humain, en un sacrifice plein de joie et d'amour. Faites, ô divin Jésus, que, soit que je vive, soit que je meure, je sois toujours à vous; faites que le dernier soupir de ma vie soit un soupir d'amour qui me conduise dans le sein de votre gloire.

Ainsi soit-il.

---

## LXXV<sup>e</sup> MÉDITATION.

### *Résurrection de la fille de Jaïre.*

Cette résurrection peut être regardée comme l'image de la résurrection d'une âme à la vie de la grâce, ou à une vie fervente, et elle nous fournira cinq observations. *Matth.* IX, 25, 26; *Marc.* V, 40-43; *Luc.* VIII, 54-56.

#### 1<sup>o</sup> *Les préliminaires de la résurrection.*

QUAND on eut fait sortir tout le monde, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, avec le père et la mère de la jeune fille.... Et il entra dans le lieu où elle étoit couchée. Jésus fit sortir la foule tumultueuse qui remplissoit la maison de Jaïre, il ne garda avec lui que trois disciples avec le père et la mère de la défunte; il entra avec eux dans la chambre, et s'approcha du lit où la jeune fille étoit étendue sans mouvement et sans vie..... Le pre-

mier pas vers la résurrection ou la conversion de nos âmes, c'est la retraite et le silence. Commençons par bannir ces soins, ces occupations, ces visites, ces entretiens, ces livres inutiles, cette foule de pensées, de projets, de desseins, de désirs qui nous occupent. Ne retenons de tout cela que ce qui est précisément de notre état et absolument nécessaire, que ce qui est saint et peut nous porter au bien : alors Jésus viendra à nous, il entrera dans notre intérieur, où règne la mort; il l'en chassera, et nous rendra la vie.

2<sup>o</sup> *La manière dont se fait la résurrection.*

Jésus prit la main de cette fille et lui dit : *Thalitha cumi, c'est-à-dire, ma fille, levez-vous, je vous le commande.* O main puissante, vous vous unissez à une main immobile, que la mort a glacée, vous daignez toucher un cadavre, et vous lui rendez la chaleur, le mouvement et la vie ! O voix vivifiante, vous percez les profonds abîmes; l'empire de la mort en est ébranlé, elle reconnoît son vainqueur, et vous la forcez de rendre la proie dont elle s'étoit déjà saisie ! Touchez mon cœur, ô Jésus; parlez à mon cœur, et la vie lui sera rendue. Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui, par l'application de vos mérites, et la voix intérieure de votre grâce, puissiez me rappeler à la vie.

3<sup>o</sup> *L'essence de la résurrection.*

*A cette voix de J. C., l'ame entra dans le corps qu'elle avoit abandonné, et cette jeune fille se trouva pleine de santé, de force et de vie.* L'essence de la résurrection spirituelle, c'est le retour de l'Esprit saint dans nos cœurs, pour y répandre la grâce de la justification et de la sainteté, pour nous faire vivre d'une vie nouvelle, féconde en vertus et en bonnes œuvres. Si nous nous conduisons encore par l'esprit du monde, esprit d'orgueil, de dissipation, de plaisirs, d'impureté, d'avarice, de vengeance, notre résurrection n'a rien de réel, c'est une pure illusion.

4<sup>o</sup> *Les marques de la résurrection.*

*Aussitôt la fille se leva, et marcha. Et Jésus comntanda qu'on lui donnât à manger.* Si nous sommes vraiment ressuscités, nous devons commencer par sortir du sein de nos mauvaises habitudes, c'est-à-dire, par renoncer

à nos penchans dérégles, aux occasions du péché, à notre paresse et à notre tiédeur pour le service de Dieu ; nous devons ensuite marcher dans la pratique des vertus et dans l'observation exacte de la loi : enfin, après nous être éprouvés, nous devons manger le pain de vie, y prendre goût, et y participer souvent, selon les avis d'un directeur prudent et éclairé.

5° *La publication de la résurrection.*

*Le père et la mère de la fille furent dans un grand étonnement ; mais Jésus leur défendit expressément de dire à personne ce qui étoit arrivé. On ne peut mieux décrire quel fut l'étonnement de ceux qui furent les témoins d'un si grand miracle. Les disciples, quoique accoutumés aux prodiges qu'opéroit J. C., n'en avoient point encore vu de semblable. Pour le père et la mère, ils étoient si transportés et hors d'eux-mêmes, qu'ils pouvoient à peine en croire leurs yeux. La surprise, la joie, la reconnoissance se confondoient dans leurs cœurs, et leur ôtoient le mouvement et la parole. Leur transport auroit bientôt éclaté publiquement en louanges et en actions de grâces, si Jésus, prévenant leurs acclamations, ne leur eût imposé silence, et ne leur eût défendu d'apprendre à personne la grâce qu'il leur avoit faite. Mais le miracle se manifesta par lui-même. Ceux qui avoient vu la fille morte ne purent s'empêcher de la reconnoître vivante, et le bruit s'en répandit dans tout le pays. La conversion ne doit être publiée ni par celui qui en est le ministre, ce seroit vanité ; ni par celui qui en est le sujet, ce seroit ostentation ; ni par ceux qui en sont les confidens, ce seroit indiscretion : elle doit se manifester par elle-même et sans affectation. L'ame convertie en retirera un double avantage. Les uns en railleront et s'en moqueront, et cela servira à l'expiation des fautes qu'elle a commises ; les autres en seront touchés et édifiés, et cela servira à la réparation du scandale qu'elle a donné.*

PRIÈRE. O divin Jésus, qui rendez la vie au pécheur et vous faites entendre des morts mêmes, parlez à mon cœur, comme vous le fîtes à la fille de Jaïre. Unissez votre main invisible et toute-puissante à la mienne pour la rendre agissante. Faites que je me lève, que je marche, que je prenne avec une faim spirituelle la nourriture que vous me présentez, afin que je vive de

vosre esprit en me nourrissant de vosre chair, et que, par une vie sainte, je parviennne à vosre gloire. Ainsi soit-il.

---

**LXXVI<sup>e</sup> MÉDITATION.**

*Guérison des deux aveugles.*

Dans la guérison de ces aveugles, nous pouvons observer cinq circonstances, qui font leur gloire et notre confusion. *Matth. ix, 27-31.*

1<sup>o</sup> *Leur ardeur et notre lâcheté.*

Jésus passe, et ils le suivent. *Jésus étant sorti de là, deux aveugles le suivirent en criant et disant : Fils de David, ayez pitié de nous.* Après la résurrection de la fille de Jaïre, Jésus quitta Capharnaüm pour se rendre à Jérusalem, et parcourut les villes et les bourgades qui se trouvèrent sur sa route. Deux aveugles, entendant la foule qui accompagnoit Jésus, comprirent ou furent avertis que c'étoit lui qui passoit. Ils ne manquèrent point l'occasion, ils saisirent le moment et se mirent à le suivre en criant après lui et en disant d'une voix haute et touchante : *Fils de David, ayez pitié de nous.* Admirons leur prudence et leur ardeur, déplorons notre imprudence, notre lâcheté et notre malheur. Notre imprudence, en laissant échapper tous les momens de salut que Dieu nous présente. Solennités, fêtes, saint temps de carême, inspirations, dégoût du monde, désirs du salut, tout cela passe, et nous demeurons toujours les mêmes, toujours aveugles sur notre intérêt le plus essentiel, qui est notre sanctification..... Notre lâcheté, nous n'élevons tout au plus vers le ciel que quelques soupirs languissans et imparfaits, au lieu de ce cri fort et animé que devoit nous arracher le triste état d'aveuglement où nous vivons... Notre malheur, nous ne connoissons point notre misère et le besoin que nous avons des miséricordes de Dieu. Nous sommes aveugles sur nos péchés, sur nos défauts, sur nos habitudes, sur nos obligations, sur les dangers qui nous environnent, sur le néant des choses du monde, sur l'importance du salut. Nous sommes aveu-

gles dans les voies de Dieu et de la perfection, sur l'excellence des dons spirituels, sur le prix des grâces que Dieu fait aux âmes ferventes, sur les pertes journalières que nous faisons de ces grâces; et, loin de sentir notre aveuglement, nous nous applaudissons encore de nos prétendues lumières. O fils de David, Messie envoyé de Dieu, fils de Dieu, Sauveur des hommes, ayez pitié de nous!

2° *Leur persévérance et notre légèreté.*

Jésus entre dans une maison, et ils l'approchent. *Quand il fut arrivé à la maison, ces aveugles s'approchèrent de lui.* Jésus étant entré avec ses disciples dans la maison où il devoit loger, les aveugles l'y suivirent, et ne se rebutèrent point jusqu'à ce qu'ils pussent se présenter devant lui. Qu'ils s'estimèrent heureux quand ils se surent en sa présence! De quelle joie, de quels mouvemens d'espérance leurs cœurs ne furent-ils pas animés! Ils ne le voyoient point, mais ils le savoyent présent et ils espéroient le voir bientôt. Admirons leur persévérance, et déplorons notre légèreté. Jésus est dans sa maison, il réside dans son tabernacle, l'entrée en est libre et l'accès facile; comment en profitons-nous? Si nous y entrons, est-ce pour nous approcher de lui et solliciter ses grâces? Présens de corps, n'en sommes-nous pas le plus souvent absens de cœur et d'esprit? De quel amour, de quel respect, de quels desirs, de quelle joie, de quelle espérance sommes-nous animés, lorsque nous nous trouvons en sa présence? Hélas! à peine pensons-nous que nous y sommes.

3° *La vivacité de leur foi et la foiblesse de la nôtre.*

Jésus les interroge, et ils répondent. *Jésus leur dit : Croyez-vous que je puisse faire ce que vous me demandez? Oui, Seigneur, lui dirent-ils.* Par cette réponse, ils manifestent la puissance de Jésus, et la foi qu'ils ont en lui. C'est comme s'ils disoient : Oui, sans doute, Seigneur, vous le pouvez; oui, certainement nous le croyons. Admirons la vivacité de leur foi, et déplorons la foiblesse de la nôtre. Ah! lorsque nous prions, pensons que J. C. nous fait la même question qu'il fit à ces aveugles : *Croyez-vous que je puisse faire ce que vous me demandez?* Mais songeons qu'en nous faisant cette question, ce divin Sauveur voit le fond de notre



ame. S'il demande la confession de notre bouche, ce n'est qu'afin que l'expression de nos paroles augmente encore le sentiment de notre cœur. Faisons donc souvent de bouche l'acte de foi et de confiance que firent les deux aveugles, afin de nous pénétrer de plus en plus de l'idée où nous devons être, que Jésus peut tout, et que rien ne lui est impossible, ni dans l'ordre de la grâce, ni dans l'ordre de la nature. C'est avec cette foi que nous devons nous approcher de lui, lui adresser nos prières et recevoir les sacremens.

4<sup>o</sup> *Leur récompense et notre châtement.*

Jésus leur touche les yeux, et ils recouvrent la vue. Après la confession de foi que ces deux aveugles venoient de faire, *Jésus leur toucha les yeux en disant : Qu'il vous soit fait selon votre foi. Aussitôt leurs yeux furent ouverts.* O heureux aveugles, ô digne récompense de votre foi, vous le vîtes enfin ce divin Sauveur, il fut le premier objet qui fixa vos regards. Quels furent alors vos transports, quel fut votre amour!.... Jésus nous touche, Jésus vient à nous et en nous; et nous ne sommes point éclairés, nous marchons toujours dans les ténèbres, nous vivons toujours dans le même aveuglement. C'est le châtement de notre peu de foi, n'en soyons pas surpris, il nous est fait selon notre foi. Souvenons-nous sans cesse de cette vérité effrayante : toujours et en tout il nous sera fait selon notre foi, la mesure de notre foi sera la mesure des grâces que nous recevrons. Voulons-nous donc mériter et obtenir les miséricordes de Dieu, animons-nous, excitons-nous dans les sentimens de la foi la plus vive. Or nous pouvons distinguer quatre degrés de cette foi où il nous faut tâcher de parvenir. Le premier degré est celui par lequel on est assuré qu'on est en présence de son Dieu, de son Sauveur, et lorsqu'on se comporte extérieurement et intérieurement d'une manière qui répond à cette assurance.... Le second degré est celui par lequel J. C. nous fait entendre sa voix au fond de notre ame, et lorsque nous lui répondons. Doux entretien, rempli de charmes et toujours trop court!.... Le troisième se fait par une touche intérieure, qui excite dans notre cœur des mouvemens si sensibles et une dévotion si tendre, que nous éprouvons, pour ainsi dire, d'une manière palpable,

que Dieu s'unit à notre ame, et notre ame à lui... Le quatrième consiste dans une abondance de lumières qui semble dissiper les ténèbres de notre foi. On voit Jésus, ou plutôt le voile qui le couvre encore est, pour ainsi dire, si transparent, que, sans dérober ce divin objet à la vue, il ne sert qu'à en cacher l'éclat, afin que l'ame n'en étant pas éblouie et intimidée, elle jouisse de son Dieu avec plus de familiarité et de délices.

5° *Leur reconnaissance et notre ingratitude.*

Jésus leur défend de parler de ce miracle, et ils le publient partout. *Et Jésus leur défendit fortement d'en parler, en disant : Prenez garde que personne ne le sache. Mais, dès qu'ils furent sortis, ils parlèrent de lui dans le pays.* Que nous suivons peu l'exemple de J. C., nous qui aimons tant qu'on s'entretienne de nous, du bien que nous faisons, ou qui peut se trouver en nous ; nous qui sommes peut-être les premiers à en parler nous-mêmes ! Que nous suivons peu l'exemple de ces aveugles guéris, nous qui ne nous entretenons jamais de J. C., de sa puissance, de sa bonté, de ses bienfaits !

PRIÈRE. Ayez pitié de moi, fils de David ; ouvrez les yeux de mon cœur, dissipez les ténèbres de mon ame, je vous le demande avec ardeur, et je persévérerai dans ma prière, jusqu'à ce que j'obtienne de vous ce prodige de votre puissance. Augmentez en moi la foi qui est la source de cette prière, et la mesure à laquelle vous proportionnez vos dons. Ne bornez pas là vos bienfaits, ô Jésus : faites encore qu'après avoir été exaucé de vous, j'imité la reconnaissance de ces aveugles, que je vous bénisse sans cesse, que je n'oublie jamais vos miséricordes, que votre amour soit toujours dans mon cœur, vos louanges toujours dans ma bouche ; que je n'omette rien de ce qui dépend de moi, afin que tous les hommes vous connoissent, vous aiment et vous glorifient dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

## LXXVII<sup>e</sup> MÉDITATION.

### *Guérison d'un muet possédé du démon.*

Observons, 1<sup>o</sup> la triste situation de ce muet; 2<sup>o</sup> le miracle opéré en sa faveur; 3<sup>o</sup> les discours des hommes sur sa délivrance. *Matth.* IX, 32-34.

PREMIER POINT. — *La triste situation de ce muet.*

APRÈS que ces deux aveugles guéris furent sortis d'auprès de Jésus, on lui présenta un homme muet possédé du démon. Soit que cet homme fût naturellement muet, et outre cela possédé, soit plutôt que ce fût le démon qui le rendit muet, sa situation étoit des plus tristes.

I. Parce que, dans cet état, il ne pouvoit remplir la plupart des devoirs de la vie civile.... N'est-ce pas par l'impression du démon que nous manquons souvent nous-mêmes à remplir la plupart des devoirs de la vie chrétienne? 1<sup>o</sup> Les devoirs de la prière. Quand il s'agit de prier, ne sommes-nous pas muets? A l'église ou à la maison, dans la prière privée ou dans la prière publique, ne sommes-nous pas sans paroles, sans sentimens? Si nous récitons par obligation ou par habitude quelques prières vocales, notre cœur ne se tait-il point, y prend-il aucune part, et faute de ce langage du cœur, quoique notre bouche prononce, n'est-il pas vrai de dire que nous restons muets, et que nous ne prions pas? 2<sup>o</sup> Les devoirs d'état. Si nous sommes obligés, par notre état, d'instruire, de reprendre, de corriger, d'annoncer les vérités du salut, ne nous en dispensons-nous pas, et par là ne tombons-nous point sous la domination du démon muet? 3<sup>o</sup> Les devoirs de la religion, de la justice, de la charité. Ne violons-nous pas tous ces devoirs en gardant un honteux et timide silence, lorsque nous devrions parler, lorsque nous devrions soutenir la cause de Dieu contre ceux qui attaquent la foi ou qui blessent la pudeur, la cause de l'innocent contre ceux qui l'oppriment, la cause du prochain contre ceux qui le déchirent? Oh! que de devoirs ce démon muet nous fait violer tous les jours! oh! que de péchés il nous fait commettre, que peut-être nous ne nous reprochons pas!

II. Situation triste du muet, parce qu'il ne pouvoit

se plaindre de son mal. En se plaignant de ses maux, il semble qu'on se soulage; en les exposant aux autres, on excite leur compassion, et la part qu'ils y prennent en est une diminution. En découvrant la nature de son mal et la source de ses peines, on peut recevoir de salutaires avis qui nous fortifient, qui nous indiquent les moyens ou de guérir, ou d'adoucir nos douleurs; mais quand on est possédé d'un démon muet, on est livré à soi-même et à toute la rigueur de son sort..... Ce n'est plus par une vraie possession que le démon nous rend muets, car il est toujours en notre pouvoir de rompre le funeste silence auquel il veut nous assujettir; mais c'est à nous à nous prémunir contre ses artifices et à ne pas donner dans les pièges qu'il nous tend..... En matière de foi, en matière de mœurs, défions-nous de quiconque nous recommande le secret. Le premier soin d'un démon séducteur, c'est de fermer la bouche à celui qui l'écoute, de recommander et d'exiger un secret inviolable. Oh! que d'ames ce démon muet, un fatal secret a plongées dans le vice, dans l'erreur, dans l'enfer!

III. Situation triste du muet, parce qu'il ne pouvoit demander sa guérison, quelque occasion qu'il eût d'être guéri. *On présenta à Jésus un homme muet.* Ce fut à la charité de ceux qui le présentèrent à J. C. que cet homme dut sa guérison. Ce que firent ces personnes charitables, nous devons le faire par nous-mêmes et rompre enfin ce silence obstiné qui nous a empêchés de recourir à ceux qui ont reçu le pouvoir de nous guérir. Pourquoi souffrir plus long-temps les remords cuisans d'une conscience que nous ne pouvons réduire au silence qu'en parlant nous-mêmes, qu'en nous accusant avec sincérité? Les ministres de la pénitence s'offrent à nous de toutes parts, l'accès en est facile; ils n'ont que des paroles de consolation à nous faire entendre, si nous allons à eux de bonne foi, et il ne nous faut que parler, qu'exprimer et rendre compte de notre état et de nos sentimens pour être guéris. O démon muet, que d'ames tu tourmentes, que d'ames tu as perdues! Hélas! jusque dans la confession même tu lies la langue, tu arrêtes l'expression, tu fais qu'on dissimule, qu'on déguise, qu'on dénature les péchés même dont on s'accuse; et au lieu de la guérison qu'on étoit venu chercher, on revient plus criminel, plus troublé, plus pos-

sédé du démon que jamais. Ne sommes-nous pas dans quelqu'un de ces états? Si nous y sommes, prions celui qui peut seul nous en délivrer; si nous n'y sommes pas, prions pour ceux qui y sont, imitons la charité de ceux qui présentèrent le muet à N. S., et supplions-le de les guérir.

SECOND POINT. — *La parole est rendue à ce muet.*

*Le démon ayant été chassé, le muet parla.* Il y a quatre sortes de personnes qui parlent.

I. Quelques-uns parlent, parce que le démon a été chassé. Ce sont ceux qui s'accusent avec sincérité, qui prient avec ferveur, de qui on n'entend plus que des paroles de douceur, de patience, de résignation, d'humilité, de charité, d'édification. Sommes-nous de ce nombre?

II. Quelques-uns parlent, parce que le démon n'a pas été chassé. Ce sont ceux dont les discours sont, comme auparavant, pleins de vanité et de présomption, de murmure et d'impatience, de légèreté et de dissipation; qui parlent sans frein et sans loi, qui ne respectent ni la sainteté de la religion, ni les bienséances de la pudeur, ni les droits inviolables de la charité. Quelqu'un de ces vices n'entre-t-il point dans nos discours? Examinons nos paroles, et nous connoîtrons à notre langage de quel esprit nous sommes animés.

III. Quelques-uns parlent pour chasser le démon. Écoutons la parole de Dieu, et ceux qui nous parlent pour le salut et l'édification de notre âme. Parlons ainsi nous-mêmes aux autres. Recherchons les pieux entretiens, aimons la lecture des bons livres, et procurons-les aux autres.

IV. D'autres parlent pour maintenir ou introduire le démon. Évitez tout discours séducteur et scandaleux, renouons à la lecture de tout mauvais livre, de tout livre même inutile, qui ne pourroit que nous faire perdre du temps, dissiper notre esprit et dessécher notre cœur. Non-seulement les livres, mais aussi la peinture, la sculpture, la gravure, ont leur langage, et un langage d'autant plus pernicieux et plus propre à introduire le démon, qu'il est plus intelligible et plus sensible. N'épargnons donc point ces funestes productions; que le feu les consume, et nous préserve de leur poison.

TROISIÈME POINT. — *Les discours des hommes sur la délivrance de ce muet.*

I. Les discours des hommes qui ont le cœur droit. *Le peuple en fut dans l'admiration, et disoit : Il n'a jamais pu à rien de semblable dans Israël.* Voilà le langage de la droiture et du bon sens. La foi est toujours la même et conserve toujours son caractère; encore aujourd'hui, la foi suit avec simplicité les lumières de la raison et du bon sens, elle se fonde sur l'évidence des faits, et elle ne sauroit nous tromper. Nous disons encore aujourd'hui, en lisant l'Évangile : Jamais, dans aucune autre religion, on n'a rien écrit de semblable; et en lisant l'histoire du monde : Jamais, dans aucune autre religion, on n'a rien cru de semblable. Une si juste admiration ravit, console notre foi et la rend inébranlable.

II. Les discours des hommes qui ont l'esprit prévenu. *Mais les Pharisiens disoient : C'est au nom du prince des démons qu'il chasse les démons.* Peut-il être une prévention plus insensée? C'est cependant tout ce qu'on a pu objecter contre les miracles de J. C. pendant plusieurs siècles. Si nous en appelons aux impies même de nos jours, que pensent-ils d'un pareil raisonnement? Qu'opposent-ils à ces miracles si évidens? ils les nient. Est-il donc temps de les nier aujourd'hui, quand ceux qui les ont vus alors n'ont pas osé, n'ont pu le faire? Des miracles qui ont converti ceux qui les ont vus, qui ont converti l'univers entier, les nier après dix-sept siècles de possession, ou les attribuer au démon, il seroit difficile de dire lequel des deux est le plus insensé.

III. Les discours des hommes sur les miracles de la grâce. La même différence de jugement et de discours qui se trouva entre le peuple et les Pharisiens, se trouve encore parmi les hommes au sujet de ceux que la grâce délivre du démon, et qui sont sincèrement convertis. Les âmes justes admirent la puissance de Dieu et l'en bénissent, les libertins en raillent et attribuent ce changement à des motifs humains, ou même à des motifs criminels, dont le démon seul peut être l'auteur. Abstenons-nous d'un pareil langage, ou si on le tient contre nous, ce langage si insensé, n'en travaillons pas moins à notre conver-

sion, n'en soyons pas moins occupés de notre sanctification.

PRIÈRE. Seigneur, vous ouvrirez mes lèvres et ma bouche annoncera vos louanges, et je ne parlerai plus qu'à vous, que de vous et pour vous. O Jésus, chassez de mon cœur le démon muet, c'est-à-dire, celui de l'orgueil, de la haine, de l'envie, de la prévention, et j'aimerai et j'approuverai tout le bien que vous opérez dans mes frères. Ainsi soit-il.

---

**LXXVIII<sup>e</sup> MÉDITATION.**

*Jésus parcourt les villes et les bourgades.*

Méditons ici, 1<sup>o</sup> la mission de J. C.; 2<sup>o</sup> la compassion qu'il a pour ceux qui le suivent; 3<sup>o</sup> ses paroles dans cette circonstance. *Matth.* IX, 15-38.

PREMIER POINT. — *Mission de Jésus.*

OBSERVONS ses courses, ses travaux et ses miracles.

I. Les courses de J. C. *Et Jésus alloit par toutes les villes et les bourgades, enseignant dans les synagogues, prêchant l'Évangile du royaume, et guérissant toute sorte de maladies et d'infirmités.* Jésus parcourt à pied les villes, les bourgs et les villages. Son zèle ne méprise rien, ne néglige rien. Il s'étend également aux grands et aux petits, aux riches qui vivent dans les villes, et aux pauvres qui habitent dans les campagnes. Ainsi a-t-il voulu que, dans son Eglise, les lieux considérables comme les plus petits fussent pourvus de ministres évangéliques qui, dans leurs fatigues apostoliques, l'eussent pour leur modèle, pour leur soutien et leur consolateur..... Ne rendons pas inutiles les secours et les peines de J. C. et de ses ministres.

II. Les travaux de J. C. Pourquoi parcourt-il ainsi *les villes et les bourgades*? C'est pour y enseigner la science du salut, pour y prêcher l'Évangile, pour y annoncer le royaume de Dieu. Il borne là tous ses soins, ce sont là tous ses délassemens. Des voyages pénibles, des missions laborieuses et signalées par l'effusion de ses miséricordes, voilà l'histoire de sa vie. Il ne fait, il

n'entreprend rien que pour le salut des âmes, il y travaille sans relâche. Aux jours d'assemblée, il enseigne publiquement dans les synagogues; les autres jours, il enseigne dans tous les lieux et en toute occasion, ou plutôt toujours et en tout temps il est livré aux exercices pénibles de son zèle et de sa charité. Remercions ce divin pasteur et imitons-le dans ses fonctions, chacun selon notre état.

III. Les miracles de J. C. Partout où il passoit, *il guérissoit toutes les maladies et toutes les infirmités*, et il se monroit en cela le vrai sauveur d'Israël. Le pouvoir extérieur qu'il exerçoit sur les corps étoit la preuve sensible du pouvoir intérieur qu'il avoit sur les âmes. Prions-le ce divin Sauveur de guérir la nôtre, et présentons-la-lui telle qu'il la voit, *accablée de toute sorte de maladies et d'infirmités*, que lui seul peut guérir.

SECOND POINT. — *Compassion de Jésus.*

*Voyant la foule du monde qui le suivoit, il eut pitié d'eux, parce qu'ils étoient épuisés de fatigues, et qu'ils couchoient sur les chemins comme des brebis destituées de pasteurs.*

I. Jésus eut compassion d'eux, parce qu'ils étoient fatigués, mais plutôt encore parce qu'ils étoient vexés, tourmentés, affligés de maladies, d'infirmités, de misères, dont ils ne savoient pas profiter; parce qu'ils étoient sous le poids de leurs péchés, qu'ils ne songeoient pas à expier; parce qu'ils étoient entraînés, captivés par leurs passions, sans savoir la manière de les combattre et de les vaincre.

II. Jésus eut compassion d'eux, parce qu'ils se couchoient sur les chemins, mais plutôt encore parce qu'ils étoient abattus, découragés, renversés, courbés vers la terre, ne pensant qu'à la terre, uniquement occupés du temps présent, de leurs intérêts, sans que personne les relevât, et les fit penser au ciel, à leur âme, à leur éternité.

III. Jésus eut compassion d'eux, parce qu'ils étoient comme des brebis sans pasteurs, abandonnées à la fureur des loups, c'est-à-dire, exposés à la corruption du mauvais exemple, à la séduction du vice et de l'erreur, sans que personne les défendît et les prémunît contre tant de dangers. Hélas! combien de peuples se trouvent dans le même état, dans le même abandon!



N'y suis-je pas moi-même, non faute d'instruction, mais faute de profiter de celle que j'ai reçue; non faute de pasteurs, mais parce que je n'écoute pas ceux qui me sont donnés? Et en effet, leurs soins ne me fatiguent-ils point? leur zèle ne m'importune-t-il pas? Ne vais-je point jusqu'à l'indifférence pour eux, jusqu'à les mépriser, les haïr peut-être, et souhaiter d'en être délivré?

TROISIÈME POINT. — *Paroles de Jésus.*

*Alors il dit à ses disciples : La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le maître d'envoyer des ouvriers à sa moisson.* Ainsi,

I. Nous devons prier, afin que Dieu envoie des ouvriers, qu'il les multiplie dans son Eglise, qu'il les anime, qu'il les soutienne, et qu'ils puissent recueillir l'abondante moisson qu'il y a à y faire. Mais entrons-nous dans ces vues de J. C.? sentons-nous le besoin qu'il y a que les ouvriers évangéliques soient multipliés? prions-nous Dieu afin qu'il en donne? N'entrons-nous pas plutôt dans les vues de ces politiques et de ces philosophes qui ne songent qu'au siècle présent, qui regardent les ministres de l'Eglise comme des hommes inutiles, dont le nombre ne sauroit être trop limité? Ah! qu'ils penseront bien autrement dans l'éternité!

II. Nous devons ne pas détourner ceux que Dieu envoie à son Eglise, ne pas nous exposer à leur vocation, ne pas les empêcher de la suivre, mais au contraire les estimer heureux de ce que Dieu les appelle à un si saint emploi, et, s'ils nous appartiennent en quelque chose, nous en féliciter nous-mêmes. Ceux qui se sentent ainsi appelés de Dieu doivent bien prendre garde de résister à leur vocation, ils doivent vaincre tous les obstacles, et préférer dans cette occasion l'obéissance qu'ils doivent à Dieu à celle qui est due aux hommes. Mais, d'un autre côté, il faut que ce soit Dieu qui les envoie, qui les appelle. Malheur à ceux qui d'eux-mêmes, et par des motifs humains, s'ingèrent dans le saint ministère! malheur à ceux qui les y engagent!

III. Nous devons ne pas troubler ceux que Dieu a envoyés, ne pas les traverser dans leurs entreprises, ne pas les inquiéter pour les empêcher de travailler,

ne pas les décrier pour empêcher le succès de leurs travaux, mais au contraire les animer, les secourir, les aider. Sans les obstacles que la malice des hommes et la fureur des démons ont opposés au zèle des ouvriers évangéliques, toute la terre seroit chrétienne, tous les pays hérétiques seroient catholiques, et la piété fleuriroit dans toute la catholicité. Malheur donc à ceux qui auront prêté leur ministère au démon, pour fournir des obstacles et livrer des combats à la religion ! Que le jugement qu'ils subiront au tribunal de J. C. sera foudroyant et terrible !

PRIÈRE. Je vous remercie, ô mon Sauveur, de toutes les peines, de toutes les fatigues auxquelles vous vous êtes livré pour mon salut ; ne permettez pas qu'elles me soient inutiles. O divin pasteur de nos âmes, à la vue de vos travaux, de vos pénibles voyages, de vos laborieuses missions, qui ne doit rougir de rester dans l'oisiveté, de chercher le repos, et de fuir l'occasion de travailler ? Qui ne doit ambitionner d'entrer en participation de vos courses, de vos sueurs, de vos peines ? Heureux ceux que leur état appelle à de si honorables fonctions ! Faites, ô mon Dieu, que tous ceux que vous appelez au saint ministère, multipliés en nombre, fortifiés en vertu, entrent en partage de vos travaux sur la terre, et de votre gloire dans le ciel. Ainsi soit-il.

## LXXIX<sup>e</sup> MÉDITATION.

### *Choix des douze apôtres.*

Considérons, 1<sup>o</sup> les circonstances de ce choix; 2<sup>o</sup> ceux qui furent choisis; 3<sup>o</sup> ce qui concerne le traître Judas. *Matth.* x, 1-4; *Marc.* iii, 13-19; *Luc.* vi, 12-16.

PREMIER POINT. — *Les circonstances de ce choix.*

**E**XAMINONS ce qui le précède, ce qui l'accompagne et ce qui le suit.

I. Ce qui précède ce choix. *En ce temps-là, Jésus s'en alla sur une montagne pour prier, et il y passa la nuit dans l'oraison de Dieu.* Jésus, ayant congédié le peuple qui le suivoit, se retira le soir sur une montagne, où il passa toute la nuit en oraison. Ainsi se disposa-t-il par le jeûne, la retraite, la veille et la prière, à l'importante action qu'il devoit faire le lendemain. Qui pourroit exprimer quel fut cet entretien de J. C. avec Dieu son père, sur l'établissement et les progrès de son Eglise, dont il alloit jeter les premiers fondemens? C'est ainsi que nous devons prier nous-mêmes, et consulter le Seigneur dans toutes les affaires que nous entreprenons, surtout si elles sont de quelque importance, encore plus si elles regardent le service de Dieu, et le choix des ministres de son Eglise. C'est ainsi que l'Eglise en use elle-même aux quatre-temps des ordinations. Observons avec soin les jeûnes qu'elle ordonne dans cette intention, joignons nos prières aux siennes, afin que Dieu lui donne de dignes ministres. La gloire de J. C., celle de la religion, le salut des peuples, et le nôtre en particulier, dépendent de ce choix; pourroit-il nous être indifférent?

II. Comment se fit ce choix. Le peuple, qui savoit où J. C. s'étoit retiré, s'y rendit en foule dès le grand matin, et se tint, en l'attendant, au pied de la montagne. *Quand il fut jour, Jésus appela ses disciples, et s'étant assis, ils s'approchèrent de lui. Il en choisit douze d'entre eux, qu'il nomma apôtres, pour être avec lui et pour les envoyer prêcher.* D'abord il appela à lui ses disciples, dont les uns devoient être choisis, et les autres témoins de l'élection. *Il les appela à lui sur la monta-*

gne, pour faire entendre aux ministres de l'Eglise qu'ils ne doivent pas se contenter de la vie commune du peuple, mais tâcher de s'élever jusqu'à J. C. même par une vie toute sainte et par une haute perfection... Ensuite il choisit *ceux qu'il voulut lui-même*, non ceux qui le voulurent, non ceux que voulut l'assemblée des disciples, non ceux qu'auroient pu vouloir les parens ou les amis, beaucoup moins ceux qui ne se seroient présentés qu'avec des vues d'ambition, d'amour-propre ou d'intérêt.... La volonté de Dieu, voilà l'unique règle que l'on doit suivre dans le choix des ministres de l'Eglise.... Enfin *il en choisit douze*. Les promesses faites à Abraham, et les figures qui les ont annoncées commencent à s'accomplir. Voilà ce fils qui lui avoit été promis, figuré par Isaac, et en qui toutes les nations doivent être bénies; voilà les douze chefs du peuple nouveau, figurés par les douze chefs des douze tribus, par qui un Israël nouveau et spirituel va être formé, par qui les enfans de la promesse vont se multiplier et surpasser le nombre des étoiles du ciel et des grains de sable de la mer.... Nous lisons l'ancien Testament, nous voyons ce qui se passe sous le nouveau, pouvons-nous n'être pas ravis d'admiration en contemplant ici l'œuvre de Dieu dans l'établissement de son Eglise? Il n'appartient qu'à vous, ô mon Dieu, de disposer ainsi les temps, d'annoncer par des figures pendant plusieurs siècles l'effet de vos promesses, et de les accomplir avec magnificence dans le moment prédit. Depuis près de dix-huit siècles, le peuple chrétien répandu par toute la terre, où il fait tous les jours de nouveaux progrès, reconnoît, sous l'autorité de votre Fils bien-aimé, les douze apôtres pour ses chefs et ses conducteurs : quel bonheur d'être dans cette sainte Eglise!

III. Ce qui suivit ce choix. D'abord J. C. donna aux douze disciples qu'il venoit de choisir le nom d'apôtres, c'est-à-dire d'envoyés, parce qu'ils devoient être ses envoyés auprès des hommes pour leur annoncer l'heureuse alliance que Dieu faisoit avec eux, et leur enseigner ce qu'ils devoient faire pour y avoir part; apostolat et mission qui doivent se perpétuer jusqu'à la fin des siècles, et sans lesquels on n'est qu'un intrus dans la maison de Dieu, et on ne peut rien opérer que d'illégitime. Oui, tel est l'heureux privilège de l'Eglise

catholique, que la mission de ceux qui nous enseignent aujourd'hui visiblement remonte, par une succession non interrompue, jusqu'aux apôtres, et par eux jusqu'à J. C. . . . Ensuite *Jésus régla que ces douze apôtres seroient avec lui*, et, pour ainsi dire, sous sa main, afin qu'il pût les envoyer prêcher quand et où il jugeroit à propos. . . . Telle est encore la destination de ceux qui embrassent la vie apostolique : ils doivent être dans une entière dépendance de leurs supérieurs, toujours prêts à aller annoncer le royaume de Dieu aux peuples qui leur seront désignés. Ils doivent encore être habituellement avec J. C. par le recueillement intérieur, afin d'en recevoir les lumières nécessaires pour aller, pour parler, pour agir, et afin que l'orgueil ne les jette pas dans la dissipation, ou le succès dans la vanité. . . . Enfin, *Jésus ayant appelé ses douze apôtres, il leur donna puissance sur les esprits immondes pour les chasser des corps, et pour guérir toute sorte de langueurs et d'infirmités*. Telles sont encore aujourd'hui les deux fonctions de l'homme apostolique, guérir les malades et chasser les démons, guérir les plaies de l'ame, la nourrir, la fortifier, en chasser la langueur, la mettre dans un état de santé et de force par l'instruction, l'exhortation, les avertissemens, la correction, et par l'usage des sacremens ; faire une guerre continuelle au démon, en bannissant la superstition, l'erreur, l'hérésie, les vices et les scandales. Heureux qui sacrifie sa vie, ses soins, son repos, sa santé à ces divines fonctions !

SECOND POINT. — *De ceux qui furent choisis.*

I. Des douze apôtres en général. *Or, voici les noms des douze apôtres. Le premier fut Simon, à qui Jésus donna le surnom de Pierre ; ensuite Jacques, fils de Zébédée, et Jean, frère de Jacques, qu'il nomma Boanergès, c'est-à-dire, enfans du tonnerre. Les autres apôtres sont André, Philippe, Barthélemi, Matthieu, Thomas, Jacques, fils d'Alphée, et Simon le Cananéen, appelé le zélé ; Jude, frère de Jacques ou Thadée, et Judas Iscariote, qui fut celui qui trahit J. C. Qu'est-ce que ces hommes que Jésus choisit pour fonder et établir son Église, pour convertir l'univers, pour réunir tous les peuples du monde à une même religion, pour les faire renoncer à leurs préjugés, à leurs superstitions et à*

leurs vices, pour leur faire adorer un Dieu-Homme, pauvre, crucifié et mort pour eux? Des hommes sans nom et sans naissance, sans autorité et sans crédit, sans biens et sans richesses, sans force et sans armes, sans lettres et sans éloquence, sans politique et sans talens. Que l'entreprise eût échoué dès ses commencemens, on n'en seroit pas surpris; mais quand on la voit suivie du succès le plus complet, on ne peut s'empêcher de s'écrier: C'est ici votre ouvrage, ô mon Dieu; il n'y a que vous qui, avec de si foibles instrumens, ayez pu faire de si grandes choses.

II. Des onze apôtres fidèles à J. C. et considérés en particulier. La piété et la reconnaissance exigent de nous que nous connoissions nos pères dans la foi, et que, dans le cours de l'année, nous célébrions leurs fêtes avec les plus tendres sentimens d'amour et de respect. Le chef des douze apôtres fut S. Pierre. S. Matthieu lui donne le surnom de *premier*, et les deux autres évangélistes le placent aussi le premier, quoique dans la nomination des autres apôtres ils ne suivent point d'ordre. La primauté de S. Pierre et de ses successeurs est de droit divin; elle est le centre de l'union, le lien des pasteurs et des peuples, et fait de toute l'Eglise un seul corps uni à un seul chef successeur de S. Pierre, et vicaire de N. S. J. C. sur la terre. Comment les hérétiques ont-ils pu rejeter un si bel ordre, si utilement établi, si clairement marqué dans l'Écriture, et si constamment reconnu et observé dans toute l'Eglise? N. S. donne ici à Simon le nom de Pierre, il le lui avoit déjà donné dès la première fois qu'il le vit; mais ce qui se fit alors en présence de peu de témoins, N. S. le confirme en présence de tous les apôtres et des disciples: bientôt il nous expliquera lui-même le mystère de ce grand nom.... S. André étoit frère aîné de S. Pierre; il avoit connu J. C. avant lui, c'étoit même lui qui avoit amené son frère à J. C.: cependant c'est S. Pierre qui est le premier, ce qui prouve encore que cette primauté ne lui est accordée partout que parce qu'elle étoit de l'institution même de J. C.... S. Jacques et S. Jean étoient aussi frères, tous deux fils de Zébédée, et furent surnommés Boarnergès, c'est-à-dire enfans du tonnerre, pour marquer la force et la vivacité de leur zèle.... S. Jacques est appelé le Majéur pour le distinguer de S. Jacques, fils d'Alphée, soit

parce qu'il avoit connu N. S. avant le second, soit parce qu'il étoit plus âgé que lui. Il est le premier des apôtres qui ait versé son sang pour J. C., et l'Espagne en particulier le reconnoît pour son apôtre... S. Jean, surnommé l'évangéliste, fut le disciple singulièrement chéri de J. C. Il étoit le plus jeune des apôtres, et il mourut le plus vieux et le dernier. Ces deux frères sont avec S. Pierre les trois seuls à qui N. S. ait donné un surnom particulier; ils furent les trois plus intimes confidens de leur maître, et ils se trouvèrent avec lui dans plusieurs circonstances où les autres ne furent pas admis..... Il y eut encore dans le collège apostolique deux autres frères avec leur cousin germain, savoir, S. Jacques, fils d'Alphée, ou autrement de Cléophas; S. Simon, et S. Jude, surnommé Thadée. Les trois évangélistes les mettent toujours de suite, et nomment S. Jacques fils d'Alphée, ce qui nous fait croire que lui seul étoit fils d'Alphée, autrement Cléophas, et de Marie, sœur de S. Joseph, et que S. Simon et S. Jude étoient frères, fils d'un nommé Jacques, marié à une autre sœur de S. Joseph (1); c'est pourquoi ces trois apôtres s'appeloient frères du Seigneur, parce qu'ils étoient neveux de S. Joseph, réputé père de Jésus. Ce second S. Jacques est surnommé le Mineur pour le distinguer du premier: c'est lui que l'Eglise de Jérusalem reconnoît pour son premier évêque. S. Jacques a écrit une épître canonique; S. Jude en a aussi écrit une où il se dit frère de S. Jacques, c'est-à-dire son cousin-germain. Ce qui l'engage de prendre cette qualité, c'est que S. Jacques avoit déjà écrit une semblable épître, et que d'ailleurs, en qualité d'évêque de Jérusalem, il étoit plus connu dans la Judée.... S. Matthieu et S. Marc donnent à S. Simon le surnom de Cananéen, c'est-à-dire, comme l'interprète S. Luc, de zélé ou zéléateur... Les trois évangélistes placent S. Philippe au cinquième rang, et S. Barthélemi au sixième. C'est en effet l'ordre de leur réception au nombre des disciples, comme nous l'avons vu dans S. Jean, ce qui ne laisse aucun lieu de douter que le Nathanaël de S. Jean ne soit le même que S. Barthélemi. Nous avons

(1) Act. 11, 13. Il y a sur ce point différens sentimens que nous ne prétendons point combattre, nous nous en tenons ici au sentiment le plus reconnu.

vu aussi la vocation de S. Matthieu, fils d'un autre Alphée; lui seul, par humilité, rappelle ici le souvenir de sa première profession de publicain, et se met après S. Thomas. Les autres évangélistes placent S. Thomas après lui. Celui-ci, après s'être distingué par son opiniâtre incrédulité, se signala ensuite par la vivacité de sa foi.

III. Des trois apôtres qui ne furent pas de cette nomination. S. Matthias étoit sans doute un des disciples témoins du choix que J. C. fit de ses apôtres, et il ne pensoit pas alors devoir être élevé un jour à ce haut rang. C'est lui à qui on donna la place du traître Judas, et qui compléta le nombre des douze. A ces douze premiers apôtres, qui recurent, le jour de la Pentecôte, la plénitude du Saint-Esprit, N. S. en ajouta dans la suite deux autres, S. Paul, que l'Eglise nomme toujours avec Pierre, à cause de la singularité de sa vocation et de la grandeur de ses travaux, et S. Barnabé, qui fut long-temps le compagnon des voyages de S. Paul.

Honorons ces saints apôtres par qui l'Évangile est parvenu jusqu'à nous, et qui, à la fin des siècles, doivent avec J. C. juger le monde. Célébrons leurs fêtes avec ferveur, recommandons-nous à leurs saintes intercessions, afin qu'à notre mort J. C. nous reçoive avec eux dans son royaume éternel.

TROISIÈME POINT. — *Du traître Judas.*

Judas, surnommé Iscariote, parce qu'il étoit de Carriot, petite ville de Judée, et depuis, à trop juste titre, surnommé le traître, parce qu'il trahit Jésus et le livra aux Juifs; Judas nous fournit ici trois sujets de l'étonnement le plus frappant.

I. N'est-il pas bien surprenant que, dans un choix de douze hommes, et fait par J. C., il s'en soit trouvé un qui ait trahi son ministère et son maître; que, dans un état si auguste et dans une compagnie si sainte, il se soit trouvé une ame si noire et un cœur si perfide? Ce n'est donc pas toujours une marque que le choix ait été mal fait, parce que celui qui a été choisi vient à trahir ses devoirs. Quelque saint que soit un état, il a ses tentations et ses dangers; quelque divine et inspirée que soit une vocation, tremblons toujours et ne



nous croyons jamais en sûreté. La sainteté de l'état et de la vocation peut bien nous faire honneur devant les hommes et être pour nous un heureux préjugé, mais elle ne nous sanctifiera devant Dieu qu'autant que nous prierons et que nous veillerons sur nous-mêmes pour remplir nos devoirs.... La faute d'un particulier ne doit pas retomber sur le corps dont il est membre, le corps ne doit pas mettre sa gloire à soutenir et à défendre la faute d'un de ses membres, il doit, au contraire, être le premier à la condamner et le plus zélé à la punir.

II. N'est-il pas étonnant qu'un homme qui avoit si bien commencé, dont la vocation venoit si évidemment du ciel, qui y avoit répondu avec tant de zèle, fait tant de conversions et de miracles, ait fini par le plus grand de tous les crimes, soit mort en réprouvé? Ce n'est donc pas assez d'avoir bien commencé, il faut persévérer et bien finir... L'indignité du ministre ne retombe point sur le ministère. La vertu de J. C., de sa parole et de ses sacremens est la même dans le ministre le plus indigne, et on seroit également coupable de n'en pas profiter.

III. Enfin peut-on entendre sans frayeur, que celui qui avoit pratiqué si long-temps toutes les vertus, vaincu tous les démons et tous les vices, se soit laissé vaincre par celui de tous qui paroît le moins à craindre, l'avarice, monstre redoutable, qui se déguise sous les noms d'économie et de prudence pour les besoins à venir, mais qui se rend entièrement maître d'un cœur, et lui fait compter pour rien la cruauté, l'inhumanité, les injustices les plus criantes et les perfidies les plus noires?

PRIÈRE. Hélas! ne suis-je point dans mon état un autre Judas? Toute la haine et la honte dont est chargé ce traître ne devoient-elles pas tomber sur moi, qui suis un parjure, un traître, infidèle à mon baptême, à mes devoirs, à mes engagements, à mes promesses? Combien de fois, ô divin Jésus, vous ai-je trahi! Je reviens à vous, Seigneur, j'implore votre miséricorde, ne permettez pas qu'un funeste désespoir mette le comble à mes trahisons : ah! plutôt faites que, participant aux vertus et à l'intercession de vos apôtres, je rentre dans les devoirs de mon état, je m'acquitte des

obligations de mon baptême, je professe avec fidélité le christianisme, qui, ainsi que l'apostolat le fut pour les apôtres, doit être pour moi la carrière des travaux, la profession de la pauvreté et l'apprentissage du martyre. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME PREMIER.

# TABLE

## DES MÉDITATIONS

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

| <i>Méditations.</i>                                                                                                     | <i>Pages.</i> |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| I <sup>re</sup> . Des dispositions dans lesquelles il faut entreprendre la lecture et la méditation du saint Evangile.  | 1             |
| II. Apparition de l'ange Gabriel à Zacharie, pour lui annoncer la naissance d'un fils qui sera le précurseur du Messie. | 7             |
| III. L'Annonciation.                                                                                                    | 14            |
| IV. Marie visite Elisabeth.                                                                                             | 22            |
| V. Cantique de Marie.                                                                                                   | 29            |
| VI. Commencemens de S. Jean-Baptiste.                                                                                   | 34            |
| VII. Cantique de Zacharie.                                                                                              | 38            |
| VIII. Généalogie de J. C. du côté de S. Joseph.                                                                         | 44            |
| IX. S. Joseph est instruit par un ange de l'incarnation de J. C.                                                        | 49            |
| X. La Nativité de Notre-Seigneur.                                                                                       | 54            |
| XI. Adoration des bergers.                                                                                              | 59            |
| XII. La Circoncision de Notre-Seigneur.                                                                                 | 67            |
| XIII. De l'adoration des mages.                                                                                         | 71            |
| XIV. La Purification de la sainte Vierge.                                                                               | 78            |
| XV. Suite de la Purification de Marie.                                                                                  | 82            |
| XVI. Fin de la Purification. De sainte Anne la prophétesse.                                                             | 87            |
| XVII. De la persécution d'Hérode.                                                                                       | 92            |
| XVIII. De l'enfance de Jésus jusqu'à douze ans.                                                                         | 98            |
| XIX. Jésus, à douze ans, proposant des questions aux docteurs.                                                          | 102           |
| XX. Vie cachée de Jésus depuis douze ans jusqu'à trente.                                                                | 107           |
| XXI. Commencement de la prédication évangélique par saint Jean-Baptiste.                                                | 111           |
| XXII. Prédication de S. Jean-Baptiste.                                                                                  | 117           |
| XXIII. Jésus baptisé par S. Jean.                                                                                       | 126           |
| XXIV. Généalogie de J. C. du côté de Marie.                                                                             | 131           |
| XXV. De l'incarnation du Verbe.                                                                                         | 136           |
| XXVI. Tentation de Notre-Seigneur.                                                                                      | 144           |
| XXVII. Prédication de Jésus en Galilée.                                                                                 | 151           |
| XXVIII. Jésus assiste à la synagogue des Nazaréens.                                                                     | 155           |

| <i>Méditations.</i>                                                               | <i>Pages.</i> |
|-----------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| XXIX. Jésus vient de Nazareth à Capharnaüm, où il fixe le centre de ses missions. | 162           |
| XXX. Premier témoignage que Jean-Baptiste rend de Jésus aux députés des Juifs.    | 167           |
| XXXI. Second témoignage rendu au peuple par Jean-Baptiste en voyant Jésus.        | 173           |
| XXXII. Jésus commence à s'associer des disciples.                                 | 178           |
| XXXIII. Deux autres disciples se joignent aux trois premiers.                     | 182           |
| XXXIV. Du miracle opéré aux noces de Cana.                                        | 187           |
| XXXV. Jésus se dispose à aller à Jérusalem.                                       | 192           |
| XXXVI. Premier voyage de Jésus à Jérusalem, à la fête de Pâque.                   | 196           |
| XXXVII. Entretien de Jésus avec Nicodème.                                         | 204           |
| XXXVIII. Des autres mystères que Jésus révèle à Nicodème.                         | 212           |
| XXXIX. Troisième et dernier témoignage de J. C. rendu à ses disciples.            | 218           |
| XL. Entretien de J. C. avec la Samaritaine.                                       | 227           |
| XLI. Sur ce qui précède la conversion des Samaritains de Sichar.                  | 236           |
| XLII. Conversion des Samaritains de Sichar.                                       | 243           |
| XLIII. Jésus, étant à Cana, guérit le fils d'un seigneur, malade à Capharnaüm.    | 247           |
| XLIV. Délivrance d'un possédé à Capharnaüm.                                       | 252           |
| XLV. Jésus guérit la belle-mère de S. Pierre.                                     | 258           |
| XLVI. Plusieurs guérisons opérées le soir du même jour.                           | 263           |
| XLVII. Jésus parcourt la Galilée.                                                 | 269           |
| XLVIII. Prédication de Jésus, et pêche miraculeuse dans la barque de S. Pierre.   | 274           |
| XLIX. Sermon de la montagne.                                                      | 280           |
| L. Première suite du sermon de la montagne.                                       | 286           |
| LI. Seconde suite du sermon de la montagne.                                       | 294           |
| LII. Troisième suite du sermon de la montagne.                                    | 301           |
| LIII. Quatrième suite du sermon de la montagne.                                   | 307           |
| LIV. Cinquième suite du sermon de la montagne.                                    | 316           |
| LV. Sixième suite du sermon de la montagne.                                       | 323           |
| LVI. Septième suite du sermon de la montagne.                                     | 330           |
| LVII. Huitième suite du sermon de la montagne.                                    | 337           |
| LVIII. Neuvième suite du sermon de la montagne.                                   | 345           |
| LIX. Dixième suite du sermon de la montagne.                                      | 353           |
| LX. Fin du sermon de la montagne.                                                 | 360           |
| LXI. Jésus guérit un lépreux.                                                     | 364           |
| LXII. Jésus guérit le domestique d'un centenier.                                  | 370           |
| LXIII. Jésus part pour s'embarquer et passer à l'autre bord du lac.               | 374           |
| LXIV. Tempête apaisée.                                                            | 379           |
| LXV. Des deux possédés de Gérasa.                                                 | 385           |

TABLE DES MÉDITATIONS.

459

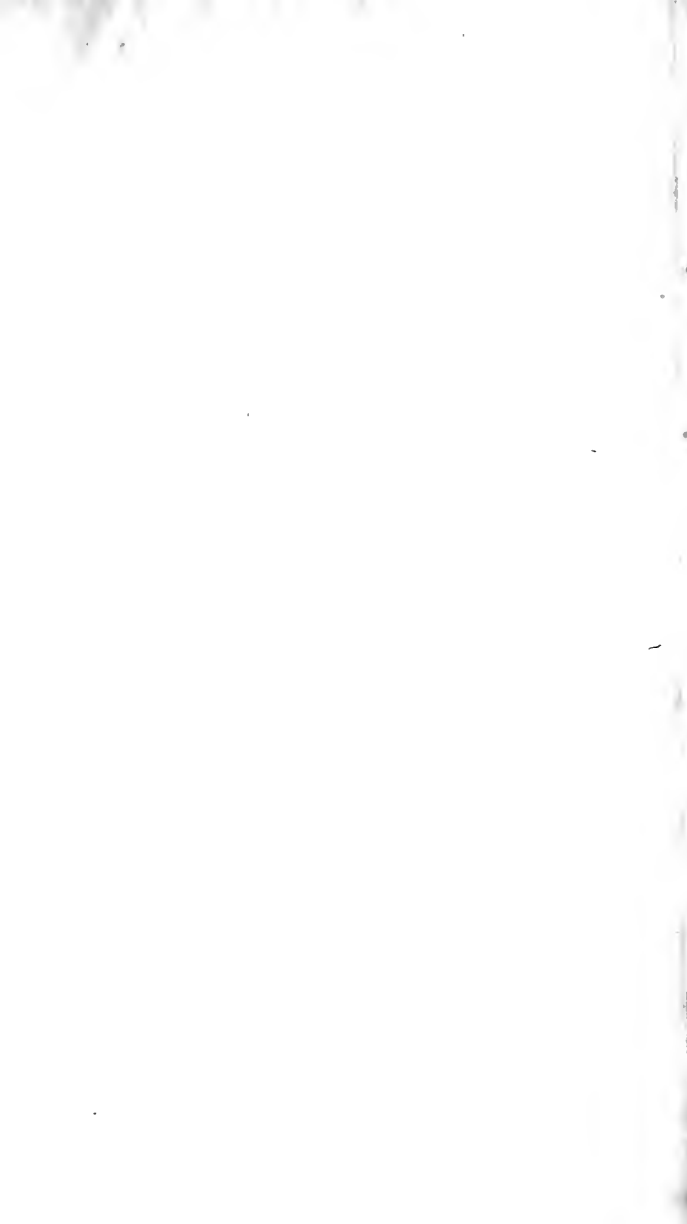
*Méditations.*

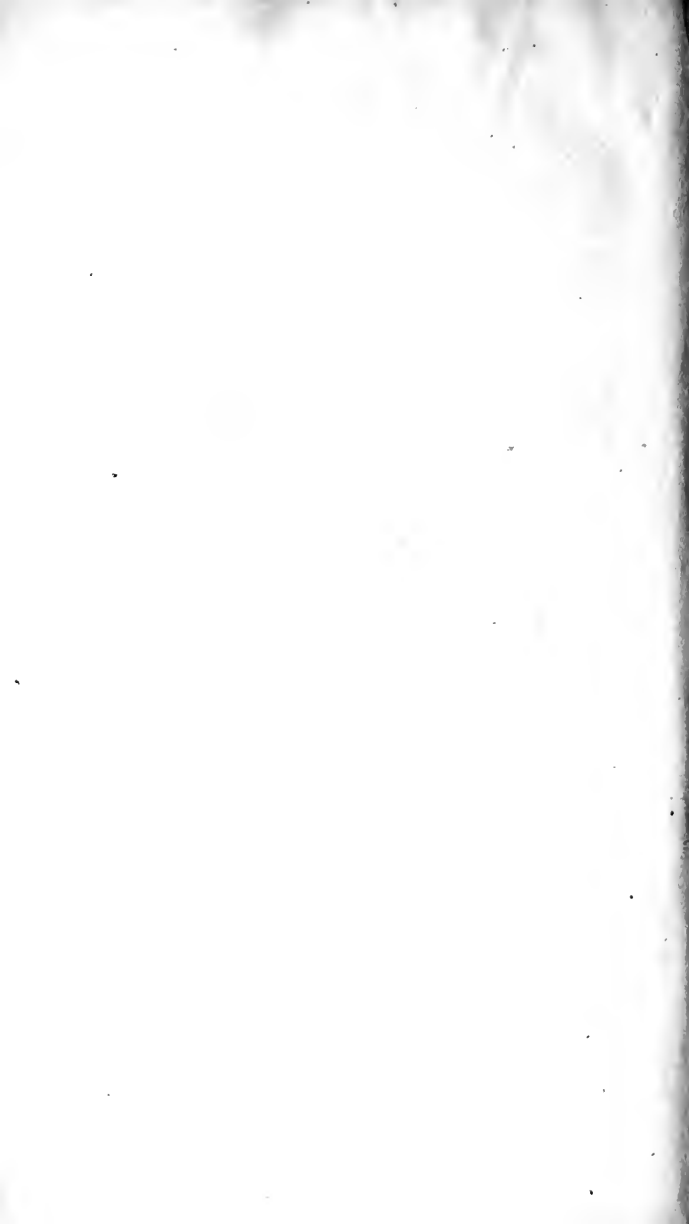
*Pages.*

|                                                                                       |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| LXVI. De ce qui se passa après la délivrance des deux possédés de Gérasa.             | 390 |
| LXVII. Jésus guérit un paralytique en présence des Pharisiens.                        | 394 |
| LXVIII. Vocation de S. Matthieu.                                                      | 401 |
| LXIX. Réponse de Jésus à la plainte des Pharisiens et des disciples de Jean-Baptiste. | 407 |
| LXX. Jésus confirme sa réponse précédente par trois comparaisons.                     | 411 |
| LXXI. Prière de Jaïre.                                                                | 417 |
| LXXII. Guérison de la femme hémorroïsse.                                              | 421 |
| LXXIII. Mort de la fille de Jaïre.                                                    | 427 |
| LXXIV. Préparatifs des funérailles de la fille de Jaïre.                              | 431 |
| LXXV. Résurrection de la fille de Jaïre.                                              | 434 |
| LXXVI. Guérison des deux aveugles.                                                    | 437 |
| LXXVII. Guérison d'un muet possédé du démon.                                          | 441 |
| LXXVIII. Jésus parcourt les villes et les bourgades.                                  | 445 |
| LXXIX. Choix des douze apôtres.                                                       | 449 |

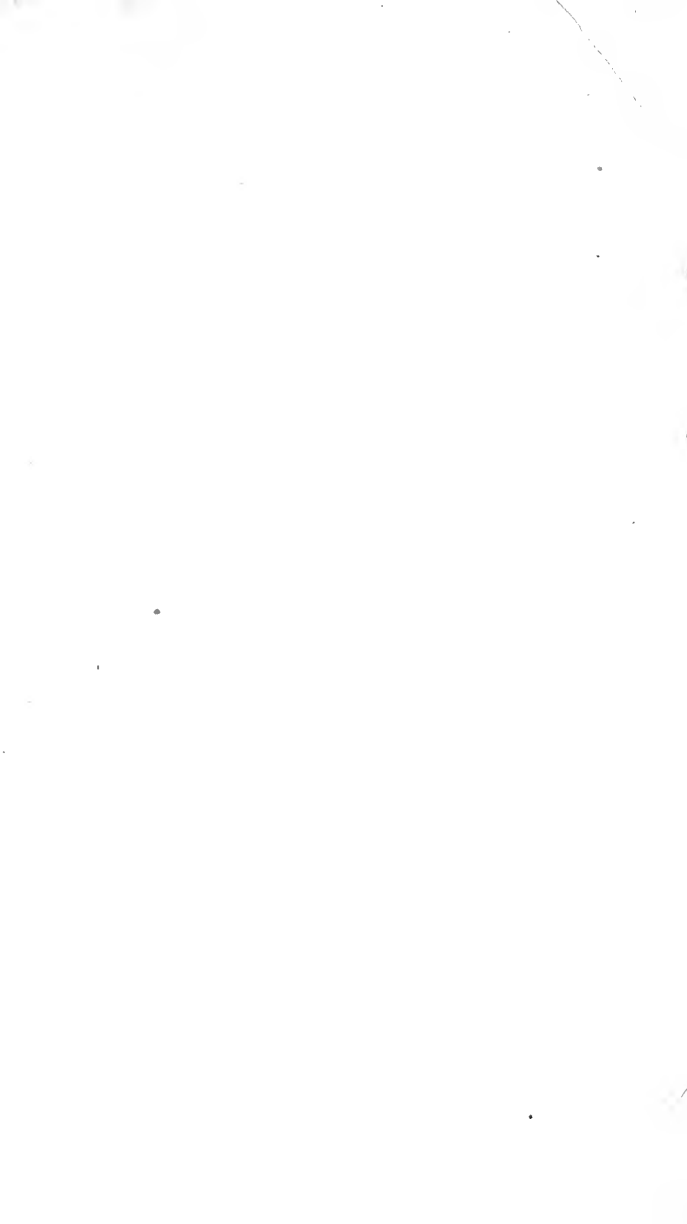
FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME,

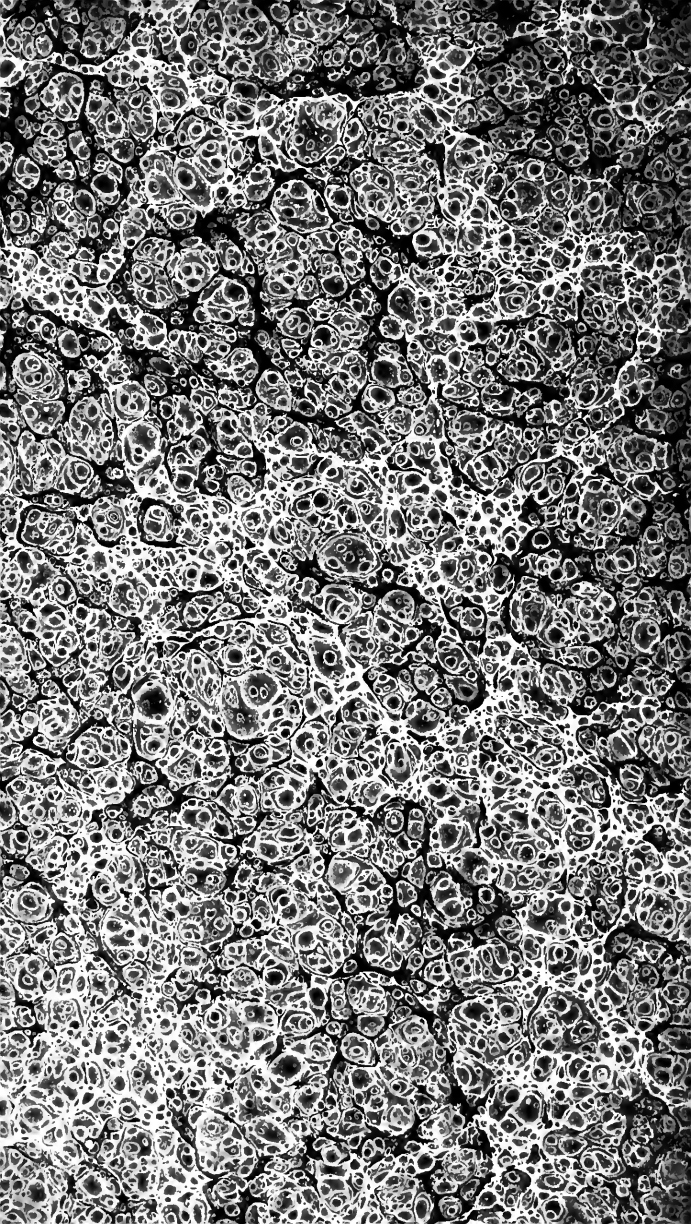












DUGUESNE, A.B. d'I.  
L'Evangile médité.

BQ  
7028  
.U7M4  
v.1

